

LA PRATIQUE  
DE  
L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN

D'APRÈS LES VRAIS PRINCIPES

FAISANT SUITE A LA PRATIQUE DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

OUVRAGE DEDIE

AUX MAISONS D'ÉDUCATION ET AUX FAMILLES CHRÉTIENNES

PAR

LE P. A. MONFAT, S. M.

HISTOIRE ET PHILOSOPHIE

L'histoire est surtout nécessaire pour établir la vérité de la religion chrétienne. — LEIBNIZ : *Epist. IV, ad Huetium.*

Ce qu'il faut voir dans les annales de l'humanité, c'est le développement du plan providentiel. — FR. LENORMANT : *Manuel d'hist. anc.*, p. X.

La philosophie, faite de l'instruction humaine, est le seuil d'entrée de la science de Dieu. — LE CARD. PIE : *Lettre pastorale du 25 nov. 187*



PARIS

RETAUX-BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1887

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)





# *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

- VRAIS (les) PRINCIPES DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE**, rappelés aux maîtres et aux familles, dispositions requises pour faire une heureuse application, et devoirs qui en découlent. 1 vol. in-18 jésus, 2<sup>e</sup> édition . . . . . 3.50
- PRATIQUE (la) DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE** d'après les vrais principes. 1 fort vol. in-18 jésus. . . . . 3.50
- PRATIQUE (la) DE L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN** d'après les vrais principes, faisant suite à la *Pratique de l'éducation chrétienne*, ouvrage dédié aux maisons d'éducation et aux familles chrétiennes. — GRAMMAIRE ET LITTÉRATURE. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3.50

## APPROBATION

---

Vu le témoignage favorable qui m'a été rendu par les hommes compétents chargés d'examiner l'ouvrage d'un Religieux de notre Société, ayant pour titre : LA PRATIQUE DE L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN, *Histoire et Philosophie*, j'en autorise l'impression.

Sainte-Foy-lès-Lyon, le 24 octobre 1886, fête de saint Raphaël.

A. MARTIN,  
Supérieur général de la Société de Marie.

28 OCTOBRE 1886!...

Au moment où s'imprime la dernière page de ce volume, destiné à compléter le cours d'éducation chrétienne, une date néfaste s'inscrit aux annales de la France catholique : les hommes qui se déclarent les mandataires du pays ont voté la loi sur l'instruction primaire, et elle n'attend plus que le décret de promulgation (1).

Désormais il sera interdit de faire dans les écoles publiques, fermées aux religieux comme aux malfaiteurs, non seulement la plus légère allusion à Jésus-Christ, le Sauveur des hommes et le Roi des nations, mais aussi le moindre appel à l'idée, au nom béni, de Dieu et aux devoirs qu'il impose.

Dans les écoles libres, dernier asile laissé à l'auguste Exilé, le droit de le faire connaître, aimer et servir aux

(1) Ce décret a paru le surlendemain du vote de la Chambre des Députés.

petits enfants de la France est encore reconnu. Mais l'existence de ces écoles, que devra seul entretenir le pain précaire de l'aumône, reste à la merci des proscripteurs. Par le droit, qu'ils se sont arrogé, de surveiller, d'apprécier les délits, de mettre en accusation et de prononcer à tous les degrés, ils ont à volonté le moyen de les détruire.

En aucun temps, en aucune contrée, rien de semblable ne s'est vu. Que l'on consulte les historiens, les philosophes, les poètes, les compilateurs de l'antiquité, et, chez les modernes, les voyages aux pôles et dans les pays noirs, parmi les peuplades où l'humanité est descendue aux types les plus abjects : si grossiers et barbares, si méchants, si pervers que les hommes y apparaissent, partout l'idée de Dieu est inhérente à l'éducation comme à la naissance et aux destinées de l'enfant. Cette idée est amoindrie et contrefaite, même à l'excès ; c'est moins une lumière qu'une ombre. Mais cette ombre plane sur le berceau et sur le foyer ; elle attache de la grandeur au front des parents et des maîtres, et à leur autorité du prestige et de la sanction. Plus ou moins heureusement, elle justifie, elle déploie, elle rend vivante, dans le cœur des enfants, cette foi irrésistible de l'être intelligent en une puissance supérieure sans laquelle rien ne saurait s'expliquer, cet impérieux besoin de Dieu, qui est la base de toute religion, le secret et le ressort de la vertu, de la dignité et de la paix pour la vie tout entière (1).

(1) « Aussitôt que l'homme arrive à la conscience de lui-même, il acquiert en même temps la notion d'une personnalité plus haute, d'une puissance supérieure, sans laquelle il sent que ni lui, ni



Il est donc vraiment inouï le sacrilège attentat que les sectaires ont osé ; et, après ce triomphe, dont les catholiques les moins confiants avaient, jusqu'à la dernière heure, aimé à douter, ils ne s'arrêteront plus ! Ils ont fermé à l'âme des enfants du peuple toute issue vers le ciel : bientôt la loi sur l'instruction secondaire amènera le jour des enfants des classes dirigeantes. Et déjà les organes du parti, qui poussent sans cesse en avant la sape radicale, et qui sont sûrs d'être suivis, sonnent la charge et donnent leurs ordres (1).

On y mettra peut-être l'habileté et les attermoiements dont ils ont le secret. On commencera, — n'a-t-on pas depuis longtemps commencé ? — par raisonner aux jeunes âmes les pratiques de l'enseignement religieux ; dans la même proportion, s'inculquera le scepticisme ; et, les ténèbres montant toujours, ces malheureux adolescents deviendront la proie dévouée du mal.

En de telles conditions, quel sort peut-on présager aux

aucune chose du monde, n'auraient ni vie ni réalité. Nous sommes ainsi faits, — et nous ne pouvons nous en attribuer le mérite, — que, dès que nous nous éveillons, nous sentons de tous côtés la dépendance où nous sommes de quelque chose qui n'est pas nous-mêmes ; et, d'une manière ou d'une autre, TOUTES LES NATIONS SE JOIGNENT AUX PAROLES DU PSALMISTE : *Ipse fecit nos et non ipsi nos !* C'est là le premier sentiment de la divinité : *Sensus numinis...* MAX MULLER : *La Science du langage*, III<sup>e</sup> vol., p. 174. — Voir une autre citation dans le courant du présent volume, p. 384.

(1) « L'école primaire est affranchie : il faut maintenant *délivrer* l'école secondaire. La bourgeoisie elle aussi doit être *préservée* : à quand la loi sur l'instruction secondaire laïque ? » LE MOT D'ORDRE, 29 octobre. — « Nous avons laïcisé l'école primaire... ; il nous reste à laïciser le collège et le lycée... La décision et la fermeté du Ministre de l'instruction publique suffiront à NETTOYER le lycée : pourquoi y conserver l'aumônier ? » — LE RADICAL, 29 octobre.

générations de l'avenir? Un sort inouï comme l'attentat dont il serait le châtement nécessaire.

Mais il nous reste l'espérance : l'espérance surnaturelle dans le secours de Dieu, dont la gloire est en cause et « qui a fait guérissables les nations de l'univers (2); » dans le secours de Jésus-Christ qui n'a pas cessé « d'aimer ses Franks », et qui s'est déclaré le vengeur inévitable et terrible de l'enfance outragée; — l'espérance patriotique dans le bon sens et le cœur de la France des anciens jours, qui donnent encore tant de signes de vitalité. Il est possible, mais il est temps, de travailler à les ranimer, à rendre à l'un la vivacité de sa lumière, à l'autre la trempe de son énergie, qui s'éteignent lentement sous l'étreinte des sophistes. Car, du salut des sociétés humaines comme du salut éternel des âmes, il est vrai de dire qu'il ne nous viendra pas sans nous.

Sur l'aile de cette espérance, ce volume, uniquement fort de l'intention dont il relève, place modestement sa fortune. Pas plus que les précédents, il n'offre à ceux qui voudront bien le lire, aucun moyen expéditif de devenir ou de créer des bacheliers de hasard. Mais dans l'âme des élèves, dans le cœur des parents qui sont jaloux du développement normal des facultés de leurs enfants, dans la bonne volonté des maîtres qui se dévouent à le servir, l'auteur veut, il espère, exciter l'estime et le culte de la raison qui s'atrophie et fléchit sous le faix des études abrutissantes imposées par les programmes; il veut et il

(1) SAP. I, 14.

espère aider au relèvement de la volonté qui s'étiolle toujours de tout ce qui ruine le bon sens.

Tel a été, dès le début, la raison unique de ce cours d'éducation et d'enseignement. Pour ne parler ici que de ce qui concerne l'enseignement, dans le premier volume (1) l'auteur devait d'abord appeler l'attention sur les méthodes erronnées et funestes qui bornent, à peu près exclusivement, l'étude de la *grammaire et des belles-lettres* à servir de vernis au langage et de carte d'entrée aux carrières libérales et aux salons de bonne compagnie, à fournir la mémoire et à donner de l'essor aux facultés brillantes de l'âme. Il s'est efforcé d'établir qu'il est de première nécessité, et que c'est d'ailleurs chose facile, de tourner cet enseignement au développement de la raison, cette reine de l'esprit, qui ne dépose jamais le sceptre sans que l'équilibre de l'âme ne se détruise et que le désordre n'envahisse peu à peu ses puissances et son activité.

Parvenu à l'HISTOIRE ET A LA PHILOSOPHIE, la tâche imposée à l'auteur lui a semblé plus rigoureuse encore et plus urgente. L'enseignement de ces deux sciences a été en effet plus gravement encore détourné de son but, même dénaturé, au préjudice toujours plus déplorable de la saine éducation.

Pour chercher dans le passé des titres à leur intrusion violente, pour justifier leur mépris des plus augustes traditions, les sectaires ont, avec une rare impudence, falsifié

(1) LA PRATIQUE DE L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN : *Grammaire et Littérature*. Paris, 1883.

toute l'histoire. « Ils ont entrepris, a dit Léon XIII, — dans un document où il a voulu signaler cette altération systématique et les procédés des malfaiteurs, — ils ont entrepris d'attenter à l'intégrité de l'histoire, et avec un art et une perversion tels que les armes les plus propres à repousser l'injuste agression sont devenues des traits offensifs (1). » Ainsi contrefaite, ils l'imposent de force dans les programmes officiels sur lesquels, et selon lesquels, il faut répondre pour s'ouvrir une carrière libérale et pour prétendre à toutes fonctions dans l'État. L'intelligence de la jeunesse s'enténèbre ainsi et se fausse ; la lumière de l'idée chrétienne et la rectitude du bon sens lui deviennent peu à peu étrangères, et bientôt antipathiques et répulsives.

Les mêmes audaces sur la philosophie entraînent des conséquences plus déplorables encore. Ici ce n'est plus seulement une science d'intérêt majeur ; c'est la science des sciences, ce sont les principes et les lois de la connaissance qui sont outragés ; c'est la nature même du sujet pensant, et ses facultés dans leurs racines et leurs règles d'évolution, à qui il est fait violence. Ces mêmes hommes devaient-ils mieux respecter l'âme que la vérité, ennemis déclarés qu'ils sont et de l'une et de l'autre ?

Sans nul égard pour l'expérience du passé, méprisant, parce qu'ils le redoutent, le flambeau de la foi, ils ont donc créé des systèmes de convention, pris l'âme par de mauvais biais, isolé ses facultés, interprété et faussé ses lois, tronqué sa partie supérieure ; ils en ont fait une sorte de fantôme

(1) *Lettre aux trois Cardinaux...*, en date du 18 août 1883. — Voir d'autres extraits p. 228 de ce volume.

plutôt que d'esprit, sans solidité, sans but, sans grandeur, ballotté, au vent des opinions, à travers les écoles dont chacune lui enlève par lambeaux ce que les autres lui avaient encore laissé de ferme et de vivant.

Aussi le même grand Pontife n'hésite-t-il pas à attribuer, à titre de cause prépondérante, à cette dépravation de l'enseignement philosophique et à sa diffusion, la responsabilité des maux qui, présents ou redoutés, pèsent si gravement sur le monde. Le document est de date antérieure et d'une autorité encore plus haute. « Si l'on veut prendre garde, dit-il dans l'encyclique *ÆTERNI PATRIS*, aux calamités de notre temps, et embrasser par la pensée les causes de tout ce qui se fait en particulier et en public, on trouvera que la raison féconde de tous les maux qui nous accablent, et des maux que nous redoutons, est tout entière dans les principes pervers sur les choses divines et humaines, qui, partis des écoles philosophiques, se sont insinués dans toutes les classes de l'État (1). »

Si un certain nombre de jeunes esprits, par l'insouciance qu'ils mettent à cette étude, ne prennent pas conscience du danger et échappent à ses plus graves conséquences, du moins sortent-ils de l'école sans avoir profité de l'enseignement de la philosophie. Or, plus l'esprit a été cultivé, plus cette lacune est dangereuse. En proportion même du développement des facultés inférieures, ne faut-il pas que la raison ait acquis de la droiture et de la fermeté, puisque c'est aux autres de servir et à elle de diriger, à

(1) Au début de l'Encyclique, qui a pour date le 15 octobre 1879.

elle de former au commandement celle qui règne sur toute l'âme, la volonté ?

Ce volume se propose, dans la mesure de ses moyens, soit de démontrer ces déplorables détournements, soit de ramener ces deux enseignements, l'un à la vérité des faits et des idées qu'ils expriment, l'autre à la vraie notion de l'âme, de ses facultés, de ses opérations et de leurs lois. A ce titre, avec plus d'opportunité encore que le précédent, il se recommande donc aux parents et aux maîtres chrétiens. Il sollicite surtout, — et combien l'auteur se féliciterait et bénirait Dieu s'il avait le bonheur de l'obtenir ! — il sollicite l'attention des jeunes gens bien nés auxquels ne saurait échapper le sentiment, plus ou moins précis et profond, de ce qu'il y a de vide, de faux et de périlleux dans les méthodes qu'on vient de déplorer.

« Ces jeunes forts (1) », comme les appelle saint Jean, qui se doivent tels aux traditions de la famille et au zèle éclairé de leurs premiers maîtres, mais surtout aux dons naturels et aux grâces de choix dont ils ont été doués et qu'ils n'ont pas laissés sans culture, ces jeunes forts, qu'ils sachent bien que Dieu a mis entre leurs mains l'avenir de la France ! Qu'ils abandonnent donc la routine aux esprits vains, comme ils l'ont fait du vice aux cœurs gâtés et de la méchanceté aux pervers !

Quand ils auront rectifié et enrichi leur intelligence, grâce aux saines vérités de l'histoire, aiguisé, mûri et élevé leur raison par les salutaires enseignements de la

(1) JOAN. II, 14.

philosophie, leur goût du vrai et leur passion du bien une fois épurés et affermis, ils seront la phalange solide contre laquelle se briseront toutes ces erreurs, cause nécessaire de tant de crimes et tant de calamités.

Puis, sous la bannière de Léon XIII, qui donne le signal des reconstitutions sociales avec autant de vaillance qu'il a répandu de lumière sur les ruines, ils travailleront, par leurs écrits, par leurs œuvres et leurs influences, à propager partout la vérité qui délivre et qui, aussi bien que des âmes, est seule et sera toujours le salut des sociétés.

---

L'auteur termine ici le travail que l'obéissance religieuse lui avait imposé. Les sciences physiques et naturelles sont encore trop peu fixées pour qu'une méthode définitive d'enseignement ne soit pas chose prématurée. Il ne fait d'ailleurs aucune difficulté de reconnaître qu'elles sont entièrement au-dessus de sa compétence, et il ne veut pas s'exposer à ce que lui soit appliqué le vieil adage : *Ne sutor ultra crepidam !*

En s'arrêtant, il exprime de tout son cœur sa reconnaissance pour les nombreux encouragements qui lui sont venus, quelquefois de haut, et souvent des parents et des maîtres qui ont tiré, — ils ont bien voulu le lui dire, — quelque profit de ses volumes.

Il a noté avec soin les critiques qui lui ont été adressées (1) et que, pour la plupart, il avait sollicitées. Dans la seconde édition des VRAIS PRINCIPES DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE, il en a tenu compte, et il fera de même à l'avenir, si Dieu permet de rééditer *la Pratique de l'éducation chrétienne* et les deux volumes destinés à *la pratique de l'enseignement chrétien*.

(1) Il n'est pas possible cependant de ne pas protester contre le reproche qui a été adressé à l'auteur, dans une *Revue d'éducation*, de s'être montré partisan exclusif des classiques chrétiens, à la manière de Mgr Gaume. Il renvoie simplement pour la réponse au volume précédent où il a traité cette question, surtout à la fin : *Art. III, p. 484.*





# PRATIQUE

DE

# L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN

---

## CHAPITRE TROISIÈME

### DE L'HISTOIRE

---

#### PRÉAMBULE

Après la grammaire et les belles-lettres nous arrivons à l'histoire ; et c'est maintenant sur cette grande étude que nous allons essayer de dire « comment il faut s'y prendre afin d'en faire un moyen de développement pour la raison, d'abord, puis d'affermissement pour la foi (1). »

Il est inutile d'insister sur la valeur de l'histoire comme objet d'enseignement : « Ignorer ce qui s'est passé avant notre naissance, dit Cicéron, n'est-ce pas demeurer toujours enfant (2) ? » L'homme communique, non seulement avec ses contemporains, mais avec tous ceux qui l'ont devancé dans la vie ; et, comme a dit Pascal, « l'humanité est un homme qui vit toujours et qui apprend sans cesse (3). »

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 62.

(2) Nescire quod antea quam natus sis acciderit, id est semper esse puerum. *Orat.*, 120.

(3) Cité par M. CH. BLANC : *Gramm. des arts du dessin*, p. 20.

Cette étude nécessaire est d'ailleurs facile. Les matériaux abondent ; car, raconter les événements importants dont on a été témoin, c'est le besoin des peuples : « Conserver par écrit des mémoires des anciens temps, dit Bossuet, les hommes n'ont jamais été sans ce soin (1). » — C'est aussi l'instinct du génie, qui « trouve beau avant tout, disait Pline le jeune, de ne pas laisser périr ce qui mérite l'éternité (2). » — C'est plus encore l'inclination des nobles cœurs : voyant toujours Dieu dans le cours des choses, et, en tous les hommes, des frères, ils veulent les faire participer aux impressions et aux enseignements que leur expérience, leur étude religieuse des événements, les en a fait retirer, pour les porter à louer avec eux « Celui seul que parlent toutes choses, et qui est lui-même le Principe ne cessant jamais de nous parler (3). » — « Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, nous vous le racontons, dit l'Apôtre, afin que vous soyez en société avec nous, et que notre société commune soit avec le Père, et avec son Fils Jésus-Christ. Nous vous l'écrivons pour que vous ayez de la joie, et que cette joie en vous soit pleine (4). »

Mais, avoir logé les faits du passé, avec plus ou moins d'ordre, dans sa mémoire, est-ce assez pour cesser « d'être enfant ? » est-ce avoir communiqué utilement avec les âges et appris sagement ? Serait-ce pour procurer à l'esprit un entassement stérile de souvenirs que Dieu a donné aux hommes « ce soin » ; au génie, cet instinct ; aux nobles cœurs, cette inclination ? Non : le besoin de savoir, d'une part, la propension à fixer et à perpétuer dans les mémoires, de l'autre, ont, dans l'intention divine, une portée

(1) *Discours sur l'histoire universelle*, II<sup>e</sup> partie, chap. III.

(2) *Mihi pulchrum imprimis videtur non pati occidere quibus æternitas debeatur. Lib. V, VIII.*

(3) *I Imit. III. — JOAN. VIII, 26.*

(4) *Quod vidimus et audivimus annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum, et societas nostra sit cum Patre et cum Filio ejus, Jesu Christo. Et hæc scribimus vobis ut gaudeatis et gaudium vestrum sit plenum. I JOAN. I.*

plus haute, plus efficace, plus salutaire. Les faits ont une cause qui les prépare, une occasion qui les fait éclore, une ordonnance qui les enchaîne, des conséquences plus ou moins étendues et plus ou moins stables, selon le jeu des passions humaines, qui toujours d'ailleurs « dépendent des ordres secrets de la divine Providence (1). » De là un utile exercice et de précieuses ressources pour la raison.

On connaît le texte de Cicéron : « L'histoire, c'est le témoin des temps, la lumière de la vérité, la vie de la mémoire, la maîtresse de la vie, la messagère de l'antiquité (2). » Si l'on condense et coordonne ce texte, on trouve qu'il exprime, avec un peu d'étalage, ce double but de l'étude de l'histoire : former et fournir la raison. Du témoignage des temps et des messages de l'antiquité, qui donnent sa vie à la mémoire, éclate la lumière de la vérité qui est l'objet et le terme de la raison, et découlent les enseignements de l'expérience qui la mûrissent et la fécondent. Plus simplement, et visant à ce dernier résultat de l'histoire, Bossuet a dit qu'elle est « La maîtresse de la vie humaine et le guide de la prudence dans les affaires (3). » Or le gouvernement de la vie, la direction des affaires relèvent de la raison, et la vertu qui la perfectionne est la prudence. Nous retrouvons donc ici l'ordonnance finale de toute notre PRATIQUE DE L'ENSEIGNEMENT ; et nous ramenons à la raison, pour l'éclairer et l'enrichir, l'histoire, le bel objet de notre présente étude.

Il est bon de rappeler, pour bien déterminer notre double point de vue, la distinction de saint Thomas entre la raison spéculative et la raison pratique, l'une et l'autre devant, chacune à sa manière, bénéficier de l'histoire bien étudiée. « Elles ne constituent pas deux facultés distinctes, dit-il,

(1) *Discours sur l'histoire universelle*, III<sup>e</sup> partie, chap. VIII.

(2) *Historia testis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magistra vitæ, nuntia vetustatis. De Orat.*, lib. II, IX.

(3) *Humanæ vitæ magistra, ac civilis prudentiæ dux. De Instit. Delph.*, IV.

l'une et l'autre considérant le vrai dans les choses; mais l'une s'arrête à cette considération elle-même, l'autre la tourne à agir, elle y cherche des mobiles et des principes d'action (1). »

Or l'histoire est d'abord très avantageuse pour former la raison spéculative: elle lui fournit l'exercice le plus propre à découvrir la vérité dans les choses. Car, pour bien posséder l'histoire, il faut comparer, généraliser, classer, résumer, déduire; il faut, en un mot, mettre en pratique, à un degré élevé et vaste, tout ce qui, dans les études grammaticales et littéraires, tourne au développement de la raison. C'est ce qui sera surtout démontré dans le premier paragraphe de l'article premier et dans tout l'article second.

Mais l'histoire est plus avantageuse encore en ce qu'elle fournit le trésor de la raison pratique, et elle est ainsi indispensable pour perfectionner la prudence qui met la raison en état de gouverner heureusement les affaires de la vie.

Telle est, en effet, la fonction de la prudence; mais que de périls n'a-t-elle pas à craindre, et quelles difficultés à surmonter? Saint Thomas l'a définie d'après Aristote: « La droite raison gouvernant la conduite (2). » C'est à elle de conseiller, au moment venu d'agir, ce que prescrit le devoir; et elle procède en partant des premiers principes pour en appliquer les conclusions aux cas particuliers, multiples et divers à l'infini.

De cette variété même naissent la difficulté et le péril. La raison est trop restreinte, trop vacillante dans son coup d'œil, pour prévoir d'une vue directe tous les détails dont il faut tenir compte, si l'on veut bien juger pour bien agir. Entre les premiers principes qu'elle voit clairement et qui s'imposent sans hésitation, et les principes d'application à

(1) *Intellectus speculativus est qui, quod apprehendit, non ordinat ad opus, sed ad solam veritatis considerationem. Practicus vero intellectus dicitur qui, hoc quod apprehendit, ordinat ad opus.*  
1<sup>re</sup> *quæst.* LXXIX, art. XI.

(2) *Recta ratio agibilium. 2<sup>o</sup> 2<sup>o</sup>, quæst.* XLVII, art. II.

tel cas donné, interviennent mille circonstances complexes, indécises, lentes à apparaître et à se débrouiller, se modifiant les unes les autres, et influant, dans une mesure variable, sur la conclusion finale, comme certains milieux sur la lumière, comme certains agents inattendus sur la résultante des forces. Même sous l'impulsion du cœur le plus droit, les meilleurs esprits s'y trompent ; et le sage ne saurait se tenir trop en garde contre « nos prévoyances incertaines : *Incertæ providentiæ nostræ* (1). »

Il faut donc suppléer à ces défaillances nécessaires ; et c'est le fruit de l'expérience. Elle aide à réduire toutes les éventualités possibles au nombre limité de celles qui se réalisent le plus souvent (2) ; et elle met ainsi la raison en état de présumer de l'avenir par le passé et le présent (3). Voilà pourquoi il est si fort recommandé par la sagesse, tant humaine que divine, d'écouter les vieillards dont l'expérience, au témoignage d'Aristote, leur donne la claire vue de tous les principes (4). « Tenez-vous debout, dit le Sage, au milieu des anciens, et, de tout votre cœur, associez-vous à leur prudence (5). »

Or, qu'est-ce que l'histoire, sinon le grand réservoir de l'expérience universelle ? Les événements qu'elle expose, heureux ou malheureux, leurs causes qui en font porter la responsabilité, en dernière analyse, à la liberté humaine, leurs occasions, leurs alternatives : quels enseignements jaillissent de cette mêlée où l'histoire met l'ordre lumineux, de ces chocs des passions humaines qu'on entend gronder et ronger, sans parvenir à le rompre, l'invisible, mais tout puissant frein de Dieu ! Avec un peu de recul, d'é-

(1) SAP. IX, 14.

(2) S. TH. *Ibid.*, art. III, ad 2<sup>um</sup>.

(3) Cognoscere futura ex præsentibus, vel præteritis, pertinet ad prudentiam. *Ibid.*, art. I, 6.

(4) Per experientiam vident principia. 2<sup>o</sup> 2<sup>o</sup> *quest.* XLIX, art. III.

(5) In multitudine presbyterorum sta, et sapientiæ illorum ex corde conjungere ! ECCL. VI.

lévation et de droiture, comme il est facile à la raison, en groupant ses observations avec maturité, en les contrôlant avec sagesse, de s'en faire autant de règles expérimentales, applicables par analogie aux cas variables qui se rencontrent, et de se construire autant de larges et solides bases de déduction pour prévoir et disposer l'avenir !

Il est vrai : l'histoire ne s'occupe guère que de ce qu'on appelle *des personnages* ; mais la valeur de ses leçons expérimentales n'en est que plus certaine. « De ces grandes puissances, que nous regardons de si bas, » à nous-mêmes dans les rangs inférieurs de la vie commune, la descente est aisée. Et de même que la poésie tragique prétend, non sans raison, former avec plus d'avantages les mœurs de tous en taillant ses modèles dans la vie des héros, ainsi le théâtre réel du monde nous donne pour nous-mêmes des enseignements plus saisissants, en nous montrant sur les sommets de la société « l'homme qui s'agite et Dieu qui le mène (1) ! » Quelque inférieure que soit sa situation, « l'étude de l'histoire, ainsi fondée sur les principes de la vraie philosophie, élève donc l'homme au-dessus des choses de la terre, au-dessus de lui-même, lui inspire le mépris de la fortune, fortifie son courage, le rend capable des plus grandes résolutions, et le remplit enfin de cette magnanimité solide et véritable qui fait le héros chrétien (2). »

Mais il y a plus et mieux à tirer des entrailles de l'histoire, une expérience plus haute et plus nécessaire encore, celle qu'expose, avec une ampleur et une sûreté sans exemple depuis saint Augustin, le génie qui, jamais mieux que dans l'histoire, n'a mérité le symbole de l'aigle attaché pour toujours à son nom : écoutons Bossuet. « La suite non interrompue de la religion, et les changements des empires

(1) FÉNELON : *Sermon de l'Épiphanie*.

(2) D'AGUESSEAU : *Lettres à son fils*.

avec leurs causes reprises de haut : c'est ce que nous mettons en claire évidence. Et d'abord la religion, toujours immuable sur les mystères des deux Testaments rattachés et entremêlés les uns aux autres, croissant avec le temps lui-même, à mesure que, superposées aux anciennes, les constructions nouvelles ajoutent à sa vigueur et à sa force; — sous ce poids, les hérésies terrassées et en ruine, tandis que la vérité elle-même, avec l'Église son défenseur et sa maîtresse, appuyée sur la Pierre, reste debout, sa marche assurée; — les empires, au contraire, fatigués par le temps même, et comme achevés par les coups mutuels qu'ils se portent, s'écroulant les uns sur les autres.

« De cette solidité et de ces ruines nous avons découvert la cause... Nous avons recherché ce que chaque nation entretient en elle de fatal pour les autres et de pernicieux pour elle-même, et quels exemples elle fournit à celles qui doivent la suivre. Tel est le double fruit que nous tirons des choses humaines et de l'histoire universelle : le premier d'affirmer en faveur de la religion, par sa perpétuité même, son autorité et sa sainteté; le second, de fournir aux empires, fragiles de leur nature, des appuis dans les exemples anciens, mais sans oublier jamais que la mortalité, naturelle à toutes choses humaines, est liée à ces appuis eux-mêmes et qu'il faut transporter l'espérance vers les cieux (1). »

Que dire de plus? La raison pratique, le bon sens, la foi, ont donc tout à gagner dans l'étude ainsi sagement entendue de l'histoire. Si la vraie philosophie s'attache surtout à formuler les principes qui dominent la vie humaine, la vraie histoire montre, par l'expérience des siècles, leur influence nécessaire et leur fécondité; et l'on conviendra à la fin de l'étude que nous entreprenons, si Dieu nous donne de la bien conduire, que l'histoire, dans sa plus noble et

(1) *De Instit. Delph.* XII.

plus réelle acception, est surtout l'*École d'application de la philosophie chrétienne*.

Ces considérations générales, qu'il était à propos d'exposer dès le début comme le plan de la route, recevront leur développement dans les articles qui vont suivre: Le but de l'histoire, la meilleure méthode d'enseignement et les conditions intrinsèques. Un quatrième s'impose nécessairement pour « l'œil de l'histoire », la géographie.

Mais nous n'avons pas oublié que nous partageons au préalable en deux sections tous les sujets de nos chapitres. Nous en traitons, dans la première, au point de vue de la raison; dans la seconde, au point de vue de la foi. Ainsi ferons-nous pour l'histoire.

## SECTION PREMIÈRE

### DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE COMME MOYEN DE PERFECTIONNER LA RAISON

#### ARTICLE PREMIER

##### LE BUT DE L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE

Le but de l'étude de l'histoire vient d'être, par anticipation, nettement exposé: c'est d'abord le développement de la raison spéculative, celle de qui relève la perception de la vérité; et l'histoire atteint ce but en exerçant, pour retenir sagement et pour juger les faits, les principales opérations de la raison. C'est, en second lieu et surtout, le perfectionnement de la raison pratique, celle qui éclaire et dirige la volonté au moment d'agir; et l'histoire y contribue en mettant à sa disposition les res-



sources de l'expérience la plus vaste, la plus complète et la mieux justifiée.

Ce n'est pas à dire qu'on doive négliger, dans l'étude de l'histoire, ce qu'on se borne le plus ordinairement à y chercher, le plaisir de savoir, la satisfaction d'une curiosité qui peut devenir aussi légitime qu'elle est d'ailleurs naturelle. Elle est ardente dans les esprits qui ont de l'essor et de la prise. Ils aiment à interroger la nature, l'air, la lumière, la terre, sa surface et ses entrailles, les corps organisés; comment l'homme lui-même échapperait-il à des investigations qui d'ailleurs entrent dans la volonté de Dieu (1) ?

Bossuet l'a dit : « Il paraît manifestement que le plaisir de l'homme, c'est l'homme. De là cette douceur sensible que nous trouvons dans une honnête conversation ; de là cette familière communication des esprits par la parole ; de là la correspondance des lettres... ; de là la société (2) ». Or l'histoire n'est-elle pas, si elle le veut ainsi qu'elle le doit, la plus honnête, comme la plus utile, des conversations, la communication avec les plus distingués des esprits ?

Il est donc bon de désirer connaître ce que l'histoire nous dit que l'homme a fait, qu'il a pensé, depuis qu'il est sur la terre. A la condition que cette curiosité tournera finalement au but que nous avons indiqué, que l'homme cherche donc « son plaisir dans l'homme », en interrogeant l'homme de tous les siècles. Ce plaisir, s'il n'est pas sans mélange, sera du moins sans danger. Il deviendra salutaire : car la vue, plongée sous cette inspiration, dans l'histoire tient de la véritable étude de la sagesse qui « réjouit le cœur paternel de Dieu, et qui met à l'abri de tout reproche le temps qu'on y a consacré (3). »

Cette curiosité qu'aucun autre objet plus que l'histoire

(1) Mundum tradidit (Deus) disputationi hominum. *ECCL. III.*

(2) Premier sermon pour la fête de la Circoncision : *Exorde.*

(3) *Stude Sapientiæ, fili mi, et lætifica cor meum : ut possis exprobranti respondere serinonem. PROV. XXVII, II.*

ne doit exciter, et ne peut avantageusement satisfaire, est d'ailleurs pour l'étude un précieux stimulant. « Il y a dans ce qu'on étudie et qu'on parvient à connaître, a dit Cicéron, des encouragements qui nous excitent à étudier et à connaître encore (1). » C'est là une des raisons qui ont déterminé tous les maîtres d'expérience à mettre l'histoire dans les programmes d'enseignement. Rollin nous paraît résumer dans les lignes suivantes la pratique universelle, et il se fonde, entre autre motifs, sur celui que nous invoquons en ce moment.

« Je regarde l'histoire, dit-il, comme le premier maître qu'il faut donner aux enfants, également propre à les amuser et à les instruire, à leur former l'esprit et le cœur, à leur enrichir la mémoire d'une infinité de faits aussi agréables qu'utiles. Elle peut beaucoup servir, par l'attrait du plaisir qui en est inséparable, à piquer la curiosité de cet âge avide d'apprendre, et à lui donner du goût pour l'étude. Aussi, en matière d'éducation, c'est un principe fondamental, et observé de tous les temps, que l'étude de l'histoire doit précéder toutes les autres et leur préparer la voie (2). »

Mais enfin, l'étude une fois amorcée, il reste à la tourner au meilleur développement possible de la raison sous le double aspect qui a été précédemment ouvert.

§ I. — *Que l'histoire doit développer la raison spéculative ; autrement, qu'elle doit viser à donner à la raison de la pénétration et de la fermeté.*

Regarder au fond, sous les faits qui se déploient, ou se mêlent, à la surface ; pénétrer l'arrière-scène où se noue l'intrigue qui, à l'heure providentielle, mettra les acteurs

(1) *Fatendum in ipsis rebus, quæ discuntur et cognoscuntur, invitamentainessè, quibus ad discendum cognoscendumque moveamur. De finib. lib. V, 52.*

(2) *Traité des Etudes, Liv. V, Avant-propos.*

aux prises ; s'introduire dans ce laboratoire où les passions fermentent, grondent déjà, en préparant l'explosion qui ne surprendra que les intelligences irréfléchies ; surtout pressentir Dieu, derrière le voile qui le cache et qui commence à frémir, prêter l'oreille aux murmures lointains de « son Esprit qui plane sur ces eaux », sourdes ou tumultueuses, pour les changer, selon le gré de sa justice, en torrents ravageurs, ou en fleuves pacifiques et féconds : voilà la vraie portée de l'histoire. C'est ainsi que, par des regards s'étendant sur tout l'horizon, sondant les cœurs avec sagesse et interrogeant le ciel avec persévérance, elle aiguise et trempe le tranchant de la raison pour chercher aux entrailles des choses et s'assimiler la vérité.

Mais ce magistral exercice doit être pratiqué avec discrétion. Il y faut de la mesure et de la proportion d'après l'âge des élèves, de l'ordre, de la compétence, de la sagesse : voilà ce qui se présente à dire, après qu'on aura d'abord bien établi en principe la nécessité de s'élever aux grandes vues qu'on vient d'esquisser.

I. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que sont nées les prétentions contraires sur la manière d'étudier l'histoire : les uns affirmant qu'elle doit se borner à raconter, tout au plus à peindre ; les autres défendant, avec autant d'autorité que de raison, la cause de la grande histoire, de celle pour qui le récit et le tableau ne sont que des moyens et qui entend raisonner.

Au commencement du dix-huitième siècle, Gérard Vossius, célèbre érudit et judicieux critique, prenait déjà vigoureusement à partie un adversaire de bien moindre valeur que lui, Fr. Patrizzi, qui soutenait ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui le système de « l'école narrative. » Patrizzi osait faire le procès à Polybe. On sait que ce génie original, vaste, profond, impartial, s'est le

premier appliqué à coordonner les événements en grandes lignes, à juger les hommes et à critiquer les institutions, toutes choses qui sont justement ce que nous aimons à appeler le souverain exercice de la raison. Bossuet et Montesquieu qui l'appelèrent, l'un *le sage*, l'autre *le judicieux*, l'ont mis largement à contribution. Patrizzi n'hésitait pas à lui reprocher d'être sorti du rôle de narrateur. « Nous préférons, répondit Vossius, non sans un peu de malice, nous préférons l'autorité de Polybe, qui s'appuie d'ailleurs sur les plus solides raisons. L'histoire, c'est la philosophie exposée en exemples (1). De cette affinité, de cette liaison de la philosophie avec l'histoire, il résulte que, s'il est permis au philosophe d'éclairer ses préceptes par les exemples tirés des livres historiques, l'historien peut à son tour exposer les faits importants selon les règles de la philosophie (2). »

Or Polybe a lui-même, au début du livre III, qui traite de l'expédition d'Annibal jusqu'à la bataille de Cannes, développé et justifié son système. « Ceux qui écrivent l'histoire, dit-il, et ceux qui l'étudient ne devraient pas s'attacher si exclusivement aux faits qui se sont passés à telle époque, aux faits antérieurs et contemporains, à ceux qui les ont suivis. Car si l'on enlève de l'histoire *le pourquoi, le comment, le but des événements, leurs résultats nécessairement conformes*, ce qui en reste n'est que *pur appareil*; ce n'est pas une œuvre EN ÉTAT DE FORMER LE LECTEUR. Qu'elle le charme pour le moment; elle ne lui offre pour l'avenir absolument aucun profit (3). »

(1) *Est enim historia philosophia exemplis constans*. Denys d'Halicarnasse a dit de même : *Historiam esse philosophiam ex exemplis*. *Antiq. rom.*, lib. V. C'est en ce sens que nous avons dit plus haut de l'histoire qu'elle est *l'école d'application de la philosophie chrétienne*.

(2) GÉR. VOSSIUS : *Ars historica*, cap. XVIII. Cet ouvrage estimé a été publié en 1623.

(3) *Quippe si tollas ex historia quare, quomodo, quo fine, quidvis fuerit actum, et quam convenientem exitum res gesta habuerit, quod superest illius commissio mera est, non autem opus ad erudiendum*

Entrant dans quelques détails, à titre d'exemples, pour faire comprendre sa pensée, le grand historien veut qu'on distingue, dans l'exposition des faits, les causes, le prétexte ou l'occasion, les commencements. « Ce que j'entends par les commencements, dit-il, ce sont les premiers efforts, et les résultats qu'on en attendait. Mais il y a auparavant les causes qui précèdent les résolutions et les délibérations elles-mêmes : ce sont les pensées, les dispositions des esprits et les calculs qui en résultent; par où les hommes en viennent à déterminer et à entreprendre (1). »

Ces principes si vrais, si nécessaires, l'auteur les applique à la grande entreprise d'Alexandre contre les Perses. Avant de décrire les premiers mouvements des troupes, il y a donc d'abord à rechercher *les causes de la guerre*. Or, il est facile de les trouver dans les calculs d'une ambition qui se sent assurée de se satisfaire. D'une part, *la Retraite des dix mille* a rendu évidente la faiblesse et l'inertie des populations que Xénophon a traversées avec une facilité inespérée; de l'autre, l'entreprise d'Agésilas en Asie, où il rencontra peu d'opposition; et dont il ne se désista que rappelé par les attaques de la Grèce contre Sparte, a démontré qu'une expédition partant d'un pays pacifié et compact, et poussée avec vigueur, aurait facilement raison de toute résistance. Il restait donc à Philippe, instruit à fond de ces conditions favorables, à s'assurer le concours et la fidélité de la Grèce. — Le prétexte se trouve toujours : ce sera, pour le cas en question, un outrage à venger. — Ces explications données, on peut suivre avec fruit et

lectorem comparatum; et, in præsens quidem, oblectationem, in posterum vero utilitatem nullam, omnino affert. *Hist. gén.* lib. III. — Un publiciste de mérite a dit énergiquement leur fait à ces historiens : « L'école *descriptive*, qui s'en tient à la narration des événements et s'interdit de juger, est PRESQUE CONTRE NATURE. Le R. P. AT : *Le Vrai et le Faux*. II<sup>e</sup> partie, chap. XI.

(1) *Hist. gén.*, lib. III.

même prévoir d'avance : c'est le moment de raconter *les commencements*, c'est-à-dire le passage d'Alexandre en Asie.

Telles sont les raisons solides que nous donne le premier historien qui ait à la fois possédé la théorie, et essayé heureusement la pratique, de cette sage et salutaire philosophie. Après lui, jusqu'à nos jours, nombre d'auteurs ont travaillé à enchaîner, selon un tel dessein, les faits dont ils voulaient retracer le récit, à approfondir et à apprécier. Celui qui les surpasse tous, et qui reste sans égal après l'auteur de *la Cité de Dieu*, c'est Bossuet. Il a dit, nous venons de l'entendre, et il a fait. Son œuvre, c'est l'admirable *Discours sur l'Histoire universelle* ; et, au commencement de la troisième partie, de celle où il apprécie spécialement les faits de l'histoire ancienne et romaine, il s'exprime ainsi sur notre principe d'enseignement :

« Comme dans les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre et ce qui les fait réussir, la vraie science de l'histoire est de remarquer, dans chaque temps, ces secrètes dispositions qui ont préparé les grands changements, et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver... Qui veut entendre à fond les choses humaines doit les reprendre de plus haut ; et il lui faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour tout dire en un mot, le caractère, tant des peuples dominants en général, que des princes en particulier, et enfin de tous les hommes extraordinaires qui, par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué, en bien ou en mal, au changement des États et à la fortune politique (1). »

On va bientôt le dire : cette marche a ses écueils. D'abord des erreurs sont toujours à prévoir dès qu'il s'agit de mettre en exercice cette « sagesse humaine tou-

(1) *Discours sur l'histoire universelle*. Partie III, chap. II.

jours courte par quelque endroit (1). » Il y a surtout à se défier de l'esprit de système, lequel, au lieu d'induire des faits la vérité, et des résultats les causes, les groupe et les apprécie trop souvent en vue d'une idée préconçue.

Mais, pour n'être pas sûr de parvenir à la cime, on n'est pas dispensé de chercher le droit chemin, et l'on ne saurait regretter les efforts dépensés à essayer d'en gravir les nobles pentes. Bien mieux que dans les pays de montagnes, sur les sommets de la vérité, la lumière devient plus pure, l'air plus vital et plus riche d'aromes, à mesure que monte le voyageur. Quant aux sophistes qui ne veulent pas voir le jour, ou qui travaillent à le fausser, nous savons que l'abus ne prouve rien contre l'usage et nous avons nos moyens de dégager et de rétablir la vérité.

Laissons donc ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui « les écoles historiques » se disputer les faveurs de l'opinion : école narrative, école pittoresque, école philosophique, laquelle se subdivise encore selon la foi ou le scepticisme des maîtres. Un éducateur sage ne laissera pas pénétrer parmi les élèves ces disputes, auxquelles sont loin de rester étrangères les passions des politiques et des sectaires contemporains. Le développement de l'âme de nos enfants, qui est notre passion à nous, ne saurait s'accommoder de systèmes qui accusent soit un défaut de vue, soit un rétrécissement de la foi, peut-être une partialité coupable, dans l'esprit des historiens.

Exposer avec clarté, colorer le récit avec mesure cependant d'après la gravité du sujet, apprécier avec sagesse, sans dogmatiser ni prêcher : il faut tout cela pour éclairer l'esprit, le fixer, le douer de pénétration, de rectitude et de fermeté ; il le faut selon la classe et selon l'âge. Mais il faut toujours, il faut surtout raisonner, et, pour

(1) *Discours sur l'histoire universelle*, chap. VIII.

cela, grouper les faits, les enchaîner, les classer, remonter aux causes, prévoir et faire naître les résultats, coordonner enfin dans l'unité d'un plan tracé par la pénétration, mûri et rectifié par la sagesse. C'est ce qu'impose le but final de toute bonne éducation ; prétendre s'en affranchir par horreur de la métaphysique, ce serait renouveler la sottise du général Buddenbrok, plus répréhensible et plus dangereuse encore en histoire qu'en grammaire (1).

II. — On l'a déjà dit et répété : cette manière d'étudier l'histoire a des risques et des difficultés : elle avance entre des écueils ; elle a des sommets escarpés à gravir, des profondeurs sombres à sonder. Il y faut d'abord de la proportion d'après l'âge des élèves ; mais, même à l'âge le plus tendre, il y a moyen, — il y a donc obligation, — de former l'enfant à enchaîner les faits, à se rendre compte de leur importance, à en prévoir les résultats ; de là à saisir leurs causes, à en apprécier la moralité, il y a une induction facile. C'est la philosophie naturelle, qui a été recommandée pour l'enseignement élémentaire (2). La curiosité, que tout excite dans une intelligence à son premier éveil, et à qui l'histoire, on l'a dit, fournit un aliment appétissant et sain, la curiosité y conduit d'elle-même, si elle est heureusement stimulée et sagement dirigée ; et c'est à cette étude de l'histoire que la raison naissante peut le plus facilement appliquer ses procédés propres, et qu'elle devra surtout le développement auquel il faut qu'elle prétende.

On doit, en second lieu, y mettre de l'ordre, par conséquent de la méthode ; mais c'est affaire d'application pratique, et l'on en traitera dans l'article second. Enfin il y faut de la science et surtout de la sagesse. L'auteur qui

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol. p. 127.

(2) Cf. *Ibid.*, chap. 1<sup>er</sup>, art. 1.



écrit, le maître qui enseigne l'histoire, doivent étudier à fond les grands événements qui donnent la science du monde, et auxquels tout le reste semble se rattacher, vérifier aux sources, contrôler les témoignages les uns par les autres, ne perdant jamais de vue, on aura bientôt à le dire, les grands principes critiques assignés par la philosophie pour reconnaître la véracité et l'authenticité des témoins. Dans nos temps où l'histoire est devenue depuis trois cents ans, selon la célèbre parole de J. de Maistre, « une conspiration contre la vérité, » rien n'est plus nécessaire que de réserver son jugement,

*Nullius addictus jurare in verba magistri,*

pour se garantir contre tant de récits mensongers et d'appréciations intéressées ou légères.

Ce qui affermit le pied dans la marche sur les sommets, ce qui éclaire les ténèbres des profondeurs, c'est la foi. Nous nous attacherons donc de préférence aux auteurs qui en font profession. Mais ce titre ne suffit pas pour donner créance à tout ce qu'ils enseignent. Il y faut plus que des intentions sincères. Combien, tout en adhérant aux principes se laissent aller à admettre des faits qui les contredisent, faute d'avoir vérifié ! et combien s'imaginent relever de la foi, lorsqu'ils transigent, faute de pénétration ou de trempe, sur des vérités qui touchent immédiatement aux principes ! Tout en étudiant de préférence les historiens qui sont réputés catholiques, nous ne nous livrerons pas sans examen ; nous nous tiendrons en défiance lorsqu'ils avancent des assertions qui commencent à inquiéter notre foi ; nous les contrôlerons à la lumière toujours présente à nos yeux, toujours aimée, toujours interrogée des enseignements de l'Église. Ce culte fidèle nous assure deux grands avantages dans la recherche de la vérité historique.

Le premier est de nous montrer promptement une foule d'erreurs dont il est si difficile et si important de se préserver. Tout est faux qui heurte les enseignements de la foi. « Le vrai, a dit Léon XIII dans un document solennel, le vrai ne pouvant contredire le vrai, toute assertion contraire aux vérités illuminées de la Foi est nécessairement fausse (1). » Voilà donc écarté de notre esprit, non seulement ce qui contredit la révélation chrétienne et le dogme catholique, c'est-à-dire tout ce qui relève directement du naturalisme et de l'hérésie, mais encore tout ce qui accuse, ou tendance opposée à l'enseignement de l'Église et de la papauté, ou défiance envers ce qui est l'objet de ses préférences et de ses conseils. Que de fausses routes et de précipices évitera l'étude grâce à cette salutaire prescription ! Quelle sûreté de marche, quelles ardeurs, quels avancements, quand on peut se dire sans crainte : je suis sur le terrain du vrai essentiel ; une barrière divine, que je respecte avec reconnaissance, me garantit contre les égarements que je dois redouter par-dessus tout parce qu'ils peuvent être sans retour !

En second lieu, étant intimement convaincus que la foi est la lumière substantielle et infaillible, nous devons admettre que les affirmations qui ne relèvent pas directement de son domaine, et dont les objets en partie restent dans une sorte de pénombre, seront d'autant plus dignes de notre confiance qu'elles paraîtront plus conformes, plus sympathiques, à ses enseignements. C'est ainsi que, dans le crépuscule qui est l'image de la foi (2), les sommets inférieurs se dessinent et se colorent selon la proportion où ils se rapprochent de la cime souveraine qu'illuminent les feux du jour naissant.

(1) Cum verum vero minime contradicat, omnem assertionem, veritati illuminatæ Fidei contrariam, omnino falsam esse declaramus. *Ex bulla* APOSTOLICI REGIMINIS. Ce document vise le V<sup>e</sup> concile de Latran.

(2) Donec dies luceat, et lucifer oriatur in cordibus vestris. II PETR. II, 19.

De là que de secours, que d'essor, à l'esprit avide du vrai savoir. « Quand un voyageur, disions-nous déjà lorsque, au début de notre travail, nous avons dû jeter un coup d'œil sur l'ensemble, quand un voyageur, prêt à s'engager dans une forêt profonde, sait de science certaine, que son point de départ est l'origine et l'aboutissant de tous les chemins qui la sillonnent, il se livre avec confiance à la hardiesse de ses explorations (1). » Qui ne voit que c'est pour avoir pris comme guides les interprètes inspirés de la foi que Bossuet a dû de pénétrer avec tant de divination, et d'enseigner avec tant d'autorité, les secrets de Dieu sur le monde, de réaliser avec une perfection qui défie les imitateurs, la vraie science de la philosophie de l'histoire?

Le développement de ces idées reviendra dans l'article troisième. Elles ont tant d'importance qu'il était bon de les indiquer ici déjà.

Que les jeunes professeurs ne se découragent pas en voyant les difficultés de leur tâche et les imperfections de leurs premiers essais. L'histoire est une science expérimentale ; or l'expérience est au prix de bien des mécomptes. En étudiant toujours, en s'attachant à exiger des auteurs qu'on prendra pour guides de préférence ce goût d'honnêteté, cet arôme de bonne foi, qui s'exhalent du langage comme de toutes les actions de l'homme de bien, à reconnaître, à flairer en quelque sorte la conviction (2), chaque jour on se rectifie et l'on s'achève. Quel est le signe où se reconnaît le bon professeur, en histoire surtout ? Ce signe, le signe de l'étude laborieuse, ardente, salutaire, ce sont les cahiers tout noirs de corrections, de surcharges et de notes de renvoi. Il est plus à plaindre qu'à imiter celui qui se fait gloire de montrer ses premières recherches figées en de belles pages d'écriture qui ne sont jamais retouchées !

(1) Cf. *Vrais Principes de l'éduc. chrét.* 2<sup>e</sup> édit., p. 43.

(2) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol. p. 342.

§ II. — *Que l'histoire doit développer la raison pratique, autrement, lui fournir le secours indispensable de l'expérience.*

L'histoire doit raisonner; les maîtres le prescrivent et le pratiquent; ils condamnent le parti pris de la réduire à raconter. Elle est donc, pour les professeurs consciencieux, un objet d'étude très utile à la formation de la raison. Voilà ce qui vient d'être démontré. Mais tout cela se rattache plutôt à la raison spéculative, celle qui, par ses procédés propres, arrive à être assez pénétrante pour démêler la vérité en soi, assez ferme pour s'y arrêter. Il reste à établir ce qui a été déjà indiqué dans le préambule, savoir que l'enseignement de l'histoire doit tourner à développer, et à fournir des ressources qui lui sont nécessaires, la raison pratique.

Former et perfectionner la raison en elle-même n'est pas le dernier terme de l'éducation de la jeunesse. C'est la volonté qu'il s'agit surtout de rendre bonne et forte, la volonté qui est tout l'homme, qui est le sujet de ses mérites et qui porte la responsabilité de ses fautes (1). A la volonté donc se rapporte la formation de toutes les autres facultés; leur perfection consiste à être en état de remplir avec aisance et avec mesure le rôle qui les lui subordonne (2). Celui de la raison, on a entendu saint Thomas le prescrire, c'est de la bien conseiller.

Or, pour qu'elle donne à la volonté toute sa lumière en vue de l'heureux gouvernement de la vie, il ne suffit pas qu'elle pénètre aisément jusqu'aux principes et qu'elle y adhère, ni même qu'elle ait acquis une grande facilité d'évolution pour monter des faits aux lois, des résultats aux

(1) Non quæretur a nobis quid legimus, sed quid fecimus.  
IMIT. I, III, 5.

(2) Cf. *Pratique de l'éduc. chrétienne* : Considér. préliminaires.

causes, et réciproquement pour descendre d'en haut aux faits et aux résultats, l'essentiel est de tomber juste : il y faut de la sûreté et du coup d'œil. Avec de belles et hautes vues spéculatives, on fait souvent de singulières aberrations et « d'étranges solécismes en conduite. » C'est que l'application des principes est variable selon les cas et à l'infini. Pour arriver à une conclusion cherchée, la vérité pratique traverse des milieux qui la déforment en la réfractant ; le produit qu'on veut obtenir est modifié par des facteurs trop souvent inattendus, même qui demeurent inaperçus ; l'inconnu trompe la poursuite faute d'exactitude dans les données. Il faut donc à la raison une autre qualité que de la perspicacité en face des principes ; il lui faut un sens pratique des choses, une aptitude à connaître les différences des situations, une sûreté de discernement et de tact dans la mêlée des intérêts et la complication des détails.

Cette qualité, on l'a dit d'après saint Thomas, est la vertu de prudence, et l'on a ajouté que l'histoire est toute puissante pour y former la raison par les ressources de l'expérience dont elle est le grand réservoir. « Tout ce qui a été constaté dans le passé, disait dernièrement Léon XIII, le lumineux et infatigable docteur de nos tristes temps, tout ce qui a été constaté dans le passé sert d'avertissement et d'exemple pour la postérité. Rien n'est utile et opportun comme le souvenir des grands événements, puisqu'on en retire des enseignements salutaires. Une époque succède à une autre ; le cours rapide des temps amène chaque jour des faits de genre différent ; mais il y a des analogies dans cette diversité même (1). » Écoutons encore Vossius.

« Le second résultat de l'étude de l'histoire, dit-il, c'est

(1) Lettre à l'archevêque de Vienne, 3 août 1883, pour l'anniversaire de la délivrance de cette ville, par J. Sobieski.

de mettre en lumière, en la déduisant des faits singuliers, la loi universelle, et, réciproquement, d'éclairer et de confirmer la loi universelle par les exemples singuliers. Il est certain, en effet, que l'expérience et la prudence naissent du souvenir gardé des choses qu'on voit arriver communément et de l'observation des causes qui les produisent. De là vient qu'Afranius, dans la comédie romaine qui a pour titre *Sella*, fait parler ainsi cette sagesse pratique : « J'ai pour père l'usage (1), et pour mère la mémoire : *Sophia*, c'est le nom que me donnent les Grecs, et vous *Sapientia* ! » Cela s'entend de toutes les sciences et de tous les arts ; mais surtout de la morale et du gouvernement, soit de la vie humaine, soit des États. Rien de meilleur que l'histoire pour enseigner la vertu et exciter à la pratiquer ; car on trouve dans l'histoire des exemples, soit des vertus et des vices, soit des récompenses et des châtimens, qui sont l'aiguillon de la vertu et la semence de la gloire (2). »

Quelques lignes plus loin, il insiste sur la nécessité, pour la formation de la raison pratique, de ces faits de détails dans l'observation desquels il reconnaît, comme saint Thomas, la source de l'expérience ; et il n'hésite même pas à donner la préférence à l'histoire sur la philosophie pour le perfectionnement de ce sens précieux :

« Si l'enseignement philosophique, dit-il, prescrit par des commandemens sévères ce qui doit être fait ; l'histoire établit ces commandemens par la variété des exemples, qui les gravent plus facilement dans les esprits et les y rendent ineffaçables... Bien plus, s'il fallait se résoudre à manquer de l'une ou de l'autre, il vaudrait mieux, semble-t-il, renoncer à l'enseignement doctoral des préceptes. Car la philosophie se borne à exposer les lois universelles et insiste sur les préceptes en général ; tandis que

(1) *Usus* : Il faudrait traduire par *expérience*, ou *observation expérimentale* ; la figure a obligé à choisir un substantif masculin. Voici le texte d'Afranius :

Usus me genuit, mater peperit Memoria ;  
Sophiam vocant me Græci, vos Sapientiam.

(2) *Ars historica*, cap. v.

l'histoire s'occupe de l'application en détails. Or, quand nous sommes indisposés, ne préférons-nous pas un médecin expérimenté à celui qui, bien versé dans l'étude d'Hippocrate et habile à discuter sur la science en général, est d'ailleurs dénué d'expérience? Si donc il faut recourir au conseil, que ce soit moins à l'homme qui aura épuisé, dans les écoles de philosophie, les préceptes généraux de la sagesse qu'à celui que l'étude assidue de l'histoire, et sa longue expérience, auront enrichi d'une foule d'observations faites avec la droiture du jugement (1). »

C'est en ce sens que l'empereur Basile de Macédoine, qui ne sut pas toujours agir selon la sagesse qu'atteste le langage qui suit (2), donnait à son fils Léon ces conseils dont il faut que tout bon maître s'attache à pénétrer ses élèves :

« Ne cessez jamais de feuilleter les histoires des anciens. Vous y trouverez sans travail ce qui a coûté beaucoup de peine et de travail aux autres. Vous y distinguerez les vertus des gens de bien d'avec les vices des méchants. Vous y découvrirez les vicissitudes surprenantes de la vie humaine et les révolutions extraordinaires qui y sont arrivées, l'inconstance et l'instabilité de ce monde jusqu'à la fragilité et la décadence des empires qui paraissent le mieux établis. Vous y verrez les punitions exemplaires des scélérats et les récompenses des gens de bien. Vous vous donnerez donc bien garde d'imiter ceux-là, de peur d'éprouver la rigueur de leur sort; et vous vous conformerez d'autant plus volontiers à ceux-ci que vous aurez plus de sujet d'espérer part à leurs récompenses (3). »

Pour qu'on n'oppose pas à cet enseignement, comme fin de non recevoir, qu'il se donne ici entre chefs d'État, il sera opportun d'en rapprocher les conseils à peu près identiques de d'Aguesseau à son fils, qui ont été cités au préambule. Ceux de l'auteur de *l'Esprit de l'histoire*, donnés aussi à un fils dans les mêmes conditions, peuvent y être ajoutés :

(1) *Ars historica*.

(2) On sait qu'il porte la responsabilité définitive du schisme d'Orient par le rétablissement de Photius sur le siège patriarcal de Constantinople.

(3) Avis de l'empereur Basile à Léon, son cher fils et collègue. *Apud Baron. ann. 886, n° XIII.*

« Sans doute, disait-il, il faut que l'homme s'instruise et se pénètre fortement des grands principes du droit naturel et du droit des gens ; mais il faut de plus qu'il apprenne à faire l'application de ces principes ; il ne le peut que par l'expérience du passé. C'est donc ce passé qu'il est indispensablement obligé de savoir, et c'est dans l'histoire qu'il l'apprend. Là, tout est instruction pour quiconque lit avec un cœur droit et un esprit juste ; là on apprend à connaître les hommes ; leurs erreurs, leurs vices, leurs crimes se trouvent en foule vis-à-vis de leurs vertus. En examinant le tout à la lueur des maximes de la morale et des vérités de la religion, on fixe à chaque action le prix qui lui appartient ; et le même travail qui a orné l'esprit contribue encore à former le cœur. Songez toujours à ces deux mots, et ne les séparez jamais.

« L'étude de la morale se fait avec fruit dans l'histoire... Le moyen de la rendre incompréhensible est d'en surcharger les vérités de métaphysique et de mettre des sophismes et des abstractions à la place de quelques principes clairs, simples, dont il faut seulement s'accoutumer à faire toujours une heureuse application. On ne contracte cette habitude qu'en lisant l'histoire dans cette intention, qu'en se mettant soi-même à la place des personnages qui y jouent un rôle, qu'en se demandant ce qu'on eût fait dans les circonstances où ils se sont trouvés, qu'en recherchant le principe qui devait être la règle de leurs actions, comment, pourquoi ils s'en sont écartés, le mal qui en résulte pour eux, et celui qui en est résulté pour la patrie (1). »

Tel est donc le grand résultat que les esprits sages se proposent, et qu'ils cherchent à procurer à la jeunesse, dans l'étude de l'histoire ; on dira plus loin ce qu'exige de l'historien cette culture intelligente de son sujet, cette moisson attendue de son zèle. Mais on ne saurait manquer de comprendre, après ces affirmations qui auront écho dans tout esprit juste, combien Cicéron et Bossuet ont eu raison d'appeler l'histoire « la maîtresse de la

(1) *Esprit de l'histoire*, par ANT. FERRAND. Lett. I. Cet ouvrage a du mérite au point de vue qui nous occupe, comme méthode d'enseignement dans le sens de la formation de la raison spéculative et pratique. Il a du mérite encore comme réfutation des idées révolutionnaires que, dans sa jeunesse, l'auteur avait partagées et dont l'expérience le désabusa. Mais sur l'Eglise, sur la Papauté surtout, il est imbu des plus injustes et des plus violents préjugés gallicans. On les ressent un peu partout, mais en particulier dans les lettres XLI, XLII, XLVIII... Soyons avertis.



vie » ; et comment elle est si efficace pour former cette sagesse pratique, qui fait augurer de l'avenir par le passé, selon le mot de saint Thomas cité au préambule, et comme avait dit avant lui saint Augustin : *Experimento præteritorum futura conjiciuntur* (1).

---

## ARTICLE SECOND

### MÉTHODE DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

De ce double but qu'on vient de reconnaître à l'histoire résulte une double série de conditions pour la bien enseigner. Le développement de la raison spéculative est au prix de l'ordre et de la méthode ; et, pour douer de prudence la raison en formant l'expérience, il faut des qualités d'intégrité, de sagesse et de pénétration. Nous examinerons d'abord la méthode.

La méthode d'enseignement de l'histoire suppose un choix judicieux des matières ; elle exige l'ordre dans leur exposition ; elle prescrit certaines règles pratiques pour bien donner et bien rédiger les leçons.

#### § I. — *Choix judicieux des matières de l'enseignement.*

On se place ici exclusivement au point de vue de l'intelligence et de la mémoire ; le choix exigé, par la vertu, pour la formation du cœur viendra en son lieu.

Bossuet a exposé lui-même la nature et la règle du choix dans l'enseignement de l'histoire : « Nous avons fait en

(1) *De Trinit.*, lib. IV, cap. xv.

sorte, dit-il en exposant son plan sur l'éducation du Dauphin, nous avons fait en sorte que notre histoire s'agrandit au fur et à mesure que grandissait le jugement du prince. Les temps anciens, nous les avons traités en resserrant davantage; et, sur les temps qui se rapprochent de nous, nous nous sommes plus volontiers étendus. Jamais d'ailleurs nous n'avons recherché les choses curieuses, mais bien les mœurs des nations, bonnes ou mauvaises, les institutions des ancêtres, les lois fondamentales, les grands changements et leurs causes, les secrets des conseils, les événements soudains: toutes choses auxquelles il faut que l'esprit s'accoutume pour se préparer à tout (1). »

Ainsi le choix a sa règle dans l'utilité que l'esprit doit retirer de l'histoire; mais il faut aussi tenir compte de l'ordre des temps, qui offrent plus d'intérêt et de profit à mesure qu'ils se rapprochent de nous, et de l'âge de l'élève qui, en croissant, offre plus de prise aux grandes leçons de cet enseignement. Telles sont donc les raisons qui ont inspiré *le Discours sur l'Histoire universelle*; justifions-les par quelques courts développements.

I. — L'auteur cité plus haut pose comme une des plus importantes conditions de l'histoire, sage et utile, qu'elle ne s'attache qu'aux choses grandes et dignes de mémoire: *De iis solùm commemorandis quæ magna sunt et memoriâ digna* (2). Appuyant cette maxime sur diverses autorités, « ce sont, ajoute-t-il, les expressions mêmes de Cicé-

(1) Sic autem agimus ut, cum Principis judicio, nostra quoque historia cresceret; ac tempora quidem antiqua strictius, nostris proxima explicatius traderemus; non tamen minuta quæque et curiosa sectati, sed mores gentis bonos pravosque, majorum institutiones legesque præcipuas; rerum conversiones earumque causas; arcana consiliorum, inopinatos eventus, quibus animus assuefaciendus esset, atque ad omnia componendus. *De Instit. Delph.*

(2) GER. VOSSIUS: *Ars historica*, cap. XI.

ron (1); et assurément, après les choses vaines et les mensonges, il n'y a rien de plus répréhensible dans un historien que de descendre aux menus détails. Platon, dans *le Timée*, juge sévèrement ce travers. Ammien Marcellin dit encore que l'histoire a sa véritable marche sur les sommets des événements, bien loin de descendre minutieusement aux choses vulgaires. L'homme qui attacherait du prix à ces connaissances, qu'il s'applique donc à compter individuellement les molécules qui voltigent dans le vide et que nous appelons *atomes* (2). »

Fénelon est plus explicite; et, en s'étendant sur la nécessité du choix, il en fait admirablement sentir la raison :

« Le bon historien, dit-il, n'omet aucun fait qui puisse servir à peindre les hommes principaux et à découvrir les causes des événements... L'homme qui est plus savant qu'il n'est historien, et qui a plus de critique que de vrai génie, n'épargne à son lecteur aucune date, aucune circonstance superflue, aucun fait sec et détaché; il suit son goût sans consulter celui du public; il veut que tout le monde soit aussi curieux que lui des minuties vers lesquelles il tourne son insatiable curiosité. Au contraire, un historien sobre et discret laisse tomber les menus faits qui ne mènent le lecteur à aucun but important. Retrancher ces faits, vous n'ôtez rien à l'histoire; ils ne font qu'interrompre, qu'allonger, que faire une histoire hachée en petits morceaux et sans aucun fil de vive narration. Il faut laisser cette superstitieuse exactitude aux compilateurs... Il y a beaucoup de faits vagues qui ne nous apprennent que des noms et des dates stériles: il ne vaut guère mieux savoir ces noms que les ignorer. Je ne connais point un homme, en ne connaissant que son nom. J'aime mieux un historien peu exact, qui estropie les noms, comme Froissard, que les historiens qui me disent que Charlemagne tint

(1) *De orat.* lib. II.

(2) *Hist.* lib. XXVI, *ad init.* Vossius cite ce curieux exemple de stériles et ridicules bagatelles historiques: « Hanc legem valde in chronicis suis neglexere Dominicani calmarienses; ut, cum adnotant mulierem quamdam peperisse quatuor semel liberos; pueros aliquot à lupis fuisse comestos; mures vastasse frumenta; gallinam peperisse ova duos habentia vitellos... Aut de gallo sub cujus ventre gallina transiret.; aliaque id genus, quæ privatorum diariis conveniant magis quum actis publicis.

son parlement à Ingelheim, qu'ensuite il partit, qu'il alla battre les Saxons et qu'il revint à Aix-la-Chapelle ; c'est ne m'apprendre rien d'utile (1). »

Il est d'autant plus nécessaire de rappeler ces oracles du bon sens, qu'ils sont aujourd'hui plus dédaignés dans les méthodes officielles. Un homme compétent et autorisé s'en est plaint en termes qu'il est bon de rappeler. Hélas ! il est loin d'avoir corrigé cet abus, qui depuis dix ans ne cesse de s'aggraver. M. Michel Bréal a donc reproché aux programmes d'histoire « de faire une place trop large à la connaissance des dates et des menus détails. » Il continue sur un ton assez piquant :

« Les jeunes gens de nos lycées à cet égard font des prodiges. Je doute qu'il y ait au monde un historien de profession possédant tous les événements de l'histoire de France comme tel élève de rhétorique qui se prépare au concours ; il a la tête bondée de faits et de dates ; il n'est parenté de prince, ou suspension d'armes, qu'il ne connaisse. Ce travail énorme (nos professeurs le savent bien) *sera perdu après deux ans*. Il suffirait que l'élève eût une idée juste de la succession des événements et de leur influence réciproque, sans se remplir la tête de dates et de faits qui n'y resteront pas. Au lieu de demander tous les accidents de la guerre du Péloponèse ou de la lutte de Charles le Téméraire, je voudrais qu'on posât les questions au concours de manière à s'assurer que les élèves ont lu Thucydide et Commines (2). »

(1) *Lettre à l'Académie*, VIII.

(2) *Quelques mots sur l'instruction publique*, page 256. — On peut rapprocher de ces sages prescriptions le spirituel persiflage de La Bruyère sur cette manie d'érudition si contraire au véritable esprit de l'histoire. Hélas ! aujourd'hui les Hermagoras ne sont-ils pas plus nombreux qu'au temps de Louis XIV?... « Il récite de mémoire toute une liste de rois des Mèdes ou des Babyloniens ; et les noms d'Apromal, d'Hérigebal, de Noesmordach, de Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de Valois et de Bourbon.... Il se souvient que Thetmosis, un roi d'Égypte, était valétudinaire, et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point ? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité ? Il vous dira que Sémiramis, ou selon quelques-uns, Sérimarisis, parlait comme son fils Ninyos, qu'on ne les distinguait pas à la parole. Si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrod était gaucher, et Sesostris ambidextre ; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerces ait été

Ces raisons, si péremptoires et si sages, de faire un choix dans les objets d'enseignement de l'histoire ont elles-mêmes une haute raison finale. Pourquoi les questions de noms propres, de dates, de lieux, d'incidents, le tout sans conséquence, sont-elles indignes d'une sérieuse étude? C'est précisément parce qu'elles sont sans conséquence. Pures curiosités, quelle faculté dans l'homme en tirera profit? La mémoire? mais elles l'encombrent sans la fortifier, elles n'y demeureront pas : « La mémoire n'aime que ce qui est excellent (1)! » L'expérience? quelle base de déductions morales, quels principes d'analogie, peuvent-elles lui fournir? La vertu? « De quoi est-ce que tout cela guérit? »

Et si l'on veut le dernier mot, tout cela est vain, dénué de vrais avantages, parce que tout cela est sans intérêt pour l'homme, parce que tout cela est hors de l'homme. L'homme ne s'intéresse qu'à ce qui lui profite, et l'homme ne profite que de ce qui est de l'homme. On a dit, en traitant des belles-lettres, qu'elles doivent assurer une place prééminente à la description et à l'action de l'homme (2); et l'on a expliqué pourquoi. C'est donc l'homme que l'histoire doit nous faire entendre pensant, parlant, agissant; l'homme dans tous les milieux et sous toutes les influences qu'il subit, mais qu'il peut dominer; l'homme surtout dans les grands faits et sur les sommets des temps, mais toujours homme enfin, quels que soient son pays, son caractère, sa destinée, ses œuvres, par conséquent toujours digne de l'intérêt et de l'attention des autres hommes.

appelé Longuemain parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite, qu'il croit néanmoins être fondé à soutenir que c'était la gauche. » *Caractères*, chap. v.

Milton a dit de l'histoire *l'Heptarchie saxonne* : « Autant vaudrait décrire et retenir des combats de coqs! »

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 187.

(2) *Ibid.*, pp. 224, 284, 446.

De leur intérêt : car « le semblable se plaît avec son semblable » ; et, même à son insu, l'homme s'en va toujours cherchant « l'aide semblable à lui (1). » — De leur attention : car aux pieds de la scène où l'humanité déploie, le long des âges, sa vie tumultueuse, ses combats, ses souffrances, ses joies coupables et vaines et ses triomphes scandaleux, mais éphémères, ou bien ses défaites glorieuses et fécondes, ses sacrifices magnanimes où le sang a fait germer l'avenir ; aux pieds de cette scène où la vertu à la longue a toujours le dernier mot, où elle a toujours le noble sort « d'être contente d'elle-même (2) », l'homme apprend, aux dépens de ses devanciers, s'épargnant ainsi à lui-même de graves et fréquents mécomptes, que « dans les sentiers de la justice est la vie, et que le chemin détourné conduit à la mort (3). »

Ces observations doivent se trouver en tout traité de l'enseignement historique ; aujourd'hui il est rigoureux de les faire de plus à titre de protestation contre les programmes dont on vient de dire que, même malgré les plaintes des amis, on augmente tous les jours les lourds et stériles encombrements. Aucune des connaissances acquises par les recherches du savoir ne leur est épargnée ; c'est comme un torrent qui, d'année en année, grossit son onde troublée de toutes les inventions du jour. Rien que les lire donne la sensation du vertige. Cinq ou six maîtres au moins passent successivement chaque semaine sur les mêmes élèves, débitant, qui en histoire naturelle, qui en chimie, qui en phonétique, qui en histoire, etc., etc. ; ce qu'ils ne sont parvenus eux-mêmes à savoir qu'à condition de renouveler sans cesse dans les *Revue*s leur érudition étendue sans profondeur et sans cesse vieillissante.

(1) *Gen.* II, 20.

(2) Le mot est de Joubert. Cf. *Pratique*, p. 337.

(3) *In semita justitiæ, vitam; iter autem devium ducit ad mortem.* Prov. XII, 28.

L'avalanche succède à l'avalanche, renverse, ballotte, submerge, écrase les têtes les plus solides. Aussi un coup de bonheur : voilà trop souvent ce qui fait réussir à l'examen du BACCALAURÉAT ! « Singulier solécisme ! » a dit un maître de ce mot prestigieux (1) ; singulier succès, dirons-nous de la chose, dont l'écolier reste ordinairement plus heureux que fier ! Chevalier de fortune, que les sciences te soient légères et le cœur des juges pitoyable ! Malheur si, antipathiques pour une cause ou pour une autre, ils te mènent au plus épais du fourré :

Heu ! miserande puer, si quâ fata aspera rumpas,  
Tu Marcellus eris !

II. — Toujours utiles à l'esprit : telle est donc, pour tous les âges, la condition des objets du bon enseignement de l'histoire. Mais il est clair que les temps très éloignés de nous ne sont pas propres à fournir cette utilité dans les mêmes proportions que ceux qui présentent plus de certitude, d'intérêt et de solidarité, à mesure qu'ils se rapprochent ; et il est inutile de développer ces raisons qui portaient Bossuet à « resserrer l'histoire des temps anciens. » Fleury fait remarquer qu'à ce point de vue, aussi bien qu'à tant d'autres plus importants, le livre de la Genèse est un parfait modèle du choix que chacun doit faire dans l'étude de l'histoire. Moïse ne néglige aucun des faits qu'il était utile aux Israélites de connaître ; mais il résume rapidement ceux qui sont très anciens, ne s'étendant avec complaisance que sur les plus importants : la Création, le péché du premier homme et l'histoire des patriarches (2).

Qu'on y prenne garde cependant, qui dit *resserré* ne

(1) V. LITTRÉ au dit mot.

(2) *Traité des Etudes*, chap. xxx, *ad fine*.

dit pas *superficiel*. La profondeur ne manque pas plus à Bossuet dans ses aperçus très sommaires sur les temps anciens que dans ses magnifiques et ravissantes études sur les origines, la continuité, les progrès, — tous caractères manifestement divins, — de la religion ; pas plus que dans ces coups de sonde du philosophe chrétien jetés, avec une sûreté de main incomparable du haut de la tombe de la reine d'Angleterre, par exemple, dans les causes qui favorisèrent l'avènement du protestantisme en Angleterre et firent la fortune de Cromwel. Dans la Genèse, citée plus haut pour modèle, les généalogies occupent une place très grande ; c'est que, chose indifférente pour nous, elles étaient capitales pour les Israélites qui devaient éviter soigneusement de mêler aux peuples si promptement, si universellement idolâtres, leur race prédestinée à porter et à démontrer historiquement le Messie. Leur descendance devait laisser voir en arrière très distinctement son sillon relativement pur, comme un ruisseau d'eau vive qui court sans interruption à travers les marais.

Qu'ainsi, tout en traversant à vol d'oiseau les pays et les âges de l'antiquité, on dessine nettement leurs caractères distinctifs ; leurs qualités, marque providentielle de leur destinée en ce monde ; leurs défauts et leurs vices, préparant leur ruine au jour marqué par la justice.

Comme cette maxime de saint Paul : **TOUT ET EN TOUS EST LE CHRIST**, *Omnia et in omnibus Christus* (1), comme cette maxime est, d'une part, de vérité absolue et la formule aussi rigoureuse que sublime de la philosophie de l'histoire, et que, d'autre part, elle n'a jamais été mise assez dans sa lumière et qu'aujourd'hui elle est outrageusement dédaignée, un éducateur digne de ce nom doit en faire l'idée fondamentale de toutes ses leçons en histoire.

(1) Col. III.



Quelque restreint que soit donc le temps qu'il peut donner à l'antiquité, il faut qu'il montre que les nations y ont été dans leur fondation essentiellement religieuses, et que de là est venue leur prospérité (1) ; que c'est en raison même, et en proportion de l'altération de leur foi religieuse, qu'elles ont décliné, attendu que les dissensions intestines et les ambitions envahissantes du dehors ont eu d'autant plus de prise sur l'ordre et sur la solidité de l'État que la religion cessait plus de tremper les mœurs et de garantir les vertus sociales ; qu'enfin les efforts, d'ailleurs dignes de grands éloges, de quelques âmes d'élite, de certains philosophes, législateurs ou poètes, ne pouvaient rien contre le torrent d'une idolâtrie qui corrompait les idées comme la conduite ; qu'il y fallait absolument Jésus-Christ.

III. — Enfin « grandissons notre histoire à mesure que grandit le jugement de nos élèves. » S'agit-il des enfants, « il faut leur conter, dit Fleury, les faits les plus grands, les plus éclatants, les plus agréables et les plus faciles à retenir, ceux qui frappent le plus l'imagination (2). » M. de Bonald parle de même, mais en des termes plus précis et plus saisissants :

(1) Plutarque a dit qu'on fonderait plutôt une ville en l'air qu'une cité sans religion. C'en est pas un mot perdu ; c'est l'écho de toutes les traditions de l'antiquité. Des travaux désintéressés, émanant de savants qui ne font pas profession de croire, ou du moins de défendre notre foi, qui s'abstiennent de tout système en notre faveur, qui évitent même de conclure, démontrent que, dans *la Cité antique*, tout procède de la religion : la naissance, l'éducation, la famille, les relations civiles, les actes de la vie politique. On peut dire que l'opinion et les mœurs y laissent de toute part sourdre et bouillonner la foi religieuse, comme on voit, après de longues pluies qui l'ont saturée, les eaux se faire jour partout dans une plaine sablonneuse. V. *La Cité antique*, par M. Fustel de Coulanges.

On reviendra sur cette importante affirmation à l'art. III, § II, 4.  
(2) *Op. cit.*

« Ce sont les détails, dit-il, qui gravent dans l'esprit des enfants, d'une manière ineffaçable, le souvenir des événements auxquels ils sont liés... Nous mêmes, lorsque nous cherchons à nous rappeler un homme que nous avons vu il y a longtemps et seulement en passant, nous nous aidons de très petites choses, de choses qui ne sont pas lui ; et c'est presque toujours l'habit qu'il portait, les gens qui le servaient, les personnes avec qui il était, le lieu où nous l'avons rencontré, un mot, un geste qui lui était familier, le plus souvent un défaut physique, qui le représentent à notre pensée et remettent pour ainsi dire notre mémoire sur la voie.

« Et, pour appliquer cette observation au sujet que nous traitons, les traits de l'histoire romaine, par exemple, qui se fixent le mieux dans le souvenir des enfants ne sont-ils pas les détails, vrais ou faux de la fondation de Rome, de l'enlèvement des Sabines, de la mort de Romulus, du combat des Horaces, de l'expulsion des Tarquins, de l'entrée des Gaulois dans Rome, des stratagèmes d'Annibal, etc., etc. ? Aussi les enfants aiment les histoires, et ils voient finir même les plus longues, avec le regret qu'on éprouve à se séparer de la compagnie de quelqu'un dont l'entretien nous a amusés. Si l'on veut que les hommes ne sachent jamais l'histoire, il faut la faire lire aux jeunes gens dans des abrégés ; et, si la plupart savent mieux les histoires anciennes que celles de leur propre pays, c'est que l'histoire des premiers peuples et de l'enfance des sociétés est chargée de détails même familiers, le plus souvent extraordinaires et quelquefois fabuleux (1). »

On ne saurait oublier ici ces manuels d'histoire, écrits pour les classes élémentaires et moyennes et restés longtemps en usage, aujourd'hui livrés à un discrédit imputable à l'esprit sectaire bien plus qu'aux lacunes qui s'y laissaient remarquer. La devise du frontispice A. M. D. G. explique en grande partie le bruit qu'on a fait à l'encontre, et ne peut qu'augmenter nos regrets. Avec des retouches et des additions, on en ferait d'excellents livres d'enseignement élémentaire. En tout cas, c'est le genre qu'il faut adopter, si l'on veut que l'histoire se fixe dans l'esprit des enfants avec ce charme et cette puissance que les livres en question ont exercés sur nous, et qui les ont gravés dans nos souvenirs.

(1) M. DE BONALD, *Mélanges* : De la manière d'écrire l'histoire, p. 4051.

Un maître qui a écrit et enseigné avec un succès égal, et dont le témoignage viendra encore plus tard nous fournir de sages conseils pratiques, M. Hubault (1), propose de graduer ainsi, selon l'âge, l'enseignement de l'histoire de France. Il sera facile de généraliser cette excellente méthode.

Visant les programmes rédigés pour les écoles du département de la Seine en 1879, et qui répondent à la division des élèves en trois cours :

« Le programme du cours élémentaire, dit-il, qui s'adresse aux enfants de sept à neuf ans, ne propose au maître que les grands sujets : il marche, pour ainsi dire, de sommets en sommets, en mettant en pleine lumière la grande figure qui domine chacun d'eux. En ne donnant place qu'aux faits principaux, ce programme permet au maître de les raconter avec les détails dont il ne faut jamais sevrer de jeunes esprits.

« Le programme du cours moyen comble les lacunes du cours élémentaire, et introduit dans l'enseignement la précision de la chronologie et de la géographie; il a été rédigé pour des enfants de neuf à onze ans.

« Le programme du cours supérieur invite le maître à donner quelques explications sur nos institutions politiques et administratives et appelle son attention sur l'histoire littéraire.

« Dans le programme du cours élémentaire, deux noms seulement sont inscrits, ceux de Duguesclin et de Jeanne d'Arc. Le récit du maître pourra donc se borner à ces deux biographies, dont chacune répond à une revanche après une période de revers.

« Le programme du cours moyen indique les causes lointaines et prochaines de la guerre, la tentative révolutionnaire d'Etienne Marcel, la guerre des Armagnacs et des Bourguignons; si bien que le maître, en racontant les faits militaires avec plus de précision géographique et avec de nouveaux détails, devra montrer comment nos dissensions conspirent avec nos défaites à la ruine de la France.

« Le programme du cours supérieur fait une place plus large à l'histoire intérieure, aux États généraux, aux querelles des princes sous Charles VI, et surtout, sous Charles V et Charles VII, à la réorganisation de la France qui vint en aide à Duguesclin et qui acheva l'œuvre de la délivrance commencée par Jeanne d'Arc. C'est dans cette leçon du cours supérieur que le maître pourra

(1) *Cours d'hist. de France*; Livre du maître, p. 8.

introduire sur la scène de nouveaux personnages, Olivier de Clisson, Richemont et Jacques Cœur. Pourquoi même ne dirait-il pas un mot à ses élèves de Froissart et de Christine de Pisan, témoins et narrateurs de cette partie de l'histoire ?

« Il ne serait pas hors de propos d'indiquer les principales sources de notre histoire nationale, non par recherche d'érudition, mais pour faire comprendre aux enfants comment se recueillent les témoignages de l'histoire et leur faire voir ceux qui les ont fournis. Ils se souviendraient de Froissart s'en allant trottant sur son cheval gris, menant en laisse un lévrier blanc, à travers la France, l'Angleterre, l'Écosse et l'Italie, avide d'informations personnelles, mais, en sa qualité de Flamand du quatorzième siècle, inclinant plus vers l'Angleterre que vers la France. Ils auraient plus de goût pour Christine de Pisan, l'historien de Charles V, historien patriote qui sent les contentements et les souffrances de son pays d'adoption, qui nous émeut encore lorsqu'elle pleure sur « les coups frappés au droit nombril de la France. »

## § II. — *De l'ordre à suivre dans l'exposition des matières de l'enseignement.*

« La principale perfection d'une histoire, a dit Fénelon, consiste dans l'ordre et dans l'arrangement. Pour parvenir à ce bel ordre, l'historien doit embrasser et posséder toute son histoire ; il doit la savoir tout entière, comme d'une seule vue... Il faut en montrer l'unité, et tirer, pour ainsi dire, d'une seule source tous les principaux événements qui en dépendent. Par là il instruit utilement son lecteur, et lui donne le plaisir de prévoir ; il l'intéresse, il lui met devant les yeux un système des affaires de chaque temps ; il lui débrouille ce qui doit en résulter ; il le fait raisonner, sans lui faire aucun raisonnement ; il lui épargne beaucoup de redites ; il ne le laisse jamais languir, il lui fait même une narration facile à retenir par la liaison des faits...

« Un sec et triste faisceau d'annales ne connaît point d'autre ordre que celui de la chronologie ; il répète un fait

toutes les fois qu'il a besoin de raconter ce qui tient à ce fait ; il n'ose ni avancer, ni reculer, aucune narration. Au contraire, l'historien qui a un vrai génie choisit, en vingt endroits, celui où un fait sera mieux placé pour répandre la lumière sur tous les autres. Souvent un fait montré par avance de loin débrouille tout ce qui le prépare. Souvent un autre fait sera mieux dans son jour étant mis en arrière ; en se présentant plus tard, il viendra plus à propos pour faire naître d'autres événements. C'est ce que Cicéron compare au soin qu'un homme de bon goût prend pour placer de bons tableaux dans un jour avantageux : *Videtur tanquam tabulas bene pictas collocare in bono lumine* (1).

« Ainsi un lecteur habile a le plaisir d'aller sans cesse en avant sans distraction, de voir toujours un événement sortir d'un autre et de chercher la fin, qui lui échappe, pour lui donner plus d'impatience d'y arriver. Dès que sa lecture est finie, il regarde derrière lui comme un voyageur curieux qui, étant arrivé sur une montagne, se tourne et prend plaisir à considérer de ce point de vue tout le chemin qu'il a suivi et tous les beaux endroits qu'il a traversés (2). »

On ne saurait mieux exprimer, en l'appliquant à l'histoire, la grande loi de l'unité (3). Étudier avec calme et à fond le sujet à traiter, pas à pas et en silence, pour soi uniquement, jusqu'à ce qu'on soit arrivé « à le voir d'une seule vue », ainsi qu'il est nécessaire si l'on veut savoir véritablement et enseigner fructueusement ; de ce point élevé qui domine tout et qui donne autant d'assurance que de pénétration au regard, déduire, placer, coordonner chaque détail, « en tirant d'une seule source », classer les faits par relations, pour ainsi dire de famille, par ascen-

(1) *De Claris Orat.*, cap. LXXV.

(2) *Lettres sur les occupations de l'Académie*, VIII.

(3) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 202 et suiv.

dance et par souches, au moins par groupe d'idées, où ils se font valoir, se préparent, se déploient, s'expliquent, « se raisonnent » tout seuls, et se gravent le plus heureusement dans la mémoire ; respecter la chronologie, et en éclairer scrupuleusement son récit, mais sans se constituer son esclave ; s'en servir, non pas comme d'une règle de fer qui ôte à l'esprit cette liberté d'allures sans laquelle l'aigle asservi cesse d'être le roi des airs et le voyant du soleil, mais bien comme d'un cordeau qui se prête à l'écart, selon le mot de Joubert, et l'accuse même en fléchissant : voilà l'ordre dans l'exposition de l'histoire ; voilà sa haute et puissante manière de contribuer à cette formation de la raison qui est le terme de tout enseignement et tout l'objet de notre *Pratique* ; voilà, appliquée à la noble et salutaire science de l'histoire, cette métaphysique dont le général Boddenbrock avait horreur pour la grammaire, et dont nous faisons notre culte et nos délices en tout (1).

C'est la mise en action de cette saine philosophie dont l'esprit, qui relève de la nature même de l'âme laquelle est toute dans l'unité, doit donner sa forme et son impulsion à tout ce qui prétend à saisir l'âme, à la gouverner, à plus forte raison à la former. Nous aurons plus loin à nous occuper encore de cet esprit philosophique de l'enseignement de l'histoire au point de vue du cœur et de la volonté (2) ; on dira alors qu'il est impossible sans un tel esprit, bien inspiré et bien maîtrisé, d'assigner à cet enseignement son résultat moral. Pour le moment, c'est uniquement au profit de la raison spéculative que nous demandons qu'on en ait le goût et comme le culte, qu'on en acquière l'intelligence, et, si l'on ose dire, le maniement.

L'ordre qu'on recommande ici implique certaines divisions méthodiques dans le classement des faits ; il réclame

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 127.

(2) V. plus bas, art. III, § IV.

l'esprit de suite, un enchaînement intelligent dans la manière de les développer.

Sans l'ordre des divisions, les récits historiques ne seraient qu'une sorte de matière indistincte et de chaos; on le comprend, et il s'agit surtout ici de bien déterminer d'après quel principe il faut faire les divisions. Or, elles ont pour but de simplifier ce que compliquent la succession de la durée et l'étendue de l'espace; de réduire à l'unité ce qui est, par ces deux côtés, divers et multiple.

On l'a dit en traitant de la grammaire et de la littérature (1), l'esprit humain est simple et un; il a tendance à faire les choses à son image; et, faire les choses à son image, c'est le plus sûr moyen de le saisir et de le dominer. L'unité est donc la grande loi des arts, loi nécessaire, émanant de Dieu, qui est la perfection de la simplicité et de l'unité, et qui a imprimé dans l'âme la loi et le besoin de l'unité, parce qu'il l'a lui-même faite à sa propre image. La symétrie, la connexion, la suite, la proportion, l'harmonie, la distribution en familles, genres, espèces, sont les ressources dont les arts disposent pour réduire à l'unité les objets nécessairement complexes et divisés qu'ils ont sous la main; c'est ainsi qu'ils les rendent conformes à la nature de l'âme; qu'ils les mettent à la portée de ses étrointes pour la recherche et l'assimilation de la vérité.

L'objet de l'histoire, ce sont les événements accomplis dans les espaces des pays et des âges; sa mission est donc, selon la loi des arts qui est aussi celle des sciences pratiques, de les recueillir et de les grouper de manière que l'âme puisse aisément les voir, les comprendre, les apprécier, et, par ces procédés, qui sont la fonction et l'exercice de la raison spéculative, en exprimer clairement les leçons de l'expérience auxquelles la raison pratique

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 222, 226, 292, etc.

devra d'acquérir la prudence, cette vertu qui est sa force et son achèvement.

Les événements du passé, elle les trouve dispersés et, à première vue, incohérents, n'offrant d'autre distinction que celle de la date, des lieux et des noms : toutes choses qui relèvent peu de la logique. Qu'elle cherche donc les aspects sous lesquels l'œil pourra les unifier, leurs points de contact ou de ressemblance, leur enchaînement et leurs relations, et cette sorte de parenté rationnelle qui leur vient d'une tendance commune, plus ou moins avouée ou inconsciente, à exprimer une idée dominante qui en est la loi, à amener une même et grande fin, à préparer, à accuser et à précipiter un progrès ou une décadence.

De là donc, comme en histoire naturelle, des familles d'abord, puis des classes et des genres. Les familles seront ces vastes divisions qui embrassent une grande étendue de temps, souvent aussi d'espace, durant laquelle un grand dessein de la Providence se manifeste par des faits considérables. De près ou de loin, ils y convergent ou en dérivent, le déploient et le déterminent, y trouvent leur raison définitive, leur loi d'ensemble, l'unité enfin. Telles sont, par exemple, dans les temps de l'ère chrétienne, la décadence de l'empire romain où notre sainte religion s'enracine et s'étend sur les ruines du monde païen ; l'invasion des Barbares qui donne, après un temps de chaos, naissance aux nations et à la civilisation chrétiennes ; le Protestantisme, qui en rompt l'unité et en trouble les progrès, etc.

En dedans de ces vastes sphères d'évolution des événements, on n'aura nulle peine à distinguer des groupes de faits particuliers à tel pays ou à tel temps qui, tout en concourant comme parties à ce vaste ensemble, ont leur signification et leurs raisons propres, leur point de départ, leur convergence et leur terme, leur unité totale. Ce sont les classes, puis les genres. Telles seront les



diverses races ou périodes impériales; les diverses nations barbares, les diverses phases de la soi-disant Réforme, etc. Nous retrouvons donc ici les principes et les règles qui ont été donnés en littérature, quand on y a traité de l'analyse (1).

Les plus générales de ces divisions constituent ce qu'on appelle, soit une ère, soit une époque. On entend par *Ère* (2) une date importante d'où l'on commence à supputer le temps. « C'est, dit Bossuet, un dénombrement d'années commencé à un certain point que quelque grand événement fait remarquer (3). » Les principales ères sont l'ère des Olympiades commençant vers le milieu de l'année 776 avant Jésus-Christ; celle de la fondation de Rome, l'an 753 avant Jésus-Christ; celle des Babyloniens ou de Nabonassar, employée par les astronomes grecs et commençant l'an 747 avant Jésus-Christ; celle d'Alexandre le Grand, dite aussi de Philippe, ou des Lagides, ou d'Édesse, commençant l'an 324 avant Jésus-Christ; celle des Séleucides, ou Syro-Macédonienne, ou d'Apamée, commençant à la prise de Babylone par Séleucus Nicanor, l'an 312 avant Jésus-Christ; l'ère Julienne, établie par Jules César, le premier janvier de l'an 45 avant Jésus-Christ; l'ÈRE CHRÉTIENNE, ou ère vulgaire, c'est la seule usitée parmi les nations civilisées; l'ère Dioclétienne, qui date de 284 ou de 302: elle rappelle l'orgueil sanglant du César qui se glorifia d'en avoir fini avec le nom de chrétien (4), et sa con-

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 364.

(2) « Le lat. *æra*, nombre, chiffre, d'où époque, paraît être primitivement le pluriel *æra*, de *æs*, *æris*, cuivre: proprement morceaux de cuivre, pièces, d'où nombre. » LITTRÉ, au mot susdit.

(3) *Hist. univ.*, I, 7.

(4) On connaît sa fastueuse, mais sacrilège et vaine inscription: *Nomine christianorum deleto...* Un maître chrétien ne saurait manquer de mettre en évidence la belle et forte preuve qui résulte, au profit de notre religion, de l'adoption unanime de L'ÈRE CHRÉTIENNE. La diversité des ères anciennes et la tentative, aussi ridicule qu'impie, absolument unique en son genre, de l'ère de la République française, donnent une grande valeur à cette preuve. Il

fusion si glorieuse pour la religion ; l'ère de l'hégire commençant à la fuite de Mahomet de Médine, en juillet 622.

Les *Époques* sont des points déterminés par quelque fait remarquable qui domine les temps. Les époques simplement dites ne sont pas le point de départ d'une chronologie quelconque ; mais elles servent, dans une ère convenue, — et c'est toujours, grâce à Dieu, l'ère chrétienne, — de points de repère et de cadres pour l'heureux classement des faits. « Ce mot, dit Bossuet, vient d'un mot grec (ἐπόχη, de ἐπι, ἔχειν), qui signifie *s'arrêter sur*, parce qu'on s'arrête là pour considérer, comme d'un lieu de repos, tout ce qui est arrivé devant ou après (1). » Le grand auteur arrête lui-même ainsi qu'il suit les époques de son histoire universelle : Adam ou la création ; Noé ou le déluge ; la vocation d'Abraham ou l'alliance de Dieu avec les hommes ; Moïse ou la loi écrite ; la prise de Troie ; Salomon ou la fondation du Temple ; Romulus ou Rome bâtie ; Cyrus ou la fin de la captivité ; Scipion ou Carthage vaincue ; LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST ; Constantin, ou la paix rendue à l'Église ; Charlemagne ou l'établissement du nouvel empire.

Sous la grande division des époques se place celle des pays prépondérants, des dynasties, des grandes institutions politiques qui se sont succédé dans la prééminence, et qui ont exercé, les unes après les autres, la domination pendant les temps dont se compose la grande époque qu'on parcourt. Telles sont, en Grèce, les États de Sparte et d'Athènes ; à Rome, les rois, la république aristocratique, l'époque démocratique, l'empire. En Europe, la chute de l'empire d'Occident, celle de Constantinople, les croisades, la féodalité, etc. En Allemagne, les principales

arrive ainsi que quiconque écrit une lettre, signe un contrat, publie une œuvre, fût-il indifférent, même adversaire, rend hommage à la divine origine du christianisme. V. *Les vrais principes*, 2<sup>e</sup> édit., p. 45.

(1) *Hist. univ.* Avant-propos.

familles où les électeurs ont choisi, pendant un certain temps, le chef de l'empire; en Angleterre, les Plantagenet, les Tudor, les Stuart, la révolution de 1688; en France, les trois grandes dynasties, la Révolution, etc. Tous ces changements indiquent une rupture dans la chaîne des choses, un ordre nouveau qui s'établit; par conséquent, un groupement à créer dans les idées qui se font jour et dans les faits qui les expriment et les propagent.

A quelle marque reconnaître ensuite les subdivisions qui devront s'embrancher sur ces fortes tiges, comme les tiges elles-mêmes sont nées sur le tronc de l'histoire du genre humain? Les règnes ne fournissent pas une distinction logique par eux-mêmes: quelques-uns sont courts ou insignifiants, sans faits qui annoncent une idée nouvelle ou un mouvement sensible dans l'idée que les événements déploient. Il faut les indiquer assurément à titre de jalons et de dates chronologiques qui éclairent la suite des faits, mais non pas comme l'exprimant ou la commandant. On réserve cette distinction et, si l'on peut ainsi dire, cette place de sommet à travers les temps, à ce qui les domine et les résume, à ce qui indique un courant d'idées, soit qu'il grossisse le courant général ou qu'il en dérive de manière à l'atténuer ou à changer sa direction. Telles sont, dans l'histoire sainte, après les patriarches, l'Égypte et Moïse, Josué, qui indiquent des divisions du premier ordre, les juges, les rois, le schisme de Samarie; — dans l'histoire ancienne, les guerres médiques qui se rattachent à la prépondérance d'Athènes, la guerre du Péloponèse qui la détruit au profit de Sparte; — à Rome, sous la république aristocratique, l'époque des guerres du Latium pendant lesquelles l'État naissant se fait la constitution solide qui le prépare à l'asservissement du monde et conquiert lentement la domination sur les cités rivales, les Volsques, les Samnites, etc. L'époque des guerres puniques, après le succès définitif desquelles Carthage,

Numance et Corinthe, tombant presque en même temps, Rome se répand sur l'univers comme un océan qui a brisé ses rivages pour arriver à tout engloutir; — dans l'histoire de France, sous la troisième dynastie, les Communes naissant à la faveur du pouvoir royal et au détriment de la féodalité, la guerre de cent ans, la guerre de la rivalité, l'absolutisme royal, etc.

Ce sont là des subdivisions indiquées d'elles-mêmes, reposant sur un ordre de choses qui naît, s'accroît, se résout à l'heure providentielle. Elles se rattachent quelquefois à un règne, ou à une famille sous-dynastique, par exemple: les Communes aux Capétiens directs; la guerre de cent ans aux Valois, etc. Mais il est plus rationnel de tirer le nom de l'idée que du règne.

Quand la période comporte un personnage qui a rempli là un rôle considérable, qui a dominé et conduit les événements au point de la personnifier en soi, il est alors juste de la désigner par son nom. Tels sont les noms de Thémistocle, pour la prépondérance d'Athènes; d'Alexandre, pour la grande revanche de la Grèce contre l'Asie; des Gracques, pour la révolution qui prépare l'abaissement de l'aristocratie romaine; de Suger, pour les Communes; de Richelieu, pour l'accroissement du pouvoir royal, poussé ensuite par Louis XIV à cet excès qui en rend la chute facile à prévoir; de Napoléon, pour l'organisation et l'envahissement de la fatale idée révolutionnaire, etc.

Dans ces cadres, de dimensions graduées, les faits se déploient sous une heureuse lumière qu'ils se renvoient les uns aux autres, avec le juste relief qui leur est assuré par leur place elle-même. On achèvera ce classement, et l'on en assurera définitivement les avantages, en continuant à grouper les choses sous certains chefs qui les expliquent et les résument. Tels sont, par exemple, dans une guerre, les *causes éloignées* et les *prétextes*, les *occasions*, etc...

ainsi que nous avons entendu Polybe l'enseigner et le pratiquer (1). Tel encore, le récit de la guerre une fois entamé, les expéditions ou les périodes; telle une tendance qui caractérise la politique pendant un certain temps, etc.

Reste l'esprit de suite. Quand on a entrepris l'exposé des faits qui font partie d'un de ces groupes, il est bon, en règle générale, de ne pas en sortir avant d'en avoir fini avec tout ce qui s'y rattache. On renverra donc au chef suivant les faits qui en relèvent, quand même, par ordre de temps, ils s'entremêlent avec les premiers. La chronologie bien indiquée, comme on va le dire, prévient la confusion; et la succession naturelle et logique des faits est d'un secours précieux, indispensable pour la mémoire. Donnons un exemple.

S'agit-il du règne de Charlemagne, où tant d'expéditions se croisent et se succèdent dans les régions les plus éloignées, on fera bien de réunir sous ce titre : *Expéditions contre les Saxons*, tout ce qui concerne les longues guerres qu'il eut à soutenir pour réduire cette vaillante et intraitable nation, en négligeant les expéditions contre les Awares, les Lombards, les Sarrasins, etc... qui appellent contre eux dans les intervalles la justice de cet infatigable chevalier de la civilisation chrétienne. — S'agit-il de Richelieu? Qu'on partage en trois vastes desseins la politique de cet homme d'État célèbre : comprimer la féodalité turbulente, réduire les protestants rebelles, abaisser la maison d'Autriche; et qu'on expose, sous chacun de ces sommaires, les faits qui s'y rattachent.

Il est facile de remédier au dérangement que cette manière de procéder met dans la chronologie, soit en indiquant exactement les dates en marge de la rédaction, soit en reliant les divers groupes des faits qui s'entremêlent dans

(1) V. plus haut; Art. I, § 1, 4,

la chronologie, et qu'on est obligé d'interrompre, par des transitions lesquelles, semblables à des pierres d'angle qui mordent dans les deux murs, rattachent ces divers groupes les uns avec les autres (1); soit enfin par les tables chronologiques et les cadres qui mettent sous les yeux, dans l'ensemble et l'ordre rigoureux de succession, les faits qu'on a détachés pour les grouper logiquement.

D'Aguesseau donnait ce conseil à son fils pour les principales époques de l'histoire :

« Je voudrais, disait-il, que vous vous fissiez à vous-même des tables de l'histoire de chaque peuple comparée l'une avec l'autre. J'y remarquerais, non seulement les époques principales, comme celles de l'établissement des monarchies et des républiques, mais celle des principaux changements et des plus grands événements qui y soient arrivés, comme, dans l'histoire grecque, l'expédition de Darius, celle de Xerxès, la guerre du Péloponèse (2). »

Ce conseil est d'une importance plus haute encore qu'on ne le voit au premier abord. Ces vues d'ensemble et de haut sur les faits d'une époque sont de nature, non seulement à favoriser la mémoire, mais à affermir le coup d'œil de la raison. Elles rassemblent sous un vaste regard les événements que l'étude a été contrainte d'isoler pour suffire

(1) Par exemple, on a à exposer les expéditions de Charlemagne contre les Saxons. Elles commencèrent en 772 pour se terminer en 804, et elles sont interrompues par celles de Lombardie entre autres, et par celle des Pyrénées et de l'Ebre. Il sera à la fois avantageux et facile, tout en se maintenant dans le développement des faits relatifs à la Saxe, d'y rattacher par un mot les faits synchroniques des autres expéditions. Ainsi on vient de raconter l'incendie de Deventer et la victoire d'Eresbourg (772), qu'on ajoute : « A peine vainqueur, Charles dut quitter la Saxe pour aller porter secours au pape Adrien contre l'usurpateur Didier. Les Saxons profitèrent de son absence et se révoltèrent. Victorieux à Pavie et récompensé par la Couronne de fer, Charles revient contre eux ; » et l'on raconte alors l'expédition qui se termine à Paderborn en 774. « C'était au tour de l'Aquitaine et de l'Espagne de réclamer son épée libératrice. Pendant qu'il frappe sur l'Ebre des coups répétés, Witikind soulève son pays. » On reprend alors la suite des guerres de Saxe, etc.

(2) *Lettres* de d'Aguesseau à son fils.

aux faibles étreintes de l'esprit ; elles rétablissent ainsi l'unité des temps et des lieux autant que cela est possible à l'infirmité humaine, qui a toujours le désir et le devoir de travailler à imiter la féconde simplicité de Dieu.

Voilà pourquoi, même dans le cours des leçons, un maître intelligent fait souvent remarquer aux élèves les principaux synchronismes, ou les faits importants qui, pendant le temps où se développe l'histoire de la nation qui est l'objet de l'étude, se passent dans les autres pays.

Par exemple, il est très utile de noter les coïncidences de ces deux grands faits : à Rome, la fondation de la république (509) ; en Grèce, le commencement des guerres médiques (504). Les conquêtes d'Alexandre (323), si rapides mais si éphémères, s'accomplissent au moment où Rome, victorieuse des Samnites et des Étrusques, arrive en vue de cette grande Grèce, d'où bientôt, se prenant à corps avec les Carthaginois en Sicile, elle préludera à l'asservissement du monde. C'est un jour jeté en passant sur le gouvernement de la divine Providence, qui ménage de loin les choses pour l'accomplissement de ses desseins. Ayant décidé de se servir de Rome pour aider, par la puissante centralisation de cet empire, à propager la religion chrétienne, elle veut que la Grèce ne soit plus en état d'opposer à son agrandissement la résistance qui a brisé celui de l'Orient.

Quelquefois ces points de comparaison s'imposent d'eux-mêmes, et l'on serait alors bien maladroit de ne pas saisir cette occasion de rapprocher et de juger. Ainsi le titre de *Patrice* que Clovis reçoit d'Anastase (510) suffit pour nous rappeler le règne de cet empereur malheureux, qui laissa les Perses ravager la Colchide jusqu'à ce que Justin et Justinien vinssent enfin relever l'État dépérissant. Ainsi encore les présents que le kalife Haroun-al-Raschid envoya à Charlemagne permettent de rattacher au grand règne l'époque florissante des Abassides à Damas, victorieux d'I-

rène et de Nicéphore. Quelquefois un nom suffit, et il est heureusement nécessaire de rapprocher l'une de l'autre les deux histoires. Par exemple, Cyrus rendant à Babylone l'édit qui termine la captivité (536) nous offre le grand avantage de faire pénétrer la double histoire des Perses et des Mèdes dans celle du peuple de Dieu.

C'est ainsi que s'établissent ces lignes maîtresses et ces points de repère qui permettent d'orienter la marche à courtes journées de l'esprit humain dans les espaces du général, qui en toutes choses est le domaine où il doit se déployer sans se perdre, comme en son pays natal.

Il est bon de suivre, pour la rédaction de ces tableaux, un ordre matériel qui, en présentant les faits nettement et clairement, intéresse le regard et rend facile le travail de la mémoire. Le tableau que M. Hubault a tracé pour la guerre de cent ans est un bon modèle ; en le mettant sous les yeux des lecteurs, nous serons dispensés de nous étendre davantage. (*Voir le tableau, pages 50 et 51.*)

Pour terminer ce paragraphe, recevons encore un excellent conseil donné et pratiqué par Bossuet, sur la manière de généraliser l'étude de l'histoire morcelée par le travail de chaque jour. « Le dernier de la semaine, dit-il, nous relisons tout d'une suite ce qui avait été étudié pendant cette durée. Nous avons eu grand soin de diviser tout le travail en livres et d'y revenir à fréquentes reprises (1). »

Ainsi, au soin de grouper les faits selon un ordre logique, par divisions et par sommaires qui les résument et les classent, au soin de les présenter par vues d'ensemble en des tableaux chronologiques faits avec correction, il faut joindre ces répétitions que les maîtres d'ailleurs recommandent pour toute étude, comme étant le premier

(1) Ultimo hebdomadis die, quæ per totam scripta essent, uno tenore, religere; in libros dividere; libros ipsos iterum iterumque revolvere. *De Instit. Delph.*, IV.



besoin et le succès le plus assuré de l'enseignement. En histoire elles fournissent le double avantage de présenter à l'esprit, d'une manière régulière, ces vues d'ensemble qui le façonnent à la grande loi de l'unité et de creuser en y revenant, des traces où les faits, une fois imprimés, ne se laissent plus effacer.

§ III. — *Quelques règles pratiques pour donner et faire rédiger les leçons.*

La manière de donner et de faire rédiger la leçon doit dépendre beaucoup de l'âge des élèves.

S'agit-il des commençants? On a déjà dit, avec Bossuet, Fleury, de Bonald, qu'il faut se borner aux faits les plus grands, les plus éclatants et les plus faciles à retenir ; et « insister sur les détails intéressants. » Pour les mêmes raisons qu'il est inutile de répéter, il faut être sobre de ces appréciations élevées qu'inspire et qui nourrissent l'esprit philosophique, tout en se gardant de les négliger absolument, attendu qu'il n'est jamais permis à un vrai éducateur de perdre de vue la formation de la raison et d'en omettre de parti pris les moyens.

Il est bon aussi de suivre le conseil de Mgr Dupanloup, dont l'expérience ajoute ici grand crédit à son autorité : « Une courte leçon chaque jour est, à cet âge, préférable à une leçon étendue, qui ne se reproduirait qu'une fois ou deux par semaine. » Mais le prélat ne manque pas de recommander la répétition à la fin de la semaine, ainsi que le pratiquait Bossuet (1).

L'usage des cartes est excellent, même nécessaire ; on en parlera quand viendra l'enseignement de la géographie.

(1) *De la haute éduç, intell.* ; Histoire, chap. III,

**LA GUERRE  
DE CENT ANS**  
entre la France et  
l'Angleterre se par-  
tage en deux pé-  
riodes :

l'une de 1337 à 1380  
l'autre de 1415 à 1453  
présentant les mêmes  
alternatives de re-  
vers et de succès.

**La 1<sup>re</sup> période**  
1337-1380

comprend les revers  
des règnes de Phi-  
lippe VI et de Jean II  
et la délivrance du  
royaume sous  
Charles V.

Une interruption de trente-cinq ans sé-  
pare les deux périodes de la guerre de  
cent ans. (1380-1415.)

**La 2<sup>e</sup> période**  
1415-1453

comprend les revers  
de la fin du règne  
de Charles VI et du  
règne de Charles VII  
et la délivrance défi-  
nitive du royaume  
sous Charles VII.

**1<sup>re</sup> phase**  
1336-1364

*revers.*

Philippe VI et  
Jean II laissent les  
Anglais s'établir en  
France.

**2<sup>e</sup> phase**  
1364-1380

*succès.*

Charles V le Sage,  
avec l'aide de Du  
Guesclin, chasse les  
Anglais du royaume.

**1<sup>re</sup> phase**  
1416-1429

*revers.*

Les Anglais  
reconquièrent la  
France du Nord et  
menacent la France  
du Midi.

**2<sup>e</sup> phase**  
1429-1453

*succès.*

Charles VII,  
avec le secours de  
Jeanne d'Arc,  
reprend l'avantage et  
commence l'œuvre  
de délivrance de la  
France, qu'il achève  
dans la 2<sup>e</sup> partie de  
son règne.

**Philippe VI** est vaincu à **Crécy** (1346) par **Edouard III** et perd **Calais** (1347).  
**Jean II** est vaincu à **Poitiers** (1356) par le prince **Noir**, et la France est réduite à signer le traité de **Brétigny** (1369).  
Les états généraux réclament des réformes et **Etienne Marcel** soulève Paris contre le régent.

**Charles V**, bien servi par **Du Guesclin**, engage la guerre contre les alliés des Anglais. { **Charles le Mauvais** roi de Navarre.  
**Jean de Montfort**, duc de Bretagne.  
**Pierre le Cruel**, roi de Castille.

**Charles V**, qui a nommé **Du Guesclin** connétable, déclare ouvertement la guerre aux Anglais. { Il oppose à **Edouard III** une sage défensive (1369-1375).  
Il prend l'offensive contre le jeune **Richard II** (1377-1380).

Le royaume est livré, pendant la **minorité de Charles VI**, à la cupidité et aux rivalités des oncles du roi (1380-1389).  
**Charles VI**, majeur, rappelle les ministres de son père, qui rétablissent l'ordre et ramènent l'économie (1389-1392).  
Le royaume retombe, pendant la **démence de Charles VI**, entre les mains des princes et est déchiré par les partis d'**Armagnac** et de **Bourgogne** (1392-1415).

Dans les dernières années du règne de **Charles VI**, 1415-1422. { La France est vaincue à **Azincourt** (1415).  
La France du Nord devient anglaise par le traité de **Troyes** (1420).

Dans les premières années du règne de **Charles VII**, 1422-1429. { La petite armée royale ne peut résister aux armées anglaises.  
**Orléans**, dernière défense de la Loire, est sur le point de succomber.

**Jeanne d'Arc** ramène la victoire, 1429-1430. { Elle délivre **Orléans** et reprend les villes de la Loire.  
Elle bat les Anglais à **Patay**.  
Elle ouvre le chemin de **Reims** à **Charles VII**, qu'elle y fait sacrer.

**Charles VII** achève la délivrance du sol français, 1430-1453. { Il se réconcilie avec la maison de Bourgogne par le traité d'**Arras** (1435).  
Il est bien servi par le connétable **de Richemont** et le financier **Jacques Cœur**.  
Il gagne sur les Anglais les dernières batailles de **Formigny** (1450) et de **Castillon** (1453).

C'est donc aux classes plus élevées que l'on réserve l'enseignement historique par leçons proprement dites, d'une certaine étendue, données par le professeur, rédigées et répétées par l'élève. On ira graduellement d'une de ces manières à l'autre, en proportionnant aux forces croissantes de l'intelligence le sérieux de la leçon, l'étendue et l'élévation des vues et les exigences de la rédaction. Les recommandations à faire qui se présentent ici sont relatives, soit à l'enseignement, soit à la rédaction de la leçon.

Sur le premier chef, il y a un écueil à éviter : c'est de changer de rôle et de donner la leçon comme si l'on était dans une chaire de faculté. Non seulement les maîtres chrétiens que nous avons coutume de consulter, mais les ministres mêmes de l'Instruction publique, ont à diverses reprises mis les professeurs en garde contre ce défaut.

On y incline, quand on a quelque facilité de parole, pour peu qu'on prête l'oreille à l'amour-propre, mauvais conseiller trop souvent entendu. Parler avec facilité, c'est jeter de l'éclat, et faire dire qu'on a du fond et du talent. Avec un peu d'esprit d'observation et de désintéressement, on se tiendrait en garde contre les louanges, et l'on discernerait dans le contentement des élèves autre chose que l'admiration, la paresse. Quand le maître parle ainsi avec une abondance dont il est prompt à s'enivrer, écouter n'est pas chose pénible, on n'a qu'à se laisser aller ; la parole endort les heures, assez souvent l'attention elle-même ; car le son d'une voix caressante fait au sommeil les mêmes avances que, dans la poésie, le gazon :

..... Somno dulcior herba !

Il en est tout autrement s'il s'agit de prêter attention à un enseignement précis qui entend être compris, qui s'arrête et insiste, se reprend, selon qu'il sait que l'intelligence des

élèves en a besoin, qui procède par des interrogations inattendues auxquelles ils doivent être prêts à répondre, qui s'exprime à la fin par un langage substantiel et bien enchaîné, dont les termes ont été pesés avec attention.

Si le maître qui aime à pérorer voulait pousser avec sincérité l'analyse jusqu'au fond de ses propres intentions, il avouerait n'être pas lui-même étranger à cette paresse intellectuelle des élèves dont il se fait le complice. La peine qu'on prend pour être en état de donner ces leçons brillantes le cède de beaucoup à celle qui est nécessaire pour arriver à un enseignement clair et ferme, qui se résume et se fixe nettement dans l'esprit des élèves et qui les tient toujours en haleine. Cette peine est moins admirée, mais elle est pour le vrai bien des élèves et selon le devoir des bons maîtres : qu'importe tout le reste ?

Même en entendant faire son devoir, il faut craindre de donner trop de temps à la leçon d'histoire. On ne saurait dire que cet enseignement soit de surrogation dans la formation de l'intelligence, comme tant d'onéreuses et imprudentes matières de nos déplorables programmes ; mais il faut moins encore oublier que le fondement de cette formation, son instrument par excellence, c'est l'explication des auteurs par la traduction et l'analyse, avec la composition qui en est le terme et le couronnement. C'est précisément, et surtout, parce que la rédaction des leçons d'histoire implique l'analyse et la composition qu'elle agit au profit du développement de l'esprit. Mais encore y faut-il des bornes, l'imagination et le désir curieux de savoir menaçant toujours d'envahir au préjudice des droits souverains et des besoins impérieux de la raison. Ces principes posés, déduisons nos règles pratiques.

D'abord, il est à désirer qu'on ait à mettre entre les mains des élèves un abrégé aussi substantiel, coordonné et précis que possible, qui épargnera le temps et dispensera

de beaucoup parler, en fournissant un texte suivi à la leçon. Elle aura alors pour objet de rectifier ce texte, de le compléter et le développer avec mesure.

Rectifier les faits, d'abord, que les abrégés, composés même avec de bonnes intentions (1), avancent trop souvent au préjudice de la vérité, faute d'avoir vérifié ce qu'ils ont copié ailleurs ou découpé aux ciseaux. Rectifier ensuite l'esprit. Ici le travail est à la fois urgent et facile; — urgent: car d'une part le mauvais esprit s'exhale par nombre de phrases dans une foule d'ouvrages élémentaires, et, d'autre part, aucun devoir ne s'impose à l'éducateur comme de pénétrer, démasquer et confondre, tout ce qui se dit contre la vérité; — facile: car les études théologiques ont aiguisé en nous le flair de la vérité; la moindre insinuation contraire nous froisse et nous met en garde; de là à vérifier, et de vérifier à corriger, la transition est aisée et prompte. On dira plus loin par quels moyens on peut parvenir avec assurance à la vérité dans les faits (2).

Compléter: les manuels laissent assez souvent de côté des faits qui ont leur importance; ou bien ils les noient dans une fastidieuse et stérile énumération d'autres faits exposés sans discernement. C'est affaire de bon goût et de bon sens. C'est aussi affaire de conviction religieuse à défendre ou à établir. Assez souvent une omission calculée, peut-être aussi inconsciente, suffit pour diminuer la vérité et pour donner crédit à l'impiété. L'erreur est habile: quand elle a en face d'elle la vérité évidente et incontestée, elle ne l'attaque pas de front; souvent même elle feint de l'acclamer, mais c'est en limitant l'hommage qu'elle lui rend et en l'atténuant ainsi, en la trahissant

(1) Nous ne disons pas avec *bon esprit*, attendu que nombre de ces petits livres, publiés avec précipitation, n'ont pas pris le temps d'avoir ce qu'on appelle un esprit, un esprit quelconque: comment auraient-ils bon esprit? Ce n'est pas le cas d'appliquer la maxime: *Intentio reputatur pro facto*.

(2) V. plus loin, art. III, § III.

peut-être (1). Nous y aurons l'œil. Discerner et mettre en lumière tout ce qui est d'importance majeure, — et ce qui tient à l'action du Rédempteur sur les sociétés humaines a surtout cette importance, — tel est le devoir par excellence du bon professeur d'histoire.

Développer : quelques anecdotes, des tableaux, des mots célèbres contribuent à fixer les grands faits dans la mémoire; ils rendent le récit vivant, en doublent la portée soit intellectuelle, soit morale. On a entendu plus haut M. de Bonald. C'est aussi une preuve très appréciée par les élèves de l'intérêt que porte le maître à son enseignement. On dira en son lieu quel choix il faut faire de ces développements pour le résultat moral de l'histoire: peindre l'homme et le rendre bon.

On peut donc prendre pour *texte* de la leçon le précis une fois adopté. Suivant le sens du mot, c'est le tissu simple et ferme sur lequel la leçon aura, pour continuer l'image, à changer quelques fils, à les suppléer, à broder. On y rattache tout ce qui sera objet de rectification, de complément, de développement. Des signes de renvoi, juxtaposés avec goût, mettent l'ordre dans ce travail, l'ordre matériel et apparent. Des sommaires rédigés avec intelligence y mettent l'ordre des idées, en résumant avec esprit de suite, le texte, les corrections, les additions.

Avant de commencer la leçon, le maître donnera par dictée les sommaires dont elle va être le développement et qui en seront eux-mêmes le fil conducteur. Au préalable, ainsi qu'il a été fortement recommandé même pour

(1) C'est ainsi que l'auteur de *l'Histoire de la Civilisation en France*, tout en faisant à l'Eglise une part grande, même prépondérante, sur la formation de la société, refuse d'y voir l'action directe de Dieu. On l'outrage réellement, qu'on le veuille ou non, en la réduisant à une influence humaine. C'est peu de convenir que l'influence de l'Eglise est éminente, il faut déclarer qu'elle émane directement de Dieu, et lui décerner la reconnaissance sans pareille et la docilité sans bornes auxquelles elle a droit.

les petits commençants (1), il reliera à celles qui précèdent la leçon qui commence par un rapide résumé, insistant sur les points d'attache, qu'il va exposer, avec les faits antérieurs, dont la suite doit nécessairement en dépendre. Ces sommaires, formulés de manière qu'ils rappelleront d'un trait toute la leçon une fois donnée, en donnent d'avance une idée claire ; ils doivent être toujours tenus en vue, et le maître ne manquera pas d'indiquer quand il passe de l'un à l'autre.

Cela fait, qu'il parle avec toute la clarté possible sans s'assujettir encore à une précision trop rigoureuse. Il passe rapidement sur les faits simples et de peu d'importance, mais il insiste sur ce qui prépare, ce qui fait éclore, ce qui enchaîne, ce qui rend féconds les événements majeurs ; il ne craint pas d'y revenir jusqu'à ce que tout soit débrouillé dans les choses difficiles et autant qu'il le sent nécessaire, changeant de tour et d'expression, pour que l'élève ne puisse s'attacher qu'aux idées. Il est des mots heureux, justes et clairs, qui rendent d'un seul coup tout ce qu'on a voulu dire, qui illuminent et résument tout ce qu'on a dit. On les trouve par de longs tâtonnements ; il faut les laisser pressentir aux élèves, en déployant peu à peu l'idée à l'aide de synonymes. Quand le mot est ensuite prononcé, il a toute sa fortune.

Pendant ce développement, il sera interdit à l'élève de tenir la plume entre les mains, afin que tout l'effort de son attention se porte à pénétrer la pensée, sans se concentrer sur des mots qui, saisis au vol et peu ou mal compris, serviraient de point de repère pour une rédaction artificielle et servile, dénuée d'intelligence et de goût. On tiendra cette attention en éveil, et sur les traces de la pensée finale, par des suspensions habiles, par des interrogations vives qui initieront l'élève au plan, et comme à la

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., page 73.



divination des choses qui vont suivre, l'intéressant au travail comme si tout cela naissait de son fond.

Cela fait, on reprend la leçon en développant avec plus d'égalité et avec précision les sommaires, article par article. C'est le moment où l'élève prendra des notes nécessaires pour soulager sa mémoire pendant le travail de rédaction qui suivra. Cette fois, ayant acquis déjà l'intelligence des choses, ce ne sont plus des mots après lesquels il court au vol et dont il cherche à construire, au petit bonheur, sa rédaction comme avec des pierres sans prise les unes sur les autres ; ce sont des idées dont il sait la suite et la valeur relative, et dont une suffit quelquefois pour lui fournir la substance et l'ordre de toute une série de choses.

Même encore faut-il se tenir en garde contre certaines industries et conspirations écolières. On s'entend pour essayer de dérober servilement le résumé du maître ; on se fait une clef sténographique ; on se partage les phrases par coupures entre deux ou trois, qui prennent l'un le commencement, l'autre le milieu, l'autre la fin. Rien de plus misérable : le maître qui tolérerait ce sot travail ferait cent fois mieux de dicter ; ce serait aux dépens de la raison, mais au moins au profit du temps et de la loyauté.

La leçon bien donnée, il reste à exiger une rédaction qui tourne comme elle à l'avantage de la raison. Pour qu'il en soit ainsi, elle devra d'abord être faite pendant l'étude qui suit immédiatement la leçon. Si elle traîne en longueur si d'autres travaux viennent distraire l'esprit, il perdra la vivacité des impressions que l'enseignement a faites sur lui ; plus elles sont fraîches, plus la rédaction reproduit avec succès le fond et l'ordre de la leçon. Or, l'esprit écolier est toujours à craindre, cet esprit qui a pour éléments la défiance, la révolte même, contre le devoir, le sentiment de l'indépendance et la joie de ne relever que de soi, le travers étrange qui, au moment où un genre de

travail s'impose, prête des charmes non seulement à des bagatelles ou à des lectures oiseuses, mais même à des travaux qui, leur temps venu, sont tenus pour rebutants ; cet esprit enfin que, même à cinquante ans, les hommes réfléchis et sincères se reprochent de n'avoir pas assez combattu dès la jeunesse, avouant hélas ! à leurs heures, qu'ils sont encore écoliers (1).

Plus que dans les autres études cette sottise espièglerie nuirait aux progrès de l'histoire. Le maître exigera donc que la rédaction soit livrée à la fin de l'étude la plus prochaine, et il aura assez de conscience pour suivre de près ce travail, assez de cœur aux progrès de ses élèves pour le vérifier et le corriger consciencieusement.

La rédaction devra, secondement, être faite avec correction. La propreté du cahier, la netteté de l'écriture ; le soin, même scrupuleux, de laisser des marges suffisantes pour que les sommaires, écrits très lisiblement, dominent au sommet des lignes qui en seront le développement ; une intelligente distinction de phrases et d'alinéas (2) ; une certaine recherche de calligraphie qui attire l'esprit en flattant le regard : rien de tout cela n'est de trop pour qu'on ait, dans ce précieux travail, une preuve de goût, un gage de progrès en réflexion et en jugement ; un moyen de mieux savoir et de bien retenir.

Qu'on ne néglige pas le style : rien n'attire l'esprit et ne se fixe dans la mémoire que ce qui est marqué au cachet du beau littéraire dans la proportion convenable. Faute des soins que le style réclame, la netteté de l'écriture et la tenue des cahiers ne feraient que rendre plus évidentes les fautes de grammaire, le manque de clarté et de distinction, dont la rédaction serait entachée. Enfin ces négligences nuiraient autant au talent de la composition

(1) V. *Vrais principes de l'éducation chrétienne*, 2<sup>e</sup> édition, p. 294.

(2) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 372.

que le soin peut y profiter. Toutes les vraies études secondaires sont solidaires : l'application à l'une est avantageuse aux autres, et toutes s'en ressentent quand l'une est en souffrance.

Cicéron entend que le style historique soit non seulement correct, mais palpitant, inspiré autant par un cœur sachant sentir que par un esprit doué de précision. « Nos malheurs, disait-il à un ami qui avait entrepris d'écrire l'histoire de son temps, nos malheurs fournissent à votre tâche des ressources variées et pleines d'attraits, de nature à attacher vivement l'esprit humain à la lecture. La diversité des temps, les vicissitudes de la fortune, quoi de plus propre à charmer le lecteur?... Dans les alternatives et la variété des événements toutes les émotions se succèdent, l'étonnement, l'attente, la joie, l'angoisse, l'espérance, les craintes (1). » On essaiera de suivre ce conseil selon le sujet et les moyens. Habitons nos élèves à ne jamais, quand ils écrivent, isoler le cœur de l'esprit. C'est ainsi que l'âme entretient en elle une sorte de chaleur saine, féconde et communicative, qui anime tout ce qu'elle pense et tout ce qu'elle dit. Et c'est ainsi que l'étude nourrit en même temps qu'elle éclaire : l'enseignement n'est éducation qu'à ce prix.

Cette correction et ce goût dans l'écriture, cet esprit d'ordre, cette clarté, cette élégance modeste, ce sentiment vrai et simple dans le style, devront se reproduire dans la récitation. Si parfaite qu'elle puisse être, la rédaction n'est pas le terme du travail de l'élève, elle est une halte, non un repos. Ce n'est pas pour qu'elle dorme en de belles pages, même historiées, comme sur un lit d'honneur, que

(1) *Multam casus nostri tibi varietatem, in scribendo, suppedita-*  
*bunt, plenam cujusdam voluptatis, quæ vehementer animos homi-*  
*num, in legendis scriptis, retinere possit. Nihil est enim aptius ad*  
*delectationem lectoris, quam temporum varietates fortunæque*  
*vicissitudines... Ancipites varique casus, habent admirationem,*  
*expectationem, lætitiâ, molestiam, spem, timorem. Ep. XII, lib. VI.*

le maître s'est imposé les études consciencieuses d'où est né à son heure l'enseignement qu'elle reproduit. Il aspire à l'introduire vivante dans l'esprit des élèves, parce qu'ils en tireront ainsi les mêmes joies salutaires, la même moisson, les mêmes ressources de formation et de progrès. La rédaction est un canal, non un réservoir ; elle verse ses richesses dans la mémoire, elle ne les garde pas en d'avares cahiers. Qu'il n'en soit donc pas comme de ces bibliothèques où l'on entasse des livres pour se donner le sot orgueil de dire : *Je les ai*, quand une fierté bien entendue devrait prétendre uniquement à se rendre à soi-même ce témoignage : *Je les sais* ! Le maître exigera donc que l'élève fasse preuve qu'il a compris, qu'il sait et qu'il a retenu.

Bien composée et bien apprise, il reste donc que la rédaction soit bien récitée. La bonne récitation, c'est-à-dire la récitation nette et articulée distinctement, sans affectation, donnée sans emphase, affranchie du lamentable ànonnement et de ce *recto tono* qui semble déceler l'anémie de l'intelligence ou du cœur, la bonne récitation est la démonstration et la récompense de ce parfait enseignement de l'histoire qui tourne au profit de la raison.

C'est la démonstration : car on ne récite ainsi qu'autant qu'on a saisi et compris. S'il est vrai que :

**Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,**

on doit retourner la maxime, et affirmer que ce qui s'énonce avec cet ordre, cette aisance et ce sentiment, a été bien conçu et n'arrive à si bon terme qu'en sortant, si l'on ose ainsi dire, des flancs d'une raison que le travail a su enrichir et qui en est venue à maîtriser toutes ses facultés.

C'est une récompense : quel charme, en effet, d'entendre l'élève exprimer, non des mots en écho servile, mais

des idées et des jugements dont on voit qu'il a l'intelligence ; des émotions qu'il sait rendre, parce qu'il a su les éprouver ! On aime à sentir sous sa parole ce travail de l'idée qui se possède, cherchant les mots qui deviendront toujours plus clairs et arrivant enfin au mot précis, au mot unique qui doit heureusement l'achever. C'est une élaboration pareille à celle qui a amené à heureux terme la rédaction elle-même, et qui produit sur la facilité d'improvisation le même heureux résultat que l'autre travail sur la facilité d'écrire. L'esprit est devenu comme un cristal qui, après avoir jeté en scintillant l'éclat successif de ses facettes, rend enfin d'un seul faisceau la lumière qui l'a pénétré de toute part.

---

### ARTICLE III

#### CONDITIONS INTRINSÈQUES DU MEILLEUR ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

La méthode a pour objet la marche elle-même de l'enseignement ; pour but, de le rendre clair et fructueux par le choix judicieux et l'ordre des matières. Là est le profit de la raison, en tant que faculté spéculative. Il reste, et c'est plus important encore, à reconnaître ce que doit être le fond même de cet enseignement, et comment il pourra porter les fruits précieux de l'expérience, qui est chargée de fournir et d'éclairer, de douer de prudence, la raison en tant qu'elle est la conseillère de la vie humaine.

Pour y parvenir, cet enseignement réunira les conditions suivantes : une sage critique, l'impartialité et la sincérité, le goût de la vertu, l'esprit philosophique prudent et chrétien.

§ I<sup>er</sup>. — *La sage critique.*

Polybe, dont on a exposé plus haut les droits à être ici entendu, a dit : « La définition de la règle se tire de *rectitude* ; celle de l'histoire, de *vérité* (1). » De même donc, au témoignage de cet homme justement célèbre, qu'il n'y a de règle que là où il y a rectitude, il n'y a d'histoire que là où règne la vérité. Et, en effet, la racine du mot histoire est celle du grec εἶδω (*video*), ἴδω, je sais, je vois (2) ; or on ne sait, on ne voit que ce qui est, le vrai. Mais quoi de plus grand pour une science que de porter un nom qui en fait l'équation de la vérité ? Les faits passés, elle en est donc la reproduction exacte ; elle est l'IDÉE vivante des choses qui ne sont plus.

On connaît ces *chambres* d'optique qui concentrent en un point, sous le regard, de vastes paysages. Les objets s'y montrent groupés, éclairés d'une lumière vive et pure, qui leur prête le relief, le mouvement, mais tels qu'ils sont dans leur réalité et leur ordre ; c'est merveilleux, mais c'est vrai. Telle est la juste image de l'histoire. L'imagination peut en colorer les pages et en faire de saisissants tableaux, le génie peut agrandir la scène, et le cœur, faire palpiter les personnages ; mais jamais au dépens de la vérité. Quel nom donnerons-nous donc à ces historiens qui n'écrivent que pour la trahir ? à ces hommes, ou étroits ou pervers, qui méconnaissent ou dénaturent les faits, en les contraignant dans les couloirs sans air ni jour de leur esprit, ou sous le laminoir de leurs passions de sectaires ?

Saint Augustin a dit aussi de l'histoire : « Elle raconte

(1) Ut regula rectitudine, sic historia definitur veritate. *Hist. univ.*, lib. I et lib. XII.

(2) LITTRÉ au mot en question.

les faits avec fidélité et pour l'utilité (1). » Un si grand nom doit faire pour nous un axiome de ce texte, auprès duquel Polybe est écourté. Le Grec, en effet, ne vise qu'à la raison et n'atteint que le moyen; notre docteur saisit toute l'âme et va droit au but final. Si l'histoire doit être fidèle à la vérité, c'est pour être utile à la vertu : affirmation qui aura plus tard son légitime développement.

Cette belle parole est précédée dans l'auteur de quelques mots qui en préparent et justifient le sens : « Comme la narration historique, dit-il, expose les institutions des hommes dans le passé, on ne saurait la compter elle-même au nombre des institutions humaines. Car tout ce qui est passé, et qui ne peut en aucune manière n'avoir pas été fait, est acquis à l'ordre des temps, dont Dieu seul est le créateur et le maître. Autre chose est de raconter ce qui a été fait, et autre chose est d'enseigner à le faire (2). »

Ainsi l'histoire ne relève pas en premier lieu de la liberté du talent; elle n'est pas du nombre de ces inventions de la poésie ou des arts, où l'esprit humain trouve un champ illimité à son essor et cherche un idéal qui fuit sans cesse devant ses efforts. L'histoire se meut dans une sphère dont Dieu a tracé la circonférence, et son premier devoir est de la reconnaître et de la respecter. Les choses que Dieu a faites ou permises, qu'il a définitivement closes sous le suprême cachet du temps, sont la vérité à laquelle le premier devoir de l'historien est de consacrer ses recherches consciencieuses et, une fois trouvée, de lui vouer la plus intègre *fidélité*.

Toutefois, en s'occupant de ce qui a été, l'histoire ne

(1) *Historia facta narrat fideliter atque utiliter. De doctr. christ., lib II, cap. XXVIII, 44.*

(2) *Narratione autem historica, cum præterita hominum instituta narrantur, non inter humana instituta ipsa historia numeranda est; quia quæ jam transierunt, nec infecta fieri possunt, in ordine temporum habenda sunt, quorum est conditor et administrator Deus. Aliud est enim facta narrare, aliud docere facienda. Ibid.*

saurait demeurer indifférente à ce qui aurait dû être. Il ne lui est pas interdit, il lui est au contraire recommandé, d'exprimer des regrets, de la douleur, de l'indignation, quand elle voit la vérité opprimée et la vertu outragée; de dispenser le blâme et l'éloge; de déduire de tous ces jugements et de ces sentiments les sages conseils qu'inspire et qui forment la prudence. Là est son devoir, sa mission, son *utilité*; et, par ce côté, elle est pratique, elle s'inspire de la morale, de la politique, du droit, et prête à ces sciences un important secours.

Mais avant tout qu'elle soit la science du vrai, la reproduction authentique de ce qui s'est passé par l'ordre de Dieu, ou par son congé; l'intègre témoin des temps qui, en se déroulant le long des âges, ont exprimé ses volontés définitives, quelquefois en le montrant à l'œuvre sensiblement et de sa personne, le plus souvent dans « ses gestes » par la main des mortels! Pourquoi taire ou fausser la vérité? Est-ce pour justifier et exciter les passions qu'elle condamne! Plus d'un écrivain a eu ce dessein odieux: qui oserait l'avouer? Est-ce crainte de compromettre la grande cause de la vérité, en laissant voir les défaillances de ceux qui la servent, de ceux qui sont en quelque sorte de sa famille? Mais qu'a-t-elle à gagner à la dissimulation et au mensonge, elle qui n'a en horreur que lui! Que l'historien soit prudent, qu'il sache dégager la conduite de la divine Providence et la religion des faiblesses, hélas! nécessaires des hommes nés pour la défendre et qui trop souvent sont infidèles à leur mission; mais qu'il soit vrai toujours. C'est à interpréter les événements, non à les contrefaire, que consiste la morale de l'histoire; et cette science ne sera jamais utile à la vertu que dans la mesure où elle sera soumise à la vérité.

Mais dans la mêlée des actions humaines, dans les ténèbres du cœur où se cachent les mobiles et les intentions dont les faits sont souvent le faux masque, comment découvrir



la vérité à l'aide d'une sage critique? Nous allons citer les règles qu'a exposées, en les résumant avec une netteté remarquable et un développement suffisant, l'auteur de *l'Art d'arriver au vrai*, au chapitre XI. Il débute par une recommandation générale qui est comme une base solide, un point de départ certain pour les études en histoire :

« Attachez vous d'abord, dit Balmès, aux faits qui présentent un caractère de certitude absolue. En ne confiant à la mémoire que des vérités incontestables, vous laisserez à votre esprit, dégagé d'entraves, la liberté de classer le reste selon le degré de probabilité, de certitude ou d'erreur qu'il y découvrira.

« Que de grands empires aient fleuri en Orient ; que les arts et la civilisation de la Grèce aient été portés à un très haut degré de perfection ; qu'Alexandre ait fait de grandes conquêtes en Asie ; que les Romains aient soumis, presque en entier, le monde connu de leur temps ; que Carthage ait été la rivale de Rome ; que l'empire des maîtres du monde se soit, à son tour, écroulé sous le poids d'une invasion de barbares venus du Nord ; que les Musulmans aient envahi l'Afrique septentrionale, détruit en Espagne le royaume des Goths, et menacé le reste de l'Europe ; que la féodalité ait été la forme sociale du moyen âge : voilà des vérités que nul ne conteste et dont nous sommes aussi certains que de l'existence de Paris ou de Londres. »

Quant aux circonstances de ces faits, qui ont elles-mêmes souvent une importance majeure, quelle prudence n'est-il pas nécessaire d'apporter à les contrôler, quelle réserve à les admettre !

« On ne peut mettre en doute, continue Balmès, l'existence des luttes sanglantes dans lesquelles Rome et Carthage se disputèrent l'empire de la Méditerranée, les côtes d'Afrique, de l'Espagne et de l'Italie, et dont le triomphe des Scipions, la défaite d'Annibal et la ruine de la ville de Didon, furent le dénouement. Mais les circonstances de ces luttes nous sont-elles bien connues ? Dans le portrait qu'on nous a tracé de la foi punique, dans l'exposition des causes qui provoquèrent les ruptures entre les deux républiques rivales, dans le récit des batailles, des négociations, etc., est-il impossible que nous ayons été trompés ? Les historiens romains, qui nous ont transmis le plus grand nombre des faits, n'ont-ils point flatté leur nation aux dépens de la nation ennemie ? Ici, sachons douter et choisir, admettre avec

défiance, ou même rejeter sans hésitation; et, le plus souvent, suspendons notre jugement.

« Aurai-elles une idée exacte des choses, connaîtraient-elles la vérité, les générations à venir, si, par exemple, le récit des guerres modernes ne leur était transmis que par des historiens appartenant à une seule des nations belligérantes? Et cependant, aujourd'hui, les historiens écrivent, pour ainsi dire, en présence les uns des autres; ils peuvent se démentir, se corriger mutuellement, et, grâce aux moyens de communication et de diffusion dont on dispose, il est bien plus difficile qu'autrefois de soutenir des erreurs évidentes. Que sera-ce donc de ces récits qui nous sont venus par une voie unique; voie très suspecte puisqu'elle était intéressée; récits de faits qui se sont passés en des temps si reculés, où les communications étaient si rares, où les moyens de publicité dont jouissent les modernes étaient inconnus?

« Et ces légendes merveilleuses dans lesquelles les historiens grecs nous montrent une poignée de Spartiates et d'Athéniens moissonnant des milliers de Perses, et proposent à notre admiration l'héroïsme désintéressé, les dévouements sublimes de leurs guerriers, devons-nous les adopter sans contrôle? Nous avons vu, de nos jours, comment on dénature, comment on exagère les faits les plus simples. L'homme sensé fera la part de l'enthousiasme et du patriotisme de l'écrivain. Attendons, dira-t-il, avant de prononcer, que les Perses se soient levés des plaines de Marathon ou des Thermopyles, pour raconter à leur point de vue les circonstances du combat.

« Cette règle de prudence est d'une application fréquente; ne la perdons point de vue en étudiant l'histoire et nous éviterons de nombreuses erreurs. Elle nous enseignera du moins à ne pas nous égarer en d'inutiles détails.

Après ce préambule Balmès expose successivement les dix règles suivantes :

RÈGLE PREMIÈRE. « Tenir grand compte des moyens d'arriver au vrai dont disposait l'écrivain et des probabilités pour ou contre sa véracité. » Ici l'auteur renvoie à un des chapitres précédents où il a traité de l'autorité humaine en général (1). Là il n'a fait que grouper et expliquer les grandes règles de la certitude morale, du témoignage des hommes, telles que les développent les traités élémentaires

(1) Chap. VIII.

de philosophie, savoir que l'historien n'ait pas été trompé, qu'il n'ait pas voulu tromper, qu'il n'ait pu, même s'il l'eût voulu, nous tromper. Elles sont trop connues pour qu'il ne soit pas superflu d'insister.

**RÈGLE DEUXIÈME :** « Toutes choses égales d'ailleurs, on devra préférer un témoin oculaire. »

« Il y a toujours un certain péril pour la vérité dans les intermédiaires. Les récits successivement transmis sont comme ces courants dont les eaux emportent quelque chose du canal qu'elles parcourent; dans les canaux de l'histoire, la passion et l'erreur abondent. »

**RÈGLE TROISIÈME :** « Parmi les témoins oculaires, choisissez, si d'ailleurs il y a égalité pour le reste, celui qui n'a point eu part à l'événement, ou qui n'y a rien perdu, rien gagné. »

« Lorsque César raconte ses campagnes, son témoignage est une autorité. Il est évident, toutefois, que le général romain ne peut refuser le courage aux peuples qu'il a vaincus; qu'il ne peut les représenter comme inférieurs en nombre aux armées qu'il commandait, sans diminuer la difficulté de ses entreprises, et partant sa gloire. Les prodiges d'Annibal, racontés par ses ennemis, ont une autre valeur historique. »

**RÈGLE QUATRIÈME :** « Préférez un historien contemporain; mais contrôlez son témoignage par celui d'un écrivain de la même époque, défendant des opinions et des intérêts différents, et ayez soin de séparer, dans leurs écrits, le fait des causes qu'ils lui assignent, des résultats qu'ils lui attribuent, et des jugements qui leur sont personnels. »

« Presque toujours il y a dans les événements un fait dominant qui ressort avec trop d'évidence pour que la partialité de l'écrivain ose le nier. En pareil cas, l'historien exagère ou atténue; il prodigue les couleurs défavorables, ou flatteuses; il cherche des explications, invente des causes, signale des conséquences, etc.; mais le fait persiste, et les efforts de la mauvaise foi doivent avertir un lecteur judicieux de ne s'arrêter qu'au fait, de ne voir que le fait, de le voir tel qu'il est.

« **EXEMPLE** : Les admirateurs passionnés de Napoléon diront à la postérité le fanatisme et la cruauté de la nation espagnole, nation barbare et sans intelligence, qui refusa de vivre heureuse sous le sceptre glorieux d'un héros ; ils présenteront sous le jour le plus favorable les motifs qui forcèrent le grand capitaine d'intervenir dans la Péninsule ; ils trouveront mille explications plausibles de ses revers ; et, dans tous les cas, ni l'entreprise, ni les revers ne porteront atteinte à sa gloire... Mais il n'importe ; un lecteur judicieux et réfléchi découvrira, s'il veut être attentif, la vérité sous les voiles dont on la couvre. En effet, quelle que soit sa répugnance, l'historien sera forcé de convenir qu'avant de commencer la lutte, et pendant que les forces du marquis de la Romana servaient la France dans le Nord, le chef des Français fit passer en Espagne, sous des prétextes d'amitié, une puissante armée ; qu'il s'empara de la sorte des villes principales et de toutes les places fortes, y compris la capitale des Espagnes ; qu'il plaça sur le trône son frère Joseph, et qu'enfin, après six ans de luttes acharnées, l'armée française et Joseph, repoussés du sol espagnol, se virent contraints de repasser la frontière.

« Voilà le fait ; on peut donner aux détails telle couleur qu'on voudra, le lecteur sensé ne manquera point de dire : « L'historien défend avec talent la réputation de son héros ; mais de la narration même il ressort : 1° qu'il occupa un pays ami sous des prétextes trompeurs ; 2° qu'il l'envahit sans motifs ; 3° qu'il attaqua des alliés confiants et fidèles au cœur même de leur pays ; 4° qu'il usa de trahison pour enlever à son trône un roi malheureux ; 5° qu'il combattit pendant six années sans pouvoir planter sur les montagnes ibériques son invincible drapeau. » Ainsi donc, d'un côté, la bonne foi de l'allié, la loyauté du vassal, l'intrepide opiniâtreté du guerrier patriote : héroïsme et bon droit ; de l'autre, le génie et la valeur, mais aussi la mauvaise foi, l'usurpation, les stériles malheurs d'une guerre longue et ruineuse : injustice et astuce dans la conception de l'entreprise, échec dans l'exécution. »

**RÈGLE CINQUIÈME** : « Les écrits anonymes méritent peu de confiance. »

« L'auteur a peut-être caché son nom par modestie ; mais le public, qui l'ignore, n'est pas tenu de croire à la véracité d'un écrivain qui, pour dire la vérité, met un voile sur son visage. La crainte du déshonneur qui suit le mensonge est un frein puissant. Ce frein ne suffit pas toujours : que serait-ce s'il n'existait point ? »

**RÈGLE SIXIÈME** : « Avant de lire une histoire, étudiez la vie de l'historien. »

« J'ose affirmer que cette règle est de la plus haute importance... Comment apprécier la véracité d'un historien, ou les moyens dont il disposa pour arriver au vrai, si l'on ne connaît sa vie? Voulez-vous avoir la clef de ses déclamations ou de ses réticences? Voulez-vous savoir pourquoi, sur telles scènes, il passe un pinceau si léger, tandis qu'il charge certains tableaux des plus noires couleurs? Cherchez dans ses vertus ou dans ses vices, dans sa position particulière, dans l'esprit de son temps, dans les formes politiques de sa patrie: le plus souvent tout est là.

« On n'écrivait pas l'histoire durant les orages de la Ligue comme on l'écrivit sous le règne régulier et glorieux de Louis XIV. Descendons à des temps plus rapprochés de nous, à la révolution française, à l'empire, à la Restauration, ou même à la dynastie d'Orléans; nous retrouverons qu'en chacune de ces époques l'histoire a pris le caractère et, pour ainsi dire, la couleur des circonstances. Autre temps, autre langage. Vous connaissez et l'époque et le pays où tel livre a vu le jour, c'est-à-dire les influences qui pesèrent sur l'auteur: préparez-vous à retrancher ici, à suppléer plus loin; cette connaissance vous donne le sens de tel mot obscur, de telle omission, de telle circonlocution; elle vous révèle la valeur d'une protestation, d'une restriction, d'un éloge, le but d'une censure ou d'un aveu: choses qui, sans cela, seraient restées inintelligibles pour vous.

« Peu d'hommes s'affranchissent complètement de la domination des circonstances; il en est peu qui sachent braver un grand péril pour la défense de la vérité; il en est peu qui, dans les situations critiques, ne cherchent une transaction entre leur intérêt et leur conscience. Rester fidèle à la vertu dans les moments de crise, c'est de l'héroïsme, et l'héroïsme est rare.

« Ajoutons que, faire la part du temps, n'est pas toujours un acte coupable, si d'ailleurs l'écrivain ne blesse pas les droits imprescriptibles de la justice et de la vérité. Il est des cas où le silence est prudent et même obligatoire; dans ces cas, on doit pardonner à l'écrivain de n'avoir point dit toute sa pensée, pourvu qu'il n'ait rien dit contre sa pensée. Quelles que fussent les convictions de Bellarmin sur la puissance indirecte des papes, auriez-vous exigé de lui qu'il les exposât à Paris, en pleine Sorbonne, avec la même liberté qu'il l'eût fait à Rome? C'eût été lui dire: « Ecrivez, et dès que le parlement aura connaissance de votre livre, il le fera saisir, les exemplaires seront brûlés par la main du bourreau, et vous serez banni de France ou jeté en prison. »

**RÈGLE SEPTIÈME :** « Les œuvres posthumes éditées par des inconnus, ou ayant passé par des mains peu sûres,

deviennent apocryphes, et doivent être reçues avec défiance (1). »

« L'autorité d'un mort illustre est de peu de poids en pareille circonstance; ce n'est pas lui, c'est l'éditeur qui parle, avec la certitude que la partie intéressée ne peut le démentir. »

**RÈGLE HUITIÈME :** « Les histoires appuyées sur des mémoires inconnus et des titres inédits; les manuscrits dans lesquels l'éditeur affirme n'avoir fait que mettre de l'ordre, corriger le style et éclaircir certains passages, ne méritent d'autre confiance que celle qu'inspire l'éditeur. »

**RÈGLE NEUVIÈME :** « Les récits de négociations secrètes, de secrets d'État; les anecdotes piquantes sur la vie privée des personnages célèbres, sur de ténébreuses intrigues et autres faits du même genre, ne doivent être admis qu'après un examen sévère. »

« S'il nous est si difficile de découvrir la vérité à la lumière du soleil, et pour ainsi dire à la surface du sol, que peut-on espérer lorsqu'il faut la chercher au milieu des ombres et dans les entrailles de la terre? »

**RÈGLE DIXIÈME :** « Ajoutons peu de foi à ce qu'on nous raconte sur certains pays ou certains peuples très anciens et très éloignés de nous, sur les trésors du prince, sur le

(1) Parmi les exemples de falsification, sinon prouvés au moins probables, je me contenterai de citer un fait grave qui vient de se passer sous nos yeux relativement aux *Pensées* de Pascal. On sait la valeur de cet ouvrage, traduit dans toutes les langues, et la réputation dont il jouit. Les éditions sont innombrables. Or, voici qu'en l'an de grâce 1845, une polémique très vive s'est élevée entre M. Fougère et M. Cousin sur certains passages des *Pensées* de Pascal d'une importance capitale. M. Cousin prétendait avoir rétabli, dans sa pureté, le texte de Pascal, en faisant disparaître les corrections que Port-Royal avait intercalées. M. Fougère publie une édition nouvelle, et il prouve que, seul il a consulté le manuscrit autographe, et que M. Cousin, l'écrivain de mérite, M. Cousin, le philosophe, s'est, en général, borné à revoir des copies. Ayez foi aux éditeurs !

(Note de Balmès.)

nombre des habitants, sur leurs croyances religieuses ou leurs usages domestiques. »

« Comment, en effet, vérifier l'exactitude de ces relations? la distance, le temps, l'ignorance de la langue, etc., tout s'y oppose. Comment arriver à la vérité en des choses souvent cachées, inconnues même aux indigènes? Pour décrire les usages domestiques, a-t-on pénétré dans l'intérieur de la famille? l'a-t-on surprise dans la liberté, dans les confidences intimes du foyer? »

## § II. — *Impartialité et sincérité.*

« L'étude de l'histoire, a dit un publiciste contemporain, exige un certain nombre de conditions, et, dans ce nombre, l'absence de tout esprit de système. Quand on cherche dans l'histoire ce qu'on aime, si on ne l'y trouve pas, on l'y met. Alors on n'écrit pas l'histoire, on la fait (1). » Or, l'absence de tout esprit de système, c'est l'impartialité :

Rara avis in terris f...

Qui n'a pas à craindre « d'aimer Platon plus que la vérité? » Qui n'a pas ses goûts personnels, et, ce qui est plus grave, une disposition obstinée à les justifier, « à prendre ses préférences pour des principes », selon le mot judicieux et fin d'un des derniers historiens de la Révolution (2)? L'impartialité est cependant la condition rigoureuse de la vérité en histoire, l'inspiration absolument nécessaire pour appliquer les règles de critique qui viennent d'être exposées.

« On a peine à croire, écrivait naguère Léon XIII, quel mal meurtrier c'est de rendre l'histoire esclave de l'esprit

(1) Le R. P. AT, *le Vrai et le Faux*, II<sup>e</sup> partie, chap. XI.

(2) M. TAINÉ, *la Révolution*, II<sup>e</sup> vol., préface.

de parti et des passions mobiles des hommes! Elle ne sera plus la « maîtresse de la vie et le flambeau de la vérité », comme l'ont appelée les anciens à bon droit. Mais elle flattera les vices et courtiſera la corruption, surtout dans la jeunesse dont elle emplira l'esprit d'opinions insensées, et qu'elle détournera des mœurs honnêtes et modestes : car l'histoire saisit, par de très vifs attraits, l'âme prompte et ardente des jeunes gens..... Ainsi le poison une fois imbibé dans le jeune âge, il est difficile et presque impossible d'y remédier; il y a peu d'espoir qu'avec l'âge vienne un jugement plus droit, en désapprenant ce qu'on avait appris, d'autant que peu se prêtent à étudier l'histoire mûrement et à fond, et que, dans un âge plus avancé, le commerce de la vie offre peut-être plus d'occasions de confirmer que de corriger ces erreurs (1). » Cette haute et grave parole ne saurait manquer de nous intéresser vivement à la recherche certaine de la vérité historique, dont les résultats sont de si majeure importance pour notre mission envers la jeunesse.

L'impartialité et la sincérité ne sont pas une seule qualité. En ce qui touche à notre objet, la première guide les recherches et l'étude; la seconde gouverne la composition et l'enseignement. Mais elles s'inspirent d'un même mobile moral, l'honnêteté, qui ne veut pour soi et pour autrui que la vérité, qui ne s'éclaire, et ne veut reluire pour éclairer les autres, que de la vérité. L'honnêteté impartiale la cherche et la trouve, l'honnêteté sincère la répand.

Mais il faut se hâter d'ajouter, — en nos temps, qui « séparent ce que Dieu a uni (2) », qui s'obstinent à méconnaître et à briser dans l'âme les entrelacements nécessaires du sens moral et du sens chrétien, — il faut se hâter d'ajouter que l'honnêteté n'a sa fermeté et sa pénétration

(1) Lettre aux trois cardinaux... en date du 18 août 1883.

(2) MATTH., XIX, 6.



pour la recherche de la vérité, sa conscience et son zèle pour la servir, que par la foi. Car seule la foi, en montrant la vérité personnelle, toute vivante et tout aimable, en Dieu, qui en est la substance, la source, le foyer et l'aimant, en fait énergiquement sentir les attraits et subir inviolablement le respect ; et seule elle assure de notre part au *prochain*, qu'elle nous présente au plus près de nous, selon le beau sens chrétien du mot, comme un prolongement de nous-mêmes, cet amour de ses intérêts que la communication sincère de la vérité peut, seule aussi, bien servir.

Ces deux qualités, indispensables et rares, sont, en ce qui nous concerne, affaire de vertu et de conscience. Mais il ne suffit pas de vouloir être impartial et sincère, il faut ne pas être dupe de l'esprit de système et de la dissimulation des auteurs. Nous avons donc à apprendre à reconnaître s'ils sont vraiment impartiaux et sincères. Essayons d'en indiquer les marques. Les principales semblent être les suivantes : un travail consciencieux, un langage modeste, un ton général d'honnêteté, et surtout la défiance et l'indépendance envers les préjugés du temps.

I. — « L'orateur se fait, a dit un ancien, le poète naît ; *Fiunt oratores, nascuntur poetæ.* » Ce qui donne la poésie, en effet, c'est l'inspiration qui relève peut-être plus du génie que du travail ; mais l'orateur doit savoir, et souvent savoir beaucoup, sous peine de forfaire à sa mission et de perdre tout crédit. Ainsi en est-il de l'historien. On l'appelle en témoignage ; pour mériter la confiance, il faut qu'il ait vu, entendu, interrogé, instruit sa cause, avec la maturité qu'elle comporte. Sans ce travail préalable, quelles garanties d'impartialité présentera-t-il, puisqu'il ne s'est même pas mis en état de juger ? Quand on veut s'assurer du poids, on ajoute, on retranche sur le plateau

de la balance ; on procède par des approches successives, qu'on s'efforce de rendre d'autant plus précises que la matière a plus de prix.

« Qu'ainsi l'on voie dans son langage que l'auteur a hésité, consulté, choisi, et sur quels motifs prépondérants son jugement s'est fixé. Si le doute lui reste, qu'il s'abstienne, ou qu'il dise seulement un mot en passant. Qu'il n'affirme que sur l'opinion commune des sages, évitant de faire prévaloir la sienne, si elle n'est pas appuyée (1). » Ainsi on aura dans ces preuves de travail une présomption de son impartialité d'abord, et de la sincérité qu'elle implique et garantit.

Mais d'ailleurs pas d'étalage, qu'il n'encoure pas le soupçon de fatuité littéraire ou de pédantisme ! « La science, a dit un homme d'esprit, est comme une montre qu'on tire pour savoir et pour donner l'heure, et non pour faire admirer le bijou. » C'est donc pour justifier ce qu'il avance et dans la mesure où la nouveauté, la hardiesse de son affirmation en font sentir le besoin, et non pour poser en érudit, que l'historien en appelle aux autorités. A ces conditions, il paraît sage encore plus que savant ; et, sans qu'il ait besoin de le dire, on croit qu'il est sincère et impartial.

II. — Quintilien raille finement les jeunes orateurs de son temps, qui, pour aimer à employer la tournure *esse videatur*, familière à Cicéron, se croyaient en train de l'égaliser. Il y a plus et mieux que des nombres dans ces formules atténuantes qui vont au génie latin, telles que :

(1) Quasi obiter, atque, ut plurimum, paucis... ; non ut nostri unius, sed tanquam sapientium commune. GER. VOSSIUS, *Ars historica*, cap. v. — C'est le cas de rappeler les distiques connus sur Nostradamus, dont voici le dernier vers :

Et cum nostra damus, non nisi falsa damus.

*ut ita dicam, aliquo modo, ut arbitror, prout affectus sum et sentio, etc.*, et dont la cadence précitée est une des plus célèbres. Cicéron, peu enclin à la modestie, a pu fort bien n'y voir qu'un moyen de multiplier des incisives, et de prolonger le balancement de ses chères périodes ; un esprit sérieux y reconnaît volontiers ce témoignage de défiance de soi et de respect pour l'opinion des autres, qui est une des conditions de la sagesse et un titre à être cru. Le ton tranchant heurte l'esprit et ferme le cœur ; le vrai savoir, preuve et résultat du travail consciencieux, aime le langage modeste.

L'auteur ou le maître ont eu si souvent, tout le long de leurs recherches, des erreurs à reconnaître, des jugements à rectifier, des goûts à sacrifier, à brûler ce qu'ils adoraient hier et quelquefois à adorer ce qu'ils avaient brûlé ! Dans les sciences, dont l'expérience est la pourvoyeuse comme elle en est aussi la moisson, les livres se font assez souvent comme se construisent, sur les ruines des vieux manoirs, avec les pierres qu'on y arrache, de nouvelles habitations, destinées aussi à subir la même injure, et du temps et des hommes. Le travailleur sait cela ; comme Pascal, il « se distingue du sot, en ce qu'il connaît son ignorance (1) » ; comment l'imposerait-il de force à autrui ? Il y va donc avec retenue ; et il inspire d'autant plus de confiance à ses lecteurs, que sa modestie est comme l'auréole du culte qu'il a pour le vrai, et les assure qu'ils trouveront en lui, ce qu'ils doivent chercher avant tout, impartialité et sincérité.

Cette modération dans le ton est tellement nécessaire,

(1) Il ajoute ces mots si bien faits pour rendre modestes ceux qui savent quelque chose : « Les sciences ont deux extrémités qui se touchent : la première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant ; l'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent en cette même ignorance d'où ils étaient partis. » *Pensées*, III, 48.

qu'on la veut sentir même dans les éloges que l'historien ne peut s'empêcher de dispenser, et dans l'émotion légitime dont son sujet quelquefois le saisit. « Je vous dirai de bonne foi, écrivait Bossuet, que, dans une histoire à laquelle on veut donner de la croyance, il ne faut point faire de louanges. Ce qu'on peut faire, c'est de faire voir, par les actions et autres choses de fait, les bonnes qualités que l'on veut qui paraissent. En quoi, ajoute-t-il, non sans quelque malice, il y a beaucoup plus d'adresse et de peine qu'à donner des louanges manifestes (1). »

Quant à l'émotion, peut-on la lui interdire quand il voit, par exemple, sur son horizon, la colombe aux serres du vautour? Mais on aime qu'elle soit contenue; car on craint de trouver en lui la passion qui toujours, on va bientôt le dire, inquiète dans un témoin. Son modèle, c'est ce beau marbre du Vatican, dont la colère plisse légèrement les lèvres, mais laisse le front à sa divine sérénité. Sinon en des occasions rares, qu'il ne fasse donc pas appel direct à notre cœur; si son âme vibre d'un sentiment vrai et généreux, il se propagera dans la nôtre de lui-même, comme par ondes communicatives, et l'effet en sera d'autant plus profond qu'il aura moins été cherché.

III. — L'honnêteté ne se démontre pas; elle s'exhale, on la respire. « Rien de plus important, on l'a dit (2), pour le goût et pour la vertu du jeune homme, que de le former à la reconnaître, et, si l'on ose ainsi dire, à l'odorier à son parfum, qui est la sincérité; à rechercher avant tout ce qui, dans un auteur, l'annonce, c'est-à-dire les principes sûrs, les autorités incontestables, le style à ciel ouvert, l'émotion cordiale, le culte de la vérité et le goût de la

(1) Lettres de piété et de direction. Lettre xcv.

(2) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 342.

vertu, l'amour des âmes, l'attrait des choses de la foi ; et, selon le mot de Joubert, à n'aimer que « ce qui sort de l'âme et des entrailles » ; à discerner « l'orateur occupé de son sujet et le déclamateur de son rôle... le premier, homme qui exprime des idées vraies ; le second, personnage débitant des mots (1) ». Mais nous avons dit plus haut que, lorsqu'il s'agit de l'historien, l'honnêteté n'a de prix qu'autant qu'elle suppose et exprime une impartialité acquise à l'aide du bon sens et de la droiture, à force de travail : faute de quoi, il faudrait l'appeler plutôt, dans la signification la moins estimée du mot, de la *simplicité*.

C'est ici que la vie de l'auteur, ses habitudes, ses relations, sa correspondance, seront d'un grand secours pour juger du crédit dont il est digne. Par la correspondance n'entendons pas d'ailleurs celle qui est plus ou moins fictive et constitue un genre littéraire, où l'écrivain, outrepassant son destinataire, pose devant le public et la postérité. Telles sont les lettres de Cicéron en partie, celles de Sénèque et de Pline le Jeune, etc... Nous parlons de la correspondance vraie, où l'écrivain s'oublie dans l'intimité, où il y va de son cœur encore plus que de son esprit, laissant sortir son âme qui se montre telle qu'elle est, non telle qu'elle s'est faite ou parée pour une scène. C'est l'épreuve décisive de son honnêteté (2).

Quand on lit la correspondance de certains hommes qui en imposèrent aux contemporains, en dissimulant avec soin des intentions condamnables sous un masque d'amour de l'humanité ou du pays, quels désenchantements ! et

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, loc. cit. — Joubert, *Pensées*, titre XXIII, iv et cx.

(2) « Les livres qu'on écrit dans son cabinet, pour des hommes qu'on n'a jamais vus, on les écrit trop souvent avec sa seule pensée, et sur l'unique fondement de la logique abstraite ; les lettres qu'on écrit à ses amis, on les écrit avec son âme, avec son expérience de la vie, avec tout soi-même. Puis il advient parfois que le génie redresse soudain une logique faussée, qu'un grand cœur répare l'erreur d'une déduction excessive. » M. CH. CHARRAUX. *Dialogues et récits*, p. 298.

comme on s'en veut d'avoir peut-être malheureusement laissé surprendre sa bonne foi et mal placé son estime ! La plupart du temps, ce ne sont pas des fils, des héritiers de leur nom qui l'ont publiée ; ce sont des politiques, des sectaires, qui voulurent exploiter une réputation, surfaite et travestie, au profit des passions que leur héros servit pendant sa vie, et qu'ils ne vivent à leur tour que pour assouvir et glorifier. S'ils portent le même nom, ce sont les exigences de l'opinion ou une confiance aveugle aux illusions de la gloire qui les ont poussés à éditer. Mais le plus souvent les attendent des mécomptes.

L'immense correspondance de Napoléon a-t-elle bien servi sa mémoire et sa dynastie ? Assurément elle fait grand honneur à l'étendue, à la pénétration, à l'activité de son génie, prévoyant tout, suffisant à tout, dominant tout : politique, législation, administration, guerre, finances, hommes, institutions, ensemble et détails, présent et avenir. Mais quel monstrueux amour et estime de soi et quel terrible et impitoyable orgueil ! « Je suis appelé, disait-il, à changer la face du monde, j'en suis convaincu (1). » Pouvait-on croire que, en plein règne de la doctrine du Calvaire, cette passion s'étalât encore avec une effronterie et une violence dignes des plus mauvais règnes des temps païens ? On la voit, on l'entend bouillonner, sans trêve ni merci, dans les profondeurs d'une âme qui ne connaît que le moi, oublie Dieu, méprise les hommes, ment sans nul souci même de l'honneur (2), et qui semble n'avoir sou-

(1) *Mémoires du comte Miot de Melito*, t. I<sup>er</sup>, p. 341. Ces paroles sont adressées à son frère Joseph.

(2) Un exemple entre mille : dans les mémoires dictés à Sainte-Hélène, il se plaît à répéter qu'il n'a jamais donné l'ordre d'arrêter Pie VII. Or cet ordre se lit en toutes lettres dans sa lettre datée de Schœnbrunn du 19 juin 1809 !... Et quel témoignage il se rend à lui-même quand, dans le dessein d'obtenir à tout prix la nullité juridique de son mariage avec Joséphine, il affirme n'avoir jamais donné son consentement. Il a donc — et il semble s'en faire gloire, — trompé Pie VII et le cardinal Fesch, et sa femme et sa famille...  
*L'Église et le premier Empire*, t. III, chap. xxxvi.

venir des autres que pour les asservir à ses desseins par habileté ou par violence, ou pour calculer à froid ce qu'il doit faire encore couler de sang pour apaiser son ambition (1). Combien faut-il de ces pages sans cœur, pour faire apprécier les mensongères protestations de dévouement à la grandeur de la France qui tombèrent souvent de ses lèvres, et auxquelles ses historiens, devenus de parti pris des panégyristes à outrance, ont donné tant de retentissement.

De ce culte, qui a fait tant de dupes, le secret est aujourd'hui livré. Il fallait faire le sort de Napoléon, parce qu'il a fait celui de la Révolution; il fallait non seulement célébrer son génie, réellement prodigieux, mais lui attribuer des intentions généreuses et lui faire un caractère moral, sans quoi le personnage ne devient pas ou ne reste pas populaire. Le prestige attaché à son nom devait profiter aux institutions, aux lois, aux maximes de la Révolution qu'il avait disciplinée et organisée pour la faire vivre, aux articles organiques, au code civil, à l'université d'Etat, à la centralisation impitoyable, à tous ces moyens habilement calculés de fixité et de propagande qui ont donné tant de vitalité aux « principes de 1789. » La Révolution avait intérêt à se montrer reconnaissante : elle prescrivit de l'exalter.

Cette correspondance a ouvert bien des yeux. Aussi, dans le cours de la publication, on regretta le parti qu'on avait pris de la donner intégralement. Dès ce moment, on fit des coupures (2). Mais le service n'en est pas moins rendu.

(1) « Vous n'êtes pas soldat ! disait-il au prince de Metternich, à la conférence de Carlsbad, si dramatique dans M. Thiers ; vous n'avez pas appris à mépriser votre vie et celle des autres !... **QUE ME FONT A MOI DEUX CENT MILLE HOMMES ?** »

(2) La commission de 1854, qui avait scrupuleusement édité les quinze premiers volumes de la correspondance de l'empereur, fut dissoute vers la fin du second empire. Le prince Napoléon a eu la bonne foi d'annoncer, dans le rapport qui précède le quinzième volume, que les lettres ne seraient plus intégralement publiées. « En général, dit-il, nous avons pris pour guide cette idée bien simple (1), à savoir que nous étions appelés à publier ce que l'empereur aurait

Avertis par les confidences inattendues qui nous sont faites, nous ne voulons plus être séduits par l'éclat de son génie, ni par le bruit fait autour de son nom, au point d'oublier le compte qu'il doit à la postérité. Quoi qu'en ait dit le poète, génie n'est pas vertu (1), comme succès n'est pas honnêteté. Et après tant de massacres stériles, après Leipsik et Waterloo, la France mutilée et en deuil, l'Europe mal remise de ses bouleversements et malgré elle inquiète de ses victoires, semblent, l'une par ses gémissements, l'autre par ses triomphes si chèrement payés, faire en un lugubre concert appel aux jugements de Dieu (2).

Cette épreuve de la correspondance sur l'honnêteté de l'écrivain n'est jamais inutile, même si l'on est déjà fixé sur la méchanceté de son caractère et sur les machinations de ses coupables intentions. Les lettres familières de Voltaire ont fourni des preuves irrécusables aux hommes qui ont entrepris de venger la religion et la France de ses épouvantables calomnies, comme elles ont ouvert les yeux à nombre de gens égarés par la secte qui exploite habilement cette néfaste mémoire. Qui a lu ses lettres à Diderot, à d'Alembert, etc., sait à quoi s'en tenir sur la responsa-

livré à la publicité, si, se survivant à lui-même et devançant la justice des âges, il avait voulu montrer à la postérité sa personne et son système. » Cela revenait à dire qu'on s'est repenti d'avoir jusque-là représenté l'homme tel qu'il était, et que désormais on le montrera tel qu'on veut qu'il paraisse. *Idee bien simple* vraiment pour des panégyristes intéressés et à outrance ; mais bien *mêlée* pour la vérité et le profit de l'histoire ! Dans son livre : *L'Eglise romaine et le premier Empire*, M. d'Haussonville cite nombre de lettres supprimées, sans doute parce qu'elles contenaient des ordres aussi cruels qu'injustes de proscription contre des prêtres. V. t III, p. 368 et suiv.

(1) Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie  
N'est pas une de vos vertus ?

LAMARTINE, *Médit.* Bonaparte.

(2) « En achevant ces récits militaires, dit un professeur d'histoire, digne d'être cité pour modèle d'honnêteté, on ne peut s'empêcher d'opposer le dévouement de la France à l'ambition de Napoléon. » — « La France, a dit justement M. Guizot, veut et mérite autre



bilité de la conspiration qui s'ourdissait, sous son inspiration et sa conduite, contre le trône et contre l'autel : tout ce que son âme profondément perverse cache d'envie, de haine et de luxure, sous le masque d'amour des hommes et de liberté généreuse qu'il ose prendre et qui en a trompé plusieurs, apparaît là hideux et terrible.

Après l'homme veut-on juger le Français ? qu'on lise, si l'on peut la soutenir, la correspondance avec Frédéric ! A une adulation de valet se joignent cette grossièreté nauséabonde et ces odieuses railleries qui rappellent l'auteur d'un poème infâme ! Et c'est lui que la France a si souvent acclamé et de son vivant et sur sa tombe ! et c'est à lui que la capitale de la France, à l'heure où le Prussien, fils de Frédéric, resserrait autour de ses murs le cercle de feu où elle allait périr, c'est à lui que la capitale de la France, saisie d'un inexplicable vertige, délaissée de Dieu et peut-être maudite, discernait par deux fois un triomphe que l'enfer seul avait pu inspirer ! Sinistre et impardonnable aveuglement !

Utile pour pénétrer à fond la scélératesse des pervers, les correspondances d'auteurs, quand ils sont doués d'un esprit élevé et d'un cœur aimant, ajoutent un grand crédit

chose que d'être l'enjeu d'un grand homme adonné sans relâche à tenter les coups du sort. » — « On se demandera toujours, dit M. Prévoist-Paradol, quelle fatalité a tissé cette vie extraordinaire avec notre destinée nationale au point de les confondre et d'en faire une seule histoire, comme si la France, jetée hors d'elle-même à la suite des secousses de la Révolution, eût déliré pendant dix années. »

« Ce qui sera la tâche de l'histoire, dit M. de Champagny, quand elle cessera de courtiser tout ce qui a eu la force entre les mains, c'est de montrer combien est faux, pernicieux, insensé, ce culte que le monde et l'histoire elle-même ont voué jusqu'à présent à la force aux dépens de la vertu. Cette force, je le sais, s'appelle grandeur, s'appelle énergie, s'appelle génie. Mais peu importe : *Ce ne sont jamais que des dons et non des mérites.* Ce sont des instruments que Dieu a remis à un être humain pour qu'il fit un plus grand bien. D'autant plus coupable sera-t-il si, au lieu de faire le bien, il fait le mal ; s'il travaille uniquement à sa propre grandeur. Le plus grand homme n'est pas dispensé d'être honnête homme. »

M. HUBAULT, *Cours d'hist. de France*, livre du maître, p. 122.

à leurs œuvres. Qu'on lise les lettres de saint François de Sales: ce doux et naïf laisser-aller, cette absence de l'art et du calcul, cet oubli constant de soi-même, ces élans si vrais de tendresse surnaturelle, quel charme persuasif, quelle puissance d'effet n'y gagne pas la doctrine de *l'Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'amour de Dieu* ! — Et Fénelon ! On serait peut-être disposé à lui prêter des airs de grand seigneur, si sa correspondance ne montrait en lui, par-dessus tout, l'amour désintéressé, sage et débonnaire des âmes. — Les lettres de piété et de direction de Bossuet, surtout celles à la sœur Cornuau, révèlent en lui une défiance de soi, une humble attente de l'esprit de Dieu, une simplicité de commerce intime, une délicatesse de cœur, que son prodigieux génie semblerait au premier abord devoir exclure. On ne s'étonne plus de voir l'aigle du *Discours sur l'histoire universelle*, de *l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, des *Élévations*, etc., prendre les suaves et tendres allures de la colombe, pour pleurer la duchesse d'Orléans et pour décrire les douceurs de *l'Acte d'abandon* et de *la Vie cachée en Dieu*, et l'on se livre sans réserve à ces émotions communicatives dont sa correspondance a garanti la sincérité et doublé le prix. — Enfin, pour nous borner, que n'a pas gagné J. de Maistre à la publication posthume de ses lettres ! Quel trésor de science chrétienne ! Mais aussi quel parfum de toutes les vertus qui font l'honnête homme, le sujet dévoué, le serviteur intègre, le père de famille aussi affectueux que chrétien ! Comme on goûte, en étudiant cette riche correspondance, la vérité de ce jugement porté sur lui par un homme doué des mêmes qualités et éminemment propre à le comprendre : « Le comte de Maistre appartient à la famille des belles âmes, des âmes vaillantes, loyales et tendres, qui fournissent à la psychologie historique la matière d'un chapitre infiniment attrayant et salutaire, infiniment propre à la dédommager de bien d'autres cha-

pitres (1) ! » Que deviennent dès lors les traits odieux que M. Villemain — Dieu ait son âme ! — lui a prêtés sous l'influence d'une inexplicable passion (2) ?

IV. — Ce qui nuit le plus à l'impartialité, c'est l'influence des préjugés du temps ; elle est à redouter même pour les esprits les plus honnêtes et les plus laborieux : quand, aux temps d'épidémie, l'atmosphère d'un pays est viciée, les constitutions saines ont de la peine à ne pas en ressentir quelques atteintes, et des précautions s'imposent même aux plus forts.

L'étude de l'histoire doit, plus qu'à toute autre époque, se défier aujourd'hui des préjugés qui ont cours ; car l'enseignement d'État leur prête une vitalité et un crédit dont l'influence est aussi funeste que considérable. On sait avec quelle crédulité l'esprit public, en France, subit, recherche même en toutes choses l'estampille officielle : c'est pour lui une garantie indispensable en faveur des produits qui en sont parés. Ceux de l'esprit, la science et l'enseignement de la science, participent à ce préjugé, et nombre de gens ne croient aux livres qu'autant que l'auteur est le membre, ou le favori, de quelque société titrée par l'État ; ils n'ont foi, pour faire de leurs fils, sinon des

(1) *Le comte J. de Maistre*, par M. Am. de Margerie. *Introd.*, p. 4.

(2) « La vie de l'homme, dit à son sujet M. Nisard, ajoute au crédit du penseur : l'histoire des lettres en offre peu d'aussi belles. Tout ce qui mérite l'estime des hommes s'y trouve réuni : unité, consistance, fierté sans morgue ; un homme qui n'a pas toute l'ambition de ses talents ; pauvre et gardant un grand air ; l'orgueil d'un roi sans royaume, qui fait respecter dans son maître la dignité du malheur par la façon dont il fait respecter son propre génie ; aimable, civil, mêlé aux affaires sans en être possédé ; ayant lui aussi ses retraites et sa solitude, mais dans sa pensée tranquille, dans sa conscience de chrétien, dans les affections de la famille si favorables à la recherche et à l'expression de la vérité. Ses lettres, le plus aimable et peut-être le plus original de ses ouvrages, ont révélé dans ce penseur absolu, dans ce logicien inexorable, un père presque plus père que le plus tendre. » *Hist. de la littérat. franç.*, liv. IV, conclusion.

chrétiens, sinon des hommes, — souci médiocre aujourd'hui, — du moins des bacheliers, qu'aux professeurs ayant reçu de l'État le droit prestigieux de tout savoir, grâce à l'investiture par la robe et le bonnet.

Dans les temps troublés que nous traversons, les gouvernements ne pouvaient manquer d'exploiter à leur profit cet aveugle courant d'esprit. Dépourvus d'ancêtres et sans tradition, nés d'hier dans une nuit d'orage, sur le terrain mouvant de la révolution, ils se sentent sans autorité et sans prise sur les générations contemporaines, et c'est à saisir la jeunesse qu'ils aspirent ; ils la façonneront à leur image pour la plier à leur domination. Leur ressource, leur instrument de règne, leur espoir de durée, c'est donc l'enseignement officiel. Les programmes de philosophie, de littérature, de sciences ont été rédigés pour servir à ce dessein pervers. Mais l'histoire surtout devait être visée et subir l'outrage de cette violence inspirée par l'esprit de secte à la nature des choses, au nom de la raison d'État.

En la construisant à plaisir, les hommes nouveaux ont prétendu se créer le passé qui leur manque. Ils ont donc prêté leurs idées à certains personnages historiques dont ils se sont fait ainsi des précurseurs et des aïeux, ils ont imaginé des antagonismes séculaires, où les vaincus, représentant le droit opprimé, leur ont laissé, à eux leurs fils, le devoir de relever leur bannière et de les venger. Les faits mutilés ou travestis ont servi d'induction à leurs systèmes, et de préambule ou d'exposé des motifs à leurs principes et à leurs constitutions. Luther avait donné l'exemple : et l'on sait comment il parvint à se creuser en arrière, de Wiclef et Jean Huss, à travers les Vaudois, en remontant à certains gnostiques, un sillon d'origine qui ne pouvait pas cependant lui donner plus de noblesse que de crédit.

Tel fut le système arrêté ; l'exécution devait donc se

faire par les programmes de l'enseignement des lycées et des examens du baccalauréat. C'est là qu'on dictera d'office ce que doivent penser, savoir, croire, les élèves qui prétendent aux carrières libérales et aux écoles de l'État, c'est-à-dire l'élite de la jeunesse française. On commença par y introduire, il y a quarante ans, l'histoire de la Révolution. Jusque-là on avait eu assez de respect envers les jeunes âmes pour arrêter l'enseignement historique en 1789. Les temps ultérieurs pouvaient-ils, alors surtout, être l'objet de ces jugements calmes et impartiaux sans lesquels l'histoire ne vaut pas une heure de peine, comme dirait Pascal ? Est-il possible, sans causer à leur esprit de dangereux ébranlements, d'occuper les élèves de tant de formidables agitations, de révoltes sanglantes, de crimes monstrueux ?

Qu'importe ? c'est dans ces temps-là qu'on a trouvé les fameux *Principes* et proclamé les titres des temps nouveaux. A la poussière des siècles qu'on remue et de toutes les institutions qu'on renverse, il est facile de donner le change sur ce passé qui s'écroule, et d'en faire un de convention qui justifiera ces ruines et appellera d'urgence un régime, des lois, des habitudes, qu'on va glorifier sous le nom d'esprit moderne et de conquêtes de 1789.

Assez de tyrannie, d'ignorance et de superstition : voici enfin la liberté si longtemps violentée, l'égalité, la fraternité jusqu'ici inconnues :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo !

Une classe injustement opprimée, — plus tard on dira les dernières couches, — se lève. Hier elle n'était rien, aujourd'hui qu'elle soit tout ! Les programmes apprendront à gémir sur ses chaînes séculaires, à chanter sa délivrance, la justice de son avènement, les grandeurs qu'elle prépare à l'univers.

De l'histoire de la Révolution à celle des événements contemporains la transition s'imposait. Ici les graves conditions

qui font toute la sagesse et tout le profit de l'enseignement élémentaire de l'histoire sont bien plus difficiles encore à remplir. Ce sont des hommes vivants qui se disputent le pouvoir, et l'historien avance sur un terrain tout brûlant des passions qui s'agitent « sous des cendres trompeuses »,

Periculosæ plenum opus ulæ.

Mais ne faut-il pas faire leur sort aux hommes nouveaux ? louer leurs desseins, agrandir leurs exploits, glorifier leur intrusion, chercher leurs droits dans le passé et y enfoncer les racines de leur race ? Le moyen, si c'en est de dénigrer ce qu'on a jeté à terre et d'arracher les esprits aux traditions anciennes pour les livrer avec confiance, si c'est possible, aux incertitudes de l'avenir ?

Si ce travail des sophistes était nécessaire aux dynasties qui, à chaque période de quinze ou vingt ans, se sont levées et couchées dans la tombe, que sera-ce de la République ? Pour faire à ce régime trois fois essayé le tempérament de la France, que d'oublis à lui prescrire, que de violences à lui imposer, que d'audaces à se permettre ! Ces hommes n'y ont pas failli ; et c'est à eux de nous dire à quel point ils comptent sur l'enseignement officiel de l'histoire pour avoir raison de toutes ces répugnances et prendre empire définitif sur les générations de l'avenir.

A la distribution des prix de la Sorbonne, le 6 août 1883, M. Ferry a exprimé sans détours, pour ne pas dire avec effronterie, le dessein arrêté de mettre totalement et exclusivement cet enseignement au moule de la République, par le moyen des Facultés organisées puissamment dans ce but.

« C'est par en haut, a-t-il dit, par les Facultés, que l'enseignement de l'histoire est renouvelé depuis vingt-cinq ans. Comment voudriez-vous qu'il franchît la porte des lycées et QU'IL MARQUAT DE SON ESPRIT LES GÉNÉRATIONS NOUVELLES, s'il se heurtait à des maîtres ignorants de ses procédés,

*étrangers, ou REBELLES, à sa discipline?* Car ce ne sont pas seulement les résultats généraux, **CE SONT LES MÉTHODES MÊMES qu'élabore le haut enseignement**; c'est par les *habitudes qu'il imprime aux esprits qu'il est vraiment MAITRE ET SEIGNEUR!*... Un jour viendra, — il faut que ce jour vienne, — où *tous les professeurs de l'ordre secondaire* sortiront de l'École normale ou de l'enseignement des Facultés. » Assurément, on eût été suspect de calomnie si l'on s'était exprimé tout haut avec cette verveur sur les desseins de la secte.

Il est un mot qui, sous la variété des dynasties, des constitutions, des régimes se succédant sans trêve les uns aux autres, résume l'esprit nouveau et marque la bannière sous laquelle les gouvernants s'efforcent de grouper leurs fidèles: c'est la *démocratie*. Ce mot a ses synonymes: le tiers état, la bourgeoisie, le peuple, le pays, etc. Mais le premier, qui caractérise ce qu'on pourrait appeler la fièvre éruptive de ces ambitions qui nous oppriment, est insuffisant aujourd'hui: s'appeler le tiers quand on déclare être tout, c'est se contredire. *Bourgeoisie* a vécu: « les couches nouvelles » sont logiquement impitoyables pour celles qui le furent à l'égard de la noblesse. *Peuple et pays* sont choses trop indéçises: on s'en est servi comme de pavillon de nature à couvrir toutes sortes d'orgueil; on peut aujourd'hui aller à découvert. C'est donc la démocratie qui a pris son essor en 1789; c'est elle qu'ont caressée et servie les hommes d'État, les littérateurs et les savants, les historiens surtout, sous l'empire, sous le régime dit *de juillet*, sous Napoléon III, de nos jours plus que jamais; et même sous la Restauration l'idole a eu son culte et ses adulateurs.

Boulaingvilliers, Sismondi, Fauriel, Guizot, Thiers, Mignet, J.-J. Ampère, de Tocqueville, H. Martin, Michelet, les deux Thierry, L. Blanc, pour arrêter ici la liste, tous ces hommes avec mille nuances de caractère et de talent,

de l'école narrative, ou philosophique, ou fataliste, ou pittoresque et imaginative; les uns ramenés peu à peu au vrai par l'expérience des ruines que leurs ouvrages ont précipitées, les autres implacables jusqu'à la fin dans leurs passions de sectaires; tous plus ou moins sincères, ou séduits et entraînés, et donnant ou subissant le signal; paraissant d'ailleurs tous obéir, avec plus ou moins de hauteur ou de servilité, de conscience ou d'ignorance, à on ne sait quel mot d'ordre qui commande à tous ces écrivains de créer, de diverses pièces, la légende révolutionnaire: tous sont les tenants de la démocratie, ses hérauts et ses prophètes.

Ils lui font son antiquité et son blason: mais de quelle ampleur! C'est peu de remonter aux Gallo-Romains et aux Celtes asservis par les envahisseurs: ils se cherchent des ancêtres, au moins par analogie, jusque dans la Grèce et dans la vieille Italie. A toutes les époques primitives, aussi bien que dans nos annales, ils ne voient que des oppresseurs dont les opprimés leur demandent justice. Pour faire à la déesse une gloire plus éclatante, ils mettent dans l'ombre la part considérable cependant que l'Église, la noblesse et la royauté ont eue aux accroissements et à la grandeur de la France; et ils se plaisent, pour justifier le sang qui a trop souvent ensanglanté leur autel, à les avilir en leur prêtant, contre toute vraisemblance, des passions basses et des desseins étroits, même criminels.

Riche d'un si long et si honorable passé, ils prédisent à la démocratie le plus magnifique avenir: il lui appartient tout entier, sans retour, bien au delà des limites de la France. La démocratie n'est plus seulement une institution politique, c'est la forme sociale, c'est la religion de l'univers. Ils rêvent d'une humanité nouvelle, sur le plan du *Contrat social*.

Pour le construire et la ramener à l'âge d'or, les uns se fient à l'efficacité lente, mais souveraine, de la raison



émancipée ; les autres, — et leur nombre s'accroît comme leur audace, — les violents, déclarent ouverte la succession des détenteurs de la fortune de tous, et entendent précipiter par le socialisme l'avènement complet et définitif de la démocratie.

Ceux-ci n'ont nul souci de l'histoire ; le passé est de leur part l'objet d'un absolu dédain, un chaos d'où il faut, à force d'épurer par la hache, faire jaillir la justice et la paix. A ceux qui nous accuseraient d'exagérer et de semer de vaines et dangereuses craintes, nous laisserons entendre une parole dont il est impossible de méconnaître l'autorité. « Il y a, écrivait naguère le cardinal Guilbert, de cette voix calme et profonde qui semblait descendre des lointains du ciel et que, hélas ! la terre n'entendra plus, il y a, dans la vie des sociétés, certaines heures de trouble où les esprits déconcertés semblent avoir perdu toute direction. Aucune vérité ne paraît plus acquise, aucune expérience n'a plus d'autorité, aucune tradition n'est plus respectée. On remue tout, on change tout, on essaie de tout, et les ruines s'accumulent sous les coups des novateurs qui ne se rendent pas compte de ce qu'ils font. Tout semble indiquer que nous touchons à une de ces heures (1). »

Nous sommes avertis : ne nous payons plus d'idées, généreuses si l'on veut, sur quelques lèvres et sous des aspects restreints, mais fausses en définitive ; donnons sa réalité terrible à un mot qu'on a revêtu d'un éclat trompeur ; et, prenant la démocratie pour ce qu'elle est en der-

(1) Circulaire du 4 février 1883. Le prélat ajoute ces fortifiantes paroles : « Laissons-la passer et gardons nos âmes par la patience. Nous avons, grâce à Dieu, une lumière pour nous guider, une autorité pour nous affermir, un secours divin pour nous fortifier, d'immortelles espérances pour relever nos courages. Soyons fermes et pacifiques, aimons ceux qui nous haïssent, faisons du bien à ceux qui nous font du mal, prions pour l'Église et pour la France ; et Dieu, qui est le maître de tous et de toutes choses, sera avec nous ! »

nière analyse, pour ce qu'elle veut devenir à tout prix, mettons le temps nécessaire à lui faire son procès.

Elle part de certains principes qu'elle prétend déduire de certains faits : montrons que ces principes sont faux, et ces faits controuvés.

Les principes en question sont « les immortels de 1789 » ; un simple appel au bon sens d'abord, puis à la foi, suffit pour en faire pleine et irrévocable justice.

Ce que condamne le bon sens, après un peu de réflexion, c'est l'inqualifiable outrecuidance des législateurs de la Constituante qui les ont proclamés. Ce sont des hommes politiques ; ils ont reçu, disons plus justement, ils se sont avec hauteur, même en sédition, attribué au *Jeu de paume* la mission « de donner une constitution à la France » ; et ils débutent en « déclarant LES DROITS DE L'HOMME ! »

De deux choses l'une, ou ils ne sont pas sincères, et alors quelle violence à la langue ! ou ils pensent ce qu'ils disent, et alors autant de mots autant d'outrages au bon sens ! Si l'homme a des droits, quels sont-ils ? Quelle en est la nature, l'étendue, la portée, et de qui s'en instruire ? De qui les tient-ils, et de qui viendra la mission de les déclarer ?

Quels sont ces droits, est-ce à la politique d'en connaître ? Réunis pour remplir un mandat politique, pour faire entendre à un chef politique les plaintes et les vœux des citoyens, les législateurs sont compétents comme citoyens eux-mêmes, et ont qualité par leur mandat, pour réclamer contre l'inégalité des impôts, l'abus des privilèges, l'attribution trop exclusive des charges publiques, l'oppression ou le délaissement de l'agriculture, les entraves de la circulation commerciale, etc., etc. ; ils ont compétence et qualité pour défendre les droits du citoyen à la barre de celui qui a pour mission de garantir et de restaurer les droits du citoyen. Mais l'homme ! c'est tout

autre chose, c'est infiniment plus! Les droits de l'homme relèvent de sa nature et de ses relations de famille; de son corps et de son âme; de leur coordination nécessaire et de leurs mutuelles obligations; de ce qui le relie au passé et le prolonge dans l'avenir; de ce qu'il est substantiellement sous les accidents superficiels qui dérivent des pays, des climats, des habitudes prises; enfin de ses besoins profonds, de ses aspirations que nul horizon n'étouffe et que nulle législation humaine n'a jamais pu suffire à satisfaire.

Pour les déclarer, il faudrait d'abord les connaître; pour les connaître, trois conditions sont absolument indispensables : interroger Dieu, sonder l'âme, en appeler au témoignage et à l'expérience. L'assemblée de 1789 en a-t-elle eu souci?

Dieu! s'ils avaient un moment songé à lui et à la religion qu'il enseigne, ils auraient compris que les droits dont ils osaient se déclarer inventeurs ne sont que l'application aux lois humaines des principes de l'Évangile. « C'est, a dit un publiciste chrétien, c'est l'idée chrétienne qui triomphe parmi les erreurs et contre l'intention de ceux-là mêmes qui, croyant la combattre et la détruire, ne sont que les instruments dont la Providence se sert pour l'affirmer (1). » Les « conquêtes modernes, » comme on les appelle, ont été d'abord des conquêtes divines; et le premier à remercier, c'est Dieu! Grâce donc à ce Christ qui, aimant les Francs de préférence, leur a fait part, avant tous les peuples, de la « vérité qui délivre (2) », et qui, au témoignage du vainqueur de Marignan, « depuis quatorze siècles, sans point de faute, s'est montré bon Français! » Mais cette reconnaissance ne faisait pas le jeu de l'orgueil effréné et de la licence de ces

(1) M. LOUIS OLIVI, prof. à l'univ. de Modène, *Revue des institutions et du droit*, avril 1886.

(2) JOAN., VIII, 32.

hommes d'État et de ces philosophes, tous infatués des erreurs de Rousseau, lesquelles conduisent toutes les révolutions ; ils aimèrent mieux, contre toute expérience comme contre toute raison, faire table rase de la religion révélée pour poser en sauveurs des peuples, déchaînant ainsi les châtimens terribles que leur devait la justice divine et qui n'ont pas, hélas ! éclairé leurs héritiers.

Mais au moins devait-on interroger l'âme, et la grande science de l'âme, la reine des sciences humaines, la philosophie. Memphis, Athènes, Rome, Alexandrie, le moyen-âge, la Renaissance, le dix-septième siècle, le dix-huitième qui va finir, toutes les écoles, tous les grands génies ont sondé les mystères de l'âme, ses devoirs, **SES DROITS**. On est loin de s'entendre, c'est vrai ; et de la divergence des axiomes résultent des conclusions contradictoires : raison de plus pour approfondir. Où sont donc les études calmes, désintéressées, infatigables, de nos *déclarateurs* ? Des discours déclamatoires, des débats passionnés sous la pression violente des tribunes, en face desquelles les orateurs, sont le plus souvent des acteurs qui posent, et la salle une arène où des cris sinistres font pâlir ces hommes moins hauts de cœur que de parole, et leur arrachent le sacrifice de leurs convictions (1).

Sans nul souci de la religion et de la philosophie, qu'ils entendent au moins l'homme, puisqu'ils sont résolus à statuer sur ses droits ; qu'ils appellent les intéressés et qu'ils citent à leur impertinent tribunal les déposants de tout l'univers : l'homme, dans l'ampleur du mot, n'est-il pas le citoyen de l'univers ? Or, qui ont-ils entendu, sinon le Français, exclusivement le Français ?

Il est une partie notable de l'homme, soit ; éminente, ils le disent. Mais enfin il n'absorbe pas l'homme. Il a ses

(1) M. Taine nous apprend que, sur trente bureaux, vingt-huit avaient repoussé la *déclaration des droits*, et qu'elle fut cependant **ACCLAMÉE** en séance publique !...

accidents propres, ses idées, ses tendances ; il a aussi son intérêt à juger exclusivement les droits de l'homme à son point de vue national. Donc, s'il est sage, qu'il se défie de lui ; s'il est sincère, qu'il interroge les autres aspects de l'homme, l'homme des autres intérêts qui dérivent de la race, de la langue, de la latitude. Autrement, on s'entendra inipitoyablement reprocher *l'énumération imparfaite*, la conclusion de *l'accident à l'absolu*, du *particulier à l'universel*, les sophismes entassés sur les sophismes.

Les sciences naturelles ont aussi leurs droits : c'est la loi. Une fois la loi acquise, on la DÉCLARE : la science est faite, elle est maîtresse de la matière et reine dans le domaine de son action. Or, comment parvient-on à la loi ? à quelles conditions a-t-on titre et qualité pour la déclarer ? A condition d'avoir interrogé, sondé à fond l'expérience, jusqu'à lui arracher son dernier mot. Linnée scrute la plante, autour de lui d'abord, puis au loin, par ses investigations personnelles et par de fidèles correspondants. Élie de Beaumont, Cuvier, agiront de même pour la géologie ; que de noms pourraient s'ajouter à la liste de ces hommes de génie et de patience qui ont usé leur vie à observer les entrailles de la nature ! C'est l'unique procédé dont la science, quelle qu'elle soit, se réclame pour s'avouer elle-même sous le couvert de la loi et pour prétendre à s'imposer.

Et, quand il s'agit, non plus de choses qui, si difficiles, si secrètes qu'elles soient, s'offrent enfin d'elles-mêmes à nos yeux ; non plus de choses qui sont cachées, il est vrai, dans les profondeurs du sol ou les abîmes de la mer, mais qui s'y laissent enfin saisir et palper ; non plus de choses qui exercent la curiosité de l'homme sans émouvoir ses passions, mais de celles de l'intime de l'âme, de sa nature et de ses droits, choses que la sonde du génie peut seule soupçonner dans des arrière-scènes

invisibles et incommensurables ; qui restent très souvent indécises sur cette limite flottante de la volonté et de l'instinct que le Verbe de Dieu peut seul déterminer (1) ; que l'homme ne touche jamais en soi, ou en autrui, sans soulever des tempêtes ; quand il s'agit de choses de grandeur et d'importance souveraines et de périlleuse analyse, on s'arrêtera à quelques assertions téméraires, et l'on osera en faire l'absurde et impie déclaration d'un droit !

Maintenant, supposons ces droits authentiquement connus et certains, de qui dérivent-ils, et de qui la mission de les déclarer ? Dieu est éliminé encore et l'homme seul en cause. Plaçons-nous dans cette hypothèse sacrilège, nos conclusions vont se représenter avec une nouvelle rigueur. Si c'est de l'homme, demandez congé à l'homme, et soyez son écho, ses hérauts. D'ailleurs, vous êtes généreux, et c'est à l'humanité entière que vous adressez vos principes libérateurs ; vous conviez tous les hommes à la grande fête de l'émancipation de l'humanité. Il ne vous suffit plus de bien savoir et d'imposer par votre science, il faut conquérir le droit d'être crus. Invitez donc tous les hommes à vos assises qui vont recréer l'homme. Qu'ils vous envoient leurs mandataires, pour qu'ils consentent à accepter votre foi. Tous les hommes : l'homme du pôle et l'homme des tropiques ; l'homme de couleur, comme le blanc ; l'homme des neuf cents langues connues (2), l'homme des monts neigeux et des déserts brûlants, des continents et des îles perdues au sein des mers (3).

(1) *Vivus est sermo Dei, et effcax, et penetrabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ et spiritûs, compagum quoque et medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis.* HEBR., IV, 12.

(2) « Il est impossible de déterminer le nombre exact des langues connues, mais il ne peut guère s'élever à moins de neuf cents. » MAX MULLER : *Science du langage*, I leç., vers. fin.

(3) Ne devrait-on pas exiger une représentation en plus ? Parmi les tenants de la *déclaration des droits* plusieurs opinent en faveur de la descendance simienne de l'homme et des influences fatales de

Quelques années plus tard, on sentit le besoin de consulter le monde. Il s'agissait, pour l'avantage des relations internationales, de créer des mesures communes; et, moins téméraires que Prométhée, nos savants, qui opéraient sur un sujet livré aux disputes des mortels, espéraient en dérober l'unité au ciel. C'était une opération scientifique assez simple : aller le pied sur le sol, le regard dans l'empyrée, jusqu'à ce qu'on eût assez parcouru de terrain et interrogé d'horizon, pour déduire de ces arcs un arc moyen qui inspirât confiance. Plus modestes, mais plus logiques, surtout plus connaisseurs « des droits de l'homme » à se mettre en garde contre les surprises, ils réclamèrent le secours de savants de nationalités diverses. C'est à cette condition qu'ils crurent pouvoir adopter le *Mètre* et se donner le mandat de le recommander au monde.

Ici, quelle différence de conduite ! Une poignée d'hommes, n'ayant guère que les idées qui naissent sous un même méridien, et engoués, infatués de préjugés aussi tenaces qu'étroits, sans compétence et sans mission, abordent de leur chef, et par le côté le plus superficiel, des questions dont les racines immuables plongent, au delà des temps, dans les vérités éternelles; et puis, ivres de folie et d'orgueil, se croyant juges de toutes doctrines et maîtres de toutes destinées, les voilà qui parlent au ciel et à la terre en poussant cette vaine et insolente clameur : Les droits de l'homme, principes immortels !

Est-ce assez frivole et assez ridicule ? La théorie démocratique, ainsi contradictoire au bon sens, est-elle autre chose que chimère et construction fondée sur le sable ?

*l'alavisme.* Donc, pour tenir assemblée plénière, les premiers ancêtres, représentés par leurs descendants non encore *humanisés*, sont de rigueur. Si les chimpanzés ne parlent pas, au moins ils laisseront étudier dans leurs ébauches, si grossières qu'elles soient, ces droits acquis déjà par leurs aînés plus heureux et les moyens décisifs de les assurer à tous dans le plus prochain avenir.

Hélas ! le ridicule s'efface ici devant le terrible ; et ce sable, c'est la cendre des volcans. La déclaration des droits outrage la foi aussi bien que la raison, et elle encourt ainsi une bien plus redoutable responsabilité.

Le droit vient de Dieu ; en créant l'homme intelligent et libre, « en le livrant à la main de son conseil (1) », Dieu a voulu qu'il se rende digne de son secours en cette vie et sa propre gloire au ciel. Que rien donc n'entrave l'homme dans ses communications avec Dieu et ne l'empêche de mériter : voilà son droit ! C'est le droit suprême et imprescriptible, auquel se rattachent les droits subordonnés qui le protègent pendant sa vie, pendant le temps qui lui échoit pour acquérir sa dernière fin. Or, ce droit, c'est la promesse de Dieu qui en est seule la compétente *déclaration* ; et cette promesse impose pour condition rigoureuse l'accomplissement des devoirs d'où dépend le mérite du secours et le mérite de la fin. Le droit est donc dépendant du devoir ; et l'homme, l'homme dont la raison a pour privilège de connaître du devoir, dont la volonté lui est donnée pour le remplir librement, s'il a quelque déclaration à cœur, que ce soit la nécessité, les détails, les moyens d'obéir, la solennelle *déclaration des devoirs* !

Qu'a fait Celui qui a rendu à l'homme les droits que les puissants du monde, exécuteurs souvent inconscients et coupables des justes colères de Dieu contre le mal, foulaient indignement aux pieds et dont ils avaient presque exterminé l'idée ? Avant de les proclamer certains et éternels, non seulement il rappela les devoirs, avec une précision divine, les devoirs riches de promesses et sanctionnés de menaces redoutables ; mais, lui-même, il a voulu les remplir rigoureusement. C'est en faisant de sa vie le parfait exemplaire de l'obéissance, l'accomplissement idéal du devoir, qu'il a

(1) ECCL., XV, 14.



voulu devenir le législateur des hommes et qu'il a pu nous dire : « Vous n'avez qu'un Maître, c'est moi (1) ! »

Déclarer des droits, c'est donc de la part de l'homme usurpation impie de l'autorité propre et incommunicable de Dieu ; c'est le mépris sacrilège de la mission de Jésus-Christ ; c'est le choix pour bannière de l'étendard levé contre Dieu dans le ciel par Lucifer, et, pour devise, de la parole du Serpent qui *déclara* à l'homme au paradis son *droit* d'égaliser Dieu (2) ! Ainsi se justifie la célèbre parole de J. de Maistre que « la Révolution est satanique dans son essence. » Et maintenant qu'on s'étonne, si la sinistre époque de la Terreur a suivi l'orgueilleuse déclaration de la Constituante, comme au crime répond le châtement ! qu'on s'étonne si ces principes maudits, toujours invoqués aux sommets de l'État, appellent toujours sur nous des catastrophes désastreuses !

Et que ne doit-on pas craindre dans l'avenir ? Ne devient-il pas certain, absolument certain, pour quiconque voudra réfléchir que nous ne reviendrons plus à l'ordre et à la paix, si « la déclaration solennelle des droits de Dieu » ne ferme l'ère brutale de sa colère ouverte par l'insolent langage de nos modernes Titans ?

Répudiée par le bon sens, condamnée par la foi, la théorie démocratique ne résiste pas à l'examen sérieux des faits sur lesquels ses tenants ont prétendu la fonder.

« La conspiration de trois cents ans contre la vérité », en laquelle s'était commet transformée l'histoire, n'a jamais été, grâce à Dieu ! sans protestation. Mais, dès le commencement du siècle des écrivains de conscience, de travail et de jugement, quelques-uns dans l'Allemagne protestante, ont secoué décidément le joug de l'erreur et ont rendu de précieux témoignages en faveur de l'histoire chrétienne. Et

(1) Magister vester unus est Christus. MATTH., XXIII, 10.

(2) Eritis sicut Dii ! GEN., III, 5.

voici que de nos jours, deux écoles se sont formées, l'une puisant ses conclusions dans l'observation patiente et sincère des faits, l'autre jugeant les témoignages avec droiture, en s'affranchissant de tout esprit de système, ne posant d'ailleurs en aucune manière, ne voulant même pas passer, pour champions de notre foi : c'est l'école *expérimentale* et l'école *critique*. Dans ces écrivains, le préjugé démocratique a trouvé de terrassantes contradictions. A nos yeux, elles ont moins de valeur que les affirmations déduites, contre les prétentions de l'erreur, de nos principes chrétiens ; mais elles ont aux yeux des indifférents une autorité dont nous ne saurions manquer de tirer profit. Avant d'en faire l'étude sommaire qui entre ici dans notre plan, disons d'abord quelques mots des historiens catholiques que nous avons l'avantage de posséder, et que nous devons consulter fréquemment pour nous défendre contre les préjugés contemporains.

On peut les partager en deux classes : ceux qui ont composé et ceux qui ont réfuté, les historiens et les apologistes. Quels qu'ils soient, tous ceux que nous entendons prendre pour maîtres se distinguent par l'étendue, la conscience et la sûreté de leurs recherches ; plus encore, par la plénitude et la pureté de leur doctrine. Ils sont de ces vaillants qui, n'ayant nulle peur de la vérité totale, ne transigent jamais sur les principes ; qui, animés d'une véritable foi, se servent de ses inépuisables et invincibles reflets pour rectifier les faits, au lieu de laisser monter des faits dénaturés par les sectaires, et d'accepter complaisamment sans contrôle, ces nuages de fantaisie qui faussent la lumière aux yeux malades ou aimant, hélas ! à être trompés.

Bornons-nous à citer, parmi ceux des historiens catholiques qui ont entrepris dans le meilleur esprit l'œuvre colossale de *l'Histoire universelle de l'Église*, MM. Rohbacher et Darras, dignes le premier surtout, de notre admiration et de notre reconnaissance pour les qualités diffé-

rentes qui font leur mérite propre, indépendamment des grandes conditions que nous avons d'abord revendiquées en faveur des auteurs catholiques. On sait que le premier se recommande surtout par ces magnifiques coups d'œil jetés sur de vastes ensembles d'événements pour y surprendre et déclarer la pensée de Dieu ; ce mérite de maître rachète largement ce qui se montre de rude et d'incohérent quelquefois dans la trame du récit (1). Le second est plus achevé dans la manière de composer ; il possède et il pratique, pour le charme et la clarté du récit, l'art d'exposer, d'enchaîner et de conclure, d'intéresser à ses personnages ; avec lui, on a moins de peine à comprendre et à retenir la suite des faits.

Les professeurs d'histoire qui n'ont pas à leur disposition le temps de remonter toujours aux sources, et de s'assurer les précieux documents de première main, ont de grandes obligations à ces beaux ouvrages. Outre l'avantage de mettre sous la main un ensemble sûr au point de vue doctrinal et offrant les meilleures garanties de certitude humaine, au moins pour la plus grande, la plus nécessaire partie des faits, ces historiens ont recueilli une quantité considérable de matériaux, ou élaborés dans des histoires et biographies spéciales, ou épars en des *mé-*

(1) On lira avec intérêt un bel éloge de cet auteur et une haute appréciation de l'effet qu'il produisit en paraissant, dus à un éminent chrétien, professeur de philosophie à la Faculté de Grenoble :

« Un livre parut qui résume ce travail des intelligences (travail de l'histoire de l'Eglise) ; un monument s'éleva, en apparence par l'effort d'un seul homme, en réalité par celui d'une génération tout entière. On peut dire que l'histoire de l'Eglise catholique, publiée par l'abbé Rohrbacher, fut l'œuvre du clergé français, le prix de ses sueurs et de ses sacrifices. Je ne me rappelle pas sans émotion, même après tant d'années écoulées, l'enthousiasme qu'excitaient les premiers volumes, les meilleurs assurément de cette histoire si longtemps désirée ; comme les prêtres les moins pauvres s'empres- saient de les acheter ; comme les amis s'inscrivaient à tour de rôle pour les leur emprunter ; comme tous les lisaient avec bonheur, s'en pénétraient, reconnaissant l'expression complète de leurs pensées à demi-formées, de leurs aspirations encore un peu confuses. Quel jansénisme conscient ou inconscient, quel gallicanisme,

*langes, des lettres, des opuscules, des discours de circonstance, des revues, etc.* Ces travaux sont là cités ou résumés ; ils se présentent avec l'autorité de leur signature. On se fera facilement, par ce moyen, son trésor personnel de vérité historique, à mesure qu'on puisera dans des eaux qui charrient à nos pieds un or de véritable poids.

Surtout qu'on ne manque jamais d'y recourir quand on rencontre des allégations qui heurtent en nous le sens de la foi. Aucune vérité ne tient contre elle ; aucun fait qui la dément n'a pour lui la vérité. Nous savons cela *à priori*, d'une science qui nous est plus certaine que la lumière du plus beau soleil d'été, qui nous est plus chère que notre vie. Sans reculer d'un pas dans cette conviction sacrée, compulsions nos auteurs avec une ardeur infatigable :

Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

Bientôt nous goûterons l'ineffable joie de voir les faits vérifiés, dégagés de l'atmosphère passionnée dont on les enveloppe et les sature, s'éclairer de la vérité catholique et fournir en sa faveur une nouvelle et souvent éclatante déposition.

Au nombre des apologistes contemporains qui méritent

auralent résisté à ces coups portés d'une main vigoureuse ! quels esprits droits auraient pu ne pas s'élargir devant cette universalité de l'Église, proclamée par la théologie, démontrée par l'histoire ! L'épigraphie de l'ouvrage empruntée à saint Épiphane : *Le commencement de toutes choses c'est la sainte Église catholique*, le premier paragraphe du premier chapitre qui en est le commentaire éloquent, ouvriraient aux intelligences des horizons sans limites. L'Église subsistant de toute éternité dans le sein de Dieu, traversant les siècles, passant sur la terre pour s'en retourner dans l'éternité d'où elle est sortie : quelle grandeur dans cette conception ancienne et nouvelle ! et comment la pensée n'aurait-elle pas jailli abondante, éloquente, rien qu'à l'envisager de près et à la sonder ! Le dur labeur de l'infatigable historien, quel qu'en ait été le succès sur des points secondaires, avait largement ouvert les âmes : l'éloquence de ses jeunes amis ne tarda pas à y déposer les germes que devaient suivre de fertiles moissons. Il s'ouvrit alors une des plus glorieuses périodes de l'Église. • M. CH. CHARAUX, *Dialogues et récits*, p. 301.

grande confiance, et qui ont rendu de grands services, nous ne citerons que l'abbé Balmès et l'abbé Gorini. Le premier, dans *le Protestantisme comparé au Catholicisme* ; le second, dans *la Défense de l'Église contre les erreurs historiques*, ont pris à partie la thèse démocratique avec autant de succès que de science et de vigueur. Les philosophes, les pittoresques, les narratifs, les fatalistes, etc., tous les historiens qui ont méconnu ou trahi la vérité, y sont suivis et serrés de près ; il leur est demandé compte de leurs autorités et de leurs déductions, même de leurs intentions secrètes, sans méconnaître jamais leur talent ou leur mérite, et sans le moindre manque de respect à leur réputation, ni à leur conscience.

Balmès habite les hauteurs : les principes éternels de la justice et de la morale, d'où découle le droit, le droit de l'âme, le droit de la famille, le droit des cités et des gens, sont l'objet habituel, le séjour de sa pensée pénétrante, judicieuse, nette et ferme. C'est dans cette région inaccessible aux troubles des passions humaines, à cet incorruptible et sévère tribunal, qu'il appelle ceux qu'il doit juger, dans cette lumière « dont est le fils celui qui croit en elle (1) », et qui dissipe comme une ombre vaine l'erreur exposée à son jour. Le protestantisme et le rationalisme, qui naît de lui tôt ou tard, et qui sont le point de départ et d'appui dans la thèse démocratique, ne sauraient résister à cette épreuve. Ces fausses doctrines apparaissent donc écourtées et stériles autant que dangereuses, absolument impuissantes à expliquer la transformation de la société antique, mais bien plutôt responsables de la déviation et de l'arrêt que de nos jours a subi le progrès de la vérité et des mœurs. Le libre examen et l'orgueil de la raison et de la science pouvaient-ils manquer d'y porter des atteintes profondes ? Il faudrait même dire irrémédiables,

(1) Dum lucem habetis, credite in lucem, ut filii lucis sitis.  
JOAN., XII, 36.

si la religion catholique n'était là debout « sur les deux rives du fleuve de la vie, où croît l'arbre de la vie, dont les feuilles rendent la santé aux nations (1) ; » si elle n'était là debout, mais compatissante et inclinée, pour distribuer sans mesure, à qui est assez sage pour en exprimer le désir, l'infailible remède du ciel.

Pour atténuer l'influence de l'Église sur la civilisation, influence nécessairement prépondérante, à laquelle nulle autre cause ne saurait être comparée, pour atténuer cette influence — ce qui suffit aux uns — ; pour avoir le droit de la nier et de l'insulter — ce que veulent les autres — ; ils ont prétendu expliquer les vertus de la société chrétienne si inconnues des anciens, le dévouement, la chasteté, l'honneur vrai, le respect, par la transfusion du sang germain, par des origines chimériques prêtées à la chevalerie par certains ressorts longtemps cachés au fond de la conscience et que des chocs inexplicables ont à la longue détendues. Balmès, du haut de ses sommets fond comme l'aigle sur ces assertions ; il en démontre le mal fondé en découvre les secrètes et souvent suspectes intentions. Elles ont beau se débattre sous les serres de sa logique, elles sont convaincues d'être vaines, et demeurent sans prise sur les esprits généreux.

Tout est dans la religion catholique. En s'imposant d'autorité, la doctrine catholique, bien loin de lui nuire, donne l'essor à la science, qui, elle-même, dans les objets les plus exclusivement de son domaine, sent le besoin de l'autorité et obéit à un « instinct de foi ». Elle seule a fait la conscience publique. La morale publique crée la liberté, la famille, la civilisation, l'autorité forte et désintéressée, l'ordre et la paix. Non seulement ces résultats proviennent de la doctrine et de la morale catholiques ; ils ne pouvaient venir que d'elles. Il fallait absolument à une œuvre de portée

(1) *Fluvius aquæ vitæ,..... et, ex utrâque parte fluminis, lignum vitæ ;..... folia ligni ad sanitatem gentium. APOC., XXII, 1, 2.*

surhumaine, « cet ensemble de vérités et de préceptes descendus du ciel, transmis au genre humain par un Homme-Dieu, au moyen d'une société formée et autorisée par lui-même, afin de continuer jusqu'à la consommation des siècles l'œuvre que sa parole avait établie, que ses miracles avaient sanctionnée et qu'il avait scellée de son sang (1) ».

Si Balmès en vient à discuter les faits, c'est toujours dans la lumière et sur la hauteur des principes ; c'est par cette dialectique, dont les grands génies ont le secret, qu'il justifie les croisades, l'Inquisition, l'établissement du Pouvoir temporel, et une foule d'institutions ou de grandes choses, qui ont été mal exposées ou calomniées par l'école dont le règne semble heureusement toucher, au moins dogmatiquement, à sa fin.

L'abbé Gorini se place sur le terrain des faits ; c'est là qu'il a trouvé ces hommes auxquels il demandait, avec une humble simplicité, la lumière, et qu'il a surpris en flagrant délit d'infidélité (2). Avec autant de raison que le satirique latin, mais avec plus desincérité et de cœur, il a

(1) *Le Protestantisme comparé au Catholicisme*, t. II, p. 40.

(2) Gorini ne songeait point à écrire une *Défense de l'Eglise* ; il entendait faire des extraits dans la Patrologie latine. « Pour m'aider, n-t-il dit lui-même, dans l'appréciation de ces personnages et des siècles qu'ils ont remplis de leur gloire, je me suis entouré des écrits où MM. Villemain, Guizot, J.-J. Ampère, Michelet, Fauriel, Thierry, etc., les ont si fréquemment cités. Comme Enée à l'entrée des enfers, j'ai cherché le guide et le rameau d'or que je croyais nécessaires pour traverser les ténèbres, naguère encore si diffamées, de notre moyen âge.

« Mais quelle surprise quand il m'est arrivé de mettre en face des auteurs originaux la plupart des modernes qui les citent et les JUGENT ! Je ne pouvais en croire mes yeux ; je ne pouvais me persuader que, sous des noms semblables, les anciens et les modernes parlassent des mêmes faits, des mêmes hommes, des mêmes époques, des mêmes institutions. Je recommençais le parallèle, épilouant pour excuser nos écrivains, comme on le fait trop souvent quand on attaque. Vaincu à la fin par L'ÉVIDENTE INFIDÉLITÉ à l'esprit comme à la lettre des documents, il fallait bien que je notasse *d'inexactitude les malencontreux passages*. » Introd.

Combien cette affirmation d'un homme de foi et de goût, surpris dans sa confiance trop naïve, revenu presque malgré lui à des idées, à des aveux qui lui coûtent, donne de poids à nos accusations contre l'esprit de système qui inspire les avocats de la démocratie !

pu attribuer son œuvre monumentale à l'explosion de son indignation :

..... *Facit indignatio versum!*

Il confronte le texte des auteurs originaux avec la citation altérée des historiens de la Révolution. De ce dessein l'ordre vient de lui-même : grouper autour d'un personnage, d'un grand fait, d'une institution, ce qu'ont avancé ces écrivains ; en face du texte tronqué, ou mal interprété, mettre le texte vrai et la déduction légitime qu'il comporte ; pénétrer et dévoiler la pensée secrète qui a inspiré ce détournement ; résumer le faux, pour en faire justice définitive, et le vrai, pour armer l'esprit du lecteur de conclusions nettes et irrécusables.

Dans la forme, il observe à plaisir les règles de la modération et de la politesse. L'abbé Martin, son biographe, a dignement apprécié, et gracieusement rendu, les mérites de cet éminent critique, de sa manière, de son style, qu'il compare « à une onde limpide coulant, non pas entre deux rives fleuries, mais sur un lit de cailloux. Les cailloux se sont les textes qu'il rase, qu'il polit, autour desquels il murmure en suivant sa pente, sans jamais perdre sa transparence. Garder la pureté de cette eau vive pendant un si long cours, à travers tant de graviers et de petits obstacles, n'est pas un mérite commun. Il discourt, il disserte : il le fait en termes choisis, quelquefois spirituels, ordinairement pleins d'atticisme (1). »

On peut voir dans l'*Avertissement* de la seconde édition quel fut l'effet produit, par cette attaque à fond, sur deux des principaux adversaires qu'elle visait, M. Guizot et M. Aug. Thierry. Le premier se déroba sous des raisons qui ne font que montrer la ténacité de ses préjugés en religion et en philosophie. Le second eut le noble courage de

(1) *Vie de M. Gorini*, par L'ABBÉ F. MARTIN.



corriger ses œuvres et la délicatesse exquise d'adresser un exemplaire de la nouvelle édition à son loyal et courtois critique. Ce fut pour celui-ci un grand bonheur. Il l'avait mérité, il devait l'apprécier, lui dont on a si bien exprimé la charité dans le combat, en disant qu'il était « une abeille bouchant ses piqûres avec son miel (1) ». En recevant cet hommage, que suivit de près la mort de celui qui l'avait généreusement offert : « Aimer la vérité, s'écria-t-il, c'est aimer Dieu, la vérité suprême. Que l'âme de M. Thierry, qui s'y est si ardemment attachée, en reçoive l'éternelle récompense ! »

On ne saurait donner un nom d'école aux écrivains dont on vient de dire le grand mérite et les excellents services. La plupart d'entre eux, les prêtres surtout, repoussent donc la qualification d'école *théocratique* sous laquelle certains critiques ont groupé leurs travaux. De vrais catholiques ne sont ni d'une école, ni d'un parti. Ils ont pour maître « l'unique Maître », celui qu'il suffit de suivre « pour être assuré contre les ténèbres (2) ». Celui qui a dit : « n'être pas avec moi, c'est être contre moi (3) » ; et encore, en parlant aussi de lui-même : « se heurter contre « cette pierre, c'est se briser (4) » ! Le terme d'école éveille trop l'idée d'opinions libres et de disputes, pour s'appliquer au domaine de la vérité, sur lequel on marche par la foi et l'obéissance. Et de même, il n'y a pas de *parti* là où s'impose l'apostolat. Les catholiques s'oublient pour étendre la gloire du Maître, en cherchant avec bonheur, en communiquant avec amour, la vérité.

Venons-en aux écoles proprement dites, c'est-à-dire à ces groupes d'écrivains qui ont obéi à des idées libres dans le but de propager ou de justifier un système. Il y a d'abord

(1) *Op. cit.*

(2) Qui sequitur me non ambulat in tenebris. JOAN., VIII, 12.

(3) MATTH., XII, 39,

(4) *Ibid.*, 44.

— on l'a dit précédemment — la célèbre *école expérimentale*, dont l'auteur de *la Réforme sociale* est le fondateur et le chef éminent. Un bref de Léon XIII l'a naguère magnifiquement récompensé de ses travaux et recommandé à notre confiance (1). M. Le Play, par ses infatigables, presque universelles et très consciencieuses observations, consignées avec une irrésistible loyauté dans *la Réforme sociale* et ses ouvrages subséquents, fait toucher du doigt la folie extrême et les dangers redoutables qu'amène à brève échéance la théorie démocratique. « Il a mis en lumière, dit l'auteur qui l'a si bien résumé, le péril des entreprises qui prétendent substituer la logique à l'histoire, les constructions rationnelles aux traditions,

(1) Ce bref est loin d'approuver toute la doctrine de l'ouvrage cité; il y a des réserves à faire. L'auteur se dépouillait peu à peu de ses préjugés d'éducation. et arrivait à grand pas à la vérité catholique pure, qui a éclairé ses dernières années et consolé sa mort.

Les idées dont le développement va suivre sont tirées d'un livre d'un vif intérêt, et de grande et urgente utilité : *Le Problème de la France contemporaine*, par M. F. LORAIN (Paris, Plon). L'auteur a eu l'heureuse et féconde idée de rapprocher, à l'encontre et pour la confusion de la thèse démocratique, le sommaire de trois méthodes qu'il appelle *théocratique, expérimentale et scientifique*, dont les conclusions, partant de points de vue tout opposés, arrivent à la même décisive condamnation. Appelons simplement l'enseignement du bon sens et de la foi ce qu'il entend par la méthode théocratique, et dont il choisit pour interprète, au lieu de son chef incontesté, J. de Maistre, M. Blanc Saint-Bonnet, « qui, étant notre contemporain, a pour nous l'avantage d'avoir avec notre génération plus de points communs ». (*Op. cit.* Introd.) La seconde méthode, dite expérimentale, est représentée par l'éminent et regretté M. Le Play. Rien de plus frappant et de plus décisif que cette raison hautement donnée à la loi de Dieu par l'observation profonde et consciencieuse des résultats de sa mise en pratique; par l'expérimentation définitivement faite pour les sociétés humaines, savoir, que la mesure de leur prospérité ou de leur décadence est toujours proportionnelle à leur conduite par rapport à la loi, trouvée ainsi, à la longue, inexorablement fidèle à ses promesses et à ses menaces. Après M. Le Play une démonstration restait à faire : celle du mal fondé des faits allégués comme précédents en faveur de la théorie démocratique. Sans prétendre autre chose que chercher et dire la vérité, l'école critique, représentée par MM. Taine, Renan, Fustel de Coulanges, Gr. de Cassagnac, a obtenu péremptoirement ce résultat. Et maintenant qui peut être, de bonne foi, le jouet de cette fatale erreur, ou mieux de cette grande mystification historique qui a fait tant de dupes au profit de la thèse que nous combattons ?

la géométrie à l'expérience, les sociétés factices et nivelées sorties d'un seul jet du creuset des idéologues, aux sociétés naturelles, filles de la liberté humaine, nées comme l'inégalité de son effort divin... Quand nous lisions dans Plutarque, sur les bancs de l'école, que la corruption perd les empires, nous n'épeliions que des mots : l'éternelle vérité glissait sur notre entendement sans y laisser de traces. Nous la retrouvons ici, non plus à l'état de lieu commun rouillé et décoloré par le temps, mais vivante, saisissante et menaçante, accommodée à notre usage et à notre adresse, éclairée d'ailleurs par le commentaire, que le présent d'une grande portion de civilisation occidentale se charge, sous nos yeux, de lui donner. Pour quiconque portedans l'histoire quelque philosophie, pour quiconque sait que la vertu des peuples c'est l'abnégation, et leur corruption l'indiscipline, la clarté de l'avertissement paraîtra sans doute suffisante (1). »

« Or, qu'un tel homme, continue M. Lorain, nourri de l'esprit de notre temps, arrive par les procédés scientifiques de la méthode expérimentale aux conclusions de l'école théocratique sur le chapitre de la démocratie, c'est là un fait qui mérite d'être pesé. M. Le Play n'a pas de parti pris contre 1789 ; si la solution démocratique lui semblait capable de remplir les conditions nécessaires à l'existence d'une société robuste, il n'aurait aucun motif de se refuser à cette solution. Ses traditions d'esprit et d'éducation, ses premières habitudes intellectuelles, ne le portaient pas à s'y montrer réfractaire. Pour s'en détacher, il lui a fallu secouer un certain nombre de préjugés invétérés, et faire en lui-même, comme Descartes, « table rase (2). » Oh ! qu'il serait temps, s'il n'est pas déjà tard, de le croire et de mettre en pratique ses irrécusables leçons ! »

(1) *Le Problème de la France contemporaine*. Introd., p. VIII. Voir la note précédente.

(2) *Ibid.* Introd., p. X.

Il n'est rien qui pénètre plus l'âme d'amertume, rien qui excite plus en elle cette indignation permise à la charité, que de voir, dans notre histoire contemporaine, cette longue « Journée des dupes », dont le matin précède 1789 et qui, à cette époque et presque jusqu'à la Terreur, se passe dans une ivresse dont sont saisies toutes les têtes : députés, ministres, nobles, clercs, peuple, tous emportés par un vertige moral dont les danses macabres ne donnent qu'une imparfaite image ! journée qui, souvent interrompue par nos désastres, subis sans en avoir ni intelligence ni repentir, reprend son cours avec une lamentable obstination en 1815, en 1830, en 1848, en 1871, sous divers chefs et divers noms, et qui s'éternise ainsi pour notre malheur, malgré nos douloureuses expériences, malgré les éternels avertissements de la papauté !

Journée des Dupes ! Ceux qui, se disant catholiques, adoptent les principes de 1789, ne font-ils pas le jeu des pervers qui mènent la guerre contre la France et contre Dieu ? D'abord, comme Pie IX le leur a si souvent, si gravement reproché, « ils divisent les esprits, ils rompent l'unité, ils affaiblissent les forces qu'il faudrait plus que jamais réunir, afin de les tourner virilement contre l'ennemi ». De plus, une fois admise l'indépendance de l'Etat, de la philosophie, de la science, de la société moderne ; une fois accepté pour arène le terrain dit « des libertés », que reste-t-il pour défendre la patrie et l'autel que des doctrines sans base, sans autorité, déracinées du vrai et du nécessaire, dépourvues de trempe et de tranchant,

Telum imbelle, sine ictu !

Et quand nos adversaires, dépouillant le masque, et inscrivant sur la loque sanglante qui leur sert d'étendard le nom sinistre de *radicaux*, quand nos adversaires conduisent la sape contre toutes les assises de la famille, de la propriété, de l'ordre social, que peuvent ces cœurs

pusillanimes et ces braves sans armure qui portent une bannière, où le nom de *conservateurs*, isolé du Christ et privé ainsi de l'unique principe de conservation, n'élève dans les airs qu'une proie vouée à la dérision et à l'orage (1) !

Voici maintenant, après la déposition impartiale et calme de l'état actuel des choses, déposition toute rayonnante d'une évidence simple, sans la moindre prétention de poser, après la déposition de l'expérience, voici celle de l'histoire. Les avocats de la démocratie, on l'a dit, ont cherché dans le passé, soit dans le passé de la France, soit dans le passé du genre humain, des titres à la Révolution : eh bien ! ignorance ou erreur, légèreté ou mauvaise foi, ils se sont abusés ! L'école critique contemporaine achève aujourd'hui, pièces en mains, la démonstration du mal fondé de leurs recherches, et met à néant les plus importantes comme les plus audacieuses de leurs allégations.

« Il faut plaindre les peuples qui renient leur passé, car il n'y a point d'avenir pour eux (2). » Cette parole d'un

(1) Appréciant le service rendu par M. Le Play à la cause catholique, M. P. Lorain ajoute ces graves paroles qu'on ne saurait trop méditer : « Ce n'est pas un mince mérite dans un pays où le sens de la conservation est perdu ; où la pauvreté des doctrines au service de l'ordre et la nullité des armes employées pour la défendre n'expliquent que trop les progrès croissants des forces destructives ; où la Révolution n'a pu s'établir à la façon d'un mal permanent, sévissant à l'état chronique, que parce qu'elle n'a trouvé personne en face d'elle ; où ses alliés les plus sûrs et ses complices les plus utiles, sont dans le camp de ceux qui se croient ses adversaires ; où son audace n'a d'égale que l'innocence de leur connivence ; où, de la façon dont elle est combattue, LE MIRACLE SERAIT QU'ELLE NE TRIOMPHAT PAS ; où, sur le terrain choisi généralement pour la réfuter, il est constant qu'il n'y a pas un mot à lui répondre ; où, pour tout dire, il n'y a plus en somme que des révolutionnaires réfléchis et conséquents, ou des révolutionnaires inconscients, MAIS FORT PEU DE CONSERVATEURS : lacune effrayante qu'il suffit de constater pour apercevoir à la fois, et l'origine du mal et sa nature, ET LA RAISON DU PLUS GRAVE DES PÉRILS QUE CONTIENT L'AVENIR. » *Le Problème de la France contemporaine*. Introd., p. IX.

(2) Viollet-le-Duc, cité par M. Albert de Mun, à la Chambre des Députés, le 19 juin 1883.

homme qui n'a pas été lui-même fidèle à son passé, l'état de la France dans les tristes temps où nous sommes arrivés, et l'expérience de notre impuissance à fonder une institution d'avenir, en faisaient pour les esprits droits et réfléchis un axiome terrible. Qui pouvait contester cette preuve nouvelle, acquise au prix de tant de ruines, de larmes et de sang, que « les peuples qui *conservent une longue vie sur la terre* sont ceux qui honorent les monuments de leurs ancêtres, et que les profanateurs du passé sont toujours les fléaux de l'avenir (1) ? »

Et ce qui rendait cette preuve lamentable plus frappante, c'est que ce parti pris de mépriser, de flétrir, de dénigrer le passé est un mal, pourquoi ne pas dire un crime, presque exclusivement à la charge de notre pays. « Voyez l'Angleterre, dit M Doudan, c'est une nation fière qui n'entend livrer au mépris des peuples aucune page de ses chroniques. Elle accepte la responsabilité de l'histoire. Là tout se tient... Il en résulte pour les institutions une merveilleuse solidité ; le ciment des années a uni tous ces débris respectés et en a formé comme un rempart indestructible (2). » Il n'y a pas un pays qui ne se soit fait une loi comme un bonheur d'entretenir le culte de ses grandeurs anciennes : « la France, au contraire, *la France seule*, dit M. Fustel de Coulanges, s'est prise en horreur elle-même, et elle a maudit son passé (3). » — « Parmi toutes les nations du monde, dit encore un écrivain peu suspect de cléricisme, la France présente *le spectacle unique* d'un peuple qui a pris son passé en aversion. On dirait une population d'esclaves qui vient de renvoyer ses maîtres et qui ne veut plus se souvenir des temps de sa servitude. Que beaucoup de ses griefs fussent légitimes, qui voudrait le nier ? Mais d'autres peuples ont souffert des

(1) MGR GERBET, *Esquisses de Rome chrét.*, chap. XIV.

(2) Cité par M. Hubault dans *le Livre du maître*.

(3) *Les Institutions de la France*, citées par le même.

mêmes abus, sans garder les mêmes ressentiments... *L'ignorance seule est capable de ces haines absolues (1).* »

Cette erreur, cette démente inouïe, qu'on pourrait appeler sacrilège, a donc ouvert les yeux à des hommes qui, à défaut de la foi chrétienne, à laquelle ils sont ou veulent paraître indifférents, ont eu assez d'intelligence des égarements de la France, et assez de cœur à ses intérêts, pour l'avertir et lui signaler, dans la justice rendue au passé, l'unique remède du salut. Ils ont fouillé à leur tour et le moyen âge et l'antiquité. Leurs noms témoignent du talent, de la patience, et de cette impartialité, — pour un d'eux surtout le terme est bénin — que ne peuvent mettre en doute nos adversaires: qui voudrait tenir pour suspects, quand il s'agit d'intéresser au passé de la France, MM. Renan (2), Taine (3), Fustel de Coulanges (4), Granier de Cassagnac (5)? Or, nulle part et en aucun temps, ils n'ont trouvé prospère le régime démocratique. L'attristant spectacle que nous offre ce régime en France est conforme à celui des régimes semblables qui ne sont plus: « LA DÉMOCRATIE NE COMPTE PAS A SON ACTIF UNE SEULE SOCIÉTÉ FORTE (6)! »

M. P. Lorain, à qui nous empruntons cette formule sommaire, l'explique et la justifie en quelques lignes que nous nous empressons de citer. Il y résume tous les travaux de cette école *critique* que nous appelons en témoignage; et il nous dispense ainsi des preuves de détails qui prolongeraient outre mesure un paragraphe déjà si étendu. Tous les maîtres

(1) M. BRÉAL, *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, p. 104.

(2) *La Réforme intellectuelle et morale. — Essais de morale et de critique. — Questions contemporaines.*

(3) *Origines de la France contemporaine.*

(4) *La Cité antique; les Institutions politiques de l'ancienne France.* L'idée capitale de *la Cité antique* est que tout, dans l'antiquité, se fonde sur la religion, famille, cité, Etat, et que tout se perd quand l'esprit religieux se dissout.

(5) *Histoire des causes de la Révolution française.*

(6) *Le Problème de la France contemporaine*, Introd., p. XI.

chrétiens voudront d'ailleurs posséder, pour l'apprendre par cœur, ce livre très véridique et judicieux :

« D'une part, dit-il, le rationalisme démocratique s'est trompé sur tous les grands faits du passé : il n'a compris ni la Grèce, ni Rome, ni le caractère de la démocratie antique, ni sa raison d'être, ni ses effets sur la condition de l'individu, ni le rôle social du christianisme, ni la féodalité, ni ses conséquences, ni l'évolution qui a décidé du sort des Etats modernes. D'autre part, aucune des grandes expériences que compte l'histoire, Athènes, Florence, la Révolution française, n'a réussi. Le quatrième essai de démocratie tenté, il y a juste un siècle, par les États-Unis d'Amérique, dans des conditions exceptionnellement favorables, est en train d'échouer, et d'enlever ainsi aux théoriciens du gouvernement démocratique leur unique argument expérimental (1). »

Ainsi à l'enseignement de nos saints livres sur la prospérité et la décadence nécessaires des nations, en raison de

(1) *Op. cit.*, pp. 273 et 349. On connaît les paroles un peu empreintes d'humeur que Jos. de Maistre répondait à ces partisans aventureux du régime démocratique qui alléguaient, en faveur de leur thèse, le succès apparent de la république des États-Unis à ses débuts : « Je ne connais rien de si impatientant que les louanges décernées à cet enfant au maillot : laissez-le grandir ! » (*Considér. sur la France*, chap. iv.) On sait aussi que sa prédiction sur la ville projetée de Washington, qu'il gageait mille contre un ne pas devoir se bâtir, a été démentie. Il n'en est pas moins vrai, quelle que soit l'exagération de la forme, que les mille bruits qui viennent de là-bas commencent par donner raison à son jugement définitif sur le fond.

Voici les conclusions de M. Cl. Janet à la suite de ses graves études sur cette république ; elles donnent une grande force à celles de M. P. Lorain. « Arrivé au terme de cette étude, dit-il, la conclusion qui s'en détache pour nous invinciblement, c'est que, dans tous les pays et dans tous les temps, dans les conditions historiques et économiques les plus diverses, les lois morales qui régissent les sociétés humaines agissent avec une permanence et une fixité inéluctables. Fondée sur le Décalogue et sur la raison même de Dieu, la distinction du bien et du mal est immuable. Partout les hommes sont prospères ou malheureux, selon qu'ils observent la loi divine ou la méprisent. Tout leur libre arbitre consiste à choisir entre ces deux termes du problème de la vie ; et tous les efforts de l'esprit d'innovation viennent se briser, sans jamais pouvoir les ébranler, contre ces bornes éternelles posées par Dieu à l'orgueilleuse faiblesse de sa créature. C'est là l'enseignement que, *par delà l'océan*, et A TRAVERS LE MIRAGE DE SA RAPIDE PROSPÉRITÉ, la jeune république du nouveau monde renvoie aux vieilles nations européennes, *trop portées à croire aux sophismes de la grande erreur moderne et à se méfier de leurs propres traditions.* » *Les États-Unis contemporains*, chap. XXV, vers. fin.



leur fidélité ou de leur rébellion envers la loi divine ; à cet enseignement que l'histoire, quand elle conforme ses récits à la vérité, met en vive lumière par des exemples authentiques et éclatants, l'école expérimentale rend un témoignage absolument irrécusable par l'état des peuples contemporains ; et l'école critique réduit en poussière toutes les assertions par lesquelles la secte, exhumant, sans profondeur et sans loyauté, les siècles passés, avait vainement essayé de le démentir. Nous donc, qui avons à cœur d'enseigner en toute chose la vérité certaine, la vérité mère de la justice et de tous les progrès désirables, allons avec confiance sur la voie que nos maîtres nous ont ouverte et défrichée d'erreurs, et que leurs œuvres éclairent du seul vrai flambeau. Répétons avec amour ce cri qu'une voix éloquente a fait naguère retentir à la tribune de l'Académie française : « Honneur à la vieille Patrie (1) ! » et laissons venir l'heure de Dieu. Cette heure ne saurait se faire longtemps attendre.

« Nous croyons, continue l'auteur, qui nous paraît dire ici le mot décisif, nous croyons que la Révolution française a fait fausse route, que l'heure de la liquidation définitive n'est pas éloignée, que la forme de démocratie qu'elle a introduite n'est pas un progrès, que ni la nature

(1) A la réception de Mgr Perraud, en avril 1883, M. Camille Doucet, qui faisait les fonctions de directeur de l'Académie française, avait d'abord cité ces paroles d'un ancien discours du prélat au collège de Juilly : « Nous payons à un passé glorieux le tribut d'une sincère admiration ; et nous ne comprenons guère un amour intelligent de la France qui biffe quatorze siècles de son histoire. » Ensuite, il s'écria : « Honneur à vous, Monsieur (a) ! Votre voix ne restera pas sans écho. Nous, historien, qui avons consacré notre vie au culte de la vérité, nous joignons notre protestation à la vôtre ; et, signalant au décri public la fausse monnaie qu'on voudrait substituer à l'or pur de nos gloires nationales, nous disons avec vous : Honneur à la vieille Patrie ! »

(a) On sait que, dès l'origine de l'Académie, il fut dans les habitudes de ne donner aux récipiendaires aucun autre titre que *Monsieur*.

humaine, ni la nature sociale, ne s'accommodent de cette forme, contre laquelle dépose l'histoire (1). »

## APPENDICE

M. Hubault, dont nous avons déjà invoqué la haute expérience (2), a trop bien donné l'exemple du respect pour le passé et de l'impartialité dans l'histoire, pour que nous ne nous empressions de citer en terminant quelques-unes de ses pages : en nous instruisant elles nous serviront de modèle.

« Le souci de la vérité, dit-il, sur le passé est, de notre temps le signe des meilleurs esprits. Quel qu'ait été leur point de départ, c'est à cette œuvre de justice et de réparation qu'ils ont fini par travailler. Le dernier venu est M. Taine, qui n'a, dit-il, qu'une curiosité scientifique, et se propose, lui historien, d'observer en naturaliste.

« Recherchant dans son récent ouvrage (3) la structure de la société française, il en met à découvert les trois principales assises, qui sont, selon lui, l'œuvre de l'*homme d'église*, de l'*homme de guerre*, du *roi*. Et quelque froide que soit sa démonstration, elle nous pénètre d'admiration et de reconnaissance pour les ouvriers laborieux et héroïques qui ont posé si avant dans le sol français ces fondements indestructibles.

« Arrêtons-nous ici un moment, car ces origines bien comprises nous donneront l'intelligence de toute notre histoire.

« Cet homme d'église, c'est l'évêque dont la puissance mystérieuse arrête le barbare, sauvegarde la terre, le village, la cité et préside à l'établissement pacifique des envahisseurs ; — c'est le moine, « vêtu de peaux et maigre, » qui défriche et cons-

(1) *Le Problème de la France contemporaine*, Introd., p. III. A l'appui de cette conclusion, ajoutons cette fine et mordante allusion d'un savant de très haute autorité : « En renversant le sens d'une phrase célèbre du général Foy, a dit M. Pasteur, on pourrait définir la démocratie : la ligue de tous ceux qui veulent vivre sans travailler, consommer sans produire, arriver aux emplois sans y être préparés, aux honneurs sans en être dignes. » *Disc. de récept. de M. Bertrand à l'Acad. fr.*, décembre 1885.

(2) Art. III, § 1<sup>er</sup>. 3.

(3) *Origines de la France contemporaine : l'Ancien Régime*.

truit, qui domestique les animaux demi-sauvages, établit une ferme, un moulin, une forge, un four, des ateliers de chaussure et d'habillement, qui recueille les misérables, les nourrit, les occupe, les marie, et de leur campement fait un hameau, puis un village. Si bien qu'un grand philosophe allemand et protestant, Leibnitz, dira, en parlant de ces moines : « Celui qui ignore leurs services ou les méprise n'a qu'une idée étroite de la vertu. »

« Que le maître ait ces sentiments, qu'il marque du respect pour ces religieux, ouvriers infatigables de notre civilisation, nommée à bon droit chrétienne, qu'il fasse passer ce respect dans son enseignement, et l'enfant ne sourira pas s'il rencontre un moine à la tête et aux pieds nus, à la robe de bure serrée d'une corde.

« Est-ce tout pour cette première assise déposée par l'Eglise ? Non, certes. A chaque siècle le maître peut montrer l'action bienfaisante du pape, de l'évêque et du prêtre. L'histoire aujourd'hui s'incline même devant l'intervention de l'Eglise dans les affaires temporelles des premiers siècles. « Jusqu'à la fin du douzième siècle, dit M. Taine, si le clergé pèse sur les princes, c'est surtout pour refréner en eux et au-dessous d'eux la barbarie renaissante. »

« Oui, je le veux bien, dira-t-on peut-être ; mais passons, laissons-là ces commencements ; arrivons au delà des temps où l'Eglise, je vous le concède, brille de tout l'éclat du génie et de la vertu, au delà de ce dix-septième siècle où se rencontrent saint Vincent de Paul et Bossuet : quel spectacle nous présente le dix-huitième siècle avec ses prélats et ses abbés de cour ! où me montrerez-vous alors le génie et la vertu ? — Le génie n'est point donné à l'Eglise à chaque siècle ; mais n'allez pas, parce que quelques scandales frappent tous les yeux, méconnaître les mérites de la grande majorité du clergé français. Croyons-en l'historien qui a le plus étudié notre histoire au dernier siècle.

« J'ai commencé, dit M. de Tocqueville, l'étude de l'ancienne société, plein de préjugés contre le clergé ; je l'ai finie plein de respect. » Demeurons-en à cette conclusion de respect et soyons assurés que, si nous faisons passer ce sentiment dans notre enseignement, ce sera au grand profit de la vérité historique et aussi de « la clarté morale » de l'histoire. Encore un mot cependant.

« Comment pourrait-on ne pas inscrire, je ne dis pas seulement à l'honneur de notre Eglise de France, mais à l'honneur de notre histoire, la fidélité de nos évêques et de nos prêtres au temps de la persécution ? A cette fidélité comparez les palinodies de l'Eglise d'Angleterre au seizième siècle, les reniements de ce clergé, orthodoxe et schismatique sous Henri VIII, protestant sous Edouard VI, revenant au catholicisme sous Marie Tudor, pour retourner au protestantisme avec Elisabeth. L'Angleterre, à qui nous envions ses mœurs politiques, n'aurait-elle point aussi quelque chose à admirer chez nous ?

« La seconde assise, c'est l'homme de guerre qui l'a posée. Ici se présente la grande question : Y a-t-il eu, au commencement du régime aristocratique de la féodalité, violence et conquête ? Écoutons nos historiens les plus judicieux, M. Guizot (1), M. Fustel de Coulanges (2) ; ils nous démontrent qu'il y a eu d'abord protection du faible désarmé par l'homme fort et armé. « Sur chaque domaine, dit M. Taine qui les résume, apparut comme bienfaiteur et sauveur un homme qui, sachant se battre, présenta sa poitrine à l'ennemi, tint ferme et couvrit le sol de son épée (3). » Et c'est sous cette épée protectrice du « gendarme héréditaire » que se forma le groupe de maisons qui devint le hameau, le village, la paroisse, la commune.

« Ces « gendarmes héréditaires » ou seigneurs, furent les héros des croisades et de maintes expéditions glorieuses ; ils portèrent le nom français aux extrémités du monde alors connu. Que devinrent-ils quand s'accomplit la transformation de la France féodale en France monarchique ?

« Un petit nombre prit parti contre le roi ; le grand nombre soutint le roi contre ce petit nombre de rebelles.

« Mais, direz-vous, ce n'est pas là ce que m'ont appris mes livres et mes maîtres. On m'a répété que les seigneurs avaient été les adversaires constants de la royauté, et à chaque règne, de Louis le Gros à Richelieu, on m'a montré le roi réprimant les seigneurs. — Je sais bien que vos livres le disent, et ils ont en partie raison ; mais il a suffi d'une faute de rédaction pour causer votre erreur et vous empêcher d'être juste. Oui, Louis le Gros a triomphé des barons pillards du domaine royal, il a pris Montlhéry, il a détruit le Puiset, il a vaincu Bouchard de Montmorency, mais avec quel secours ? Avec celui de la noblesse fidèle, plus nombreuse que la noblesse félonne. A cinq siècles de là, c'est encore avec la noblesse fidèle que Richelieu vainquit la noblesse rebelle à Castelnaudary et à la Marfée.

« Vos livres ne devraient donc pas dire : les seigneurs ou les grands, mais quelques seigneurs, un certain nombre de seigneurs s'armèrent contre le pouvoir royal, etc... Cette correction qui semble ne porter que sur les mots redressera du même coup une erreur historique.

« Pour en finir avec cette noblesse d'autrefois, il ne serait pas hors de propos de rappeler le rôle qu'elle a joué à la guerre. Elle a été pendant de longs siècles « le plus tranchant instrument de nos victoires, » pour nous servir d'un mot de Henri IV. Son sang a coulé à flots sur tous les champs de bataille : pour n'en prendre

(1) *Hist. de la civilisation en France.*

(2) *Institutions de la France.*

(3) *Origines de la France contemporaine : l'Ancien Régime.* Ce volume commence par un premier chapitre sur la *Structure de la société française*, dont la lecture est très profitable.

qu'un, celui de Senef, sur sept morts on relevait un officier. Quant à la maison du roi — la pépinière des états-majors d'alors, — elle décide la victoire. Nos ennemis ne parlaient qu'avec terreur « de cet invincible fantôme, chamarré d'or et d'argent, » qu'ils avaient tant de fois entrevu dans la fumée des batailles. Troupe héroïque qui savait enlever par surprise une place de premier ordre comme Valenciennes, charger l'épée à la main, à la tête de l'infanterie comme à Steinkerque, ou, rangée en cavalerie de réserve comme à Nerwinde, rester impassible pendant de longues heures sous le feu meurtrier du canon ; c'est alors que notre adversaire Guillaume, roi d'Angleterre, poussa ce cri d'admiration et de haine : « Oh ! l'insolente nation ! » A Fontenoy les pages eux-mêmes chargèrent la colonne anglaise. On envoyait ainsi au feu avec une étrange prodigalité ces escadrons d'officiers qui correspondaient à nos écoles militaires d'aujourd'hui. Quand, aux jours de grands désastres, ces écoles demandaient à marcher contre l'invasion menaçante, Napoléon répondait avec raison : « Je ne tuerai point ma poule au œufs d'or. »

« Certes à ces victoires d'autrefois l'armée de la France nouvelle peut opposer d'autres victoires, moins profitables il est vrai, mais peut-être plus éclatantes encore. Fière d'une épopée militaire incomparable, il lui est facile de rendre justice à l'armée de la vieille France. Toutes deux ne se sont-elles point mêlées sur les premiers champs de bataille de la Révolution, et n'a-t-on pas entendu à Valmy les cris de guerre de nos vieux régiments : « En avant, Champagne sans tache ! En avant, Navarre sans peur ! » Lafayette, Dumouriez, Carnot, Desaix, Davoust, Berthier, Bonaparte lui-même, officiers d'avant 1789, combattirent à côté des officiers de la Révolution, Marceau, Hoche, Ney, Soult, Masséna. Confié à toutes ces mains, notre drapeau fut bien tenu.....

« Ainsi, les deux premières assises ont été posées par l'homme d'église et l'homme de guerre. C'est le roi qui a placé la troisième. Pendant huit cents ans, par mariage, conquête, achat, héritage, il a construit la France. Il a été le libérateur du pays contre les étrangers, contre les Anglais au quinzième siècle, contre les Espagnols au seizième, son défenseur contre les Allemands au dix-septième. Au dedans, dès le douzième siècle, le casque en tête et toujours par chemins, il est le grand justicier, il démolit les tours des brigands féodaux, il réprime les excès des forts, il protège les opprimés, il abolit les guerres privées, il établit l'ordre et la paix : œuvre immense qui, de Louis le Gros à saint Louis, de Philippe le Bel à Charles VII et à Louis XI, de Henri IV à Louis XIII et à Louis XIV, se continue jusqu'au milieu du dix-septième siècle (1). »

(1) Taine, *les Origines de la France contemporaine*, t. I, p. 41.

« Établie sur cette triple assise, la France a paru bien grande au monde. Quels siècles que le treizième et le dix-septième siècles, pour ne prendre que deux époques de notre longue histoire !

« Cette France féodale et communale du dix-huitième siècle, dit M. Weiss, (et nous sommes heureux de citer cette belle page) on la juge d'ordinaire avec une phrase toute faite, une phrase imbécile, « les ténèbres du moyen âge. » Eh bien ! sachez-le, cette France-là avec d'autres vertus, d'autres qualités, d'autres sources d'émotions et de jouissances, a valu, tout au moins, pour l'éclat jeté dans le monde, la France de Louis XIV et la France d'aujourd'hui... La plupart de nos contemporains se figurent la robuste enfance de notre nation comme celle d'une pauvre créature chétive et malingre, séquestrée dès sa naissance et jetée dans un donjon humide. Ils sont persuadés qu'en toute chose ils sont fort au-dessus de leurs ancêtres. Eh bien ! non, non ! Savez-vous que, si je comparais seulement la surface territoriale occupée en ce moment par notre race et celle qu'occupaient dans le monde alors connu, c'est-à-dire dans le bassin de la Méditerranée, nos aïeux de l'an 1100 à l'an 1300, j'aurais peur d'être amené à conclure qu'une des qualités essentielles d'un grand peuple, la force d'expansion, est chez nous en décroissance. De 1100 à 1300, les chevaliers de France avec leurs hommes se montrent partout ; ils fondent partout des empires, des principautés, des royaumes et des baronies françaises. Il y a eu presque en même temps, nous l'oublions trop, un roi français à Naples et en Sicile, un roi français à Jérusalem, un roi français en Chypre, un empereur français à Constantinople, des princes français à Edesse, à Antioche, en Sicile, en Morée, à Corfou ; il y a eu un roi français même à Londres ; car notre langue, nos mœurs et nos lois ont dominé l'Angleterre pendant deux cents ans. Le nom de France fut alors, pendant un siècle ou deux, ce qu'avait été autrefois le nom de romain ; et un Italien illustre, Brunetto Latini, le maître de Dante, put intituler l'un de ses livres : « De l'universalité de la langue française. » Ce titre paraîtrait aujourd'hui exagéré ; il y a deux langues qui nous disputent actuellement le monde, la langue allemande et la langue anglaise (1). »

L'auteur de cette page éloquente a grand soin d'ajouter qu'il ne forme pas le vœu de nous voir transportés en plein treizième siècle. Il a voulu seulement nous rendre justes envers le passé.

« Du huitième passons au dix-septième siècle, au siècle de Henri IV, de Louis XIII et de Richelieu, de Louis XIV. Quand on songe qu'un même siècle a vu ces trois rois et l'incomparable cortège de grands hommes qui les entourent, on pourrait craindre

(1) J.-J. Weiss, leçon sur le roi saint Louis et le sire de Joinville, publiée par *la Revue des cours littéraires*, 17 février 1866.

de se complaire dans ce sentiment d'admiration patriotique, si les étrangers n'avaient salué d'une acclamation unanime ce siècle auquel Louis XIV a donné son nom.

« L'Europe, dit Frédéric de Prusse, fut enthousiasmée du caractère de grandeur que Louis XIV inspirait à toutes ses actions, de la politesse qui régnait à sa cour et des grands hommes qui illustraient son règne. » Ces hommes illustres, auprès desquels le roi paraissait grand encore, c'est Colbert et Louvois, c'est Turenne et Condé, Luxembourg et Villars, Duquesne et Tourville, Corneille et Racine, Boileau, La Fontaine et Molière, Bossuet et Fénelon, pour ne nommer que les premiers. Et j'oublie les arts et j'ometts les sciences. Quel pays peut présenter à l'admiration et à la reconnaissance de l'humanité tant et de tels génies ! »

Avec la même clairvoyance et la même honnêteté, M. Hubault, qu'il nous en coûte de ne pas copier encore et qu'on voudra consulter dans son excellent livre, montre les grandeurs de la France, même sous Louis XV. Sans la justifier, il excuse la révocation de l'édit de Nantes, sur l'état des esprits à cette époque et la pratique des autres gouvernements. Il fait justice de l'odieuse imputation de la torture à la justice française. Il se plaît à montrer la grande part du peuple dans les mérites et la gloire de ces temps si calomniés. Enfin, il montre que la France moderne, avec le paupérisme, la misère née de la grande industrie manufacturière, est mal venue à reprocher au passé les souffrances matérielles qu'il a connues et que son état moral, incontestablement supérieur, l'aidait si bien à supporter.

### § III. — *Le goût de la vertu.*

Le dernier but de l'enseignement, on l'a souvent répété, c'est de tourner l'âme à la perfection morale, à la vertu. Plus ce but semble méconnu aujourd'hui, plus il faut le proclamer. Or, bien loin de se soustraire à cette loi suprême, l'histoire y est des premières soumise. Voilà

pourquoi saint Augustin nous a dit déjà, déterminant ainsi son premier devoir, « qu'elle raconte les faits avec fidélité et pour l'utilité (1) ; » si l'histoire doit être vraie, c'est pour être utile, pour être utile à la vertu. Comment pourrait-elle autrement former la raison pratique, ce qui est, on l'a dit et prouvé, son objet principal ? Il faut donc qu'elle s'inspire du goût de la vertu, et qu'elle soit ainsi en état de le développer dans les jeunes cœurs.

Le moment est venu de nous étendre sur l'efficacité morale de l'histoire ; et nous allons d'abord bien établir cette condition essentielle de son enseignement. Nous dirons ensuite comment l'histoire, tout en s'abstenant d'enseigner didactiquement à la manière des moralistes, doit atteindre son but moral par les exemples, insistant de préférence sur les belles actions, et s'attachant à exprimer des faits eux-mêmes la moralité qui s'en dégage toujours, pour peu qu'on les observe avec patience et pénétration.

I. Saint Augustin a condamné les savants qui, « trahissant la vertu et méconnaissant Dieu, croient faire chose grande de mettre une extrême curiosité et ardeur à pénétrer cette masse universelle des corps qu'on appelle le monde (2). » Serait-on moins coupable d'étudier, avec ce même défaut d'intelligence et de foi, le monde meilleur des esprits ? Ainsi agirait l'historien qui s'en tiendrait au récit des faits retentissants, aux vastes expéditions, aux batailles mémorables, aux déchirements des États, à la chute des vieilles institutions. Ces événements ne sont que le corps de l'histoire ; il faut mettre l'âme en scène (3).

(1) *Historia facta narrat fideliter atque utiliter. De Doctr. Christiana*, lib. II, 44.

(2) *Sunt qui, desertis virtutibus, et nescientes quid sit Deus, magnum aliquid se agere putant, si universam istam corporis molem, quam mundi nuncupamus, curiosissime intensissimeque perquirant. De morib. Eccl.*, cap. XXI.

(3) « Epigraphistes, archéologues, chercheurs, de tous les noms



L'homme n'est pas seulement « le plaisir de l'homme, » comme nous l'a dit Bossuet; il est son conseiller, même quand il garde le silence; dans ses actions bonnes ou mauvaises, on peut, on doit chercher, selon la manière de les raconter, une leçon de vertu. Ainsi l'ont entendu tous les maîtres; et ils prescrivent à l'historien, s'il veut être fidèle à sa mission, d'exposer la vie des personnages, de leur ouvrir en quelque sorte le cœur, pour en exprimer des leçons vivantes de morale que son goût du bien saura trouver et communiquer.

« Que l'historien, dit Cicéron, ne se borne pas à développer le récit des faits, mais la vie et le caractère des hommes qui marquent par le nom et la réputation (1). » Denys d'Halicarnasse développe la même idée en entrant plus au vif : « Que l'historien, dit-il, pénètre leur vie, et qu'il montre si elle a été vertueuse et réglée, s'ils ont respecté les mœurs et les institutions des ancêtres (2). » — « Ce qui est surtout salutaire et fructueux dans la connaissance des événements, dit Tite-Live, c'est de contempler, exposés dans d'illustres écrits, les enseignements de tout exemple. Là se trouve ce qu'il faut imiter ou pour soi-même ou pour le gouvernement, ce qui est honteux à entreprendre, honteux dans le résultat, et qu'il faut par conséquent éviter (3). » — « Le principal office de l'his-

et de toutes les écoles, fouillez les archives, déchiffrez les vieux manuscrits; compulsez et comparez; interrogez les lois, les chartes, les médailles, les monnaies, les inscriptions, les monuments; préparez, avec autant de méthode que de constance, les éléments de l'histoire: mais gardez-vous de l'écrire, si vous n'avez d'abord étudié et si vous ne connaissez l'âme humaine: vous rédigeriez des annales, vous n'écririez pas l'histoire. » M. CH. CHARAUX, *De la Pensée*, p. 102.

(1) Explicentur non solum res gestæ, sed etiam qui famâ ac nomine excellent, de cujusque vitâ ac naturâ. *De oral.*, lib. II.

(2) Sed insuper ut vitas eorum, num moderati ac temperantes, morumque patriorum atque institutionum observantes fuerint, ostendant. *Antiq. rom.*, lib. V.

(3) Hoc est præcipue, in cognitione rerum, salubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta, in illustri posita monumento, intueri:

toire, dit encore Tacite, c'est, je crois, de ne pas laisser les vertus dans le silence, et d'inspirer aux paroles et aux actions perverses la crainte qui vient de la postérité et du déshonneur (1). »

Ces textes nous préparent à entendre Bossuet ; et, après ces affirmations de la sagesse païenne, c'est bien en vain qu'on essaierait d'attribuer, comme quelques-uns l'ont osé, à une pointe d'humeur les anathèmes du *Traité de la concupiscence* contre la curiosité pure dans l'étude de l'histoire (2) ; autrement dit, contre la manière d'étudier seulement les faits pour les savoir, sans en tourner l'exposition, sans en exprimer la lumière, au profit du bien. Non : quand Bossuet déclare que, dans l'étude de l'histoire, on encourt l'inculpation du vice de la curiosité (3), « si l'on ne s'attache pas à *tirer de toutes choses quelque exemple utile à la vie humaine* ; que, à cette condition seulement, il faut souffrir et même louer l'étude de

inde tibi, tuæque reipublicæ, quod imiteris capias ; inde fœdum inceptu, fœdum exitu, quod vites. *In præf.*

(1) Præcipuum munus anualium reor, ne virtutes sileantur, utque pravis dictis factisque, ex posteritate et infamiâ, metus sit. *Annal.*, lib. III. — Montaigne a dit dans le même sens : « Que le maistre s'attache où vise sa charge, à faire practiquer à l'élève les grandes âmes des meilleurs temps, et à moins imprimer dans son esprit *les dates que les mœurs* ; en un mot, à ne luy apprendre pas tant les histoires qu'à en judger. » *Essays*, liv. 1<sup>er</sup>, chap. XVIII.

(2) Bossuet rattache à la *concupiscence des yeux* la curiosité de savoir ce qui se passe dans le monde, les intrigues, les ressorts cachés des actions ; et il la découvre et la poursuit jusque dans les siècles passés les plus éloignés. « C'est de là, dit-il, que nous vient cette insatiable avidité de savoir l'histoire. On se transporte en esprit dans les cours des anciens rois, dans les secrets des anciens peuples ; on s'imagine entrer dans les délibérations du Sénat romain, dans les conseils ambitieux d'un Alexandre ou d'un César, dans les jalousies politiques et raffinées d'un Tibère. » *Traité de la concupiscence*, chap. VIII.

(3) Le mot vice n'est pas ici un *lapsus calami* ; il est intentionnel. Saint Thomas n'hésite pas à condamner à titre de vice, opposé à la *studiosité* qu'il rattache à la tempérance, la *curiosité*, c'est-à-dire le désir déréglé de savoir. Or il montre un des caractères de ce dérèglement dans l'omission du devoir de premier ordre qui oblige à rapporter à Dieu et à la vertu, tout ce que nous étudions. 2<sup>o</sup> 2<sup>o</sup> *Quæst.* CLXXVII, art. 1<sup>o</sup>.

l'histoire ; que rien n'est plus inutile que de tant s'arrêter à ce qui n'est plus, que de rechercher toutes les folies qui ont passé dans la tête d'un mortel, que de rappeler avec tant de soin ces images que Dieu a détruites dans sa cité sainte, ces ombres qu'il a dissipées, tout cet attirail de la vanité qui de lui-même s'est replongé dans le néant d'où il était sorti ; » quand Bossuet exprime ces magnifiques dédains, il n'est pas seulement dans son droit d'orateur sacré et de sublime écrivain, il est dans la simple vérité qu'il ne fait qu'affirmer avec plus d'ampleur et de netteté que les païens, ou plutôt il n'est dans son droit que parce qu'il est dans la vérité.

Il ne contredit pas ce qu'il a dit ailleurs, savoir « qu'il serait honteux à tout honnête homme d'ignorer le genre humain et les changements mémorables que la suite des temps a faits dans le monde (1). » Mais il trace son devoir à cette revue des vicissitudes humaines. D'accord avec saint Augustin, dans un texte qui a été cité ailleurs (2), il entend que les ruines exercent en nous autre chose qu'une curiosité périssable comme elles ; et qu'instruit par ces écroulements, l'esprit s'élève en haut, là où les choses immortelles et immuables nous attendent pour nous investir de leur stabilité.

Ne faudrait-il pas être bien téméraire pour mettre en doute la belle, salutaire et essentielle conclusion qui se dégage de ces hautes autorités, savoir que l'histoire est chose vaine et même condamnable, quand elle ne tend pas, à l'aide de l'étude de l'homme, à rendre l'homme vertueux ? Le meilleur dans l'art d'écrire ou d'enseigner l'histoire sera donc celui dont l'âme droite et pure, par conséquent sympathique

(1) *Discours sur l'histoire universelle*. Avant-propos.

(2) In consideratione creaturarum non est vana et peritura *curiositas* exercenda : sed gradus ad immortalia et semper manentia faciendus. *De verâ religione*, cap. XXIX, — Voir les *Vrais principes*, 2<sup>e</sup> édit., p. 190 et suiv.

et ordonnée par rapport à la vertu, aura, pour la trouver sous la surface des événements, ce flair délicat et sûr qui est la gloire du talent, et pour la communiquer, cette aisance de l'homme de bien qui fait les honneurs de son domaine et qui aime à partager les dons excellents que Dieu lui a prodigués.

II. — Mais il ne faut pas oublier que l'histoire, pas plus que la poésie, n'est une œuvre à proprement parler *didactique*, et que l'historien n'est pas un moraliste. Ici reviennent les réserves qui ont été faites quand on a traité de la moralité dans les lettres (1). Il faut donc dire aussi de la moralité historique qu'elle agit surtout par les exemples ; « qu'elle s'exhale en quelque sorte du tissu de l'œuvre et du jeu des caractères. » Elle nous rend meilleurs en nous faisant, selon le mot de Montaigne, « pratiquer les grandes âmes des meilleurs siècles. »

La poésie, il est vrai, opérant dans l'idéal, taille son œuvre, si l'on peut ainsi dire, sur les patrons mêmes du beau ; elle crée et elle dispose ses personnages sur « le champ de la grande bataille de la vie (2), » de manière à ménager à la vertu ce noble contentement, non de la fortune, mais d'elle-même, que nous avons dit être accessible à nos efforts et digne de nos meilleurs désirs (3). L'histoire est obligée de prendre les hommes tels qu'ils sont ; mais dans cette sphère du réel, moins élevée, plus variée et plus pratique que l'idéal, elle aura dans l'exposition des faits le moyen d'être exemplaire, en procédant par exclusion et par choix, ainsi qu'on va bientôt le dire. Surtout, que son langage lui garde sévèrement sa dignité, évitant dans le récit du réel ces abaissements du *réalisme* qu'une école

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 323.

(2) *Militia est vita hominis*. JOB. VII, 1.

(3) *Op. cit.*, p. 327.

a mis à la mode, les trouvant accommodés à sa manière de juger et de sentir. A ces conditions, la portée morale de l'histoire n'aura que plus d'influence et d'effet.

On sera donc sobre de ce qu'on appelle les réflexions sur les choses. « Il ne faut mêler aux récits historiques, a dit Joubert, que des réflexions telles que l'intelligence d'un lecteur judicieux ne suffirait pas pour les lui suggérer (1). » Quand il s'en présente une occasion, on s'attachera à raisonner en termes simples, évitant ce genre de traits sentencieux, comme saint Jérôme les reprochait à un contemporain, qui les disposait à la fin des phrases en cadences visant à la finesse (2). Cette intention trop marquée de moraliser, surtout en accusant ainsi de la prétention, n'est pas dans la mission de l'historien ; elle étonne et met en garde contre lui. C'est la morale de l'histoire, non la morale à propos de l'histoire, comme on l'a dit de la manière de Rollin, que le lecteur, même l'élève, attendent de l'historien ou du maître.

A qui objecterait l'exemple de Tacite, on peut facilement répondre qu'il est en droit de faire exception, et qu'on reconnaîtra ce droit à tout historien qui pourra justifier d'un tel génie, exprimant une telle âme et procédant avec même sagesse et même mesure. Ses sentences sont souvent comme l'éclosion d'un fruit mûrissant à son heure, et tombant de lui-même sur les sillons que ses longues et silencieuses observations ont fécondés. Souvent aussi, c'est une opinion philosophique ou religieuse qu'il expose modestement, en laissant légèrement entrevoir ses préférences. Plus souvent encore, c'est un cri d'indignation ou d'amère tristesse, qui éclate à la vue des vices, des bassesses, des infamies dont il voit dans le passé la douloureuse et incessante trame, ou dont, plus à plaindre encore, il est lui-même

(1) *Pensées.*, tit. XXIII, cxviii.

(2) *Mores puerorum, argutas sententias, in clausulis struis. Ad Pammachium.*

le témoin ; ou bien un gémissement sur le sort, inexplicable pour le sage païen, de l'humanité opprimée par les passions des forts.

Mais jamais il ne prend le ton du moraliste, jamais il ne se drape en philosophe. Ce sont des traits qui échappent à sa main d'honnête homme ne pouvant plus contenir sa colère ; des incisives jetées dans sa phrase courte, acérée, nerveuse, palpitante. Il faut même y regarder de près, si l'on en veut sentir la mâle et fortifiante énergie. Dans l'écrivain ordinaire, c'est la place de ce que l'on appelle remplissage ; un talent supérieur entend que ces membres de la période aient chacun une utilité de détail et que nul mot ne sonne creux. Mais il n'appartient qu'à un génie de premier ordre de les faire servir à rendre des vérités générales ; d'où il se trouve que les faits et gestes des hommes, encadrés en quelque sorte dans ces axiomes et comme dilatés par leur lumière, s'élèvent aux dimensions de l'âme et de l'humanité elles-mêmes, et en sont pour nous l'expression.

Voici Pison, le fils adoptif de Galba. Les partisans de l'empereur comptent sur lui, entre autres raisons, à cause de sa haine contre Vinius, l'ennemi de Galba : sur quels motifs cette opinion de haine s'est-elle accréditée ? « C'est que leur propre colère le veut ainsi, et que plus facilement on croit à la haine (1). » Quel jour jeté, en deux mots, sur les illusions de la passion, et sur ce triste fonds de méchanceté de l'âme humaine abandonnée à elle-même.

Voyez Othon en train de faire sa popularité : « Des révérences à la foule ; des baisers qu'il lui jette, toute sorte de servilisme pour le pouvoir (2). » Les deux premiers

(1) Irati ita volebant, et quia facillus de odio creditur. *Hist.* I, XXXIV.

(2) Adorare vulgus, jacere oscula: omnia serviliter pro dominatione. *Ibid.*, XXXVI. Les traducteurs qui restreignent la portée de cette phrase à Othon oublient que l'histoire elle-même, par la bouche de ceux qui aiment à la citer, lui a donné un sens absolu.

traits sont seulement des griffes sur le front du solliciteur ; mais le dernier a, dans la pensée de l'auteur, une portée générale : ce sont les bassesses de l'ambition elle-même dont il fait justice. Quelle injure à son génie, si on réduisait ce coup de maître à la simple mesure d'Othon dont Tacite a évidemment voulu faire un type ! — Un peu plus loin, pendant le festin qu'il donne, soudain éclate un tumulte de soldats : comme est exposée au vif cette propension à la crainte qui, dans les agitations sanglantes devenues périodiques, atteint tout le monde, même ceux qui sont les premiers redoutés : « Les convives s'épouvantent ; Othon lui-même, ainsi qu'il arrive quand les esprits penchent au soupçon, quoique saisi de crainte, était craint (1). »

Ces textes, pris à livre ouvert en un même lieu, sont les premiers qui soient tombés sous la main, preuve certaine que telle est bien l'admirable et profonde manière de Tacite. Que serait-ce si l'on avait choisi de préférence ceux qui sont dans la mémoire de tous les lettrés ? Les Germains n'ont pas de mines de métaux précieux : quelle question pose à ce sujet l'auteur, sans la résoudre, à ceux qui tranchent à la légère de l'économiste en science politique ou sociale ! « L'argent et l'or ont été refusés par les dieux : est-ce, de leur part, preuve de bienveillance ou de colère (2) ? » Vitellius, voisin de la mort, donne des marques honteuses de frayeur ; Germanicus, arrivé sur le champ de bataille de Varus, contemple l'affreux spectacle que le pinceau de Tacite, en quelques traits, enfonce dans les yeux et dans le cœur. Ce n'est pas seulement Vitellius, « c'est le sort et le lieu où est descendu le pouvoir, qui sont l'objet de la compassion ; » — ce n'est pas seulement le carnage des légions

(1) Ut evenit inclinatis ad suspicionem mentibus, quum timeret, timebatur.

(2) Argentum et aurum propitii, an irati, Dei negaverint dubito. *De morib. Germ.*, v.

d'Auguste, « c'est la fortune des armes et le sort de l'humanité que pleure l'armée attendrie (1). » — Germanicus, objet de jalousie pour Tibère qui le poursuit, obtiendra-t-il une retraite sûre par sa magnanimité et sa patience? Non, dit incidemment notre penseur profond, « parce qu'il est d'usage de haïr ceux qu'on a maltraités (2). »

Il faut nous arrêter, mais non sans justifier, s'il était nécessaire, le lieu de cette digression, en faisant observer que, dans toutes ces citations, c'est bien la formation morale qui trouve son profit, même dans celles où est exprimé un simple fait d'expérience générale. Car à l'âge où l'on traduit Tacite, il est nécessaire d'ouvrir des vues sur le monde, et de montrer, avec les réserves dont ce grand homme ne s'est jamais départi et qu'on va recommander, les traits généraux de la malice humaine pour apprendre à s'en garantir.

III. — Leibniz, dans les lignes suivantes, en rappelant l'obligation qui s'impose à l'histoire de servir à la moralité, signale un défaut trop ordinaire: « Je trouve, dit-il, que c'est un défaut des historiens *qu'ils s'attachent plus au mal qu'au bien*. Le but principal de l'histoire, aussi bien que de la poésie, doit être d'enseigner la prudence et la vertu par les exemples, et puis de montrer le vice d'une manière qui en donne de l'aversion, et qui porte ou serve à l'éviter (3). »

Cette disposition à insister sur le mal, que signale et condamne notre philosophe, il en a été parlé quand on a traité, au volume précédent, de la *moralité* en littérature(4).

(1) Plerique hand perinde Vitellium, quam casum locumque principatus, miserabantur.—Cupido Cæsarem invadit solvendi suprema militibus ducique; permoto ad miserationem omni, qui aderat, exercitu, ob propinquos, amicos., denique ob casus bellorum et SORTEM HOMINUM. *Annal.*, I, LXI.

(2) Mos est odioso quos læseris.

(3) *Essais de Théodicée*, II<sup>e</sup> partie, n<sup>o</sup> 148.

(4) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, I<sup>er</sup> vol., p. 323 et suiv.



On a dit qu'elle relève de ce fonds d'instincts mauvais qui est dans toute âme telle que l'a faite la déchéance originelle, et que les écrivains sont toujours enclins à caresser, même à leur insu, soit en eux-mêmes pour la satisfaire, soit en autrui pour s'assurer plus de vogue.

Tenons-nous en garde : ne parlons du mal qu'avec une aversion sincère, profonde et soutenue ; calme cependant, sauf le cas où il est de l'honnête homme de laisser échapper une indignation que son cœur ne peut plus contenir ; très réservée, délicate, chaste dans l'expression. Il est désirable que l'histoire traite le mal sous la forme abstraite et générale ; Tacite, non Suétone ou Juvénal, est le modèle à imiter.

Il monte du vice des odeurs malsaines, quand il est présenté sous des formes concrètes. Or, notre âme, désordonnée et pervertie dans ses goûts, éprouve pour ces exhalaisons, tout en les jugeant odieuses, on ne sait quels secrets attrait ; d'où résulte le danger, pour l'auteur, de dépasser la mesure, et pour le lecteur, de s'arrêter là où il devrait hâter le pas. Le dégoût du vice s'affaiblit d'autant, et, dans la même proportion, peut s'affaiblir la constitution morale de l'âme.

C'est aussi une force de moins au moment de la tentation. La mémoire, une fois peuplée des récits du mal, en garde les empreintes avec une déplorable fidélité, soit châtement divin, soit influence et complicité des attrait qui viennent d'être signalés. Au moment donc où le mal sollicite, si l'on est trop instruit des scandales, ils se présentent au souvenir pour justifier les instincts mauvais et ébranler la résistance. Si, au contraire, l'âme croit à la vertu, et si, formée par de grands exemples, elle regarde le vice comme une honte et le crime comme chose monstrueuse, la tentation soulève en elle une horreur qui prêterait de l'énergie aux ressorts de son courage.

Combien n'est-il pas urgent d'appliquer ces considéra-

tions surtout au premier âge ! « Il serait à souhaiter, a dit un moraliste, que les enfants crussent que tous les hommes sont sages : l'idée du mal leur semblerait beaucoup plus affreuse. Non seulement on les corrigerait plus tôt de leurs défauts, mais on les conduirait encore plus aisément à la perfection. Il n'est pas possible que celui qui croirait être seul vicieux dans le monde le fût longtemps (1). »

Ici donc reviennent les recommandations faites précédemment, et fondées déjà sur de hautes autorités, de mettre l'homme en scène, mais sous l'aspect surtout où il doit nous apparaître bon ou en voie de le devenir, nous entraînant après lui dans la lutte contre le mal, jusque sur les cimes de la vertu. Qu'il se montre à nous, non pas seulement gagnant de grandes batailles à force de génie et de bravoure, et étendant les frontières de son pays ; non pas seulement présidant ces fêtes brillantes dont les tableaux font rêver d'un faux avenir l'imagination des jeunes gens, et s'enivrant d'une gloire que suit et dévore le plus souvent la volupté, la volupté qui est, quoiqu'on la farde et qu'on la pare, le hideux châtiment de l'orgueil ; non pas même seulement relevant les arts, dictant des lois sages et faisant régner autour de lui la paix et la prospérité ; mais craignant Dieu, aimant les hommes, étudiant la vérité et faisant le bien, quel que soit d'ailleurs son genre de célébrité. « Si le monde vaut quelque chose, a dit un éminent professeur de philosophie (2), c'est par les grandes âmes de citoyens

(1) J. PIC, *Maximes et réflexions sur l'éducation de la jeunesse*, liv. I, XXI. — Un peu plus haut il avait dit : « Attachez-vous moins à entretenir les enfants des vices des hommes que de leurs vertus. C'est assez, pour leur faire éviter le mal, que de leur proposer le bien, puisque l'un est l'exclusion entière de l'autre. N'allez pas dire qu'il est nécessaire de savoir le mal pour l'éviter : il est des crimes inconnus aux enfants, dont on ne doit jamais les entretenir, sous quel prétexte que ce soit... On doit prendre autant de précaution pour les leur faire toujours ignorer que l'on est obligé de prendre de soin pour leur apprendre les vertus qu'ils ne savent pas. »

(2) M. CH. CHARAUX, *la Pensée et l'Amour*, p. 45. L'auteur parle

et de sages, d'orateurs et de poètes, formées à l'école de la vraie *sagesse*, de celle qui éclaire l'homme pour le rendre meilleur, qui ne sépare point la culture du cœur de celle de l'esprit et les théories sur la vertu de la pratique de la vertu : *Virtutis enim laus omnis in actione est* (1). » Si ces âmes sont la richesse du monde, qu'elles soient donc le grand objet de l'étude de l'histoire !

Ici on nous saura gré de demander encore au maître en qui nous avons déjà loué la droiture de l'homme de bien dans le savoir du professeur, des exemples pour réduire ces principes à la pratique. Voici en quels termes il enseigne à ses collègues quels sentiments doivent animer leurs leçons, comme il a dit déjà que l'esprit de justice doit les éclairer :

« Nous avons dit dans quel esprit de justice le cours devait être fait. Nous voudrions dire quels sentiments doivent l'animer. « Lorsque notre âme est pleine de sentiments, écrivait Vauvenargues, nos discours sont pleins d'intérêt. »

« Le bon maître, que nous avons devant les yeux, pénétrera, pour ainsi dire, son enseignement de moralité, se souvenant que l'histoire doit être une perpétuelle leçon de justice et de morale, leçon qui s'applique, plus qu'on ne croit, à la vie privée du plus humble d'entre nous.

« Il dira que la gloire de Charlemagne est d'être le plus honnête des grands hommes. Il montrera à ses élèves que la justice fut pour saint Louis la suprême habileté. Il lui prouvera, par l'exemple de Louis XI, que la déloyauté est mauvaise conseillère. Il dira quelle véritable grandeur la religion donne à l'homme : saint Louis apparaît aux musulmans le plus fier des chrétiens ; il meurt avec une admirable prière pour l'armée, pour la France. « Cette pureté, cette douceur d'âme, cette élévation merveilleuse où le moyen âge porta son héros, qui nous la rendra ? Certainement la moralité est plus éclairée aujourd'hui. Est-elle plus forte ? Voilà une question bien propre à troubler tout sincère ami du progrès. » Qui dit cela ? C'est Michelet.

« Charles V meurt, comme saint Louis ; lisez le beau récit de

ici du monde et de la philosophie antiques ; par la simple substitution du mot de *sagesse* à celui de philosophie que nous nous sommes permise, nous avons cru pouvoir généraliser cette belle affirmation.

(1) CICÉRON., *De officiis*, I, VI.

Christine de Pisan. Quel patriotisme et quelle piété, et comme ces sentiments s'unissent bien ! Voyez Jeanne d'Arc : elle s'est mise à sa tâche patriotique avec l'entier sacrifice d'elle-même, « *n'en voulant avoir d'autre loyer que le salut de son âme.* »

« La sainteté est héroïque, mais les saints ou ceux qui leur ressemblent sont rares, surtout parmi ceux qui conduisent les affaires humaines. Cependant, et cela est bien de l'humanité « *diverse et ondoyante* », il se trouve que tels et tels de ceux-là ont eu leur heure de prière patriotique. Je laisse le païen Clovis et son vœu de Tolbiac. Un autre souvenir se présente à ma mémoire. Je me rappellerai toujours comment, lisant les *Mémoires* de Montluc, je fus vivement touché d'une certaine scène et reçus de François I<sup>er</sup>, oui, de François I<sup>er</sup>, une leçon que je n'attendais pas. Le Gascon Montluc a été député d'Italie au roi par le comte d'Enghien. Le comte demande à François I<sup>er</sup> la permission de livrer bataille. Son envoyé a présenté la requête devant le conseil ; on délibère. C'est la dernière armée de la France ; le souvenir de Pavie se dresse devant le roi. Faut-il tout remettre au hasard d'une bataille ? Montluc, dans une harangue véhémence, montre la victoire certaine ; le roi paraît ébranlé. Les plus vieux conseillers supplient François I<sup>er</sup> de ne pas changer d'avis « *sur les propos d'un fol enragé* ». Mais le « *roi soldat* », dont Montluc a remué le cœur, sent se réveiller en lui l'ardeur de Marignan, il va céder : « *Sire, dit alors l'amiral d'Annebaut, vous avez belle envie de leur donner congé de combattre. Faites une chose : priez Dieu qu'il vous veuille aider et conseiller ce que vous devez faire.* » Le roi se recueillit levant les yeux au ciel et joignant les mains, puis après un moment : « *Qu'ils combattent ! qu'ils combattent !* » s'écria-t-il. Et la réponse à ce cri fut la victoire de Cérisoles. Mais la bataille m'émeut moins que le combat livré dans le cœur de François I<sup>er</sup> et que cette prière muette.

« Louis XIV a bien des fautes à se reprocher, et de celles mêmes qui entachent François I<sup>er</sup> ; mais quelle grandeur simple dans l'aveu qu'il en fait, et quelle résignation chrétienne au jour des deuils de sa famille et des malheurs de la France ! « *Dieu me punit, je l'ai bien mérité ; mais suspendons mes douleurs sur les malheurs domestiques, et voyons ce qui se peut faire pour prévenir ceux du royaume.* » C'est à Villars que le roi tenait ce langage, et Villars allait vaincre à Denain.

« *Où le siècle penche, il faut l'appuyer* », a dit Joubert. Où le caractère national faiblit, il faut apporter le secours du conseil et de l'exemple. Que le maître ne cesse donc, non de recommander solennellement, mais de faire admirer et aimer, par l'à-propos de l'enseignement, par le choix des exemples, les vertus fortes de discipline, de dévouement, de sacrifice...

« *Voyez ces fantassins de Kléber qui défaillent un moment, mais qui se relèvent au cri de l'honneur. Après une longue marche dans le désert, haletants, épuisés, ils se refusaient à porter*

leurs blessés. Kléber accourt : « Misérables, leur dit-il, vous êtes des lâches, vous n'êtes pas des soldats ! Être soldat, c'est, quand on a faim, ne pas manger ; quand on a soif, ne pas boire ; quand on est épuisé de fatigue, marcher ; quand on ne peut plus se porter soi-même, porter ses camarades blessés : voilà ce que doit être le soldat ; misérables, reprenez vos blessés ! » Et les soldats les reprirent.

« Faites admirer les pontonniers du général Éblé comme les soldats de Kléber. Ils sont quatre cents à la Bérésina ; le salut de l'armée est dans leurs mains. Il faut, par un froid rigoureux, travailler dans l'eau nuit et jour, au milieu d'énormes glaçons, sous les boulets de l'ennemi, sans une heure de repos, en prenant à peine le temps d'avaloir, au lieu de pain, de viande et d'eau-de-vie, un peu de bouillie sans sel. Ils en devaient mourir presque tous. Le brave Eblé, qu'on avait vu, malgré son âge, entrer lui-même dans l'eau glacée pour diriger ses hommes, succombera un des premiers ; mais les ponts avaient été construits et l'armée avait passé !

« A côté de ces grands exemples de la vie publique, combien d'autres l'histoire ne nous fournit-elle pas pour la vie privée, pour notre vie de tous les jours ! Je voudrais qu'on en sût assez le détail pour s'aider d'elle à chacun de nos efforts vers le bien. Elle nous fournirait mille exemples. En voici un que nous venons de rencontrer. Un jour le prince de Condé, le vainqueur de Rocroy, avait repris durement un de ses officiers. Le mot à peine dit, il l'avait regretté. A quelques minutes de là, d'un ton radouci, il prie cet officier de l'aider à rajuster son manteau. L'officier, qui a senti ce retour chez le prince, lui dit en souriant : « Vous voulez vous réconcilier. » Et le prince d'ouvrir ses bras tout grands à l'officier qui l'embrasse. Croyez-moi, si cette histoire vous revient quand vous aurez cédé, envers un inférieur, à quelque mouvement de vivacité, vous aurez grande envie, vous aussi, de *vous réconcilier* ; sachez le faire aussi simplement et résolument.

« Enfin, et cette fois je m'arrête, l'histoire nous apprend tout, même la civilité. Un ami nous disait hier qu'il ne manquait jamais de saluer dans l'escalier la moindre servante et qu'il en avait reçu la leçon de Louis XIV (1).

« Ainsi l'histoire a des leçons sur tout et pour tous ; elle nous enseigne *beaucoup de bonnes honnêtetés*, comme disait Henri IV, et le maître qui la raconte peut, en les amusant, instruire, moraliser et polir les enfants, naturellement amis de l'histoire et surtout des histoires (2). »

(1) « Jamais, dit Saint-Simon, le roi n'a passé devant la moindre coiffe sans soulever son chapeau, je dis aux femmes de chambre et qu'il connaissait pour telles. » T. XII, p. 462.

(2) M. G. HUBAULT, *Livre du maître*, p. 34 et suiv. — Les

Une certaine réserve s'impose ici aux maîtres chrétiens, surtout aux prêtres. Revenir souvent sur ces exemples de moralité, ce serait s'exposer à faire dire qu'on veut ramener le cours d'histoire à ce genre didactique dont on a dit plus haut qu'il n'est pas le sien. S'il s'agit surtout des choses de la piété et de l'ordre surnaturel, on serait vite suspect de faire le rôle de sermonneur au lieu de rester professeur d'histoire, et l'on rebuterait l'esprit des enfants au lieu de l'édifier. Il y faut donc du tact et de la mesure. On évitera de trop puiser dans les histoires ou biographies pieuses. Mais on se gardera d'omettre les actions et les paroles édifiantes quand, venant d'ailleurs à propos, elles ont été recueillies dans les auteurs réputés hommes de science ou hommes du monde.

Par exemple, en 1662, lorsqu'un traité fit passer Dunkerque des mains des Anglais dans les nôtres, les officiers expulsés s'écrièrent en défilant devant leurs vainqueurs : « Nous rentrerons bientôt. — Oui, répondirent les Français, si nos péchés dépassent les vôtres (1). » Cette maxime, ce langage, semblent trahir une source « cléri-

Annales de l'Eglise fournissent des exemples admirables dans les derniers combats des zouaves pontificaux contre les révolutionnaires. C'est le capitaine Dufournel qui, allant au combat comme à une fête, met ses gants blancs, fait le salut militaire et, se tournant vers ses soldats, s'écrie : Messieurs, allons à la mort. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit : en avant ! — Et le lieutenant de Charette qui, voyant sa compagnie hésiter, s'élançe en criant : En avant, les zouaves, ou je vais me faire tuer sans vous ! — Et ce jeune Brésilien, qui faisait le signe de croix sur chacune des blessures qu'il recevait et qui s'estimait heureux d'en compter cinq, comme Jésus-Christ pour l'amour duquel il voulait donner sa vie ! — Et ce Hollandais, nommé Jong, qui, après avoir étendu à ses pieds quatorze ennemis, couvert de blessures et épuisé de fatigue, se met à genoux pour mourir ! — Et ce pieux et pur jeune homme qui, se sentant blessé à mort, prie un camarade de tirer de son sac une cravate blanche soigneusement conservée, et lui dit : Porte là à ma mère, c'est celle de ma première communion ; dis lui que le sang de son fils qui meurt pour la cause de Dieu est la seule tache qui en ait altéré la blancheur !...

(1) Correspondance de lord Montague avec M. Le Play, citée dans *l'Univers* du 8 mars 1873.

cale » et menacent de traverser l'esprit des enfants sans y faire d'impression, comme choses et termes convenus. Mais, étant tirés d'une correspondance entre deux publicistes, il faut bien conclure que ces mots expriment une conviction, et ils sont d'autant plus puissants à la faire partager.

Lorsqu'on entend le premier Consul, occupé du Concordat, discuter avec les savants et les hommes d'Etat pleins de préjugés contre la religion, leur démontrer la vivacité, l'influence, la nécessité de ses enseignements et de ses impressions, ajouter qu'il n'entend jamais à la Malmaison sonner l'*angelus* à l'église voisine sans être saisi et ému (1), on se sent gagné par cette émotion plus fortement que si elle eût été décrite par un homme familier aux choses de la foi.

Voici deux traits pris au hasard dans les mémoires de Saint-Simon (2). Le roi (Louis XIII), dit-il, était véritablement amoureux de Mademoiselle d'Hautefort ; il en entretenait souvent mon père, qui vit clairement combien il en était épris. Mon père lui proposa d'être son ambassadeur

(1) THIERS : *Histoire du Consulat, etc...*, le Concordat. En partant pour la grande expédition d'Egypte (1798), Napoléon s'entretenait volontiers avec les savants, nul ordre d'idées n'étant étranger à son vaste génie et à son désir de connaître. Un soir, à bord du vaisseau amiral, la conversation était tombée sur la grande question philosophique de la spiritualité de l'âme ; on monta sur le pont. C'était au coucher du soleil : un immense voile de pourpre semblait s'être déployé sur les flots à l'endroit où l'astre venait de disparaître, tandis que, du côté opposé, les étoiles commençaient à se montrer. Une longue ligne phosphorescente décrivait sur les flots le sillage du navire. On cessa de parler pour admirer cette incomparable scène. Rompant tout à coup le silence, et, d'un geste sublime parcourant le ciel et la mer : « Qu'est-il besoin de discuter davantage, s'écria le jeune général ; oui, nous avons une âme d'essence immortelle : j'en atteste cette lumière et ces bruits qui nous enchantent ! » L'auteur a trouvé ces lignes dans ses notes, sans trace d'origine. Il semble qu'elles portent en elles-mêmes leur cachet d'authenticité. Cependant, par respect pour la vérité historique, il n'a pas voulu les insérer dans le texte.

(2) *Mémoires* de SAINT-SIMON, 1<sup>er</sup> vol., p. 21 (extraits pris de Lau-  
neau).

et de conclure promptement. Le roi le laissa dire, puis prenant un air sévère : « Il est vrai, dit-il, que je suis amoureux d'elle, que je le sens, que je la cherche, que je parle d'elle volontiers et que j'y pense encore davantage. Il est vrai encore que tout cela se fait en moi, malgré moi, parce que je suis homme et que j'ai cette faiblesse. Mais plus ma qualité de roi me peut donner plus (*sic*) de facilité à me satisfaire qu'à un autre, plus je dois être en garde contre le péché et le scandale. Je pardonne pour cette fois à votre jeunesse ; mais qu'il ne vous arrive jamais de me tenir un pareil discours, si vous voulez que je continue à vous aimer. » Ce fut pour mon père un coup de tonnerre ; les écailles lui tombèrent des yeux ; l'idée de la timidité du roi dans son amour disparut à l'éclat d'une vertu si pure et si triomphante. »

Que manque-t-il à ce témoignage ? Celui qui le rend, ce n'est pas Bourdaloue, ce n'est pas La Bruyère, soupçonnés de faire *acte de métier*, et perdant autant de leur poids. C'est un homme de la cour, d'une cour orgueilleuse et dissolue, dont des intrigues pareilles faisaient le passe-temps et défrayaient les entretiens ; le langage du roi l'étonne et le confond d'admiration. Qu'il avoue naïvement son étonnement : c'est preuve que les idées de la foi ne lui sont pas familières et c'est éloigner tout soupçon de calcul, nous montrer en lui, prise sur le fait, l'action de la vérité elle-même. On sent une âme droite arrachée soudainement à ce tourbillon de mensonges qui remplit l'horizon autour d'elle et l'empêche de bien voir ; du même coup elle est rendue à elle-même et à la vérité. Cet hommage a donc un caractère très saisissant de sincérité et un plus grand effet persuasif. La vérité n'en est pas plus vraie, mais elle devient plus communicative.

De telles citations sont donc très opportunes. Comme l'histoire est pleine des choses du monde, qu'elle va son cours dans cette poussière de préjugés et de passions



que les choses du monde soulèvent après elle, l'éblouissement est à craindre pour les jeunes étudiants; qu'ils entendent donc quelquefois les hommes du monde en faire justice : ces confessions seront pour eux un salutaire désenchantement ou une heureuse préservation.

Un exemple encore. L'histoire a raconté, même a décrit non sans complaisance, le faste de Louis XIV, l'orgueilleuse splendeur et les désordres à demi voilés et pompeusement parés de sa cour. Il est vrai, elle répare cet immense scandale en racontant aussi l'austérité de ses dernières années et la grandeur d'âme avec laquelle il soutint les revers, par quoi il plut à Dieu d'en exiger l'expiation. Mais ce n'est pas assez pénétrer en lui le vif du sentiment chrétien pour l'exciter dans les auditeurs. Aussi semble-t-il qu'un maître ne serait pas seulement dans son droit, mais qu'il obéirait à l'inspiration de son devoir, en empruntant au même écrivain ces édifiantes paroles qui soulagent une conscience chrétienne.

« On demandait à Louis XIV mourant, dit-il, s'il souffrait beaucoup : « Eh! non, répondit-il, et c'est ce qui me fâche: je voudrais souffrir davantage pour l'expiation de mes péchés. »

Les faits édifiants et instructifs, souvent émouvants, que rapportent *les Annales de la Propagation de la foi*, source très riche et trop inexplorée, peuvent fournir à l'appui des vérités chrétiennes qui se présentent dans le cours des leçons, à la justification ou à la gloire des personnages qu'il s'agit de mettre en lumière, des témoignages précieux. Chez ces peuples, où la nature est restée naïve et spontanée après les redressements de la foi, la vérité éveille quelquefois des sympathies soudaines et puissantes, provoque des élans qui sont loin d'être sans valeur, historique même après de hautes autorités.

Qu'on soit amené, par exemple, à faire l'histoire du pontificat de Pie IX : on tient à faire ressortir son excep-

tionnelle grandeur. Une admirable parole du cardinal Pie se présente d'abord à la mémoire : « Supposons, disait-il, que, dans une assemblée de tous les souverains de l'Europe, on annonce tout à coup Pie IX, Pie IX spolié, sans couronne et sans domaine, n'ayant que les vertus de sa personne et la majesté de son caractère : tous se lèveraient en l'acclamant : le roi! le roi! voici le roi! » On se garderait d'oublier cette appréciation du *Times* au moment où éclata la nouvelle foudroyante de sa mort : « Cet homme qui a concentré sur lui, pendant trente ans, l'intérêt, l'admiration, les sympathies du monde, à un degré bien supérieur à ce qui revient à un homme mortel! » Eh bien! à la suite de ces deux témoignages qui ont chacun leur valeur, qu'on dise si le fait suivant n'a pas encore un grand prix.

Le missionnaire, dans une tribu de l'Amérique du Nord, venait de recevoir le courrier. En présence de ses naturels et du grand chef, il décachetait et il lisait. Ce furent d'abord des nouvelles affligeantes de sa famille, la mort de quelques-uns de ses proches; il essuya ses larmes et il continua. Une des lettres lui apprenait l'indiction, pour le 8 décembre 1869, du concile du Vatican; il donne aussitôt de grands signes de joie, en levant les yeux au ciel : ce que voyant, le grand chef lui demande de s'expliquer. Le missionnaire lui parle de Pie IX, de sa sagesse, de ses malheurs, de sa grande autorité; au simple appel de sa voix, neuf cents évêques allaient se lever et accourir aux pieds de son trône, de tous les points de l'univers : « Oh! qu'il est grand, s'écria le chef, qu'il est grand le chef de la religion, le grand maître de la prière! » Puis après un moment de grave silence : « Dis-moi, père, me crois-tu digne d'entendre et de prononcer son nom? » Le missionnaire nomme Pie IX. Le chef alors se lève, et, en se recueillant profondément avec toutes les marques du plus grand respect, il répète deux fois : Pie IX! Pie IX! Puis

s'adressant à la tribu : « Levez-vous tous, dit-il, et avec moi répétez le grand nom. » Ils se lèvent à leur tour, et une immense acclamation fait redire aux échos du désert le nom que l'Europe et la chrétienté avaient en si grand honneur. C'était une application saisissante à la personne de Pie IX, et comme à ses lèvres, de ce que la tradition a dit de la parole souveraine du Saint-Siège : « Elle suffit à l'univers, *os orbi sufficiens!* »

IV. — Ce choix d'actions ou de paroles morales ne constitue pas la trame de l'histoire, mais plutôt la broderie; ce sont des fleurs et des fruits qui se dessinent sur le tissu, des jours qui s'ouvrent sur l'âme à travers le corps des événements. Mais l'histoire enfin, « la dépositaire des âges », elle est dans le récit des faits; c'est donc surtout du récit des faits qu'il faut exprimer la vertu.

Le Maître est toujours le Maître : prenons d'abord son exemple « Est-il curieux, demande Bossuet, de ce qui se passe dans le monde et des desseins des politiques? Non. Il se laisse raconter, à la vérité, ce qui était arrivé à ceux « dont Pilate mêla le sang à leur sacrifice; » mais sans s'arrêter à cette nouvelle, non plus qu'à celle de la tour de Siloé dont la chute avait écrasé dix-huit hommes, et il conclut de là seulement à profiter de cet exemple (1)... Il montre qu'il connaît bien la politique d'Hérode, mais seulement pour la mépriser... C'est tout ce qu'il faut savoir des choses du monde : que Dieu en dispose et qu'elles roulent selon ses ordres (2). »

Mettons que, pour nos élèves, ce n'est pas absolument « tout ce qu'il lui faut savoir » ; c'est bien du moins le principal. Mettons qu'il n'est pas nécessaire, qu'il pour-

(1) LUC, XIII.

(2) *Traité de la concupiscence*, XXX.

rait être indiscret, de revenir trop souvent à cette austère morale. Il n'en est pas moins vrai qu'un enseignement conforme aux maximes et aux exemples du Maître, — et c'est assurément sur ce modèle que nous entendons diriger le nôtre, — aimera à ramener cette conclusion souveraine au moins à la suite des grands faits, et que même dans les faits ordinaires, dans ceux où l'on ne cherche guère que des succès à exalter, tout au plus des leçons de politique, d'art oratoire ou militaire, de science, etc., à déduire, il est possible, il est facile, il est souvent opportun, de montrer en cause la vertu.

« La description d'une bataille, a dit Joubert, en exprimant ses regrets et en donnant des conseils qui viennent bien ici, la description d'une bataille devrait être une leçon de morale. Il faudrait n'en parler avec quelques détails que pour montrer l'empire que le sang-froid, les précautions, la prévoyance, ont sur la fortune, ou l'empire que la fortune a quelquefois sur tout le reste, afin que les audacieux soient prudents et que les heureux soient modestes. Mais, au lieu de leçons de morale, on ne trouve guère dans l'histoire que des leçons de politique et d'art militaire (1). »

Insistons sur un ou deux grands événements pour servir d'exemple. Nous arrivons, à la suite d'Alexandre, à Persépolis, et nous voici à ses derniers moments. Le texte des Machabées vient de soi-même à la mémoire; et l'on fera aisément passer, dans l'éclat et sous l'impression d'un trait des mieux marqués du caractère du sublime, la grande leçon qui découle ici des grandeurs humaines, élevées rapidement au faite idéal et subitement évanouies dans la mort. La beauté littéraire prête son attrait et rend plus saisissante la morale de ce grand fait :

« Alexandre avait frappé Darius; il avait livré de nombreuses batailles, occupé les places fortes de tous les

(1) *Pensées*, titre XXIII, cxvii.

pays et tué les rois de la terre. Il avait atteint les bornes du monde, il avait enlevé les dépouilles d'une multitude de nations, la terre se tut en face de lui! Alors il rassembla sa puissance et leva une armée de force extraordinaire, et il s'exalta, il s'éleva dans son cœur; il se rendit maître du territoire des nations et des rois, et se les fit tributaires. Et après cela, il tomba sur son lit, et il connut qu'il allait mourir!... Il régna douze ans et il mourut; ses serviteurs s'emparèrent de son royaume (1). »

Voulons-nous un commentaire digne de ce langage si grand, si émouvant, si vraiment biblique? demandons-le à Donoso Cortés. Ce n'est pas la mort seule qu'il juge et qu'il déplore; mais c'est la fin de cette vie extraordinaire, se terminant elle-même, après les plus admirables débuts, avant de s'ensevelir dans la mort dont elle fait ressortir encore la solennelle leçon.

« Alexandre, dit-il, est le type immortel de tous les conquérants et de tous les héros. En sa personne, on retrouve les traits saillants des plus grands capitaines de l'Europe et des plus célèbres conquérants de l'Asie.

« Enfant, il s'entretenait sur les bords du Strymon, avec Aristote, des victoires d'Achille, de l'incendie de Troie et des chants d'Homère. Ainsi le plus grand des philosophes et le premier d'entre les capitaines conversaient sur le plus grand des poètes, et méditaient avec lui sur la chute des empires et les vicissitudes du sort. Vainqueur de Thèbes, il respecte la maison et la famille de Pindare. Il traverse l'Hellespont, et, avant de conquérir l'Asie, il visite les ruines silencieuses de Troie, pour répandre des fleurs sur la tombe d'Achille : il lui enviait l'amitié de Patrocle et les chants d'Homère. Emu au nom de Priam, et plein du souvenir de

(1) Et factum est, postquam percussit Alexander... egressus de terra Cethim, Darium, regem Medorum et Persarum; constituit prælia multa, et obtinuit omnium munitiones, et interfecit reges terræ; et pertransiit usque ad fines terræ;... siluit terra in conspectu ejus! Et congregavit virtutem, et exercitum fortem nimis; et exaltatum est, et elevatum cor ejus... Et post hæc decidit in lectum et cognovit quia moreretur.. Regnavit Alexander annis duodecim et mortuus est. Et obtinuerunt pueri ejus regnum! I, MACH., I.

ses infortunes, on le voit verser des larmes sur les ruines d'Ilion. Voilà le capitaine, modèle de tous les capitaines, le type du guerrier civilisateur, le conquérant grand, pieux et clément. Après avoir visité Troie, il passe le Granique et s'empare du centre de l'Asie en trois batailles. Persépolis et Babylone sont à lui, et son empire s'étend jusqu'à l'Inde.

« Mais, arrivé à cette hauteur où nul homme n'était encore parvenu, sa vue se trouble, son pied chancelle, sa tête est prise de vertige. A l'ivresse du triomphe succède l'ivresse du vin. Celui qui a vaincu le monde ne peut pas se vaincre, de clément il devient cruel ; le héros vaincu n'est plus qu'un odieux tyran. Comme tous les tyrans, il prête une oreille attentive aux lugubres prophéties, et celui qui n'a jamais tremblé est assailli de vaines terreurs.

« Pour les dissiper il fait couler le sang des siens, puis il s'oublie dans de crapuleux festins. Voilà le type des conquérants barbares, pour qui tout ce qui est gigantesque est sublime, pour qui l'extravagance et la grandeur sont une même chose (1). »

Voilà donc la vanité, les entraînements, les crimes et enfin les écroulements, de la puissance qui se sépare de la justice et qui méconnaît la vertu ; et voilà un grand fait nous donnant une grande leçon.

Demandons-en une autre vraiment amère et poignante à Plutarque dans sa vie de Paul Émile, elle saisira au vif le cœur des élèves. Quel triomphe eut plus d'éclat que celui du vainqueur de Persée, ramenant à Rome son captif, au lendemain de la bataille de Pydna ? Ce récit a, surtout dans Amyot, un charme qui en redouble la puissance. Tous les temples sont ouverts et fument du sang des victimes et de l'encens des sacrifices ; les rues sont pleines de la foule en fête, poussant des cris de joie. Pendant trois grandes journées ont défilé les dépouilles de la Macédoine, opulente de toutes les richesses de l'Asie dont Alexandre avait fait sa proie ; et quatre mille porteurs, succombant sous le poids des objets d'art, des vases et des robes, des statues d'argent, d'or et de pierreries, ont frayé la voie aux triomphateurs et redoublé l'ardeur de le voir. Voici

(1) *Question d'Orient*, t. II, p. 5.

enfin ce qui annonce l'approche de son char : les armes du roi vaincu, ses riches ameublements, son trésor, son diadème ; ses enfants en bas âge, deux fils et une fille, avec leurs gouverneurs, leurs esclaves en pleurs, et « en tel abaissement et pitié que les larmes en venaient aux yeux de ces farouches vainqueurs. » Et voici Persée lui-même, en vêtement de deuil, la pâleur de la mort sur le visage, et derrière lui, plongés dans le désespoir, sa famille et ses gens. Immédiatement devant le général victorieux, quatre cents couronnes d'or, envoyées par la Grèce, et Paul Émile enfin, en robe de pourpre et d'or, un rameau de laurier à la main, acclamé par des milliers de spectateurs, ivres d'allégresse et d'orgueil.

Et cependant, qui a le sort le plus enviable du captif ou du triomphateur ? Attendez ! Si lamentable que soit leur fortune, Persée repose ses yeux sur des enfants qui vivent, et il peut espérer pour eux un meilleur avenir : où sont les fils de son vainqueur ! Hélas ! le plus jeune, à la fleur de l'âge, a succombé, il y a cinq jours, au moment où le consul dictait les derniers ordres pour les préparatifs de la fête ; et l'autre, à douze ans, entraînait en agonie au moment où le pied de Paul Émile se posait sur la première marche du Capitole ! « Tellement, dit l'auteur, qu'il n'y eut si dur cœur, en toute la ville de Rome, à qui ce grand accident ne fist pitié, à qui cette cruauté de la fortune ne fist frayeur et horreur, ayant été si importune que de mettre en une maison triomphale, pleine d'honneur et de gloire, de sacrifices et de liesse, un si piteux dueil, et mesler des regrets et des lamentations de mort parmy des cantiques de victoire. »

C'est bien le cas de s'écrier avec Cicéron, sur la tombe prématurée de Crassus : *O fallaces hominum spes, fragilisque fortunam, atque inanes nostras contentiones!* Et cette grande et salutaire leçon, si nécessaire, si souvent donnée et si vite oubliée, se présente ici avec des con-

ditions qui en aggravent l'autorité, et l'imposent d'une façon irrésistible. Vaine satisfaction que la gloire des armes et les acclamations de l'univers, quand le cœur est en proie aux morsures de la plus douloureuse des souffrances, toujours à redouter et d'autant plus terrible qu'elle est plus imprévue ! Un tel enseignement n'est-il pas plus salutaire à exposer que la savante tactique de la bataille de Pydna ?

V. — Est-il bien difficile d'assigner ainsi aux faits leur portée morale, ainsi que le goût de la vertu en inspire le besoin et que le réclame le profit de la vertu ? Est-il nécessaire de faire le philosophe et d'y perdre son naturel ? Assurément non ; il suffit d'abord d'un peu de pénétration.

Tout fait a sa valeur morale. L'opinion théologique qui affirme que les actions, considérées dans l'agent, ne sont pas indifférentes, qu'elles sont nécessairement bonnes ou mauvaises selon la fin qu'il se propose, est au moins de beaucoup la plus probable (1). Dès lors, en interrogeant les circonstances qui aident à sonder le cœur, en observant la direction intentionnelle qu'elles indiquent même à travers le voile dont se couvre la dissimulation, un esprit attentif peut connaître, sans encourir le soupçon de témérité, le mobile moral accusé par les faits qui se déroulent. « L'histoire publique, a dit un écrivain de valeur qui est en même temps un apôtre, a ses racines dans l'histoire intime, et la scène du monde n'est pas autre chose que la traduction par les faits des déterminations, des habitudes, des vices ou des vertus de la conscience (2). » C'est ainsi que se jugent, comme l'arbre par les fruits, les âmes par les faits. Voilà donc déjà le

(1) V. GURY, *Compend. De actib. hum.*, cap. III.

(2) Mgr GUIOL, recteur des Facultés catholiques de Lyon : *De l'unité de conscience*, avant-propos.



fait qui exprime, pour peu qu'on le presse, soit qu'elle l'inspire, soit qu'elle le condamne, une conclusion du domaine de la vertu.

Mais de plus, les grands faits qui résument une certaine période de temps, ceux dont il importe le plus de déduire la portée morale, sont toujours marqués à la longue du cachet providentiel de prospérité, s'ils se sont inspirés de la vertu ; de décadence ou même de ruine, s'ils l'ont méconnue ou trahie. Dieu doit ce témoignage à son gouvernement invisible du monde. « Sa loi est fidèle », dit le Prophète (1) ; et il faut que tôt ou tard les nations comme les individus voient se réaliser, par leur obéissance, ses promesses de paix et de stabilité, ou, par leur rébellion, les menaces de ses inévitables châtimens. « L'histoire, dit l'écrivain dont nous venons de citer le témoignage, promène à travers les siècles la démonstration expérimentale de l'efficacité infallible du joug divin. Elle nous arrête à chaque pas devant des résurrections ou des ruines : les unes, fruit de la fidélité ; les autres, ouvrage de l'ingratitude et de la révolte (2). »

Ce n'est donc qu'une question de temps ; ainsi que l'a chanté le Psalmiste, « c'est dans le cours des siècles que la loi fait preuve de sa fidélité (3). » Mais enfin, même en ce monde, « les nations élevées par la justice, et les peuples rendus misérables par le péché (4), » attestent avec une irrécusable clarté, par leur grandeur ou leur décadence, s'ils ont été ou non, dociles aux préceptes divins, et s'ils ont suivi le sentier de la vertu ou marché dans la voie de l'injustice et de l'orgueil. Le châtimen, envoyé à l'heure où la colère divine l'a emporté sur la

(1) *Fidelia omnia mandata ejus. Ps. cx.*

(2) *Op. cit.*, p. 188.

(3) *Fidelia mandata... ; confirmata in sæculum sæculi.*

(4) *Justitia elevat gentem ; miseros autem facit populos peccatum.*  
PROV., XIV, 34.

clémence, c'est le sceau terrible qui dénonce les coupables pour servir d'exemple à ceux qui peuvent encore en profiter :

**Discite justitiam, moniti, et non temnere Divos !**

Mais, pour acquérir cette précieuse pénétration, pour attendre, avec la patience longue qui est souvent nécessaire, l'heure de la justice de Dieu, il faut aimer la vertu. Plus on désire le règne de la vérité, plus on a de clairvoyance pour la reconnaître et de longanimité dans la foi qu'elle inspire. La noble passion du bien met sur les traces du vrai.

On a dit, et admirablement, que le beau en est la splendeur ; et en effet, par l'ordre stable, par la grandeur harmonieuse des choses, le beau fait transparaître la vérité substantielle, souverainement parfaite, qui les a produites et qui s'en enveloppe comme d'un voile, au travers duquel elle rayonne à nos yeux qu'elle ravit. Ne pourrait-on pas dire aussi justement que le bien en est comme l'émanation et le parfum ? Quand on se sent prévenu et comblé de tant des bienfaits dont se compose tout le tissu de la vie, toute sa valeur et toute sa joie, on cherche, on goûte, on veut connaître et posséder toujours mieux, l'Être éternellement vrai dont la générosité atteste la richesse et dont l'essence se fait pressentir comme digne d'un souverain amour, parce qu'elle se montre d'une souveraine bonté. Tout autant donc, et mieux encore que le beau, le bien attire au vrai ; il en est le fruit, comme le beau en est la fleur. L'odeur divine de cet élément délectable des âmes les excite « à courir après lui (1) ». Le flair divin s'aiguise en s'exerçant, et il est rigoureux de conclure qu'en raison du goût de la vertu se développe le discernement du vrai.

Un exemple, pris au hasard entre deux historiens de génie, va nous prouver combien celui qui a le goût de

(1) CANTIC. I.

la vertu monte plus haut et voit plus profond dans la vérité, et devient ainsi, — ce qui est partout le titre suprême — l'apôtre du bien. Il s'agit de Bossuet et de Montesquieu : laissons la parole à un critique justement célèbre.

« Montesquieu, dit M. Nisard, connaît les talents du peuple romain, il connaît moins ses vertus. N'est-il pas étrange que ce soit un prêtre catholique qui note, parmi ces vertus, la religion ? Cependant Montesquieu y avait pensé tout d'abord. Dans un discours de sa jeunesse (1), il avait traité de la politique des Romains dans la religion ; il est vrai qu'il s'agit de la religion en la main des grands pour gouverner les petits, par « cette crédulité des peuples qui est toujours au-dessus du ridicule et de l'extravagant. »

« Bossuet l'entend d'une tout autre façon. Où le publiciste ne voit qu'un expédient politique, l'évêque reconnaît et admire une des vertus de la nature humaine. Pour lui, un peuple religieux est un peuple qui sait quelque chose de meilleur que lui-même et de plus cher que la vie, et qui s'y soumet. Ce peuple a en lui la première cause de toute grandeur humaine, le dévouement : Bossuet la voit tout d'abord et du premier coup. Il ne conçoit pas de grandeur pour les nations hors des vertus qui font la grandeur individuelle de l'homme. Ces vertus étaient dans son cœur ; elles étaient de son temps. C'est le temps des grands sentiments par lesquels on se rachetait des grandes fautes. C'est le temps où l'on mourait héroïquement dans son lit. Le cœur restait intact au milieu des souillures des passions ; on savait quelque chose de mieux que se conserver, et la crainte de Dieu était autre chose que la peur. Bossuet avait vu de quoi la religion rend capable le cœur où elle est maîtresse de la volonté ; il savait de quelles chutes elle relève les âmes ; il ne lui coûta pas de reconnaître dans le sentiment religieux, là même où la religion était fautive, une des causes de la grandeur d'un pays.

« Les Pères de l'Église ne s'y étaient pas trompés, eux qui, dans les premiers siècles de l'Église, sur tous les points du monde romain, partout où il y avait des hommes vivant en société, c'est-à-dire de la matière pour l'extrême bien comme pour l'extrême mal, avaient si profondément médité sur la nature humaine.

« Ce jugement sur Rome, Bossuet l'avait reçu de son plus cher modèle, de saint Augustin, *ce maître si maître*, comme il le qualifie parmi tant d'autres appellations reconnaissantes. L'auteur de *la Cité de Dieu* explique la grandeur romaine par le dévouement. Il met les Romains au-dessus de leurs dieux, et il fait de la fortune de leur ville le juste prix dont il a plu à Dieu

(1) Ce discours est de 1716.

de récompenser leurs vertus. Vue de génie, et témoignage de candeur chrétienne d'autant plus méritoire que le paganisme était encore debout, que ses apologistes lui rapportaient les gloires de l'ancienne Rome, et que le dessein du livre de saint Augustin est d'élever la cité de Dieu sur les ruines de la plus grande des cités terrestres !

« Pour connaître le détail d'exécution de la grandeur romaine, il faut lire Montesquieu ; pour en connaître l'âme, il faut lire Bossuet (1). »

On aimera à trouver, à côté de ce beau jugement, celui de M. de Bonald. « L'ouvrage de Montesquieu, le plus parfait, dit-il, est le traité des *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, et encore le seul du genre historique que le dix-huitième siècle puisse opposer au *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet. De quel côté est la supériorité ? N'a-t-on pas même remarqué que les dernières pages de Bossuet renferment en substance tout ce qu'a dit Montesquieu sur les causes de la grandeur de Rome ou de sa décadence, dont, au reste, Montesquieu indique les moyens bien plus que les causes (2) ? » L'auteur ne termine pas ; mais qui ne devine la conclusion.

#### § IV. -- *L'esprit philosophique, prudent et chrétien.*

Nous disons esprit philosophique *prudent*, pour bien établir, dès le début, non seulement que notre dessein n'a rien de commun avec ce qu'on appelle souvent de ce nom suspect *d'esprit philosophique*, mais aussi qu'il n'y faut pas aller à la légère ; que, de cette philosophie, comme saint Bernard l'a dit du zèle, la forme, c'est-à-dire, le principe et l'impulsion, doit être la prudence. Nous ajoutons *chrétien*, pour déterminer de même le principe et la direction de cette prudence : c'est à la religion, à la religion chré-

(1) *Hist. de la littérat. franç.*, t. IV, 330.

(2) MÉLANGES : *Des ouvrages classiques.*

tienne, d'inspirer, de régler et d'affermir la prudence, selon laquelle on aura à juger philosophiquement les faits dont atteste l'histoire.

Ainsi entendu, on peut appeler l'esprit philosophique une disposition acquise, une aisance habituelle à juger des choses, comme le fait la vraie et saine philosophie, par les principes et les causes, de haut et d'ensemble, et en vue de la fin. Nous avons dit un mot de l'importance de l'esprit philosophique au point de vue de la méthode ; nous avons à dire ici combien il est important pour le fond de l'enseignement, pour en faire tirer le profit moral qui en est le meilleur fruit. Ensuite nous insisterons sur la nécessité, aujourd'hui surtout rigoureuse, d'inspirer cet esprit de la religion chrétienne. Nous terminerons en ouvrant quelques vues sur le moyen d'acquérir et de tourner à avantage, pour la formation morale de la vertu, cet esprit de vraie et chrétienne philosophie.

I. — « On raconte que d'Aguesseau, fort jeune encore, alla rendre visite à Malebranche, qui ne manqua pas de l'interroger sur ses études. D'Aguesseau lui dit qu'il s'occupait beaucoup d'histoire. Malebranche sourit, comme il aurait fait à l'aveu d'une faiblesse qui demanderait de l'indulgence ; et il conseilla au jeune homme de s'appliquer un peu moins à retenir des faits, toujours les mêmes au fond et souvent incertains, et un peu plus à connaître les principes où se trouve la raison de tout et même des faits historiques (1). »

M. de Bonald, à qui est empruntée cette citation, ajoute ces mots qui en expliquent et en déterminent la juste portée :

(1) DE BONALD, MÉLANGES, II<sup>e</sup> vol., p. 90. *De la manière d'écrire l'histoire.*

« Sans doute le sévère métaphysicien allait un peu loin ; mais son opinion prouve qu'un esprit solide et entendu doit chercher, dans l'étude de l'histoire, autre chose que des faits et des dates ; et que, si l'histoire de l'homme se trouve en des faits particuliers, ce n'est que dans l'ensemble et la généralité des faits qu'on peut étudier l'histoire de la société.

« Je crois même qu'à l'âge où elle est parvenue, lorsque la vie la plus longue peut à peine suffire à apprendre l'histoire de son pays, ou même de son temps, et que les abrégés de toutes les histoires composeraient à eux seuls une immense bibliothèque, on doit peut-être considérer l'histoire d'une manière encore plus philosophique, pour en tirer des règles générales, applicables à toutes les circonstances de l'histoire et à la conduite des gouvernements ; à peu près comme les géomètres considèrent la quantité, et cherchent dans leur analyse des formules applicables à tous les calculs de la quantité en nombre et en étendue.

« Je ne crains pas de dire que les considérations générales, sérieusement approfondies, mettraient plus de véritable philosophie dans l'histoire et donneraient plus d'idées positives, de ces idées avec lesquelles ceux qui gouvernent savent d'où ils viennent et où ils vont, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, que la connaissance détaillée de tous les faits et de toutes les dates de l'histoire, s'il était possible de les retenir ou même de les lire. Car, quelque importance que l'on attache à la connaissance des faits historiques, les faits même les plus nombreux, et classés dans l'ordre le plus méthodique, ne sont que des recueils d'anecdotes sans liaison entre elles, si on ne les rapporte tous à un petit nombre de principes généraux qui en indiquent la cause et en font prévoir les résultats. J'ose même dire qu'on peut, au moyen de ces principes généraux, se passer de la connaissance d'un grand nombre de faits, ou même conjecturer d'une manière certaine ce qui a dû arriver et ce qui doit suivre. »

Ainsi l'histoire est beaucoup moins dans les faits que dans les principes ; « dans les principes, qui sont la raison des faits, qui en indiquent la cause et en font prévoir les résultats, qui fournissent à l'histoire, comme l'analyse au géomètre, des règles générales applicables aux circonstances particulières, qui font conjecturer d'une manière certaine ce qui a dû arriver et ce qui doit suivre » ; dans les principes, en un mot, qui donnent l'expérience et forment, ainsi qu'on l'a dit et répété, la raison pratique, lumière et reine de la vie. Telle est, d'après ces deux maîtres,

Malebranche et de Bonald, la nécessité et l'importance de l'esprit philosophique.

Et aujourd'hui surtout, comme ce dernier le fait observer, dans la longue durée des âges accomplis, ce qui est le meilleur est aussi le seul possible. Tôt ou tard, il faudra se dégager sous la masse des choses qu'imposent les programmes officiels, et, pour sauver du même coup le temps et la raison, se concentrer sur l'étude générale et féconde des causes et des raisons des faits. Le plus tôt sera le meilleur.

Pour comprendre et apprécier l'esprit philosophique, observons-le dans les auteurs qui ont excellé à le saisir, à en aiguïser leur coup d'œil, à en inspirer leurs jugements et leurs déductions. Prenons les croisades pour exemple. De combien de calomnies leur histoire n'a-t-elle pas été l'occasion ? Et ne peut-on pas dire de plusieurs des écrivains qui, en travaillant à cette histoire, ont prétendu être justes et qui passent pour des historiens catholiques, ne pourrait-on pas dire d'eux ce que l'on a entendu plus haut M. P. Lorain dire de certains hommes qui ont cru combattre la Révolution, savoir que « ç'aurait été miracle qu'ils eussent fait, par de tels arguments, triompher leur grande cause » ? Que d'actions, de paroles, d'intentions, interprétées à la légère ou par malveillance, acceptées sans contrôle ! que de vues écourtées, que de jugements au hasard, faute d'élévation et d'ampleur ! De là à laisser sans explication pour les faibles, sans justification contre les impies, le grand dessein providentiel des croisades ; sans gloire, les flots de sang chrétien prodigués, témérairement peut-être quelquefois, mais avec une générosité qui reste exemplaire et avec un grand succès définitif ; sans résultat un des plus magnifiques élans de la religion et de l'humanité unies pour préserver le monde du plus dangereux de ses fléaux, quelle distance reste-t-il ?

Écoutons le génie inspiré par la vraie philosophie. D'un

regard il embrasse les temps et les espaces, il voit les souffrances, les besoins, les aspirations de la société en formation; des écroulements devenus indispensables, qui feront place à des institutions équitables et solides. Il fait la part des passions qui troublent l'œuvre de Dieu, et de la foi qui, souvent malgré les hommes, la conduit à la fin qu'il a déterminée. De son oreille déliée, il sait entendre le travail sourd et mystérieux qui, dans ces tumultes d'invasions où d'immenses foules armées se choquent et s'inondent de sang, amène peu à peu le monde, comme jadis la terre émergeant du chaos, à l'état nouveau où il se dessine et se coordonne dans la paix, et se construit des rivages que les hordes asiatiques devront désormais respecter. Ainsi devine et prononce Joseph de Maistre; et, trouvant le mot comme il a pressenti et découvert l'idée, dans une formule courte et magnifique que nul élève chrétien ne doit ignorer, il fait justice à Dieu et aux héroïques soldats de la Croix :

« Un simple particulier, dit-il, qui n'a légué à la postérité que son nom de baptême, orné du modeste surnom d'Ermite, aidé seulement de sa foi et de son invincible volonté, souleva l'Europe, épouvanta l'Asie, brisa la féodalité, anoblit les serfs, transporta le flambeau des sciences (1) et changea l'Europe. *Aucune croisade ne réussit; MAIS TOUTES ONT RÉUSSI* (2) ! »

M. de Bonald exprime les mêmes pensées avec moins de concision; son texte servira à faire bien comprendre celui

(1) Pour l'interprétation de cette affirmation sur l'influence des croisades à l'égard des sciences, voir Rohrbacher. (*Histoire de l'Église*, liv. LXXXIII.) « Les croisades, dit-il, paraissaient stérilement épuisées lorsqu'elles produisirent des résultats incalculables et humainement impossibles à prévoir !... Par suite de cette impulsion universelle, des prédicateurs, des envoyés apostoliques, pénètrent dans la Perse, dans la Tartarie, dans l'Inde, dans la Chine... Les missionnaires, les voyageurs rapportent à l'Occident étonné ce qu'ils ont vu de nouveau en fait de terres, de mers, de royaumes, de sciences, d'arts, d'inventions et d'usages. Ces récits fermentent dans les têtes et vont opérer des prodiges. » L'auteur développe ensuite cette conclusion en l'appliquant aux grandes découvertes des deux Indes, à l'invention de l'imprimerie, etc.

(2) *Du Pape*, Disc. prélim., § 2.



de son illustre contemporain. Il est peu probable, à en juger par leur correspondance, qu'ils se soient entendus ; l'accord de leurs idées fait honneur à leur admirable génie philosophique qui, procédant d'une même inspiration, s'étend sous l'horizon avec même ampleur et même sûreté et arrive aux mêmes conclusions.

« La religion, dit-il, inspira les motifs, et ils furent dignes d'elle ; les hommes y mêlèrent leurs passions. La société civile en recueillit les fruits ; car la religion fait servir les passions des hommes au perfectionnement de la société. Des guerres intestines et continuelles que l'ardeur du pillage et la soif de la vengeance entretenaient entre les différents pouvoirs qui s'étaient élevés au sein de la société, et qui avaient changé tous les châteaux en forteresses et tous les cultivateurs en soldats, auraient ramené l'Europe à l'état de barbarie. Une guerre générale, entreprise pour la défense de la religion et de l'humanité opprimées, éteignit cette ardeur insensée. L'Europe changea de face, et l'on peut dater de cette époque le développement de la constitution politique et religieuse des sociétés, le perfectionnement de leur administration, l'établissement de la marine et les progrès du commerce... Les croisades furent l'origine de la chevalerie, de cette religion de l'honneur qui produisit des vertus si héroïques et si naïves et des hommes si francs et si courageux (1). »

Après ces affirmations magistrales, si solidement appuyées, si bien justifiées par les événements, après ces belles formules, dont on pourrait dire qu'elles sont gravées au burin, la première surtout, en style lapidaire, écoutons encore un vrai philosophe chrétien. Le sujet en vaut la peine ; il a été si étroitement, si calomnieusement jugé ! et cependant il est si divin dans son inspiration, si vaste dans ses résultats ! Donoso Cortès prend un langage solennel et inspiré :

« Tandis que l'islamisme se propageait dans l'Orient avec une fortune tantôt propice, tantôt adverse, le christianisme s'affermissait lentement sur le sol fécond et prédestiné de l'Europe. Le Capitole, siège des pontifes, était désormais en possession de l'éternité de sa seconde vie. Le monde écoutait respectueusement ses oracles, et Rome était la source du pouvoir, de la légitimité

(1) *Théorie du pouvoir*, I<sup>re</sup> partie, liv. V, chap. II.

et du droit. Telle fut la puissance de cette unité religieuse de l'Occident, qu'elle engendra LE MOUVEMENT HUMAIN LE PLUS ÉTONNANT dont l'histoire ait conservé le souvenir. Voilà que les châteaux sont silencieux, abandonnés par leurs seigneurs féodaux ; les trônes vides, abandonnés par les rois ; les cités muettes et désertes, abandonnées par les peuples. Où vont donc ces barons, ces rois, ces multitudes ? Ils vont, la croix sur la poitrine, la foi dans le cœur, l'épée à la main, conquérir un tombeau, et mourir après avoir répandu sur ce tombeau des larmes avec des prières.

« Si je savais écrire, j'écrirais un ouvrage où seraient racontées les merveilles de cette religion *qui a produit la plus grande de toutes les merveilles* : LES CROISADES ! Mais Bossuet n'est plus, et Bossuet seul pourrait trouver une parole à la hauteur de cette histoire (1). »

Interrogeons maintenant nos maîtres en philosophie de l'histoire sur la civilisation contemporaine. On sait comment nombre d'hommes, qui veulent être cependant sérieux et chrétiens, entendent ce mot à effet. Saisis par cet esprit de vertige du siècle, à l'expansion duquel n'est pas étrangère la secte terrible qui propage les fausses idées en « lâchant des formules trompeuses (2) », ils ne remarquent pas que cette civilisation tourne presque exclusivement aujourd'hui à satisfaire le bien-être matériel et les appétits des sens, à glorifier même ce qu'un noble cœur regarde de haut et que la foi nous présente si justement comme « des monuments de notre faiblesse (3) ».

(1) *Question d'Orient*, § 4, 1<sup>er</sup> vol., p. 30. — L'inspiration généreuse qui a soulevé l'Europe chrétienne pour la porter au tombeau du Christ s'est exprimée par les plus belles devises de la chevalerie. Citons, au hasard, celle du comte de Gruyère qui portait de *gueule à la grue essorée d'argent* : « S'AGIT D'ALLER, RETOURNERA QUI POURRA. EN AVANT LA GRUE ! »

(2) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 358.

(3) *Nam comedere, bibere, vigilare, dormire, quiescere, laborare, et cæteris necessitatibus naturæ subjacere, vere magna miseria est, et afflictio homini devoto, qui libenter esset absolutus et liber... Væ non cognoscentibus suam miseriam ! I Imit.*, xxii. — Bossuet semble avoir donné le commentaire de ces fières paroles dans les lignes suivantes : « O fidèles, ô enfants de Dieu, désabusez-vous de ces fausses concupiscences. Pourquoi tournez-vous vos nécessités en vanités ? Vous avez besoin d'une maison comme d'une défense nécessaire contre les injures de l'air : c'est une faiblesse. Vous avez

Il faut donc ouvrir les yeux afin de juger ici encore l'arbre par ses fruits.

Tout homme sérieux travaille à se retenir contre l'éblouissement de ces découvertes où la science, qui s'y concentre trop exclusivement, déroge, où le siècle se corrompt. De l'autre côté de la balance, il met les campagnes dépeuplées au profit des villes, où attirent des jouissances souvent malsaines que le goût du confortable d'abord, puis les passions sensuelles, y ont accumulées ; les familles désertées par le respect, appauvries dans leur source, déchirées dans leur foyer ; le luxe qui envahit, et sous lequel, digne parure et symbole frappant de l'égalité révolutionnaire, toute distinction hiérarchique disparaît ; la cupidité qui n'a plus souci ni de la probité ni de l'honneur ; les riches qui s'endurcissent à jouir et trahissent pour se satisfaire l'innocence et la justice ; les pauvres qui s'aigrissent et grondent, menaçant la société de revendications sanglantes destinées à exécuter, sans le savoir peut-être, les décrets des vengeances du Ciel. Tout cela inquiète les esprits observateurs. Le génie de la philosophie de l'histoire va justifier ces pressentiments et fournir une vaste et décisive formule à l'expérience des siècles, où s'expliqueront dans le passé, et se présageront pour l'avenir, toutes les grandes crises sociales du monde (1) :

« Une certaine accumulation de vices, écrit Joseph de Maistre, au bas d'une lettre, sans la moindre prétention,

besoin de nourriture pour réparer vos forces qui se perdent et se dissipent à chaque moment : autre faiblesse. Vous avez besoin d'un lit pour vous reposer dans votre accablement et vous y livrer au sommeil, qui lie et ensevelit votre raison : autre faiblesse déplorable. Et vous faites, de tous ces témoins et de tous ces monuments de votre faiblesse, un spectacle à votre vanité ; et il semble que vous voulez triompher de l'infirmité qui vous environne de toutes parts ! »  
*Traité de la concupiscence*, chap. IX.

(1) « Dans une société livrée à toutes les convoitises, où le sentiment du juste et de l'injuste a presque entièrement disparu, où ceux qui souffrent sont foulés aux pieds sans pitié par ceux qui jouissent, la catastrophe finale n'est plus qu'une question de

habitué qu'il est à réfléchir, à comparer, à juger en maître avec le sens chrétien, une certaine accumulation de vices rend une certaine révolution nécessaire : voilà ce que toute l'histoire nous prêche (1). »

« Le remède, dit à son tour le vicomte de Bonald, nait de l'excès du mal : dans l'arithmétique sociale, la multiplication de l'or par l'or, forçant le prix de toutes les denrées, avilit le prix de toutes les vertus, et donne, pour produit certain, la RÉVOLUTION (2)! »

Écoutons encore Donoso Cortès, dans cette *Question d'Orient* (3), qui lui a inspiré tant de belles pages ; voyons comme il sait agrandir l'horizon et, à propos

temps. Il n'est pas un être qui pense qui ne prévoie le dénouement. Causez avec quelque religieux qui suit de loin ce navire qui sombre, et lisez ensuite quelque chroniqueur bien *boulevardier*, bien frivole, bien athée, et ils vous diront la même chose. » *La France juive*, II<sup>e</sup> vol., p. 306.

(1) *Lettres et opuscules*, I<sup>er</sup> vol., XXXIV.

(2) *Traité de Campo-Formio*. — En 1867 un groupe de visiteurs parcourait les galeries de l'Exposition du Champ-de-Mars. En arrivant au lieu où la Prusse avait exposé un canon monstrueux, quelques-uns trouvèrent joli d'éclater de rire à cause du contraste de cet engin d'extermination eu face de tant de richesses et d'œuvres d'art. Mais deux des plus graves devinrent rêveurs : « Il me semble voir, dit l'un d'eux, une bête fauve accroupie, prête à s'élançer sur saproie. — C'est le progrès de la civilisation en contre-partie, répondit l'autre ; et, faisant allusion à la parole d'un roman trop célèbre : Vous verrez, ajouta-t-il, que *ceci tuera cela*. » Hélas ! ce fut aussi une prophétie. Dans les nuits lugubres de décembre 1870 et de janvier 1871, la bête fauve, suivie de sa terrible progéniture, vomit le fer et le feu d'abord, puis s'élança sur le grand centre de cette civilisation de malheur qu'elle rançonna à plaisir, après l'avoir épuisée de souffrances et de hontes.

« En cette année 1867, dit l'auteur de *la France juive*, quand l'empire, condamné déjà, avait l'air d'une bacchanale montée à son paroxysme, au milieu de cette Babel de l'exposition universelle, où l'on entendait retentir en toutes les langues ce que Bossuet appelle superbement « le hennissement de la luxure, » deux passants se rencontrèrent dans ce promenoir où les peuples semblaient s'être donné rendez-vous pour une orgie cosmopolite. L'un était Henri Lasserre, l'autre Ernest Hello. Une chose m'étonne, dit au premier le second, je viens de regarder du côté des Tuileries, elles ne brûlent pas encore !... » II<sup>e</sup> vol., p. 262.

(3) C'est en 1839 que la politique remit sur le tapis cette question qu'elle s'étonne toujours de voir se poser de nouveau et commander malgré tout l'attention.

d'une politique qui semble toute d'un pays et d'un temps, résumer le monde entier, sonder le cœur de l'humanité elle-même, et y montrer partout les mêmes passions, les mêmes tendances à une même fin par les mêmes moyens. Le génie philosophique de l'histoire ne saurait avoir plus de coup d'œil :

« Avant de poursuivre le récit des vicissitudes de la lutte entre l'Orient et l'Occident, il me semble nécessaire, dit-il, d'entrer dans quelques explications sur le sens philosophique de cette lutte, qui est un fait constant et universel dans l'histoire.

« La lutte entre l'Orient et l'Occident est un fait identique par sa nature à la lutte entre les différentes tribus ; et la lutte entre les différentes tribus est un fait identique par sa nature à la lutte entre les différentes familles. Tous ces faits ont une origine commune, signifient la même chose et produisent le même résultat.

« Ils ont une origine commune qui est dans l'unité de la nature humaine. Les familles, se reconnaissant identiques entre elles, cherchent à se grouper ; et leurs réunions donnent naissance aux peuples. Les peuples, se reconnaissant identiques entre eux, cherchent à se grouper ; et leurs réunions tirent leurs noms des grandes divisions géographiques du globe. Ainsi la réunion des peuples orientaux produit l'unité de l'Orient ; celle des occidentaux, l'unité de l'Occident ; celle des septentrionaux, l'unité du Septentrion ; celle des méridionaux, l'unité du Midi. Les peuples de l'Orient, ceux de l'Occident, ceux du Nord et ceux du Midi se reconnaissent identiques entre eux et cherchent à se grouper. Leur réunion sera le dernier terme de toutes les réunions historiques, et le monde y marche.

« Tous ces faits *signifient une même chose* : ils signifient que, si les familles, les tribus et les nations s'acheminent à un même terme, elles s'y acheminent par une même voie, par la guerre. L'unité du moyen proportionné à l'unité de la fin s'explique, comme elle, par l'unité de la nature de l'homme. Partout où il y a réunion d'hommes, de familles, de tribus ou de peuples, il y a nécessairement un certain ordre hiérarchique, sans lequel les associations humaines ne peuvent exister. Cet ordre suppose l'existence d'un souverain et d'un sujet, lesquels, dans toute association, sont les deux seules personnes sociales. Où il y a un souverain et un sujet, il y a une société, même quand cette société a pour limite le foyer de la famille.

« Dans les réunions où il n'y a ni souverain ni sujet, il n'y a pas de société, quand même la réunion s'étendrait jusqu'aux limites de la terre. Cela étant, dès que plusieurs familles se réunissent pour former une tribu, elles ne peuvent se constituer

en cette sorte d'association sans que l'une de ces tribus prévale sur les autres, c'est-à-dire soit souveraine. Cela étant, dès que plusieurs peuples cherchent à se réunir pour former une des grandes divisions du globe, ils ne peuvent se constituer en cette sorte d'association sans que l'un de ces peuples prévale sur les autres, c'est-à-dire soit souverain. Enfin, cela étant, dès que les différents peuples qui habitent les différentes zones de la terre cherchent à se réunir pour former la grande association humaine, terme de toutes ces associations progressives, ils ne peuvent se constituer en cette sorte d'association, sans que l'une de ces zones prévale sur les autres, c'est-à-dire sans que l'une de ces zones s'assoie sur le trône du monde.

« Ainsi le contact des familles, des tribus et des nations entre elles, en soulevant une question d'association, soulève nécessairement une question de souveraineté. Or une question de souveraineté ne peut se résoudre que par la guerre ; la guerre est donc le moyen universel des associations humaines. Du reste, le mot guerre est pris ici dans son acception philosophique, c'est-à-dire dans son sens le plus étendu. En me servant de ce mot, je ne veux pas seulement désigner la lutte entre les forces physiques, mais encore entre les forces morales, intellectuelles et industrielles des nations. Il y a certaine époque dans l'histoire où la souveraineté appartient au peuple le plus fort ; alors la question de la souveraineté se décide sur les champs de bataille, par la guerre entre les armées. Il y a une autre époque où la souveraineté appartient au peuple le plus civilisé ; alors la question se décide par la guerre entre les différentes civilisations du monde. Il y a une troisième époque enfin où la souveraineté appartient au peuple le plus industriel ; alors la question de la souveraineté se décide par la guerre entre les diverses industries rivales.

« Tous ces faits produisent le même résultat, parce que tous avancent l'œuvre immense de la civilisation dans la prolongation des siècles (1). »

C'est en s'inspirant de ce même esprit que les auteurs qui nous ont guidés plus haut ont, les uns jugé d'avance, les autres, condamné avec assurance par leurs résultats, les désastreux « principes de 1789 », ces fausses libertés qui nous ont perdus. Qui aurait voulu, en 1820, présager l'avenir de la Restauration, n'avait-il pas, en se plaçant à ce point de vue, toutes les données nécessaires pour

(1) *Œuvres*, 1<sup>er</sup> vol., p. 13 et suivantes.

prédire les catastrophes sous lesquelles ce gouvernement a succombé? Le code civil, c'est-à-dire le gouvernement sans Dieu et sans famille; le monopole universitaire, c'est-à-dire l'État exclusivement maître d'un enseignement qu'il pourra affranchir, quand il le voudra, du contrôle de l'Église, à l'aide duquel il façonnera pour lui, comme les républiques païennes, les générations de l'avenir; la *Déclaration de 1682* devenue la règle officielle des rapports de l'Église et de l'État, assurant le moyen d'asservir la première au second, quand l'opinion aura été préparée à la longue et que la tyrannie n'aura plus de ménagements à garder; la centralisation, créée par la Révolution pour détruire et empêcher de renaître toute puissance capable de résister à l'État, pour réduire en poussière toutes les forces locales: que fallait-il de plus pour qu'une oreille exercée entendit pétiller, dans le flanc du volcan révolutionnaire, les flammes qu'on refusait d'éteindre, qu'on laissait attiser par ceux qui les avaient allumées, et qui devaient, par explosions périodiques, donner de sinistres et, hélas! d'inutiles leçons à d'incorrigibles esprits?

1830 est arrivé. Sous la bannière libérale, on va suivre les mêmes errements. Comme si on craignait de laisser s'apaiser le souffle dévastateur, on élève des monuments, on célèbre des anniversaires en l'honneur de la révolte. On doit son origine à l'insurrection: on le rappelle, on la glorifie; on jouit avec hauteur du pouvoir qui a été usurpé; et l'on s'étonne, on se plaint d'entendre gronder autour de soi des convoitises auxquelles on a, par l'exemple et le succès, ouvert le champ et lâché la bride. On se récrie avec amertume contre les progrès accomplis par la révolution et le socialisme, en dépit des efforts qu'on fait pour résister et conserver (1).

(1) Cette plainte est souvent exprimée par M. Guizot dans ses *Mémoires*, très utiles à étudier surtout à ce point de vue.

Mais comment? « Est-ce gouverner que de jeter l'ancre où l'on a rencontré la fortune, en fermant les oreilles aux cris de ceux qui entendent aller plus loin (1)? » Et était-il donc nécessaire d'avoir l'esprit fait à de bien hautes inductions pour prévoir les désastres qui ont entraîné la monarchie et les hommes de juillet? « Malheur à vous qui dévastez! « ne serez-vous pas dévastés? Malheur à vous qui méprisez! ne serez-vous pas l'objet du mépris? Quand vous « aurez consommé vos déprédations, vous serez proie à « votre tour; quand vous vous arrêterez lassés de dédaigner, vous serez victimes du dédain (2)! » C'est l'éternelle et inévitable loi du talion qui s'applique; et un peu de bon sens suffisait pour en prévoir, à plus ou moins bref délai, l'indispensable application.

Les mêmes principes donneront aujourd'hui les mêmes lumières, mais, hélas! plus lugubres que jamais.

II. — Ce vaste coup d'œil qui domine les événements et les groupe pour les apprécier et pour en déduire la portée morale, pour en calculer les résultats dans l'avenir, cette sorte de faculté de divination suppose un génie supérieur; mais il y faut aussi la foi.

« Il faut le génie, dit un écrivain hautement compétent, pour plonger un regard pénétrant dans la nuit des siècles, pour y calculer le nombre et y mesurer l'orbite des astres qui se lèvent et qui se couchent, des peuples qui avancent et des peuples qui reculent. Mais le génie ne va si loin que lorsqu'il s'est placé sur les hauteurs de la foi. Ce sont les principes de cette foi, ses croyances inébranlables en Dieu et sa Providence, en l'Église et ses destinées, qui seules lui fournissent une base d'induction assez solide et assez large pour y ranger les faits sous des lois éternelles, où l'avenir et le passé s'harmonisent et se coordonnent en formules invariables fournies par le livre de Dieu même.

« Nous en avons pour garant Donoso Cortès lui-même, et rien

(1) M. ALB. DE MUN, *Discours à Nantes*, 2 décembre 1882.

(2) Væ qui prædaris, nonne et ipse prædaberis? et qui spernis, nonne et ipse sperneris? Cum consummaveris deprædationem, deprædaberis; cum fatigatus desieris contemnere, contemneris. Is., xxxii, 1.



n'est plus lumineux que ces lignes adressées au comte Raczinski :  
« Ma méthode pour bien juger les choses est fort simple : je lève  
« les yeux vers Dieu; et en lui je vois ce que je cherche vaine-  
« ment dans les événements considérés en eux-mêmes. Cette  
« méthode est infaillible, et de plus, elle est à la portée de tout  
« le monde (1). »

Ces idées, si frappantes par leur justesse et leur beauté, sont rendues en termes semblables par un écrivain dont le nom rappelle de même le talent, la droiture, l'esprit large et élevé, et d'éminents services rendus à notre grande cause. Appréciant dans un admirable travail le génie prophétique de J. de Maistre, M. Amédée de Margerie s'écrie :

« Les grands divinateurs ont été tout ensemble des hommes de foi et des hommes de génie. La foi les rendait fermes sur les principes; le génie fécondait pour eux les faits dont ils étaient les témoins et leur permettait d'y déchiffrer, comme dans un livre fermé au vulgaire, les indications du plan divin et les signes de l'avenir. Tandis que des esprits plus étroits, se laissant absorber par chaque scène du drame, se trompent sur ses proportions et croient voir un dénouement dans ce qui n'est qu'un incident, ceux-ci, au contraire, diminuent les événements parce qu'ils les regardent de haut, et disent à l'un : *Tu n'es qu'un prologue*; à un autre : *Tu n'es qu'une péripétie*; ils reconnaissent le pied d'argile du colosse devant lequel le monde s'incline; et, sans savoir encore d'où et quand roulera le caillou qui le fera tomber, ils savent et annoncent qu'il roulera de quelque part et accomplira son œuvre tôt ou tard. Comme ils ne se trompent pas aux fausses apparences d'établissements définitifs, de même ils discernent, sous des ruines qui paraissent consommées sans retour, le germe de résurrection future. Ils sont seuls à dire aux premiers : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es* (2); ils sont seuls à dire des seconds : *Non est mortua, sed vivit* (3). « On les prend pour des

(1) M. L'ABBÉ BAUNARD, *les Victoires de la foi*, 1<sup>er</sup> vol., p. 257. — Aucun lecteur de Donoso Cortés n'a pu s'empêcher d'admirer sa force de divination sur l'avenir. L'écrit qui a pour titre : *la Prusse en 1849*, contient des prophéties sinistres qui ont été vérifiées à nos dépens en 1870, vingt ans après, presque mot pour mot. Ses lettres sur la France en 1842 n'annoncent pas moins cette seconde vue surprenante, qu'il est impossible de ne pas reconnaître, quand même notre lamentable décadence en fait les tristes frais.

(2) On te donne le nom de vivant, et tu es mort ! APOC., III, 4.

(3) Elle n'est pas morte : elle dort. MATTH., IX, 24.

rêveurs et des visionnaires, parce que ce qu'ils voient dépasse la vue commune ; souvent ils meurent avant que les faits leur aient donné raison, parce que « les minutes des empires sont les années de la vie d'un homme ». Mais la génération qui les suit, voyant que la marche générale des événements commence à leur donner raison, apprend à les traiter avec plus de respect. Et, si elle est en état de comprendre quelque chose, elle comprend, en lisant leurs livres, que la pénétration naturelle de leur génie ne leur eût point suffi pour voir de si loin le cours des choses humaines, et qu'il leur a fallu encore bâtir leur observatoire sur une hauteur bien choisie, sur la foi au gouvernement de la Providence, à la mission divine de l'Église, aux principes constitutifs des sociétés humaines (1). »

Il est impossible de mieux faire la part qui revient soit au génie, soit à la religion, et de mieux déterminer le secours indispensable que la religion assure à l'esprit philosophique de l'histoire.

Si ces pages étaient écrites pour des déistes, ils nous diraient peut-être que nous affirmons au delà des prémisses en concluant, de ce qui vient d'être avancé sur la nécessité de s'inspirer de la foi, que c'est dans l'esprit chrétien qu'il faut puiser cette inspiration. Mais le catholique sait que la foi religieuse n'a son intégrité, sa vigueur et son efficacité, qu'au sein de notre religion. « Là seulement « est Dieu ; et en dehors n'est point Dieu (2). » Il l'a appris de l'Évangile d'abord, qui n'a pas d'enseignement

(1) Le comte JOS. DE MAISTRE, p. 130. « Toute l'histoire, a dit un autre noble champion de notre cause, M. Léon Gauthier, est dans la lutte de la vérité contre l'erreur, des représentants de Dieu contre le mal ; et qui n'envisage pas ainsi l'histoire est indigné du nom d'historien. Il est naturellement condamné à n'y rien voir, s'il est honnête et sensible, que des scandales pour son honnêteté et des sujets sans cesse nouveaux d'indicibles douleurs pour son cœur. Il faut de plus qu'il invente de fausses explications, qu'il groupe les faits artificiellement ; et, comme il ne connaît pas LE PRINCIPE VITAL DE L'HISTOIRE, qui en relie toutes les parties comme le sang réunit en quelque manière les parties du corps, l'histoire est, quoi qu'il fasse, divisée par lui en tronçons qui ont une certaine vie remuante, mais qui ne peuvent jamais s'assembler et faire un être vivant. » *Comment faut-il juger le moyen âge ?* Chap. II, p. 46.

(2) *Tantum in te est Deus et non est absque te Deus.* Is., XLV, 14.

plus explicite ni plus essentiel ; puis de la lamentable histoire des hérésies qui, en diminuant, en mutilant la vérité chrétienne, démolissent par lambeaux la religion et finissent par expulser le Christ. L'hérésie met l'homme sur les pentes fatales du rationalisme, dont l'athéisme exprime ensuite tôt ou tard les derniers et inévitables entraînements.

Nous aurons à montrer, dans la *section* suivante, à quel point il est nécessaire, et de quelle manière on peut obtenir, d'inspirer l'histoire de la foi chrétienne. Un mot ici cependant par anticipation : ce sujet s'impose d'urgence aux méditations profondes des cœurs réfléchis et droits. Jamais, hélas ! cette logique du mal que l'on vient de signaler ne s'est montrée plus implacable ; jamais l'athéisme n'a levé du puits de l'abîme, avec plus d'audace, son front maudit, chargé de sanglants orages. Il y a mis de la mesure et du temps. C'est d'abord sur les choses du dehors, la politique, la science, les arts, que, sous le prétexte courtois de ménager la liberté de tous, il a obtenu de faire déclarer la religion incompétente et de neutraliser ce terrain par où il lui était plus facile d'ouvrir la série de ses usurpations. Mais il a peu tardé à jeter le masque ; et aujourd'hui, sans plus de retenue, il force à son tour l'intérieur de la vie. Tout ce qui est de l'essence même de l'humanité et qui relève immédiatement de Dieu, la naissance, l'éducation, le mariage, la conscience, la morale, la mort, sur tout il a porté ses atteintes, de tout il a fait sa proie. Aujourd'hui, il n'est pas chez nous un pouce d'espace, si l'on peut ainsi parler, qu'il s'agisse de la terre ou du ciel, de la science ou de la vertu, de la politique, de la vie publique ou privée, où la loi reconnaisse à Dieu le droit de prendre pied. Cet excès en aucun temps, en aucun pays, dans l'antiquité classique ou chez les barbares, en Patagonie ou au Groënland, parmi les Iroquois, les Indous ou les Cafres, n'a jamais été osé, l'idée n'en a

pas été conçue ; et, dans tout l'absolu, dans toute l'énergie du terme, c'est UN FAIT MONSTRUEUX !

Voilà la preuve, qui est en train de se faire, de l'effroyable destinée que se prépare à lui-même le peuple qui se détache de Jésus-Christ, et qui, profanant sur son front la tutélaire couronne du baptême, s'y est cloué le nom abhorré de renégat ! Il est condamné à ne plus croire, toute foi religieuse tombant avec celle du Rédempteur : en s'éloignant, le Christ proscrit emporte Dieu ! Et si ce peuple, « prévenu dans les bénédictions », a reçu, puis mérité le titre auguste de *très chrétien*, quel poids sur sa tête quand il se livre au vertige qui l'entraîne ! Ne comprenons pas qu'il est condamné à des ruines proportionnelles à ses grandeurs, à descendre jusqu'aux derniers fonds de l'abîme, quand il se précipite lui-même des plus sublimes sommets ?

Il n'est rien qui meurtrisse plus douloureusement un cœur de chrétien que cet excès du mal, dont le manomètre de la folie perverse n'a plus de degrés pour mesurer l'intensité. Rien, si ce n'est l'illusion épaisse et l'apathie de conscience de nombre de catholiques, qui laissent tout faire sans réagir. N'est-ce pas cet état des esprits chez les bons qui explique cette fureur des mauvais ?

La secte a été habile et a mis, non seulement du temps, mais de la mesure à se façonner ainsi les esprits. Par une langue qu'elle s'est faite, par ces termes chatoyants et sonores de liberté, de civilisation moderne, d'égalité, etc., en flattant l'orgueil et les passions sous couleur de générosité et de progrès, elle les a peu à peu apprivoisés au mal ; selon l'expression du cardinal Pie, elle a en eux *anesthésié* les sens moral, usé les ressorts de l'indignation, rendu inerte la force de la résistance. Hélas ! elle les a trouvés si faciles à la séduction !

De loin on voyait venir au piège ces catholiques amoindris. Dans leurs ouvrages, dans leurs conversations, on respire une sorte de défiance, au moins de malaise à l'en-

droit de la foi, un certain désir, plus ou moins avoué, d'échapper en quelque manière à ses salutaires, mais inexorables étreintes? Tout en gardant les pratiques qu'elle impose, ils font contre elle des réserves au profit de la science et de l'art, dont ils ne sont pas loin de proclamer l'indépendance; des habitudes du monde, dont ils disent qu'elles ont prescrit; des conquêtes de l'État moderne, avec lequel ils prétendent qu'on doit capituler. En opinion, ils sont peu touchés de ce qu'elle préfère, de ce qui a une sorte de parenté avec elle; ils inclinent vers les systèmes de philosophie et d'histoire, vers les idées politiques, les écoles de l'art, qu'elle tient en suspicion. Pareils à des enfants mutins, ils protestent contre la barrière et marchent sur les bords escarpés. On sent qu'ils ont laissé s'atténuer en eux la force centrifuge de l'erreur; sans perdre entièrement l'horreur de ses foyers, ils gravitent aux extrémités de son orbite: on dirait que son influence les charme. Ils entendent n'avoir rien de commun avec les doctrines, mais ils les ont laissées déteindre sur leur manière de vivre: il y a du protestantisme dans leur raison, du jansénisme dans leur cœur, du rationalisme dans leur langage, du naturalisme dans leurs goûts. Ils ont des préventions contre les personnes et les choses catholiques, dont ils regardent les défauts à la loupe; leurs sympathies et leurs admirations se livrent mieux quand elles rencontrent des esprits, au moins en quelque mesure, étrangers à la foi.

Qui nous ramènera Dieu, ce Dieu dont l'absence nous plonge dans les ombres de la mort et fait de nous la proie dévouée du mal? Qui nous le rendra, sinon son Christ? Et, puisque le malheur, sans précédent et sans nom, qui nous accable, nous est venu par degrés pour avoir limité son domaine et contesté ses droits, pour avoir jaloué son Église et diminué son vicaire, levons résolument sa bannière sans réserve et sans peur, et faisons-le régner sur nous,

avec et par son Église, avec et par le souverain pontife. Sans le pape, que peut l'Église ? sans l'Église, que devient le Christ ? sans le Christ, comment peut tenir Dieu ? Comme, au pied de son bûcher, la Vierge qui sauva la France, debout sous la poussière de nos ruines et sous la menace des derniers embrasements, appelons Dieu en proclamant le pape : « Dieu et le pape, c'est tout un ! »

III. — Pour rentrer modestement dans notre sujet, c'est donc l'esprit chrétien sans mélange ni réserve, tel que nous le garantit l'organe infailible de l'Église, c'est l'esprit chrétien qui nous guidera toujours dans ces jugements de fond et d'ensemble que nous avons dit être indispensables à l'étude de l'histoire. Que cette manière de juger soit à la portée de tous les esprits de bonne foi, qu'on en puisse contracter l'habitude sans trop de peine et y puiser une rectitude de vues et une sagesse d'expérience en quoi consiste le profit vrai de l'histoire, c'est ce qu'il est à propos d'établir pour terminer cet important article. Osons espérer que l'analyse qui va suivre, en raison de son importance pratique, ne paraîtra pas trop longue.

*Totus mundus in maligno positus est* : « Le monde tout entier est fondé sur l'esprit malin (1). » Cet esprit s'insinue dans les âmes par le mensonge ; et, par les fautes qu'il entraîne, il répand partout, avec le désordre, le malheur. C'est donc par l'erreur que le mal commence, par l'erreur qui atteint l'esprit, lequel séduit ensuite la volonté. Cette triste génération du mal peut s'analyser expérimentalement : essayons de surprendre à leur source ces procédés du vice, pour les retourner au profit de la vertu.

Qu'il le veuille ou non, quand l'homme agit, c'est tou-

(1) I JOAN., v. 19,

jours sous la dictée de la raison pratique. Si la raison en lui est à la fois saine et ferme, son acte est sage et tourne à son bien; si elle est ou aveugle ou inconsistante, jugeant faux ou avec précipitation, c'est le désordre et le mal. Or de quelle manière l'erreur entame-t-elle ainsi l'exercice de la raison? En obscurcissant la lumière des principes et en la faussant, ou bien en donnant le change sur leur application dans le cas déterminé où l'homme doit agir. C'est que, en effet, comme l'enseigne saint Thomas, la raison dicte la conduite à tenir, dans tout cas donné, par un syllogisme dont la conclusion, qui exprime ce qu'il faut faire, se tire d'un principe universel servant de majeure, à l'aide d'une mineure qui est une proposition particulière, et qui applique le principe universel au cas déterminé (1).

Prenons par exemple l'aumône. On vient de m'exposer un besoin qu'il y a, me dit-on, urgence de soulager, en payant, soit de mes deniers, soit de ma personne. Mon cœur s'émeut; et je reconnais à ce tréssaillement la solidarité humaine et la fraternité chrétienne qui me rendent comme personnelle cette souffrance d'autrui. J'entends donc retentir dans ma conscience l'écho du grand principe premier de la morale: « Fais aux autres ce que tu veux qu'on te fasse à toi-même »; principe auquel l'Évangile a donné une expression plus formelle, plus large et plus persuasive: « Aime ton prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu. »

Mais il m'est impossible de me livrer à toutes les impulsions de mon cœur: quelque généreuses que soient les âmes chrétiennes, l'étendue des souffrances épuisera toujours leur puissance de soulager. « Jamais au milieu

(1) *Conclusio particularis syllogizatur ex universali et particulari propositione, etc...* 2<sup>o</sup> 2<sup>o</sup> Quæst. XLI, art. II, 6. — C'est le syllogisme qui, dans les règles des scholastiques, a pour type le mot *Darti*.

« de nous, ne manquera le pauvre (1). » C'est la parole du Maître. Je ne pourrai donc jamais donner autant que j'en aurai le désir : ma vie, comme ma fortune, s'absorberait en vain dans le gouffre des douleurs des hommes.

Dois-je d'ailleurs me fier absolument aux plaintes qui visent à m'attendrir ? Ce solliciteur est-il sincère ? est-il digne de mon secours ? Vient-il le premier sur moi dans l'ordre de la charité ? ne sera-ce point au préjudice de droits antérieurs ou supérieurs aux siens que je vais suivre envers lui la pente de ma compassion ? Voilà bien des questions difficiles, nécessaires cependant à résoudre ; voilà bien des mineures à poser et à examiner de près, si je veux déduire du grand principe susdit une conséquence qui détermine pour moi avec assurance ce juste milieu où se trouve exclusivement la vertu.

A première vue, il semble que c'est surtout par ces questions de détail, par les *mineures*, que l'erreur pénètre dans le syllogisme de la raison pratique et en vicie la conclusion. Quelle étendue et quelle fermeté de coup d'œil ne faut-il pas pour tout embrasser, sans rien omettre d'important, dans les conditions qui doivent peser sur la détermination à prendre, pour combiner dans une juste proportion, pour compenser les unes par les autres tant de circonstances de personnes, de milieux, de temps, de droits acquis, d'intérêts à ménager, tant de causes qui se contrarient, qui se modifient mutuellement ! Une note de trop dans un accord le change en dissonance ; une légère erreur sur le calcul de l'angle d'incidence, ou sur la distance des foyers, trouble toute la science de la lumière.

Il n'est donc pas étonnant de trouver si souvent dans la politique, dans l'administration, dans les arrêts de la justice, aussi bien que dans les conduites particulières,

(1) MATTH., XXVI, 41.



des fautes, des malheurs provenant d'une connaissance imparfaite des mille détails dont la conclusion a omis de tenir compte. C'est ici, comme on l'a dit plus haut, que l'expérience, dont l'histoire est la maîtresse et la pourvoyeuse, a un grand rôle à remplir pour éclairer la raison pratique et gouverner la conduite de la vie (1).

Mais les *majeures* elles-mêmes, les principes qui forment la base du syllogisme, sont aussi, et très souvent, l'expression des plus pernicieuses erreurs; d'où il suit qu'elles commandent de fausses et funestes conclusions. Les vrais principes des mœurs ont beau éclater de lumière et s'imposer, soit par leur évidence propre, soit par l'étendue et la nécessité de leurs effets, on refuse de les voir, et on donne plus volontiers crédit à des principes contraires, faux et pernicious, qu'un incorrigible usage a malheureusement accrédités.

Ces principes, qu'on appelle dans le langage chrétien les maximes du monde, sont tellement dans les habitudes et hors de conteste, qu'on ne sent jamais le besoin de les exprimer; ce serait être pédant. Ils vont d'eux-mêmes, donnant impulsion à toutes les convictions, mettant en branle et justifiant tous les désirs, servant de règle à toute estime et pesant sur toutes les déterminations. Ils sont comme la gravitation des esprits, mais des esprits déchus qui ne réagissent pas contre la pente; et leur fatale influence est à la fois la preuve la plus palpable et le plus lamentable résultat de la déchéance originelle. De ces principes, les uns naissent d'eux-mêmes du dérèglement de la nature qui ne voit rien au-dessus de ses instincts; les autres doivent leur cours à l'habileté des politiques et des sectaires qui s'en servent pour exploiter à leur avantage les préjugés populaires et les passions.

Voyez, dans la première catégorie, de quel poids est,

(1) S. TH. ,2<sup>es</sup> 2<sup>es</sup> Quæst. XLVII, art. III, ad 2<sup>um</sup>. V. au *préambule*.  
T. II. 10

pour l'immense quantité des esprits, ce que nous appellerions volontiers *la béatitude mondaine des richesses!* Rien n'est plus inutile, rien ne serait plus ridicule, que d'affirmer dans les conversations qu'on est heureux en raison des richesses qu'on possède; mais comme ce principe circule, vif et pressant, dans tous les jugements qui défrayent la plus grande partie des conversations! On admire un mariage sur la dot, une charge publique sur les honoraires, un homme sur son âpreté et son habileté au gain. Un ministère qui fait monter la rente, un gouvernement sous lequel reprennent les affaires : voilà la bonne politique! Les demeures magnifiques, les vastes domaines, les tables somptueuses, les équipages : tels sont les signes de l'opulence qui excite l'envie et l'admiration.

Essayez de redresser ces jugements par les affirmations contradictoires du Saint-Esprit et du divin Maître; de dire que « les richesses s'entassent pour le malheur de qui les possède (1) » ; de rappeler l'oracle qui a déclaré la pauvreté bienheureuse et qui a maudit la richesse : on répondra par le rire d'une dédaigneuse incrédulité ; on vous renverra au prône.

A la seconde catégorie appartient ce qu'on peut appeler la phraséologie de 1789, ces mots de *civilisation, d'esprit nouveau, d'État et de société modernes*, etc. (2). On les fait sonner partout, on les jette en interjections et en sentences. Ils sont taillés à facettes, et leur sens scintillant devient tout ce que désirent les habiles ; ils les font miroiter aux yeux des simples qui en prennent l'éclat changeant pour vérité. Là aussi se trouvent des majeures sous-entendues. Bornons-nous à signaler celle qu'on pourrait appeler : *les droits prétendus de l'État.*

(1) *Divitiæ conservatæ in malum Domini sui. Eccl., v, 12.*

(2) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 357.

De tout temps ç'a été la visée des esprits mal trempés contre l'orgueil de se dérober à l'action trop présente de Dieu. Mais, sauf les époques où le souffle d'enfer soulève le monde contre lui, on n'avoue pas cette tendance, on se la dissimule à soi-même. Or, les termes élastiques et chatoyants de l'idiome de 1789 permettent de parler sans trop dire, de se dégager de l'étreinte dont le langage précis de la foi des ancêtres et du passé chrétien enlaçait la conscience. On s'émancipe sans éclat. Mais qu'on analyse la plus grande partie des écrits et des conversations de cette langue, on sentira palpiter partout le désir tacite d'éloigner Dieu et une joie contenue d'avoir pu, sans rompre entièrement, le tenir à distance.

Le sous-entendu le plus en usage de cette espèce, qui sert de base à la plus grande partie des raisonnements de la politique et des salons, c'est l'indépendance, ou plus exactement, la suprématie de l'État.

L'Église et l'État sont, chacun à sa manière, des institutions de Dieu; sur bien des points, leur juridiction se rencontre. Abstraction faite des passions humaines et dans l'idéal, rien de plus facile que d'établir la hiérarchie, et d'éviter ou de résoudre les conflits; mais, dans la réalité des choses, l'histoire démontre que rien ne soulève plus d'orages.

Dès l'apparition de l'Église, la lutte s'établit. César saisit Pierre à la gorge, et, au bout de trois cents ans de sang versé de ses fidèles, déclare superbement avoir eu raison de lui : *Nomine christianorum deleto !* C'est César, au contraire, qui est vaincu et qui est mort. Il renaît; Pierre l'a civilisé et sacré; il lui assure des sujets dociles, mais il limite son autorité. Tout aussitôt César recommence la lutte, il en change la tactique : ce ne sera plus le bras du persécuteur mais du protecteur; et, dans le cours des âges, sous des formes diverses de violence ou d'astuce, cette protection jalouse et envahissante ne cesse d'attenter aux

droits de l'Église et de troubler sa paix. Les époques d'apaisement de cette lutte sont marquées par des concordats; les ruptures éclatantes sont les constitutions civiles et les schismes, avec ou sans échafaud; dans les revendications ordinairement sourdes, quelquefois grondantes, des gallicans et des parlementaires, il faudrait être bien superficiel pour ne pas la reconnaître : c'est au fond le combat de l'esprit contre la chair, qui ne finira qu'au dernier jour.

Or, en toute lutte, il y a droit d'un côté et prétention de l'autre. Un catholique ne saurait hésiter : le droit, sinon de décider sur les questions du domaine propre de l'État, mais de prééminence et de jugement définitif sur la morale et la justice qui ont le dernier mot des choses, ce droit est à l'institution qui relève exclusivement et immédiatement de Dieu (1). L'État refuse d'en convenir et il ne cesse d'affirmer ou de sous-entendre ses prétentions à être le premier.

Dans les époques violentes, l'État se passe de sous-entendu. Quand il égorge les fidèles de l'Église, quand il prétend donner à ses prélats leur juridiction spirituelle, quand il vole son patrimoine et que, pour ne pas entendre le cri de la justice, il rompt violemment avec elle, il dit assez haut qu'il veut être le premier. Naguère, par la bouche d'un homme à qui l'impudence tient lieu de noblesse, d'éducation politique, du vrai talent des affaires, l'État l'a dit avec une audace qui étonnera, si elles doivent renaître, les générations de la vieille France. Il a dit du haut de la tribune qu'il avait eu raison de *châtier* des évêques coupables à ses yeux d'avoir promulgué les défenses du Saint-Siège sur les mauvais livres, et qu'il se réservait le droit de juger et de mettre en cours dans les écoles ceux où les enfants de la France apprendront la

(1) On aura plus loin l'occasion de revenir sur cette importante affirmation.

vraie morale (1). Ici l'État, par l'organe d'un homme d'un jour, sans croyance, sans titre d'aucune sorte, s'est adjugé non seulement la primauté sur l'Église, mais le privilège de l'infaillibilité.

Mais la plupart du temps, — le monde n'aimant rien moins que les situations tranchées et la logique franche — la suprématie entre les deux autorités ne s'affirme qu'à demi mot. L'Église, toujours pleine de maternels égards pour ceux qui sont à la fois ses enfants et ses sujets, veut ménager leur susceptibilité; elle évite de proclamer trop haut ses droits supérieurs, sauf nécessité absolue, se bornant à ne les abdiquer jamais. L'État entend décider en maître et en dernier ressort; aussi le plus souvent son langage et ses actes, le langage et les actes de ceux qui, par jalousie ou par intérêt, s'attachent à sa cause, relèvent implicitement de cette majeure sous-entendue.

Comment expliquer autrement, par exemple, les récriminations que, même des catholiques qui se croient orthodoxes font entendre, quand nous condamnons, non pas le contrat civil du mariage qui peut avoir sa raison d'être aujourd'hui, mais la priorité outrageante attribuée à ce contrat sur le sacrement, et cela à titre rigoureux? — Et la facilité avec laquelle ils subissent l'ingérence de l'État dans l'éducation, se déclarant contents pourvu que l'aumônier ait sa place parmi les maîtres, et l'enseignement religieux quelques heures qu'il arrache par pitié! — Dans l'ensemble de cet ordre d'idées, que signifie le tumulte qu'a soulevé le *Syllabus*, sinon le refus implicite, mais certain, d'admettre sur la société et le gouvernement la haute direction de l'Église? — Pourquoi Napoléon III, lorsque des révoltes soudoyées et des guerres déloyales arrachaient des lambeaux à ce patrimoine de saint Pierre que la Révolution

(1) Ceci a été écrit en juin 1883. — Depuis, ce langage est devenu quotidien.

a fini par dévorer, pourquoi Napoléon se donnait-il de grands airs d'impartialité entre l'usurpateur et la victime, parlant de conciliation et d'apaisement au sage et miséricordieux Pie IX ? et pourquoi, à cet injuste, à cet outrageant langage, la France ne se soulevait-elle pas d'indignation ? N'est-ce pas parce qu'on est d'accord pour contester au souverain pontife son droit de juge suprême, supérieur à toute politique et à toute sagesse humaine, ce droit dont Pie IX a été l'intrépide défenseur et le martyr (1) ?

Enfin, pour terminer par une question tout actuelle, c'est uniquement encore de cette majeure sous-entendue que dépend le jugement à porter sur l'expulsion des Religieux en 1880. L'État a déclaré agir en vertu de *lois existantes*, dont il avait à assurer l'exécution. Un grand nombre de légistes de grande érudition et de noble caractère s'opposèrent à cette prétention en affirmant et en prouvant, par des consultations mémorables, que ces lois n'existaient pas, et les tribunaux donnèrent raison à cette jurisprudence. Était-ce là résoudre la question ? Si de telles lois n'exis-

(1) On sait la sage et inflexible résistance que le cardinal Consalvi opposa au premier Consul qui, et par violence et par astuce, voulait un concordat dont il eût fait une arme pour assujettir l'Église à sa politique. Le fort de la lutte porta sur une simple incise : « La religion catholique romaine sera librement exercée en France. Son culte sera public, en se conformant aux règlements de police QUE LE GOUVERNEMENT JUGERA NÉCESSAIRES POUR LA TRANQUILLITÉ PUBLIQUE. » Bonaparte repoussait, le cardinal exigeait absolument cette dernière clause. M. Thiers n'hésite pas à la condamner. Tout dépend ici de la *majeure sous-entendue*. Si vous croyez à la suprématie de l'État, reconnaissez-lui le droit de régir par sa police ce qui est du culte comme ce qui est de toute administration en toutes circonstances. Si vous croyez que l'Église relève immédiatement de Dieu, et que ses droits sont imprescriptibles et supérieurs à tous droits, n'admettez, de la part de l'État, que celui d'intervenir quand il verra menacer l'ordre extérieur qui est dans ses attributions directes. C'était déjà une concession : l'Église pouvant fort bien se réserver de connaître et de décider dans le conflit des deux juridictions ; mais enfin, c'était une concession limitée, qui maintenait intacts tous ses droits essentiels, selon cette maxime de la jurisprudence canonique qu'invoquait Consalvi : *Positio unius est exclusio alterius*. En reconnaissant le droit de l'État en ce cas d'ordre public, Consalvi le niait en principe et en général.

taient pas alors, d'un jour à l'autre il était possible de les décréter ; et, une fois promulguées, l'expulsion devenait légale, sinon légitime. Pour aller au fond, il fallait se prononcer sur la priorité des droits ou de l'Église ou de l'État. Si l'Église est la première, autrement si elle est d'institution divine, mandataire authentique du Verbe incarné, chargée de continuer son œuvre avec sa pleine délégation, l'expulsion des Religieux, qui tiennent d'elle leur existence et tous leurs droits, est à la fois un attentat contre la justice, car ils possèdent ; contre la raison, car il sont inoffensifs, utiles, nécessaires ; contre la religion, car ils sont les organes et les représentants de Jésus-Christ.

Par une réaction fatale, tous ces principes faux ne cessent d'inspirer des œuvres littéraires, qui ne cessent elles-mêmes d'en rendre le cours plus violent. Les politiques et les économistes, les romanciers, les historiens, les poètes dramatiques, semblent s'être donné pour mission de glorifier tout ce que l'Évangile proscriit, de propager tous les mensonges de la secte et du monde, de calomnier la religion, de ridiculiser la foi, de tâcher de prendre l'Église en défaut. Les lois salutaires de la modération dans les désirs et de la mortification chrétienne, la sainteté du mariage, le respect de l'autorité, l'amour et l'obéissance envers le Saint-Siège, voilà l'objet habituel de leurs sophismes et de leurs sarcasmes. Sur le théâtre surtout, que la foule assiège avec fureur et dont les dernières audaces ont envahi la scène, les sens se repaissent de tableaux, et l'esprit d'idées, où la sincérité des croyances, la vertu sacerdotale, la générosité de l'Église, sont immolées à la risée publique et deviennent la proie de l'habile qui sait les exploiter.

Or, dans le cœur de nos adolescents germe déjà cette convoitise, cette soif d'indépendance et cette défiance sourde contre l'autorité divine représentée par l'Église ; déjà aussi leurs oreilles sont atteintes et leur foi inquiétée par les échos de ces sophismes qui travaillent à servir et

à fomenter ces passions. Quelle grave et urgente mission s'impose donc au professeur d'histoire !

Former les élèves à chercher, dans les exemples qui sont le tissu historique, des règles expérimentales de sagesse ; à trouver dans les conduites particulières des personnages qui sont en scène des principes d'application et comme des formules praticables, selon les éventualités, dans les cas qui y ressemblent : voilà ce qu'on a recommandé d'abord et plusieurs fois répété. Mais, pour rentrer dans notre analyse présente, il faut aussi se servir de l'histoire pour démasquer les faux principes qui se cachent et pour montrer, par leur fruits, la vérité de ceux qui émanent ou qui relèvent de la foi.

Il y a dans les jeunes âmes refaites par le baptême, et élevées dans la fidélité à leur drapeau, une noblesse que la duplicité révolte. Les naturalistes parlent de certains vers hideux qui se cachent dans les racines et que le soleil tue dès qu'on les a exposés à ses rayons. Il suffirait souvent d'extraire par l'analyse le principe vicié qui sert de base à tous les faux jugements des mondains, des libéraux, des politiques et des sectaires, pour qu'une colère généreuse, éclatant dans ces jeunes cœurs, en fit prompt et définitive justice.

Mais surtout ne nous laissons pas de venger et de mettre en pleine lumière les principes sauveurs de la morale chrétienne. Maîtres de grammaire et de littérature, maîtres de philosophie, maîtres d'histoire, dévouons à cette grande tâche nos efforts conjurés ! Aux lettres de parer ces principes des séductions salutaires du beau, en les faisant vivre dans les types de l'idéal ; à la philosophie, de les établir par des démonstrations irréfutables ; à l'histoire de les juger par leur fécondité, par la nécessité, la grandeur, l'énergie vitale de leur résultats ; et, pour contre épreuve, de montrer par les ruines qu'il accumule la vanité et la scélératesse du mensonge.



Si donc, sous l'impulsion du préjugé qui met le bonheur suprême dans les richesses, on exalte la civilisation moderne qui en absorbe l'emploi et qui en est le triomphe, son luxe, ses aises, ses lettres et ses arts qui les célèbrent, la science qui s'épuise à la servir, je soulève ce voile de pourpre et d'or, je souffle sur cette poussière brillante et ces nuages de fausses odeurs, je vais au fond des choses ; et, aujourd'hui aussi bien que dans les siècles païens, à la vraie lumière de l'histoire, comme le Prophète par la brèche faite à la muraille du temple profané, je vois une hideuse corruption qui envahit, des animaux impurs et de monstrueux reptiles, objet, sous des dehors trompeurs, d'une abominable adoration (1) ; je vois l'opinion s'accoutumant au vice, les mœurs qui tombent, les vertus avilies, les caractères asservis, l'égoïsme qui monte toujours, l'amour de la patrie qui s'éteint. Cupidité, me dit l'histoire, le peuple qui t'admire et te cultive est en train de se perdre ; le peuple qui t'adore, après t'avoir divinisée, n'est-il pas à jamais perdu ?

Est-ce la gloire dont on veut faire notre idole, cette gloire vaine et n'exhalant que l'odeur du sang, poursuivie par des guerres sans motif, aussi stériles que désastreuses ? Des politiques intéressés, des écrivains fanatiques, des sophistes habiles, des historiens ou gagés ou dupés, ont déployé tous leurs efforts pour faire, de ces hécatombes humaines, le piédestal de la grandeur idéale. Mais la vraie histoire doit être entendue. Elle me montre, d'une part, ces vastes plaines où le laboureur soulève de son soc les ossements de tant de victimes d'une ambition qui ne respecta rien ; ces milliers de familles broyées dans leurs cœurs, brisées dans leur avenir, par des morts imméritées ; elle me montre, d'autre part, ces massacres et ces

(1) *Fili hominis, fode parietem... Ingredera, vide abominationes pessimas... Et ecce omnis similitudo reptilium et animalium, abominatio et universa idola. EZECH., VIII, 8 et seq.*

bouleversements sans but et sans fruit, l'Europe remaniée sans cesse et sans profit, plus malheureuse et plus agitée après qu'avant ces inondations du sang des hommes. Hérodote raconte que Cyrus, en voie de conquérir la Scythie, tomba entre les mains de Thomirys, reine des Massagètes, dont il avait massacré une armée et tué le fils. Elle le fit tuer à son tour ; puis, plongeant sa tête dans une outre pleine de sang : « Rassasie-toi, lui cria-t-elle, de ce sang dont tu fus altéré ! » Pourquoi l'humanité, au lieu de leur payer une admiration surprise, ne demande-t-elle pas à ces conquérants, qui se jouent de ses plus saints intérêts, compte du carnage de ses enfants avant le compte que Dieu doit inexorablement exiger (1) ? Que l'histoire donc remplisse ici en attendant le grand jour, ce salutaire et imprescriptible devoir !

Et nos principes de 1789 ! et ce langage flottant et trompeur dont on a plus haut dénoncé la fatale influence en essayant d'en pénétrer le secret ! Déjà nous avons eu l'occasion de le signaler quand il s'agissait de mettre la jeunesse en garde contre les préjugés contemporains, surtout contre le préjugé démocratique, au triomphe duquel est le plus souvent dirigé le mouvement dont ces principes sont le

(1) « Si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et, qu'après avoir miaulé tout leur soûl, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres et ont joué ensemble de la dent et de la griffe ; que de cette mêlée il est demeuré, les uns sur les autres, neuf à dix mille chats, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : « Voila le plus abominable sabbat dont on ait ouï parler ? » Et si les loups en faisaient de même : « Quels hurlements, quelle boucherie ! » Et si les uns ou les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à ce beau rendez-vous, à détruire et à anéantir ainsi leur propre espèce ?... N'entendrai-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous ? le monde ne se divise-t-il plus qu'en régiments et en compagnies ?... *Il a pris une ville, il en a pris une seconde, il en a pris une troisième ; il a gagné une bataille, deux batailles ; il a chassé l'ennemi ; il vainc sur terre, il vainc sur mer : est-ce de quelqu'un de vous autres ? est-ce d'un géant, d'un Athos que vous parlez ?... »* LA BRUYÈRE, *les Jugements*, 119.

point de départ. Nous avons déploré la faiblesse de certains catholiques qui, les uns par le secret désir de voir tenir l'Église à distance, les autres par une crainte mal éclairée de fermer le temple aux adversaires, ou par une espérance pusillanime de faire passer la Croix dans la mêlée des drapeaux, ont servi cette funeste conjuration. Aujourd'hui que les masques sont tombés, qu'on proclame hautement la liberté de tout penser, de tout croire et de tout dire comme droit inaliénable de l'homme, comme fondement de l'État et couronnement de la société; qu'on entend assurer à la philosophie, à la science, à la politique, à la morale elle-même l'indépendance absolue à l'égard du dogme; qu'on déclare à la conscience qu'il est de sa dignité de ne relever que de soi, à l'État de n'avoir nul souci des avertissements ni des menaces de l'Église, gardons-nous de négliger les enseignements de l'histoire, sinistres, il est vrai, mais salutaires, qui, s'ils ne viennent pas trop tard, feront juger l'arbre maudit par les fruits qu'il porte sous nos tristes yeux.

La philosophie indépendante, l'histoire la montre descendant lentement des sommets resplendissants de la foi sur les pentes désolées du doute, pour aboutir aux dernières profondeurs du chaos, à l'identité du *moi* et du *non-moi*, du oui et du non, de Satan et de Dieu, dans ces abîmes habités par les démons d'où naissent les théories du droit de la force et du nombre et, par compensation, la doctrine de l'anarchie et du nihilisme, mère féconde, à bref délai, des plus monstrueux attentats.

La politique indépendante, l'histoire la montre allant, par une transition plus ou moins rapide, mais fatale, de 1789 à 1793, de 1830 à 1848 et à ses journées sanglantes, de 1870 aux horreurs sans précédents de la Commune (1).

(1) Tout ainsi que la révolte des chefs sous la parole de Luther amène les violences des Anabaptistes, etc... L'histoire est pleine de cette logique inexorable.

Formée à ne plus compter avec la foi, la raison d'État en arrive bientôt à en avoir dédain et à en faire risée; et, sur les ruines des mystères les plus respectés, redoublant d'audace à mesure qu'elle fait de sa liberté, aux applaudissements de la foule, un plus sacrilège emploi, elle en vient à proclamer l'athéisme et à se donner une devise qui soulèverait d'indignation les Iroquois: NI DIEU NI MAITRE!

La morale indépendante déchaîne un tel besoin de s'étaler et de jouir que bientôt le luxe et la volupté créent, pour se satisfaire, un agiotage sans frein, débordant des hauteurs de la société dans les rangs inférieurs, faisant litière de la justice, de la pudeur, de l'honneur du foyer, justifiant le crime par le succès et se faisant hautement gloire du nombre et de la qualité de leurs victimes.

Devant ces signes précurseurs des dernières calamités, si lugubrement apparus en ces derniers temps, les sages du monde eux-mêmes appréhendaient un avenir qui a dépassé leurs effroyables prévisions. Hélas! quand un ennemi, qui avait gardé sa force et son culte de la patrie en gardant sa religion, lança sur nous ses bataillons bien équipés, d'une discipline admirable et d'une confiance fière, que devait-il arriver d'une nation ainsi ravagée, sans patience pour souffrir, sans goût pour le sacrifice, sans générosité, déshéritée de l'héroïsme et de la sagesse des ancêtres dont elle avait trahi la foi et foulé aux pieds la vertu?

Voilà, en abrégé, les démonstrations de l'histoire : qui ne sent quelle en sera la puissance à la longue pour venger les vrais principes? Si l'on parvenait à pénétrer de leur lumière la génération qui grandit, quelle France renaîtrait de ses ruines! Ce résultat échappe dans son ensemble à la portée de nos efforts, mais nous pouvons réussir sur nos élèves; et c'est beaucoup que quelques caractères sur lesquels l'erreur ne mordrait pas, et qui opposeraient çà et là au torrent une digue derrière laquelle

les abusés reprendraient cœur en revenant à la vérité (1).

En terminant écoutons avec respect, et prêts à obéir selon nos moyens, ces grandes paroles de Léon XIII. Quelle autorité elles donnent à tout ce qui vient d'être dit sur les conditions intrinsèques de l'enseignement de l'histoire ! Après avoir décrit avec véhémence l'esprit de fausseté et de malice qui inspire l'histoire depuis longues années :

« Il est hautement important, continue-t-il, de pourvoir à ce pressant danger et d'empêcher à tout prix qu'on ne transforme le très noble métier d'historien en fléau public et domestique des plus graves. Il faut que les hommes de cœur, doctement versés en ce genre d'étude, se dévouent à écrire l'histoire de telle sorte qu'elle soit le miroir de la vérité et de la sincérité, et que les accusations depuis trop longtemps accumulées contre les pontifes romains soient dissipées doctement et convenablement.

« A de maigres narrations qu'on substitue des investigations laborieuses et conduites avec maturité ; qu'on oppose aux arrêts téméraires un jugement prudent ; aux opinions frivoles, une critique savante. Il faut énergiquement s'efforcer de réfuter les mensonges et les faussetés en recourant aux sources, ayant surtout présent à l'esprit que la « première loi de l'histoire est de ne pas oser mentir ; la seconde, de ne pas craindre de dire la vérité (2) ».

(1) « Il est difficile d'enseigner l'histoire sans nuire à la moralité du jeune âge. Crimes, batailles, conspirations, barbarie militaire justifiée par la renommée, trahisons et fraudes colorées du nom de prudence et de politique : voilà la méthode ordinaire qui donne crédit aux idées fausses et les met en vogue. C'est au maître à travailler sans relâche sur le jugement et le cœur de son élève. S'il réussit, — et il le peut, — à lui faire apprécier les illusions que les hommes se font sur le bonheur, sur la gloire, sur l'ambition ; s'il lui forme une parfaite rectitude morale, il aura obtenu le plus désirable des résultats. » RICHARD LOWELL EDGEWORTH, *Practical education*, chap. XII.

(2) Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat. CICÉRON : *De Orat.*, III. — *Lettres aux trois cardinaux*, 18 août 1883.

## ARTICLE IV

### DE LA GÉOGRAPHIE

Comme objet de l'enseignement, la géographie se présente sous un double point de vue : en elle-même et par rapport à l'histoire. C'est bien toujours la *description de la superficie de la terre*, mais de la terre, ou bien telle qu'elle est au moment où on l'étudie, telle que la présente la science après tant de recherches faites sur le sol, sa configuration et ses produits, et telle que la politique en a actuellement divisé l'étendue ; ou bien de la terre devenue successivement le théâtre des bouleversements des nations ou des partis s'établissant tour à tour sur sa surface, se heurtant pour s'en disputer la possession, quittant, usurpant les uns après les autres, se partageant, avec les territoires, la domination.

Sous le premier aspect, cette étude s'impose aujourd'hui plus que jamais : on nous a tant répété que nos défaites sont venues de notre ignorance de l'état actuel de notre continent et de notre monde ! Mais plus on exige qu'une part croissante soit assignée à la géographie dans l'enseignement primaire et secondaire, plus le maître consciencieux doit avoir souci de la rendre tributaire de la raison. Quant à la géographie historique, on comprend du premier coup d'œil sa fonction importante dans le sens et au profit de la grande faculté, puisque son rôle est de servir de cadre et de scène, par conséquent de fournir une grande ressource d'unité, aux leçons de l'histoire, et, comme on le verra bientôt, de procurer des données précieuses aux déductions de l'esprit philosophique, dont on a dit plus haut la portée. Nous parlerons de la géographie sous chacun de ces aspects et dans le sens dont nous entendons ne nous départir jamais.

§ I<sup>er</sup>. — *De la géographie proprement dite.*

Ici revient ce qui a été dit sur l'enseignement élémentaire (1) et qui, n'étant jamais perdu de vue, doit s'appliquer selon les progrès de l'âge et de la raison, savoir : ne pas employer des mots sans en avoir fait pénétrer le sens, lier entre elles les différentes parties de l'enseignement et les leçons successives, exposer les causes, gagner la mémoire en excitant l'intérêt, enfin rattacher tout à l'unité.

Cet exposé de la méthode de l'enseignement géographique n'est presque autre chose que le résumé de celle de Bossuet : « Dans le cours des autres études, dit-il, en jouant et comme en faisant voyage, nous nous sommes occupés de géographie. Tantôt rasant les côtes maritimes, puis soudain emportés en haute mer, ou pénétrant les pays intérieurs, nous parcourons villes et ports, mais non point par journées pressées ou en voyageurs indifférents : nous examinons tout, nous recherchons les mœurs, surtout de la France, de populations si diverses, de race belliqueuse, souvent même remuante, de populeuses cités ; cet empire, masse colossale, qu'il faut une habileté suprême pour gouverner et contenir (2). »

1. — Nous sommes loin des habitudes trop longtemps suivies en géographie, où rien n'était donné à la raison,

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, t. I, p. 64, et *passim*.

(2) *Geographiam interea ludendo, et quasi peregrinando, transeginus : nunc secundo delapsi flumine, nunc oras maritimas legendes, mox in altum pelagus inveci, aut mediterranea penetrantes, urbes ac portus, non tamen festinatis itineribus neque incuriosi hospites, peragramus ; sed omnia lustramus, mores inquirimus, maxime in Gallia, diversissimos populos, bellicosam gentem, sæpe et mobilem, populosissimas urbes : tantam imperii molem, summa arte regendam et continendam. De Instit. Delph., III.*

tout à la routine. M. Michel Bréal en a parlé en des termes qui ne les rappellent que pour en faire définitive justice :

« Les enfants, dit-il, apportent avec eux un petit livre soit Meissas et Michelot, soit quelque autre du même genre, et ils récitent la leçon du jour. Je suppose qu'ils sont à la Belgique : ils disent par cœur les quinze lignes consacrées à ce pays, et s'ils savent correctement le nom des villes avec le nombre de leurs habitants et la courte mention qui accompagne chaque ville, ils reçoivent une bonne note. La semaine suivante, il est question de la Suisse, puis de l'Autriche, puis de la Russie, et ainsi de suite. Chaque leçon, découpée comme à l'emporte-pièce, n'a aucun rapport avec la précédente ni avec celle qui vient après. Demandez à ces élèves la route qu'ils suivront pour aller en Belgique ou en Autriche, ils n'en savent absolument rien. Ils ne connaissent pas même les fleuves de ces pays ; car c'est au commencement du livre qu'ils en ont appris les noms, dans les chapitres où sont réunis tous les fleuves et toutes les montagnes de l'Europe. Un tel enseignement, cela va sans le dire, est le plus aride qu'on puisse imaginer. Tous ces noms, d'aspect souvent étrange, ne disent rien à l'esprit de l'enfant. Que voulez-vous que se représente le petit paysan limousin, quand vous lui dites qu'un golfe est une partie de mer qui s'avance dans les terres, et que les quatre golfes les plus remarquables de l'Europe sont ceux de Bothnie, de Finlande, de Gascogne et du Lion ? Ce sont des mots qu'il doit retenir, rien de plus. Et comment est-il introduit dans l'enseignement de la géographie ? Une singulière aberration veut qu'on lui présente d'abord ce qu'il y a de plus général : des notions de cosmographie et des définitions. Les seules figures que les auteurs de ces singuliers manuels aient eu l'idée de joindre à leurs livres se rapportent à l'astronomie. On y voit l'écliptique, la saison des équinoxes et le tableau des phases de la lune. Voilà comment nos enfants sont dressés à ne rien savoir en géographie (1). »

L'explication des termes en usage dans la géographie est d'autant plus à recommander que les mots étant destinés à représenter des objets matériels font tous image, avantage que ne possède pas la grammaire. Ici donc on peut, à l'aide de cartes qui fournissent ces images, pénétrer dans l'esprit des enfants « par la porte de l'imagination et s'assurer ainsi le moyen de cheminer, à l'aide du raison-

(1) Quelques mots sur *l'Éducation publique en France*, p. 85.



nement, jusqu'au plus profond de leur intelligence (1) ».

L'auteur qui recommande, sous ces expressions figurées, notre grande méthode rationnelle, est un publiciste de mérite, dont la portée d'esprit prête une grande autorité à ses vues sur l'enseignement de la géographie. Voici l'exemple dont il se sert pour rendre cette explication des termes intéressante et profitable :

« L'élève qui dit « Rhône » doit, se figurer au même moment un fleuve courant vers l'ouest entre des montagnes, s'élargissant pour former un grand lac, tournant les contre-forts du Jura, puis se repliant brusquement au sud pour couler jusqu'à la Méditerranée; qui dit « Alpes », une haute chaîne de montagnes, entourant d'un vaste demi-cercle l'Italie septentrionale et s'épanouissant à l'est en nombreux rameaux. Non seulement l'image donne ainsi un sens au nom, mais elle le grave profondément dans la mémoire. Quand on a toujours appris sur la carte, la carte se présente d'elle-même devant les yeux au moindre renseignement que l'on cherche dans ses souvenirs, marquant chaque lieu à sa véritable place; on ne prononce pas le mot de Morbihan sans apercevoir distinctement la presqu'île bretonne et ses alentours; celui de Rouen, sans apercevoir la Seine, le Havre, et sans pouvoir porter son regard jusqu'à Paris; celui de la Russie, sans avoir sous les yeux l'Europe et le contour approximatif de la vaste région qui en constitue toute la portion orientale; celui de l'Afrique, sans voir un grand continent que bornent au nord la Méditerranée, à l'est et à l'ouest deux océans, qui se termine en pointe au sud; celui des Antilles, sans voir aussitôt s'allonger, entre les deux Amériques, une file tortueuse d'îles grandes et petites. »

II. — Ainsi parleront aux yeux de l'enfant les dénominations des choses géographiques: continent, golfe, cap, archipel, détroit, etc. Elles se trouvent d'échanger contre une signification qui tire de l'image précision, clarté, agrément, un son pédant qui allait rebuter. L'usage des cartes rendra le même service à l'esprit de suite qui fait l'enseignement simple et un à l'image de l'esprit.

(1) *De l'étude et de l'enseignement de la Géographie*, par M. Levasseur, membre de l'Institut, p. 9.

Rien n'est plus contraire à sa nature, rien n'est plus inefficace pour ses véritables progrès que ces leçons incohérentes « découpées à l'emporte pièce », qui sont au véritable savoir comme des tas de pierres par rapport à une construction. « Que m'importe, dit encore l'auteur cité en dernier lieu, que m'importe qu'un enfant débite imperturbablement les noms des quatre-vingt-six départements qui restent à la France et de leurs préfectures et sous-préfectures, s'il est incapable de dire quel département borne celui de l'Ariège à l'est et à l'ouest, lequel se trouve immédiatement au nord du Morbihan, lequel, de la Creuse ou du Rhône, est le plus occidental ? » On ne répétera jamais assez que tout est dans l'heureux ensemble qui fait des parties un tout : *Ponere totum !*

Laissons Rollin nous initier à cet enseignement, également intéressant et capable de fixer l'auditoire le plus voyage, et en état de former la raison par ce soin d'enchaîner les parties et d'en faire un seul tout. Ce n'est pas sans raison que nous le citons de préférence à tel ou tel auteur contemporain. Nous sommes trop porté à croire que ce qu'il y a de meilleur dans les conseils qu'on donne aujourd'hui, en une *pédagogie* retentissante, n'est guère que renouvelé des maîtres de la vieille France. Inutile d'ajouter que les modernes ont omis les détails religieux qui sont ici pleins de charmes et d'à-propos :

« On peut, dit-il, enseigner la géographie par des divisions exactes et par des détails savants ; mais cette méthode charge beaucoup la mémoire, et ne dédommage presque par aucun plaisir de l'ennui inséparable d'une longue suite de noms propres.

« Il serait, ce me semble, plus utile de conduire et faire vogager l'enfant sur une carte, sans remarquer autre chose que quelque particularité amusante qui, étant liée avec la figure du pays, aide la mémoire à en conserver le nom et la situation.

« Je suppose, par exemple, qu'on veuille faire connaître l'Asie à un jeune enfant qui sait les termes ordinaires. Je voudrais me contenter de lui faire parcourir toutes les côtes en l'avertissant de ce que chaque pays a de remarquable.

« L'Asie, lui dirais-je, commence où finit l'Afrique, qui y est jointe par l'isthme de Sucz, que vous voyez entre la Méditerranée et la mer Rouge. Cette mer est appelée Rouge, parce que c'était proche de cette mer qu'habitaient les Iduméens descendus d'Esau ou Edom, dont le nom signifie rouge, ou de poil roux.

« L'Arabie, que cette mer baigne, se partage en trois : la Pétrée, la Déserte, l'Heureuse. La Pétrée est ici à l'extrémité, ou vers le fond de la mer Rouge. C'est là que les Israélites demeurèrent durant quarante ans, après avoir passé à pied sec le lit de la mer Rouge qui s'était retirée. Remarquez-y le mont Sinai, où Dieu donna aux Hébreux la loi comprise dans le Décalogue et beaucoup d'autres règlements. L'Arabie Pétrée prend son nom de l'ancienne ville de Pétra, qui ne subsiste plus.

« La Déserte prend son nom de ses vastes solitudes. On y trouve les villes de la Mecque, Médine et el Catif. La Mecque est fameuse par la naissance du faux prophète Mahomet. On y a bâti une mosquée considérable, où, tous les ans et de tous côtés, se rendent en caravanes un grand nombre de pèlerins. Médine est le lieu de sa sépulture. Le Catif ou el Catif est situé sur le bord du golfe Persique. C'est là que se fait le commerce des perles et qu'on tire des nacres, que les plongeurs vont arracher le long des rochers de l'île de Baharen qui est vis-à-vis. On explique à l'enfant ce que c'est que ces perles et ces nacres, et comment on les pêche, et ce que signifie ce mot *plongeurs*.

« L'Arabie Heureuse porte ce nom, parce qu'elle produit des plantes fort estimées. On y trouve le café, qui est la graine d'un petit fruit rouge comme un bigarreau. On y trouve le baume et l'encens, qui sont des résines d'une agréable odeur et qui découlent de l'écorce de deux arbrisseaux. C'est dans ce golfe que se jettent le Tigre et l'Euphrate.

« Ensuite on rencontre l'empire de Perse, dont les principales villes sont Hispahan, Tauris, Schiras ou Shiras, et Bander-Abassi. Hispahan et Tauris ont des marchés, ou places publiques si spacieuses, qu'on y met dix mille hommes en bataille. On voit à Shiras les magnifiques ruines de l'ancienne Persépolis. Bander-Abassi est le plus beau port de Perse. On y fait aujourd'hui le commerce que faisaient autrefois les Portugais dans la petite île d'Ormus, à l'entrée du golfe dont on les a chassés.

« En continuant ainsi à parcourir toutes les côtes, et en revenant sur les mêmes endroits, sans changer ce que l'on veut que le jeune homme apprenne, il se fait un jeu de ces connaissances qui l'amuse, et s'arrangent dans sa mémoire sans aucune contention.

« On peut aussi, quand le jeune homme a déjà fait quelques progrès dans la géographie, le faire voyager sur la carte. Le faire aller, par exemple, de Paris à Rome en lui faisant passer la mer, et le faire revenir de Rome à Paris par terre, en lui faisant prendre une autre route. Ces petits changements le divertissent,

et, chemin faisant, on lui apprend mille curiosités dans tous les lieux qu'il parcourt (1). »

III. — Expliquer les termes, lier les parties, c'est le devoir du maître, quelque jeunes que soient ses élèves. Remonter aux causes est réservé à l'âge qui commence à prendre de la vigueur en raison. Or, parmi les phénomènes géographiques dont les causes sont à la fois les plus accessibles et les plus importantes, il faut désigner les *climats*. Primitivement ce mot signifie un espace compris entre deux cercles parallèles à l'équateur (2) ; par extension, il signifie un ensemble de pays où la température est à peu près la même. Tel est le sens usuel. Or la connaissance de la température est très importante. Connait-on un pays quand on ignore s'il y fait chaud ou froid, s'il est sec ou humide ? N'y a-t-il pas des relations intimes et nécessaires entre le climat et le caractère des habitants ? N'en résulte-t-il pas en conséquence de l'influence sur sa politique et son histoire ? Assurément il y a à se préserver ici du fatalisme que, à tort ou à raison, on a reproché à *l'Esprit des lois*. Les conditions climatériques ont leur poids sur les sens et par là sur la volonté, mais elle reste libre et responsable. Il n'en est pas moins vrai que les climats ont leur importance pour expliquer les vertus des peuples ou leurs fautes, leurs progrès et leur déclin.

Or, rien n'est plus divers que les climats, rien en apparence de plus bizarre. Ne s'attend-on pas à ce que la chaleur aille en décroissant dans les pays selon leur éloignement de l'équateur, le grand foyer du calorique terrestre ? Or, tant s'en faut que cette proportion soit rigoureuse. C'est que les causes astronomiques, toutes dominantes qu'elles soient, sont modifiées par d'autres causes qui tiennent à la

(1) Traité des études. — *Etudes des enfants*, chap. 1, §.

(2) De Κλίνω, incliner : ces espaces suivant l'inclinaison du sol à partir de l'équateur jusqu'au pôle.

configuration de la terre et relèvent ainsi de la géographie par l'altitude des lieux et par leur position eu égard à l'Océan. Écoutons encore les remarques savantes et utiles de M. Levasseur (1) :

« A mesure qu'on s'élève au-dessus du niveau de la mer, la couche d'air est moins dense et moins échauffée par le rayonnement de la terre; on peut, sous une même latitude, passer d'une chaleur accablante dans la plaine à un froid rigoureux dans la haute montagne et traverser, par un voyage de quelques myriamètres, toute la série des climats intermédiaires entre la zone torride et la zone glaciale. Au pied même de l'Himalaya, dont le nom signifie « le séjour de la neige », s'étendent des jungles marécageuses où la chaleur est insupportable; le Kenia et le Chimborazo dressent leurs sommets tout blancs de neige au-dessus des plages brûlantes du Zanguebar et de Guayaquil. S'il est rare de voir ainsi les extrêmes températures dans un même paysage, il est, au contraire, fort ordinaire de rencontrer dans une même contrée ou dans des contrées diverses, situées sous la même latitude, des différences notables que l'altitude explique. Pourquoi les frimas sont-ils inconnus à Naples, tandis que, sous une latitude un peu plus méridionale, Madrid a des hivers froids et que le grand désert de Cobi est balayé, pendant près de la moitié de l'année, par de terribles ouragans de neige? C'est surtout parce que Madrid et le désert de Cobi sont situés sur des plateaux élevés. Si New-York, bâti à peu près sous le même parallèle et au niveau de la mer, voit l'Hudson charrier des glaçons l'hiver, c'est qu'une autre cause, la direction générale des vents, en écarte les tièdes émanations de l'Océan.

« L'Océan est le grand réservoir de l'humidité sur le globe terrestre. Le soleil y pompe, chaque jour, les vapeurs qui forment les nuées, et les vents, qu'un auteur américain a justement nommés les « porteurs d'eau du monde, » poussent sur les continents ces nuées; qui s'y résolvent en brouillard, en rosée ou en pluie, se fixent en neige sur les hauts sommets des montagnes, puis glissent en ruisseaux torrentueux sur la surface des terrains imperméables ou pénètrent profondément dans les terrains perméables, pour jaillir ensuite sous forme de sources; qui enfin, tôt ou tard, entrent dans le sein de l'Océan, après un long circuit que l'on peut comparer à la circulation du sang dans le corps des animaux. Cette humidité est nécessaire à l'entretien de la végétation et, par suite, de la vie animale sur la terre; on

(1) *De l'étude et de l'enseignement de la Géographie.* Paris, Delagrave.

peut même ajouter nécessaire à la formation des terres arables, composées du mélange de plusieurs couches de terrain apportées le plus souvent par le cours des eaux.....

• Les vents, quelque capricieux que les poètes les supposent, sont, comme toutes les forces de la nature, gouvernés par des lois invariables ; ces lois, qu'explique l'échauffement de l'atmosphère dans la zone équatoriale et le mouvement de rotation de la terre, tracent aux vents chauds, soufflant de l'Océan dans la zone tempérée boréale, la direction du sud-ouest au nord-est. C'est la même direction que suivent aussi les grands courants marins partis de la région intertropicale, le Gulf-Stream, le Kuro-Siwo, qui portent vers le nord-est leurs eaux chaudes ; ils contribuent pour une large part à élever la température de l'atmosphère environnante et celle des côtes. Le rivage de l'Europe baigné par l'océan Atlantique et celui de l'Amérique du Nord baigné par le Pacifique reçoivent les premiers ces vents et ces courants : c'est ce qui explique l'antique renommée de la verte Erin, la douceur du climat des Hébrides, situées à une latitude où, dans le Labrador, on ne voit que des déserts de glace l'hiver et que des roches tapissées de lichen l'été, les beaux pâturages du Cotentin, la renommée particulière de Cherbourg cultivant en pleine terre des végétaux qui ne viennent que dans les serres à Paris, celle du Cornouailles où les murailles extérieures des maisons sont tapissées de fuchsias, et où la végétation, plus avancée en mars que celle du bassin de la Seine, parce que l'hiver y a été plus doux, se trouve attardée en septembre, parce que l'été y a été moins chaud. Aussi, dans la Bretagne, le climat est-il à la fois pluvieux et tempéré, tandis que dans toute la grande vallée du Volga il est excessif, et que le thermomètre s'élève plus haut en été et descend plus bas en hiver à Moscou qu'à Paris...

• La géographie, qui se préoccupe avec raison d'indiquer la latitude de chaque lieu, non seulement pour en déterminer la position, mais pour donner une idée du climat, peut-elle négliger des causes qui exercent sur la physionomie d'une contrée une influence aussi considérable ? En les omettant, elle se condamne elle-même à ne donner, la plupart du temps, que des notions qui seraient fausses à force d'être incomplètes. En les faisant entrer dans le cadre de ses études, elle introduit en quelque sorte le mouvement et la vie dans la description des contours du globe, et elle en unit les diverses parties par de plus étroites relations. »

IV. — Nous nous bornons à indiquer cette cause parmi tant d'autres qui produisent les phénomènes géographiques. On étudiera les autres dans l'auteur que nous avons mis à contribution : nous ne prétendons pas ici donner

l'enseignement, nous voulons mettre sur la voie du meilleur. Après ce soin de remonter ainsi aux causes, en faisant ainsi en premier lieu la part du Créateur, ce qui contribuera beaucoup à rendre la géographie profitable et intéressante, c'est l'exploration des œuvres de l'homme sur la terre, l'agriculture, les mines, l'industrie et le commerce.

« Il faut naturellement commencer, continue M. Levasseur, par la *géographie agricole*, l'agriculture constituant le premier, le plus nécessaire et le plus intime des rapports de l'homme avec la terre...

« Tout en évitant partout l'aridité de la nomenclature et la profusion des noms qui sont de mise seulement dans des traités spéciaux, elle montrera quelle est cette distribution et quels sont les traits les plus saillants de la flore et de la faune des régions terrestres ; elle pourra indiquer aussi certaines relations instructives, dire, par exemple, comment la fréquence des châtaigniers révèle la présence d'un sol granitique ou siliceux ; comment, sous les climats glacés, la vie végétale se manifeste principalement par sa forme la plus élémentaire, celle des cryptogames ; comment les bois les plus fortement colorés poussent surtout sous les tropiques.

« Elle insistera beaucoup plus longuement sur les plantes et sur les animaux utiles qui caractérisent la culture d'une contrée et qui constituent sa richesse agricole. Or, pour caractériser la Beauce, que faut-il nommer ? ses blés. Les Vosges ? ses forêts. Le Limousin ? ses pâturages et ses châtaigniers. Le Bessin ? ses herbages et ses bœufs. Le Maconnais ? ses vignobles. Si l'on prend des régions plus étendues, comment décrire l'Asie centrale sans ses steppes et ses troupeaux nomades ? Le nord de l'Europe, entre la zone polaire et la latitude de Moscou, sans ses immenses étendues de sapins, de pins et de bouleaux ? Les côtes européennes de l'Océan, sans leurs prairies ? celles de la Méditerranée, sans leurs oliviers ? La Polynésie, sans ses cocotiers ? Le sud-est du continent asiatique et les îles de la Malaisie, sans leur riz et leurs épices ? et particulièrement la Chine et le Japon, sans leur thé et leur soie ?....

« Après l'agriculture, les mines et les carrières. C'est encore l'homme aux prises avec la terre, non pas pour la forcer à créer une substance nouvelle, mais pour en extraire une substance à la création de laquelle il est lui-même entièrement étranger. Dans la *géographie minérale*, la météorologie ne joue plus aucun rôle. La géologie possède seule tous les secrets de la distribution de ce genre de richesses sur le globe : c'est à elle qu'il faut demander où sont les calcaires avec lesquels nous bâtissons nos

maisons, les argiles dont nous faisons nos briques et nos poteries ; pourquoi, comme nous l'avons dit, les houilles sont généralement enfermées dans les terrains paléozoïques, les lignites dans les terrains tertiaires ; pourquoi nos filons métalliques sont souvent associés aux roches éruptives.....

« Il appartient à la *géographie industrielle* de dire en quels lieux et de quelle manière l'industrie de l'homme s'exerce. Ce n'est pas, en effet, connaître une contrée que de savoir qu'elle renferme des montagnes, des plaines, des cours d'eau. Nous avons éprouvé le besoin d'apprendre qu'ici, sur ses sommets les plus élevés, elle n'était que landes, rochers et maigres pâtures propres aux chèvres et aux moutons ; que là, sur les flancs de ses montagnes, certains creux de vallons et quelques plaines pierreuses étaient couvertes de forêts de sapins, de hêtres ou de chênes ; qu'au fond de telles vallées il y avait de plantureux herbages où le gros bétail prospérait ; que les grandes plaines étaient fertiles en céréales et donnaient, dans ce canton où les vieilles pratiques persistaient avec l'absence du capital, l'alternance du blé et de l'avoine, dans cet autre, où la culture est plus savante et plus riche, une heureuse succession de céréales, de plantes industrielles et de plantes fourragères.

« Nous éprouvons de même le besoin de savoir qu'on y forge le fer, qu'on y tisse la toile ; que, si Rouen est une grande cité et si, dans les vallées du voisinage, tant de petites communes sont devenues presque des villes, c'est que des millions de broches y tordent le coton et que des milliers de métiers le convertissent en tissus ; que si, loin des routes fréquentées, Verviers en Belgique, Chemnitz en Saxe, Saint-Etienne en France, se sont élevés au rang de villes de premier ordre, c'est que les hommes y ont établi nombre de manufactures. Il importe à la géographie de dire que Birmingham est la cité des métaux, Manchester la cité du coton, tout au moins autant que de dire que le cap Wrath est au nord de la Grande-Bretagne ou que le lac Neagh est en Irlande.....

« Nous devons non seulement exprimer le fait par la description géographique, mais, remonter, quand nous le pouvons, jusqu'à la cause. D'où vient la prospérité de Saint-Etienne ? de la houille qui a donné à ses usines la chaleur et le mouvement, et de la soie que les Cévennes et la vallée du Rhône lui fournissaient ; à la rubanerie sont venues s'ajouter les industries métallurgiques, attirées par le charbon minéral. Pourquoi Chemnitz et la Saxe, Mulhouse et l'Alsace, tissent-ils le coton ? c'est que le coton a été de bonne heure une industrie mécanique, et que l'Erz-gebirge et les Vosges offraient avec leurs torrents des moteurs économiques et des blanchisseries toutes préparées ; on était installé quand l'emploi de la houille s'est généralisé et on a associé la machine à vapeur à la roue hydraulique. Voilà une des harmonies de l'industrie avec la topographie.....



« Suivant toujours méthodiquement sa route, la géographie passe de l'industrie au commerce. La *géographie commerciale* comprend les voies de communication par terre et par eau, les marchés et les ports, voire les instruments de circulation, monnaies et établissements de crédit qui servent à transmettre les marchandises d'un propriétaire à un autre, comme les chemins les transmettent d'un lieu à un autre, le commerce intérieur et extérieur, les principales directions qu'il suit et les principaux produits sur lesquels il s'exerce. »

Nous n'avons indiqué que la tête des alinéas de ce profond et intéressant travail. Ces citations feront naître le besoin de l'étudier à fond.

V. — Cette méthode a nécessairement pour résultat final l'homme qui est toujours, on l'a assez dit, l'attrait suprême et le terme final de toute étude intelligente et profitable. La géographie montre, d'une part, les changements que peuvent faire subir à l'homme la situation, le climat, la configuration et la nature du pays qu'il habite; et, d'autre part, les modifications que l'homme a lui-même imprimées au sol, d'où est souvent résultée une modification au climat, le défrichement, par exemple, rendant le pays moins froid et plus salubre; enfin le parti que l'homme a tiré de sa demeure terrestre, que la divine Providence l'a mis en devoir et en moyens d'exploiter merveilleusement. Envisagée ainsi, la géographie vient se placer entre les sciences naturelles et les sciences historiques (1), participant des unes et des autres.

D'un côté, c'est la générosité et la sagesse de Dieu, construisant avec une royale munificence la demeure de sa créature intelligente, et lui préparant d'admirables ressources d'existence pour le temps de l'exil, en atten-

(1) « Les sciences de la nature traitent des œuvres de Dieu; les sciences historiques des œuvres de l'homme. » MAX MULLER, *Science du langage*, 1<sup>re</sup> leçon.

dant qu'il se donne lui-même comme foyer et aliment du bonheur éternel; prévoyant tous ses besoins dans la succession des siècles, soit que la population encore clairsemée puisse jouir avec abondance des fruits d'une culture facile, soit que les agglomérations sur nombre de points doivent obliger plus tard à remuer le sol avec plus de savoir et de peine, et à chercher jusque dans ses entrailles les provisions mises en réserve pour l'avenir; imposant la loi du travail comme un châtiment qui, du même coup, relève l'homme de sa faute et le glorifie en lui donnant, sous la suzeraineté de Dieu, le domaine de la terre (1).

D'un autre côté, c'est la puissante coopération de l'homme à l'appel et aux ressources de Dieu. Armé de son travail, comme d'un instrument qui est aussi un sceptre, il maîtrise les éléments dont il se fait des agents dociles, aussi soumis, mais bien autrement puissants, que les animaux mugissants de ses étables; il multiplie la fécondité du sol et arrache à ses profondeurs les richesses minérales et les eaux fécondes; il en change la face, creusant dans les vallées qu'il élève et affermit, et sous les monts qu'il perfore, des voies de communication rivales des grands fleuves de Dieu, distribuant, pour l'usage de tous, les productions dont la nature semblait avoir fait la part exclusive de certains pays privilégiés; il étend chaque jour les frontières de la civilisation sur le désert et la barbarie, saisissant quelquefois corps à corps, et à la fin domptant, les eaux débordées, la furie des flammes, les tempêtes de l'Océan; partout, enfin, il conserve et achève l'œuvre du Créateur. Quoi de plus beau, de plus utile à la raison, de plus salubre à la vertu, quoi de plus digne du jeune chrétien, que le spectacle dont cette belle étude nous livre la jouissance et le secret!

(1) V. *les Vrais principes*, 2<sup>e</sup> édit, p. 210 et seq.

§ II. — *De la géographie historique.*

Dans cette manière d'envisager la géographie il y a déjà de l'histoire, l'histoire de l'action successive de l'homme qui prend possession de la terre. Tel n'est pas cependant l'objet spécial de ce qu'on appelle proprement *Géographie historique* : elle décrit les pays par rapport aux événements successifs qui en ont modifié les populations et les régimes politiques. La Gaule avant les Romains, la Gaule réduite en provinces, la Gaule envahie par les Francs, la Gaule sous Clovis, sous Pépin, sous Charlemagne, etc... : tel est, entre autre exemples, l'objet de la géographie historique. Elle présente le double avantage, d'abord, d'aider à comprendre et à retenir ces modifications de l'histoire, et même de les faire pressentir et d'en rendre raison.

L'usage des cartes, qui donne, on l'a dit, l'intelligence des dénominations géographiques, est aussi le moyen de présenter exactement à l'esprit le théâtre d'évolution des événements. Par une série de cartes, on met sous les yeux les changements successifs que chaque État a subis ; et, en passant de l'un à l'autre, on suit avec assurance la marche des envahissements, les limites flottantes devenues, à une certaine époque, fixes au moins pour un temps. Les fleuves, les montagnes rendent quelques raisons des facilités ou des obstacles de la conquête, de la solidité ou de l'instabilité des établissements. Les points de contact et l'ouverture des frontières expliquent, dans une certaine mesure, les convoitises et les explosions de l'ambition. La position relative des villes indique la marche et donne l'idée de la fluctuation ou de la continuité des succès.

C'est ainsi qu'un coup d'œil fixé sur Soissons et sur l'ancienne Tolbiac, aujourd'hui Zulpich près de Cologne,

suffit pour indiquer une halte momentanée, même un retour en arrière, de Clovis. Il s'est avancé en ligne droite de Tournai au cœur de la Gaule, à travers les Ardennes jusqu'à Soissons' (486). Là, malgré sa victoire, il se voit menacé sur ses derrières et sur ses flancs par la tribu des Francs ripuaires: il faut qu'il se replie pour éviter d'être coupé de son lieu d'origine dans un pays à peine conquis.

Montesquieu, dans *l'Esprit des Loix* (1), analyse rapidement les essais tentés dans l'antiquité pour parvenir à faire le tour de l'Afrique. En partant de la mer Rouge, les Phéniciens envoyés par Necho, ou Néchao, roi d'Égypte dans le sixième siècle avant Jésus-Christ, et plus tard Eudoxe de Cyzique, au onzième siècle, sous Ptolémée Lathyre, réussirent et rentrèrent dans la Méditerranée par les Colonnes d'Hercule. Au contraire, le Carthaginois Hannon, l'an 400, ou plus probablement l'an 500 avant Jésus-Christ, et Sataspe sous Xercès, partant de la Méditerranée, essayèrent vainement de doubler le cap appelé plus tard de Bonne-Espérance. Pourquoi cette différence en faveur des premiers? La représentation des lieux prouve que ce n'est pas seulement à leur habileté que le succès doit être attribué. Plus rapprochés du cap, et favorisés par les moussons et les vents alizés, qui poussèrent vers l'ouest Eudoxe en route pour les Indes, ils eurent une course plus facile et plus prompte et arrivèrent, Eudoxe même malgré lui. Tel est le premier secours que prête la géographie historique, l'explication des faits successifs de l'histoire.

Mais elle va plus loin. Elle aide à pressentir la destinée des peuples d'après leur territoire. Déterminer cette destinée, en assigner les causes, en mesurer les résultats, c'est le grand objet de la philosophie de l'histoire; or la géographie historique lui fournit des points de

(1) Liv. XXI, 9.

départ et l'autorise à augurer d'avance, dans une certaine mesure, par l'inspection du sol qu'il habite, le rôle politique que tel peuple remplira ; à prévoir ce qu'il fera, « à marquer sa destinée, à le doter à son berceau (1) ». — « Chez tous les peuples, en effet, a dit le grand géographe Karl Ritter, se manifeste la réciprocité de la nature avec l'histoire. Depuis les premiers temps du monde jusqu'à nos jours, tous les peuples sont sous l'influence de la nature ; quelquefois elle ne semble se manifester que sur un seul point, mais il n'en est pas moins certain que son action mystérieuse et profonde s'exerce partout (2). »

Par exemple, que l'on se représente l'Asie centrale comme le plus vaste et le plus haut plateau du monde, dont les chaînes de l'Himalaya et des monts Célestes sont les talus et les nervures ; qu'on observe comment ce plateau tombe brusquement au sud dans la plaine du Gange, et descend d'étape en étape vers le nord jusqu'à la plaine glacée de la Sibérie : on n'aura pas de peine à comprendre comment, de cette terre, séjour de pasteurs nomades et pauvres, et, par suite, pépinière d'envahisseurs, se sont tant de fois précipitées, en suivant la pente des terres et le cours des eaux, vers les quatre côtés de l'horizon, ces hordes de conquérants qui ont ravagé le monde. Les révo-

(1) Ces paroles sont extraites du célèbre tableau de la France que Michelet a placé en tête du second volume de son histoire. D'une description vive et pittoresque de chacune de ses provinces, il déduit leur fonction politique et leur avenir. Il est bien inutile d'ajouter que ses conséquences sont exagérées et souvent fausses radicalement. Au lieu de s'en tenir au rôle politique, c'est le caractère lui-même, la vertu, la mission des hommes qu'il attribue aux influences de la terre et du climat. La passion du démocrate, qu'il pousse aussi loin que les plus violents, et qui ne cesse guère de l'animer, vicie son coup d'œil et tourne le génie en imagination d'halluciné. Que dire par exemple de cette appréciation du moyen âge qui termine le livre : « Cette époque laisse un si poignant souvenir que toutes les joies, toutes les grandeurs des âmes modernes ne suffiront pas à nous consoler ? » Il n'en est pas moins vrai que le principe dont il part est fécond, et de ce point de départ vient en grande partie la célébrité de ces pages vives et originales.

(2) KARL RITTER : *Introduction à la Géographie générale comparée.*

lutions de l'Asie sont inexplicables sans la connaissance de ce plateau central. Et de même, qui s'est fait l'idée des steppes de la Russie méridionale, de la grande plaine du bas Danube et des *putzas* herbeux de la Hongrie, s'expliquera aisément les migrations, le parcours et les établissements des peuplades d'Asie en Europe (1).

Un coup d'œil sur le sol de la Bretagne fait comprendre comment elle a servi de concentration à la vieille race celtique, qui a pu de là se réfugier dans le pays de Galles et dans les hautes terres de l'Écosse, où sa langue se conserve encore. — La situation, resserrée de tous côtés par l'Océan, d'une nation populeuse et envahissante est nécessaire pour expliquer le rôle unique que l'Angleterre remplit dans l'histoire; sa prodigieuse expansion en colonies dont elle peuple toute île et tout continent; la puissance de son industrie, mieux servie encore par ses facilités pour le commerce que par la richesse de ses mines; sa promptitude et son succès à lutter contre l'Espagne et la France, tour à tour prépondérantes en Europe et envahissantes; enfin, dans ces derniers temps, cette mission inhumaine et impie qu'elle s'est donnée, où elle a si bien réussi, hélas! de propager dans les pays qu'elle redoute, dans l'Italie surtout, les idées révolutionnaires, protégée elle-même contre leur atteinte, bien plus par ses rivages que par sa fidélité à des traditions sociales dont elle garde le culte, mais qu'elle livre partout ailleurs en proie aux sectaires.

On s'inquiète de la puissance colossale de la Russie et de sa force irrésistible d'expansion; et le sacre du dernier empereur (2), accompli avec tant de magnificence, ayant remis à la mémoire la parole de M. de Bonald, on se demande si le moment fatal n'est pas venu où *ce peuple*

(1) M. Levasseur.

(2) Mai 1883.

*demi-barbare, dirigé par une politique sage, va faire dans le monde les grandes choses auxquelles il est destiné.* Qu'on jette les yeux, avec Donoso Cortès, sur la carte de cet empire : on ne se sentira pas rassuré :

« La Russie, dit le grand publiciste, embrasse aujourd'hui la huitième partie du monde habitable et la vingt-septième du globe entier. En même temps qu'il menace tous les peuples, cet empire ne peut être attaqué, environné qu'il est de frontières inaccessibles. A l'est, ces frontières sont les déserts; au midi, la Chine, la mer Caspienne, le Caucase et la mer Noire; à l'occident, la Prusse orientale, la Baltique, les golfes de Finlande et de Bothnie; au nord, le pôle du monde. Cet empire inaccessible s'est emparé de toutes les positions qui servaient de frontières naturelles à tous les empires. Maître de la Baltique, il menace la Suède; maître de la mer Noire, ses aigles peuvent voler en un jour de Sébastopol à Constantinople (1). Par le Caucase, il menace la Perse; par la Perse, il influe sur les révolutions intérieures de l'Asie centrale, frontière de l'empire britannique dans l'Inde. Et, comme s'il se trouvait à l'étroit dans d'aussi vastes possessions, ce colosse de l'Europe étend le bras par-dessus l'Océan glacial, pour donner la main à un autre colosse, l'Amérique. On peut dire de lui que son histoire paraît une fable, et ceux qui le regardent se demandent si les fables des empires asiatiques ne sont pas des histoires (2). »

Ces exemples suffisent pour donner l'idée du grand profit que peut fournir, en faveur des prévisions de l'esprit philosophique, l'étude sage de la géographie historique. Nous y ajouterons, comme couronnement, les belles pages par lesquelles Mgr Gerbet a dessiné les rapports providentiels de la situation territoriale de Rome et sa divine mission.

« Lorsqu'en contemplant Rome des hauteurs de Frascati ou d'Albano, dit-il, on se demande quelle est la situation physique qui correspondrait le mieux à sa destination spirituelle, on est toujours ramené, ce semble, à rêver pour elle à peu près ce qui

(1) La ruine de Sébastopol en 1855 a été assez tôt réparée, pendant nos derniers revers, pour que cette prophétie ne perde rien de sa vraisemblance.

(2) *Question d'Orient*, § 8.

est, du moins quant aux traits fondamentaux de cette situation même. Si Rome était placée sur le sommet d'un rocher, cette position de citadelle conviendrait-elle bien à la capitale du pacifique empire de la foi et de la charité? Dans l'intérieur d'une vallée, son horizon physique serait étroit, tandis que son horizon moral embrasse le monde. Une plaine immense, uniforme, sans encadrement, sans limite pour le regard, aurait quelque chose de trop effacé et de trop vague pour une ville dont le caractère est si saillant, si tranché. Si, au contraire, cette plaine se trouvait entrecoupée par des champs fleuris, des bosquets, ou d'autres accidents qui ne seraient que gracieux, l'austère et majestueuse cité aurait une ceinture trop riante. Il est difficile enfin de se figurer Rome clouée à un port de mer : ce voisinage criard et agité serait tout à fait en désaccord avec le calme dont elle a besoin.

« Sa situation laisserait donc beaucoup à désirer, si elle était caractérisée, d'une manière prédominante, par la proximité de la mer, par une plaine ou par des montagnes. Mais une participation à ces principaux aspects de la nature forme une combinaison heureuse, qui s'harmonise admirablement avec la mission providentielle de cette ville. Dans les temps primitifs, les races guerrières se retranchaient dans les rochers, les races agricoles s'établissaient dans les plaines, les races commerçantes suivaient de préférence les bords de la mer. La ville, qui travaille à réunir tous les peuples dans l'unité de la foi, touche à ces trois foyers primitifs de la division des peuples. De la plaine, où elle repose sur un lit de collines, Rome voit se déployer, à l'Orient, un amphithéâtre de montagnes magnifiques, dont les extrémités se prolongent à l'Occident vers la mer, et, du haut de ses dômes, elle voit aussi briller à l'horizon cette belle Méditerranée, comme la barrière argentée de ce grand cirque....

« Nous pouvons considérer la campagne romaine sous un point de vue d'un autre ordre. Il ne s'agit pas ici de quelques aperçus qui peuvent intéresser la poésie chrétienne. Elle aime sans doute à remarquer que la résidence de celui à qui il a été dit : « Pais mes agneaux, pais mes brebis, » est entourée de bergers et de troupeaux ; la ville qui se sent destinée à assister aux catastrophes lugubres des derniers temps repose parmi les paisibles images de la vie patriarcale ; elle ressemble, sous ces rapports, à la Bible qui commence par la Genèse et finit par l'Apocalypse. Mais, quoi qu'il en soit de ces rapprochements et de plusieurs autres du même genre, des considérations plus importantes doivent seules fixer notre attention. Je crois qu'il est moralement utile que des foyers de population, avec tous les mouvements qu'ils entraînent, surtout dans notre siècle, ne se multiplient pas aux portes de Rome. Il est de fait que nulle capitale n'a des alentours aussi éminemment favorables à la méditation, à la prière, aux pensées graves et solennelles ; et il est bon que Rome se



distingue, à cet égard aussi, des capitales mondaines. Cette banlieue en repos, qui a la majesté du désert sans en avoir l'âpreté, et dans laquelle on ne rencontre guère que des troupeaux, des aigles et des tombeaux, ce cimetière, mélancolique et nu, des agitations et des pompes de l'ancienne Rome, cette solitude de prairies qui, en interceptant les bruits du monde autour de la ville sainte, enveloppe, comme il convient, de silence et de paix, ce grand cloître de la chrétienté, sont aimés de tous ceux qui viennent séjourner à Rome, avec le désir et le bon goût de mettre leurs pensées, leurs sentiments et leur genre de vie, en rapport avec le caractère d'une ville qui est éminemment la cité de l'âme. Ils regretteraient que la campagne romaine vint à subir des transformations qui finiraient, après un temps plus ou moins long, par en faire une arène de manufactures.....

« L'entourage des villes, comme celui des personnes, a une importance morale qu'on ne saurait méconnaître : il y a désordre, s'il n'est pas en harmonie avec leur caractère. Cela est vrai surtout de Rome, qui est bien moins la capitale d'un État que la métropole d'une société religieuse répandue par toute la terre. Si ses alentours ont physiquement quelque chose d'exceptionnel, c'est qu'elle est elle-même une exception morale entre toutes les villes du monde. Il ne faut pas tout mesurer à la mesure de l'utile matériel, même dans l'empire de la matière : on n'a pas écouté ceux qui proposaient de supprimer le parc de Versailles pour y planter des pommes de terre. L'industrie qui a le globe devant elle pourra bien se passer de bouleverser, d'une manière irréparable, le parc de Rome. Le monde est grand et Rome est unique (1). »

## SECTION SECONDE

### DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE PAR RAPPORT A LA FOI.

Il a été dit plus haut (2) que l'histoire doit être tout animée de l'esprit chrétien ; mais on ne l'a dit qu'en passant. Il était de rigueur que, en recommandant de grouper les faits afin de les apprécier avec sagesse, d'en

(1) *Esquisses de Rome chrétienne*, Introduction.

(2) *Supr.*, art. II, § 4.

connaître les vraies causes et d'en exposer, d'en présager, les résultats, on requiert tout de suite la foi pour éclairer et affermir cette vivante philosophie, sans laquelle l'histoire n'est plus qu'un ossuaire. Au sommet et sous les profondeurs des choses, est-ce qu'on *ne touche pas Dieu*, selon le mot de saint Paul, pour peu qu'on *le cherche et qu'on désire le trouver* (1)? Or, tant qu'on n'est pas arrivé à Dieu, quelles causes, quelles raisons, quelles vérités, s'expliquent et peuvent tenir? Mais, d'un autre côté, depuis l'avènement de Jésus-Christ, où chercher Dieu si ce n'est en sa personne et en ses œuvres (2)? où se révèle Dieu si ce n'est sous les horizons chrétiens? Il était donc impossible d'omettre la foi chrétienne dans le dénombrement des conditions intrinsèques du bon enseignement de l'histoire.

Mais cet aspect supérieur ne pouvait être là qu'indiqué; et il est fait pour arrêter le regard plus longtemps que ne le comportaient les convenances du cadre où il fallait, pour ne pas rester incomplet, lui ouvrir rapidement son jour. Aujourd'hui surtout que l'histoire est, de tous les objets de l'enseignement, celui que la secte a retourné contre la foi avec le plus d'astuce et de ténacité, tout maître chrétien éprouve le besoin de mieux se pénétrer des droits de la religion chrétienne sur la chaîne des événements humains et de les mettre plus vivement en lumière.

Ainsi ce n'est pas assez d'avoir consacré quelques pages à indiquer la nécessité de la philosophie chrétienne pour comprendre et apprécier les événements de l'histoire, il faut revendiquer, en faveur de la royauté de Jésus-Christ, la place éminente qui lui revient dans les annales des nations; il faut la démontrer suprême et inévitable, riche de promesses ou de menaces, dispensant la pros-

(1) *Quærerere Deum, si forte attrahent eum, et inveniant. Act., xvii, 27.*

(2) *Tantum in te est Deus, et non est absque te Deus. Is., xlv, 14.*

périté, ou laissant tomber dans la mort, selon qu'on la proclame ou qu'on la méconnaît. Il faut tenir soulevé le rideau à demi-obscur qui couvre la présence du Dieu-Homme à toutes les pages de l'histoire, et, sous les lointaines perspectives du ciel, comme au jour où il se pencha sur les degrés du Temple (1), signaler gravée sur la terre l'écriture de sa divine main.

Ce n'est pas assez dire. Jésus-Christ n'est pas seulement vivant dans l'histoire et régnant sur la suite des siècles : il en est le terme et le but (2). Le monde sans lui est une indéchiffrable et irritante énigme, et sa divine Personne est le dernier mot de tout. Ainsi, en même temps qu'elle éclaire d'un jour merveilleux l'évolution des âges, elle en reçoit, au profit de la foi entière qu'elle réclame, une irrésistible démonstration. Jésus-Christ explique l'histoire, et l'histoire démontre Jésus-Christ. C'est même là, au témoignage de Leibniz, ce qu'il faut avant tout chercher dans l'histoire.

Citons cette mémorable parole, également décisive par la vérité dont elle porte le cachet et par la haute autorité de son auteur : « Prouver, dit-il, que Jésus-Christ est le Messie réparateur du genre humain, annoncé par tant d'oracles, c'est, après la démonstration de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, la plus importante des conclusions, et je ne vois pas **QUEL PLUS GRAND AVANTAGE ON PEUT ATTENDRE DE L'HISTOIRE** (3). »

Il semble nécessaire de rappeler théoriquement d'abord cette vérité fondamentale, objet habituel de l'indifférence des hommes et qui soulève aujourd'hui tant d'odieux blasphèmes, savoir que Jésus-Christ est le terme de l'his-

(1) JOAN. VIII, 6.

(2) V. *les Vrais principes de l'éducation chrétienne*, 2<sup>e</sup> édit., p. 44.

(3) EPIST. III, ad Huetium, ann. 1679. — Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 437.

toire parce qu'il est le but final de l'existence de tous les peuples. De là il sera facile de conclure que l'étude de leurs rapports avec lui est le principal objet et le dernier mot de l'histoire. On consacrera un troisième article à quelques exemples qui seront l'application de ces thèses de si haut, si salutaire, si urgent développement.

---

## ARTICLE I.

**JÉSUS-CHRIST EST LE BUT FINAL DE L'EXISTENCE DES NATIONS  
ET PAR CONSÉQUENT LE TERME DE TOUTE L'HISTOIRE.**

Rien de plus nécessaire : la gloire de Dieu et le bonheur des nations le réclament à titre impérieux.

### I

« Tout ce qui compose l'univers, dit le Sage, en vue de lui-même, Dieu l'a fait (1). » Source unique et réservoir sans rivages de la vie, seul agent qui opère sans avoir rien à en attendre, il est le but nécessaire de toute activité, de son activité propre comme de l'activité de sa créature. Lui donc, s'il agit, c'est pour communiquer la bonté qui est son essence, pour la communiquer sans nul intérêt propre ; et, quand agit la créature, c'est pour se tourner vers lui, pour s'éclairer d'un reflet, pour s'abreuver d'une goutte, de cette bonté substantielle et infinie dont la participation lui assigne ce qu'elle possédera elle-même de bonté (2).

(1) *Universa propter semetipsum operatus est Dominus. Prov. XVI, 4.*

(2) *S. Th., 1<sup>o</sup> quæst., XLIV, art. IV.*

Cet enseignement de saint Thomas a été développé par Bossuet en des termes qu'on ne saurait trop relire pour se pénétrer des desseins de Dieu sur le monde et des devoirs du monde envers Dieu :

« Dieu, dit-il, étant unique et incomparable dans le rang qu'il tient, et ne voyant rien qui ne soit infiniment au-dessous de lui, ne voit rien aussi qui soit digne de son estime que ce qui le regarde, ni qui mérite d'être la fin de ses actions, que lui-même. Mais, bien qu'il se considère dans tout ce qu'il fait, il n'augmentera pas pour cela ses richesses. Et, si sa grandeur l'oblige à être lui seul le centre de tous ses desseins, c'est parce qu'elle fait qu'il est lui seul sa félicité. Ainsi quoi qu'il entreprenne de grand, quelques beaux ouvrages que produise sa toute-puissance, il ne lui en revient aucun bien que celui d'en faire aux autres. Il n'y peut rien acquérir que le titre de bienfaiteur ; et l'intérêt de ses créatures se trouve si heureusement conjoint avec le sien que, comme il ne leur donne que pour l'avancement de sa gloire, aussi ne saurait-il avoir de plus grande gloire que de leur donner (1). »

Mais dans cette effusion de sa bonté d'où revient à Dieu sa gloire en rendant ses créatures heureuses, il est de sa sagesse de mettre de l'ordre ; or l'ordre dérive de l'unité. L'unité de cette œuvre miséricordieuse viendra d'un acte qui manifestera, qui épanchera au dehors, la bonté divine à un degré de perfection suprême, *summo modo*, dit saint Thomas. Par l'Incarnation, Dieu se donne à la nature créée de manière à réduire, dans le Verbe, à l'unité de la personne, unité parfaite, la matière et l'esprit, la création tout entière, et à ne faire qu'un de ces trois : Verbe, âme et chair (2). C'est le chef-d'œuvre de la puissance infinie : « Qu'y a-t-il de plus grand, dit saint Jean Damascène, qu'un Dieu se faisant homme (3) ? » Et ce

(1) II<sup>e</sup> serm. pour la Toussaint, II<sup>e</sup> partie.

(2) Ad rationem Dei, utpote summi boni, pertinet quod summo modo se creaturæ communicet ; quod quidem maxime fit per hoc quod naturam creatam sic sibi conjungit ut una persona fiat ex tribus, scilicet : Verbo, anima et carne. 3<sup>o</sup> quæst. I, art. I, c.

(3) *De orthod. fide*, cap. I.

chef-d'œuvre est en même temps l'unité de l'œuvre toute entière.

Jésus-Christ est vraiment le sommet du monde et le but final de tout ce qui évolue en ce monde, de tous les hommes, de tous les éléments qui le constituent. Tout se rattache à lui et, par lui, tout à Dieu: *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei* (1)! Tel est le plan de la sagesse, telle est la liaison et l'ordre des choses. Les êtres dépourvus de volonté y sont fatalement assujettis; les êtres intelligents et libres ont pour devoir d'y entrer, sous la noble impulsion de la raison et de la conscience.

La religion et la philosophie, chacune dans sa sphère, ont la charge d'interpréter, et de faire pratiquer aux hommes, le devoir de se soumettre au plan providentiel et de rendre gloire à Dieu en se rattachant à Jésus-Christ. L'histoire est donc chargée de montrer comment ils y ont travaillé. Car l'histoire, on l'a dit, est l'école d'application de la vraie philosophie. L'histoire montrera donc, dans la destinée que les peuples se sont faite, un résultat de leur attitude par rapport à Jésus-Christ; elle sera le témoignage éclatant des sanctions de la justice de Dieu récompensant ou châtiant les peuples selon qu'ils l'auront pris pour guide et pour modèle, ou méconnu et blasphémé. Et réciproquement, de la prospérité et des malheurs, dont leur conduite envers Jésus-Christ aura tissé l'histoire des peuples, résultera une preuve saisissante, à la portée de tous, de ses droits divins sur le monde.

Mais ce devoir n'est-il pas plutôt imposé aux individus qu'aux nations? et par conséquent cette mission de constater leur fidélité ne doit-elle pas se borner à la partie de l'histoire qui a pour objet la vie des particuliers?

Assurément c'est pour les âmes qu'est venu Jésus-Christ; c'est le salut des âmes, individuellement prises, qui est le

(1) I COR. III, 23.

le terme de sa mission et le prix de son Sang: *Salvet unusquisque animam meam* (1) ! Au ciel il n'y aura pas plus de distinction de races et de frontières que de sexes ; et la parole de saint Paul déclarant qu'il n'est point de Gentil, ni de Juif, de Barbare, ni de Scythe, que Jésus-Christ est tout en tous (2), cette parole aura là-haut son souverain accomplissement.

Mais l'homme, qui répond avant tout de lui et pour lui, l'homme ne s'isole pas en ce monde des milieux où il vit. Il lui faut le milieu de la famille sans lequel nulle éducation n'est possible, et le milieu de la cité et de la nation qui groupe les familles pour les protéger. Ces milieux ont sur l'individu une influence considérable : ils modifient la lumière surnaturelle qui lui fait connaître l'obligation et les conditions du salut ; ils multiplient ou ils diminuent les énergies qui aident à les remplir. S'ils se mettent eux-mêmes dans le plan et sous les attractions d'en haut, s'ils sont fidèles à Jésus-Christ, l'individu y naîtra et s'y développera avec aisance pour attendre sa fin en lui. Il aura, au contraire, des courants quelquefois terribles à remonter, si les milieux sont indifférents ou rebelles. Ainsi le devoir, qui atteint finalement l'individu, s'adresse également à la nation ; et c'est à elle aussi de reconnaître le type divin, de façonner, en s'y conformant, sa constitution, ses lois, ses opinions, ses mœurs, afin que chacun de ses membres soit libre, soit encouragé et aidé, dans le travail de son achèvement personnel en Jésus-Christ.

Qui d'ailleurs ne l'a remarqué ? Jésus-Christ a condamné d'avance cette erreur des temps modernes, cette opinion semi-révolutionnaire ou révolutionnaire à bas bruit, quelquefois sans le savoir, qui, à ce devoir, assujettit les individus et qui en dispense les nations. C'est précisément

(1) JEREM. XLI, 6.

(2) Ubi non est Gentilis et Judæus... Barbarus et Scytha... sed omnia et in omnibus Christus. COL. III, 11.

« aux nations qu'il a envoyé ses apôtres : *Euntes, docete omnes gentes* (1) » ! Il les a envoyés aux nations, parce que « Lui-même a demandé au Père pour son héritage les nations (2). » Et le Père a si formellement entendu soumettre les nations à sa doctrine et à son empire, que les nations sont toujours directement visées et interpellées par les prophètes qui l'annoncent. Aux nations, « à toutes les nations de la terre sont promises les bénédictions qu'apportera le Fils d'Abraham (3). — Les nations frémiront et les nations seront subjuguées (4). — Tout nation adorera le Messie, toute nation le servira (5). — Cesont les nations qui marcheront danssa lumièreet qui ouvriront les yeux sur le Juste (6). — C'est sur les nations qu'il lève son étendard (7) !... »

Les textes se multiplient à l'infini. Mais il suffit de dire que cette distinction est absurde ; car il répugne à la raison d'affranchir d'une loi qui pèse sur chacun, qui l'enveloppe et le saisit tout entier, corps et âme, qui régit ses actes et ses pensées, ses relations aussi bien que sa conscience, il répugne à la raison d'affranchir l'individu d'une loi de toute étendue et de premier ordre, quand il entre dans un groupe d'individus qu'on appelle la nation, c'est-à-dire quand il a plus encore de dangers à braver et de devoirs à remplir.

Mais si la dictée de ces devoirs relève de la foi, c'est bien, comme on l'a dit, à l'histoire d'en connaître, de juger comment les peuples ont formé ou développé leurs institutions et déployé leur vie, selon le plan de la Providence et sous le sceptre du Christ-Roi. Que l'histoire soit élevée et pénétrante, elle saura donc découvrir et signaler la

(1) MATTH. XXVIII, 19.

(2) PS. II, 8.

(3) GEN., XXII, 18 — XXVI, 4.

(4) PS., II, 1.

(5) PS., LXXI, 11.

(6) IS., LX, 3. — LXII, 2.

(7) IS., XI, 12.



place que telle nation a occupée dans la volonté de Dieu relativement à Jésus-Christ; la mission qu'il lui avait assignée, son obéissance ou son infidélité, ce qu'elle a fait pour l'accomplir, quelquefois sans même s'en douter, quelquefois jusqu'en se révoltant; et, en dernière analyse, comme on le dira dans le paragraphe suivant, sa prospérité, ses fluctuations, sa déchéance et sa ruine, résultat de ce qu'elle a fait pour se conformer ou se dérober à la royauté de Jésus-Christ. Il ne saurait abdiquer, et jamais, quoi qu'elle ait pu faire, il n'a cessé de la tenir en bride et de se l'assujettir jusque dans ses écarts.

Telle est la conviction qui a dicté à Bossuet tant de lumineuses et fortes pages du *Discours sur l'histoire universelle*, œuvre monumentale, qu'on appellerait incomparable si l'on n'avait pas *la Cité de Dieu*. Voyons, par exemple, avec quelle sûreté, quelle largeur de coup d'œil, il décrit les évolutions des anciens empires autour, et au profit des intérêts, du peuple de Dieu, de la nation du sein de laquelle naîtra Jésus-Christ! Comme il est surtout admirable, quand il esquisse, en quelques traits de génie, la mission du plus grand de tous: cette mission qui fait de l'ambition du Romain, quand il croit uniquement la servir, le fouet destiné à châtier des enfants incorrigibles; de son sceptre, qu'il étend avec orgueil jusqu'aux extrémités de l'univers, un signe universel de ralliement à la Croix; des fureurs qu'il exerce contre les chrétiens, l'affermissement définitif de l'Église et le plus éclatant de ses titres de gloire; cette mission qui le soumet enfin à elle, et qui transfigure sa puissance et la rend éternelle (1), quand il se consacre désormais à la protéger et à la servir:

« Les empires, dit donc Bossuet, ont pour la plupart une

(1) Rome, le siège de Pierre, devenue sous ce titre le chef de l'ordre pastoral sur tout l'univers, s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguier par les armes. S. PROSPER, *Carm. advers. ingratos*, cap. II.

liaison nécessaire avec le peuple de Dieu. Dieu s'est servi des Assyriens et des Babyloniens pour châtier ce peuple; des Perses, pour le rétablir; d'Alexandre et de ses premiers successeurs, pour le protéger; d'Antiochus l'Illustre et de ses successeurs, pour l'exercer; des Romains, pour soutenir sa liberté contre les rois de Syrie qui ne songeaient qu'à le détruire. Les Juifs ont duré jusqu'à Jésus-Christ sous la puissance des mêmes Romains. Quand ils l'ont méconnu et crucifié, ces mêmes Romains ont prêté leurs mains, sans y penser, à la justice divine, et ont exterminé ce peuple ingrat. Dieu, qui avait isolé et rassemblé dans le même temps le peuple nouveau de toutes les nations, a premièrement réuni les terres et les mers sous ce même empire. Le commerce de tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres et depuis réunis sous la domination romaine, a été un des plus puissants moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'Évangile. Si ce même empire romain a persécuté, pendant trois cents ans, ce peuple nouveau qui naissait de tous côtés dans son enceinte, cette persécution a confirmé l'Église chrétienne et a fait éclater sa gloire avec sa foi et sa patience. Enfin l'empire romain a cédé; et, ayant trouvé quelque chose de plus invincible que lui, il a reçu paisiblement dans son sein cette Église à laquelle il avait fait une si longue et si cruelle guerre. Les empereurs ont employé leur pouvoir à faire obéir l'Église; et Rome a été la clef de l'empire spirituel que Jésus-Christ a voulu étendre par toute la terre.

« Quand le temps a été venu que la puissance romaine devait tomber, et que ce grand empire, qui s'était vainement promis l'éternité, devait subir la destinée de tous les autres, Rome, devenue la proie des Barbares, a conservé et accru par la religion son ancienne majesté. Les nations, qui ont envahi l'empire romain, y ont appris peu à peu la piété chrétienne qui a adouci leur barbarie; et leurs rois, en se mettant, chacun dans sa nation, à la place des empereurs, n'ont trouvé aucun de leurs titres plus glorieux que celui de protecteurs de l'Église (1). »

Mais cette haute justice rendue par l'histoire à la gloire de Jésus-Christ, on l'a dit en commençant, ce n'est pas seulement une belle lumière jetée sur les destinées des nations dont les annales s'y déroulent. Lui refuser cette place, c'est replonger dans le chaos. « Si l'on retire le christianisme du milieu de l'histoire, a dit un esprit éminent que ses travaux consciencieux ont amené à la foi catho-

(1) *Disc. sur l'hist. univ.*, III<sup>e</sup> partie, chap. I.

lique, si l'on retire le christianisme du milieu de l'histoire, on la dissout, on lui enlève son ciment, sa liaison intérieure... Sans lui l'histoire de l'univers ne serait qu'une énigme sans mot, un labyrinthe sans issue, un grand amas de ruines et de fragments d'un édifice inachevé, une grande tragédie sans dénouement (1). »

Comment, par exemple, n'être pas déconcerté par ces écroulements successifs des grands empires, les uns sur les autres, jusqu'au moment où le monde civilisé devient la proie de la gigantesque ambition et de la tyrannie sans contrepoids des Césars ? L'intervention de la sagesse miséricordieuse de la Providence, dont l'action est ordinairement si visible, disparaît ici aux yeux de la raison livrée à ses propres lumières. Il y faut la Révélation ; et le mystère de ces longs siècles de ruines s'accumulant sans trêve, sans fin, sans motifs apparents, ne se dévoile qu'à la voix de Daniel, qui explique tout par Jésus-Christ. La grande catastrophe de Babylone qu'il a vue de ses yeux tomber sur les cendres de Ninive, celle des Mèdes dont il sait le jour, celle d'Alexandre le Grand dont deux siècles précèdent encore la naissance, tout se précipite sous le regard illuminé du prophète ; et le trône que Rome se fait pour elle de ces décombres, il sait que Jésus-Christ, Jésus-Christ seul, à son jour l'occupera (2).

Qu'importe à Dieu tout ce qui a pour mesure les limites du temps ? « Devant vos yeux, Seigneur, mille années sont comme le jour d'hier qui s'est envolé, comme une heure de garde dans la nuit (3) ! » C'est donc « la consommation des saints (4) » qui est la pensée de la création en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Ne voir que les mouvements du dehors et les révolutions politiques, « c'est ne voir, dans

(1) FRÉDÉRIC SCHLÉGEL. *Phil. de l'hist.*, t. III, p. 10.

(2) V. D. GUÉRANGER : *Le Naturalisme contemporain*, t. I, p. 332.

(3) Ps. LXXXIX, 4.

(4) EPH. IV, 12.

les mines d'or et d'argent, que les ténèbres, le mauvais air, les eaux qui suintent, les décombres sans fin, le creuset, la fournaise, le fracas du marteau et de l'enclume, les accidents innombrables qui peuvent blesser et même tuer ; c'est tout voir, excepté l'or et l'argent qui sortent de tout cela, et auprès desquels tout le reste paraît de la boue. Le monde, le temps, c'est la mine d'or ou d'argent pour le ciel : l'or, l'argent qui sortent de cette mine, ce sont les âmes saintes auprès desquelles tout le reste est à peine quelque chose ; car le bien surnaturel d'un individu l'emporte sur le bien naturel de tout l'univers : nous l'avons appris de saint Thomas (1). C'est donc cet or pur que le chrétien intelligent doit chercher parmi les décombres des révolutions humaines, comme l'ouvrier cherche le minéral parmi les débris d'une masse de terre ou de roche que la poudre vient de faire sauter (2). »

Jésus-Christ étant ainsi le terme de l'humanité et le dernier mot de l'histoire, l'Église, qui est héritière de ses droits et comme le prolongement de sa personne, tient donc aussi le premier rang ; et, comme pour son divin Époux, elle réclame de l'histoire qu'elle sache discerner, et qu'elle ait le courage de proclamer, son imprescriptible prééminence. Cette vérité est tenue dans l'ombre par ceux qui lui doivent le témoignage solennel de leur foi et qui devraient mourir pour la défendre, et nombre de fidèles mal trempés, tout en reconnaissant à Jésus-Christ ses droits, les contestent à l'Église : ne craignons pas d'insister.

Pour établir la primauté de l'Église aux yeux de ceux qui la reconnaissent comme divine, il suffit de rappeler qu'elle est directement instituée de Dieu telle qu'elle est et qu'elle sera toujours, et qu'elle a pour objet les intérêts éternels des âmes. L'autorité temporelle

(1) *Bonum gratiæ unius est majus bono naturæ totius universi.*  
1<sup>o</sup>, 2<sup>e</sup> quæst. CXIII, IX, ad 2<sup>o</sup>.

(2) ROHRBACHER, *Histoire de l'Église*, liv. LXXVIII, ad init.

vient aussi de Dieu: *Non est potestas nisi a Deo* (1); mais il a laissé aux hommes d'en constituer la forme et d'en établir les mandataires à leur gré. Quant à son objet ou à sa fin, « c'est de conduire les hommes, par l'ordre imparfait et la paix toujours précaire de la vie présente, à l'ordre parfait et à la paix stable de la vie à venir (2). » De ces données incontestables résultent à la fois la subordination nécessaire de l'État et son premier devoir.

Saint Thomas a enseigné nettement cette subordination de l'État vis-à-vis de l'Église, et il la fait comprendre par une belle comparaison : « Ce qui tient aux corps et au temps, dit-il, dépend de ce qui est de l'esprit et de durée perpétuelle, tout ainsi que le corps tient de la vertu de son âme toute sa puissance d'action. De même donc que le corps doit à son âme d'être, de pouvoir et d'agir, de même la juridiction temporelle des princes dépend de l'autorité spirituelle de Pierre et de ses successeurs (3). »

Et notre grand docteur prouve son affirmation par les faits nombreux de la juridiction souveraine que les Papes, en des temps meilleurs, se sont attribuée en donnant ou en ôtant aux chefs des États leur pouvoir temporel. Par exemple, Constantin se retire devant saint Sylvestre; Charlemagne est créé empereur par le pape Adrien; Othon I<sup>er</sup>, par Léon VII; le pape saint Zacharie dépose Childéric III et délie les barons du serment de fidélité... Au chapitre XVII, il revient sur le fait de la création de l'empire en la personne de Charlemagne, et il conclut par ces paroles décisives: « Ce fait prouve clairement comment le pouvoir de l'empire est subordonné au jugement du pape: *Quo*

(1) ROM. XIII, I.

(2) M. CH. PÉRIN, prof. à l'Univ. de Louvain : *les Lois de la Société chrét.*, liv. I, chap. II.

(3) *Corporale et temporale ex spirituali et perpetuo dependit; sicut corporis operatio ex virtute animæ. Sicut ergo corpus per animum habet esse, virtutem et operationem, ita et temporalis jurisdictio principum, per spiritualem Petri et successorum ejus. De Regim. princip.*, lib. III, cap. X.

*facto satis ostenditur qualiter potestas imperii ex judicio Papo dependet. »*

C'est cette conviction qui a dicté à Pie VII les lettres magnanimes dont on va lire quelques extraits. Napoléon, au faite de sa gloire, oubliant non seulement les égards dus au souverain Pontife, mais même toute la mansuétude et la générosité dont il avait usé envers lui, s'irritait de voir que le dernier en puissance des monarques d'Europe trouvât, et trouvât seul, dans sa conscience la force de lui résister. Il s'apprêtait donc à consommer l'attentat de la spoliation, puis de l'emprisonnement du pape. Ces circonstances ajoutent une grande autorité de plus à ces paroles déjà si graves par leur origine et leur haute raison :

« Votre Majesté, disait-il, pose en fait que nous devons avoir pour elle les mêmes égards dans le temporel que Votre Majesté aura pour nous dans le spirituel. L'étendue donnée à cette proposition *dénature entièrement et détruit les notions mêmes de ces deux pouvoirs*. Les objets spirituels n'admettent pas, en effet, de simples égards. Ils ne dérivent pas des principes humains et des relations politiques, qui sont susceptibles de plus ou moins d'extension. Ils relèvent du droit divin, et sont d'une essence supérieure et transcendante qui ne supporte aucune comparaison avec les objets temporels. Un souverain catholique n'est tel que parce qu'il professe de se conformer aux décisions du chef visible de l'Église, et de le reconnaître comme maître de la vérité et seul vicaire de Dieu sur la terre. Il ne pourrait y avoir **NI IDENTITÉ, NI ÉGALITÉ, entre les relations spirituelles d'un souverain catholique avec le chef de la hiérarchie, et les relations d'un souverain temporel avec un autre** (1). »

Une même affirmation, plus solennelle encore en raison de

(1) Lettre du 21 mars 1806, citée par M. d'Haussonville : *l'Église romaine et le premier empire*, t. II, p. 147.

la haute publicité à laquelle elle était destinée, est contenue dans la bulle d'excommunication, *Quum memoranda illa die* : « Le temps de la douceur est passé, dit Pie VII ;... qu'ils apprennent une fois, comme dit saint Grégoire de Nazianze, qu'ils sont soumis par la loi du Christ à notre empire et à notre trône. Car nous aussi nous exerçons un commandement et une puissance supérieure ; à moins qu'il ne soit juste que l'esprit le cède à la chair, et les choses du ciel à celles de la terre (1). » On reconnaît en ces dernières paroles la même inspiration que dans l'enseignement de saint Thomas. Mais quel langage ! quel spectacle que cette douce, mais incorruptible et indomptable victime qui se redresse sous la serre de l'aigle et qui proclame, quoi qu'il doive lui en coûter, les imprescriptibles droits du vicaire de Jésus-Christ !

De la prééminence de l'Église sur l'État résulte encore le premier devoir des gouvernements temporels, qui est de s'employer à la défendre. Bossuet n'a pas craint de proclamer ce devoir dans la grande assemblée des prélats et des grands dignitaires du royaume : « L'Église, dit-il dans son immortel discours sur *l'Unité de l'Église*, l'Église a appris d'en haut à *se servir des rois et des empereurs pour mieux faire servir Dieu* ; « pour élargir, disait saint Grégoire, les voies du ciel (2) ; » pour donner un cours plus libre à l'Évangile, une force plus présente à ses canons et un soutien plus sensible à sa discipline. Que l'Église demeure seule, ne craignez rien : Dieu est avec elle et la soutient au dedans ; mais les princes religieux lui élèvent par leur protection ces invincibles dehors qui la font jouir, disait un grand pape (3), d'une douce tranquillité à l'abri de leur autorité sacrée (4). »

(1) V. ROHRBACHER, t. XXXVIII, p. 87.

(2) Lib. III, epist. LXV.

(3) INNOCENT. II, Ép. II.

(4) Serm. sur l'unité de l'Église, 1<sup>er</sup> point.

La grande fonction, on pourrait dire la raison d'être, de l'État, est donc de maintenir la paix autour de l'Église, cette paix « qu'il faut, dit saint Paul, demander à Dieu en priant pour ceux qui gouvernent, et à la faveur de laquelle nous pourrons cultiver fructueusement les vertus de la vie future (1); » cette paix qui est, en conséquence de l'ordre de l'Apôtre, l'objet d'une grande partie des *collectes* si belles de la liturgie (2).

Telle fut la raison d'être de l'Empire romain, créé par l'Église dans un dessein tout nouveau, absolument contraire à l'affreuse tyrannie païenne dont il n'a gardé que le nom. Ce nom *d'empereur*, on a dit ailleurs (3) comme il est bien moins fait que celui de *roi* pour exprimer le rôle du chef chrétien, qui doit plus *gouverner* que *commander*. Mais il a ici toute la vérité et la grandeur de sa signification, parce que, s'il exprime le droit de commander, c'est au profit des intérêts supérieurs des âmes, et au prix des sacrifices que ceux qui gouvernent doivent être prêts à encourir dans ce but. Le chef du *Saint-Empire* porte le glaive, parce qu'il doit être l'instrument « du bras de Dieu levé pour renouveler les miracles des anciens jours et vaincre les ennemis de la paix, pour assurer à la liberté chrétienne son droit de le servir en sécurité (4). » Cette épée, c'est « l'arme céleste » que Dieu est prêt à rendre invincible, « pour que jamais ne soit troublée, par les orages des guerres, la paix de l'Église dans l'univers (5) ».

Nous avons donc raison de revendiquer pour l'histoire

(1) I TIM. II, 2.

(2) En particulier, celle du IV<sup>e</sup> dim. après la Pentec., celles du XIX<sup>e</sup>, du XX<sup>e</sup>, du XXI<sup>e</sup>, celle des grands Suffrages; etc.

(3) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, t. I.

(4) ... In protectione fidelium populorum antiqua brachii tui operare miracula, ut, superatis pacis inimicis, securâ tibi serviat christiana libertas. *Secreta pro imper. rom.*

(5) Præterde famulo tuo, imperatori, arma cœlestia, ut pax ecclesiarum nulla turbetur tempestate bellorum. *Postc. ibid.*



le droit, et de lui assigner le devoir, de proclamer la prééminence de l'Église aussi bien que la suprême royauté de Jésus-Christ. A elle de montrer, par les preuves de même nature et de même force, que l'attitude des nations envers l'Église cause et explique leur prospérité et leur décadence. Et quiconque a étudié *le Discours sur l'histoire universelle* sait assez que Bossuet applique à l'Église, au même titre qu'à son divin Fondateur, toutes ses magnifiques déductions.

« Sans doute, dirons-nous avec le savant Bénédictin qui a si vaillamment défendu l'Église contre les oublis calculés de l'histoire, sans doute il serait aussi odieux qu'impossible de vouloir appliquer cette théorie à notre société française d'aujourd'hui. Mais les principes, pour n'être ni appliqués, ni applicables, ne sont pas pour cela anéantis. Et l'écrivain qui veut raconter le passé n'en est pas moins obligé, s'il veut rester orthodoxe, à diriger ses jugements et ses appréciations dans la ligne tracée par l'Église (1). » La gloire de Dieu, s'exprimant par la personne et par l'œuvre à jamais subsistante de Jésus-Christ, reste donc toujours l'objet principal de la contemplation des intelligences humaines, de l'adoration et de l'obéissance des âmes, le terme final de tout ce qui a vie et liberté, dans les nations aussi bien que dans les individus. Ajoutons que la fidélité à se mouvoir dans sa bienheureuse orbite est pour elles la condition indispensable de toute prospérité.

## II

Nous avons entendu Bossuet nous le dire : « Il ne revient à Dieu aucun bien que celui d'en faire aux autres...

(1) *Le Naturalisme contemporain*, 1<sup>er</sup> vol., p. 176.

L'intérêt de ses créatures se trouve si heureusement conjoint avec le sien que, comme il ne leur donne que pour l'avancement de sa gloire, aussi ne saurait-il avoir de plus grande gloire que de leur donner (1). »

Il est donc de l'intérêt des nations qu'elles se mettent en devoir de procurer selon leurs moyens la plus grande gloire de Dieu, en se rattachant à Jésus-Christ, en conformant leurs institutions à ses lois ; leurs habitudes, leur politique, à sa doctrine. Des nations, comme des particuliers, il doit être également vrai de dire que « Jésus-Christ est établi pour être leur résurrection ou leur ruine (2) », selon leurs dispositions à son égard de soumission ou de révolte. Par là s'expliquent la vocation des races, les vicissitudes de l'histoire, les grandeurs et la chute des empires, la physionomie des nations, la variété de leur fortune. « Les manières diverses et contraires dont les peuples, aux diverses époques et dans les diverses régions, ont prononcé le nom divin, a dit Donoso Cortès, donnent la solution des plus effrayants problèmes (3). »

Est-ce que cette conclusion ne s'impose pas, avec autant de bonheur que de nécessité, à l'esprit trempé seulement d'un peu de foi ? Comment ? la vérité substantielle et vivante, le Verbe, son expression personnelle, tout rayonnant de tendresse, « Plein de grâce et de vérité (4) », est au milieu des hommes ! Il est venu pour être « la vie » des âmes, et, puisqu'elles étaient plongées dans la mort, pour être « leur résurrection (5). » Il les a refaites et transfigurées. Devenues par ses communications avec lui « des sources d'eaux vives (6) », elles ont purifié l'air et les esprits, relevé les mœurs, créé à nouveau en quelque sorte

(1) II *Serm.* Toussaint, II<sup>e</sup> partie.

(2) LUC, II.

(3) *Essai sur le cathol.*, liv. I, chap. 1.

(4) JOAN, I, 14.

(5) *Ibid.*, XI, 25.

(6) *Ibid.*, VII, 38.

l'humanité, redressé ses pentes, restauré son honneur. Le dévouement, si peu connu des anciens, elles l'ont fait naître et résister; à force de sacrifices, elles l'ont égalé à la détresse de tant de hontes et de malheurs des siècles païens. Plus elles tiennent ferme dans leur foi en Jésus-Christ, plus elles sont solides dans leurs vertus, généreuses dans leurs œuvres, sublimes dans leurs grandeurs. Et les nations n'auront rien à lui devoir !

Les nations iront leur chemin, insouciantes de ses bienfaits, étrangères à ses prescriptions, insensibles à ses menaces ! Cette religion qui a fait de l'âme, selon le mot de Tertullien, tout autre chose que ce qu'elle était (1), restera sans droits sur elle quand cette âme entrera en relations avec d'autres âmes pour constituer la cité et la nation ! Tout cela relève, nous dit-on, de la morale générale, de la raison, de la conscience publique, des institutions civiles, de la loi naturelle, et n'a rien à voir à la foi !

Mais cette morale, qui donc l'a créée ? cette raison, qui l'a éclairée ? cette conscience publique, qui l'a redressée, trempée et enrichie ? ces institutions, qui les a imprégnées de respect pour le droit ? cette loi naturelle, qui l'a imposée avec son irrésistible évidence ? Ce sont là tout autant d'éclatantes résurrections. Quelles prodigieuses différences entre les temps anciens et les nôtres, dans la vie publique, dans l'opinion, le langage, les pratiques, les institutions, les lois ! Combien de désordres qui s'affichaient sont aujourd'hui condamnés à se dérober au grand jour ! Quel masque de désintéressement et d'amour du bien public l'ambition ne doit-elle pas prendre quand elle prépare ses usurpations ? Et, dans le droit des gens, quelle transformation ! Et la guerre, l'horrible guerre elle-même,

(1) *Exinde alia quæcumque res est...* Tertullien a dit cette énergique parole de la chair ; mais elle s'applique aussi bien à l'âme, qui se transfigure en raison même de la pureté qui régénère les sens.

pour être toujours impitoyable, ne lui est-il pas du moins commandé de respecter dans les particuliers la justice et la faiblesse dont elle s'est fait si longtemps un jeu et une proie ?

Tous ces progrès, et tant d'autres, dont le bénéfice revient à la nation, c'est à Jésus-Christ seul et à son Église qu'elle en doit rendre hommage : les publicistes indifférents (1), même impies (2), n'ont pas hésité à le proclamer. Et c'est par la transformation que lui doivent les âmes individuelles, que les nations ont été à la longue régénérées. A mesure que tant de consciences droites, vigoureuses, limpides, s'imprégnaient de la vérité, elles la reflétaient, même à leur insu, dans toute leur manière de parler et d'agir. Les images saintes peuplaient le salon, aussi bien que l'intime du foyer ; les choses de la liturgie défrayaient les conversations ; les fêtes et les temps ecclésiastiques servaient d'époques pour les transactions, les réunions d'amis, les travaux de la campagne. De pieuses enseignes indiquaient les hôtelleries et les maisons de commerce, en garantissaient la probité, y attachaient la confiance. La croix poussait d'elle-même sur un sol fécondé par le sang des martyrs, aimé du ciel et toujours

(1) On connaît le mot de Montesquieu : « Chose admirable ! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait aussi notre bonheur dans celle-ci.... Nous devons au christianisme, dans le gouvernement, un certain droit public, et, dans la guerre, un certain droit des gens, que la nature humaine ne saurait méconnaître » *Esprit des lois*, liv. XXIV, chap. III. Disons en passant que cette admiration du publiciste, qui implique de l'étonnement, est bien étonnante elle-même pour un esprit qui se pique de profondeur. Toute lumière vient du soleil, et tout bonheur du ciel. Dans la sphère immédiate du soleil, c'est la plénitude de la lumière, dans le ciel est la plénitude du bonheur. Ce qu'on peut en espérer sur la terre doit donc venir des ouvertures qui le laissent voir et en font espérer la possession ; comme tout ce qu'on a de jour vient des rayons réfléchis ou réfractés de l'astre qui en est le roi.

(2) « Nos gouvernements modernes doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins sanglantes. Il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires : cela se prouve par les faits en les comparant aux gouvernements anciens. » *Emile*, liv. IV, XIX<sup>e</sup> note de la *Profession de foi du vicaire savoyard*.

réchauffé par le soleil de la foi ; dans tous les quartiers des villes, au milieu des moindres groupes de maisons, dans les villages, on la cherchait pour se livrer sous son ombre à la sécurité et à la joie. Le sentiment de la communauté d'origine et de destinées, sans cesse renouvelé et fortifié par les pratiques chrétiennes, unissait les familles, rapprochait les classes, groupait les cités en confédération, amortissait les susceptibilités de races et de nations. En un mot, les cités, les nations doivent tout à Jésus-Christ.

Le grand pontife qui gouverne aujourd'hui l'Église s'est plu à décrire, dans le plus magnifique de ses monuments, l'état heureux des nations fidèles aux prescriptions chrétiennes ; il faut relire ces pages si riches de souvenirs et d'enseignements :

« Il fut un temps, dit-il, où la philosophie de l'Évangile gouvernait les États. A cette époque, l'influence de la sagesse et sa divine vertu pénétraient les lois, les institutions, les mœurs des peuples, tous les rangs et tous les rapports de la société civile. Alors la religion instituée par Jésus-Christ, solidement établie dans le degré de dignité qui lui est dû, était florissante, grâce à la faveur des princes et à la protection légitime des magistrats. Alors le sacerdoce et l'empire étaient liés entre eux par une heureuse concorde et l'amical échange de bons offices. Organisée de la sorte, la société civile donna des fruits supérieurs à toute attente, dont la mémoire subsiste et subsistera, consignée qu'elle est en d'innombrables documents que nul artifice des adversaires ne pourra corrompre ni obscurcir.

« Si l'Europe chrétienne a dompté les nations barbares et les a fait passer de la férocité à la mansuétude, de la superstition à la vérité ; si elle a repoussé victorieusement les invasions musulmanes ; si elle a gardé la supériorité de la civilisation, et si, de tout ce qui fait honneur à l'humanité, elle s'est constamment et partout montrée guide et

maîtresse; si elle a gratifié les peuples de la vraie liberté sous ses diverses formes; si elle a très sagement fondé une foule d'œuvres pour le soulagement des misères, il est hors de doute qu'elle en est grandement redevable à la religion, sous l'inspiration et avec l'aide de laquelle elle a entrepris et accompli de si grandes choses.

« Tous ces biens dureraient encore, si l'accord des deux puissances avait persévéré; et il y avait lieu d'en espérer de plus grands encore si l'autorité, si l'enseignement, si les avis de l'Église avaient rencontré une docilité plus fidèle et plus constante. Car il faudrait tenir comme loi imprescriptible ce qu'Yves de Chartres écrivit au pape Pascal II |: « Quand l'empire et le sacerdoce vivent en bonne harmonie, le monde est bien gouverné, l'Église est florissante et féconde. Mais, quand la discorde se met entre eux, non seulement les petites choses ne grandissent pas, mais les grandes elles-mêmes périssent misérablement (1). »

Hélas! cet idéal de paix et de prospérité de l'Europe, unie sous le nom de *République chrétienne* cet idéal n'est plus qu'un souvenir, et rien ne fait présager qu'il soit en voie de se réaliser de nouveau. Mais il n'en résulte pas moins de l'expérience si courte, hélas! qui en a été faite, que le vrai bien des peuples dépend de la fidélité à la religion et à l'Église de Jésus-Christ, et que l'immense et irrésistible courant qui a changé la face du monde a sa source au Calvaire. Tous les mensonges et toutes les violences de la secte peuvent-ils empêcher les choses d'avoir été ce qu'attestent, selon le mot de Léon XIII, tant d'invincibles monuments?

On ne saurait, sans être coupable d'ingratitude, omettre de dire ici quelle part de privilège Dieu avait faite à la France dans la distribution des dons auxquels l'Europe

(1) Lettre CCXXXVIII. — Encycl. *Immortale Dei*, vers. med.

doit sa haute place dans le monde. Ce n'est pas encourir le soupçon de prétention, de *chauvinisme* religieux, si l'on ose dire, que d'affirmer la glorieuse prééminence, la mission même spéciale de défendre et de propager la foi dont il avait daigné l'investir. Les papes n'ont pas hésité à la proclamer. Quoi de plus précis, comme de plus auguste que ces paroles de Grégoire IX ?

« Le Fils de Dieu, dont tout l'univers accomplit les commandements, dont les bataillons des célestes armées servent le bon plaisir, a établi les divers royaumes, divisant par langues et par races, en signe de son divin pouvoir. Entre tous, de même qu'autrefois, au nombre des fils du Patriarche, la tribu de Juda fut élevée au privilège de la bénédiction de choix, ainsi le royaume de France est marqué, de préférence à tous les peuples de la terre, d'une prérogative d'honneur et de grâce (1). »

Ils étaient donc dans leurs droits nos écrivains qui ont comparé Geneviève à Judith, Clotilde à Esther, et surtout la douce, pure et puissante, la toute merveilleuse Jeanne d'Arc à Débora. Dans l'histoire de notre pays, comme dans celle du peuple de Dieu, l'intervention divine éclate par la nature des instruments débiles, et cependant si forts et si glorieux, dont elle a fait choix.

Bornons-nous à quelques mots sur Jeanne d'Arc. Un des derniers historiens de *la Pucelle*, le R. P. Ayroles(2), s'est attaché à montrer que sa mission prouve clairement la vocation providentielle de la France, et la prédilection de Jésus-Christ pour le royaume très chrétien. Il le déduit,

(1) Dei Filius, cujus imperiis totus orbis obsequitur, cujus beneplacito cœlestis exercitûs agmina famulantur, secundum divisiones linguarum et gentium, in signum divinæ potentiaë, diversa regna constituit. Inter quæ, sicut tribus Juda, inter filiôs Patriarchæ, ad specialis benedictionis dona suscipitur, sic regnum Franciæ, præ cæteris terrarum populis, prærogativâ honoris et gratiæ insignitur. Bulle de Grég. IX, Anagni, 21 octobre 1239.

(2) *Jeanne d'Arc sur les autels*, liv. I, chap. II.

avec les devoirs qui en découlent, non seulement de ce miraculeux épisode de notre histoire, mais aussi du langage même de l'héroïne.

« La bergère, dit-il, a proclamé la constitution politique de la France. Ce fait, soigneusement dissimulé dans presque toutes nos histoires, est pourtant aussi certain et non moins culminant que la délivrance d'Orléans et le sacre de Reims. Il se confond avec le relèvement de notre nationalité ; il est le centre de cette miraculeuse histoire, et tout s'y rapporte.

« La constitution politique proclamée par la Pucelle est aussi courte que féconde. Le point essentiel d'où tout émane est celui-ci : le vrai roi de France, c'est Jésus-Christ. Le roi visible et mortel n'est qu'un lieutenant, un roi vassal. Il doit gouverner au nom du suzerain et selon la loi du suzerain...

« Ce n'était pas là un droit nouveau ; rien n'est plus ancien. Au lendemain de leur conversion, les Francs inscrivirent en tête de leur constitution ce cri : Vive Jésus-Christ qui aime les Francs ! et ils proclamèrent l'Homme-Dieu le premier de leurs législateurs.

« Toutes les nations sont données en apanage à son âme sainte ; la France fut l'aînée des nations chrétiennes, non seulement par la priorité de sa naissance à la foi, mais encore par l'amour avec lequel elle proclama Jésus-Christ son souverain dans l'ordre politique comme dans l'ordre domestique et social.

« Elle croyait que Jésus veillait avec un amour à part sur ses destinées : témoin la foi au miracle de la sainte Ampoule ; témoin la foi au don permanent de guérir une honteuse infirmité, qu'elle croyait attaché aux mains de ses rois.

« Noël ! Noël ! Ce fut le cri avec lequel la France saluait l'arrivée de ses rois au sein de ses cités et de ses provinces. Souvenir du jour anniversaire où elle avait été engendrée à la foi, c'était encore un hommage au divin Emmanuel qu'elle croyait voir présent dans le roi lieutenant... *Christus vincit, regnat, imperat* : Au Christ, la victoire, le sceptre et l'empire ! Cette acclamation, la monnaie française la porta longtemps dans tous les lieux où elle parvenait.

« La France croyait que c'était la volonté de Jésus-Christ que l'hérédité désignât chez elle le roi lieutenant. Lorsque la race de Clovis eut été frappée d'une incurable dégénérescence, nos pères du huitième siècle n'appelèrent la forte lignée de Pépin d'Héristal à la remplacer, qu'après avoir consulté Jésus-Christ dans son vicaire.

« La France croyait aussi qu'il n'appartient qu'au sacre de constituer le roi. Un contemporain de Jeanne, d'une gravité exceptionnelle, le pape Pie II, écrit dans ses mémoires : « Les Fran-



çais refusent la qualité de roi à quiconque n'a pas reçu l'onction de la sainte Ampoule (1). »

« Le miracle de la Pucelle était destiné à raviver ces idées que le naturalisme tendait à affaiblir. Les merveilles de cette céleste histoire justifient tout ce que la France pouvait penser des prédications de Jésus-Christ à son égard.

« Le président Thomassin l'a compris quand il a dit : « Sache un chacun que Dieu a montré, et montre un chacun jour, qu'il a aimé et aime le royaume de France, et l'a spécialement choisi pour son héritage, et pour, par le moyen de lui, entretenir la foi catholique et la remettre du tout-sus (la relever), et pour ce Dieu ne veut pas le laisser perdre. Mais sur tous les signes d'amour que Dieu a envoyés au royaume de France, il n'y a point eu de si grand ni de si merveilleux comme (celui) de cette Pucelle (2). »

« Cette providence à part se lit dans le cours entier de nos annales... »

Saint Thomas a voulu aussi reconnaître et déclarer que la France, prédestinée à entourer de respect et à faire fleurir le sacerdoce chrétien, y a été préparée de longue date par l'habitude des Gaulois leurs ancêtres à accepter la loi des druides (3). Et Bossuet parle au nom d'une longue expérience, quand il attribue « à la foi inébranlable des successeurs de Clovis, à leur persévérance à défendre la religion catholique, à leur respect exemplaire pour le Saint-Siège et dont ils se sont fait grande gloire, la solidité séculaire du royaume très chrétien (4) ».

De là donc une sorte de tempérament religieux qui l'a

(1) *Procès*, t. IV, p. 513. *Negant Galli verum esse regem qui hoc oleo non sit delibutus.*

(2) *Procès*, t. IV, p. 309. « Mathieu Thomassin, président des comptes à Grenoble, contemporain de l'héroïne, écrivit par ordre de Louis XI le registre Delphinal. Il y fit entrer le récit de la merveille qui avait réjoui son âge mur. Il avait trente-huit ans quand parut Jeanne la Pucelle, et il fut témoin de sa réhabilitation. »

(3) *Quia futurum erat ut, in Galliâ, christiani sacerdotii plurimum vigeret religio, divinitus est permissum ut, etiam apud Gallos gentiles, sacerdotes, quos druidos nominabant, totius Galliæ jus definirent, ut refert J. Cæsar. De regim. princip., lib. I, cap. XIV.*

(4) *Regum jam inde à Clodovæo, per tanta spatia temporum, inconcussam fidem, atque in tuendâ catholicâ religione constantiam ; huic conjunctam sedis apostolicæ observantiam singularem, eâ enim maximâ gloriosos ; hinc regnum ipsuum à tot sæculis firmum constitisse. De Instit. Delph., IV.*

admirablement disposée à se laisser « façonner par ses évêques, comme la ruche par les abeilles (1). » Mais de là aussi des ébranlements et des ruines sans précédents, des malédictions inconnues des autres peuples, quand elle repousse les prescriptions du christianisme. L'incrédulité et l'indifférence érigées en droit atteignent le vif de son cœur; tout pétri et tissu de foi par les ancêtres, on le décompose en lui arrachant ses croyances. Alors une fièvre de dissolution s'empare d'elle. L'irréligion et l'anarchie y prennent une audace monstrueuse, inouïe, en tout temps et en tout pays (2). Qu'attendons-nous pour nous instruire?

---

## ARTICLE SECOND

L'ÉTUDE DES RAPPORTS DES PEUPLES AVEC JÉSUS-CHRIST EST  
LE PRINCIPAL OBJET QUE DOIT SE PROPOSER L'HISTOIRE.

Puisque les nations sont de Dieu pour Jésus-Christ, et que leur état dépend de ce qu'elles l'adorent ou le méconnaissent, le servent ou le trahissent, l'histoire qui raconte leur vie, le cours de leur prospérité ou de leur décadence, l'histoire doit observer la conduite qu'elles ont gardée envers lui; elle doit chercher avec pénétration et droiture, elle doit démontrer avec clarté, dans la suite de leurs rapports avec Jésus-Christ, la raison décisive et finale du rôle qu'ils ont rempli, et des succès ou des calamités dont, en conséquence, leur existence a été tissée. C'est la conclusion, indiquée plus haut, qu'il faut en ce moment développer.

(1) GIBBON, *Hist. de la décad.*, t. VII, chap. XXXVIII.

(2) BURKE s'exprimait en ces termes à la Chambre des communes, en janvier 1793 : « L'esprit d'athéisme, distillé à l'alambic de l'enfer, est en ce moment dans la France en furieuse ébullition. » Hélas ! n'est-ce pas ce qu'il faut dire encore en nos tristes temps ?

Hélas ! parmi les auteurs et les maîtres, qu'il en est peu qui aient souci de ce devoir ! plusieurs y contredisent, les uns avec dédain, d'autres avec rage. Il faut donc bien établir cette capitale affirmation ; nous chercherons ensuite dans *le Discours sur l'histoire universelle* la véritable inspiration de l'histoire chrétienne, et le modèle que chacun doit suivre selon ses moyens ; de plus, pour éviter ce qui a nui de nos jours à plus d'un catholique, ce qui a amoindri l'essor et l'influence de leur talent, nous nous attacherons à bien nous convaincre de la nécessité d'acquérir l'esprit chrétien de l'histoire dans sa plénitude et sa pureté. Enfin, la guerre, à la fois violente et hypocrite, que, par le moyen de l'histoire, la secte fait aujourd'hui à la religion, se manifestant par le rabaissement calculé de *l'histoire sainte*, nous revendiquerons la place hors rang qui revient à cet enseignement. Mais tout d'abord constatons où en est, hélas ! à ce sujet, l'opinion régnante.

## I

Quand on veut se rendre compte du cours de l'erreur dans l'opinion, il faut toujours en revenir au mot de J. de Maistre, et se représenter les scélérats qui battent la fausse monnaie, et les honnêtes gens qui se laissent complaisamment tromper et deviennent leurs complices en la mettant en circulation.

Invoquons d'abord la plus haute autorité du monde : elle va nous signaler, en dévoilant à fond leurs pensées et leurs procédés, les faux monnayeurs auxquels on doit cette altération substantielle et obstinée des faits, qui a tramé d'impostures la longue chaîne de l'histoire, qui en a fait, selon le mot du même philosophe, une longue conspiration contre la vérité. Prêtons la plus ferme attention au document pontifical : « Ils ont entrepris, dit Léon XIII,

d'attenter à l'intégrité de l'histoire, et, avec un art et une perversion tels que, les armes les plus propres à repousser l'injuste agression sont devenues des traits offensifs. » Ici le document désigne les centuriateurs de Magdebourg comme inventeurs de ce système de falsification que les écoles révoltées de notre siècle, et malheureusement des catholiques dans le nombre, ont adopté sur leur modèle.

« Ainsi, continue le souverain pontife, dans le but que nous avons signalé, on se mit à scruter les moindres vestiges d'antiquités ; à fouiller partout les recoins des archives ; à remettre en lumière des fables futiles ; à répéter cent fois des impostures cent fois réfutées. Mutilant souvent, ou rejetant habilement dans l'ombre, ce qui forme comme les grands traits de l'histoire, on se plut à dissimuler par le silence les faits glorieux et les gestes mémorables, pendant qu'on redoublait d'attention pour signaler et exagérer ce qui pouvait être moins prudent et moins irréprochable ; bien qu'éviter tout en ce genre soit plus difficile que ne le comporte la nature humaine. On a même cru permis de scruter, avec une sagacité perverse, les secrets douteux de la vie privée, saisissant ainsi et mettant en relief tout ce qui semblait offrir à la multitude avide de scandales l'appât d'un scandale et d'une diffamation. Parmi les plus grands pontifes, même ceux d'une vertu éminente ont été accusés et flétris comme ambitieux, superbes, impérieux. A ceux dont les actes glorieux défiaient la haine, on a reproché leurs intentions ; et mille fois on a entendu ce cri insensé : que l'Église a nui au progrès des esprits, à la civilisation des peuples. En particulier, le principat civil des pontifes romains fondé, non pas sans un dessein providentiel, pour sauvegarder leur indépendance et leur majesté, cette souveraineté, aussi légitime dans son droit de possession que recommandable par ses bienfaits sans nombre, a été en butte aux traits les

plus acérés de la malveillance et de la calomnie (1). »

Léon XIII ne se contente pas de dénoncer ce parti pris des sectaires et de mettre à nu leurs perfides moyens; abordant ce sujet par le côté où il intéresse surtout notre cause de l'enseignement : « Le plus grave, dit-il, c'est qu'une telle méthode a envahi même les écoles. Très souvent, en effet, on donne aux enfants pour les instruire des manuels parsemés de ces mensonges; et, surtout si la légèreté ou la perversité du maître s'y prête, les jeunes lecteurs, familiarisés avec ces récits, sont facilement pris de dégoût pour la vénérable antiquité et imbus d'un mépris impudent pour les choses et les personnes les plus saintes.

« Au delà des lettres élémentaires, il n'est pas rare que le danger soit plus considérable. Car, dans les études supérieures, le récit des faits conduit à l'examen des causes; de cet examen on bâtit des théories sur des préjugés téméraires, le plus souvent en désaccord flagrant avec la révélation divine, et sans autre motif que de dissimuler et cacher tout ce que les institutions chrétiennes ont eu de plus salubre dans le cours des choses humaines et dans la succession des événements. Ainsi font la plupart, examinant peu combien ils sont inconséquents, à quelles absurdités ils se livrent, et quelles masses de ténèbres ils répandent sur ce qu'on nomme la philosophie de l'histoire. En somme, sans descendre aux détails, le plan général d'enseigner l'histoire a pour but de rendre l'Église suspecte, les papes odieux, et de persuader surtout à la foule que le gouvernement pontifical est un obstacle à la prospérité et à la grandeur de l'Italie. »

C'est trop bien le mal présent décrit au vif, le mal auquel nous sommes en demeure, par notre mission, de porter remède, pour que nous ne nous arrêtions pas à l'appro-

(1) *Lettre aux trois cardinaux...*, en date du 18 août 1883. Traduction romaine donnée par *l'Univers*.

fondir. Il a ses degrés d'intensité dans l'esprit des méchants qui le causent ou des dupes qui le propagent ; il a ses intelligences dans la nature que la déchéance originelle nous a faite et qui lui fournit sa prise et ses moyens d'avancer.

Rien de plus clair, on l'a vu, et rien de plus heureux que la présence de Jésus-Christ dans le monde : comment expliquer qu'elle soit ainsi méconnue, repoussée, blasphémée ? Il en a donné lui-même la raison : « La lumière est venue en ce monde ; mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière : leurs œuvres sont mauvaises. Or quiconque fait des œuvres mauvaises hait la lumière ; il ne vient pas à la lumière, pour que ses œuvres ne soient pas accusées (1). » Ces paroles s'entendent des âmes prises chacune à part, et, à plus forte raison des âmes groupées ensemble et se communiquant, multipliant les unes par les autres, s'aidant les unes les autres à justifier, cette lâche opposition à Jésus-Christ.

« Nos passions désordonnées, dit Bossuet, qui ne pouvait manquer, dans sa grande œuvre, de dénoncer ce funeste parti pris, nos passions désordonnées, notre attachement à nos sens et notre orgueil indomptable en sont la cause. Nous aimons mieux croupir dans notre ignorance que de l'avouer ; nous aimons mieux satisfaire une vaine curiosité, et nourrir dans notre esprit indocile tout ce qu'il nous plaît, que de ployer sous le joug de l'autorité divine... Pouvons-nous nous attendre que les impies et les opiniâtres se taisent ; que les gens de bien et les libertins rendent un égal témoignage à la vérité ; que tout le monde, d'un commun accord, la préfère à sa passion, et que la fausse science, que la seule nouveauté fait admirer, cesse de surprendre les hommes (2) ? »

(1) JOAN., III, 19, 20.

(2) *Discours sur l'histoire universelle*, II<sup>e</sup> partie, chap. XXXI.

Ainsi, en raison même de la pureté du cœur et de la simplicité de l'âme, la bienheureuse figure de Jésus-Christ se laisse voir dans les temps. Le point de convergence des grands faits est le foyer d'où elle apparaît, répandant la lumière sur les énigmes, l'espérance sur les ruines, la résurrection sur les tombeaux ; on le voit, on l'adore, on reprend cœur ; car il est la raison personnelle, la justice vivante et inévitable, la patience, la résignation, la paix, la glorification, pour la foule innombrable des opprimés. Mais l'orgueil s'irrite de sentir partout et de si près le Maître ; les passions grondent d'un voisinage qui leur ôte le masque et les condamne ; et, à force de le méconnaître et d'entasser les blasphèmes, les méchants croient l'avoir exilé. Telle est l'inspiration des écrivains que Léon XIII vient de signaler à notre indignation ; et telle est aussi la raison du crédit qu'ils obtiennent et des auxiliaires qu'ils lèvent dans la guerre qu'ils lui font, aussi implacable que déloyale. Ne craignons pas, il en vaut la peine, de suivre cette opposition dès le début, avec ses périodes successives de violence et d'habileté.

A leur tête, il faut s'attendre à trouver l'école philosophique du dix-huitième siècle. On a dit plus haut quel abus il a été fait dans l'histoire de l'enseignement philosophique. Les chefs de la secte qui a poussé à outrance la révolution française faisaient étalage de philosophie dans les livres, dans la politique, dans les salons, partout. Usurpation calculée d'une qualité à laquelle leur genre d'esprit, comme leur intention, leur défendait de prétendre ! Il suffit de signaler leurs procédés pour en avoir raison.

Au lieu de s'appliquer à la recherche des causes, en groupant et en appréciant les faits avec maturité, ce qui est la nature même de la philosophie ; au lieu de s'aider de la vraie lumière de la sagesse, de la sagesse chrétienne, ce qu'implique le nom de la philosophie, voyons ce qu'ils ont pratiqué.

« L'histoire *philosophique* du temps, a dit un publiciste en état de connaître et de juger, consistait en exceptions qu'on donnait pour des règles, en faits particuliers et presque toujours isolés, même en anecdotes ; et plus d'un écrivain célèbre a été accusé d'en trouver dans son imagination, quand sa mémoire ne lui en fournissait pas (1). Tout y était particulier et même personnel, et il n'y avait de général qu'un esprit de haine et de détraction de la politique et de la religion chrétiennes. Ainsi il était indispensable, pour écrire l'histoire *philosophiquement*, de donner toujours aux gouvernements anciens la préférence sur les gouvernements modernes, et généralement aux temps du paganisme sur les temps chrétiens. La liberté se trouvait nécessairement dans les constitutions des anciens, toutes plus ou moins démocratiques, la perfection dans leurs mœurs ; la vertu était le ressort unique de leurs gouvernements ; et, si leur religion n'était pas très raisonnable, elle était tout à fait politique ; en un mot, il n'y avait de raison, de génie, de courage, d'amour de la patrie, de respect pour les lois, d'élévation dans les âmes, de dignité dans les caractères, de grandeur dans les événements, que chez les Grecs et les Romains. Les chrétiens ont été le peuple le plus ignorant, le plus corrompu, le plus superstitieux, le plus faible, opprimé par ses gouvernements monarchiques, dégradé par sa religion absurde, et plus d'un philosophe leur a préféré les mahométans et même les Iroquois. La religion chrétienne était coupable de tous les malheurs du monde ; ses ministres, de tous les crimes et de toutes les fautes des gouvernements ; et il était tout à fait *philosophique* de l'accuser de toute l'ignorance des peuples, quoiqu'elle seule les ait éclairés ; et de toute leur férocité, quoiqu'elle seule les ait adoucis.

« Mais il était surtout nécessaire, si l'on aspirait au titre d'historien philosophe, de s'élever avec amertume et à tout propos contre les prétentions de plusieurs papes sur l'autorité temporelle... Il était extrêmement *philosophique* de méconnaître tout ce que les papes ont fait pour la civilisation ; et, si quelques-uns d'entre eux ont trouvé grâce aux yeux des philosophes, c'est pour avoir favorisé la culture et récompensé les arts agréables... Car les historiens philosophes font consister toute la civilisation

(1) Benjamin Constant avait écrit un livre destiné à combattre toutes les religions et à les signaler comme un danger social. Pour une cause inconnue, l'auteur modifia son plan, changea sa thèse, cessa d'attaquer le christianisme, tout en continuant à combattre l'Église. On raconte qu'alors il prononça une parole cynique, mais digne d'être méditée par les admirateurs d'une *méthode historique fort à la mode de nos jours* : « J'avais réuni pour prouver ma thèse plus de quatre mille faits ; quand j'ai changé d'avis, ILS ONT TOUS FAIT VOLTE-FACE A MON COMMANDEMENT. » *Le Contemporain*, 15 mars 1884, p. 412 ; l'article est signé de M. l'abbé de Broglie.



de l'Europe dans les arts et surtout dans le commerce (1). »

Ce tableau est fait sur nature ; et tout lecteur saura trouver le nom des écrivains et des œuvres qui en ont fourni les traits. Là couvait, pour éclater à son heure, l'inspiration des principes de 1789, que les ouvrages de cette école, en ces cinquante dernières années, ne font guère qu'appliquer et glorifier. Là donc est aussi le fonds et l'aliment de ces préjugés contemporains, si épais, si répandus, si dangereux, que nous avons eu à prendre à partie.

Toutefois ce genre de persifflage violent, cette manière d'ourdir en plaisantant des assertions audacieuses et sans fondement, ne pouvait longtemps prospérer. L'effronterie philosophique sombra, comme la politique des Girondins, dans les abîmes sanglants de 1793. « Il n'y a pas moyen, disait le premier Consul, de gouverner un pays où tant de gens lisent Voltaire. » On revenait à Dieu, sous l'impulsion du besoin impérieux qu'on avait de lui, pour relever les ruines des institutions comme des âmes. Alors l'esprit d'erreur, ainsi qu'il fait toujours, changea de tactique : le retour à Dieu qui s'imposait, qui s'annonçait généreux et durable, ne pouvant l'arrêter, il le fit dévier. On était à la contradiction extrême de la vérité, à la négation absolue, au blasphème cynique ; il aurait fallu pour sauver la société aller à la plénitude de la vérité, à la foi explicite, jusqu'au Rédempteur du monde, toujours présent au cœur de son œuvre pour appliquer sa doctrine à titre de remède aux générations désespérées (2). Le mouvement n'aboutit qu'à un hommage de justice superficielle et hautaine, à un vague sentiment de religiosité, que l'éclectisme eut la présomption de satisfaire et entreprit de diriger.

En histoire comme en philosophie, l'éclectisme se pique

(1) M. DE BONALD, *Mélanges : De la manière d'écrire l'histoire.*

(2) *Folia ligni ad sanitatem gentium.* APOC., XXII, 2.

d'être impartial : il osa l'être envers Jésus-christ. Il donna donc congé à la cohorte des blasphémateurs ameutés comme au prétoire de Pilate ; il le déclara digne d'admiration pour le profit que la civilisation a retiré de sa doctrine ; mais en même temps il contint les adorateurs. Jésus-Christ, en tant que le premier d'entre les sages, commande le respect ; mais qu'il soit le centre de tout ce qui se meut et le législateur de tout le mouvement, ce serait être étroit que de le prétendre. Ce qu'il y a de sublime dans ses dogmes, on en convient ; mais on sait aussi ce qui n'est que pour les simples ; on lui mesure l'obéissance, on trie et l'on rejette superbement, entre ce qu'il est bon d'accomplir, ce qui porte le cachet d'exagération et qui dépasse les convenances de la nature humaine. Enfin on est éclectique, et l'on fait son choix dans l'Évangile comme dans Confucius et dans Platon.

L'Église ne devait pas manquer d'être de leur part l'objet des mêmes réserves dédaigneuses : pouvaient-ils lui reconnaître les droits qu'ils disputent à son divin Fondateur ? Cette autorité souveraine, qui de par son origine limite et contrôle toute autorité, qui s'exerce cependant par les hommes, froissait encore plus leurs jalouses susceptibilités. Ils la regardent donc comme une rivale dont il faut arrêter les audaces. Ils contestent ses hautes et nécessaires influences sur la civilisation ; plusieurs avoueraient même qu'elle l'a entravée et qu'elle la ruinerait si l'on n'y mettait bon ordre. Les plus modérés avouent lui devoir quelque chose, mais d'un air de complaisance superbe, et en la rabaissant dans l'ensemble des causes naturelles qui ont agi sur la transformation de la société.

Or est-il nécessaire d'ajouter que cette prétendue impartialité est un outrage ? L'Église est au-dessus de tout en droit, et l'histoire est appelée à le constater en fait. En vertu de ses privilèges divins, elle prononce en dernier ressort sur les grands principes qui sont la base, l'impulsion et la

sanction de la vraie vie sociale; elle dispose en souveraine des lumières et des énergies qui la font naître et prospérer. Elle a donc agi sur la civilisation à titre de premier moteur et de régulateur sans appel; et c'est déroger à la justice et à la vérité, comme à la reconnaissance, que de lui faire sa modeste part, quand elle embrasse, coordonne et dirige tout. Cette erreur est de l'école universitaire, pendant la durée du régime dit *de juillet*.

Étrangers à cette impiété assurément, même religieux de conscience et d'intention, nombre d'historiens de date plus récente croient en Dieu et en sa Providence, en Jésus-Christ et en son Église. Mais Dieu, sinon dans leur pensée, du moins dans leur manière de parler et d'après leurs omissions, Dieu semble, après avoir disposé le monde selon son dessein éternel, s'être dessaisi du gouvernement dans l'évolution des âges. En dehors de quelques interventions solennelles qu'on ne peut nier sans cesser d'être chrétien : le déluge, la vocation du peuple de Dieu, l'Incarnation, il reste dans son repos, laisse marcher la machine selon ses lois, s'interdisant le moindre coup de maître qui en troublerait le fonctionnement et révélerait trop sa présence. On ne dit pas que le miracle ne soit possible; mais on tâche de s'en passer, faisant large, aux dépens de la foi et quelquefois du bon sens, la part des agents naturels qui y sont en cause, imputant à crédulité la foi simple qui, dans les grands événements, acclame un coup de sa main. On tend à renfermer dans l'âme le domaine du surnaturel, sans reconnaître à ces reflets divins le droit de jeter le moindre éclat dans les choses humaines. C'est par des considérations purement rationnelles, tirées de l'origine et du caractère des nations, des milieux où vécurent les personnages importants, de la sagacité de leurs vues, de la supériorité de leur politique, qu'on veut expliquer presque exclusivement les grands changements de l'histoire.

Ils croient en Jésus-Christ et à l'institution divine de

l'Église. Mais le royaume du Rédempteur, disent-ils en interprétant une de ses paroles à leur manière, n'est pas de ce monde. Ils contestent à l'Église, sinon la rigueur de ses droits, du moins l'usage qu'elle en voudrait faire. S'ils lui attribuent la liberté d'enseigner au dehors, c'est à titre commun; elle a aussi sa place au soleil de 1789 qui luit pour tous. Ils redoutent, ils imputeraient même à ingérence, peut-être à empiètement, son intervention dans les choses du dehors, les sciences, les arts, la politique; comme si, de deux choses l'une, ou bien tout cela ne reposait pas en définitive sur les principes de la justice et de la morale, ou bien si ces principes ne relevaient pas nécessairement et en dernière analyse de son magistère divin. C'est ainsi hélas! qu'ils ont faussé l'opinion et *anesthésié*, pour répéter le mot du cardinal Pie, l'âme de la France; et il est arrivé que les chrétiens y ont manqué d'intelligence et de cœur le jour où un tribun osa flétrir du nom de *cléricalisme* la conduite de l'Église qui dévoilait sur leur terrain les manœuvres déloyales des sectaires, et prescrivait à ses fidèles de tenir fermes sous leur drapeau et de chercher dans sa défense le salut de la société.

Ces défaillances, que l'encyclique *Immortale Dei* a définitivement condamnées, avaient été victorieusement prises à partie par dom Guéranger dans sa polémique contre *Le naturalisme contemporain*. Tout en s'attaquant directement aux auteurs de deux ouvrages célèbres : *l'Église et l'empire romain au VI<sup>e</sup> siècle*, *l'Église romaine et le premier empire*, il trouve chemin faisant d'autres écrivains chrétiens, inspirés comme eux de bonnes intentions et voulant servir notre cause, mais trop clairement, hélas! suspects de ces dangcreux tempéraments de la vérité. Citons seulement un exemple :

« N'était-ce pas un préjugé, dit-il, qui portait Ozanam, cet homme d'un esprit si distingué et d'une foi si fervente, à chercher la raison du protestantisme dans l'opposition de l'esprit

germanique à l'esprit latin ; à voir dans Luther la réaction incarnée du naturalisme saxon qui réagissait après huit siècles contre le baptême que lui imposa Charlemagne ? La carte d'Allemagne est pourtant là pour nous apprendre, au besoin, que si certaines régions de la Germanie se sont livrées dès l'origine au luthérianisme, d'autres qui les avoisinent, et où l'on ne saurait découvrir la moindre opposition de races avec les précédentes, sont demeurées énergiquement fidèles à l'Église romaine.

« Quant au rôle personnel de Luther, qui n'a consisté après tout qu'à déterminer une explosion préparée dès longtemps, peut-on sérieusement soutenir qu'il avait un rapport tant soit peu essentiel avec l'origine saxonne de cet hérésiarque ? Un autre homme que Luther, un Français, un Italien, parlant allemand, doué de la même audace et de la même éloquence, soutenu et protégé par les mêmes Électeurs de l'empire, n'eût-il pas eu un pareil succès, en faisant appel à toutes les passions, à toutes les convoitises, en prêchant l'inutilité des bonnes œuvres pour le salut et l'inamissibilité de la justice ? (1) »

Nous avons eu déjà occasion de le dire : la bienveillance n'est pas étrangère à l'inspiration d'où émanent ces sentiments, ces inquiétudes, ces plaintes. On sent peser si lourdement sur le monde moderne l'indifférence, la défiance de la vérité, l'incrédulité ; on connaît tant d'esprits qu'on répute droits, même élevés, qui se sont laissé imprégner par ces erreurs, que l'on redoute, faute de leur faire ces concessions à titre d'avances, de les tenir à tout jamais éloignés. Prudence humaine ! calculs pusillanimes ! hommes de peu de foi !

Est-ce le moyen d'éclairer que d'entretenir les ténèbres ? L'état grave des âmes, n'est-ce pas leur alanguissement dans l'atmosphère des intérêts terrestres, et l'énervement des caractères privés d'énergie et d'élan ? Qui est-ce qui empêche l'esprit de pénétrer au vif les causes du mal ; la volonté, de monter à la hauteur des dévouements ; la conscience, d'éclater en indignations généreuses ; les efforts des bons, de naître, de se concerter, de triompher ? Qui dissipera cette torpeur mortelle ? N'est-ce pas le moment

(1) *Le Naturalisme contemporain*, 1<sup>er</sup> vol., p. 75.

de faire apparaître dans toute la vivacité de son éclat et de ses ardeurs « la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde (1) », et « la vérité qui délivre (2) », d'en montrer au sein de l'Église le foyer inépuisable, l'infatigable excitateur, où s'allument les convictions brûlantes, intrépides, qui font les nobles cœurs, les sociétés fortes, fécondes, immortelles !

Oh ! nous sommes cruellement punis d'avoir tant dégénéré de la foi de nos ancêtres ! Ils ont connu nos dissensions intestines déchirant le sein de la France ; ils en ont vu le sol piétiné par les barbares qui s'en partageaient les lambeaux. Mais un sentiment supérieur à ceux que compriment les horizons de la terre demeurerait en leurs âmes, sommeillant quelquefois, toujours entier et ardent. Au jour des grands dangers, il partait comme un ressort de trempe, étouffant les querelles des partis et les ressentiments des intérêts personnels, ressuscitant le patriotisme que seul il rend sincère, constant, invincible. La Croix adorée de tous, apparaissant sur le drapeau, ralliait tous les partis ; et au lendemain de Crécy et de Poitiers, à Orléans, à Fontaine-Française, à Denain, la nation se relevait de ses désastres et se retrouvait aussi fière qu'au lendemain de ses plus glorieuses batailles. O France, pourquoi oublier que c'est à Reims que le sceau de tes grandes destinées a été marqué sur ton front, et que la fidélité aux promesses de ton baptême peut seule te donner de les remplir, et de t'y élever encore quand tu as le malheur de les avoir trahies !

(1) X JOAN., I.

(2) *Ibid.*, VII, 32.

## II

Tel est donc l'état des esprits en histoire en face des droits de Jésus-Christ et de son Église : hostilité, indifférence, pusillanimité ! crime de trahison de la part des uns, défaut d'intelligence et de cœur de la part des autres. Notre devoir, à nous qui sommes pénétrés de la justice de ces droits à ce point que tous autres droits s'effacent devant leur splendeur, notre devoir est donc de bien nous convaincre de l'obligation qui en résulte pour l'histoire. Cette obligation, on l'a dit, c'est de faire la preuve des droits de Jésus-Christ par les faits. Qu'elle s'inquiète de savoir quels ont été les rapports des peuples avec Jésus-Christ et son Église, s'ils l'ont ignoré, ou méconnu, ou servi, s'ils ont été indifférents, ou hostiles, ou fidèles ; qu'elle s'attache à reconnaître et à prouver, par la nature même et la suite de leur fortune, ce qu'ils ont été envers lui.

Démontrer en principe que Dieu a fait le monde pour Jésus-Christ, qu'il entend que les peuples gravitent dans sa miséricordieuse orbite, ainsi qu'on l'a exposé sommairement, c'est l'affaire de la philosophie ; et c'est son triomphe de mettre en une belle et irrésistible lumière cette vérité qui est toute première dans l'ordre de celles qui ont le monde créé pour objet.

Mais la philosophie n'a d'action que sur les esprits d'élite ; et Dieu pouvait-il déshériter d'une évidence si utile à l'acquisition de leur dernière fin cette grande multitude d'hommes que le spectacle de la succession des faits a seul le pouvoir de convaincre ? D'ailleurs la philosophie elle-même a besoin de faits pour établir ses preuves. Les prophéties, les miracles, la sainteté que la doctrine communique aux âmes, la constance des martyrs et le triomphe de la croix : « On ne peut, a dit Leibniz, démontrer toutes

ces choses sans avoir établi solidement toute l'histoire sacrée et profane (1)... » Et revenant à sa grande conclusion : « L'histoire, continue-t-il, n'est vraiment nécessaire que pour établir la vérité de la religion chrétienne (2). » Dieu a donc donné la parole aux faits, et il l'a donnée solennelle et irrésistible.

Maître des temps, il en a disposé de manière à faire éclater, par un saisissant contraste, le besoin qu'avait le monde de Jésus-Christ et les immenses bienfaits qu'il a reçus de son avènement. Ne voyons-nous pas comment le Sauveur, descendu parmi les hommes au milieu des âges, les partage en deux époques opposées l'une à l'autre autant que la nuit et le jour ? D'un côté, c'est un abîme de fange et de sang, de larmes amères répandues à torrents, sans consolation, sans mérite et sans dignité, abîme où, sous le poids de sa déchéance, l'humanité s'enfonce toujours davantage. De l'autre, ce sont les sommets radieux de la justice, du respect, de l'ordre, de la grandeur, où elle monte, obéissant à une attraction supérieure à sa nature, pour s'y établir, si elle le veut, définitivement.

La transformation est, à la première origine, soudaine, totale, durable. En un instant, à Jérusalem, à Rome, dans tous les grands centres du monde, l'Église se fonde. Empire plus vaste que l'empire romain qui eut ses bornes, l'Église n'en connaît point ; empire qui domine sur les âmes, la partie la plus noble et la plus indépendante de l'homme, et qui s'est établi par la seule voie de la persuasion ; empire dont la fondation a fixé l'ère universelle de la régénération morale de l'individu et de la société ; empire toujours inflexible dans ses préceptes, toujours égal à lui-même, et dont le symbole s'est imposé à tous les âges et à toutes les latitudes, sans sacrifier « un iota

(1) *EPIST.* III, ad Huet, 1679.

(2) *Ibid.* IV, ad eumd.



ni un accent » de ses formules ; empire qui s'étend en toutes les dimensions de l'étendue sans jamais rien perdre de sa solidité, et qui, de la plus frêle apparence et dénué de toutes ressources humaines, va contre tous les orages et monte en triomphe, comme l'arche, sur les flots de sang où l'on prétend le submerger ; empire dont les éléments sont corruptibles, les parties fragiles, et dont l'ensemble est indestructible et perpétuellement victorieux (1) : jamais la vertu de Dieu ne s'est manifestée avec tant d'authenticité et d'éclat !

Tel est le témoignage des faits. « Dieu a voulu, dit saint Thomas, que l'humanité, humiliée par de si longues épreuves, sentît le besoin d'un Sauveur et criât vers lui (2). » Tout chrétien doit donc voir « dans les annales de l'humanité le développement du plan providentiel... Les temps anciens tout entiers sont la préparation, les temps modernes sont la conséquence du sacrifice divin du Calvaire (3) » ; et tous ensemble déploient aux regards attentifs une succession d'événements dont le centre et le mobile c'est la personne de Jésus-Christ. Ainsi que les pierres du temple, toutes les assises du grand monument des âges chantent au fils de David l'hosanna immortel !

L'histoire donc, le témoin des temps, de quoi déposera-t-elle, sinon des événements qui jalonnent en quelque sorte le chemin de Dieu à travers les siècles ? Qu'aimera-

(1) Pascal a dit : « Ce qui est admirable, incomparable et tout à fait divin, c'est que l'Eglise, qui a toujours duré, a toujours été combattue. Les Etats périraient si on ne faisait plier souvent les lois à la nécessité. Mais jamais l'Eglise n'a souffert cela ni n'en a usé. Ainsi il faut ou ces accommodements ou le miracle. Il n'est pas étrange qu'on se conserve en pliant, et ce n'est pas proprement se maintenir ; il n'y en a point qui ait duré quinze cents ans. Mais que l'Eglise se soit toujours maintenue, et inflexible, cela une fois de plus est divin !... »

(2) 3<sup>e</sup> Quæst. I, art. v.

(3) M. FR. LENORMANT : *Manuel d'hist. ancienne*, préface de la 1<sup>re</sup> édit., p. x. Ce livre a été traduit dans toutes les langues, tant il est estimé.

t-elle à célébrer plus haut que « les gestes de Dieu par les hommes » ? L'histoire, lumière de la vérité, que s'attachera-t-elle à faire éclater si ce n'est la justice ou la miséricorde de Dieu, qui se dessinent tour à tour sur l'écran des faits, châtiant, récompensant les nations, selon qu'elles ont cherché Jésus-Christ, ou qu'elles ont porté en murmurant et voulu secouer le joug divin ? Quelle sera la grande conclusion de l'histoire, sinon, comme en un beau langage et dans une mémorable circonstance, l'a dit un homme d'État, de proclamer « devant le genre humain que toutes les pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques, et que tout attentat contre le christianisme est un attentat contre la société (1) » !

Telle est bien la grande fonction de l'histoire dans le plan providentiel du monde ; c'est sa mission auguste d'amener de cette manière les hommes aux pieds du Rédempteur, en leur faisant acquérir l'expérience des heurieuses destinées attachées à l'obéissance, de les tenir là fidèles aux serments qui, ayant fait la grandeur et la stabilité du passé, garantissent la fortune de l'avenir. Elle occupe ainsi une place éminente dans les sciences qui, aussi bien que les arts, sont chargées d'enseigner aux hommes que tout est pour eux à glorifier Dieu par leur fidélité.

Ici, hélas ! comme partout, « l'homme ennemi est venu semer l'ivraie », et entraver l'action de Dieu. Il a compris

(1) Ces paroles sont tirées du discours adressé par M. de Fontanes au pape Pie VII. V. *Histoire du Consulat et de l'Empire*, livre XX. Voici une partie de ce beau passage : « La France, en signant le Concordat, reconnut devant le genre humain que toutes les pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques, et que tout attentat contre le christianisme est un attentat contre la société... Cette religion auguste vient consacrer les nouvelles destinées de l'empire français, et prend le même appareil qu'au siècle de Clovis et de Pépin. Tout a changé autour d'elle ; seule, elle n'a pas changé. Elle voit finir les familles des rois comme celles des sujets ; et, sur les débris des trônes qui s'éroulent, et sur les degrés des trônes qui s'élèvent, elle admire toujours la manifestation successive des desseins éternels. »

dès le premier instant la puissance de ce témoignage, et il a suscité ses émissaires qu'il inspire et dont il conduit la plume, lui, « le grand calomniateur ! » Nous les avons vus à l'œuvre lorsque, rejetant dans l'ombre les divines origines de la civilisation chrétienne, et travestissant tout le passé de la France, ils ont érigé à la démocratie un trône fait des décombres de nos meilleurs souvenirs et de nos plus salutaires institutions. Nous venons d'entendre notre grand pape dénoncer leur système d'investigations de mauvaise foi, leur audace à mentir, leur silence calculé, l'effronterie et la perversité de leurs mensonges. Voilà leur manière de retourner contre les vérités capitales la mission de l'histoire. La fumée du puits de l'abîme a terni le miroir providentiel des faits ; il ne rend que des images contrefaites et fallacieuses ; l'éternel dessein de Dieu est faussé ; l'erreur maudite monte sur l'autel qu'il avait lui-même érigé à son Verbe ! Est-il un crime plus injurieux à sa gloire et plus funeste aux hommes, ses enfants ?

Ne nous résignons pas aux attentats de ces faussaires, et travaillons à conjurer, en les confondant, les malheurs qu'ils ont fatalement déchaînés sur les générations des derniers siècles. En mettant à nu les racines du mal, le souverain pontife nous adjure d'en reconnaître et d'en appliquer, selon nos moyens, le remède. Il ouvre les archives du Vatican d'où la vérité impatiente aspire à sortir pour sauver les nations si gravement compromises, « guérissables encore (1) », si elles savent réclamer la lumière. C'est le petit nombre seulement qui pourra parvenir jusqu'à ces sources si pures, mais si profondes ; du moins leurs travaux consciencieux profiteront à tous. En les consultant selon nos moyens, nous nous abreuverons ; et de notre plénitude nous donnerons à nos élèves, cette génération de

(1) *SAP.*, I, 14.

l'avenir, le goût et le besoin de la vérité, de cette vérité historique qu'on a transmise à notre adolescence altérée et souvent travestie, et que nous aurons l'inestimable bonheur de voir rendu à sa limpidité.

Déjà des rectifications considérables s'étaient produites ; et on a cité plus haut des noms d'historiens ou de philosophes et de controversistes dont le zèle égale la droiture et l'élévation d'esprit, et qui ont rendu de nombreux et irréfutables témoignages à la vérité. L'appel de Léon XIII et les ressources qu'il offre aux écrivains ne sauraient manquer d'en multiplier le nombre et la valeur.

Rappelons-nous surtout, nous qui travaillons au triomphe de la vérité dans la modeste, mais si importante, sphère de l'enseignement classique, rappelons-nous ce que nous avons entendu le Pape nous dire des *manuels* qui ont cours dans les écoles et « qui sont parsemés de mensonges ». C'est malheureusement le plus grand nombre ; et, à cause des noms en vogue qui les ont signés, de leur talent, de certaines qualités de la rédaction, il n'est pas rare de les voir circuler même dans les maisons chrétiennes. Quelle faute que d'exposer la foi sous prétexte d'assurer le diplôme !

Il n'est que trop vrai que les *abrégés* signés de noms chrétiens sont assez souvent composés à la légère, on l'a déjà déploré (1) : ils manquent de méthode, de choix, de conviction, d'intérêt. Si encore ils ne manquaient pas de critique, et si, faute de travail et de sens rassis, ils n'admettaient pas les faits controuvés sur lesquels nos adversaires ont établi leur soi-disant philosophie de l'histoire ! En de telles conditions, peut-on justifier du bon esprit dont on se dit animé ? peut-on même prétendre à avoir un esprit quelconque ?

Un bon manuel exige d'autant plus de travail qu'il a moins d'espace pour s'étendre : « Il faut du temps, a dit

(1) Cf. *supra*. Sect. I<sup>re</sup>, art. II, § 3.

malicieusement Pascal, il faut du temps pour être court ! » S'être assuré de la vérité des détails qu'on va citer et de leurs tendances finales ; en faire un choix judicieux, les classer, les exposer avec enchaînement ; les colorer et les faire vivre avec cette émotion contenue qui est le caractère de l'honnête homme indigné des triomphes du mal, transporté à la vue des succès de la vertu ; et tout cela, dans quelque pages fermes et rapides : quelle tâche digne des meilleurs efforts ! Léon XIII nous y convie ; il en montre la haute importance et la facilité relative, une fois les œuvres de première main qu'il a d'abord réclamées composées et répandues. « Il faut, ajoute-t-il, dans cette même lettre aux trois cardinaux, il faut, pour l'usage des écoles, des manuels qui, laissant la vérité sauve, écartant tout danger des jeunes gens, *honorent et étendent l'art de l'historien*. De telle sorte que, après avoir rédigé des œuvres plus amples, conformes aux documents jugés les plus certains, il ne reste plus qu'à extraire de ces ouvrages les points sommaires exposés avec clarté et brièveté : — tâche facile, à vrai dire, mais qui ne sera pas de médiocre utilité, très digne par conséquent d'occuper le labeur des nobles esprits (1). »

Que chacun se mette à l'œuvre, du moins pour soi et pour les siens ! Selon le conseil déjà donné, qu'on se fasse, en butinant dans tous les écrits, dans tous les recueils

(1) Lettre du 18 août 1883. — Cette lacune si regrettable pour l'enseignement avait été remarquée depuis longtemps par les hommes de foi et de cœur. A l'époque où les disputes sur le libéralisme n'avaient pas encore mis la division au camp, M. Foisset écrivait à Louis Veuillot : « Il faut des *manuels d'histoire* chrétiens pour toutes les classes. Il faut par dessus tout une histoire du christianisme à la fois courte, exacte et éloquente, qui fasse aimer l'Eglise comme on aime sa patrie, et qui forme des chrétiens, c'est-à-dire des hommes qui, au besoin, confessaient leur foi dans l'exil comme saint Athanase, ou sur l'échafaud comme les martyrs...

« Former et développer le sens chrétien par toute l'éducation et spécialement par l'histoire, voilà ce qui importe, voilà ce qui presse, voilà ce qui serait surtout efficace. » *Lettre au rédacteur en chef de L'UNIVERS*, 20 août 1852.

catholiques, qu'on se fasse son trésor de vérité grossissant tous les jours. Les petits ruisseaux, en mêlant leurs modestes ondes, font les grands fleuves. Ces efforts sincères, communiqués avec le désintéressement qu'inspire à ses fidèles la grande cause de la vérité; ces essais contrôlés, épurés, fortifiés les uns par les autres, grossiront le courant qui ne manque déjà ni de majesté ni de puissance. Ce courant, il dérive « du fleuve d'eau vive qui descend du trône de Dieu et de l'Agneau; et sur ses rivages croît l'arbre de vie, et les feuilles de l'arbre sont le salut des nations (1) » !

Cherchons maintenant le guide et le maître sous la main duquel nous irons, dans notre enseignement, avec confiance et fermeté.

### III

Deux des grands génies du monde ont écrit l'histoire selon la méthode que nous étudions, et ils en ont tracé les principes : saint Augustin et Bossuet. Tous les événements des pays connus, depuis la création jusqu'aux temps de la décadence de l'empire romain, ils les ont rapportés à Jésus-Christ et à son Église; et ils ont cherché en lui, du plus vaste et du plus pénétrant coup d'œil, le dernier mot de toute histoire.

*La Cité de Dieu* se développe sur un très vaste plan. L'auteur ne se contente pas d'appeler l'histoire en témoignage de la divinité de Jésus-Christ et de son œuvre; il traite les questions au point de vue intrinsèque et théologique. Voici en quelques mots le dessein de ce livre prodigieux.

Il se divise en deux grandes parties. La première est une

(1) APOC., XXII, 1, 2.

énergique réfutation des erreurs du paganisme, contre lesquelles il use d'une dialectique savante, serrée et parfois ironique, nourrie de preuves, et d'une philosophie élevée, souvent sublime. Il proteste d'abord avec âme contre l'imputation que les païens faisaient à la religion chrétienne des malheurs du temps (1). Prenant ensuite l'offensive, il fait une énumération véhémement des maux, bien autrement graves, de l'âme et des mœurs, dont le paganisme a inondé la terre. Puis il démontre que les temps antérieurs ont connu des souffrances temporelles égales et supérieures à celles de l'invasion actuelle des barbares (2). Ce qu'ils ont eu de prospérité, c'est au vrai Dieu qu'ils le doivent, non au *Fatum*, et en raison de leurs vertus morales quoique imparfaites qui méritèrent une récompense proportionnée (3).

Abordant ensuite la théologie païenne, et prenant corps à corps les philosophes qui la représentent ou la décrivent, Varron, Apulée, Plotin, Porphyre et les platoniciens, il démontre le ridicule et l'immoralité détestables de ces doctrines, le mal fondé du culte des démons, la fausse interprétation et le détournement en leur faveur du culte des anges et de la purification des âmes dans la vie à venir (4). Là se termine la première partie, où la polémique a la plus grande place.

La seconde, où elle a aussi sa part, est surtout doctrinale, au degré le plus ferme, le plus vaste, le plus profond. Il commence en abordant la question DES DEUX CITÉS, c'est-à-dire « de la société des hommes qui vivent selon la chair, et de ceux qui vivent selon Dieu... De ces deux cités, l'une est prédestinée à régner éternellement avec Dieu; l'autre à subir, avec les démons, le supplice

(1) Lib. I.

(2) Lib. II, III.

(3) Lib. IV, V.

(4) Lib. VII ad X.

éternel (1). » Il les prend à leur origine dans les bons et les mauvais anges, à la création du monde, à celle de l'homme et à sa chute, pour les conduire jusqu'à l'extrême fin (2). Il suit les progrès de l'une et de l'autre, d'Adam à Noé, de Noé aux Rois, des Rois à Jésus-Christ (3). Le livre XVIII est spécialement destiné à la cité du monde depuis Abraham jusqu'au dernier jugement. Le suivant est consacré à la grande question de la fin des choses humaines, ou du bonheur, que la cité de Dieu seule est en mesure de résoudre. Les trois derniers livres fournissent les preuves des dernières fins, le jugement, l'enfer et le ciel.

Ce rapide sommaire montre en quoi cette œuvre, immense de science et de génie, diffère de celle de Bossuet, et laisse pressentir pourquoi c'est plutôt Bossuet que nous nous proposons de prendre pour modèle dans la manière d'étudier l'histoire par rapport à Jésus-Christ. D'abord *la Cité de Dieu* n'a plus l'intérêt d'actualité que lui donna, au moment où elle parut, sa vigoureuse offensive contre une religion encore puissante et défendue par l'effort désespéré de ses derniers tenants. De plus, ce livre a une portée bien autrement étendue que ne le permet notre dessein. Il entre dans le vif même de notre religion; il en démontre intrinsèquement la divinité. Enfin il s'occupe presque exclusivement des peuples en tant que leur histoire converge dans le sens et au profit de cette démonstration; tel est l'objet du livre XVIII où il se place spécialement à ce point de vue.

Or nous avons aussi besoin, pour notre enseignement chrétien de l'histoire, de connaître les peuples en eux-mêmes et de comprendre comment ils ont prospéré et décliné dans la mesure où leurs vertus, avant comme après Jésus-

(1) In duo genera distribuimus: unum eorum qui secundum hominem, alterum eorum qui secundum Deum, vivunt. Quos etiam mystice civitates duas, hoc est duas societates hominum... Lib. XV, cap. I.

(2) Lib. XI ad XIV.

(3) Lib. XV, XVI, XVII.



Christ, les rapprochent de sa vérité. Bossuet a plus spécialement traité l'histoire en ce sens. Enfin le premier a profité largement au second, qui a résumé tout ce que la vigoureuse controverse et les lumineux commentaires des prophètes offrent, dans le grand docteur, d'utile ou d'intéressant : nous retrouvons donc saint Augustin dans son disciple.

Ainsi c'est Bossuet qui doit nous apprendre l'esprit et la méthode de la philosophie chrétienne de l'histoire. On a donné ailleurs l'analyse de son ouvrage(1). Des trois parties, la première étant simplement le récit admirablement résumé des faits, c'est la troisième surtout qui est un parfait modèle de la manière d'étudier l'histoire selon notre dessein. Les deux premiers chapitres et le dernier exposent les principes qui rattachent les empires au sceptre de Jésus-Christ ; les chapitres intermédiaires étudient les institutions et la durée des peuples dans la lumière et sous l'influence de ces principes.

La seconde partie était nécessaire à Bossuet pour établir son point de départ et son but. Il fallait prouver d'abord, par des arguments solides, le règne de Jésus-Christ sur le monde, avant de montrer comment le monde doit dépendre de lui et trouver dans cette dépendance reconnue, aimée, volontairement et amoureusement observée, la source de toute prospérité. L'histoire ainsi traitée fait une double preuve expérimentale de la divinité de Jésus-Christ, soit par les faits qui en sont la manifestation éclatante, soit par les fruits de salut que la garde des devoirs qui en découlent fait produire aux peuples soumis et dont leur infidélité prive les indifférents et les rebelles.

« Sans doute, dirons-nous avec M. de Bonald, si compétent pour apprécier ces grands ouvrages, sans doute une si haute philosophie ne pouvait trouver sa place

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol. p. 372.

que dans le sujet qu'a choisi Bossuet; et l'histoire de l'établissement et des progrès du christianisme, société universelle quant aux vérités, aux temps et aux hommes, ne pouvait être qu'une *Histoire universelle*. Mais cette manière de considérer les événements, d'en saisir l'esprit et l'ensemble et de les ramener tous à des points de vue généraux, peut être appliquée avec succès à l'histoire politique d'une société particulière; et c'est alors que l'étude de l'histoire est digne des esprits les plus élevés et peut offrir d'utiles leçons aux hommes (1). »

Rappellerons-nous ici le reproche que Voltaire a osé faire à Bossuet, « d'avoir rapetissé l'univers en le rattachant à un modeste peuple perdu dans un coin de l'Asie, et en négligeant les contrées de l'Orient dont les savants s'occupent aujourd'hui avec tant de curiosité » ? Mais, d'abord, ce peuple, petit en territoire et en puissance, est grand dans un ordre bien supérieur qui fait de lui le vrai centre de gravitation du monde; il est grand parce qu'il a été le réservoir providentiel des vérités primordiales et la tige qui a produit Jésus-Christ.

N'est-il pas d'une irrésistible évidence, — et rien n'éclate mieux dans *le Discours sur l'histoire universelle* — que partout, excepté dans la Terre Sainte, les vérités dont Dieu a éclairé les hommes au premier jour ont été travesties et, après quelques éclairs jetés çà et là par une philosophie à certains moments sublime, mais éphémère, ont fini par s'éteindre en des ténèbres pleines d'horreur ? Or ces vérités ne sont-elles pas la lumière du monde et le sel de la terre ? le foyer de la vraie civilisation et le condiment de toute vertu ? Que faut-il donc de plus à une contrée pour être réputée grande que d'avoir seule échappé à l'envahissement de l'erreur, et « d'avoir vu lever sur elle le jour de Dieu quand la nuit couvrait la terre et l'obscurité toutes les

(1) MÉLANGES, *De la manière d'écrire l'histoire*.

« nations (1) », de l'avoir vu lever sur elle pour le communiquer ensuite à tous ?

Quant à l'Orient, si Bossuet n'en a pas parlé, c'est que la destinée providentielle de ces peuples est loin d'être connue; et son génie entendait exposer des vérités certaines non des opinions douteuses qui ne peuvent comme telles être bien salutaires à l'éducation. L'étude des langues de l'Inde et de l'extrême Orient, approfondie par des hommes de talent et de conscience, a contribué à rendre palpable l'unité d'origine du genre humain(2); mais les desseins de Dieu sur ces races populeuses, si attardées en tout ce qui touche à la civilisation véritable, figées en quelque sorte par leurs froides et fatales religions sur le chemin du progrès, ces desseins sont restés mystérieux; et, en attendant mieux, ils ne servent guère aux esprits portés à la réflexion et à la reconnaissance, que de point de comparaison et comme de repoussoir aux vives lumières et aux grâces insignes dont nos pays ont été favorisés. C'est donc par une inspiration qui nous doit tenir en défiance que les langues et les littératures de ces contrées ont été, en ces derniers temps, l'objet d'une admiration retentissante, évidemment calculée et surfaite.

« Nous parlerons autrement, faut-il dire avec un éminent philosophe chrétien, nous parlerons autrement quand l'Inde et la Chine, au lieu des clartés douteuses qu'on en fait sortir à grand'peine et à de rares intervalles, nous enverront enfin ces flots de lumière promis depuis si longtemps. A vrai dire, il serait surprenant que la vérité eût fait tant de progrès là où la civilisation en a fait si peu et demeure dans une éternelle enfance... ; là où l'esprit de discernement, qui est le caractère essentiel de l'esprit philosophique, ne s'est pas élevé jusqu'à séparer Dieu de ses

(1) Is., XL, 2.

(2) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., chap. II, art. II.

œuvres; où la pensée de l'homme ne s'est point dégagée des imaginations confuses d'un panthéisme tantôt raffiné et tantôt grossier; où l'esclavage séculaire d'une race malheureuse montre trop bien que la vérité n'a eu que la moindre part dans la formation de ses croyances, de ses mœurs et de ses lois (1). »

Ainsi, sur le modèle du *Discours sur l'histoire universelle*, que nous ne cesserons jamais de relire et de méditer, que chacun des maîtres chrétiens s'efforce d'apprécier les événements par rapport à Jésus-Christ, en se rapprochant au plus près possible d'un maître qui ne sera jamais égalé :

.... Longo, sed proximus, intervallo !

#### IV

On a signalé plus haut, en constatant l'état actuel des esprits, le libéralisme en histoire. C'est le moment de déduire à ce sujet quelques conclusions.

Ce qui rend cet esprit dangereux, c'est que les limites de l'erreur libérale sont indéfinies, et que l'amour-propre dont elle fait le jeu n'est pas ici sans l'alliage d'une légitime courtoisie envers les incroyants. De là une facilité de prise sur les âmes moins faites aux enseignements précis et aux droits impérieux de la foi qu'aux maximes on-doyantes des conciliations mondaines. Le principe admis étant le droit de cité reconnu à l'erreur, le catholique donne forcément la main au protestant modéré qui traite l'Église en homme poli et soi-disant impartial; et même, le règne du surnaturel se trouvant nécessairement éloigné par cette usurpation de l'erreur, il faudra que l'un et l'autre fassent bonne route avec le rationaliste, pour

(1) M. CH. CHARRAUX, *De la Pensée et de l'Amour*, p. 274.

peu que celui-ci consente à ne pas refuser au moins un hommage à la croix du Rédempteur. Le mal que cause cette fausse tolérance, qui transporte aux principes des ménagements dus seulement aux personnes, on l'a plus d'une fois déploré dans le cours de ces volumes. Attachons-nous ici à le reconnaître sur le terrain de l'histoire. Un exemple éclatant nous suffira.

Un des hommes qui ont le plus obtenu de crédit dans l'enseignement historique de nos jours est certainement M. Guizot. Esprit élevé et noble caractère, ses longues études, son vaste et ferme coup d'œil, sa haute raison lui assurent de l'autorité, en même temps que sa modération lui attire la confiance. On lui a su gré de s'être affranchi, du moins en grande partie, des prétentions, des mensonges, des injustices de l'école révolutionnaire. Il est, mais à sa manière, chrétien dans l'histoire. Il a senti, il a rendu plus d'une fois avec émotion, la nécessité, la présence du Dieu rédempteur au milieu des hommes. Témoin cette admirable page que Jeanne d'Arc lui a inspirée :

« Jamais, dit-il, créature humaine ne s'est plus héroïquement confiée et dévouée à l'inspiration qui venait de Dieu, à la mission qu'elle recevait de Dieu... Tout lui est venu d'en haut ; et elle a tout accepté sans hésiter, sans discuter, sans compter, comme on dirait de nos jours. Elle a cru en Dieu, et elle lui a obéi. *Dieu n'était pas pour elle une idée, une espérance, un élan de l'imagination ou un problème de la science humaine ; c'était le Créateur du monde, l'Être des êtres, le Sauveur du genre humain par Jésus-Christ* TOUJOURS PRÉSENT, TOUJOURS ACTIF, seul souverain légitime des hommes qu'il a faits intelligents et libres, le Dieu réel et vrai *que nous cherchons péniblement aujourd'hui et que nous ne retrouverons que lorsque nous cesserons de prétendre nous passer de lui et de nous mettre à sa place* (1). »

Par là même M. Guizot devait s'indigner de cet inexplicable mépris du passé qui caractérise, on l'a dit, toute

(1) *L'Histoire de France* racontée à mes petits enfants, 58<sup>e</sup> livraison.

l'école démocratique. Aussi, quand sur la fin de sa carrière il entreprit, avec son grand savoir et son expérience d'homme d'État, de raconter l'histoire de France à ses petits-enfants, il eut à cœur — ce sont ses expressions — « d'essayer de faire rentrer la vieille France dans la mémoire et l'intelligence des générations nouvelles ». Mais notre vieille France, l'a-t-il vraiment connue ? C'est l'Église qui l'a faite, qui l'a faite pour Jésus-Christ : le protestant qui s'est obstiné dans son erreur jusqu'à la fin (1), le panégyriste persévérant d'une religion qui ose s'appeler hautement *la réforme*, et qui a déchiré la vieille France, ébranlé son unité, amené la Révolution, cet homme, quel que soit son mérite, a-t-il pu se rendre compte de l'influence absolument incomparable, puisqu'elle est en même temps divine et humaine, de l'Église sur la civilisation ?

Aussi est-ce bien notre vieille France qu'il a fait rentrer dans notre mémoire ? Est-ce la France de Clovis, Pépin et Charlemagne, eux qui ont fait de la France la fille aînée de l'Église ? Est-ce la France des croisades du Midi, qui, en lui conservant l'intégrité de sa foi, lui ont valu son unité énergique et féconde ? des croisades de l'Orient, qui lui ont conservé, jusqu'au milieu de nos extrêmes abaissements, un prestige que nos tristes hommes d'État d'aujourd'hui sont obligés de reconnaître et qu'ils essayent de maintenir ? Est-ce même la France de cette héroïne qu'il a su glorifier, de Jeanne d'Arc, dont l'Église constata et consacra la mission et dont elle a vengé la mémoire, lui l'historien qui ose accuser l'Église de l'avoir livrée (2) ? Est-ce la France de la Ligue dont il méconnaît le vrai caractère et

(1) On a dit plus haut de quelle manière il en voulut finir avec les observations cependant si bien fondées et si respectueuses de l'abbé Gorini.

(2) Peu après la belle page qui vient d'être citée, l'auteur impute à l'ÉGLISE la trahison qui livra, puis fit périr la sainte héroïne dans

les droits légitimes en la confondant avec les factieux qui l'exploitèrent, de la Ligue qui eut pour succès final de conserver le royaume sous l'aile tutélaire de l'Église? Est-ce la France que l'Église, par l'organe de Grégoire IX, a nommée la « tribu de Juda des temps chrétiens », et qui jamais ne s'est lassée d'être hospitalière et secourable aux souverains pontifes ?

Après cela doit-on lui savoir tant de gré d'avoir avoué, même noblement proclamé, qu'il faut reconnaître à l'Église une grande part d'influence sur la civilisation européenne, et surtout sur la civilisation française? L'Église a droit à d'autres hommages qu'à cette impartialité superbe qui se contente de lui faire sa part, comme on l'a dit des éclectiques, au nombre des causes humaines dont l'influence s'accuse sur les origines de la société chrétienne. Assurément l'Église, comme organisation et hiérarchie, l'Église avec ses temples et sa liturgie, agissait, par l'extérieur, d'une impulsion forte, même décisive, quoique encore humaine. Mais on a omis l'essentiel quand on a négligé son influence par le dedans, qui lui vient de son divin fondateur; quand on s'est borné, par exemple, à avouer que « son système de doctrines et de préceptes, au nom desquels elle imprimait le mouvement, était très supérieur à tout ce qu'on avait jamais connu (1) ». Tant qu'on n'a pas poussé les investigations jusqu'à l'invisible où sont les sources du surnaturel qui imprime d'en haut, qui domine et qui gouverne à titre principal, tout le mouvement; tant qu'on n'a pas proclamé non pas seulement supérieure, mais sans comparaison aucune et hors de tout rang, puisqu'elle est divine, la vérité dont l'Église est le canal, on n'a rien fait; et cet aveu final que *à tout prendre*, l'in-

les flammes: Comme s'ils étaient l'Église ces théologiens sans science et sans bonne foi, ces évêques prévaricateurs, dont l'Église s'est empressée de casser le jugement payé par l'Angleterre!

(1) *Leçons sur la civilisation*, chap. VII.

fluence de Rome a été salulaire, cet aveu ne contentera jamais les vrais enfants, les fidèles convaincus de l'Église.

Si maintenant nous voulons bien comprendre cette double influence humaine et divine de l'Église, et nous imprégner du véritable esprit chrétien de l'histoire, lisons et prenons pour modèle ces pages nettes et profondes que cet esprit a inspirées et qui l'expriment admirablement :

« L'Église, a dit Donoso Cortès, l'Église agissait sur la Société d'une manière analogue à celle des autres éléments politiques et sociaux, et en outre d'une manière qui lui était exclusivement propre. Institution née du temps et localisée dans l'espace, son influence était visible et limitée comme celle des autres institutions localisées dans l'espace et filles du temps. Institution divine, elle avait en soi une immense force surnaturelle qui, n'étant soumise ni aux lois de l'espace ni aux lois du temps, exerçait à la fois sur tout l'ensemble des choses et sur toutes les parties de cet ensemble une action profondément cachée, mystérieuse, surnaturelle. Cela est tellement vrai, que, dans la confusion des éléments sociaux qui rendit cette époque si critique, l'Église donna à tous ces éléments quelque chose qu'ils ne purent recevoir que d'elle, tandis que, seule impénétrable à la confusion, elle conserva toujours sans altération son identité. Mise en contact avec l'Église, la société romaine, sans cesser d'être romaine, devint ce qu'elle n'avait jamais été : elle fut catholique. Les peuples de la Germanie, sans cesser d'être Germains, devinrent ce qu'ils n'avaient jamais été : ils furent catholiques. Les institutions politiques et sociales, sans perdre le caractère qui leur était propre, prirent un caractère qui leur avait toujours été étranger : elles furent catholiques.

« Et le catholicisme n'était pas une vaine forme; il n'a donné de forme à aucune institution, il était au contraire quelque chose d'intime et d'essentiel; et c'est pourquoi toutes les institutions ont reçu de lui quelque chose qui les atteignait dans ce qu'elles ont de plus profond et de plus intime. Il laissait en un mot subsister les formes et transformait les essences, conservant lui-même son essence intacte et recevant indifféremment de la société toutes les formes. L'Église, par exemple, a été féodale quand la féodalité a été catholique. D'où il est aisé de voir que l'Église ne recevait pas l'équivalent de ce qu'elle donnait : ce qu'elle recevait était quelque chose de purement extérieur et qui devait passer comme un accident; ce qu'elle donnait, quelque chose d'intérieur et d'intime qui devait demeurer comme une essence.



« Toute civilisation, et la civilisation européenne plus que les autres, est à la fois unité et variété. De tout ce qui précède il résulte que, dans le travail de formation de cette civilisation, l'Église, et l'Église seule, a donné ce qui la fait une, et que tous les autres éléments combinés n'ont fourni que ce qu'elle a de multiple et de divers. Mais, en toutes choses, ce qui constitue l'unité constitue l'essence ; en donnant à la civilisation européenne ce qui la fait une, l'Église lui donna donc ce qu'elle a d'essentiel. Elle devait par conséquent lui donner ce qui exprime l'essence de toute institution, je veux dire son nom. Et de fait la civilisation européenne fut pas, ne s'appela pas ou germanique, ou romaine, ou absolutiste, ou féodale : elle fut et elle s'appela, elle est et elle s'appelle, *la civilisation catholique*.

« Le catholicisme n'est donc pas seulement, comme M. Guizot le suppose, l'un des éléments divers qui entrèrent dans la composition de cette civilisation admirable ; il est plus et beaucoup plus que cela, il est cette civilisation même !

« Pour qui ne tient pas compte de la vertu surnaturelle et divine de l'Église, son action sur le monde, ses triomphes, ses tribulations et son histoire tout entière, sont des mystères à jamais inexplicables ; et, pour qui ne les comprend pas, il est à jamais impossible de comprendre, dans ce qu'elle a d'intime, de profond, dans ce qui en fait comme le fond et l'essence, la civilisation européenne (1). »

Il est facile maintenant de conclure en résumant. Faire la part de tous les éléments que les ressources de la nature humaine ont fournies à la civilisation ; la part des climats, des caractères, des circonstances, des migrations des races, des guerres, des institutions, etc. ; mais, au-dessus de tout, sentir, constater, proclamer la main invisible, mais certaine, qui, par l'Église, qu'elle rend invincible, sûre de sa voie, suffisant à l'univers, dirige les destinées de tous les peuples : voilà le vrai esprit chrétien.

Négliger ces éléments naturels, ces causes secondes, ce serait manquer à la science et priver l'histoire de ces grandes leçons expérimentales dont on a dit l'importance dès le début de ce volume, et dont la troisième partie du *Discours sur l'histoire universelle* est le plus admirable exemplaire. Mais oublier, ou seulement rabaisser à ce

(1) *Essai sur le catholicisme, le libéralisme, etc...*, liv. I, chap. VII.

second rang, l'intervention nécessaire de la cause première, c'est s'engager sur ce terrain, malheureusement neutralisé par le libéralisme catholique, où l'on va, franchissant des limites indécises, sur les pentes du naturalisme historique. De grands talents s'y sont diminués, et de nobles caractères y ont perdu leur essor et compromis leur mission.

En deux mots : la société chrétienne ne se comprend que par l'Église, comme l'Église est absolument inexplicable sans la présence intime, perpétuelle, toujours agissante et tout aimante, du Dieu fait homme, du Sauveur Jésus-Christ.

## V

Leibniz a dit : « Le principal but de toute l'étude de l'antiquité doit être l'éclaircissement et la confirmation de l'histoire sainte (1). » Cette parole, qui est si bien d'accord avec celle qu'on a citée de lui au début de la présente section, affirme la prééminence que tout esprit chrétien doit reconnaître à l'histoire sainte sur les histoires des anciens temps, au même titre d'ailleurs que l'histoire de l'Église l'emporte sur celles de tous les peuples d'après Jésus-Christ. Les sectaires sont loin d'accepter cette suprématie. Dans leur dessein arrêté de travestir l'enseignement historique qu'ils ont usurpé, ce n'est pas assez de mentir. Les faits de l'Ancien Testament ayant par eux-mêmes une évidence qui leur donne une force irrécusable de démonstration au profit de notre foi, ils craignent que cette histoire ne témoigne en faveur de la vérité, même à travers les ténèbres dont leurs impostures l'enveloppent. Ils ont donc pris le parti de l'éloigner et de l'amoindrir dans l'estime de la jeunesse.

Il y a déjà de longues années que ce plan est en cours

(1) *Epist.*, II, *ad Huet.*, 1679.

d'exécution. L'histoire sainte avait été d'abord renfermée dans le cercle des études départies à la première enfance ; et l'on a dit en son lieu ce qu'une telle relégation implique à la fois d'outrageant pour cette histoire et de dangereux pour les jeunes intelligences, que doit nécessairement entamer cette tactique du dédain (1). Aujourd'hui le coup de grâce est porté par les programmes de 1881 qui ont ôté à l'histoire sainte la place à part où les programmes antérieurs, malgré l'esprit douteux, même hostile, dont ils étaient animés, l'avaient cependant maintenue.

Dans ce rang inférieur, dans ce lointain des classes élémentaires où on l'avait confinée, elle constituait au moins à elle seule une division, et, à défaut de la prédominance, elle avait l'isolement. Aujourd'hui elle n'a que le droit commun, et même seulement le droit de la légende. On lui a fait sa part dans la catégorie des récits qui exposent les événements à demi fabuleux de l'Orient. Les sublimes apparitions d'Horeb et du Sinaï, dont l'existence et la conservation tant de fois séculaire du petit peuple d'Israël attestent miraculeusement l'authenticité, d'où ont coulé les sources de la morale qui, malgré tout, règne encore sur le monde, les grands miracles de la Bible, tout est mis au rang des ridicules prestiges des lamas et des fakirs ; et Jéhovah, CELUI QUI EST, descend dans les ombres où une théologie désordonnée fait naître et se mouvoir Vichnou et Brahma !

Il suffit de dévoiler un tel dessein pour soulever d'indignation les âmes fidèles. L'étude attentive, même amoureuse, de l'histoire sainte s'impose aujourd'hui à titre de protestation. Tant de raisons déjà la recommandaient aux maîtres animés d'un zèle éclairé pour l'éducation de l'enfance ! S'il est vrai de dire avec Bossuet « qu'on ne peut

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 415 et suiv.

rien concevoir qui soit plus digne de Dieu que de s'être choisi un peuple qui fût un exemple palpable de son éternelle providence (1) », qui méritera plus que ce peuple l'attention sympathique et respectueuse de ceux qui se plaisent à interroger les annales de l'univers ?

Cette Providence l'a choisi pour en faire le dépositaire de ses desseins, l'instrument de ses volontés et le canal de ses miséricordes. A force de prodiges, Dieu a inculqué dans la dure cervelle des Hébreux les dogmes qu'il les chargeait de conserver et de répandre, et en faveur desquels témoignent toutes les vicissitudes de leur merveilleuse fortune. Le livre où est écrite leur histoire est tout scintillant, au plus épais de la nuit de l'idolâtrie, des vérités qui seront un jour la grande lumière du monde, et qui inspirent déjà et suscitent, en de mémorables ébauches, les vertus auxquelles les âmes devront leur perfection ; les familles et les nations, toute leur prospérité. Comment un maître chrétien pourrait-il ne pas s'attacher, nous allions dire se passionner, ne pas intéresser ses élèves, à des récits où le ciel à tout instant s'entremêle à la terre, et où se traite une cause auprès de laquelle tout ce qu'ont fait les hommes, les conquérants, les législateurs, les artistes, les savants, n'est qu'ombre d'un moment ?

Même en dehors des choses surnaturelles, quelle autre histoire montre en scènes de si belles figures et de si admirables actions ? Il faut tenir compte des mœurs rudes et égoïstes, même cruelles, que les Hébreux tirent de race, et des vices inhérents à la nature humaine que la loi ancienne n'avait pas mission de transformer encore ; on ne compare qu'avec les anciens. Il faut aussi, dans ce parallèle, se bien souvenir que chez les historiens grecs et romains, pour la plupart, il y a un parti pris de surfaire leurs personnages et de plaider *pro domo suâ*. Ces observations faites, avançons,

(1) *Discours sur l'histoire universelle*, II<sup>e</sup> partie, chap. I.

sans peur d'être contredit, que l'histoire sainte est au-dessus de toutes les autres en intérêt et en grandeur. Quels noms que ceux d'Abraham, de Joseph, de Moïse, de David, d'Élie, des quatre grands prophètes, des Machabées ? qui ne sait par cœur le passage de l'épître aux Hébreux où ces noms sont célébrés avec autant de justice que de magnificence (1) ? Et les derniers chapitres de l'Ecclésiastique ! Est-ce de la lyre ou de l'épopée que relève ce poème qui fait passer sous les yeux charmés du lecteur tant de nobles caractères, tant de cœurs d'élite, de vrais et saints héros, soumis à Dieu sans la moindre retenue d'intérêt personnel, bienfaiteurs de leurs concitoyens aux dépens de tout ce qu'on aime en ce monde, et martyrs de leur dévouement ?

A commencer par Hénoch jusqu'à Simon fils d'Osias, quelle richesse, quelle inépuisable variété, dans la description de tous ces gestes mémorables, de tous ces services rendus ! que de choses qui paraîtraient absolument neuves aujourd'hui dans l'éloge des grands de la terre qu'on a cependant tant loués ! quelle force et quelle magnificence d'expression ! quelles grâces dans les images ! quels élans sublimes ! et surtout, ce qui autorise cette poésie, ce qui la rend vivante et communicative, quelle sincérité ! Tout ce que chante le fils de Sidrach, il le croit et il l'aime ; ces grands personnages sont les envoyés de Dieu, ils sont ses frères ; et il est heureux d'appartenir à « leur race assurée de durer toujours, d'être de leur postérité immortelle comme leur gloire. » Aucune histoire, dans l'antiquité, ne saurait prendre ainsi, avec ce ton naturel et ces vastes proportions, ces magnifiques allures, parce qu'aucune n'a fourni un si grand nombre de ces hommes dont les louanges sont le culte du bien et l'honneur de l'humanité.

(1) HEBR., XI.

Ne nous privons pas du bonheur de répéter au moins les premiers accords de cette poésie inspirée : « Louons ces hommes glorieux, nos ancêtres, dans les temps où ils ont vécu !

« Quelle gloire par eux a déployée le Seigneur dans sa magnificence, dès le commencement des siècles !

« Ils ont dominé dans leurs États ; et ils se sont montrés grands par leur vertu, dignes de tout honneur par leur sagesse ; et ils ont prouvé par leurs prédictions que Dieu les avait investis de la dignité des prophètes.

« Ils ont commandé à leurs concitoyens, et la fermeté de leur sagesse leur dicta pour nous les lois les plus saintes.

« Plusieurs furent habiles à découvrir les modes de l'harmonie, et ils ont chanté les poésies de l'Écriture.

« Hommes riches en caractère, ayant le goût du beau, faisant régner la paix dans leurs terres.

« Tous, dans l'histoire de leur pays, ont été couverts de gloire, et les louanges qui leur furent décernées de leur temps retentissent toujours.

« Ceux qui sont nés de tels ancêtres ont laissé un nom qui augmente encore la gloire paternelle.

« Que d'hommes dont il n'est point de mémoire ! ils sont morts comme s'ils n'avaient pas été ; ils sont nés comme s'ils n'étaient pas nés, eux et leurs fils.

« Mais les nôtres sont les hommes de miséricorde et les œuvres de leur piété n'ont pas fait défaut.

« Les biens qu'ils ont acquis demeurent à leurs enfants.

« Leur postérité est leur saint héritage ; dans l'alliance du Seigneur elle trouve sa stabilité.

« A cause d'eux, leurs enfants demeurent éternellement ; leur descendance, comme leur gloire, jamais ne sera dans l'oubli.

« Leurs corps reposent dans la paix, et leur nom vivra de génération en génération.

« Que les peuples chantent leur sagesse, et que leur gloire soit célébrée dans l'assemblée des saints (1) ! »

Il n'est plus nécessaire d'insister : l'histoire sainte sera notre amour, notre culte. D'ailleurs ce qui a toujours été un devoir de premier ordre s'impose aujourd'hui, on l'a dit, à titre de protestation. Les adversaires de Jésus-Christ ont leur raison d'essayer d'en finir avec cet enseignement : n'est-il pas, comme a si bien dit Rollin, « le moyen le plus sûr et le plus solide d'instruire la jeunesse à fond et pour toujours de la religion (2) » ? Le traité de saint Augustin, *De catechizandis rudibus*, qui a pour objet de tracer la meilleure méthode de catéchisme, n'est pas autre chose qu'un développement historique de l'Ancien et du Nouveau Testament. La grande preuve des faits, on l'a assez répété, est une démonstration à la portée de tous et péremptoire de la divinité de la doctrine dont ils rendent témoignage. Puisque nos adversaires, entre autres moyens de détacher de la foi l'âme des enfants, ont perfidement rejeté cette histoire dans un arrière-plan obscur, mettons-la dans tout son beau jour, plus ardents, c'est notre devoir, à défendre notre sainte cause que nos adversaires à l'outrager !

---

## ARTICLE TROISIÈME

### QUELQUES EXEMPLES D'APPLICATION

Quelques exemples d'application seront utiles pour comprendre comment il est possible, aussi bien qu'il

(1) ECCLE., XLIV.

(2) *Traité des études*. — *Études des filles*, § 4.

est nécessaire, d'étudier l'histoire par rapport à Jésus-Christ et de chercher en lui, en son Église qui est le prolongement de lui-même, le dernier mot de cet enseignement. Nous les prenons à dessein dans des auteurs différents, et nous les rangeons par ordre de date des faits dont ils sont l'exposé selon notre dessein.

Nous commencerons, mais en nous bornant à l'indiquer, par le livre XV<sup>e</sup> de la grande histoire de Rorhbacher, qui est assez à la portée de nos lecteurs pour qu'il soit inutile de citer. Cet auteur, on l'a dit plus haut, a pour mérite propre l'étendue et la hauteur des coups d'œil qu'il jette de temps en temps sur les espaces qu'il vient, ou qu'il est sur le point, de parcourir. Le livre XV<sup>e</sup> embrasse la période de temps qui s'écoule de l'an 758 à l'an 721 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire ceux où commencent les temps de la certitude historique. Les grands empires se fondent en bâtissant leurs gigantesques capitales ; un grand mouvement intellectuel et politique se produit : c'est l'époque des prophètes en Judée, des poètes philosophes chez les Grecs et en quelques autres contrées. Ces remarquables coïncidences, où éclate le plan providentiel qui annonce et prépare le Rédempteur, sont mises, par cette histoire vraiment monumentale, en une vive et très utile lumière. Nous y renvoyons le lecteur en ajoutant un témoignage concordant.

Quel a été le dessein de Dieu, quand il livra à la dure captivité de Babylone son peuple infidèle toujours aimé cependant ? quels biens ont résulté du châtement et pour ce peuple et pour le monde ? C'est ce que Thomassin a su pressentir et déclarer en quelques lignes vraiment magistrales. Il est d'autant plus salutaire de se pénétrer de cet enseignement que la conduite de Dieu, qu'il révèle et qu'il exalte, se rattache à sa grande manière de gouverner les âmes par l'épreuve. Dans l'état de souffrance, on ne saurait trop en être convaincu, Dieu est plus près, il se



montre plus père (1); sa sagesse, sa tendresse miséricordieuse, se déploient en silence, mais avec plus d'efficacité que dans les prospérités qui satisfont et développent l'amour de soi, et qui, sous couleur de reconnaissance, gonflent le cœur d'ivresse. Ces lignes sont aujourd'hui du plus actuel et plus salutaire intérêt :

« Les deux cités de Dieu et de Babylone, dit Thomassin, n'ont jamais été plus mêlées que dans les derniers temps de cette monarchie, depuis la mort de Sardanapale jusqu'à l'empire de Cyrus. Jamais la cité de Dieu n'a été si cruellement persécutée par son ennemie, et *jamais elle n'a eu de si grands avantages sur elle*; jamais elle n'en a souffert de si grands maux, et jamais elle n'en a reçu de si grands biens; jamais elle n'a été réduite si à l'étroit, et jamais elle n'a eu tant d'étendue. La Judée, où était tout le peuple de Dieu, a été cent et cent fois désolée, et enfin tous ses habitants faits captifs, et son temple abattu. Mais cette désolation et cette captivité ont fait la parfaite conversion de ce peuple qui était auparavant si facile à tomber et à retomber dans l'idolâtrie, et *qui n'y est jamais retombé depuis*; son temple a été rebâti avec plus de gloire, les plus grands empereurs et les plus grands rois du monde y ont sacrifié ou fait sacrifier pour eux.

« Le transport de ce peuple dans l'Assyrie et la Chaldée n'a pas seulement servi à purifier les Israélites, mais aussi à éclairer et à sanctifier plusieurs de leurs ennemis : Nabuchodonosor et Cyrus reconnurent, et déclarèrent par leurs édits, que le Dieu des Israélites était le seul véritable Dieu, et commandèrent qu'on l'adorât partout. Nous devons conjecturer de là combien de princes et de seigneurs, combien de particuliers, et peut-être même de peuples, imitèrent ces grands empereurs, et ouvrirent les yeux à une lumière si éclatante. La cité de Dieu ne pouvait remporter de plus grands avantages sur Babylone (2). »

Les merveilles de Dieu dans la société chrétienne n'ont pas toujours l'évidence éclatante dont elles ont brillé dans l'histoire si souvent miraculeuse du peuple de Dieu. Mais, pour être plus secrètes, elle n'en sont point moins certaines; et, en creusant avec un peu de persévérance sous l'écorce

(1) C'est de Dieu envoyant l'épreuve de la souffrance que saint Paul disait aux Hébreux : *Tanquam filiis vobis offert se Deus*; Dieu se présente à vous comme à des fils. HEBR., XII.

(2) *Méthode d'étudier chrétiennement les historiens*, Liv. I et IV.

des événements, on n'a nulle peine, et l'on se procure de merveilleuses jouissances, à le découvrir.

C'est l'Église qui est nécessairement le premier objet de ces merveilles, puisqu'elle est le but final de l'assistance divine. Écoutons d'abord J. de Maistre, qui va nous expliquer les origines mystérieuses de la souveraineté temporelle des papes, où éclate, pour qui sait voir, la volonté toujours agissante et tour à tour mystérieuse et sensible de Dieu.

« Il n'y a pas, dit-il, en Europe, de souveraineté plus justifiable, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que celle des souverains pontifes. Elle est, comme la loi divine, *justificata in semetipsa*. Mais ce qu'il y a de véritablement étonnant, c'est de voir les papes devenir souverains sans s'en apercevoir, et même à parler exactement, malgré eux. Une loi invisible élevait le siège de Rome, et l'on peut dire que le chef de l'Église universelle naquit souverain. De l'échafaud des martyrs, il monta sur un trône qu'on n'apercevait pas d'abord, mais qui se consolidait insensiblement comme toutes les grandes choses, et qui s'annonçait, dès son premier âge, par je ne sais quelle atmosphère de grandeur qui l'environnait sans aucune cause humaine assignable. Le Pontife romain avait besoin de richesses, et les richesses affluaient ; il avait besoin d'éclat, et je ne sais quelle splendeur extraordinaire partait du trône de saint Pierre, au point que déjà, dans le troisième siècle, l'un des plus grands seigneurs de Rome, préfet de la ville, disait en se jouant, au rapport de saint Jérôme : « Promettez-moi de me faire évêque de Rome, et tout de suite je me ferai chrétien. »

« Celui qui parlerait ici d'avidité religieuse, d'avarice, d'influence sacerdotale, prouverait qu'il est au niveau de son siècle, mais tout à fait au-dessous du sujet. Comment peut-on concevoir une souveraineté sans richesses ? Ces deux idées sont une contradiction manifeste. Les richesses de l'Église romaine étant donc le signe de sa dignité et l'instrument nécessaire de son action légitime, elles furent l'œuvre de la Providence qui les marqua dès l'origine du sceau de la légitimité. On les voit, et l'on ne sait d'où elles viennent ; on les voit, et personne ne se plaint. C'est le respect, c'est l'amour, c'est la piété, c'est la foi, qui les ont accumulées. De là ces vastes patrimoines qui ont tant exercé la plume des savants. Saint Grégoire, à la fin du quatrième siècle, en possédait vingt-trois en Italie et dans les îles de la Méditerranée, en Illyrie, en Dalmatie, en Allemagne et dans les Gaules. La juridiction des papes sur ces patrimoines porte un caractère singu-

lier qu'on ne saisit pas aisément à travers les ténèbres de cette histoire, mais qui s'élève néanmoins visiblement au-dessus de la simple propriété. On voit les papes envoyer des officiers, donner des ordres et se faire obéir au loin, sans qu'il soit possible de donner un nom à cette suprématie, dont en effet la Providence n'avait pas encore prononcé le nom.

« Dans Rome, encore païenne, le pontife romain gênait déjà les Césars. Il n'était que leur sujet; ils avaient tout pouvoir contre lui, il n'en avait pas le moindre contre eux : cependant ils ne pouvaient tenir à côté de lui. On lisait sur son front le caractère d'un sacerdoce si éminent, que l'empereur, qui portait parmi ses titres celui de souverain pontife, le souffrait à Rome avec plus d'impatience qu'il ne souffrait dans les armées un César qui lui disputait l'empire. Une main cachée les chassait de la ville éternelle pour la donner au chef de l'Eglise éternelle. Peut-être que, dans l'esprit de Constantin, un commencement de foi et de respect se mêla à la gêne dont je parle; mais je ne doute pas un instant que ce sentiment n'ait influé sur la détermination qu'il prit de transporter le siège de l'empire, beaucoup plus que tous les motifs politiques qu'on lui prête : ainsi s'accomplissait le décret du Très-Haut. La même enceinte ne pouvait renfermer l'empereur et le pontife. Constantin céda Rome au pape. La conscience du genre humain, qui est infailible, ne l'entendit pas autrement, et de là naquit la fable de la donation qui est très vraie. L'antiquité, qui aime assez voir et toucher à tout, fit bientôt de l'abandon (qu'elle n'aurait pas même pu nommer) une donation dans les formes. Elle la vit écrite sur le parchemin et déposée sur l'autel de saint Pierre. Les modernes crient à la fausseté, et c'est l'innocence même qui racontait ainsi ses pensées. Il n'y a donc rien de si vrai que la donation. De ce moment on sent que les empereurs ne sont plus chez eux à Rome. Ils ressemblent à des étrangers qui de temps en temps viennent y loger avec permission. Mais voici qui est plus étonnant encore : Odoacre avec ses Hérules vient mettre fin à l'empire d'Occident, en 475; bientôt après les Hérules disparaissent devant les Goths, et ceux-ci à leur tour cèdent la place aux Lombards qui s'emparent du royaume d'Italie. Quelle force, pendant plus de trois siècles, empêchait tous les princes de fixer d'une manière stable leur trône à Rome? Quel bras les repoussait à Milan, à Pavie, à Ravenne, etc.? C'était la donation qui agissait sans cesse, et qui partait de trop haut pour n'être pas exécutée (1). »

Justice faite des légèretés et des calomnies que l'esprit du monde et sa perversité ont accumulées contre l'origine

(1) *Du Pape*, liv. II, chap. VI.

du pouvoir temporel, écoutons un illustre prélat, que la mort a récemment ravi à l'Église de France, en expliquer l'exercice salulaire et en justifier les résultats.

« Si l'exercice du pouvoir temporel des papes, dit S. E. le cardinal Mathieu, a été renfermé dans les limites à peu près invariables d'un petit Etat, son influence a rayonné sur la catholicité tout entière. Une fois établi et fixé, il ressemble au soleil immobile autour duquel la terre accomplit ses révolutions. Toutes les parties qui la composent sont successivement éclairées par l'astre divin ; la chaleur s'épanche avec la lumière ; et, plus on approche du foyer, plus on en ressent l'influence.

« Cette influence n'a cessé de se faire sentir dans deux ordres d'intérêts bien distincts, dans le monde matériel et dans le monde moral, en politique comme en religion.

« A peine, en effet, la souveraineté temporelle est-elle établie à Rome, que les nations chrétiennes, jusque-là confuses et mêlées ensemble, s'organisent, s'étendent et se développent. Ce que la divine Providence avait préparé dès le principe eut alors sa pleine manifestation. L'Italie commence : Milan, Florence, Gènes, Venise, deviennent des Etats florissants, parce que l'ombre protectrice du pouvoir temporel se projette, du haut du trône pontifical, sur le reste de la péninsule. « Rome, dit Gioberti, a fait tomber par les papes les fers des esclaves, a brisé la verge des despotes, broyé les glèbes, purgé le sanctuaire, créé la commune, agrandi les bourgs, restauré les villes, protégé les républiques et jeté les semences des progrès qui suivirent. »

— « La papauté, dit-il encore, est la seule grandeur vitale de l'Italie. Le pape fut le créateur du génie italien (1). »

« Mais l'action du pouvoir temporel dépasse de beaucoup les bornes de l'Italie. Écoutons Chateaubriand : « C'est une chose généralement reconnue que l'Europe est redevable au Saint-Siège de sa civilisation (2). » — M. Balbo : « Si l'Europe a été la source de la lumière pour l'univers, Rome l'a été pour l'Europe (3). » — M. Guizot : « A tout prendre, cette influence a été salulaire ; non seulement elle a entretenu et fécondé le mouvement intellectuel en Europe, mais le système des doctrines et des préceptes au nom desquels elle imprimait le mouvement était très supérieur à tout ce que le monde entier avait jamais connu (4). »

(1) *Gesuita moderno*, chap. II, et *Primato civile et morale degli Italiani*, *Proleg.*

(2) *Génie du Christianisme*.

(3) Discours au Parlement de Turin.

(4) *Histoire générale de la civilisation en Europe*, chap. VII, p. 220. On a dit plus haut ce que cet ouvrage, et spécialement cette citation, laisse à désirer.

« Ces témoignages sont justifiés par les faits. Qu'était l'Espagne ? une terre partagée en deux camps, dont les Maures occupaient la meilleure partie et où les chrétiens ne possédaient plus que quelques montagnes. Mais les conciles de Tolède commencent sous l'autorité des papes ; les princes viennent s'y asseoir avec les évêques : l'Espagne s'organise peu à peu sous l'action combinée des deux pouvoirs, et elle sort du sanctuaire, la croix d'une main et l'épée de l'autre, pour affranchir la péninsule. Qu'était l'Angleterre ? des marais habités par les Saxons et les Anglais, envahis par les Danois, conquis par les Normands. Mais Rome, après y avoir envoyé des missionnaires, ne l'abandonne point aux instincts de ces races grossières. Elle veut que l'évêque rende justice avec le comte, et les premières assemblées de la nation, où les lois s'ébauchent, sont des synodes autant que des parlements. Qu'était la France ? une monarchie trois fois remise au berceau, entourée d'ennemis et hérissée de barrières inexpugnables. Avant qu'elle devint définitivement, sous saint Louis, la tête des croisades et des nations, que n'a-t-elle pas dû à la politique des papes ? Les papes ont sauvé en France la famille, la société, la dignité royale. Ils ont conseillé Hugues Capet, excommunié Robert, contrarié les passions et la mollesse de Philippe I<sup>er</sup>, rappelé à Philippe-Auguste les devoirs sacrés de son premier mariage. Laissez-les, du haut de ce trône que les siècles leur ont fait, avertir, réprimander, lier et délier. Il faut empêcher les mariages entre parents, qui épuisaient le sang des maisons royales. Il faut favoriser, par l'ascendant de la plus haute politique, le rapprochement des peuples entre eux, en obligeant leurs chefs à chercher des épouses, non dans leurs familles, mais chez leurs voisins. Il faut rappeler aux rois la religion du serment, les chartes jurées, la nécessité de régner, non selon leurs caprices ou leurs passions, mais selon Dieu et l'Évangile. L'obéissance commandée au peuple, les restrictions imposées à l'autorité des princes, le grand enseignement donné aux uns et aux autres pendant tant de siècles, les relations mutuelles établies entre les nations, leurs alliances, leurs traités, leur accord, tout ce vaste ensemble de lois communes qui les rapprochent et de coutumes particulières qui les distinguent, la société chrétienne, en un mot, eût-elle jamais existé, si l'on avait eu un pape errant, sans autorité ni domaine, au lieu d'un pape universellement reconnu pour le chef, le guide, le législateur du monde, et placé au-dessus des couronnes par l'opinion des peuples et la vénération des rois ?

« Les intérêts religieux de l'humanité sont liés, comme ses intérêts politiques, à l'existence du pouvoir temporel ; la foi a toujours profité de la splendeur et de l'indépendance des papes. Elle redoutait les Sarrasins, qui inondaient, au neuvième siècle, les côtes de l'Italie et qui vinrent jusque sous les murs de Rome : Grégoire IV et Léon V ont sauvé la religion, parce qu'ils avaient des murailles pour y abriter la croix. La foi s'effraya, dès

le onzième siècle, des progrès des Turcs : dès le onzième siècle, Sylvestre II signale le danger, Victor III donne aux Italiens les premières armes, Urbain II suscite la première croisade. Dans les âges suivants, l'influence des papes sur les guerres saintes demeure la même. Pendant deux siècles, les rois et les peuples fournirent à ces grandes entreprises des vivres, des soldats, des vaisseaux ; mais, après la mort de saint Louis, ce sont les papes seuls qui soutiennent et animent la cause commune. D'Avignon, aussi bien que de Rome, partaient continuellement des galères pour visiter les côtes de l'Asie, soutenir les chrétientés chancelantes, retarder la ruine de Constantinople et l'apostasie de l'Orient. Quelle éloquente justification de leur souveraineté temporelle, que le noble emploi de ces deniers, de ces armes, de cette influence ! Les papes n'eussent-ils retardé que d'un jour le triomphe de la barbarie et de l'imposture, il faudrait encore bénir le sceptre qui aurait arrêté ces odieux triomphes. Mais, quand on songe que cette lutte a duré six cents ans ; qu'elle s'est produite en Espagne, en Italie, en Grèce, en Hongrie ; qu'elle a été couronnée par la victoire de don Juan à Lépante et de Sobieski devant Vienne, qui oserait regretter les taxes imposées aux peuples de l'Occident pour une si noble cause ? qui oserait disputer aux papes ce coin de terre où ils ont veillé avec tant de sollicitude aux intérêts de la foi ?

« Il reste encore de pacifiques croisades à terminer ; ce sont les missions. Laissez au pape un trône pour tenir de plus haut les rênes de l'empire des âmes et diriger d'une main plus libre ces armées d'apôtres à travers des espaces immenses de terre et de mer ; laissez-lui des trésors pour mêler aux sueurs des missionnaires les semences sacrées de l'aumône ; laissez-lui le prestige de la puissance temporelle pour qu'il demeure entouré, comme auparavant, de considération et d'honneur, et que les petits-neveux de ceux qui sont venus du fond de l'Orient vénérer le représentant de Jésus-Christ sur le trône de saint Pierre et déposer à ses pieds les présents des califes ou des rois barbares, suivant aujourd'hui le même chemin, reviennent dans la même ville et retrouvent le successeur de Pierre assis dans la même puissance et dans la même majesté. Ils ont été accoutumés à voir un roi dans le pontife suprême : quelle serait l'excuse de l'Europe civilisée, si les derniers-nés de la civilisation ne trouvaient un jour dans le pape qu'un sujet ou un captif (1) ? »

(1) *Le pouvoir temporel des Papes justifié par l'histoire* (Ad. Laclère, 1863). — Il est bon de rapprocher de ces belles et si justes paroles l'aveu de Napoléon au moment de conclure le Concordat ; c'est-à-dire quand il était gouverné par ce rare bon sens qui l'inspira si heureusement, avant que, enivré de sa fortune, il n'en fût venu à « faire la politique avec ses passions. » Nous résumons en quelques mots la mémorable page de M. Thiers (*Hist. du Consul. et*

Au lieu de défendre et d'aider l'Église, les gouvernements chrétiens, non contents de garder souvent à son égard une malheureuse indifférence, se sont souvent acharnés à la persécuter. Aussi son existence est, on peut le dire, toute tissée d'épreuves ; elle ne se soutient que par le combat, où la victoire, toujours modeste, même souvent inaperçue, arrive quand on l'attend le moins et par des moyens d'ordinaire surprenants. Au nombre des époques où elle a le plus souffert, il faut ranger le séjour des papes à Avignon, de l'an 1309 à l'an 1377, séjour qui devint l'occasion du grand schisme dont la durée s'étend de 1379 à 1411. Or il y a, dans le cours des faits qui précédèrent cet exil de la papauté, de si délicates prévoyances, une action tellement sensible de la part de Dieu, que rien n'est plus intéressant dans l'histoire qu'un coup d'œil philosophique jeté sur cette période,

Le séjour de Rome est devenu impossible aux souverains Pontifes : il suffit de se rappeler, pour en être convaincu, quelles turbulentes et souvent sanglantes factions désolèrent alors la ville et sa province. Il ne faut pas oublier non plus que le différend avec l'empereur Louis de Bavière aurait exposé Jean XXII à de très grands périls. Le retour à Rome ne devint possible qu'après l'accommodement d'Innocent VI avec Charles IV en 1356. Aussi est-ce alors seulement que commencent les avertissements que

*de l'Empire*, t. III, p. 216 et suiv.), qui met en scène son personnage : « Il est non seulement utile, mais nécessaire que le Pape soit un souverain indépendant... Il est indispensable qu'il ne soit ni à Paris, ni à Madrid, ni à Vienne, afin que son autorité spirituelle soit également acceptable pour les Français, pour les Autrichiens et pour les Espagnols... Il est très heureux qu'il réside dans ses propres Etats, au milieu de la vieille Rome, loin de la main des empereurs d'Allemagne, loin aussi de celle des souverains de France, ou d'Espagne, tenant la balance égale contre les souverains catholiques... Ce sont les siècles qui ont fait cela, *et ils ont bien fait.* » Qui a jamais mieux que Napoléon fait justice d'avance des sacrilèges empiètements des années 1809 et suivantes, où le monde catholique fut menacé d'être gouverné par un souverain transformé en effroyable Czar ?

divers Saints donnèrent au souverain pontife pour le décider à rentrer. Rien de semblable ne s'était produit pendant les soixante premières années.

Or pour rendre possible le gouvernement de l'Église par les augustes proscrits, deux conditions étaient nécessaires : un asile sûr et des communications relativement faciles avec les pays chrétiens. Avignon se trouva prête, en raison de circonstances qui mettent en une admirable lumière la conduite de Dieu sur les siens. C'est un bel article des *Analecta juris pontificii* qui va nous servir de guide. Le coup d'œil de l'historien-philosophe est aussi juste que vaste. Nous n'omettrons pas de remarquer avec quelle sagacité et quel sens chrétien, à propos de deux événements funestes et coupables, la défection des Hohenstauffen et les *Vêpres siciliennes*, il montre à l'œuvre cette sagesse suprême plus admirable que jamais quand elle tire le bien du mal.

Que fallait-il pour que de leur exil les papes pussent gouverner l'Église ? un territoire qui fût leur possession, et des communications libres et faciles avec le monde chrétien. En ce qui concerne la possession du Comtat-Venaissin, il est inutile d'entrer dans tous les détails que résume rapidement notre auteur. Rappelons seulement que la cession par Raymond VII, comte de Toulouse, au Saint-Siège, est de 1227. En mariant sa fille Jeanne à Alphonse, frère de saint Louis, il abandonna au roi de France les terres situées sur la rive droite du Rhône ; mais, pour la partie de la province qui s'étendait sur la rive gauche, Raymond la céda, avec tous ses droits, pour être incorporée à perpétuité dans le domaine du Saint-Siège. Des difficultés se produisirent, qui troublèrent d'abord la possession par l'Église du Comtat. Mais à partir de 1271, le bienheureux Grégoire X en reçut de Philippe le Hardi la garantie définitive ; et ainsi, trente-cinq ans d'avance, la Providence préparait un asile aux papes que les fac-



tions des Gibelins allaient expulser de Rome et de la péninsule. Reste la question des communications dont la liberté est absolument indispensable, et la facilité si désirable, pour l'exercice de la suprématie pontificale. Laissons parler notre auteur, qu'il nous suffit d'ailleurs de résumer :

« Comment assurer, dit-il, la liberté de communication avec une enclave bornée par le Languedoc, la Provence et le Dauphiné ? La Providence s'était chargée de résoudre le problème, quarante ans avant l'installation de la cour romaine dans le Comtat Venaissin. Frédéric II s'était conduit de manière à obliger les papes à rompre entièrement avec les Hohenstauffen. Ainsi émancipés d'une tutelle qui avait été si dangereuse, ils décidèrent, pour prévenir les périls d'un voisinage trop puissant, que le royaume de Naples, domaine pontifical, ne pourrait jamais appartenir au prince qui porterait la couronne impériale. Ce trône, offert à saint Louis pour son fils, fut accepté pour son frère, Charles d'Anjou, comte de Provence (1246). Sans la maison d'Anjou, le pape n'aurait jamais pu fixer sa résidence dans le Comtat : elle lui rendit un double service. D'abord, le roi de Naples se chargea de garder l'Etat pontifical : en fixant sa résidence à Avignon, le pape confia à ce prince la défense des possessions pontificales d'Italie, et l'histoire atteste que Robert d'Anjou remplit fidèlement sa mission. De plus, comme il était comte de Provence, il offrit au pape l'hospitalité d'Avignon avant même la cession du Comtat. Grâce à la protection dont il couvrait le cours du beau fleuve au bord duquel la ville est assise, et que le pont de Saint-Bénézet permettait de franchir aisément, (1), le Saint-Siège pouvait communiquer avec la France, l'Allemagne et les pays du Nord ; et, par Marseille, avec l'Italie et l'Orient.

« Mais il fallait en outre que la mer fût libre et le littoral protégé. Or le roi de Naples, comte de Provence, n'avait pas une marine militaire qui pût défendre la Méditerranée contre les pirates sarrasins. Les Aragonais seuls possédaient à cette époque les forces maritimes qui étaient nécessaires pour les tenir en

(1) On ne saurait omettre, au nombre des circonstances ménagées d'en haut pour faciliter le gouvernement pontifical d'Avignon, la construction du pont par saint Bénézet. L'auteur cite, à l'appui de la légende qui donne à cette construction un caractère miraculeux, une bulle d'Innocent IV dont il démontre l'authenticité contre les Bollandistes. Si cette route n'eût pas été ouverte, les communications avec le sud-ouest de la France et l'Espagne auraient été très difficiles.

échec et pour assurer la liberté de communication entre l'Espagne, l'Italie et le littoral de la Provence. Comment la Providence résolut-elle la question ? par les suites données au massacre des *Vêpres siciliennes*... On sait comment cette révolte sanglante contre la maison d'Anjou tourna au profit de celle d'Aragon, à laquelle les Angevins finirent par céder leurs droits, et les souverains Pontifes donnèrent l'investiture de la Sicile et de la Sardaigne. Les Espagnols remplirent virilement la mission qui leur était ainsi providentiellement dévolue. Pendant qu'ils continuaient avec des succès croissants, sur le sol de la patrie, la lutte sept fois séculaire contre les mahométans, ils prirent en Sicile et en Sardaigne une position inexpugnable; et leur marine, recevant un merveilleux essor, garantit la liberté des mers menacée par les infidèles de Grenade, de l'Afrique et de l'Égypte.

« Les changements qui viennent d'être racontés eurent d'autres conséquences providentielles plus importantes. Au moment où allaient cesser les croisades, les Angevins à Naples, et les Aragonais en Sicile et en Sardaigne, formaient, par la force même des intérêts, une coalition permanente unissant dans une action commune l'Italie, l'Espagne et la France.

« L'Europe orientale reçut une organisation politique qui permit d'attendre avec sécurité le choc des armées turques. Il semble plus que douteux que l'empire germanique eût arrêté les Turcs sur le Danube si, comme à l'époque des Hohenstauffen, il eût été seul chargé de défendre l'immense ligne qui s'étend de la mer du Nord à la Sicile. Grâce aux changements opérés par la défection de Frédéric II, les empereurs d'Allemagne, dégagés de leurs préoccupations italiennes, se fortifièrent du côté de la Hongrie, se préparant aux luttes que l'invasion ottomane devait bientôt engager sur les bords du Danube. Le plan de la Providence permettant la défection des Hohenstauffen ne se déroule donc au regard de l'historien, que lorsqu'on voit partir de Constantinople et de la Turquie d'Europe les armées turques marchant à la conquête de l'Allemagne et de l'Italie (1). »

Tels sont les desseins de Dieu. On les trouve rarement présentés avec un esprit chrétien si pur et si ferme. Cette belle et édifiante étude doit nous servir de modèle pour essayer de lever le voile que tous les événements du monde étendent sur la conduite divine qui ne saurait jamais lui faire défaut, voile sous lequel il faut absolument pénétrer si l'on aspire à atteindre et à posséder la

(1) *Analecta juris Pontificii.*, n° de novembre-décembre 1873. — CX° livraison.

vérité chrétienne, dans sa réalité et dans toute sa splendeur.

Terminons ces extraits par un magnifique coup d'œil jeté sur le plus grand des événements contemporains par un illustre prélat. Voici en quels termes élevés et pathétiques Mgr Besson apprécie la conduite de la divine Providence sur le concile du Vatican. Après avoir résumé rapidement les travaux des Pères et montré comment la politique qui les observait avec malveillance, et qui les avait entravés de mille manières, s'était vue déjouée, il ajoute :

« La marche suivie par le concile avait donc trompé toutes les prévisions ; et les deux constitutions *Dei Filius*, sur la foi catholique, et *Pastor æternus*, sur l'Eglise, étaient les seuls résultats définitifs et acquis.

« En matière disciplinaire, les projets sur les évêques, les synodes, les vicaires généraux, la vie et l'honnêteté des ecclésiastiques, la vacance des sièges épiscopaux, ont été discutés et remaniés ; aucun vote d'ensemble n'a eu lieu. Le projet concernant le petit catéchisme a été adopté, mais il manque le vote et le décret en session publique. D'autres projets, concernant l'obligation d'acquitter les messes, les titres d'ordination, les réguliers, la vie commune, le vœu d'obéissance, les missions, avaient été distribués aux Pères du concile, mais ils n'ont été l'objet d'aucun examen.

« Ainsi la question de l'infaillibilité pontificale, qui semblait aux uns inopportune, aux autres prématurée, à plusieurs trop hardie, et que presque tous regardaient comme le couronnement des travaux conciliaires, s'est trouvée, par l'effet des circonstances, une des deux seules questions qui aient été traitées, débattues et définies.

« Il faut bien confesser qu'il y eut là dedans quelque chose d'inattendu, de supérieur à tous les calculs humains, de vraiment providentiel. Ni le pape, ni les évêques, ni le monde catholique, n'avaient lieu de croire à un si prompt dénouement. Quand, au milieu de cette Rome alors si paisible et si heureuse, dans cette vie régulière et pleine de labeurs que le concile faisait aux Pères, on se demandait pourquoi on avait introduit cette question qui agitait l'assemblée, troublait toutes les cours, remplissait à Munich, à Rome, à Bruxelles, les salons et même les bals, de déclamations ignorantes, la presse, de conférenciers et de catéchistes improvisés, et tenait dans l'attente tous les peuples instruits et lettrés des deux mondes, il n'y avait qu'une réponse à se faire et

à faire aux autres : Dieu le veut. Il le voulait sans ambages et sans délai. La paix était profonde, mais elle devait être courte. Les flots de la Révolution, semblables à ceux de la mer Rouge, s'étaient écartés sous la main de Dieu, comme pour laisser passer le grand prêtre avec l'arche sainte et les lévites. Ils formaient comme deux murs autour de l'Eglise assemblée ; pas le moindre accident ne troubla dans Rome, pendant six mois, le miracle de ces passions suspendues et assoupies ; pas un bruit, pas un murmure, ne vint interrompre les cérémonies de la ville éternelle ; pas un ennemi ne parut autour des remparts. Mais quand l'œuvre est finie, Dieu retire sa main, les flots retombent, la Révolution reprend son cours, et les passions impies débordent de toutes parts.

« Tout change et se précipite comme en un instant. La définition du dogme de l'infailibilité a lieu le 18 juillet ; le 19, un courrier de cabinet portait à Berlin la déclaration de guerre de la France à la Prusse. Les derniers actes des prélats qui combattaient la définition n'avaient obtenu qu'un regard distrait dans les journaux, dont les colonnes ne parlaient depuis six mois que du dogme et du concile. Voilà l'Europe en feu, non pas pour un dogme, mais pour une question de jalousie, d'influence et de territoire entre deux grands peuples. Le canon seul a la parole, et le débordement inattendu de l'Allemagne victorieuse dans la France envahie inonde, comme en un clin d'œil, tous les esprits, toute la presse, et absorbe l'attention publique. « Interpellez-nous sur le concile, disait le ministère du 2 janvier, et nous raconterons ce que nous avons dit, écrit, répondu, répliqué sur cette question. » Les notes, les discours, tout était prêt. Mais après le 20 juillet, qui eût écouté dans les Chambres ces notes et ces discours ? Ce n'est pas tout, voici le 4 septembre. L'empire s'écroule, le Sénat est supprimé, le Corps législatif se dissout, toute assemblée disparaît et toute discussion publique devient impossible. Ce n'est pas tout encore : le concile, qui continuait ses séances, est forcé de les suspendre six semaines après. Le pape avait donné congé aux Pères jusqu'au 11 novembre ; mais, dès le 20 septembre, l'invasion sacrilège des Etats pontificaux se consomme et Pie IX, sans armée, sans royaume, sans sujets, captif dans son propre palais, use pour la dernière fois de sa liberté en prononçant l'ajournement indéfini du concile œcuménique....

« Tout est fini, quoique l'Allemagne et la Suisse aient essayé de le contredire. La rébellion qui éclata dans ces deux contrées après la définition du dogme aura à peine une histoire, tant elle a été courte et tant elle est promptement devenue ridicule. Un professeur de théologie d'une grande science et d'un grand renom, Dœllinger, déjà à demi révolté, fit un pas de plus et leva le masque en se déclarant *vieux catholique*. Quelques rares disciples le suivirent ; mais, une fois mis hors de l'Eglise par l'excommunication de l'archevêque de Munich, il n'excita plus que la pitié.

Puisse ce Lamennais de la Bavière ne pas s'obstiner comme celui de la France jusqu'à la mort !

« Cette agitation religieuse, renfermée dans un coin de l'Allemagne, serait plus oubliée encore si, vers le milieu de l'année 1871, M. de Bismark, chancelier du nouvel empire allemand, n'eût pris tout à coup le parti de persécuter l'Eglise. Mais l'Eglise qu'il persécuta était une Eglise fidèle, ralliée tout entière au Saint-Siège, où il pouvait bien faire des exilés et des martyrs, mais non des chrétiens rebelles à leurs devoirs. Il chassa ou emprisonna les évêques, il congédia la Compagnie de Jésus, il jeta le défi à Rome en s'écriant : « Soyez sans crainte, nous n'allons à Canossa ni de corps ni d'esprit. » Bientôt les lois de mai 1873 asservissent l'éducation, entravent le recrutement du clergé, imposent des serments schismatiques, traitent de la révocation des évêques, régularisent partout la persécution ; mais la persécution échoue partout, les évêques ne reculent ni devant les amendes ni devant l'exil, les prêtres suivent leur exemple, toutes les armes sont émoussées. Enfin le chancelier s'arrête, Rome lui devient moins odieuse, et l'Allemagne paraît plus traitable. On négocie et l'on commence à s'entendre. Les évêques de Strasbourg et de Metz viennent d'obtenir des coadjuteurs de leur choix, auxquels on n'a demandé aucun serment contraire à leur devoir ; le nouvel évêque de Trèves a été nommé par Rome et reconnu par l'empereur, les lois de mai sont oubliées, et la persécution touche à sa fin (1).

« La persécution et le schisme avaient éclaté en Suisse simultanément. Là aussi on accusa le concile, et on intronisa le culte des vieux catholiques. Mais les vieux catholiques n'ont pas pu garder les paroisses qu'ils avaient usurpées. La lumière est faite : plaise à Dieu que la justice se fasse ! Les intrus n'ont inspiré que le mépris. Les deux évêques persécutés, Mgr Lachat, évêque de Bâle, et Mgr Mermillod, vicaire apostolique de Genève, ne recueillent depuis sept ans que respects, sympathies, dévouement et admiration.

« Douze ans bientôt se sont écoulés depuis la définition de l'infaillibilité pontificale. Rien de ce que redoutaient les inopportunistes n'est arrivé, et les menaces du schisme se sont évanouies. Le pouvoir temporel a péri, mais le pouvoir spirituel a été agrandi et consolidé. Le pape n'est plus roi, mais il est plus que jamais pape et docteur. Pie IX est mort dans sa prison ; cette prison n'est pas même sûre pour Léon XIII. Mais quoi qu'il arrive, la parole du pape, toute dépouillée qu'elle puisse être d'autorité extérieure, fera loi et loi souveraine, quand elle

(1) Depuis le jour où Mgr Besson écrivait ces lignes mémorables de philosophie historique, de nouveaux actes sont venus confirmer les anciens dans le sens de la politique chrétienne.

tombera EX CATHEDRA, en quelque lieu que cette chaire infallible soit transportée. Qui sait combien de jours il lui sera encore donné d'habiter ce palais du Vatican, dernier débris de la motte de terre que l'Europe lui avait donnée et que l'Italie lui a ôtée il y a dix ans ? Les consistoires seront-ils encore possibles ? les bulles et les brefs pourront-ils encore être affichés ? Où seront les nonces et que seront-ils ? Mais du moins l'univers entier sait aujourd'hui qu'une décision doctrinale, revêtue de l'anneau du pécheur, oblige la conscience quand même elle ne nous serait apportée que par des pèlerins. Que la tente de saint Pierre aille flotter sur le rocher de Malte, ou qu'un vaisseau l'emporte sur le sol encore libre du nouveau monde, de là sortira une parole toujours vénérée, toujours obéie : *Ubi papa, ibi Roma* : Là où est le pape, là est Rome ! Et nous ajouterons avec le cardinal Mathieu ces belles paroles, qu'il écrivait de sa main le 17 janvier 1870, dans l'album offert aux Pères du concile : *Ubi Roma, ibi via sapientiæ, dilectionis et justitiæ ; qui illam tenuerit tenebit et vitam, et gaudium, et sedem supernam* : Là où est Rome, là est la voie de la sagesse, de l'amour et de la justice. Celui qui tiendra cette voie trouvera la vie, la joie et la gloire d'en haut (1). »

## APPENDICE

Ce n'est pas sans hésitation que nous prenons le parti de terminer cette série d'exemples par une appréciation, très humble d'ailleurs, et sous toutes les réserves qu'impose la hauteur d'un tel sujet, des moyens naturels, des causes secondes, qui semblent avoir été employés par la divine Providence quand elle a frappé un de ses coups les plus décisifs et de la plus vaste portée. Nous voulons parler de la vocation des Gentils à la foi chrétienne (2). Le fait qui a été la première expression de ce miséricordieux bon plaisir de Dieu, et comme la source de notre vocation à tous, est raconté au chapitre X<sup>e</sup> des *Actes des Apôtres*.

(1) *Vie du cardinal Mathieu*, par Mgr BESSON, chap. XVII. Paris, 1883.

(2) Cet exemple a été, au dernier moment, inspiré à l'auteur par une publication anglaise, *Early christian symbolism*, de W. Palmer, dédiée au cardinal Wiseman, part. II, of the *Rod*, p. 12.

C'est la conversion du centurion Corneille à Césarée maritime (1). Voulant évidemment appeler sur ce fait toute l'attention du lecteur fidèle, l'historien sacré n'a négligé aucune des circonstances qui le marquent du sceau le plus éclatant de la divine prédestination.

Il insiste d'abord sur les mérites du chef militaire qui va être l'objet de cette grâce de choix, et qui de plus, si l'on s'en rapporte aux probabilités que le récit fait concevoir et semble justifier, va devenir, pour la vocation de toutes les nations du monde, un moyen inespéré, un instrument de propagation très actif et très puissant. Corneille a un commandement dans la cohorte italique (2), composée en majeure partie de volontaires appartenant aux bonnes familles de Rome (3); c'est un homme plein de religion et de crainte de Dieu. Il lui tient soumise toute sa maison, et il pratique avec persévérance le double devoir qui, étant le caractère du vrai chrétien, prédispose à le devenir, l'aumône et la prière (4). Au juste, pendant qu'il s'entretient avec lui, Dieu a envoyé son ange, non pour l'instruire directement de ses desseins, mais, conformément aux principes essentiels du gouvernement dans la loi nouvelle, pour le renvoyer authentiquement à celui qui a mission d'enseigner tous les hommes (5). L'ange lui a fait connaître, avec des détails qui rendent l'hésitation impossible, le lieu où ses gens trouveront Pierre, le porteparole de Dieu (6).

(1) Par opposition à Césarée de Philippe située aux pieds du Liban.

(2) ACT., x, 1.

(3) Au témoignage de l'auteur cité dans la première note, cette *cohors italica* est appelée dans les inscriptions *cohors ingenuorum civium romanorum*. Tout chef de tels soldats devait appartenir aux familles patriciennes.

(4) *Vir religiosus, ac timens Deum, cum omni domo sua, faciens eleemosynas multas plebi, et deprecans Deum semper.* ACT., x, 2.

(5) *Ibid.*, 3.

(6) *Ibid.*, 5, 6.

De son côté, Pierre, qui n'avait pas moins besoin de signes incontestables pour reconnaître la volonté de Dieu dans l'ordre, étrange selon ses idées, qui va lui être donné, pour livrer au païen son intraitable cœur de Juif, Pierre a reçu aussi, à Joppé, chez Simon son hôte, les instructions du ciel. L'heure est solennelle : l'acte qui va s'accomplir rompra avec les préjugés, excusés sans doute par de longs siècles de miracles, qui ont fait croire aux Juifs qu'ils sont, non pas seulement les premiers nés, mais les uniques enfants de Dieu. Pierre en est encore imbu (1); et quand il s'en sera dépouillé, il lui faudra justifier, et à plusieurs reprises, devant ses concitoyens jaloux la part immense qu'il aura jugé devoir être faite aux Gentils dans la prédication de la loi nouvelle.

Il est donc nécessaire que des signes éclatants rejettent sur le ciel la responsabilité de l'ordre des choses nouveau, dont va résulter en apparence le démenti de tout le passé. Aussi les détails de l'extase où est élevé l'apôtre, après sa prière dans le cénacle de Simon, sont racontés presque avec minuties : ce vaste récipient qui, suspendu aux quatre coins du ciel, s'abaisse pour offrir à sa faim aiguisée tous les animaux de la création ; ses répugnances et son refus, qui trois fois se renouvellent en face d'aliments qu'il répute impurs ; les instances autant de fois répétées par la voix qui lui parle d'en haut (2). Le sommeil mystérieux enfin se dissipe, et Pierre commençait à peine à prendre possession de lui-même que les gens de Corneille frappaient à la porte demandant à le voir, et prêts à lui fournir l'intelligence de ces avances magnifiques faites de Dieu aux incirconcis (3). Une inspiration divine, sur laquelle il ne peut se méprendre, lui ordonne de plus de se rendre à leur appel,

(1) ACT., 28.

(2) *Ibid.*, 10 à 16.

(3) *Ibid.*, 17.



donnant ainsi crédit à cette coïncidence singulière de la visite et de la vision (1).

Les envoyés d'ailleurs ont été choisis par leur maître avec une exquise délicatesse (2). En un instant, par le respect sincère qu'ils lui montrent pour Corneille, et par le témoignage qu'ils rendent de ses vertus en appelant de tout avec ingénuité aux nationaux mêmes de l'apôtre, ils ont bientôt gagné son cœur (3). Mais il est tard : Pierre, au nom de son hôte si généreux pour lui, offre aux envoyés de se reposer jusqu'au lendemain, et le départ est fixé aux premières heures de la matinée suivante.

Que se passa-t-il dans cette nuit d'attente ? Quel cordial échange de félicitations et d'espérances entre ces hommes si dignes, et déjà si pleins, d'une mutuelle affection, que Dieu lui-même jetait visiblement entre les bras les uns des autres ! Quelles prières ferventes dans l'oratoire où l'apôtre avait eu l'avertissement symbolique, dont les ombres s'effaçaient lentement devant l'aurore des réalités prochaines ! Quels bienheureux tressaillements au fond de ces âmes, perdues ensemble d'adoration et de reconnaissance dans la contemplation des desseins de la divine miséricorde, pendant que leurs regards, plongeant sur les lointains d'une mer sereine et lumineuse (4), cherchaient la nouvelle Jérusalem où ils devaient trouver, les uns, dont elle était déjà la patrie, le berceau d'une vie incomparablement supérieure, et l'autre une tombe, mais la plus glorieuse, la plus féconde après celle du Sauveur !

Le jour qui suivit fut consacré au voyage. Le lendemain éclaira une scène dont toutes les grandeurs qui précèdent n'étaient qu'un auguste prélude. Corneille entendait dou-

(1) ACT., 19.

(2) *Ibid.*, 7.

(3) *Ibid.*, 22.

(4) *Cujus est domus juxta mare. Ibid.*, 6.

ner à l'entrevue qu'il avait si ardemment désirée, si loyalement sollicitée, toute la solennité possible, afin de gagner tous les siens aux faveurs que le ciel lui promettait. Tous ses proches et ses amis sont donc là partageant son impatience (1). A peine Pierre est-il introduit que le centurion, ne contenant plus ses transports, et pressentant les grandeurs qui investissent, sous ses dehors vulgaires, l'obscur Galiléen, s'élançe et se prosterne à ses pieds (2). Pierre le relève, se reconnaissant indigne d'un hommage qui semblait départir à un mortel l'adoration due à Dieu seul. Mais il se garde de décliner la magnifique confession par laquelle Corneille termine sa courte harangue. Il est non seulement permis, il est nécessaire, aux fidèles pour leur salut, à Dieu pour la manifestation de sa gloire, que Pierre soit proclamé son témoin et son organe; et c'est l'éternel honneur du guerrier romain d'avoir trouvé, sous l'inspiration de sa foi vive aux privilèges de l'apôtre, une formule de docilité et de dévouement dont la précision ne sera plus dépassée : « Maintenant donc, s'écrie-t-il en terminant, nous voici tous en votre présence pour entendre tout ce que vous a prescrit le Seigneur (3). »

Dès ce moment tombent toutes les arrière-pensées, toutes les réserves de l'Apôtre; et, avec même ampleur, avec même clarté et chaleur qu'aux Juifs, objet jusqu'ici exclusif de son zèle, il annonce à ces infidèles Jésus de Nazareth (4). Soudain les merveilles de la Pentecôte se renouvellent : interrompant son prédicateur, le Saint-Esprit descend dans ce premier cénacle de la gentilité; il renouvelle les prodiges de celui de Jérusalem, le feu et la

(1) Act., 24.

(2) *Ibid.*, 25, 26.

(3) Nunc ergo omnes nos in conspectu tuo adsumus, audire omnia quæcumque tibi præcepta sunt a Domino. *Ibid.*, 33.

(4) *Ibid.*, 34 à 43.

tempête, le don des langues, l'explosion des chants de reconnaissance et de gloire (1). Les circoncis de la suite de Pierre, toujours obstinés, se retranchent vainement dans une stupeur jalouse; il faut bien se rendre au Saint-Esprit, et obéir à Pierre qui a ordonné de baptiser ceux qui portent avec une irrésistible évidence le sceau de l'appel de Dieu; il faut reconnaître, comme bientôt il faudra proclamer au concile de Jérusalem, que toute digue est tombée devant les torrents de la grâce qui commencent à inonder l'univers.

Aussi, de bon cœur, ils acceptent de prolonger de quelque temps un séjour où la grande fraternité chrétienne se scelle à jamais, et où commença sans doute à se tramer dans la charité le bienheureux complot auquel Rome devra sa gloire nouvelle, plus éclatante et plus pure que celle des anciens jours (2).

Il n'est en effet aucunement téméraire de croire qu'entre ces hommes liés désormais d'une de ces fortes et inaltérables amitiés, capables de tout endurer et de tout entreprendre pour la cause qui les a fait naître, entre ces hommes de cœur et de foi, un projet d'établissement à Rome dut être mis en question. L'âme droite et généreuse de Corneille, embrasée par le Saint-Esprit de ce feu de l'apostolat auquel son noble caractère l'avait prédisposé, ne pouvait manquer d'exprimer son désir de voir partager aux siens restés à Rome, comme à ceux qui composaient sa maison à Césarée, les bienfaits inestimables dont il venait d'être comblé.

Or, dans les natures d'élite, l'amour ouvre à son ambition des horizons impatients de la limite : tout ce qu'il désire, il l'espère. Que lui importent les difficultés ? « Il a plus d'ardeur que de pouvoir, et il n'a souci de l'impos-

(1) ACT., 46.

(2) *Ibid.*, 45 à 48.

sible, parce qu'il estime posséder toute puissance et tout droit (1). » Ces extravagances sublimes sont dites, dans un des chapitres les plus étonnants d'élan et de profondeur qu'une plume d'homme ait jamais écrits, elles sont dites de l'amour divin ; mais quel autre amour agite en ce moment l'âme de Corneille, et avec plus de pureté et de ferveur ?

Il nous semble donc l'entendre représenter à son maître bien-aimé que prendre possession de Rome, c'est faire un coup de génie qui lui soumettra en peu de temps le monde tout entier. Chef militaire, il sait qu'une position qui commande toutes les routes assure à celui qui s'y est une fois établi tous les moyens désirables pour envoyer les secours, expédier les ordres, recevoir les communications. Il en fait donc valoir tous les avantages, et humainement parlant du moins, la nécessité pour l'établissement et l'expansion de la hiérarchie chrétienne. Il le sait, il le voit, et, pour faire partager sa conviction à l'apôtre, il ne manque ni de savoir, ni de talent, ni de conviction ; de plus il a à sa disposition les moyens d'assurer d'heureux débuts à l'apostolat de Pierre à Rome. Il a de la fortune, du crédit, des attaches honorables ; il met tout à ses pieds : il lui donnera asile, il saura l'introduire, le recommander, le couvrir au besoin et le défendre.

Si l'on nous oppose que cette idée surhumaine, sinon dans sa conception, du moins dans la possibilité d'exécution, n'a pu venir d'elle-même à des hommes ; soit ! Mais les hommes qui, sur les bords de la mer baignant tous ces rivages visités du ciel, s'entretiennent des desseins de Dieu, sous l'action immédiate du Saint-Esprit, ces hommes ne sont-ils pas en ce moment à des hauteurs surhumaines ? Puisque, en définitive, ce dessein a été exécuté

(1) III IMR., v, 4. Plus affectat quam valet ; de impossibilitate non causatur, quia cuncta sibi licere et posse arbitratur.

par Pierre, Pierre a dû le concevoir ; et qui nous empêche, les autres conjectures qui vont suivre nous autorisant, de croire qu'il le conçut alors de concert avec ce néophyte que les liens de la nature, aussi bien que les influences de l'apostolat, inclinaient fortement à désirer et à presser cette magnifique entreprise ?

Il faut bien ajouter que rien ne put être arrêté ni du moment, ni des moyens d'en venir à l'exécution. Il y avait tant de dangers à prévoir, tant de préjugés à surmonter, tant de liens à rompre ! Il était donc nécessaire d'attendre un signe non équivoque d'en haut. Les circonstances vont le donner.

Peu de temps après, un fait obscur s'accomplit. Presque oublié des historiens qui n'y voient qu'insignifiance, deux conséquences en résultent, desquelles il est raisonnablement permis d'augurer que ce fut le signal de la volonté divine, l'ordre de monter à l'assaut du Capitole et de l'univers. L'empereur Claude a nommé Hérode Agrippa roi de Judée. Donc d'abord, la cohorte italique, ne pouvant rester au service d'un barbare, va regagner sa patrie. De plus, Hérode, déterminé à se rallier les Juifs, prend le moyen indiqué pour plaire aux déicides : il persécute la religion du Crucifié. Saint Jacques le Majeur est décapité, et saint Pierre jeté en prison (1).

Il est vrai, un éclatant miracle, dont le récit est un chef-d'œuvre de premier ordre de vérité et de grâce, le délivre ; mais la colère d'Hérode est loin d'être désarmée : la question donnée aux gardes qui ont laissé échapper l'apôtre, et le dernier supplice ordonné contre eux, montrent assez qu'il sévira, aussitôt qu'il lui sera possible, avec la dernière rigueur (2). Pierre, après avoir avisé de sa délivrance et de son dessein saint Jacques le Mineur,

(1) ACT., XII.

(2) *Ibid.*, 19.

évêque de Jérusalem, quitte donc cette cité maudite (1).

Corneille rendu à son foyer n'a pu oublier son illustre ami ; il est resté avec lui en relations assidues. Il apprend le danger qu'il court : va-t-il rester inactif ? C'était le moment de rappeler les entretiens, de renouveler les instances de Césarée, et nul ne saurait douter qu'il ne s'y soit chaleureusement employé. Il y fallut du temps. On voit par les *Actes* que Pierre erra encore quelques années d'une ville à l'autre dans la contrée sans éviter absolument Jérusalem où il présida le premier concile. Mais enfin, les affaires les plus importantes réglées, il partit pour la ville qui allait lui devoir de justifier enfin son nom, mal porté jusqu'à ce jour, de VILLE ÉTERNELLE. En deux mots : l'avènement d'Hérode oblige Pierre à quitter la Judée et ramène à Rome Corneille : c'est le lieu, c'est le moment ! Rome va appeler l'apôtre et devenir la capitale du monde chrétien !

Ces conjectures acquièrent un haut degré de vraisemblance de cette assurance, aujourd'hui acquise, que la famille du sénateur Pudens, au sein de laquelle une tradition constante assigne le premier séjour de saint Pierre à Rome, appartenait à la souche cornélienne, la *gens corneliana* ; car on est ainsi amené à conclure que le centurion de Césarée était parent du sénateur, peut-être son fils, peut-être lui-même. Or une médaille portant le millésime de 222, trouvée en 1776 près de l'église de Sainte-Prisque, lieu traditionnel de la première assemblée des chrétiens (2), où saint Pierre dut souvent célébrer les saints mystères, unit ensemble ces deux noms qui ont si bien mérité de l'Église naissante ; *Caius Marius Pudens Cornelianus* (3). Dès lors tout ce que l'on vient de supposer est à l'abri du soupçon de témérité.

(1) ACT., 17. La mort d'Hérode racontée à la fin de ce chapitre l'est évidemment par anticipation.

(2) ROM., XVI, 8.

(3) Voir PALMER, *Early christian symbolism*, loc. cit.

Tels sont les admirables secrets de la divine Providence que servent également, pour sa gloire et pour le bien de ses élus, ceux qui l'adorent et ceux qui la méconnaissent ou qui l'outragent. Le juste qui prie, dans la simplicité de son esprit et dans la générosité de son cœur, le Dieu qu'il présente mais qu'il ignore, et l'apôtre qui s'est voué à étendre son culte, mais avec des réserves qui rendraient son zèle stérile, s'éclairent en s'embrassant sur le sein de Dieu et s'ouvrent des horizons sans limite, qu'ils s'aideront l'un l'autre à remplir de la lumière des dogmes nouveaux. Deux souverains, l'un imbécile, l'autre cruel, travaillant au profit de leur propre ambition, sans le moindre souci de Dieu, comme Auguste à Bethléem et Pilate au prétoire, font éclore l'occasion et sonner l'heure des décrets éternels. Et la maison du centurion de Césarée, devenue à Rome le siège indéfectible de Pierre, apparaît tout à coup comme le mystérieux aboutissant de ces mille chemins obscurs où parviennent, à l'heure connue de Dieu, les élus que leur bonne volonté y attire, et qu'y précipite à leur insu l'aveugle ambition des méchants.

---

# CHAPITRE QUATRIÈME

## LA PHILOSOPHIE

La philosophie ! que de grandeurs ce mot exprime, mais que de déceptions il rappelle ! On l'a si mal compris, si faussement appliqué, si souvent, et plus d'une fois avec un dessein coupable, travesti et profané !

Il signifie AMOUR DE LA SAGESSE, et l'on en fait honneur à Pythagore. Par une louable modestie, il déclina, dit-on, le nom de *sage*, que Thalès et d'autres avaient porté avant lui, et prit celui d'ami de la sagesse (1). Mais est-il donc si difficile de s'entendre sur un des plus nobles besoins de l'âme humaine ? et, de ces deux termes qui appartiennent l'un et l'autre au vocabulaire d'élite, est-ce la sagesse, est-ce l'amour, qui fait l'opposition et qui met la guerre dans les esprits ?

Non : l'homme ne peut s'abstenir d'aimer la sagesse, ou du moins oserait-il jamais avouer qu'il n'a point souci de cet amour ? C'est donc surtout l'idée de la sagesse qui sépare les camps. Tous veulent, ou prétendent, aimer la sagesse ;

(1) Qui (Pythagoras), cùm ausus non fuisset se sapientem profiteri, philosophum potius, id est, amatorem sapientiæ, se esse respondit. A quo id nomen exortum ità deinceps posteris placuit, ut, quantûlibet de rebus ad sapientiam pertinentibus doctrinâ, quisque, vel sibi, vel aliis videretur excellere, non nisi philosophus vocaretur. S. AUGUSTIN, *de Trinit.*, XIV, 1. — V. *Tuscul.*, V, 3.



mais ils se la font telle qu'ils savent ou qu'ils entendent l'aimer. De là ces courants contraires, paisibles ou violents, éphémères ou de durée, féconds ou dévastateurs, qui ont pris cours à travers les écoles.

Les plus anciennes notions de la philosophie, de la science qui aime et recherche la sagesse, ne sont pas les moins justes, les moins profondes ni les moins belles ; elles sont comme étincelantes de l'amour impliqué dans son nom. La philosophie, selon Pythagore, c'est « la méditation de la mort » ; selon Platon, « c'est la ressemblance à Dieu (1) ». Assurément ces esprits supérieurs, en tenant un si beau langage, n'ont pas prétendu faire une définition. Mais quelle haute idée ils donnent d'une science qui, d'une part, en impliquant les leçons de la mort, réclame des réflexions si graves et de si nombreuses immolations ; et qui, d'autre part, promet, en raison de ces généreux efforts, dans la ressemblance divine qu'elle assure, un achèvement si glorieux !

C'est donc successivement la condition et le terme des études philosophiques que ces vrais amis de la sagesse nous indiquent. Et saint Augustin leur a donné raison : n'enseigne-t-il pas que la sagesse n'est autre chose que Dieu, le Créateur de tout ce qui existe, c'est-à-dire de toutes les choses que la philosophie apprend à connaître dans leurs causes et leurs principes, causes et principes qui sont les plus sublimes reflets de Dieu sur le monde ? Celui qui s'éprend d'amour pour la sagesse est donc l'amant de Dieu (2). Or, de quels sacrifices, de quels dédains du monde et des sens, de quels efforts pour s'élever toujours, ne doit pas se composer la vie de celui qui est

(1) Voir SANSEVERINO, *Philosophia christi*. Introd. p. 25. not. 2. C'est à ce grand ouvrage, non à ses *Éléments de philosophie*, que nous avons recours en cet endroit.

(2) Si sapientia Deus est, per quem facta sunt omnia..., vero philosophus est amator Dei. *De civit. Dei*, VIII, 1.

assez bien avisé pour prétendre jusqu'à devenir, à force de l'aimer, l'image même de Dieu ?

En pleine aurore du christianisme, l'école d'Alexandrie n'a pas pensé autrement ; mais les maîtres y ont parlé avec plus de suavité et de précision. Convaincus, mieux encore que leurs illustres devanciers, que toute science est vaine, même dangereuse, si elle ne conduit pas à Dieu, ils ont voulu que la philosophie fût comme la sereine lumière du chemin, et l'ont appelée « le culte de Dieu, inspirant une vie digne de nos relations avec lui (1) ». Une telle vie, c'est bien *la mort* de Pythagore ; mais, comme ainsi déterminée, elle paraît moins austère ! et la piété, qui met les âmes sous la main, sur le cœur de Dieu, comme elle aide à acquérir cette sorte de *ressemblance avec Lui* !

Il était bon, dès le commencement, d'ouvrir ces beaux horizons, larges et purs, à l'essor des jeunes esprits qui s'essayaient à l'étude de la philosophie. Ils auront d'eux-mêmes remarqué, d'après ces grands témoignages, que c'est peu d'avoir acquis par la raison les notions justes, même les notions suprêmes des choses, si l'on s'y arrête sans tourner, par la vertu, à l'acquisition du bien, les efforts qu'exige la connaissance du vrai. Le succès est attaché ici, plus que partout, au libre élan du cœur dégagé des sens et maître de ses passions, non moins qu'au recueillement soutenu et à l'application intense de l'esprit. Aux rivages de la sagesse l'âme ne parviendra jamais si, pareille au navire qui ne mettrait au vent qu'un côté de sa voile, elle va, sans équilibre et mutilée, sur l'aile seule de la raison en enchaînant celle de l'amour.

La définition donnée par Cicéron, qui déclare résumer en ces termes les Grecs et les Latins, est déjà plus rigou-

(1) *Pietas cum vitâ congruente. Clément d'Alex. et Origène, cités, par Sanseverino, op. cit., p. 50.*

reuse et scientifique, comme on aime tant à dire aujourd'hui : *Scientia rerum divinarum et humanarum, causarumque quibus hæ res continentur* ; la science des choses divines et humaines, ou mieux, des choses spirituelles et corporelles, — tel est le large sens de l'auteur, — et des causes qui les contiennent (1). Clément d'Alexandrie et Origène emploient les mêmes expressions. Notons soigneusement le dernier terme, *les causes qui les contiennent* : il assigne l'objet précis de cette science qui s'élève à la hauteur même des principes auxquels se rattachent l'existence et la nature de tous les mondes, y compris tout ce que l'esprit humain peut prétendre sur le monde divin. Il n'est pas présomptueux à celui qui s'y livre avec pénétration et droiture de dire qu'il domine la terre et qu'il élève au ciel une ambition légitime :

Imperium terris, animos æquabit Olympo !

Les esprits superficiels et asservis aux sens se contentent de ce qui se voit, sans nul souci des causes profondes. La science ne se fait qu'autant que ces causes se sont révélées, ces causes qui embrassent, renferment, *contiennent* les choses existantes.

Il est vrai, et bientôt on insistera sur ce point : l'étendue actuelle des connaissances est telle que la philosophie ne peut plus embrasser immédiatement toutes les choses qu'implique la définition de Cicéron ; il y faut une foule de sciences spéciales. Mais la philosophie, en connaissant exclusivement des causes *contenantes*, renferme éminemment toutes les sciences, qui ne sont telles, c'est-à-dire bien construites et achevées, qu'autant qu'elles ont reçu de la philosophie la méthode qui les fait remonter à leurs

(1) *De offic.*, II, 2. — Voir Sanseverino, *op. cit.*, pp. 23 et 30.

causes et les y établit solidement comme sur leurs fondations.

Que nous sommes loin aujourd'hui de ces magnifiques perspectives ! On éprouve une sorte d'étouffement quand on descend de ces sommets investis, dirait le poète, d'une large atmosphère et d'une lumière pourprée (1), sous l'étroit horizon de nos écoles modernes. Plus d'ascension, plus d'ampleur, plus de certitude, plus d'étreintes. L'aile de l'amour coupée, l'instrument de la connaissance tronqué, le champ d'exploration s'est du même coup resserré et obscurci. Le grand objet, plus d'une fois unique de la philosophie, c'est le fameux *moi* cartésien, le triste et stérile principe pensant isolé et amoindri, « le *moi* toujours haïssable », a dit Pascal, ici ravageur de la science comme partout de la vertu. Il est douloureux, mais il est salutaire de suivre l'histoire des déviations et des abaissements de la philosophie : résumons-la en quelques mots.

Dédaignant le passé et rompant brusquement avec la tradition, le maître proclame qu'il ne faut se rendre qu'à l'évidence, et que le premier, bientôt le seul objet évident, c'est l'existence du *moi* ou du sujet pensant ; que l'essence du sujet pensant consiste dans la pensée, d'où il résulte que tout acte de connaissance est une pensée. Voilà donc la philosophie réduite à la psychologie pure, et même à une psychologie écourtée, puisque la nature propre de l'âme ne saurait relever à un tel point de ce sens intime auquel Descartes assigne le droit de témoigner sans appel en toutes causes. Du monde, de tout ce qui est extérieur à l'âme, il n'est question que pour mémoire, comme disent les hommes d'affaires. Quant à Dieu, selon le mot de Pascal, il n'intervient « que pour donner une chiquenaude au monde », afin de le mettre en mouvement ; il ne rentre

(1)

Largior campos cæther, et lumine vesti  
Purpureo.....

plus en scène pour provoquer le moindre sentiment d'adoration ou d'obéissance.

Ce dédaigneux et stérile savoir est donc aussi incomplet dans sa portée que téméraire et dangereux dans ses conséquences. Les dernières notions des choses, les lois de la connaissance, celles des relations réciproques de l'âme et du corps, ces reflets sur le monde des divins exemplaires, ces empreintes de la sagesse de Dieu et ces ombres, ces vestiges, de son passage, qui nous le font connaître et nous excitent à l'aimer ; les préceptes des mœurs auxquels la raison, à mesure qu'elle se rectifie et s'épure, souscrit si volontiers qu'elle s'est quelquefois attribué de les avoir découverts, ces rayons de la bonté de Dieu qui travaillent peu à peu à dégager dans l'âme, à travers et par-dessus les sens, l'image de son divin original : tous ces fleuves de lumière et d'amour, ces eaux vives de la vérité et de la vertu, est-ce des bas-fonds du *moi* qu'ils pourront jamais jaillir ?

O Pythagore ! ô Platon ! ils sont fiers de votre nom et se drapent dans votre manteau : mais qu'ont-ils fait de vos salutaires méditations et de vos élévations sublimes ?

Et plutôt à Dieu que les disciples fussent restés dans les limites que Descartes avait au moins respectées ! Mais ses principes, exploités par sa méthode, devaient amener toutes les erreurs, dont quelques-unes monstrueuses, de la philosophie moderne, et dont la responsabilité première remonte ainsi jusqu'à lui (1).

Le *moi* étant le point de départ et le centre de toutes les recherches philosophiques, et, dans le *moi*, la pensée, sans distinguer dans la pensée les actes qui sont de l'intelligence et ceux des sens, Locke et Condillac réduiront toute con-

(1) Ex methodo ab eo instituta, et ex præcipuis doctrinis philosophicis quas, illam methodum adhibens, tradidit, omnes recentes philosophiæ errores profluxisse indubium est. SANSEVERINO, *Philosophia Christ.*, p. 125.

naissance, par conséquent toute philosophie, à l'empirisme et à la sensation, et créeront l'école du *sensisme*, auquel le matérialisme devra une impulsion fatale et des principes de défense et de propagation. De là, en effet, il n'y a qu'un pas à franchir pour conclure, avec Berkeley, contre l'existence des corps ; avec Hume, le sceptique, qu'on ne peut rien dire de certain sur la nature de l'âme ; avec Lamettrie et d'Holbach, que la matière seule existe. Vainement Reid et Royer-Collard essayeront-ils de réagir contre ces conséquences, tout en tenant aux principes cartésiens. Comment marcher avec assurance dans les choses du dehors, quand on n'a pour point de départ certain que l'existence du sujet pensant ?

D'une autre manière d'interpréter les principes et la méthode de Descartes, devaient naître d'autres séries d'erreurs. Dégoûtés, par ses grossières conséquences de la doctrine sensiste, quelques esprits tombant dans l'excès opposé, comme c'est assez l'habitude de la faiblesse humaine, nièrent la part légitime qui, dans l'acte de connaître, revient aux sens, et attribuèrent cet acte uniquement à l'intelligence : de là *l'intellectualisme* ou *idéalisme*.

Rien n'existe, à titre évident et au témoignage du sens intime, en dehors du *moi* : Spinoza déduit de cette affirmation exclusive de Descartes sa notion panthéistique de la substance (1). Malebranche, côtoyant cette dangereuse erreur, avance que l'âme voit en Dieu les idées des choses, et que la raison humaine est de même nature que la raison divine (2). Leibniz, repoussant, comme Descartes, l'influence des choses extérieures sur la connaissance, la part nécessaire des sens, et attribuant la faculté de connaître à une énergie native de l'âme, se rattache à l'idéalisme et répond, dans une certaine mesure, des résultats qui en ont

(1) SANSEVERINO, *Philosophia christ.*, p. 429.

(2) *Ibid.*, p. 130.

dérivé (1). Kant, faisant aussi tout dépendre de la pensée, en explique les évolutions successives par des lois ou des formes *a priori*, qui sont à l'intime de l'âme. Tout ce qui lui vient du dehors par l'expérience, *a posteriori*, est suspect d'illusion. Les choses existent comme l'âme les pense, et rien de solide ne peut être dit sur l'âme, le monde et Dieu (2). Quelques erreurs de plus, dans l'exposé desquelles il est inutile d'entrer, caractérisent les systèmes analogues en principe de Fichte, Schelling et Hegel. De là au rationalisme absolu et au rationalisme dit *théologique*, qui rattache la révélation tout entière au domaine et à la portée de la raison, la transition était nécessaire ; et, pour conséquence fatale, le désordre toujours plus violent et irrémédiable ravageait les esprits.

On sentit le besoin de ne plus soustraire l'âme au salutaire principe d'autorité qu'excluait obstinément la philosophie cartésienne. Malheureusement les nouvelles écoles qui se fondèrent dans ce dessein outrepassèrent le but. En attribuant, exclusivement encore, le criterium du vrai au sens commun, ou à la révélation, ou à la tradition universelle, on tendait à anéantir la raison, et l'on faisait de l'âme une sorte de roseau flottant au gré des courants du dehors. On ne pouvait donc aboutir qu'à imprimer, sous le coup de l'indignation des défenseurs extrêmes de la raison, un nouvel essor à la fausse doctrine qui assujettit toutes les croyances à son empire.

Restait le remède de l'éclectisme. En faisant un choix dans les diverses écoles, ne viendrait-on pas à bout de constituer une doctrine vraie et définitive, au sein de laquelle les esprits, conciliés entre eux sous l'égide de la raison victorieuse, proclameraient ses droits dans la paix ? On connaît l'essai de M. Cousin, l'éclat vif, mais éphé-

(1) SANSEVERINO, *Philosophia christ.*, p. 431.

(2) *Ibid.*, p. 432.

mère qu'il jeta, et son retentissement vite éteint (1). L'auteur lui-même ne tarda pas à le lâcher dans son enseignement, et il a donné à son tour naissance à un système dont les tendances panthéistiques ont fait trop de bruit pour qu'il soit nécessaire d'insister (2).

Ces disputes qui, selon la loi fatale à laquelle obéit l'impiété (3), tourbillonnaient autour du vrai sans l'atteindre, et dont plusieurs étaient ridicules, quelques-unes sombrant dans les dernières profondeurs de l'absurde, devaient amener le discrédit de la philosophie. Comment avoir estime d'une science si raccourcie, si vaine, si mal fondée, si stérile? et quel souci conserver de la sagesse, si ces masques en sont le visage, si cet arbre ne porte que de tels fruits? On en vint à contester, dans l'école elle-même, l'utilité d'abord, puis jusqu'à l'existence de la philosophie (4). « Aujourd'hui, a dit un maître compétent et autorisé, aujourd'hui, par la faute même des philosophes, dont l'un met en doute et rejette la doctrine des autres, se donnant lui-même pour l'inventeur des vrais principes et posant en père de la philosophie, promettant merveilles à ses disciples, tandis que, adoré par eux comme une divinité, les autres le dépouillent de toute réputation de savoir et le livrent au mépris; aujourd'hui la philosophie est déchue à ce point qu'on ne saurait trouver en elle rien de solide, de certain et agréé de tous; on la raye absolument du nombre des sciences; les savants n'y voient qu'un pur exercice d'esprit et un jeu de l'intelligence; personne

(1) Préface de la *Traduction de Proclus*.—Préface des *fragments de philosophie*.—*Cours d'histoire de la philosophie*, leç. IV.—On ne doit pas omettre en passant une observation qui pourra être renouvelée: c'est que la politique dite de *juillet* avait eu sa large part d'influence sur l'enseignement de l'éclectisme et sur ses succès. Aussi la chute de ce gouvernement entraîna-t-elle, à pic en quelque sorte, celui du système et de la gloire de son auteur. *O fallaces hominum spes, fragilemque fortunam!*.....

(2) SANSEVERINO, *Introduction*, p. 139.

(3) *In circuitu impii ambulans*. Ps. XI, 9.

(4) SANSEVERINO, *ibid.*



n'entend plus rien aux manières de parler et de raisonner employées par les philosophes. Quelques-uns en sont venus à regarder comme nécessaire de démontrer que la philosophie n'est pas chose superflue ou inutile, mais qu'elle existe de plein droit (1). »

Ceux qui, par l'orgueilleux mépris du passé, ont livré la philosophie aux outrages, outre cette grave responsabilité, portent devant Dieu et devant les hommes celle des suites fatales que cette déchéance devait entraîner. C'est d'abord l'amoindrissement de la raison. La philosophie étant la culture propre et immédiate de la raison, les hontes qu'on lui infligeait devaient atteindre la faculté elle-même; aussi suffit-il d'un peu d'attention pour reconnaître les mortelles atteintes qu'elle en a subies. Déjà de son temps, à ceux qui se plaignaient du déclin de la foi, Fénelon répondait que la terre manquait plus de raison que de religion, et il voyait dans l'affaiblissement de la première l'explication de l'indifférence et de l'incrédulité montantes. Cette parole ne s'applique-t-elle pas, hélas! plus réellement encore à nos tristes jours?

« Aujourd'hui, disait naguère un homme de bon sens, aujourd'hui ce qui est en péril plus sérieux que la foi, c'est la raison. On ne fait plus directement la guerre aux dogmes, aux croyances, aux idées religieuses; on s'attaque à l'esprit, à l'instrument même de la croyance. A force de dire à l'homme qu'il n'y a ni vrai ni faux, ni bien ni mal, on le familiarise avec l'absurde (2). » En 1850, au moment où les sophismes qui, en altérant l'atmosphère des âmes, ont si fort appauvri la raison, commençaient à s'accréditer, le *Journal de Rome*, organe officiel du grand Pie IX, affirmait que les esprits, énervés par l'erreur, en étaient venus

(1) Jacques Clémens, professeur à l'Académie de Munster. Cité par Sanseverino, p. 140.

(2) M. VITET, *Réponse au discours de réception du P. Gratry à l'Académie française.*

à ce point d'inconsistance où la vérité n'a plus de prise sur eux.

Mais, en second lieu, quand la raison s'éteint, que ne faut-il pas craindre pour la volonté et, par conséquent, pour la sagesse de la conduite, soit des individus, soit des gouvernements? « Si l'on veut, dit l'autorité qui ne sait point faillir, si l'on veut méditer sur le sort cruel de notre temps et rechercher par une pensée attentive la cause de ce qui se produit et dans les États et chez les particuliers, on s'assurera aisément que la source féconde de tous nos maux, et de ceux qui nous accablent et de ceux que nous redoutons, est dans la science perverse des choses divines et des choses humaines qui, depuis longtemps sortie des écoles philosophiques, s'est insinuée dans tous les ordres de l'Etat, accueillie par la faveur du grand nombre. Il est en effet de la nature humaine qu'elle suive dans la conduite la dictée de la raison. Si donc l'esprit s'égare, la volonté se laisse aller aisément à sa suite, et il arrive ainsi que la dépravation des doctrines influe sur les actions des hommes et les pervertit (1). »

C'est donc à ces sophistes, à ces malfaiteurs de l'intelligence, qu'il faut demander compte des abaissements et des humiliations du fond desquels la France semble devenue impuissante à relever son front découronné. Les esprits qui subissent de tels maîtres, en qui une si coupable crédulité éteint le sens et la vigueur, émousse le flair de la vérité et désarme les serres destinées à la saisir, ces esprits ne deviennent-ils pas la proie dévouée du mal? Quelle prise offrent-ils à la vertu, quel sol pour ses racines? Est-ce d'une telle race que sortent les sujets solides, les forts caractères? Et quand ceux que Dieu, en leur donnant la naissance, la fortune, le talent, destine à diriger la

(1) *Encycl. æterni patris*, du 15 octobre 1879.

société sont atteints par le fléau, exténués, incapables de sacrifices, est-il possible que le vaisseau de l'État n'aille pas aux abîmes ?

Mettons la main sur notre conscience, et demandons-nous à nous-mêmes si nous, prêtres éducateurs, n'avons pas ressenti à quelque degré ce mal dont souffre la raison. Savons-nous encore reconnaître, dans les livres et les conversations, l'erreur que tant de gens acceptent pour la vérité ? Un peu de style, de l'assurance dans le ton, ce qui entraîne tant d'intelligences vaines, tout ce faux éclat, ne suffit-il pas pour nous séduire ? ne sommes-nous point de ces esprits dont une science stérile et superficielle fait la pâture, ou que charment ces livres dont le bon sens est le moindre souci et qui ne relèvent que d'une sensibilité souvent malade et d'une imagination quelquefois en délire ? Du côté du caractère, ne portons-nous pas la conséquence de ce dépérissement de la raison ? ne partageons-nous pas ce sommeil d'indifférence que l'erreur ne révolte plus, cette timidité paresseuse qui laisse passer sans protestation les plus funestes extravagances et les derniers attentats qui se commettent aujourd'hui contre les âmes et contre Dieu ?

Nous avons donc grand besoin de nous refaire le tempérament intellectuel par de fortes études de la philosophie vraie ; de cette philosophie qui est la science des causes, des lois, des raisons supérieures, la science des principes qui éclairent et gouvernent toute connaissance, et sans lesquels l'esprit humain n'arrivera jamais à pénétrer, sous l'écorce des apparences, l'essence des choses, à égaler à leurs réalités substantielles l'idée qu'il faut arriver à s'en faire si l'on veut s'élever, au-dessus des ombres qui passent, jusqu'au foyer vivant de la vérité.

A ces conditions, la philosophie est seule le culte du vrai, l'école théorique du bon sens, et par suite elle est la trempe du caractère et l'amour efficace de la sagesse. Elle

l'assure à l'âme, en faisant monter l'esprit, par delà la région flottante des phénomènes, sur l'échelle lumineuse des causes, au travers et au-dessus des espèces et des genres, des substances et des formes, de tout ce à quoi la science humaine peut prétendre comme à son propre objet, jusqu'aux sublimes frontières de la raison, où la foi, la trouvant mûre pour des destinées meilleures, la prend sous son aile pour l'introduire en vue de l'essence même de Dieu. La philosophie est devenue ainsi la grande préparation évangélique et l'introduction à la vertu chrétienne.

Tels sont les avantages personnels que nous retirerons de nos études sérieuses en philosophie. Après tout ce que nous avons dit si souvent dans nos précédents traités, est-il nécessaire d'ajouter que ces études sont la condition indispensable des seuls succès enviablés de notre enseignement, quel qu'en puisse être l'objet ? Déjà, quand nous ne nous occupions encore que de l'enseignement élémentaire du premier âge, nous aimions à dire qu'il faut, de bonne heure, rendre raison des règles, expliquer les termes qui les forment, remonter aux idées générales et aux lois, et qu'ainsi — car ce sont les procédés de la philosophie — une philosophie sage, claire, proportionnée à l'âge de nos élèves, doit présider à toute notre manière de les instruire ? Nous l'avons dit pour la grammaire, pour les belles-lettres, pour l'histoire. Tout l'esprit de notre méthode est dans la formation graduelle de la raison, dont les classes de philosophie, couronnant une tâche ordonnée vers ce but dès les premières heures, sera le sage achèvement. Est-ce que la philosophie n'est pas la souveraine de toutes les sciences ? et n'est-ce pas d'elle que dépendent, en très grande partie, les moyens les meilleurs et les plus sûrs de les enseigner (1) ?

(1) *Philosophia a quâ, magna ex parte, pendet cæterarum scientiarum recta ratio. Encycl. Æterni Patris, 4 août 1899.*

C'est donc à tous les maîtres que se recommande l'étude de la philosophie, dans le double intérêt de leur formation personnelle et de la valeur de leur enseignement quel qu'il soit. Ils n'y trouveront ici d'ailleurs qu'une simple initiation. Mal préparé par ses travaux et ses fonctions antérieures à pénétrer et à mettre ensuite en lumière toute la science de la philosophie (1), l'auteur ne se propose que d'en montrer de son mieux l'importance et les fruits, d'en rendre les accès attrayants et faciles, d'indiquer les caractères qui marquent la vraie science et les distinguent du superficiel et du faux.

La philosophie a une affinité trop nécessaire et trop intime avec la foi pour qu'il soit à propos de distinguer, comme dans les chapitres précédents, entre l'avantage que tour à tour la raison et la foi ont à retirer de cette belle étude. Mais, en nous plaçant seulement au point de vue de la raison, nous n'aurons pas de peine à conclure que le développement qu'elle doit à la philosophie tourne de lui-même à servir la foi, à la faire estimer, grandir et mettre en pratique.

(1) A défaut de son autorité, que la modestie du bon Rollin prête ici son admirable langage à l'auteur : « Si j'entreprenais de traiter à fond de la philosophie, je pourrais adresser aux jeunes gens pour qui j'écris les paroles que Cicéron met dans la bouche d'Antoine, qu'on avait engagé malgré lui à parler de rhétorique. « Ecoutez, disait-il, écoutez un homme qui va vous instruire de ce qu'il n'a jamais appris. » (*De orat.*, III, 28.) Je ne me suis jamais appliqué que très superficiellement à la philosophie, de quoi j'ai souvent eu lieu de me repentir... Mais du moins je connais assez l'utilité et les grands avantages qu'on peut retirer de la philosophie, pour exhorter les jeunes gens à ne pas manquer de donner à une science si importante toute l'application dont ils sont capables ; et c'est à quoi je me bornerai dans cette dissertation qui ne sera point un traité de philosophie, mais plutôt une exhortation à l'étudier avec soin. » (*Traité des études*, liv. VI.) Ici d'ailleurs l'auteur a sur Rollin un avantage précieux, celui d'appartenir à une congrégation religieuse où le fonds intellectuel, aussi bien que les ressources matérielles, tourne au profit de tous. Dieu merci ! le goût et les aptitudes, la compétence en philosophie, n'en font pas défaut ; et l'auteur a pu ainsi largement suppléer, grâce à des communications et à une critique bienveillantes, à ce qui lui manquait de sa personne.

Résumons nos précédents traités. Le développement, avons-nous dit, de toutes les facultés de l'âme doit se faire selon les lois et au profit définitif de la raison, car elle est la faculté directive dont la volonté s'inspire pour ordonner la vie avec sagesse. Toutes les facultés de l'homme relèvent de cette souveraine; et c'est par rapport à elle, pour qu'elles la servent utilement, qu'il faut travailler à les exercer et à les pourvoir (1). Tel a été notre plan d'enseignement.

Parvenus à la philosophie, c'est la raison elle-même que nous trouvons pour objet de nos études. La logique et une partie notable de la psychologie s'occupent directement de la discipliner et d'en faire connaître la nature et les procédés; et les questions sur l'origine, la nature et la fin des choses, questions qui sont la base et le couronnement de toute connaissance et qui appartiennent en propre à la philosophie, sont pour la raison l'exercice le plus étendu, le plus élevé et le plus approfondi, par conséquent le plus salutaire. Par cette science, nous entrons donc enfin dans le temple dont toutes les autres ont été pour nous comme autant d'avenues, dont nous avons monté, par la grammaire et par les lettres, les rampes solides et fleuries, et dont le faite majestueux, tout resplendissant des clartés célestes, a guidé de loin notre marche dans les sentiers si souvent obscurs de l'histoire.

Ainsi c'est une place d'achèvement que la philosophie doit occuper dans les études classiques : c'est ce qu'on va tâcher de bien établir. Mais plus elle est nécessaire, plus elle est éminente, plus aussi serait dangereuse la fausse notion qu'on s'en ferait. Or, étant données les disputes des écoles sur la nature de la philosophie, telles qu'on vient d'en exposer le sommaire, ce danger est loin

(1) Liberales, quas vocant circulares, disciplinae, conferunt ad philosophiam, quæ est ipsarum Domina. CLEM. ALEX. *Strom.*, lib. I, cap. V.

d'être chimérique. Il faut donc choisir avant de se livrer ; il faut s'être assuré des conditions par lesquelles la philosophie, justifiant son nom et remplissant sa mission magnifique, se fera d'elle-même la place éminente à laquelle elle prétend : C'est ce qu'en second lieu nous nous efforcerons de bien déterminer. Il restera ensuite à dire au sein de quelle école ces conditions sont réalisées.

---

## ARTICLE PREMIER

QUELLE PLACE ÉMINENTE DANS LES ÉTUDES CLASSIQUES DOIT  
OCCUPER LA PHILOSOPHIE.

Quelle idée doit-on se faire de la philosophie ? De la réponse résulteront les preuves de la grandeur, et de la nécessité, des avantages de la philosophie : d'où lui vient le droit incontestable de siéger au couronnement.

### § 1<sup>er</sup>. — *Idee vraie de la philosophie.*

L'auteur qui a résumé pour nous, avec tant de savoir et de discernement, les disputes des écoles a droit d'être entendu. Tout d'abord il fait observer que la philosophie doit aujourd'hui resserrer l'espace que les anciens lui avaient assigné. En la définissant *la science des choses divines et humaines*, ils en étendaient la portée à tout ce que l'homme peut savoir, et ils désignaient par son nom l'universalité des sciences particulières que les modernes énumèrent et distinguent avec tant de soin (1). Avec quelle

(1) SANSEVERINO, *Philosophia christ.*, p. 24.

ampleur et quelle complaisance Sénèque n'a-t-il pas décrit ce domaine souverain et universel ?

« Connaître de toute la nature et d'elle-même, tel est, dit-il, l'objet de la sagesse. A elle d'enseigner la nature et les qualités des dieux ; ce qu'il en est des enfers, des lares, des génies, des âmes qui se perpétuent en une seconde forme divine ; quel en est le séjour, la vie, la puissance, la volonté. C'est par là qu'elle commence et qu'elle nous ouvre, non pas seulement une cité sainte, mais le temple immense de tous les dieux, le monde entier. Ensuite elle revient à l'origine des choses, à la raison éternelle préposée à l'univers, à la force qui donne à tous les germes l'impulsion et le caractère propre. Alors elle commence ses recherches sur l'âme, son origine, son foyer, le temps et les organes de son séjour dans le corps. Des corps elle se transporte aux choses incorporelles ; elle fait surgir la vérité et ses arguments. Enfin elle s'occupe du discernement des diverses vues et des ambiguïtés du langage, car de chaque côté le vrai est mêlé au faux (1). »

Ces vastes horizons ouverts à la philosophie, ou plutôt cette sphère de développement intellectuel, on pourrait dire sans circonférence, dans laquelle les anciens inscrivaient fièrement tous les mondes, et des corps et des esprits, et la divinité elle-même, ont-ils été aussi attribués par les Pères de l'Église comme champ d'exploration aux études philosophiques ? Évidemment la foi chrétienne, dont les Pères sont les interprètes, leur interdisait de la renfermer elle-même dans un enseignement qui relève exclusivement de la raison, et c'est déjà une restriction importante. Mais, jaloux de rendre toute science tributaire de la religion, et d'ailleurs obligés de compter avec les philosophes qui se posèrent bientôt en adversaires, ils n'hésitèrent pas à les suivre sur leur terrain, pour y sonder

(1) Epist. xc.



ét réfuter les objections tirées de leur prétendu savoir, et tourner au profit de la foi cette science qu'on ne révoltait qu'en la faussant. Ils parcoururent donc tout le cercle de leurs connaissances, et suivirent, sans s'y asservir bien entendu, dans toutes leurs inventions sur Dieu, l'âme et les mondes, l'évolution de leurs systèmes.

Parlant des Pères du troisième siècle, saint Jérôme affirme que « leurs écrits sont tellement fournis des enseignements des philosophes, qu'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de leur érudition profane, ou de leur science des Écritures (1) ». Saint Grégoire le Thaumaturge, en parlant de l'enseignement d'Origène, nous apprend que ce maître ordonnait à ses disciples d'étudier tous les anciens, soit philosophes, soit poètes, sans rejeter autre chose que ce qui peut s'y trouver de négations impies sur Dieu et sa providence (2). Telle fut aussi plus tard la pensée des *Scolastiques*, qui, animés du même zèle apostolique, devaient suivre la même méthode; et l'on sait comment leurs études, partagées en sept sciences ou arts libéraux, groupés eux-mêmes en deux catégories, dites *le trivium* et *le quadrivium* (3), représentèrent, comme autrefois *les Circulaires* d'Alexandrie, tout ce qu'on pouvait savoir dans le moyen âge et achevaient ainsi la science suprême, ou la philosophie.

Aujourd'hui cette classification est absolument insuffisante, tant les sciences ont fait de progrès. A ne parler que des sciences dites naturelles (4), les découvertes récentes en élargissent tellement le cadre, que l'esprit le plus vaste ne saurait présumer de les connaître toutes et à fond. Borné dans ses étrointes, l'esprit humain est obligé de

(1) Epist. LXXXIV, *ad Magn.*

(2) Orat. paneg. *in Origenem*, § 3.

(3) SANSEVERINO, *Philosophia christ.*, p. 59 et seq.

(4) On a remarqué en son temps (*Pratique de l'enseignement chrétien*, t. I, p. 217) que ce mot est impropre et suspect, que c'est *matérielles* qu'il faudrait dire.

choisir entre l'étendue et la profondeur. Est-il des physi-  
ciens consommés qui soient en même temps des chimistes  
bien compétents ? et ne touchons-nous pas au moment où  
les grandes branches de la physique, la lumière, les sons,  
l'électricité, etc., absorberont, chacune pour elle seule,  
les forces et la vie de tels et tels savants ? C'est donc plus  
que jamais le cas de dire, comme le poète qui se piqua  
de philosophie avec les plus minces provisions de sagesse :

*Nec scire fas est omnia.....*

En ces conditions, la philosophie cesse d'être une ency-  
clopédie de tout savoir ; mais, si elle néglige ce qu'on pour-  
rait appeler le menu des sciences, elle en garde les grandes  
lignes et les cadres, en se réservant les principes qui sont  
les sources de vérités particulières sur lesquelles on doit  
les édifier.

Cette manière d'envisager la philosophie est bien loin de  
l'abaisser, même de la circonscrire. Bien au contraire,  
c'est, en lui laissant toutes ses grandeurs, la délivrer, comme  
d'un encombrement de bagages, de tant de notions incer-  
taines et d'hypothèses d'un jour, de tâtonnements et d'es-  
sais si souvent infructueux, qui arrêtent l'essor de la science  
vers le sommet des choses.

Il y a en effet, bien au-dessus des régions terrestres que  
troublent les clameurs des opinions et la poussière des écoles,  
des cimes toujours sereines et baignées dans l'éternelle  
clarté. Dieu les a placées au-dessus des disputes, mais  
non des efforts de l'homme ; car la raison, qui ne se glorifie  
qu'en s'y élevant, a reçu de lui le don de les entrevoir,  
d'y aspirer, de pouvoir les atteindre ; et la sagesse des  
siècles, qui s'alimente à leur lumière, en a reconnu et frayé  
les accès. Ils sont l'auguste domaine et le magnifique apa-  
nage de la philosophie. Sa raison d'être, son objet propre,  
ce sont les principes premiers, les causes, les lois, ces

sommets du monde intellectuel, d'où descend toute lumière sur le chemin de la vérité, où se mêlent dans leurs sources, avant de prendre leur cours fécond, toutes les lois secondaires des connaissances humaines, et sur lesquels, comme sur des assises inébranlables, repose et se construit tout ce qui aspire au noble titre de science.

De toutes ces réalités nécessaires et sublimes, c'est à la philosophie de connaître. Et maintenant, qu'on la déclare impuissante à dénombrer, à vérifier, à classer les milliers de phénomènes qui se découvrent chaque jour dans le champ illimité des explorations scientifiques ; de la part magistrale qui lui est faite, elle peut se contenter. Elle en retire le privilège exclusif de satisfaire, comme il doit l'être, le plus impérieux et le plus noble besoin de la nature humaine, le désir de savoir, et de fournir à toutes les sciences, quelles qu'elles soient, leur instrument d'étude et leur méthode, leur point de départ et leur solide, leur indispensable fondement.

Le désir de savoir ! Aristote a exprimé une belle vérité d'expérience, quand il a dit que nul n'échappe à ses ardeurs et qu'il nous vient du fond même de notre nature (1). N'est-ce pas ce désir qui allume les premiers feux dans l'œil à peine ouvert de l'enfant qui vient de naître, et qui s'éteint le dernier dans le regard de l'homme qui va mourir ? La passion l'égare, le vice le pervertit ; il a ses heures d'intensité et d'assoupissement ; mais tout homme le garde en soi jusqu'à la fin.

S'il est si universel et si tenace, s'il est comme entrelacé à la racine vive de notre nature, c'est Dieu qui l'y a mis, c'est Dieu qui entend que nous travaillions à le satisfaire ; et, comme ce désir tient à « la partie principale et excellente de notre être, à l'intelligence et la raison (2) »,

(1) Omnes homines naturâ scire desiderant. *Metaph.*, I, 1.

(2) Id quod est in homine præcipuum et excellens, id est, mens et ratio. S. AUGUSTIN, *Serm. Dom. in monte : De pacificis*.

qu'il a pour but providentiel de pousser l'âme, à travers les illusions du monde, vers le rivage substantiel de la vérité, il l'emporte infiniment sur ces caprices frivoles qui n'aspirent qu'au bien souvent malentendu de notre vie d'un jour, et il est le premier dans l'ordre des exigences auxquelles nous sommes en demeure de faire droit.

Il n'a donc point senti les nobles besoins de l'âme humaine, l'épicurien qui a osé faire consister le bonheur à méconnaître et à étouffer cet amour de savoir qui est l'infatigable ressort et l'aile puissante de la raison (1) ; et comme il a mieux présumé et de l'âme et de Dieu, le poète à qui cet amour a arraché une immortelle parole, un cri ardent et magnanime :

**Felix qui potuit rerum cognoscere causas (2) !**

Heureux qui est parvenu à connaître les causes ! Cette connaissance, qui est le propre des études philosophiques, et qui seule constitue le vrai savoir, est en effet la condition indispensable pour étancher la soif généreuse de la vérité. Tout ce qui est relatif, contingent, périssable, n'en est que l'ombre : c'est l'écorce du fruit qui l'enveloppe et qu'on jette quand elle l'a livré (3). La vérité est dans les causes, dans ces principes absolus, souverains,

(1) Nil admirari prope res est una, Numici, solaque  
Quæ possit facere et servare beatum.

HORAT. Ep. I, vi.

(2) Virgile (*Georgiques*, II, 490) attribue ici à la connaissance des causes la délivrance des préjugés populaires, au nombre desquels il place les enfers, qu'il s'attachera cependant ailleurs à décrire en se donnant des airs de conviction poétique. Pauvre philosophie païenne, qui expose à tant de contradictions et satisfait si mal le désir de la vérité !

(3) L'illustre Biot, se promenant un jour au Luxembourg, y rencontra un jeune homme appliqué à l'étude : « Travaillez, lui dit-il ; les sciences sont fort belles quand on peut en pénétrer l'essence, mais fort nuisibles quand on ne va pas jusque-là. Si elles n'élèvent pas l'homme jusqu'au ciel, elles le ravalent sur la terre. Il faut étudier beaucoup pour comprendre et admirer la matière, mais étudier bien plus encore pour arriver à découvrir qu'elle n'est rien. »

immuables, dont la lumière vivifie tout, dont la constance explique tout; qui étaient avant les choses, puisqu'elles tiennent d'eux l'existence et l'ordre; qui survivront aux choses, puisque après tant de siècles de fécondité leur vertu n'est en aucune manière affaiblie. Plus l'esprit s'élève dans le discernement des causes, plus il se montre philosophe, *amant de la sagesse*; car « c'est le propre du sage d'observer les causes suprêmes (1), » et plus il trouve pures et vives les eaux qui doivent le désaltérer.

Quelles sont ces causes dont connaît la philosophie, et sans la possession desquelles le désir de savoir est trompé, toute science est vaine? Ce sont d'abord les principes qui éclairent l'origine de la pensée et en gouvernent les évolutions; les lois qui en dirigent les facultés et leurs actes; les notions suprêmes qui sont le fondement de toute connaissance; les sources de la certitude pour discerner la vérité objective des choses. Telle est la matière de la *logique*, de la *dynamilogie*, ou étude des facultés, de l'*idéologie*, ou étude des idées générales et des principes universels, de la *critériologie*, ou des moyens de séparer le vrai du faux, de l'*ontologie*, ou des notions suprêmes auxquelles doivent se rattacher, pour devenir vraiment l'objet de la science, les notions des êtres qu'on veut étudier en particulier.

C'est là ce qui constitue la partie *subjective* de la philosophie, celle qui étudie l'âme en tant que sujet de la connaissance à acquérir. Il est clair qu'on ne peut, sur quelque point que ce soit, parvenir à bien savoir que dans la mesure où l'on connaît et l'on possède les causes mêmes de la connaissance, où l'on sait rectifier et manier selon ses vraies lois l'instrument qui la produit!

Et de même que le sujet de la connaissance doit être connu et formé par les principes dont relève le pro-

(1) Sapientia est considerare causas altissimas. ARIST., *Metaph.*, I.

céde de connaître, l'objet de la connaissance a aussi ses principes et ses causes suprêmes qu'il est nécessaire de posséder. C'est ce qui constitue la partie objective de la philosophie; elle étudie, dans une triple classification à laquelle rien n'échappe, Dieu, le monde et l'homme : c'est la *théologie naturelle*, la *cosmologie* et l'*anthropologie*, laquelle, dans l'unité du composé humain, retrouve le sujet pensant, l'âme, cette fois à titre d'objet se réfléchissant sur lui-même, et à laquelle se rattache l'étude de *la morale* qui proclame les lois de la vertu. Quelque sujet qu'on étudie, le désir de le connaître ne peut être vraiment satisfait qu'autant qu'on a su le rattacher avec justesse aux notions de ces magnifiques généralités; d'où il suit que, sans la connaissance qu'en procure la philosophie, nulle science ne peut tenir debout.

« Dieu d'abord est le principe absolument suprême, d'où les choses, quelles qu'elles soient, peuvent parvenir à être parfaitement connues. Dieu, en effet, étant la cause absolument première, de qui toute chose tire l'existence, il s'en suit qu'on ne peut acquérir la connaissance parfaite ou la science des choses, quel qu'en soit le genre, si, ce qu'on vient de considérer en soi, on ne le considère ensuite dans ses relations avec sa cause première, avec Dieu. On ne connaît en effet les choses dans la perfection qu'autant qu'on les connaît par les causes d'après lesquelles elles existent (1). » Or, sans Dieu, comment expliquer les causes secondes, la nature, la distinction, la fin, non moins que l'origine et les lois des choses? Et la philosophie, qui a pour objet de rattacher à Dieu la chaîne des causés, est déjà à ce titre la première, la plus indispensable des sciences.

Après Dieu, le monde considéré dans son ensemble est aussi le grand objet à connaître dans les principes

(1) SANSEVERINO, *Philosophia christi.*, p. 156.

suprêmes, et d'où il faut partir, si l'on veut connaître les choses dont il est composé. Qu'est-ce que considérer le monde dans son ensemble? C'est rechercher les notions générales qui conviennent à toutes ces choses qui le composent et les lois générales qui les relient entre elles. Par les notions générales, on connaît la nature propre des choses et leurs caractères distinctifs; par les lois générales, on connaît leurs relations et leur enchaînement; faute de quoi les connaissances particulières seraient nécessairement incomplètes. Car rien n'est isolé dans la nature: on ne peut donc bien connaître une chose sans la considérer dans l'ensemble, et sans déterminer sa place et ses relations, sans rechercher de quelles catégories générales relèvent les notions exactes qu'on doit s'en faire; en un mot, sans la rattacher au monde, à ce premier principe de la science des choses qui est, après Dieu, l'objet de la philosophie et qui lui communique son importance et sa grandeur (1).

Enfin l'homme est, avec le monde, l'autre grand objet à connaître dans les principes de toute connaissance. Sujet de toute science qu'il se propose d'acquérir, peut-il la posséder parfaitement s'il s'ignore lui-même? Il y a relation nécessaire entre la science et le sujet qui sait; or les choses qui sont en relations nécessaires ne seront jamais parfaitement connues, si on les isole les unes des autres dans l'étude qu'on en fait. De plus l'homme, qui l'emporte en excellence sur toutes les choses du monde, possède en lui à titre éminent toutes les perfections qu'elles ont eu propre: se connaître lui-même, — et c'est là aussi le grand objet de la philosophie, — c'est donc avoir acquis encore un grand principe de connaissance dont on s'aidera puissamment pour connaître tout.

Pour bien comprendre, à travers ces abstractions, quelle

(1) V. Sanseverino, qui est ici plutôt exposé que traduit.

est la dépendance des sciences à l'égard de la philosophie et les services qui leur en reviennent, prenons au hasard deux exemples : l'un dans les sciences dites naturelles, la botanique, l'autre dans les sciences de l'esprit, l'histoire. De chaque côté, d'abord, il est clair que l'idée qu'on se sera faite de Dieu, ou livrera au hasard les investigations de l'étude, ou leur assurera un point de départ ferme et lumineux. Que les choses, les plantes dans le cas donné, aient en elles-mêmes leur origine et leur force d'évolution, sans lois constantes et sans but sagement déterminé, ou bien qu'elles relèvent d'un créateur qui les a produites en toute intelligence et bonté, qui en a réglé l'usage et assigné la fin : quelle différence pour la direction et la sécurité de la marche, pour cette confiance au succès qui est l'aile la plus puissante du génie !

Ne voit-on pas ensuite quelle lumière rejaillira sur la botanique des principes bien connus de la science générale du monde ! Qu'est-ce qu'un végétal ? quelle place a-t-il dans les êtres ? quelle en est la nature et le caractère distinctif ? quelle mesure de vie possède-t-il ? dans quelle proportion et dans quelle fin spéciale s'enchaîne-t-il aux autres êtres qui composent le monde ? d'après quel principe en déterminer les genres ? Être, nature, vie, fin, genre, et tant d'autres questions que ces mots impliquent, où trouveront-elles solution, si ce n'est dans l'étude générale du monde, où les relations réciproques des choses et le rapprochement des notions aident à mieux connaître, en les éclairant de leur mutuelle lumière ? Et l'homme, s'il est vraiment le terme de l'existence du monde, s'il a besoin, au profit de son corps, siège et serviteur de son âme, s'il a besoin des aliments et de tant d'autres secours que les plantes, avec ou sans intermédiaires, lui doivent fournir, n'est-il pas bon, n'est-il pas indispensable, de demander au préalable à la philosophie ses enseignements sur l'homme, pour avancer dans l'étude des végétaux ?



Quant à l'histoire, elle a incomparablement plus à y gagner encore. N'a-t-on pas dit en son lieu que cette science est bien plus dans les principes que dans les faits (1); ce qui n'est rien que la rattacher intimement à la philosophie? Pour peu qu'on veuille voir dans les événements autre chose que des faits qui s'assemblent ou qui se heurtent, autre chose que des âmes qui se rencontrent dans une mêlée inintelligente, fatale et sans résultats prévus, il faut connaître ce monde qui en est le théâtre, son origine, sa destination, sa durée contingente; il faut connaître l'homme, son âme immortelle et libre, ses rapports nécessaires et coordonnés avec les autres hommes et les lois qui les régissent; il faut avoir sondé, à l'aide d'une lumière certaine, les idées de liberté et d'autorité, de droit et de devoir, dont la juste conciliation fait la solidité des âmes et des groupes d'âmes qu'on appelle la famille et l'Etat; il faut surtout avoir acquis la connaissance inébranlable de cette Providence divine, qui, sans inspirer aucune contrainte à la liberté, en gouverne les oscillations, et fait servir à sa volonté douce et forte les écarts des passions en révolte non moins que l'obéissance et l'adoration.

Tout ce magnifique enseignement, seul capable d'éteindre la soif de savoir des esprits généreux, ce sont les principes premiers qui l'éclairent et la philosophie qui le déduit. Et après ce coup d'œil jeté sur le vaste et sublime domaine qui lui est proposé, et dont aucune autre science ne saurait lui contester la suzeraineté qu'à son propre préjudice, la définition de la philosophie est facile à donner et n'a plus besoin d'être éclaircie.

Nous dirons donc, avec Sanseverino, que « La philosophie est la science qui traite des principes suprêmes, ou des raisons suprêmes, soit de la connaissance, soit des

(1) Ci-dessus, chap. III, section I, art. III, § 4.

choses qui peuvent être connues par la raison humaine (1). » Par ces mots : la science qui traite des *principes suprêmes de la connaissance*, on veut dire que la philosophie étudie les *lois* d'après lesquelles l'esprit humain exerce ses opérations cognitives, les *facultés* par lesquelles il les exerce, la *valeur* qu'on doit attribuer à chacune en particulier pour nous manifester l'existence objective des choses, et enfin les *notions générales* qui servent de fondement à toutes les autres sciences. Ces expressions : des *principes suprêmes des choses*, signifient que la philosophie s'occupe de certains objets suprêmes, auxquels se rapportent les objets des autres sciences et dont la nature est telle que, sans les connaître, on ne peut acquérir la connaissance parfaite d'aucune chose ; et ces objets, on l'a dit, sont Dieu, le monde considéré en général et l'homme (2).

De cette définition vont se déduire d'elles-mêmes les considérations annoncées sur la grandeur, la nécessité et les avantages de la philosophie. Mais une observation pratique sur ce désir de connaître les dernières raisons des choses, qui donne à l'esprit humain tant d'élévation et de vigueur, paraît auparavant opportune. La raison est toujours sujette à l'entraînement, d'où vient l'abus ; et les meilleures choses cessent d'être bonnes quand les règles de la prudence sont méconnues.

Le désir de savoir a donc son milieu, le milieu de la sagesse, toujours si difficile à reconnaître. C'est le propre des grands esprits d'en avoir le discernement et de le garder avec respect. Nul ne porte sur la vérité des regards plus passionnés et plus profonds ; mais, dédaigneux de la science hasardée qui excite la vanité sans servir à la vertu, ils s'arrêtent là où le terrain solide échappe

(1) *Loc. cit.*, p. 160.

(2) *Ibid.*, p. 3.

et où le subtil et l'ingénieux vont remplacer le certain utile. Surtout, modestes autant que forts, et d'autant plus convaincus de leurs bornes qu'ils ont mieux pénétré l'infini de Dieu, ils ne sont nullement « étonnés que ce Premier Être se réserve, et dans sa nature et dans sa conduite, des secrets qu'il ne veuille pas nous communiquer, les choses qui le regardent ; et ils se déclarent contents qu'il nous communique ceux qui nous sont nécessaires et qui intéressent notre conduite (1). » Ils s'arrêtent donc devant le voile qui ne doit tomber qu'au ciel, et aux premières limites de cette photosphère de la vérité qui éblouit et hallucine d'abord, puis aveugle, les regards indiscrets.

« Les choses sont ce que Dieu veut qu'elles soient », a dit Bossuet : c'est la parole d'un grand cœur en adoration devant la puissance et la sagesse souveraines, et lui faisant le noble sacrifice des inquiétudes de sa raison. En se soumettant ainsi, comme c'est le devoir des courtes vues de l'homme en face de la vérité infinie, elle s'apaise en se glorifiant. « De ces deux choses, continue Bossuet, données à notre esprit, juger et suspendre le jugement, il est également bon de pratiquer la première où l'esprit voit clair, sans préjudice de la suspension dont il doit commencer d'user où la lumière lui manque (2). »

Et il ajoute ces paroles qui sont bien faites pour rendre humbles comme lui les esprits qui ont plus que lui raison de l'être : « Je ne sais si nous pouvons croire qu'il y ait au monde quelque vérité dont nous ayons une si parfaite compréhension que nous la pénétrions dans toutes ses suites, sans y trouver aucun embarras que nous ne puissions démêler... Que s'il y a quelque chose où nous soyons obligés de demeurer court, ne détruisons pas pour cela ce

(1) Bossuet, *Traité du libre arbitre*, chap. IV, *passim*.

(2) *Ibid.*

que nous aurons clairement connu ; et, sous prétexte que nous ne connaissons pas tout, ne croyons pas pour cela que nous ne connaissions rien : autrement nous serions ingrats envers Celui qui nous éclaire (1). »

Laisser éteindre la dispute dans une adoration silencieuse et confiante, et fermer sur les pieds du crucifix les lèvres qui allaient s'ouvrir pour d'inutiles questions, n'est-ce pas la meilleure manière d'en trouver la réponse ?

## § II. — *Grandeurs de la philosophie.*

La grandeur d'une science se déduit, dit saint Thomas (2), de la valeur de son objet et de la certitude qu'elle procure. De la valeur de son objet : attendu que la science assimile l'esprit à ce qu'il parvient à savoir (3), d'où il

(1) Ces simples et décisives paroles viennent à propos de la conciliation entre la volonté de Dieu et la liberté de l'homme. C'est là aussi que se trouve cette comparaison qui peut et doit si souvent s'appliquer dans les disputes de l'école : « Il ne faut jamais abandonner les vérités une fois connues, quelque difficulté qui survienne quand on veut les concilier ; mais il faut, au contraire, tenir toujours fortement comme les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu, par où l'enchaînement se continue. »

Il sera bon de rapprocher de ce beau et salutaire langage de Bossuet celui d'un grand écrivain catholique qui a su l'admirer dignement et qui l'a toujours respecté, même dans les questions délicates où il ne pouvait penser comme lui : « Dieu, dit J. de Maistre, meut les anges, les hommes, les animaux, la matière brute, tous les êtres enfin ; mais chacun suivant sa nature ; et l'homme ayant été créé libre, il est mû librement. » *Soirées, Entretien V.*

(2) 1<sup>re</sup> Quæst. 1, art. v.

(3) *Ibid.*, quæst. XIV, art. II, ad 2<sup>um</sup>. — On a peine à en croire ses yeux quand on lit dans le dernier livre d'un renégat, dont le cynisme calme est plus odieux que les dernières violences, ces lignes prodigieuses de fatuité, de mensonge, et terminées par un affreux blasphème : « Les meilleurs écrivains du xvii<sup>e</sup> siècle savaient peu de chose et ne peuvent presque rien nous apprendre. Les sciences historiques étaient à l'état naissant ; les grandes sciences de la nature n'existaient que dans la tête de quelques rares génies. Un écolier de notre temps, avec son manuel, en sait plus que Bossuet sur une foule de points de PREMIÈRE IMPORTANCE. Cette nouvelle éducation fera des générations moins lettrées, mais en somme PLUS ÉCLAIRÉES que celles qui doivent leurs habitudes d'esprit aux huma-

suit qu'il se trouve éclairé et agrandi en raison de ce que l'objet de la science est lui-même lumineux et supérieur ; — de la certitude que la science procure : autrement il n'y a pas de science, mais plutôt *opinion* (1), et c'est d'une pâture vaine que l'esprit s'est encombré sans se nourrir.

Mais le grand docteur fait, d'après Aristote, une grave réserve sur laquelle on ne saurait, en nos temps où la fausse science est en si grand honneur, passer légèrement. Avec ces deux oracles de la sagesse des siècles, le premier exprimant aussi celle d'en haut, répétons donc aux esprits qui s'enorgueillissent de ces mille et mille notions, si rarement certaines et le plus souvent hypothétiques, qu'on entasse dans les programmes officiels sur les choses éphémères de la matière et du temps, répétons-leur que « la connaissance, même moins claire, des choses plus importantes et plus sublimes doit passer avant la connaissance, fût-elle plus certaine, des choses de l'ordre inférieur (2) ». Ainsi, continue Aristote, donnant à des chrétiens une leçon

nités..... Dans de telles conditions, la superstition pourra disposer encore de très grandes forces ; mais elle ne sera plus qu'une gêne sociale. Le fanatisme, qui a pu, il y a trois cents ans, décapiter un grand pays comme l'Espagne, est un Typhon vaincu, désormais, impuissant pour le mal. » (M. RENAN, *Nouvelles études d'histoire religieuse* ; mai 1884.) Est-on sincère à tenir ce langage, quand on a un peu de culture d'esprit ? Comparer à Bossuet, élever même au-dessus de lui, un bachelier bourré des notions indigestes et stériles de nos programmes ! Si ces épouvantables assertions permettaient de rire, on se rappellerait volontiers cet artiste qui faisait bruit au théâtre, à Vienne, pendant le congrès de 1815, et qui disait en voyant passer Metternich et d'autres ambassadeurs : « Aucun ne joue de la flûte comme moi ! »

(1) 2<sup>o</sup> 2<sup>o</sup>, quæst. I, art. IV.

(2) 1<sup>o</sup> 2<sup>o</sup> quæst. LXVI, art. V. — Rapprochons de cet enseignement les belles paroles d'un savant chrétien de nos jours : « Les notions les plus précieuses que recèle l'intelligence humaine sont au fond de la scène et dans un demi-jour. C'est autour de ces idées confuses, dont la liaison nous échappe, que tournent les idées claires pour s'étendre, se développer et s'élever. Si nous étions coupés de cette arrière-scène, les sciences exactes elles-mêmes y perdraient cette grandeur qu'elles tirent de leurs rapports secrets avec d'autres vérités infinies que nous soupçonnons. » M. PASTEUR, *Discours de réception à l'Académie française*, avril 1882.

qui devrait les instruire en les humiliant, « comme il n'appartient qu'à Dieu de se connaître lui-même parfaitement, la moindre connaissance que la philosophie peut nous donner de Lui doit être, de préférence à tout autre, l'objet de notre estime et de nos études ». Ne pourrait-on pas répéter ici le mot de Bossuet : « Aristote a parlé divinement (1) » ?

Or connaître Dieu, et le connaître avec la certitude la plus parfaite qui convienne à la raison, tel est, ainsi qu'on vient de l'exposer, le premier objet de la philosophie. On pourrait presque dire qu'il en est l'objet unique, en ce sens que les principes sur lesquels reposent l'existence du monde et de l'homme et les lois de la connaissance, tout ce que la philosophie prend pour terme de ses magnifiques explorations, tout est étudié principalement dans la lumière et la dépendance de Dieu. Et assurément c'est là ce qui réalise essentiellement, sinon exclusivement, la grandeur de la science. En dehors de Dieu, et des principes qui émanent de lui comme du soleil ses reflets, qu'est ce qu'il vaut la peine d'assimiler, par la connaissance, à l'esprit humain ? Est-ce pour l'âme être fille et héritière de la lumière, que de se tenir contente dans cette région infime des phénomènes, ombres fugitives de la vérité immuable ? Est-ce même assez de s'arrêter aux causes secondes, comme des enfants qui battent des mains devant un automate, sans nul souci du moteur qui, de l'arrière-scène, lui communique son action ? N'est-ce pas absolument découronner le génie que de l'obliger, aigle captif et oublieux du soleil, à ramper derrière la barrière des expériences scientifiques, en lui interdisant le seuil des lois suprêmes, domaine royal de Dieu, dont il permet que la vraie philosophie fasse à l'homme les honneurs ?

Bien plus donc que Joubert, puisque depuis son temps le culte idolâtrique de la science de la matière a fait de

(1) *Traité de la connaissance de Dieu*, etc., chap. I, § 17.

redoutables progrès, il faut que chacun de nous, sous l'impression d'une même généreuse pitié pour un tel engouement des esprits, fasse écho à ces [rudes, mais justes paroles : « Je suis las de ces livres où il n'est jamais question que de la matière. On dirait que les sciences ne sont étudiées et traitées que par des exploiters de mines, des maçons, des charpentiers, des tisscrands, des arpenteurs ou des banquiers. Je ne sais si cette manière de s'instruire et d'instruire les autres est favorable à la prospérité des arts, mais à coup sûr elle est funeste à l'élévation de l'esprit(1). »

En s'occupant de Dieu, la philosophie se propose un triple objet et s'assure trois privilèges, à notre double point de vue de la valcur et de la certitude de cet objet : Atteindre en Dieu, cause suprême, le dernier sommet des choses ; se mettre en état de défendre le culte de Dieu ; exciter dans l'âme, que l'étude sincère et profonde de Dieu,

(1) *Pensées*, tit. XVIII, xcr. — Un prêtre de la savante congrégation de Saint-Sulpice, qui avait été d'abord docteur-médecin distingué, M. Léon Hubert, dans le compte-rendu du beau livre de M. l'abbé Riche, de la même congrégation, *les Merveilles du cœur*, a écrit ces paroles qui viennent bien à notre sujet et que sa double compétence recommande à notre attention : « Notre siècle, dit-il, est ardent aux recherches scientifiques, et admirateur passionné de l'expérimentation. Jamais, dans les époques antérieures, on ne vit autant d'hommes livrés à ces sortes d'études ; jamais on ne vit « les conquêtes scientifiques » exaltées comme elles le sont de nos jours. Cette admiration est justifiée, dans une large mesure, par les découvertes qui ne cessent de se multiplier dans les diverses branches de la science ; mais on croirait que certains savants en ont été frappés d'une sorte de vertige. On les voit peser, mesurer, discuter les faits, sans s'élever jamais jusqu'à leur cause première. Nous ne voulons pas parler des lois scientifiques autour desquelles se groupent les phénomènes de la nature, car tout homme instruit s'élève immédiatement du phénomène à sa cause prochaine, c'est-à-dire à sa loi. Mais cela ne suffit pas, nous n'admettons pas qu'un savant s'en tienne là et qu'il dise : Je touche aux limites de mon domaine, je suis uniquement homme d'observation. Non, vous n'avez pas le droit d'être uniquement homme d'observation. Vous êtes avant tout homme dans le sens complet du mot ; et, comme être raisonnable, il vous faut, en présence des faits et des lois scientifiques, raisonner *jusqu'au bout*, franchir votre barrière arbitraire, arriver à Dieu, et payer à Celui qui a si bien fait toutes choses un juste tribut de louanges et d'adoration. »

beauté infinie, ne peut manquer d'enflammer, le désir de le connaître en lui-même et de voir tomber enfin le voile de la foi, qu'en attendant elle soulève en quelque sorte par ses ardeurs avec une impatience respectueuse et docile.

I. — « La philosophie, a dit Bossuet, consiste surtout à rappeler l'esprit à lui-même, pour l'élever de là par une marche assurée jusqu'à Dieu... Car la philosophie vraie, et la plus facile à acquérir, est bien celle qui appuie l'homme sur l'expérience de lui-même pour le tourner vers son auteur (1)... Que l'homme se tienne le plus possible présent à lui-même, il aura Dieu aussi très présent à ses yeux en toutes choses, puisque sans Dieu rien n'existe, ni mouvement, ni esprit, ni vie, ni raison, selon la sentence éminemment philosophique de l'Apôtre prêchant à Athènes, c'est-à-dire sur les sommets eux-mêmes de la philosophie : « Il « n'est pas loin de chacun de nous, car c'est en Lui que « nous avons vie, mouvement et existence (2) » ; et encore : « Puisque c'est Lui qui donne à tous la vie, le souffle, et « tout (3). » ;

C'est donc en invitant, en exerçant l'homme à s'étudier lui-même que la philosophie l'élève à la connaissance

(1) Nous trouvons ce principe exprimé avec une grâce naïve dans un poème sur *la Vie de saint François de Sales*, sans nom d'auteur (Paris : Vitré, 1670) où il est dit que :

.....Le Saint

Aux attraita de l'estude atacha son esprit ;  
Joignit l'amour céleste avecque la science,  
F'it de l'un et de l'autre une étroite alliance,  
Et judgen le sçavant d'ignorance hébété  
Qui n'a point dans le ciel son regard arrêté. »

(2) Art. xvii, 27, 28.

(3) *Ibid.*, 23. — Cùm autem intelligeremus, eò philosophiam maximè contineri, ut, animum primum ad se revocatum, hinc, quasi firmato gradu, ad Deum erigeret, ab eo initio exorsi sumus. Cum enim vere esse philosophiam, maximeque parabilem, qua scilicet homo ipse..., ipsa sui experientia nixus, ad Auctorem suum se deinde converteret.... Id omniino egimus, ut, cum homo sibi sit



de Dieu. Longtemps avant Bossuet, qui s'est inspiré de lui, saint Anselme avait admirablement mis en lumière cette preuve que l'étude de l'âme fournit au profit de l'existence de Dieu : « Il est certain, dit-il, que ce qui peut le mieux nous élever jusqu'à la connaissance de Dieu, c'est la vue de l'être créé qui lui ressemble le plus ; de sorte que l'âme raisonnable qui, d'un côté, parmi les créatures, peut seule s'élever jusqu'à chercher Dieu, est aussi, d'un autre côté, l'objet même dans lequel elle peut trouver les traces de Celui qu'elle cherche (1) ».... On peut donc dire de l'âme, avec une parfaite vérité, qu'elle est pour elle-même *un miroir où elle voit l'image de Celui qu'elle ne peut encore contempler face à face* (2).

La raison donc, prenant pour point de départ l'existence, la vie, le mouvement qu'elle remarque dans l'homme et, tout autour de l'homme dans le monde dont l'homme est un abrégé, la raison remonte jusqu'à Dieu. Tous les arts, toutes les sciences, ont pour mission, s'ils savent le comprendre, de lui rendre facile ces ascensions glorieuses et salutaires ; mais la philosophie dépasse tout par l'ampleur et la sublimité de sa sphère d'évolution. C'est elle surtout qui fait avancer la raison dans la connaissance de Dieu, en lui découvrant en lui, non seulement la cause éminente et l'exemplaire parfait de tout ce qui frappe et ravit les sens, mais le centre de cette lumière communiquée, la source intarissable où s'alimentent les eaux si pures de l'intelligence, la substance infinie et vivante de la perfection, le principe de tous les prin-

præsentissimus, tutum sibi in omnibus præsentissimum contempletur Deum, sine quo nec motus, nec spiritus, nec vita, nec ratio coustet ; juxta illam sententiam maxime philosophicam Apostoli Athenis, hoc est, in ipsa philosophiæ arce, disputantis : *Non longe est ab unoquoque nostrum ; in Ipso enim et vivimus, et movemur, et sumus ; et iterum : Cum Ipse dat omnibus vitam, et inspirationem, et omnia.* DE INSTIT. DELPH., VII.

(1) *Monol.* xv.

(2) *Ibid.* lxvii.

cipes, à l'aide duquel nous pensons et nous raisonnons.

De connaître à aimer la conséquence est aussi douce que nécessaire. Créés pour Dieu, pour l'atteindre et le posséder, non pas seulement pour le contempler, c'est la connaissance qui excite la volonté et donne au cœur des ailes pour parvenir jusqu'à lui. « Nous atteignons Dieu, dit saint Augustin, lorsque, à l'aide des merveilleux procédés de notre intelligence, sans jamais devenir ce qu'il est, nous allons au plus près de lui (1). » Et ailleurs : « Nous parvenons à la divine béatitude, en nous élevant, par la connaissance, à ce qui est éternel.... Cela seul en effet est excellent qui est éternel; et nous ne pouvons y atteindre que par ce qui en nous aussi est excellent, la raison qui agit elle-même par la connaissance (2). »

Ainsi en raison de sa connaissance de Dieu, l'homme avance à l'aimer, pour peu qu'il joigne, dans cette étude, comme on le dira plus loin, à la droiture de l'esprit la pureté du cœur. Il se trouve donc que la philosophie — et c'est le titre qui achève ses grandeurs, — en élevant l'intelligence de cime en cime jusqu'à Dieu, travaille à soumettre le cœur à l'empire de la vertu qui est la condition exigée pour atteindre et posséder Dieu par l'amour.

Il serait bon d'appuyer ces affirmations de l'autorité des témoignages, et rien ne serait plus facile que de les trouver. Bornons-nous à deux, que nous prenons à dessein

(1) *Deum consequimur, non cum hoc omnino efficimur, quod est Ipse, sed Ei proximi, Eumque mirificè et intelligibili modo contingentes. De morib. Eccl., I, XI.*

(2) *Quid est aliud beate vivere, nisi aliquid æternum cognoscendo habere?..... Omnium enim præstantissimum est quod æternum; et propterea id habere non possumus, nisi eâ re, quâ præstantiores sumus, id est, mente: quidquid autem mente habetur, cognoscendo habetur. Lib. Qq. LXXXIII. quæst. xxxv. — Képler semble s'être inspiré du grand docteur quand il a poussé ce cri sublime: « Père du monde, la créature que tu as daigné élever à la hauteur de ta gloire est comme le roi d'un vaste empire; elle est presque semblable à un Dieu, puisqu'elle sait comprendre ta pensée. » *Mysterium cosmographicum*, cité par Fernand Papillon: *Histoire de la philosophie moderne*, 1<sup>er</sup> vol., p. 16.*

dans les sciences dont on est si fier, et en dehors de ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui « les cléricaux » : L'un est protestant, l'autre déiste.

Isaac Barrow, le maître de Newton, a décrit en accents vraiment inspirés cet élan d'une âme généreuse qui, reconnaissant, dans l'étude approfondie des choses créées, les traces du Créateur, le salue, le proclame et aspire à parvenir plus haut encore et jusqu'à lui. Les mathématiciens prennent rarement la lyre ; on pardonnera donc ici la louange peut-être un peu excessive, et surtout partielle, que l'auteur donne en commençant à la science des nombres et des figures :

..... Pictoribus atque poetis  
Quid libet audendi semper fuit æquâ potestas.

« Mais vous, Seigneur, s'écrie notre savant, quel géomètre vous êtes ! Cette science ne souffre point de limites, et même le génie humain y trouve à l'infini place à la découverte de nouveaux théorèmes. Mais vous, d'une simple intuition, vous voyez tout, sans nul besoin d'enchaîner les conséquences, sans nul ennui de démontrer. Dans les autres études, que peut notre intelligence ? presque rien. Pareille à l'imagination des êtres sans raison, on dirait qu'elle ne fait que rêver des formes incertaines ; et sur ces objets autant d'hommes autant d'opinions. Dans notre science, au contraire, tous s'entendent ; l'esprit humain sent qu'il peut quelque chose, même quelque chose de grand et de si merveilleux, que rien n'est plus admirable aussi l'étude, qui sur d'autres objets est presque sottise, est ici féconde, active, heureuse (1).

« C'est donc cette étude, Seigneur, qui me donne la joie de vous aimer, de vous regarder d'en bas, et de désirer

(1) Il est clair que ces louanges, si extrêmes qu'elles soient en tant qu'elles ont les sciences exactes pour objet, conviennent pleinement à la philosophie comme science des principes.

à force de soupirs le jour où, d'un esprit purifié et d'un œil limpide, il me sera donné de contempler et de connaître, non seulement toutes ces vérités sans déployer les laborieux et successifs efforts de l'esprit, mais d'infiniment plus nombreuses et plus grandes, communiquées par votre bonté, par vos très immenses et très saintes largesses (1). »

On comprend que sous un tel maître Newton soit devenu le savant profondément religieux dont tout le monde connaît les convictions fermes ; qu'il ait su lire avec tant de clarté, et proclamer avec tant de magnificence, la signature de Dieu sous les grandes lois de la nature et du ciel.

Le second témoignage est tout rapproché de nous ; c'est M. Fernand Papillon, mort à trente ans, victime des longues veilles et des travaux ardents qu'il avait consacrés à la science (2). Étranger d'ailleurs à toute confession religieuse, il a su du moins s'élever, par les moyens qu'il va décrire, de la création jusqu'à Dieu, et jusqu'à Dieu non seulement entrevu par l'esprit, mais aimé et servi par la piété naturelle :

(1) Tu autem, Domine, quantus es Geometra ! Cùm enim hæc scientia nullos terminos habeat ; cùm in sempiternum novorum theorematum inventioni locus relinquatur, etiam penes humanum ingenium, Tu, uno hæc omnia intuitu perspecta habes, absque catena consequentiarum, absque tædio demonstrationum. Ad cætera pene nihil facere potest intellectus noster ; et, tanquam brutarum phantasia, videtur non nisi incerta quædam somniare ; unde in iis quot sunt homines, tot existunt fere sententiæ. In his conspiratur ab omnibus in his humanum ingenium se posse aliquid, imo ingens aliquid et mirificum visum est, ut nihil magis mirum ; quod enim in ceteris pene ineptum, in hoc efficax, sedulum, prosperum, etc.

Te igitur, vel ex hac re, amare gaudeo, Te suspicere, atque illum diem desiderare. suspiriis fortibus, in quo, purgata mente et claro oculo, non solum hæc omnia, absque hac successivâ et laboriosâ imaginandi curâ, verum multo plura et majora, ex tua Bonitate et immensissima sanctissimaque Benignitate, conspicerere et scire concedetur. Is. BARROWII verba *Apollonio suo* præfixa.

(2) Son grand ouvrage, *l'Histoire de la philosophie contemporaine*, a été édité par M. Ch. Lévêque.

« Le penseur, dit-il, qui cherche librement la vérité, se déplace d'une façon continue dans son aspiration vers l'esprit et l'idéal. Il abandonne les régions phénoménales et concrètes pour s'élever à celles de l'absolu et de l'éternel. Plus il s'éloigne des premières, plus se modifie la perspective sous laquelle il les considérait. Il finit par n'y plus voir que des spectres sans consistance et de trompeurs fantômes; et, au fur et à mesure qu'il s'approche de l'éternel et de l'absolu, il en saisit mieux la réalité, il en acquiert un sentiment plus vif et une conception plus nette. Il estime le chemin qu'il a parcouru, et le mérite de ses propres méditations, au degré de la clarté sereine avec laquelle il entrevoit le premier Principe des choses, et de l'humble piété avec laquelle il s'incline devant la mystérieuse puissance qui a tout établi (1). »

Ce sont les génies qui font le plus d'honneur à l'humanité dont on pourrait ici, et en très grand nombre, citer les témoignages. Il y a cependant dans ce concert des notes discordantes : faut-il s'en étonner ? Peut-on s'expliquer que des hommes d'esprit aient été assez aveugles pour omettre Dieu dans leurs recherches scientifiques, assez ingrats pour travailler de parti pris à se passer de Dieu, assez pervers pour proclamer que, ne l'ayant pas trouvé au fond des choses, Dieu n'existe pas ? Il est

(1) *La Nature et la vie*. Préface. — On nous saura gré de rapprocher de ces témoignages celui qu'a rendu à l'idée de Dieu, « forme de l'infini », un des plus grands savants contemporains, M. Pasteur : « Celui qui proclame l'existence de l'infini, dit-il, et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions ; car la notion de l'infini a ce double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible. Quand cette notion s'empare de l'entendement, il n'y a qu'à se prosterner. Encore, à ce moment de poignantes angoisses, il faut demander grâce à sa raison : tous les ressorts de la vie intellectuelle menacent de se détendre. On se sent près d'être saisi par la sublime folie de Pascal. » *Discours de réception à l'Académie française*, 27 avril 1882.

triste, mais il est nécessaire, de répondre à cette question.

Pour quiconque veut réfléchir avec droiture, l'existence de Dieu et sa Providence s'imposent avec autant de rigueur que de suavité : elles s'imposent à la suite de la plus légère de ces émotions d'étonnement, d'admiration, de reconnaissance et d'adoration, que l'observation de soi-même et du monde éveille, toujours aussi fraîches et toujours plus ravissantes, dans l'âme simple et recueillie : « La connaissance de vous-même, Seigneur, dit le Psalmiste, s'est faite merveilleusement de la connaissance que j'ai acquise de moi (1). » Et saint Paul, en assurant que « l'invisible de Dieu se révèle par l'intelligence qu'en donnent les choses créées (2) », nous rappelle une vérité d'expérience, qui devient absolument incontestable quand le sceau de la parole révélée a confirmé ainsi le témoignage du genre humain. Tel est, on l'a dit avec Bossuet en commençant, le point de départ des recherches philosophiques.

Ne pas voir Dieu dans l'homme et dans le monde ! Mais comment expliquer ce mouvement des choses quelles qu'elles soient, des âmes par la pensée, des corps par la vie du dedans ou l'impulsion du dehors, comment expliquer ce mouvement sans un premier moteur immobile (3) ? Où trouver le secret de ce magnifique spectacle

(1) *Mirabilis facta est scientia tua (Domine), ex me. Ps. cxxxviii, 6.*

(2) *Invisibilia Dei, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur. Rom., I.*

(3) « Aussitôt que l'homme arrive à la conscience de soi, il acquiert en même temps la notion d'une personnalité plus haute, d'une puissance supérieure sans laquelle il sent que ni lui, ni aucune chose de ce monde, n'auraient ni vie, ni réalité. Nous sommes ainsi faits que, dès que nous nous éveillons, nous sentons de tous côtés la dépendance où nous sommes de quelque chose qui n'est pas nous-mêmes ; et, d'une manière ou d'une autre, toutes les nations se joignent aux paroles du Psalmiste : *Ipse fecit nos, et non ipsi nos*. C'est le sens de la divinité, *sensus numinis*, comme on a très bien dit... ; une perception immédiate..., une intuition aussi irrésistible que les impressions de nos sens. » MAX MULLER, *la Science du langage*, 3<sup>e</sup> vol., X<sup>e</sup> leçon, p. 174.

des causes, enchainées entre elles et dépendantes les unes des autres, si ce n'est dans une cause première, indépendante et éternelle, qui les a toutes mises en mouvement ? Et la hiérarchie des êtres, cette échelle croissante de grandeur, de grâce, de perfection, qui frappe les yeux les moins attentifs, ne rend-elle pas palpable l'existence d'un Être absolu, infini, d'où leur vient, quelle qu'en soit la mesure, leur participation à la vie ? Toute chose naît, progresse, décroît, meurt : elle a donc son point de départ, son attache, sa raison d'être dans Celui qui est nécessaire et éternel. Même dans les êtres privés de connaissance, il y a une action ordonnée et régulière : comment expliquer cette constance inflexible et harmonieuse sans le gouvernement d'une volonté souverainement sage et puissante qui les dirige à leur fin (1) ?

Ainsi parle la philosophie, interprétée ici par le plus éminent de ses organes, saint Thomas ; et elle remplit par là la plus glorieuse mission qui puisse incomber à l'éducation intellectuelle de l'homme. Aucun esprit droit ne saurait méconnaître ce simple, mais si beau langage. Aussi saint Paul, au même lieu, affirme-t-il que ceux qui refusent de l'entendre sont absolument inexcusables. Ils ont perdu par leur faute, peut-être abjuré par malice, cette droiture, cette pureté du cœur qui est nécessaire et qui suffit pour que tout ce qui se voit devienne le miroir de Dieu (2).

Car ici est le mot de l'énigme. C'est le cœur qui a reçu du Maître la fonction de voir Dieu ; mais il y faut deux conditions. La pureté d'abord : « Bienheureux ceux qui ont « le cœur pur, car ils verront Dieu (3) ! » L'œil voit-il

(1) S. TH. 1<sup>o</sup> quæst. II, art. 2, 3.

(2) Si rectum esset cor tuum, tunc omnis creatura speculum vitæ, et liber sanctæ doctrinæ esset. Non est creatura tam parva et vilis, quæ Dei bonitatem non repræsentet. Si tu esses intus bonus et purus, tunc omnia sine impedimento videres et benè caperes. Cor purum penetrat cælum. II *Imit.*, IV.

(3) MATTH., V.

quand il est trouble et plein d'humeurs malignes? la vie de Dieu peut-elle être pénétrée par un cœur étranger et même antipathique à cette vie essentiellement pure de Dieu (1)?

En second lieu, l'humilité : « Tous ceux, dit saint Augustin, qui ont méconnu la vérité divine ont manqué d'humilité. La première condition pour l'atteindre, c'est l'humilité; la seconde, c'est l'humilité; la troisième, c'est l'humilité. Interrogez-moi encore, je vous ferai toujours la même réponse (2). » Et si l'on veut savoir la cause de cette condition rigoureuse de l'humilité, c'est que, pour s'élever vers Dieu, il faut être porté par Lui jusqu'à Lui, et qu'il ne peut que laisser dans leur incurable impuissance les malheureux qui prétendent en sortir sans sa secourable main.

La suffisance est donc l'explication, comme souvent la preuve, de l'impiété. Les esprits vraiment créateurs déduisent en quelque sorte la foi de l'humilité que leur inspirent leurs travaux, en raison directe de leur profondeur. On connaît le mot de Pascal : « Ce qui me distingue d'un sot, c'est que je sais mon ignorance. » On connaît moins la parole non moins humble et plus expressive de Newton. On le félicitait un jour de ses admirables ouvrages : « Je ne sais, répondit-il, ce que le monde pensera de mes travaux; mais pour moi il me semble que je n'ai été autre chose qu'un enfant jouant sur le bord de la mer, et trouvant, tantôt un caillou un peu plus poli, tantôt une coquille un peu plus agréablement variée, tandis que le grand océan de la vérité s'étendait inexploré devant moi (3). »

(1) *Mundus me non videt. JOAN., XIV., 19.*

(2) *Ecce est conditio, prima humilitas, secunda humilitas, tertia humilitas; et, si amplius me interrogares, semper eodem modo responderem. EP. CXVIII ad Discor., 3.*

(3) « Ainsi celui qu'on regarde avec raison comme le plus grand des génies scientifiques se compare à un enfant; ses magnifiques



Du reste, la chaîne qui unit l'un à l'autre, ou ces deux vices, la suffisance et l'impiété, ou ces deux vertus, l'humilité et la foi, n'est pas difficile à saisir. L'illustre chimiste Dumas va la mettre en quelque sorte entre nos mains. « Les gens, dit-il, qui ne font qu'exploiter les découvertes des autres, et qui n'en ont point fait eux-mêmes, s'en exagèrent beaucoup l'importance, parce qu'ils ne se sont pas heurtés aux mystères qui arrêtent les vrais savants : *de là leur irrégion* et LEUR FATUITÉ ! Il en est tout autrement de ceux qui ont fait des découvertes eux-mêmes. Ils savent par expérience combien le champ en est restreint, et ils se trouvent à chaque pas arrêtés par l'incompréhensible : *de là leur religion* et LEUR MODESTIE ! L'incrédulité des premiers n'est que trop facile à expliquer : ils n'ont pas même entrevu la borne de leur faible esprit, bien loin d'avoir reculé d'une ligne celle de la science ; mais la foi et le respect des mystères est facile aux seconds. Plus ils ont fait faire de progrès à la science, plus ils demeurent confondus devant l'infini. Ils reconnaissent, par leurs propres découvertes, le peu qu'ils *savent* et le peu qu'ils *sont* (1). »

Notre choix est fait d'avance : nous adhérons de volonté et de raison, de pratique et de théorie, à ces hautes et sages leçons que Bossuet donnait aux philosophes de son temps : « Philosophes de nos jours, de quelque rang que vous soyez, ou observateurs des astres, ou contemplateurs de la nature inférieure, ou occupés des sciences

découvertes, objet de l'admiration du monde entier, ne sont pour lui que des grains de sable, comparées à l'immensité des choses qu'il ignore. Quelle leçon pour notre orgueil ! et quelles devront être nos pensées, à nous qui, marchant de loin sur ses traces, nous est. nous heureux quand, à force d'étude, nous avons pu le suivre dans ses hautes conceptions. » M. VALSON, *Vie d'Aug. Cauchy*. — Introduction.

(1) Ces paroles sont le résumé d'une conversation du cardinal de Bonnechose avec M. Dumas. La citation est empruntée au mandement de Mgr Besson, évêque de Nîmes, en date du 25 mai 1884.

de l'esprit ! je ne veux pas dire que vous n'avez de dignes objets de vos pensées ; car, de vérité en vérité, vous pouvez aller jusqu'à Dieu, qui est la Vérité des vérités, la source de la vérité, la Vérité même, où subsistent les vérités que vous appelez éternelles, les vérités immuables et invariables, qui ne peuvent pas ne pas être vérités, et que tous ceux qui ouvrent les yeux voient en eux-mêmes et néanmoins au-dessus d'eux-mêmes, puisqu'elles règlent leurs raisonnements comme ceux des autres, et président aux connaissances de tout ce qui voit et entend, soit hommes, soit anges. C'est cette vérité que vous devez chercher dans vos sciences. Cultivez donc ces sciences, mais ne vous y laissez pas absorber. Ne présumez pas, et ne croyez pas être en quelque chose plus que les autres, parce que vous savez les propriétés et les raisons des grandeurs et des petitesse : vaine pâture des esprits curieux et faibles, qui après tout ne mène à rien qui existe, et qui n'a rien de solide qu'autant que, par amour de la vérité et l'habitude de la connaître dans des objets certains, elle fait chercher la véritable et utile certitude en Dieu seul (1). »

Assurément la philosophie est par elle-même impuissante à communiquer à l'âme ces deux vertus qui donnent l'essor à son élan vers Dieu. Mais, en formant la raison, avec tant de sûreté et de puissance, à le voir, à le chercher, à l'atteindre, elle la met en demeure, ou de le trouver à force d'humilité, et de se reposer en Lui, d'un œil et d'un cœur purs, sur les sommets sereins et radieux de toutes choses et de toutes sciences, ou de s'exposer, par l'orgueil et l'esclavage des sens, à un état d'aveuglement et d'endurcissement par où se manifeste la plus terrible malédiction de la colère qui ne veut plus pardonner (2).

(1) *Élev. sur les mystères. XVII<sup>e</sup> semaine, III<sup>e</sup> élev.*

(2) Un écrivain de valeur, qui est en même temps un grand chrétien, a résumé en quelques lignes émues et magnifiques cette tâche

II. — Après cette mission d'élever l'esprit jusqu'à Dieu, la plus salutaire et la plus glorieuse que la science soit susceptible de recevoir, la philosophie est encore chargée, — et ce n'est pas un moindre honneur, — d'établir les droits de créance et d'autorité de la religion véritable et de la défendre contre ses détracteurs.

Si l'on considère la foi du côté de Dieu qui en est le principe et la source, comme il en est l'objet direct, la philosophie est hors de cause : non seulement Dieu, sans ce secours, la répand et la conserve ; mais il a voulu l'établir d'abord par la faiblesse même et la simplicité de la prédication des apôtres, dénuée de philosophie, afin, dit saint Thomas, que la conversion du monde fût exclusivement attribuée à la vertu divine (1). Et saint Paul, dont les Épîtres, les discours surtout, attestent qu'il en avait un riche fonds, est le premier à en éviter le moindre étalage, et à se réfugier dans les humiliations de l'esprit, pour y trouver l'efficacité de son ministère aussi bien que la garantie de ses propres mérites (2).

de la philosophie et l'inexcusable orgueil, la criminelle démente, des esprits qui repoussent de si rigoureuses démonstrations. « Il y a six mille ans, dit-il, que les astres luisent, que les eaux tombent, que les fleurs renaissent. Il y a six mille ans que la poésie a commencé par le premier cri d'admiration du premier homme jetant son premier regard sur la beauté et l'ordre de la nature. Il y a six mille ans que la philosophie a commencé par cette irrésistible affirmation : RIEN N'EST SANS CAUSE ! Et depuis six mille ans il a passé sur la terre, non pas seulement des corps, mais des milliers d'esprits qui tous ont répété ce cri et renouvelé cette affirmation. Un athée est forcé d'établir que tous ceux qui vivent avec lui se trompent ; et il est encore forcé d'établir que tous ceux qui ont vécu avant lui se sont trompés : quel front et quel courage ! Je les vois se lever ces morts et ces vivants ; ils se rassemblent : législateurs, artistes, penseurs et pauvres gens ; ils élèvent la voix ; les pierres aussi vont crier, les forêts et les fleurs parlent, les étoiles rayonnent, les mondes retentissent, et j'assiste au concile universel de toutes les créatures déclarant ce dogme suprême : *Credo in unum Deum !* » M. AUG. COCHIN, *les Espérances chrétiennes*.

(1) Œusc. LXX, quæst. II, art. III.

(2) Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi... Placeo mihi in infirmitatibus meis... Cum infirmor, tunc potens sum. II COR., XII.

Au lieu de s'excuser de l'humble point de départ et des instruments débiles de la parole évangélique, il se complait à la montrer dépourvue, non moins de la *sagesse humaine* qui aurait pu la recommander aux savants, que de cet éclat de la noblesse et de la puissance qui a tant de prestige aux yeux du vulgaire (1).

Mais du côté de l'homme, la philosophie a de grands devoirs envers la foi. N'est-ce pas pour lui une rigoureuse obligation de concourir, selon son pouvoir, à la démontrer, pour l'acquérir, la conserver et l'accroître en lui, et pour la propager autour de lui ? Et, puisque Dieu l'a doué des moyens d'y réussir, s'il y met son talent et son cœur, n'est-ce pas un immense honneur qu'il faut avant tout mériter et justifier ? Or, au nombre des moyens qui relèvent purement de l'ordre intellectuel, lequel a plus de portée que la philosophie ? elle fournit à la démonstration des choses de la foi la méthode la plus sûre et l'instrument le plus précis.

La méthode la plus sûre : celle que commande la nature humaine elle-même, celle qui la saisit dans ses racines et la satisfait dans son ambition la plus haute et la plus légitime, dans ses besoins les plus impérieux. Quel est le point de départ et la marche de la vraie philosophie pour arriver, sous les surfaces, à la vérité invisible ? Elle part de la sensation, de ce que l'homme perçoit par les sens ; et, travaillant sur l'image qui s'en est gravée dans l'esprit, elle la dégage, l'épure, l'illumine ; elle en fait quelque chose qui appartient déjà en partie au monde de l'intelligence et qui lui en ouvre les horizons meilleurs. Elle part de ce que les sens connaissent, et elle y voit la création, c'est-à-dire l'œuvre d'une merveilleuse Providence, d'une cause qui renferme éminemment en elle les réalités dont la sphère

(1) Videte vocationem vestram, Fratres, quia non multi *sapientes* secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles. I Cor., I. 26.

des sens n'offre que des ombres. Or tel n'est-il pas aussi le procédé de la foi, en tant que vertu acquise ?

Que l'âme opère en elle une abstraction semblable, mais plus puissante, un recueillement plus profond, qu'elle se livre à des aspirations plus sublimes, qu'elle renonce, non seulement aux données des sens, mais aussi aux froides inductions de la raison, si impuissantes à apaiser sa faim et sa soif d'un aliment meilleur, la foi l'élèvera jusqu'à la lumière qu'on ne voit que dans la lumière propre de Dieu (1). » Qu'elle cherche en elle-même, non plus seulement l'œuvre de Dieu, mais son image ; et, quand elle sent au dedans comme une voix qui parle à son cœur purifié, comme les touches d'une main douce et puissante qui la conduit en la caressant, qu'elle se taise et se laisse aller : la voilà introduite « à l'intérieur du voile (2) », et vivant déjà de la vie nouvelle dont la foi lui donne le gage substantiel en même temps que l'espérance certaine (3).

Et de même que la philosophie fournit la méthode qui est le mieux en état de démontrer les vérités religieuses, elle rectifie et elle perfectionne l'instrument des démonstrations, la raison. Elle en aiguise le coup d'œil par les exercices magnifiques où elle la forme à se déployer à l'aise sur les sommets des connaissances humaines ; elle lui donne sa précision et son énergie par la discipline de la logique et le gouvernement de ses facultés ; elle lui assure la liberté de son action en lui soumettant les sens par les préceptes raisonnés des mœurs. Une fois en pleine possession de son domaine propre et de son essor, la raison monte d'elle-même aux horizons surnaturels dont ceux de l'intelligence sont le vestibule. Alors la belle image du cardinal Pie se vérifie pleinement : « La philosophie, faite de

(1) *In lumine tuo videbimus lumen. Ps. xxxv, 10.*

(2) *HEBR., VI, 19.*

(3) *Fides sperandarum substantia rerum, HEBR., XI, 1.*

l'instruction humaine, est le seuil d'entrée de la science de Dieu (1). »

Voilà pourquoi l'école d'Alexandrie, en réclamant au profit de la philosophie la domination sur toutes les études littéraires et scientifiques, se hâte d'ajouter qu'elle n'en reçoit ce tribut que pour servir elle-même la divine Sagesse. La Sagesse, cette reine sans pareille, « envoie ses servantes « pour appeler à son temple sublime (2). » Mais nulle dans le nombre plus que la philosophie ne se fait écouter. « Si elle est inapte à comprendre toute la grandeur de la vérité, dit Clément, si elle est insuffisante pour obtenir l'obéissance prescrite aux commandements du Seigneur, du moins elle prépare puissamment les voies à cette royale doctrine, en châtiant et en formant les mœurs, et en rendant fort pour recevoir la vérité celui qui s'est bien convaincu que la Providence existe (3). »

Dans ses conseils à saint Grégoire le Thaumaturge, Origène, après lui avoir recommandé de s'appliquer de tous ses efforts à la doctrine chrétienne, l'engage à tirer parti, à cette fin, de tout l'enseignement de la philosophie. « De même, ajoute-t-il, que les philosophes estiment que la géométrie, la musique, la rhétorique et l'astronomie sont des ailes au service de la philosophie, ainsi devons-nous dire d'elle pour le service de la religion chrétienne (4). »

Or, dans cette aide que la raison, ainsi pourvue par une sage philosophie d'élan et de trempe, fournit au service de la foi, elle agit surtout de trois manières qu'expose ainsi saint Thomas : 1° en démontrant certaines vérités qui, étant les préambules de la foi, sont nécessaires à la science de la religion, par exemple, l'existence de Dieu, son unité et ses attributs, comme aussi plusieurs vérités

(1) *Lettre pastor.*, du 23 novembre 1875.

(2) *Sapientia misit ancillas suas ut vocarent ad arcem. PROV. IX, 2.*

(3) *Strom.*, lib. 1, cap. v.

(4) *Epist. ad Greg. thaum.*

relatives à la créature et que la foi suppose (1); 2° en réfutant les objections que l'on élève contre la foi, soit en montrant qu'elles sont fausses, soit en faisant voir qu'elles ne sont pas concluantes; 3° en rendant plus sensibles les vérités de la foi, au moyen de certaines comparaisons tirées des choses humaines, comme le fait saint Augustin en plusieurs endroits de ses livres sur la Trinité (2).

L'Écriture elle-même se complait dans cette démonstration rationnelle des vérités premières. Tels sont les livres de Moïse pleins de la plus riche érudition des choses de la nature, au point que les commentateurs divisent son enseignement en trois chefs : la physique, la morale et la théologie (3). Au témoignage de saint Jérôme, Job expose toutes les lois de la dialectique; puis il parle de la physique, de l'origine des météores, de la pluie, de la grêle, de la neige, de la foudre; des révolutions du soleil et des astres, de la formation des pierres précieuses et des minéraux; des animaux et de leurs industries, etc. Il aborde la métaphysique en traitant des anges, des sciences, des attributs divins, de la vertu, etc. Il est inutile d'ajouter combien il s'est étendu sur la morale (4).

Qui n'a dans la mémoire les poétiques descriptions du monde tracées par le psaume CIII ? L'origine des montagnes et des vallées, la source des fleuves, les bienfaits de la pluie, la succession des jours et des nuits, la fécondité de l'été et de l'automne, la désolation de l'hiver, au moment où Dieu, soustrayant l'influence vivifiante du soleil, laisse les feuilles

(1) M. Cousin a dit en des termes admirables : « C'est la philosophie qui fournit la démonstration de la liberté humaine, celle d'une âme spirituelle, appelée par conséquent à d'autres destinées que la matière, celle de la divine Providence et de ses grands attributs... Elle nous rend capables de concevoir l'Être insaisissable, invisible aux yeux, présent dans l'âme, créateur et législateur, témoin de la vertu, juge du crime et suprême arbitre des sociétés. » *Discours à la Chambre des Pairs* 31 avril et 2 mai 1844.

(2) Super Boetium, *De Trinitate*, quæst. II, art. III.

(3) Voir GOUDIN, *Phil. divi Thomæ*. LOG. MINOR, art. I, § 2.

(4) *Ibid.*

et les fruits se résoudre en poussière, en attendant que la chaleur du printemps les rappelle à la vie? Comme l'idée de la sagesse de Dieu, de sa puissance, de sa beauté, se dégage radieuse de ces riches et gracieuses descriptions! et comme le Psalmiste rend bien le charme d'adoration et de tendresse qui naît de là au fond du cœur, le remue et le livre à Dieu, quand il s'écrie : « Seigneur, vous « m'avez ravi par votre création, et je m'occuperai avec « transport des œuvres de vos mains (1) ! »

Et Salomon n'a-t-il pas épuisé l'encyclopédie des sciences humaines pour arriver à exalter la Sagesse éternelle, en montrant à l'homme qu'il ne peut trouver qu'en Elle le repos et le bonheur ; que, s'il s'en tient éloigné, il se perd en de ruineuses vanités ?

Enfin, n'est-ce pas dans le spectacle de la création, des riches éléments qui composent les mondes, et de l'ordre qui éclate dans cette vie ruisselant de toute part en nous, au-dessus, au-dessous, autour de nous, que saint Paul trouve les preuves décisives de l'existence de Dieu, qui lui servent de point de départ pour annoncer la Rédemption (2) !

En même temps que la philosophie fournit des pierres solides aux fondements de la démonstration de la foi, elle lui ménage les moyens de défense contre les arguties des sophistes. « La doctrine du Sauveur, dit Clément d'Alexandrie, a sa perfection en elle-même, elle n'a besoin d'aucun secours. La philosophie profane, venant s'y joindre, n'ajoute rien à la puissance de sa vérité ; mais comme elle affaiblit l'argumentation des faux sages, et qu'elle repousse leurs ruses insidieuses contre la vérité, on l'a justement appelée la *haie de la vigne* (3), et le rempart (4). » Et il tire ailleurs cette conclusion : « Que le vrai savant n'ignore

(1) Delectasti me in facturâ tuâ, et in operibus manuum tuarum exercebor. Ps. xci, 5.

(2) ACT. xiv, 14 et seq. — xvii, 24 et seq.

(3) Is., v, 2. — MATTH., xxi, 33.

(4) Strom., lib. I, cap. v.



donc point la philosophie profane. Il ne l'étudiera pas à titre principal, il est vrai, et pour elle-même, mais secondairement, par nécessité et vu les circonstances qui nous l'imposent. Puisque les hérésiarques en font un malicieux et criminel usage, sachons l'employer contre eux pour le bien (1). » Saint Jérôme assigne la même fonction à la philosophie et lui décerne en même temps un grand titre d'honneur en disant : « Tout ce qui dans le monde s'enseigne de pervers, tout ce qui, étant de la sagesse terrestre, se présente avec un faux air de solidité, c'est à l'art de la dialectique de le renverser ; pareil à une flamme vengeresse, il le réduit en étincelles et en cendres (2). »

Aussi n'hésite-t-on pas à attribuer à leur science philosophique le dégoût que faisaient éprouver les fables grossières de l'idolâtrie aux esprits élevés du temps. On sait ce qu'il en coûta à Socrate pour n'avoir pas voulu dissimuler. Averti par le sort du maître, si Platon fut plus prudent, s'il prescrivit de tenir aux faux dieux par fidélité aux traditions de la patrie, cette réserve fait moins d'honneur à son caractère que son mépris pour le paganisme, à sa pénétration. Aristote fit preuve, avec le même dédain, de convictions plus fermes et d'un esprit plus conséquent avec lui-même : aussi payait-il d'un exil volontaire l'accord de sa parole et de sa conduite avec sa conscience. Enfin, pour ne plus désigner qu'un nom, on voit bien ce que pensait Cicéron, quand on l'entend citer, avec une malicieuse complaisance, les paroles de Caton se moquant des augures qui certainement, disait-il, ne pouvaient se rencontrer sans rire.

Nous étudierons donc la philosophie dans cette noble intention ; en donnant dans notre esprit toute la vivacité

(1) *Strom.*, lib. VI, cap. x.

(2) *Quidquid in sæculo perversorum dogmatum est, quidquid ad terrenam sapientiam perlinet, et putatur esse robustum, hoc dialecticâ arte subvertitur, et, instar incendii, in cineres et favillas dissolvitur. Sup. Ezech.*

aux lumières rationnelles, nous poursuivrons victorieusement l'erreur dans les ténèbres où elle cherche à cacher sa perversité et ses laideurs.

La troisième prérogative attribuée par saint Thomas à la philosophie par rapport à la foi, la plus noble assurément, c'est de rendre plus facile à l'esprit humain l'intelligence des vérités révélées, à l'aide des images ou comparaisons. On a dit en son lieu la précieuse ressource qu'offre la métaphore, c'est-à-dire la translation d'un mot, de son sens ordinaire dans l'ordre sensible, à un sens qu'on lui attribue par comparaison dans l'ordre moral ou surnaturel (1). On a ajouté que le judicieux emploi de l'image suppose, dans le génie, un coup d'œil élevé qui domine les mondes de natures diverses, et saisit dans les ressemblances qu'ils présentent entre eux le cachet de famille qui leur vient d'une commune origine. Ce coup d'œil magistral est évidemment en raison de l'esprit philosophique.

Aussi, dans les hommes formés par de saines et fortes études philosophiques, pour peu que le cœur soit pur et rendu ainsi pénétrable à la divine lumière, pour peu qu'il soit humble, c'est-à-dire dégagé de lui-même et en état de se livrer sans résistance aux élévations de Dieu, les choses sensibles éveillent des similitudes avec ce monde intellectuel qui est le séjour habituel des nobles esprits; elles les font monter, sans autre repos que des haltes passagères, jusqu'aux sommets qui se baignent dans la propre lumière de Dieu. En retour, les vérités intellectuelles viennent d'elles-mêmes revêtir à leurs yeux les formes sensibles, la couleur, le relief, l'harmonie, les parfums, que leur nature ou leurs propriétés semblent faire leur parentes. On dirait, si le mot auguste pouvait sans profanation s'étendre à d'autres objets qu'à l'ineffable mystère, qu'elles s'*incar-*

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 245.

*nent* pour se faire saisir aux sens, afin de s'aider de leurs séductions pour mieux pénétrer au vif de l'esprit.

III. — En cet état de l'âme, les vérités rationnelles non seulement se rapprochent et s'illuminent d'une clarté croissante, elles s'animent et embrasent comme les ardeurs qui partent d'un cœur vivant. Le philosophe ne voit plus simplement des essences abstraites, des reflets vagues et fugitifs; il est sous le charme d'une substance personnelle qui est le foyer d'où elles émanent : Dieu s'est révélé! Ces objets qui l'ont jusqu'ici captivé, il les déchire comme un voile qui a trop longtemps dérobé la vérité subsistante à ses étreintes, comme un rêve qui s'évanouit en réveillant. « Le Dieu éternel, immense, sachant tout, pouvant tout, je l'ai vu, s'écrie Linnée hors de lui; je l'ai vu passer de loin, et j'en suis encore dans la stupeur (1)! »

Et alors, suivant le degré de pureté et d'humilité, s'allume le désir de voir en lui-même Celui qui, du sein de son nuage, laisse transpercer de si belles clartés et excite tant d'admiration. Comme le prophète qui osa le plus sur le cœur de Dieu, le philosophe s'écrie en ardentes et infatigables reprises : « Seigneur montrez-moi votre visage!... Seigneur, montrez-moi votre gloire (2)! » Cette brûlante parole qui, sans la foi, sans l'assurance que donne la foi de « voir Dieu un jour comme on est vu de lui (3) », serait une folie et un inutile tourment, n'est-elle pas le fond de la prière qui termine l'immortel ouvrage de Képler? Écoutons cette cordiale et sublime confession de la gloire du Dieu qu'il a entrevu en étudiant :

(1) Deum sempiternum, immensum, omniscium, omnipotentem, exasperfactus, a tergo transeuntem vidi, et obstupui!... *System. naturæ.*, vers init.

(2) Exod., xxxiii, 13, 18.

(3) I Cor., xiii, 12.

« Et maintenant, s'écrie-t-il, il ne me reste plus qu'à élever les mains et les yeux vers le ciel, et à adresser avec dévotion une humble prière à l'auteur de toute lumière.

« O toi, qui, par les lumières sublimes que tu as répandues sur toute la nature, élèves nos désirs vers ta divine lumière, je te remercie, Seigneur et Créateur, de toutes les joies que j'ai éprouvées dans les extases où m'a jeté la contemplation de l'œuvre de tes mains! Voilà que j'ai terminé ce livre qui contient le fruit de mes travaux, et j'ai mis à le composer toute la somme d'intelligence que tu m'as donnée. J'ai proclamé devant les hommes toute la grandeur de tes œuvres, leur en démontrant la perfection autant que les bornes de mon esprit m'ont permis d'en embrasser l'étendue infinie. Je me suis efforcé de m'élever jusqu'à la vérité, de la connaître aussi exactement que possible. »

Et plus loin, prenant tout à fait le langage de l'âme qui ne veut plus que Dieu, et qui le veut de toute l'ardeur de ses désirs : « Grand est le Seigneur notre Dieu, s'écrie-t-il! Que les cieux, le soleil, la lune et les autres astres emploient à le louer l'intelligence et le langage qu'ils possèdent. Louez-le, harmonies célestes! louez-le, sages appréciateurs de ces harmonies! Toi surtout, Mœstlinus, heureux vieillard, qui te plaisais à encourager nos premiers efforts (1)! Et toi, ô mon âme, loue toujours le Seigneur! De lui et par lui viennent toutes choses, et ce que nous ignorons et ce que nous savons, faible partie, hélas! de l'immense réalité. A lui honneur, louanges et gloire aux siècles des siècles (2)! »

Un savant distingué, qui est en même temps un grand chrétien, M. Valson, doyen de la faculté catholique des

(1) Professeur d'astronomie à Tubingen, maître de Képler.

(2) *Les Savants illustres*, par M. Valson, 1<sup>er</sup> vol., p. 195.

sciences de Lyon, après avoir cité ces lignes inspirées, y ajoute ce commentaire qui en est digne et qui aidera à les apprécier : « Après le savant astronome, dit-il, on vient d'entendre le philosophe chrétien ; après le génie, on vient de sentir le cœur et l'âme. Et je ne sais lequel est le plus digne de notre admiration, du savant ou du philosophe ; du savant qui, par la seule force de son génie, découvre les lois de la nature, ou du philosophe, dont le cœur et l'âme savent apprécier dignement un si beau spectacle, et qui, traversant sans s'y arrêter les lois scientifiques des phénomènes et leurs harmonies physiques, s'élève, avec confiance, vers l'auteur de toute choses pour découvrir en lui la source même de ces lois et pour y contempler d'autres harmonies invisibles, dont les harmonies visibles, si sublimes qu'elles soient, ne sont que l'image pâle et décolorée.

« Telles doivent être les aspirations et la foi des grandes âmes, et il n'était pas inutile de l'entendre proclamer par un Képler. »

Après le protestant écoutons le catholique, un savant, un philosophe devenu, après quelques hésitations, catholique sincère et fervent. Pratiquée avec intelligence et conviction, la foi catholique trempe plus profond les âmes dans ces deux vertus d'humilité et de pureté qui aident si puissamment la prise des vertus chrétiennes sur un esprit philosophique, et, par elles, les approches et la possession de Dieu. Aussi quel accent plus intime et plus persuasif encore dans cette méditation qu'Ampère laissait tomber de sa plume, sur la fin de sa laborieuse existence, dictée à son cœur par la longue pratique d'une science raisonnée, réfléchie, pleinement philosophique qui, de jour en jour, lui faisait mieux pressentir, goûter et désirer Dieu :

« Il faut devenir simple, humble et entièrement détaché avec les hommes, se disait-il à lui même : il faut de-

venir calme, recueilli et point raisonneur avec Dieu.

« La figure de ce monde passe. Si tu te nourris de ses vanités, tu passeras comme elles. Mais la vérité de Dieu demeure éternellement : si tu t'en nourris, tu seras permanent comme elle. Mon Dieu ! que sont toutes ces sciences, tous ces raisonnements, toutes ces découvertes du génie, toutes ces vastes conceptions que le monde admire et dont la curiosité se repait si avidement ? En vérité, rien que de pures vanités...

« Travaille en esprit d'oraison, continue notre grand Ampère. Étudie les choses de ce monde : c'est le devoir de ton état ; mais ne les regarde que d'un œil, et que ton autre œil soit constamment fixé sur la Lumière éternelle. Écoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille ; que l'autre soit toujours prête à recevoir les doux accents de la voix de ton Ami céleste.

« N'écris que d'une main ; de l'autre tiens toi au vêtement de Dieu, comme un enfant se tient attaché au vêtement de son père. Sans cette précaution, tu te briseras infailliblement la tête contre quelque pierre (1). »

Plus donc l'habitude et le goût de Dieu ont jeté dans l'âme des racines profondes, plus aussi la science repousse en quelque sorte et rejette vers lui le philosophe véritablement chrétien. Après le simple catholique, interrogeons le prêtre qui vit en réalité de l'esprit intérieur. Chez lui, la recherche divine est plus spontanée encore et plus ardente ; le dégoût de la science bornée à elle-même, mieux senti et mieux exprimé ; surtout la joie de Dieu trouvé à la racine des choses, là où le cœur sacerdotal sait qu'il se cache et qu'il se livre, est exprimée en des accents parfaitement vrais et sympathiques ; le mot de piété, le sentiment filial envers Dieu, a ici toute sa profonde et suave réalité.

C'est l'historien de Mgr Baudry, évêque de Périgueux,

(1) Cité par M. Valson : *Discours de réception à l'Académie de Lyon*, mars 1884.

sitôt ravi, hélas! à la philosophie dont il possédait les secrets profonds, qui peint en ces termes les mécomptes, les ardeurs et les puissances de cet esprit d'élite : « Le dirai-je? écrit M. l'abbé Houssaye, cette science elle-même, si excellente qu'elle soit, ne suffisait pas à son âme. Il lui reprochait souvent de déflorer l'objet qu'elle examine, de dessécher l'esprit qui s'y livre. Il lui reprochait surtout de n'atteindre que l'abstrait, de ne saisir que le mot, de ne pas livrer à ses embrassements cette Vérité vivante, sensible, aimable, toute belle, après laquelle il soupirait sans cesse. Plongé, pendant tout le jour, dans la lecture et la méditation de ces immenses in-folio qui, rangés à côté de sa table, venaient, à leur heure, fournir un nouvel aliment à sa pensée, il se relevait avec je ne sais quel désenchantement, non pas que son esprit fût fatigué d'avoir plané sur les hauteurs de la métaphysique, mais parce que cette lumière, malgré tout son éclat, paraissait trop froide à son cœur.

« Il se tournait alors vers le Cœur de Jésus. Entrant dans ce divin intérieur à la clarté des principes dont il s'était pénétré, il y cherchait, il y trouvait, la vérité vivante, palpitante, l'amour substantiel dont il s'était affamé. On eût dit qu'il oubliait à cette heure toute sa science, pour se livrer sans réserve aux élans de son ardente piété; jamais, au contraire, il ne réalisait plus complètement l'idée que les Pères nous ont donnée du savant, du *gnostique* véritable, comme l'appelle Clément d'Alexandrie, du *hiérarque* couronné, comme parle saint Denis l'Aréopagite, du *docteur* en un mot qui, fidèle au conseil de saint Bernard (1), éclaire et chauffe tout à la fois, parce que les ardeurs de son cœur sont égales aux lumières de son esprit (2). »

(1) *Lucere vanum, ardere parum; lucere et ardere perfectum. In nativ. S. J.-Bapt.*

(2) Préface du beau livre sur *le Cœur de Jésus*, p. VIII.

§ III. — *Nécessité et avantages de la philosophie.*

Cette hauteur sans égale où s'élève le temple de la philosophie et dont chaque science doit être comme une rampe, cette fertile terre dont toute culture de l'esprit doit préparer la moisson, l'idée qu'on vient d'essayer d'en donner dit assez déjà combien il est avantageux et nécessaire d'y placer le terme et l'achèvement des études littéraires. Mais il vaut la peine d'entrer plus au vif dans le développement de ces avantages. Et d'abord prêtons au Prophète qui décrit, qui chante la vraie philosophie, une oreille que ses accents poétiques vont charmer (1).

Job débute par un tableau qui servira de contraste. Avec une singulière et tout orientale énergie, il montre aux prises avec les éléments qu'elles subjuguent les sciences naturelles déjà chères aux hommes des premiers âges, après comme leurs neveux à la recherche de tout ce qui sert leurs passions.

« La terre en vain tenait renfermés dans ses sombres  
« entrailles l'or, l'argent, le saphir. En creusant pour les  
« arracher des chemins que n'a pas découverts la vue per-  
« çante du vautour, où le lion n'a jamais imprimé ses  
« traces, l'homme a marqué des bornes à l'empire des  
« ténèbres, il a plongé son regard dans les ombres de la  
« mort (2).

« En vain les flots de la mer semblaient mettre à ses  
« entreprises sur les contrées lointaines une infranchissable  
« barrière, à force d'audace et de ressources, il l'a ren-  
« versée (3). En vain le fer opposait sa dureté native, l'in-

(1) JOB, XXVIII.

(2) Tempus posuit tenebris... Considerat lapidem caliginis et umbram mortis. *Ibid.*, 3.

(3) Dividit torrens a populo peregrinante... *Ibid.*, 4.



« tensité du feu l'a fait couler en laves et la terre s'est  
« fondue en flots d'airain (1). Les montagnes qui résis-  
« taient, il les a renversées jusques dans leurs racines  
« et sa main a broyé les plus durs rochers; de la pierre  
« il a fait jaillir les ruisseaux (2). Enfin, tout ce qu'il y  
« a de plus précieux dans la nature, il l'a trouvé; sa  
« science a sondé tous les abîmes et éclairé tous les  
« mystères (3). »

N'est-ce point de notre dix-neuvième siècle, si fier de lui-même, que Job a ici parlé? Et la poésie aurait-elle besoin de couleurs plus vives pour peindre les merveilles de la science et de l'industrie de nos jours, moins nouvelles qu'on ne le prétend! Hélas! bien plus encore notre temps devrait se reconnaître à l'insouciance de la sagesse que Job va reprocher à ses contemporains; et surtout il devrait s'éprendre d'amour pour elle en goûtant le gracieux éloge qui va déborder de son cœur:

« Mais la sagesse, où la trouver? et de l'intelligence quel  
« est le séjour?

« L'homme en méconnaît la valeur: est-ce là où l'on  
« ne songe qu'à vivre dans les délices qu'elle se plaît à  
« habiter?

« Ces abîmes creusés par les passions des hommes  
« disent: Elle n'est pas dans notre sein, et la mer répond:  
« Elle n'est pas avec moi.

« On ne l'achètera pas avec l'or le plus pur, on ne l'é-  
« changera pas contre le poids de l'argent.

« Auprès d'elle tout est sans valeur: les étoffes de  
« l'Inde aux couleurs les plus vives, la sardoine, le saphir  
« le plus précieux.

« Ni l'or, ni le cristal n'approchent de sa beauté; nul

(1) JOB, 2.

(2) *Ibid.*, 9, 10.

(3) *Omne pretiosum vidit oculus ejus... Profunda scrutatus est, et abscondita in lucem produxit. Ibid.*, 10, 11.

« ne la payerait à sa valeur en donnant pour elle les vases  
« les plus richement ciselés.

« Tout ce qu'il y a de sublime, tout ce qui attire l'at-  
« tention, auprès d'elle se laisse oublier. Ils se dérobent à  
« tous les regards, les abîmes où il faut la puiser...

« D'où vient donc la sagesse ? et de l'intelligence quel  
« est le séjour ?

« Elle reste cachée aux yeux des hommes, non moins  
« qu'aux regards des oiseaux du ciel.

« Les contrées lointaines, qu'on n'aborde qu'au péril  
« de la vie, ont d'elle à peine un vague ouï-dire.

« Dieu seul en comprend les sentiers, Dieu seul en con-  
« naît le séjour.

« Car il sonde toutes les limites du monde ; et, tout ce  
« qui est sous le ciel, il le voit.

« Aux vents il a donné leur poids, aux eaux il a mesuré  
« l'espace.

« Et quand aux pluies du ciel il prescrivait leur loi, et  
« leur chemin aux tempêtes retentissantes,

« Il se tenait les yeux fixés sur la Sagesse (prin-  
« cipe de toute science), il la déployait aux yeux des  
« hommes, l'abaissait à leur portée, les mettait sur ses  
« traces.

« Enfin (comme tout savoir doit tourner à la vertu), il  
« disait à l'homme : La crainte du Seigneur, c'est la  
« sagesse finale, et c'est l'intelligence de renoncer au mal  
« à jamais (1). »

La sagesse est donc bien moins dans la science qui remue la nature au profit de l'orgueil, de la cupidité et des aises de la vie, que dans la connaissance des lois qui président au monde et qui gouvernent les essences des choses. Reflet de la sagesse du Créateur, expression douce et irrécusable de sa bonté, ces lois ne cessent d'a-

(1) JOB, 12-28.

dresser, à travers les sens qu'elles éveillent, des provocations paternelles à la raison qui ne grandit qu'autant qu'elles l'éclairent et l'élèvent, et à la volonté qu'elles dégagent peu à peu des horizons de la terre et des séductions du mal, pour la livrer définitivement à Dieu. Or, connaître de ces lois, pénétrer à travers ce qui paraît des choses jusqu'à leur essence, pour y reconnaître le vrai, l'universel, l'absolu, l'ombre de l'Éternel passant sur le monde, et pour mettre ensuite la volonté sur ses traces et la discipliner, la parfaire et la glorifier par l'obéissance, l'adoration et l'amour : tel est précisément l'objet de la vraie philosophie.

Combien donc il s'éloigne du but infiniment désirable de l'éducation, cet enseignement étroit, inintelligent et mercenaire, qui ne s'occupe de philosophie que pour apprendre à en prononcer le mot et en répéter de vaines formules ! qu'ils sont à plaindre les parents qui, entendant donner une éducation libérale à leurs fils, se contentent d'une teinture philosophique superficielle, imaginant que c'est chose inutile de s'en pénétrer plus à fond ! Pour nous, rallions-nous à ces paroles d'une éminente revue catholique, qui nous serviront de base pour le développement du présent paragraphe.

Après avoir rendu compte d'un remarquable ouvrage de philosophie, *la Civiltà catholica* concluait en ces mots : « Donnez-nous un jeune homme qui ait des maîtres imbus de la vraie philosophie, et qui ait à cœur de s'attacher à leurs leçons, vous le verrez rempli d'ardeur pour les fortes études, esprit solide et vigoureux, ferme dans sa volonté, modeste et prudent dans ses conseils, ouvert aux nobles impressions du bien ; — apte aux sciences et en état d'y faire des progrès rapides ; — inébranlable aux assauts de l'impiété, et bien plus capable, toutes choses égales d'ailleurs, que le jeune homme dépourvu de cette formation ou formé à une

autre école, de résister au choc des passions de la jeunesse (1). »

I. — Toute notre pratique d'enseignement repose sur ce principe qui en détermine la fin : former la raison, au profit de la volonté, pour la vertu et pour la foi. « Il faut donc, avons-nous dit en son lieu, s'adresser à la raison dès son premier éveil, il faut coordonner tout enseignement et tout exercice intellectuel dans un plan dont sa pleine formation sera le but... La philosophie n'aura qu'à achever le système, à y mettre son haut et définitif couronnement (2). »

Aussi avons-nous, dès le début de cette présente étude, en donnant d'après les maîtres la véritable idée de la philosophie, montré comment son objet propre, la science des principes, des principes ou lois de la pensée, des principes ou bases de toute connaissance, n'est autre chose que ce couronnement désiré. C'est le moment de considérer cette vérité en détail, d'analyser les magnifiques procédés de l'enseignement de la philosophie pour éclairer, tremper, agrandir et élever la raison.

Ils peuvent se résumer en deux principaux : la philosophie fait entrer l'élève en pleine connaissance et possession de ses facultés intellectuelles ; elle leur fournit, en le dégageant de l'écorce qui le cache, l'aliment dont elles ont besoin pour se fortifier et aller croissant en vigueur.

Il est bon de rappeler d'abord que les mots d'intelligence, ou d'intellect, et de raison se prennent assez souvent, et non sans fondement, l'un pour l'autre. Car ce ne sont pas des puissances diverses, mais une seule puissance dénommée d'après ses actes divers. L'une, sans efforts, saisissant

(1) Juin 1866.

(2) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 28.

la vérité en elle-même, à travers les apparences, *Inter-legens* ; l'autre procédant par mouvements d'allées et de venues, de supputations et de recherches : *Ratio de ratus* (1).

*Nosce te ipsum* ! Notre plus grand malheur c'est de nous ignorer, ou, plus exactement, de nous méconnaître, de nous connaître mal. Si nous connaissions nos facultés intellectuelles à leur inestimable valeur, le culte des sens, qui nous ravale en nous absorbant, serait bientôt réduit à la juste mesure qu'il ne devrait jamais dépasser. Comment donc, à quel degré d'estime, apprécier en nous la faculté de penser ? Pascal va nous répondre en ce langage immortel : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

« Toute notre dignité consiste donc dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée que nous ne saurions remplir (2). Travaillons donc à bien penser.

« L'homme est visiblement fait pour penser ; c'est toute sa dignité et tout son mérite ; et tout son devoir est de penser comme il faut. Toute la dignité de l'homme est dans la pensée (3). »

Et ailleurs, par un contraste bref, mais décisif, il fait

(1) S. TH., 2<sup>es</sup> 2<sup>es</sup>, quæst. XLIX, art. v, ad 3<sup>um</sup>.

(2) Pascal ici prend à partie le préjugé si répandu qui attache la considération à l'étendue des domaines. Il a dit précédemment : « Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du réplément de ma pensée. Je n'aurai pas davantage en possédant des terres. Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends. »

(3) *Pensées* : FOUGÈRE, édition classique, p. 97.

justice de tout ce qui n'est pas la pensée : « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela, et soi; les corps, rien (1). »

La faculté de penser est donc notre vraie grandeur, sans comparaison dans le monde. Mais « l'ordre de la pensée est de commencer par soi; » de tâcher de bien connaître ce qui est en nous, le principe, l'habitude et l'opération de penser, ce qui non seulement est en nous le plus digne et le plus méritant, mais ce qui « est toute notre dignité et tout notre mérite. » Et, si « notre devoir est de penser comme il faut », c'est d'abord à bien penser notre pensée, par conséquent à la connaître, à la juger, pour parvenir à la posséder pleinement et à la diriger sagement, que nous devons nous attacher.

Dieu, en nous douant de cette faculté, qui est sur notre existence « l'empreinte de la lumière de son visage et la « meilleure joie de notre cœur(2), » Dieu ne pouvait manquer de nous faire aussi le don d'en avoir une connaissance qu'il dépend de nous de rendre actuelle et explicite: c'est la *Conscience*. Ce terme en philosophie a deux significations. En psychologie, il exprime la connaissance que l'âme a de son existence et de ses actes; en morale, le jugement sur le plus ou moins de conformité de ses actes aux règles des mœurs. On ne s'occupe ici que de la première. C'est cette conscience qui nous fait vivre à notre rang, de cette vie qui est le privilège et le caractère de l'homme, « Je pense, donc j'existe ! » Si

(1) FOUGÈRE, p. 157. Le grand penseur semble s'être inspiré ici de ces paroles de saint Augustin : *Nec maria, nec sidera, nec sol, non denique ipsum, quod videri a nobis non potest, cœlum, animæ naturâ melius esse credendum est. Imo hæc omnia longe deteriora esse, quam est quælibet anima, ratio certa convincit. De quantitat. animæ, cap. XXXIV.*

(2) Ps., IV, 7.

nous ne savions pas que nous pensons, ni à quoi nous pensons, notre âme, ensevelie dans le silence et les ténèbres, descendrait au-dessous du végétal qui semble accuser en lui la vie, quand on le voit offrir tour à tour à la rosée et aux rayons du soleil son feuillage qui se ravive en les buvant. Voyez ce que devient la vie dans la démence et l'idiotisme qui sont un dérèglement, un amoindrissement de la faculté de connaître et de juger, de posséder sa pensée !

Grâce à Dieu, dans l'état sain, l'âme n'est jamais, comme a dit le poète, « muette de sa lumière ; » son verbe retentit toujours. Nous entendons sans cesse en nous comme une voix qui nous parle et à qui nous répondons. Capricieuse et mutine, rarement soumise à notre discipline dont elle aime à se jouer, tantôt sourde et tantôt tumultueuse, quelquefois abondante et pressée, chaleureuse et claire, le plus souvent incohérente et incertaine, cette voix ne se tait jamais. Heureux qui sait l'entendre, surtout s'il a su la maîtriser !

C'est là l'utile objet de la philosophie et la condition indispensable pour que l'élève se fasse une raison solide et vigoureuse. Habituer l'esprit à se réfléchir sur lui-même et sur ses pensées, comme un visage bien éclairé sur un miroir régulier et poli, c'est lui donner empire sur elles et droit acquis de les fixer pour les voir, ainsi qu'a dit Joubert, « comme les yeux voient les corps » ; pour les juger et discerner ainsi ce qu'elles ont de vrai ou de faux, d'apparence ou de solidité, de bon ou de mauvais, et surtout pour empêcher qu'elles n'aient prise sur la volonté avant d'avoir fait preuve d'être inoffensives, salutaires et fécondes.

En même temps la philosophie replie l'esprit sur les facultés diverses qui sont la cause, l'instrument, le contrôle, le réservoir de la pensée, pour qu'il les connaisse à fond et qu'il les gouverne sagement, les manie et les

déploie sans résistance, grâce à cette possession parfaite qu'il sera parvenu à en acquérir.

L'avantage de premier ordre qui en revient à l'esprit peut être apprécié par les phénomènes sensibles de l'alimentation. Revenons à cette comparaison employée déjà ailleurs. Les idées qui se succèdent incessamment, voltigeant en quelque sorte autour de notre esprit et miroitant sur ses surfaces, sont destinées à le nourrir. Mais c'est peu de rapprocher de nos organes le pain de notre subsistance : il faut qu'ils le saisissent, le broient, qu'ils repoussent ce qui ne peut servir, qu'ils le transforment par une élaboration qui l'oblige à donner tout ce qu'il a de nourrissant. S'ils sont lents ou réfractaires, la nourriture pèse, s'assimile mal, quelquefois les soulève et se fait rejeter. Le pire c'est que, à se comporter ainsi à la longue, ils s'alanguissent et s'usent, et finissent par un amaigrissement qui est souvent le signe, comme la cause, de la mort. Qu'ainsi l'esprit, formé à discerner dans les idées celles-là seules qui lui profiteront, s'en empare en laissant s'envoler les images et notions vaines, pour retenir et aspirer en quelque sorte les vérités générales, absolues, éternelles, les seules réelles et puissantes, qui sont, on va bientôt l'expliquer, sa lumière, son énergie vitale, sa richesse et sa grandeur. A cette condition il entrera en pleine possession, jouissance et domination de sa pensée et des facultés qui l'élaborent, de lui enfin, de ce que l'homme est dans la meilleure et la plus sublime partie de lui-même.

Hélas ! qu'il est petit le nombre de ceux qui consentent à vivre de cette sorte en eux-mêmes pour s'éclairer, en les excitant, des lumières de leur raison et pour en entendre toujours plus distinctement la voix intime et pacifique ! de « ces heureux dont les oreilles, étrangères  
« aux bruits du dehors se prêtent à la vérité qui instruit  
« intérieurement, et dont les yeux, fermés aux choses



« extérieures, s'appliquent à ce qui luit au dedans (1). »

La plupart, mal initiés par leurs études littéraires à cette heureuse pratique de la réflexion, ne parviennent jamais à posséder leur pensée pour la régir et la féconder et pour en exprimer ces connaissances nettes, substantielles, coordonnées, vraies, qui se fixent à tout jamais dans l'intelligence en s'assimilant à la raison et qui en augmentent ainsi la vigueur et la portée. L'indiscipline de l'esprit croît en raison de l'indolence où la volonté l'a laissé s'engourdir. Comme d'ailleurs il a besoin d'action et de proie, il se satisfait en lisant ces livres de rien, ces romans dont le mal nécessaire, le moindre de tous encore si désastreux qu'il soit, est d'amortir l'attrait de la pensée pour la vérité, de détendre ses nerfs et d'émousser les serres qu'elle a reçues pour la saisir et la garder. Qu'on prenne goût à cet inutile et dangereux emploi de l'esprit, bientôt ce sera fait de la raison : *Scribe virum istum sterilem* (2).

Pourront-ils se faire honneur d'une plus juste estime et d'un meilleur usage, d'un vrai progrès, de la raison, ces hommes qui sont avides de savoir, qui aspirent à savoir tout, *omnes res scibiles*, sans se soucier de se savoir eux-mêmes ? Malebranche les a peints au vif et jugés sans appel. Écoutons-le :

« Beaucoup se plaisent dans les recherches curieuses et dans toutes les sciences qui ont de l'éclat. Étant toujours hors de chez eux, ils ne s'aperçoivent point des désordres qui s'y passent. Ils pensent qu'ils se portent bien, parce qu'ils ne se sentent point. Ils trouvent même à redire que ceux qui connaissent leur propre maladie se mettent dans les remèdes ; et ils disent qu'ils se font malades, parce qu'ils lâchent de se guérir.

« Mais ces grands génies qui pénètrent les secrets les plus cachés de la nature, qui s'élèvent en esprit jusque dans les cieux, et qui descendent jusque dans les abîmes, devraient se souvenir de ce

(1) *Beatæ plane aures quæ, non vocem foris sonantem, sed intus auscultant veritatem docentem! Beati oculi qui, exterioribus clausi, interioribus autem sunt intenti!* III IMIT., I.

(2) *JURREM., XXII, 38.*

qu'ils sont. Ces grands objets ne font peut-être que les éblouir. Il faut que l'esprit sorte hors de lui même pour atteindre à tant de choses, mais il ne peut en sortir sans se dissiper.

« Les hommes ne sont pas nés pour devenir astronomes, ou chimistes; pour passer toute leur vie pendus à une lunette, ou attachés à un fourneau pour en régler la chaleur, et pour tirer ensuite des conséquences assez inutiles de leurs observations laborieuses. Je veux qu'un astronome ait découvert le premier des terres, des mers, et des montagnes dans la lune; qu'il se soit aperçu le premier des taches qui tournent sur le soleil, et qu'il en ait exactement calculé les mouvements. Je veux qu'un chimiste ait enfin trouvé le secret de fixer le mercure, ou de faire de cet alkaëst par lequel Vanhelmont se vantait de dissoudre tous les corps: en sont-ils pour cela devenus sages et plus heureux? Ils se sont peut-être fait quelque réputation dans le monde; mais s'ils y ont pris garde, cette réputation n'a fait qu'étendre leur servitude.

« Les hommes peuvent regarder l'astronomie, la chimie, et presque toutes les autres sciences, comme des divertissements d'un honnête homme; mais ils ne doivent pas se laisser surprendre par leur éclat, ni les préférer à la science de l'homme. Car quoique l'imagination attache une certaine idée de grandeur à l'astronomie, parce que cette science considère de grands objets, des objets éclatants et qui sont infiniment élevés au-dessus de toutes les autres choses, il ne faut pas que l'esprit révère aveuglément cette idée; il s'en doit rendre le juge et le maître, et la dépouiller de ce faste sensible qui étonne la raison. Il faut que l'esprit juge de toutes choses selon les lumières intérieures, sans écouter le témoignage faux et confus des sens et de son imagination; et, s'il examine, à la lumière pure de la vérité qui l'éclaire, toutes les sciences humaines, on ne craint point d'assurer qu'il les méprisera presque toutes, et qu'il aura plus d'estime pour celle qui nous apprend ce que nous sommes que pour toutes les autres ensemble (1). »

Tel est donc le service suprême que nous rend la philosophie: nous faire connaître, aimer, posséder, notre pensée, ce que nous sommes, ce que nous devons avant tout connaître, aimer et posséder. Mais ce qui complète ce service, et ce qui nous attachera encore plus à fond à l'étude de la philosophie, c'est qu'elle prépare en même temps à la pensée l'aliment propre qui est destiné à la rendre substantielle, saine, riche et vigoureuse, telle qu'elle doit être

(1) *Recherche de la vérité*, préface.

pour mériter une connaissance toujours plus profonde, un culte plus assidu. En un mot, ce que la philosophie nous apprend à connaître en nous, elle nous forme à le nourrir et à le perfectionner.

Cet aliment, on le sait, est la vérité. Mais comment la vérité se livre-t-elle à l'intelligence ? De quel côté, pour la trouver, la raison doit-elle orienter sa recherche ? Par quels procédés cette faculté parvient-elle, à force de rendre son regard profond et clairvoyant, à la voir, disons mieux, à la faire transparaître, luire, enfin éclater ? Comment ses diverses puissances, organes de cette noble alimentation, agissent-elles, dans le concert de leurs fonctions propres, pour dégager cette lumière et préparer ce pain de l'intelligence ? La philosophie a titre et qualité pour le dire ; et les scolastiques, pour parvenir à le découvrir et à l'enseigner, ont créé une analyse d'une admirable pénétration, dont aucune autre ne saurait égaler le charme et le profit. Essayons d'en exposer sommairement la marche.

Comme toujours, il faut commencer par bien fixer le but. Aussi l'école s'attache-t-elle d'abord à déterminer nettement l'objet de la pensée, de l'intellect qui est la grande puissance de la pensée. En effet, l'objet de toute puissance étant le terme de son opération, elle atteint son achèvement par l'acte même qui parvient à le saisir et à le posséder (1).

Eh bien donc quel est l'objet de l'intellect ? ou mieux, puisqu'on sait déjà que cet objet est la vérité, comment faut-il entendre les relations de l'intellect avec la vérité ? De toutes les puissances cognitives, l'intellect est la plus élevée ; et, comme la portée d'une puissance est en raison de sa perfection, l'intellect doit s'étendre à ce qu'il y a de plus général dans les choses, à l'être. L'être donc, en gé-

(1) *Potentia est propter actum, sicut propter complementum.*  
S. TH., 1<sup>er</sup> 2<sup>es</sup> quæst. III, art. VII.

néral et, sans restriction aucune, l'être existant et l'être possible, est l'objet de l'intellect. Or, en saisissant l'être, l'intellect affirme qu'il est vrai. C'est donc le vrai en tout ce qu'il y a de plus général, le vrai absolu et universel, qui est l'objet de l'intellect (1). Tel est l'horizon sans limites, sans ténèbres et sans orages, où la noble faculté est appelée, par sa nature et sa destinée, à déployer son action, pour se nourrir bienheureusement de la lumière intellectuelle, son aliment immortel.

Mais, — il est trop facile de le comprendre, — ce n'est pas autour de nous, dans la lumière où s'abreuve le regard sensible, que cette nature sublime de l'intelligence peut trouver à se satisfaire, et cette destinée à se remplir. Ici-bas le vrai tel qu'on vient de le qualifier, la vérité dans l'ampleur du mot, se cache, et son horizon est dans la nuit. Les choses sensibles s'étendent comme un nuage continu sur le firmament intelligible, dérobaient les profondeurs à la raison si perçante, si impatiente qu'elle soit, dont il semble qu'elles aient le droit de se jouer. Singulière destinée d'un esprit qui se sent étranger et incomparablement supérieur à la matière, et qui la rencontre partout obstruant son jour et amortissant son essor ! qui se reconnaît de même nature que la lumière et ne peut s'arracher aux ombres !

Il y a plus : non seulement les choses sensibles limitent son regard, mais les sens en encomrent l'activité et en émoussent le tranchant. Par suite de l'ineffable unité du composé humain, l'esprit ne peut s'isoler entièrement des facultés qui s'exercent au moyen des organes, savoir, des sens externes d'abord, puis de l'imagination et de la mémoire sensible. Dans l'acte de la pensée, ces facultés sont excitées les premières, et il arrive ainsi que la sensation nécessairement précède et doit fournir son aide dans la

(1) SANSEVERINO, *Eléments de philosophie, Dynamilogie*, n° 458.

formation de la connaissance intellectuelle (1). Or, le moyen, avec des instruments si lourds, de pénétrer au vif une nature plus subtile que l'éther, plus déliée que les rayons du plus limpide des astres de la nuit ! de mesurer l'universel, de peser l'impalpable, de pénétrer le monde moral, d'entrevoir ou au moins de pressentir le monde divin, la plénitude de l'être !

Patience ! Le jour vient où les sources doivent s'ouvrir et l'esprit s'abreuver sans mesure. En attendant, qu'il cherche et il trouvera ! Il trouvera sous le voile même des choses sensibles, à l'aide même des organes des sens, qu'il saura transformer et contraindre à lui fournir les éléments de la connaissance intelligible, il trouvera ce qu'il lui faut absolument, ce qui lui suffit dans son exil, de l'être et du vrai. Il le trouvera dans l'essence des choses sensibles (2), où l'être et le vrai qui s'y cachent constituent son objet *proportionné*, comme ils sont, dans l'absolu, son objet *adéquat* (3).

Or, les essences des choses sont : 1° la *raison des choses*, parce que l'essence (*essentia* de *esse*) est la raison pour laquelle une chose est ce qu'elle est ; 2° la *forme*, ou ce qui constitue la chose dans son espèce et qui est son principe d'action ; 3° la *nature*, ou le fonds d'où émanent, d'où *naissent* les propriétés de la chose et ses opérations ; 4° la *définition*, qui exprime nettement ce que la chose est, sa *quiddité*, le caractère distinctif qui lui revient après qu'on l'a comparée, puis séparée (4). On pourrait, par extension, ajouter : 5° la *loi*, en entendant par ce mot l'ensemble des règles dérivant de sa nature, assignées à sa nature, et selon lesquelles doit s'accomplir son évo-

(1) S. TH., 1<sup>re</sup> quæst. LXXXIV, art. VII.

(2) Intellectus humani, qui est conjunctus corpori, proprium objectum est natura in materia corporali subsistens. S. TH., 1<sup>re</sup> quæst. LXXXIV, art. VII.

(3) SANSEVERINO, *Dynamilogie*, n° 157.

(4) SANSEVERINO, *Ontologie*, n° 73.

lution pour remplir sa fonction et atteindre sa fin.

Ces essences sont éternelles dans la pensée de Dieu ; et, leur création étant donnée, elles sont en elles-mêmes nécessaires et immuables (1). Par elles donc, par la connaissance qu'il en acquiert, l'esprit est mis en rapport, sinon avec Dieu qui échappe à la portée rationnelle de l'homme, sinon d'une manière immédiate avec les exemplaires qu'il a pris sur lui-même pour créer tout ce qui existe, du moins avec ces copies sublimes qui, étant l'œuvre d'une main souverainement sage et souverainement puissante, se trouvent d'être la représentation idéale, la ressemblance parfaite de l'original divin !

Le voilà donc au plus près possible de l'être, de la vérité, de la substance infinie, de laquelle seule il tient sa vie : substance de lumière pure et d'amour tout en acte, aliment nécessaire de sa propre substance faite aussi de lumière et d'amour (2) ; substance absolue, qui peut seule consolider ce qu'il a de contingent ; immuable, qui fixera ce qu'il a de fugitif ; éternelle, qui satisfera son implacable désir d'immortalité ; idéale et réelle en même temps, dont les intuitions, si obscures et lointaines qu'elles soient, exciteront et tiendront en haleine ses dégoûts de tout ce qui peut être la proie du temps, ses indignations contre toute limite, ses aspirations à posséder, sans mesure et sans nuage, son bien propre, son achèvement final, LA VÉRITÉ !

A l'œuvre donc, l'intelligence ! Puisque les essences des choses sensibles sont son objet, dont la possession doit l'ennoblir et la conduire si haut, puisqu'elles sont la mesure, magnifique déjà, de la vérité qui lui est assignée pour cette vie, qu'elle s'y plonge et s'y abreuve ! Qu'elle aime et qu'elle interroge à plaisir ces transparences du monde invisible, ce demi-jour qui, du ciel de la patrie,

(1) SANSEVERINO, *Ontologie*, nos 98 et 99.

(2) Unumquodque ex iis enutritur à quibus constat.

vient jeter sur les plus hautes cimes de l'exil des clairs-obscurs intelligibles, dont il est si glorieux, si salubre, si ravissant de se sentir illuminé ! Et voici le moment d'étudier les procédés qui livrent les essences des choses à l'intelligence et qui dirigent heureusement sur elles son acte de prise et d'assimilation.

La première perception des choses matérielles s'opère par les sens. De là leur nom de *choses sensibles*, comme on nomme *intelligibles* celles qui sont de la sphère supérieure, où l'intelligence gravite en cherchant sa perfection. Il est hors de notre dessein de rappeler le nombre des sens et leurs fonctions respectives ; mais il faut nous souvenir de la manière dont leur action se produit, attendu que les procédés de l'intellect sont de même ordre et la supposent accomplie, d'où il suit qu'ils en deviendront ainsi plus aisés à comprendre.

Nulle connaissance ne s'acquiert qu'autant que l'objet à connaître s'unit d'une certaine manière avec le sujet qui connaît : la connaissance est une opération dite *immanente*, parce que le terme en est dans le sujet ; à l'inverse des opérations de la volonté dites *transitives*, parce qu'elles font passer la volonté dans l'objet qui l'a mise en action. L'acte de sentir étant une manière de connaître, il faut donc que la chose sensible, pour être perçue, s'unisse avec la faculté de sentir.

Mais comment s'opère cette union ? Ce ne saurait être par l'existence réelle de l'objet dans le sujet, par identification, selon l'affirmation monstrueuse des panthéistes ; c'est donc par une représentation ou image, qui émane de l'un pour se graver dans l'autre ; « par une ressemblance intermédiaire qui sort de l'objet, dit saint Bonaventure, comme de sa tige une fleur (1). » On s'en rend compte en

(1) *De reduct. art. ad. theol.*, cité par SANSEVERINO, *Dynamilogie*, Des sens, n° 56.

observant comment les formes et les couleurs des choses envoient et déposent sur le miroir de la rétine l'image que perçoit le sens de la vue.

En percevant ainsi, c'est bien la chose elle-même qui devient l'objet propre et immédiat de la perception ; l'image en est le moyen, l'objet *instrumental* ; elle est le *quo*, non le *quod* de la connaissance, ce qui, en induisant à regarder les corps comme de simples apparences, inclinerait vers l'erreur de l'*idéalisme*. Ajoutons que cette image, que les scolastiques appellent *espèce sensible*, et qu'ils nomment aussi fantôme (de *φαντάσμα*, apparence), est de nature nécessairement immatérielle, puisqu'elle agit sur l'âme et qu'elle se produit en elle. « Or, dit saint Augustin, il est impossible qu'un esprit incorporel pense sous le choc d'images corporelles (1). »

Ainsi, bien loin d'imaginer, à la manière de Démocrite et d'Épicure, qu'il se détache des corps quelque chose de matériel qui pénètre dans l'âme en y portant leur image, il faut dire que l'espèce y est formée par l'action que l'objet sensible exerce sur la faculté qui sent. Cette action, voulue par le Créateur qui a fait un seul et ineffable tout de l'âme et du corps, n'atteint pas, il est vrai, l'âme immatérielle d'une manière directe et immédiate ; mais elle a son effet sur des organes corporels *animés*, c'est-à-dire *informés* par l'âme qui est leur principe d'être et d'agir ; et, par eux, elle la saisit et y grave une *impression*. C'est le premier degré de la connaissance.

De l'impression résulte la *sensation*, par quoi l'âme s'accuse en quelque sorte à elle-même réception de l'impression. Elle n'y est pas exclusivement passive ; elle réagit et, en vertu de sa force vitale, elle s'en constitue le terme. Selon le mot de saint Augustin, « elle accourt pour

(1) SANSEVERINO, *loc. cit.*, nos 57 et 66.



partager la passivité du corps (1), » ou pour agir de concert avec lui. Enfin avertie par cette sensation, que l'impression de l'espèce a déterminée, l'âme qui entend connaître, non pas seulement l'espèce de l'objet qui la lui a envoyée, mais l'objet lui-même, se tourne vers lui, selon le mot de saint Thomas. C'est la *perception* : la connaissance sensible est acquise.

Elle n'est pas cependant encore entièrement achevée. Il ne suffit pas d'avoir la perception, il faut connaître clairement qu'on l'a, et s'en rendre bien compte en la distinguant des autres perceptions. Ici les sens sont impuissants. Outre qu'ils ne sont pas doués du pouvoir de se replier sur eux-mêmes, de la réflexion, l'un ne peut juger de la perception des autres, ni, par conséquent, faire la différence et établir par là le caractère propre de la sienne. Or il faut tout cela pour la perfection de la connaissance.

Les scolastiques admettent donc l'existence d'une faculté qu'ils appellent *sens commun*, et qui remplit toutes ces fonctions. Elle est, dit saint Thomas, par rapport aux sens extrêmes, comme le centre d'un cercle pour ses rayons. Et saint Bonaventure résume tout avec clarté en ces termes : « Tous les sens extérieurs dérivent, chacun en particulier, du sens commun comme de leur centre ; ils lui apportent les *espèces* de leurs sensations ; c'est par son intermédiaire qu'ils jugent des propriétés de chaque chose et qu'ils les distinguent entre elles. Le sens commun est donc comme la source de laquelle dérivent tous les sens, et à laquelle se rapportent, comme à leur fin dernière, toutes les impressions des choses sensibles (2).

Cette fois la connaissance sensible est complètement

(1) *In occursoribus numeris, anima passionibus corporis it obviam. De Music.*, cap. ix, n° 24. Le saint parle ici des sensations de l'harmonie. Il appelle *occursores* les nombres qui ont frappé le sens d'eux-mêmes sans provocation de la part de l'âme.

(2) *Compend. theol.* lib. II, 36. Cité par SANSEVERINO, *loc. cit.*, n° 90.

acquise; est-ce le moment pour l'intelligence de sonder la chose pour y saisir son essence? Mais les sens ne perçoivent les objets qu'autant qu'ils les ont présents; le sens commun lui-même, qui nous donne la conscience et la distinction de ces perceptions, n'agit qu'autant qu'ils restent à sa portée. Or le moyen, pour une faculté recueillie et profonde comme l'intelligence, d'appliquer fructueusement son regard sur ce tourbillon sans cesse en mouvement des phénomènes! Il lui faut des espèces plus fixes, des espèces aussi plus indépendantes de leurs objets et capables, par une sorte de fermentation intérieure, de prendre des formes et des couleurs idéales; des espèces se rapprochant ainsi dans une certaine mesure des types éternels du vrai.

L'âme a sa faculté pour y pourvoir, une faculté douée ainsi de la double puissance de conserver pour reproduire et d'embellir: c'est l'*imagination*. « Tandis que le sens, dit saint Thomas, ne connaît que les choses présentes, l'imagination saisit les images des choses déjà perçues et absentes (1). L'imagination donc retient (2) les espèces que le sens commun lui a transmises nettes et distinctes; et elle se les représente à volonté, libre d'ailleurs, suivant sa vivacité et ses habitudes, d'en faire ce qu'elle veut, de créer en quelque sorte par la force dont elle est douée, de les unir, de les combiner de mille manières, conformément ou contrairement à la raison, en obéissant

(1) Est proprium sensûs quod cognoscitivus est rerum præsentium; vis autem imaginativa est apprehensiva similitudinum corporaliûm, etiam rebus absentibus quarum sunt similitudines. 1<sup>o</sup> 2<sup>o</sup> quæst. XV, art. 1.

(2) La mémoire a moins pour fonction de retenir que de comparer l'image retenue par l'imagination pour y découvrir quelque chose qui a été antérieurement perçu. On peut en effet considérer l'image ou en elle-même, ou comme représentant son objet déjà connu; autre chose est donc l'action de l'imagination, autre celle de la mémoire qui y ajoute une condition. C'est ainsi, dit saint Thomas, que la peinture d'un animal peut représenter, ou un animal en général, ou tel animal en particulier.

aux passions ou en s'arrachant à leurs influences.

Il arrive par là que les espèces de l'imagination, déduites de celles des sens et supérieures à elles, tiennent une sorte de milieu entre les espèces sensibles proprement dites et les espèces intelligibles qui vont être le produit du travail de l'intelligence (1). Elles fournissent ainsi à ce travail son point de départ et une sorte de matière première.

De même que la faculté sensible commence la connaissance par les espèces sensibles, il faut donc aussi ses *espèces intelligibles* à l'intelligence, ses espèces de même nature que le vrai dont elles émanent et de même nature qu'elle dont l'objet propre, comme la raison, de sa connaissance est l'intelligibilité.

Que d'abord les espèces soient nécessaires à la connais-

(1) Cette puissance de l'imagination, qui explique comment le poète et l'artiste créent, en partant de ce qui se voit, quelque chose de bien supérieur et confinant à l'idéal, rend compte aussi de la fascination que les images sensibles exercent sur la volonté. C'est par elles que le mal commence dans les âmes qui n'ont pas encore émoussé le goût de la vertu infusé au baptême et l'horreur instinctive du vice qui en est le résultat. Les voluptés grossières n'attirent que ceux qui ont déjà exterminé en eux la pudeur et qui se sont constitués leurs esclaves ; elles repoussent les âmes délicates.

C'est donc par les images, qui restent dans l'esprit après la vue des objets séduisants, que la tentation s'insinue. En vertu même de la puissance imaginative, elles y prennent des formes enchantées en se dépouillant de leur origine grossière. Peu à peu, sous l'incubation de la concupiscence, la laideur disparaît, les désirs s'allument, le cœur est surpris, la volonté entraînée. *Primo occurrit simplex cogitatio, deinde fortis imaginatio, postea delectatio, et motus pravus, et assensio.* I MITT., XIII, 5.

Aussi, qu'ils aient le dessein de corrompre ou qu'ils veuillent simplement devenir populaires, les poètes, les écrivains, les artistes, méchants ou seulement dangereux, évitent-ils de décrire ou de représenter, dans leur hideuse réalité, les choses qui provoquent le dégoût. C'est par réticences, par mots à double sens, par scènes interrompues ou par des poses calculées, des demi-jours habiles, des voiles plus ou moins transparents, qu'ils donnent carrière à l'imagination. Elle idéalise à sa fantaisie ce qui n'a pas été achevé, selon qu'elle est ou timide ou téméraire, ou encore pure ou déjà corrompue. Hélas ! pour répéter un mot un peu vert, mais trop juste de L. Venillot, souvent « l'idéal, c'est le bout de chemise restant qui en fait les frais ! »

sance intellectuelle, c'est ce qu'il faut admettre, sous peine de tomber dans l'erreur du panthéisme, pour la raison qu'on a donnée en traitant de la connaissance sensible. Puisque l'objet connu doit s'unir au sujet connaissant, il y aurait confusion, et bientôt identité, si l'on refusait d'admettre l'intermédiaire de la représentation ou de l'espèce, qui sert instrumentalement à faire connaître l'objet lui-même. Mais de plus, Dieu seul, cause première et efficiente des choses, en peut contenir éminemment les essences. Par conséquent, attribuer à l'intelligence humaine la faculté de les percevoir directement en soi, ce serait l'égaliser à Dieu et, d'une manière plus monstrueuse encore, renouveler la même erreur (1).

Que ces espèces doivent être intelligibles, dans le sens d'immatérielles, c'est d'abord une condition rigoureuse pour qu'elles soient perçues par l'intelligence, qui, en vertu de sa nature propre, n'est mise en acte, on l'a dit, par les espèces sensibles elles-mêmes qu'autant qu'elles sont déjà immatérielles.

Mais de plus les espèces intelligibles ont pour but de faire connaître des objets entièrement abstraits de la matière. Si donc les facultés sensibles, s'exerçant par les organes, ont besoin d'espèces de nature immatérielle, que sera-ce des facultés qui ont pour objet, non plus ces apparences de variété et de mobilité infinies qui expriment l'individu, mais ce qui est le fond immuable des choses, l'absolu, l'universel, ce qui exclut métaphysiquement toute ingérence de la matière? Ainsi les espèces que l'imagination fournit, quelque supérieures qu'elles soient à celles des sens, sont absolument insuffisantes pour fournir à l'intellect autre chose qu'un moyen nécessaire, quoique encore bien grossier, de faire son acte si pur.

(1) SANSEVERINO, *loc. cit.*, n° 163.

Quoiqu'elles soient tout autre chose que leur objet, et seulement sa représentation, ces espèces intelligibles, comme il a été dit des sensibles, feront vraiment connaître l'objet lui-même ; elles seront le *quo* et non le *quod* de la connaissance intelligible, qu'elles rendront ainsi objective et réelle. Une fois unies à l'intelligence, elles deviennent une seule chose avec elle ; et l'on a la connaissance de l'objet intelligible, autrement l'*intellection*, dont l'expression parfaite sera le *verbe*.

Étudions maintenant les procédés de l'intelligence pour produire ces espèces, pour les fixer en elle et acquérir ainsi la connaissance de l'essence des choses matérielles.

Ces espèces, on l'a dit, représentent l'essence de la chose dépouillée des qualités matérielles dont elle est revêtue dans le *fantôme*, autrement dans l'espèce sensible retenue et épurée par l'imagination. C'est pourquoi l'acte par lequel l'intelligence appréhende son objet ne peut s'expliquer sans admettre l'existence d'un principe actif, chargé de séparer des fantômes leurs conditions matérielles, et d'en former ainsi de pures espèces intelligibles représentant l'essence des choses toute nue. Ce principe a reçu le nom d'intellect *agent*, de l'*action* qu'il exerce sur le fantôme.

Cette action est de deux degrés, qu'on appelle : l'un, *illumination des fantômes*, l'autre *abstraction des espèces*. Saint Thomas appelle l'un et l'autre du nom d'illumination, mais en deux actes successifs, dont le premier prépare, et le second produit, la manifestation des essences dégagées de la matière. Cette expression métaphorique, par l'idée qu'elle rappelle dans son sens propre, met en un beau jour la fonction qu'elle désigne : expliquons-la en quelques mots.

Le plus noble et le plus certain des sens est la vue. Voilà pourquoi, dit Saint Thomas, on a étendu le mot de *voir* à la connaissance qui est l'objet des autres sens :

Voyez quel est ce goût, quelle est cette odeur, quelle est cette harmonie; et même aux connaissances réservées au don surnaturel d'intelligence: « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu (1) ! » Quand donc l'esprit prend connaissance de son objet propre, on dit qu'il le voit. « Par l'attention, a dit Joubert, l'esprit voit les idées, comme l'œil voit les corps. » Il voit ce dessous des choses qui échappe à l'œil superficiel, l'arrière-scène où se cachent au vulgaire le premier mot et le dernier des êtres matériels.

Or, qui dit voir suppose la lumière, la joyeuse et féconde lumière que Dieu, la première de ses créatures, tira du néant et honora de son approbation (2), la lumière qui a mis l'ordre dans le chaos et qui ne cesse de faire apparaître les choses par les formes et les couleurs. Il y a donc pour le monde intellectuel une lumière, une lumière meilleure, dont celle des yeux ne peut donner qu'une froide et incertaine idée. La sainte Écriture se plaît à appeler de ce nom symbolique la loi de Dieu, les joies qu'elle cause, les fruits qu'elle produit, la sagesse. Le Nouveau Testament, saint Jean surtout, ne se lasse jamais d'appeler le Messie « la lumière du monde ! »

Ainsi la philosophie est dans son droit quand elle nomme *lumière intelligible* cette force secrète, mais souveraine, par laquelle l'intellect agent sait s'éclairer sous le ciel invisible. Quand cette lumière jaillit, les espèces, qui se sont dans l'imagination élevées vers l'idéal, commencent à se dépouiller de la matière pour laisser éclater le vrai; tout ainsi que les couches grossières, qui enveloppent le modèle, tombent en pièce sous le marteau du sculpteur pour livrer le chef-d'œuvre aux regards. Les conditions matérielles qui font le contingent et l'individu s'éloignent, se confondent et s'effacent; l'absolu, l'universel, les principes, les na-

(1) 1<sup>re</sup> quæst. LXXVII, art. 1.

(2) Vidit Deus lucem quod esset bona. GEN., I, 4.

tures, les formes, la raison d'être, tout se dessine et se rapproche ; et l'essence des choses apparaît dans une évidence qui n'est pas assurément la clarté réservée aux « cieux nouveaux », mais qui est comme cette obscurité transparente des nuits sereines, où le soleil s'annonce par des blancheurs dont l'horizon s'éclaire et qui orientent le regard vers le point où naîtra le jour.

Mais cette lumière, d'où va-t-elle jaillir ? N'hésitons pas à répondre avec saint Thomas : de l'intellect lui-même qui la possède, non de soi, mais par participation. L'océan unique, immense et inépuisable, de toute lumière, sans défaillance comme sans limite, c'est Dieu (1). Il faut être frappé, comme l'impiété contemporaine, d'une immense folie d'orgueil, d'un aveuglement inouï, pour oser proclamer l'indépendance de la raison, qui n'est autre chose que le reflet de cette lumière (2). Pour peu qu'un homme ait conscience de ce qu'elle a en lui-même d'intermittence et de vacillement, de ce qu'il lui en coûte d'efforts pour en acquérir quelques lueurs toujours pâles et le plus souvent fugitives, il ne saurait, en s'en faisant fier, dérober à Dieu la gloire d'en être exclusivement le foyer ou la source.

Mais enfin, pour montrer en même temps sa bonté et sa puissance (3), il a donné à l'âme, non seulement de recevoir la lumière, mais de la produire. « La lumière vraie » ne se borne pas à éclairer l'homme, elle « l'illumine (4) » ; elle met la lumière au dedans de lui. L'intellect en est à son tour un foyer communiqué ; on l'appelle, avec autant de justesse que de grâce, lumière *illuminée*, pour la distinguer

(1) Deus lux est, et tenebræ in eo non sunt ullæ. I JOAN., I, 5.

(2) En 1873, cette affreuse parole a retenti à la tribune française : « Nous n'avons que faire de Dieu ; notre raison nous suffit !... »

(3) Tantò est melior gubernatio quantò major perfectio à gubernante, rebus gubernatis, communicatur. Major autem perfectio est quod aliquid in se sit bonum et etiam sit alii causa bonitas. *Ibid.*, quæst. CIII, art. VI.

(4) Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem. JOAN., I.

de la lumière divine seule *illuminante*; et nous pouvons, dit saint Thomas, en observant ce qui se passe en nous quand nous opérons l'abstraction, nous convaincre expérimentalement que nous la possédons (1).

L'espèce intelligible, une fois produite, créée en quelque sorte par l'illumination de l'intellect agent, comment s'achève en nous la connaissance de son objet? Les scolastiques ont reconnu, et ils démontrent, l'existence d'une faculté destinée à recevoir et à conserver cette espèce, qui est l'instrument de la connaissance, et de laquelle reçue provient l'intellection. Autre chose en effet est produire, et autre chose est recevoir; or deux actes opposés réclament deux facultés distinctes. La faculté réceptrice est ici appelée l'intellect *possible*, parce qu'elle a pour fonction de percevoir ce qu'elle *peut* percevoir, ne le connaissant pas encore, d'aller de la puissance à l'acte.

Ce nom d'ailleurs ne fournit aucune induction contre la réalité et l'actualité de son existence. Il existe, il est nécessaire qu'il existe, une faculté déterminée, pour que l'âme arrive à l'acte parfait de connaître; il est nécessaire que cette faculté ait pour raison d'être, pour principe de fonction, l'aptitude à connaître. Car, d'une part, l'être absolu et universel, l'être qui embrasse tout être, est l'objet adéquat de l'intelligence, et elle a le droit de prétendre à la connaissance de tout; et, d'autre part, elle est métaphysiquement limitée, et elle ne saurait arriver à la connaissance de tout; donc elle reste substantiellement à l'état de puissance, et elle est *l'intellect possible* (2).

Ces deux facultés ont le même objet, l'essence des choses matérielles, mais elles agissent sur lui de deux manières bien différentes. L'essence est le terme et l'effet de l'intellect

(1) Hoc experimento cognoscimus dum percipimus nos abstrahere formas universales à conditionibus particularibus, quod est facere actu intelligibilia. 1<sup>o</sup> quæst. LXXIX, art. IV.

(2) SANSEVERINO, *loc. cit.*, n<sup>o</sup> 181.



agent qui opère de manière à en détacher l'espèce intelligible; elle est le principe et la cause d'action de l'intellect possible qui, en recevant l'espèce, acquiert la connaissance. Pour en revenir à la belle comparaison de la lumière, l'intellect agent, en éclairant l'objet, le fait paraître par les couleurs; l'intellect possible, en recevant l'objet distingué par les couleurs, acquiert et possède la vision (1). D'ailleurs ces deux opérations, théoriquement successives, sont en réalité simultanées. Car l'action abstractive de l'intellect agent et l'action réceptive de l'intellect possible concourent à la production d'un seul et même acte intellectif; et l'espèce est reçue par le second au moment même où elle est, par le premier, séparée du fantôme (2).

Cet acte ainsi produit, la connaissance une fois acquise, l'intelligence contemple au dedans d'elle-même, dans son espèce, l'objet connu; elle a en quelque sorte engendré cette intellection; elle la garde, elle se la parle à elle-même, elle en fait son *verbe*, comme disent saint Augustin et saint Thomas, ouvrant ainsi à l'âme humaine de magnifiques perspectives sur l'image que Dieu a en elle imprimée de lui-même (3).

Que reste-t-il pour que la connaissance soit parfaite? Il reste une opération analogue à celle qui achève la connaissance des sens : de même que le sens commun est nécessaire pour que l'âme sente avec discernement ses sensations, il lui faut un moyen d'acquérir l'intelligence de son intellection et de son verbe : c'est l'acte de la *conscience*.

Dès le début de ce paragraphe on a dit la grandeur de cette faculté, par laquelle nous pouvons posséder, penser notre pensée, et jouir ainsi de notre vie d'intelligence. Cette conscience est *habituelle* ou *actuelle*, selon qu'elle a pour objet, soit l'âme elle-même, son existence et sa

(1) S. TH., *loc., cit.*

(2) SANSEVERINO, *loc. cit.*, n° 190.

(3) *Ibid.*, 198.

puissance d'agir ; et cette conscience va de soi : elle est dite pour cela *directe* ; — soit les actes de ses opérations ; et pour cela, il faut qu'elle pose devant elle-même selon le mot de saint Augustin (1), qu'elle se replie sur elle, et cette conscience est dite ainsi *réflexe*.

Ce terme de réflexion rappelle celui de lumière ; et il fournit, par sa signification propre, un heureux moyen de faire comprendre l'acte intellectuel qu'il désigne. On dit en effet que la lumière est réfléchie lorsqu'elle vient d'un corps éclairé sur un autre corps qu'elle éclaire ; il arrive de même que l'intellect agent ayant, par la lumière qu'il jette, éclairé l'objet en le dépouillant des conditions matérielles, ramène ensuite cette lumière sur lui-même pour prendre acte de la connaissance qu'il vient d'acquérir. Cette propriété de l'âme de se replier ainsi sur elle-même procède de sa propre immatérialité : d'où il résulte que la conscience relève de l'intellect, et qu'elle ne constitue pas une faculté distincte, mais seulement un acte spécial qui succède, pour l'achever, à celui qui lui a fourni la connaissance de l'objet. Le développement de ces principes est hors du but que nous nous proposons.

Avant de conclure, indiquons d'un coup d'œil ce qui est le point culminant, ce qui doit être l'attrait suprême, de cette grande étude des essences. On conçoit qu'elle n'a point de limites ; elle élève donc l'esprit sur une échelle indéfiniment croissante de vérités toujours plus hautes et plus larges, plus radieuses, plus divines enfin, qui se masquaient d'abord les unes les autres comme les sommets dans les pays de montagnes, et qui, au regard approfondi, se révèlent les unes après les autres comme les étoiles dans la sérénité du ciel.

La raison d'être des choses croît en lumière selon leur

(1) Ipsa mens quodam modo se in conspectu suo ponit. Nec ipsa mens, quæ cogitatur quidquid cogitatur, potest esse in conspectu suo, nisi se ipsam cogitando. *De Trinit.*, lib. XIV, cap. XI,

importance; les formes croissent en beauté; les natures, en richesse; les définitions, en ampleur; les lois en majesté. Et finalement, de même que les étoiles, en accourant chacune à sa place et à son heure, étendent le large des cieux sans laisser soupçonner le rivage et révèlent l'immensité elle-même; de même, par delà toutes les raisons des choses, toutes les beautés, toutes les grandeurs, plus profond que les profondeurs dernières, plus haut que les plus sublimes cimes, l'infini, l'éternel, l'immense se pressent, semble apparaître et se laisser saisir à l'esprit qu'il épouvante et qu'il attire, qu'il maîtrise, qu'il dégage de plus en plus de tout mélange, pour le rendre plus digne de se remplir de lui. Plus d'une fois, on l'a déjà dit; on l'a dit avec Linnée, avec Newton et les autres: mais qu'y a-t-il de mieux à répéter?

Le Verbe lui-même ne se dérobe pas entièrement. Assurément il ne se montre pas comme objet immédiat du regard; « mais comme le principe de notre lumière intellectuelle, et comme le soleil caché derrière l'horizon, dont le reflet donne aux êtres tout ce qu'ils ont de vérité et de beauté. Ce divin objet est encore voilé à nos yeux; hélas! les limites dont notre esprit est enveloppé nous le disent assez. Mais notre philosophie nous dit et nous prouve qu'il est là tout près de nous, qu'il nous regarde à travers les créatures, comme le « Bien-aimé se montre à demi à l'Épouse « et ne se cache que pour se faire plus ardemment désirer (1). »

De là cette précision avec laquelle la scolastique a pu entrevoir et décrire Dieu, et qui sera son immortelle gloire. L'oracle, saint Thomas, est allé plus avant dans le presentiment rationnel de Dieu que nul esprit humain en dehors de l'inspiration divine. Or, ayant souci de savoir si

(1) *En ipse (dilectus) stat post parietem nostrum, prospiciens per cancellos. CANT., II. 9.* — Le P. RAMIÈRE, *De l'unité de la philosophie*, p. 205.

ses intuitions n'avaient pas été téméraires, il interrogea frère Romain son disciple, qui lui apparaissait peu de jours après sa mort : « Comme nous vous avons entendu dire, répondit le bienheureux, ainsi voyons-nous dans la cité du Seigneur des vertus (1). » Quel honneur et quelle joie pour le saint Docteur ! quelle douce et glorieuse assurance pour ceux qui marchent, sous son enseignement, dans l'étude de la vérité (2) !

Concluons maintenant, et nous verrons clairement combien on a eu raison de dire, au début de cet aperçu sommaire, que la philosophie rend l'esprit solide et vigoureux. Et d'abord, cette prise de possession des facultés intellectuelles, de ce que l'homme a en soi de plus grand, de royal, d'immortel, de semblable à Dieu, quoi de plus capable de consolider l'intelligence, si l'on peut ainsi dire, en même temps qu'on l'agrandit.

Hélas ! il faut encore le déplorer : la pensée, l'étude et le culte de la pensée, c'est le moindre souci de l'immense majorité des hommes. Étrangers à leur féconde et glorieuse puissance de réfléchir, ils vont sur les eaux de la vie, sans même se sentir flotter, comme du bois mort charrié par les torrents !

Cependant le sentiment de l'existence reprend ses droits par intervalles : c'est la joie quelquefois ; le plus souvent, c'est la douleur qui oblige l'homme à penser qu'il vit ; mais cette pensée ne s'exerce guère qu'au profit de la vie des sens. Éloigner la peine qui empêche de jouir, et s'applaudir, comme d'un triomphe, d'y avoir réussi ; tâcher de retenir, de ranimer en soi, la jouissance qui s'émousse

(1) Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Domini virtutum. Ps. XLVII.

(2) Sur la tombe d'un saint religieux qui avait fait ses délices de l'étude de la vraie philosophie, et que l'auteur avait eu longtemps l'occasion d'apprécier, un autre religieux, confrère de l'un et de l'autre, s'écria d'un accent à faire tressaillir : « En voyant Dieu, il a dû avoir moins d'étonnements et plus de jouissances que nombre d'autres parmi les meilleurs. »

encore plus vite que ne s'écoulent, dans l'inexorable flux du temps, les objets qui l'ont excitée : voilà le désir et voilà l'effort ! Amusons-nous, disent les enfants quand, au milieu des jeux, la lassitude, puis l'ennui les gagnent, et qu'ils voient s'en approcher la fin. Les hommes asservis aux sens sont-ils autre chose que des enfants ?

Mangeons et buvons, s'écriaient les convives de la décadence aux festins monstrueux de Trimalcion, quand les organes épuisés avaient perdu, par la satiété, le sens du plaisir. Aimons-nous, aimons-nous toujours plus, répètent les cœurs épris, quand, au fort de leur ivresse, ils sentent que la tendresse leur échappe ou que de vagues apparitions de l'avenir leur montrent le terme fatal. Une notable partie de la poésie de toutes langues est consacrée à exprimer, à exciter, ces efforts des sens ou du cœur pour se dissimuler à soi-même ce qu'il y a d'éphémère et d'incomplet, d'étranger à l'homme et d'indigne de ce beau nom, dans le faux bonheur dont on est si avide. L'ombre évanouie, on la rappelle ; on cherche dans sa mémoire les traces stériles, honteuses souvent, des jouissances si vite écoulées, si imparfaitement goûtées ; l'imagination s'efforce de les surfaire, et l'on force le ton pour en imposer aux autres et à soi-même. Comme on a ri ! comme on s'est amusé ! quel festin ! quelles délices ! quelles amours !

« O enfants des hommes, toujours avoir le cœur si  
« lourd ! n'aimer que ce qui est vain, et ne chercher que  
« ce qui trompe (1) ! » — « Sortons du temps et du changement, dit Bossuet, et entrons dans l'éternité ! » Arrachons-nous à ces tourbillons implacables qui rappellent ceux dont Dante a fait le juste supplice des esprits frivoles et faux, qui ne s'attachent qu'aux proies de la mort ! Dieu, en nous prédestinant à la durée infinie, nous a doués des facultés nécessaires pour atteindre déjà ici-bas les

(1) Pg. iv.

régions sereines qui en sont le siège, et le vrai qui en est la substance. En attendant que notre pensée glorifiée puisse s'y établir définitivement et s'en rassasier sans mesure, saisissons avec ardeur tout ce que, dans l'exil des sens, nous en avons à la portée de notre esprit. Il est clair que si, au langage de *l'Imitation*, « en adhérant à la « créature vaine, on doit être entraîné avec sa fragilité (1), » en prenant des gages sur l'éternel nous ne saurions manquer d'affermir et de dilater en nous cette meilleure partie de nous-mêmes qui a des droits à l'éternité.

Et non seulement la philosophie donne à l'âme la connaissance et la possession de soi-même et de ses nobles facultés, mais elle les développe et les fortifie, en les exerçant avec cette pleine conscience de leur nature et de leur objet. Les organes corporels, les facultés sensibles n'ont pas de meilleur moyen de se fortifier que d'agir avec méthode dans leur sphère propre. *Fabricando fit faber*, dit le proverbe : en forgeant, on devient forgeron. Et l'on peut dire de l'imagination, du style, du talent quel qu'il soit, ce que Quintilien a affirmé de la mémoire : L'exercice l'augmente, la négligence l'éteint (2).

De même donc le double intellect, dont nous venons d'étudier le fonctionnement, a tout à gagner à être mis méthodiquement en action. L'intellect agent, en sondant de son regard les entrailles des choses, en aiguise sans cesse le tranchant ; en faisant jaillir de lui cette lumière dont il a été doué, il en dilate les sources, et il rend plus énergiques ces ondes de l'astre invisible qui dépouillent peu à peu l'objet sensible de tout ce qu'il a de matière et en dégagent l'espèce qui le met en état et le rend digne d'être contemplé par l'esprit. L'intellect possible, en recevant ces espèces toujours plus nombreuses et plus pures,

(1) Qui adhæret creaturæ cadet cum labili. II IMIT., VII, 4.

(2) Augetur curâ, negligentia intercidit. *Inst. orat.*, lib. XI.

augmente sa capacité de recevoir et sa ténacité de conserver ; et il devient ainsi un trésor toujours plus vaste et plus rempli de ce vrai, sublime aliment de l'intelligence, qui la transforme en lui. Enfin le verbe, la dernière expression de la connaissance, doit à cet exercice fécond la netteté et la fermeté qui se communiquent à l'esprit lui-même, et qui, en produisant la conviction inébranlable de la vérité, rendent la volonté ferme et sage à la fois et forment les grands caractères. C'est le second des avantages qu'on doit attendre des bonnes études philosophiques.

II. — On a dit en effet, d'après *la Civiltà catholica*, que la philosophie bien enseignée doit rendre le jeune homme ferme dans sa volonté, modeste et prudent dans ses conseils, sensible au bien, toutes qualités qui sont le caractère d'une volonté heureusement formée. Il y faut tout cela. La volonté doit être ferme, c'est la qualité du commandement. Or, dans la personne humaine, c'est la volonté qui commande.

Si l'on excepte les forces de la partie végétative que Dieu n'a pas laissées à notre libre arbitre, la volonté, dit saint Thomas (1), imprime le mouvement à toutes les puissances de l'âme. Comme en effet elle a pour objet propre le bien universel, le bien dont l'acquisition est notre félicité nécessaire et suprême, tandis que les autres facultés n'ont pour objet que les biens particuliers, les biens qui sont imparfaits et mêlés, où il y a un choix à faire, c'est donc la volonté qui est la cause première et qui met toutes les causes particulières en action. Elle fait agir les puissances sensitives, l'imagination, la mémoire, etc., et toutes les facultés qui servent à entretenir et à développer le com-

(1) 1<sup>re</sup> quæst. LXXXII, art. iv. — 1 2<sup>de</sup> quæst. IX, art. II.

posé humain. Elle fait agir l'intelligence elle-même, qui est chargée de connaître, à titre de Vrai, cet Être infini que la volonté doit posséder comme Bien (1), mais vers lequel elle ne se met elle-même en mouvement que selon l'élan que lui a imprimé cette connaissance. La volonté est comme un roi qui, chargé de pourvoir au bien général de l'État, donne ses ordres aux chefs qui sont préposés aux diverses régions ou branches du gouvernement (2).

Donc la volonté doit être ferme. Mais d'abord, fermeté n'est pas rudesse ; la fonction de cette faculté souveraine étant de conduire l'âme au bien, une des conditions de sa valeur, c'est qu'elle y soit sensible et en subisse volontiers les attrait. De plus, fermeté suppose prudence ; sans quoi on n'aura qu'entêtement, l'entêtement, ce défaut des esprits étroits, ou de capacité ou d'embouchure, vite et décidément contents d'eux-mêmes, chez lesquels une idée préconçue ferme l'entrée à toutes les autres ! La volonté, avant de s'arrêter, doit choisir ; elle doit choisir, entre les biens particuliers, ceux qui lui procureront le bien final, vers lequel elle tend d'une manière immuable.

Aussi, par une heureuse inspiration de ce *Nescio quid divinum* que nous avons reconnu dans les langues (3), le terme même de volonté implique l'idée de délibération et de choix (4). Plus donc, sous l'influence des objets qui lui présentent les apparences du bien, le cœur sera prompt à sentir, plus l'âme sera délicate et mobile, plus aussi faut-il que la volonté tienne les rênes. Mais auparavant, pour que sa fermeté soit salutaire, il est indispensable qu'elle ait été sagement éclairée par sa conseillère naturelle, par la raison.

(1) Quæst. X, art. II.

(2) 1<sup>re</sup> quæst. LXXXII, art. IV.

(3) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, I<sup>er</sup> vol., p. 99 et 100.

(4) *Volo*, Βούλομαι ; racine sanscrite VAR. Voir LITTRÉ au mot *vouloir*.



C'est donc à la raison qu'il en faut toujours revenir, surtout à cette raison pratique qui est la lumière de la vie et la source de la sagesse, dont nous avons dit, tout le long de notre *Pratique de l'enseignement chrétien*, que les études élémentaires doivent toutes contribuer à la former.

Par conséquent, nous en revenons aussi à la philosophie. Car si les études antérieures profitent déjà, étant bien ordonnées, à la raison, c'est dans la mesure même où elles s'inspirent et relèvent de cette science, leur souveraine. La raison se forme par la connaissance des causes, du pourquoi, de la raison d'être, de la fin, de la loi des choses. Or, chacune des sciences qui font l'objet des études secondaires restreint ces questions fécondes au cadre particulier qui la limite. La philosophie pousse ses magnifiques investigations, on est heureux de le redire, jusqu'aux derniers sommets, jusqu'à ces causes suprêmes sans lesquelles les principes secondaires manquent de stabilité et de lumière, et sont hors d'état de fournir une base solide, un ordre certain, aux sciences dont ils sont comme les substructions.

Or, qui ne voit que cette étude des causes est d'autant plus fructueuse qu'elle élève plus haut, qu'elle dilate plus au large, qu'elle introduit mieux aux profondeurs, la grande puissance de la raison ? A ce vigoureux travail, à ces magnifiques efforts de pénétration des essences, la pensée se mûrit, le jugement se rectifie, le raisonnement prend un cours aisé et ferme, le tact se développe ; et ainsi se forme le bon sens, « ce maître de la vie humaine, » cette sagesse enfin, dont le beau nom de philosophie signifie l'amour, comme ses enseignements en expriment les lois et en favorisent l'acquisition.

Qu'est-ce qui peut valoir en ce monde ce sublime et salutaire résultat ? « Les hommes, dit *la Logique de Port-Royal*, ne sont pas nés pour employer leur temps à mesu

rer des lignes, à examiner le rapport des angles, à considérer les divers mouvements de la matière; leur esprit est trop grand, leur vie trop courte, leur temps trop précieux, pour s'absorber à de si petits objets. Mais ils sont obligés d'être justes, équitables, judicieux dans tous leurs discours, dans toutes leurs actions et dans toutes les affaires qu'ils manient; et c'est à quoi ils doivent particulièrement s'exercer et se former (1). »

III. — Un esprit solide, une volonté ferme : ce sont bien les conditions préalables qui, par le sérieux du jugement et de l'application, rendent certain et facile le progrès dans les sciences, ce troisième avantage de la philosophie. Saint Thomas l'a appelée : Ordonnatrice de toutes les sciences, *ordinativam aliarum scientiarum*; c'est-à-dire la science qui dispose tout avec méthode et enchaînement vers un but, à partir de certains principes (2). Il est facile de justifier cette affirmation.

La science est tout entière dans la connaissance des causes : *Cognitio rerum per causas*. Elle n'est donc pas dans les faits, quelque masse qu'on en ait accumulée, s'ils restent sans relations, sans ordre, à l'état de membres épars, *disjecta membra*. Il faut qu'ils soient expliqués, coordonnés, groupés selon des classifications établies en vertu de l'analogie et d'une sage induction; c'est ainsi qu'ils font pressentir, deviner, formuler enfin leurs lois. Tout cela constitue ce qu'on appelle à bon droit la philosophie de la science, sans laquelle la science n'existe pas. Elle ne devient donc telle qu'en employant à son profit propre les procédés dont la philosophie fournit les secrets, comme elle en donne les exemples les plus magnifiques.

(1) Premier discours préliminaire.

(2) 2<sup>es</sup> 2<sup>es</sup> quest. XXVI, art. 4.

C'est ce qu'on a tâché d'expliquer et de pratiquer quand on a ci-dessus traité de l'histoire. On avait agi de même, proportion gardée, en exposant *la pratique* d'enseignement de la grammaire et des belles-lettres.

Il en est à plus forte raison de même pour la science du droit. Veut-on s'en assurer ? Qu'on lise *le Traité des lois* de Domat ; que l'on compare cette belle synthèse aux meilleures généralisations tentées par les jurisconsultes plus modernes, et l'on pourra mesurer la supériorité que donne en cette matière un serein esprit philosophique (1). « Représentez-vous, disait M. Cousin à la chambre des pairs, dans la discussion des lois d'enseignement, représentez-vous de futurs jurisconsultes ignorant ce que c'est que *la personne* et ce qui la distingue de la simple *chose*, ce que c'est que la liberté et son contraire, et quel est ce Dieu auquel en appellent toutes les lois humaines (2) comme à leur dernière et suprême sanction, comme au témoin invisible et toujours présent (3). »

Quant aux sciences physiques et naturelles, une solide préparation philosophique est à peine moins indispensable ; c'est la philosophie qui fournit leurs méthodes, les règles d'interprétation et de critique des faits observés et des résultats de l'expérimentation. C'est elle qui éclaire le physicien et le naturaliste sur la légitimité de leurs inductions, sur les conditions de la certitude propre à l'ordre de leurs recherches. Les bruyants apôtres du *transformisme* auraient-ils si facilement réussi à faire passer leurs hypothèses pour des dogmes, si l'instruction philosophique avait été plus répandue ?

Enfin la philosophie mettrait en garde contre l'exclusion trop radicale de la contemplation des causes finales dans le domaine de ces travaux. Bacon a beau les avoir dé-

(1) *La Controverse*, 15 mai 1885, p. 109, M. Abel de Valon.

(2) *Excepté le Code civil* !...

(3) Séances du 24 avril et 2 mai 1844.

clarées stériles (1) : ce sont des considérations téléologiques qui ont conduit Harvey à la découverte capitale de la circulation du sang : le témoignage de Robert Bayle est décisif sur ce point. Ce sont également des considérations de finalité qui ont suggéré à Cuvier son principe de la subordination des caractères zoologiques, avec lequel il a fait de si admirables découvertes... Aussi un maître illustre en physiologie n'hésite pas à dire que « il y a un dessein vital qui trace la place de chaque être et de chaque organe ;... que les phénomènes semblent dirigés par quelques conditions invincibles dans la route qu'ils suivent, dans la série qui les enchaîne ;... qu'ils obéissent à une puissance ou propriété évolutive, qui constitue le *quid proprium* de la vie (2). »

Voilà pourquoi dans les Facultés, les professeurs des sciences spéciales que les jeunes gens abordent, après les études élémentaires, dans le but de s'ouvrir une carrière libérale, ont-ils bien vite discerné ceux qui ont fait une philosophie sérieuse, d'avec ceux qui se sont bornés à en prendre la teinte et à retenir des termes au point où c'est nécessaire pour enlever le premier diplôme. Impossible de soulever ceux-ci de terre au-dessus de l'étroite sphère des faits ; les autres seuls savent et peuvent monter aux généralisations, aux sommets baignés dans la vive lumière des principes, d'où la vue est si vaste, si sereine et si sûre, pour diriger la marche dans le dédale des conséquences et des applications (3).

(1) C'est un blasphème contre la Providence de Dieu.

(2) Cl. BERNARD : *la Science expérimentale*, p. 102 Cette autorité est citée par M. Abel de Valon, à qui appartiennent les deux pages qui précèdent. *Loc. cit.* p. 110.

(3) « Comment, sans les règles de la philosophie, demande Cicéron, comment peut-on discerner le genre et l'espèce de chaque chose, l'expliquer en la définissant, la distribuer en ses parties ?.... et que dire encore de la nature des choses dont la connaissance fournit tant de ressources au discours ? sur la vie, sur les devoirs, sur la vertu, sur les mœurs ? » ORAT., IV.

IV. — On a dit plus haut que c'est une des grandeurs de la philosophie d'avoir titre et qualité pour établir et pour défendre les droits de la religion. Mais démontrer, ce n'est pas toujours forcer les croyances, encore moins tenir le cœur soumis et ferme dans la vertu. La philosophie a aussi pour mission d'aider à achever cette grande œuvre, et de rendre le jeune homme inébranlable dans sa foi et dans sa lutte contre les passions.

Deux causes surtout infirment la puissance de la vérité sur la raison et sur volonté : la faiblesse de l'une et la séduction de l'autre. La philosophie a des remèdes pour ce double mal.

Si la raison n'est pas nourrie et forte, elle est comme offusquée par la vérité, surtout par les vérités supérieures de l'ordre de la foi ; l'éclat obstrue en quelque sorte ses avenues étroites et déconcerte sa constitution débile. Elle s'arrête aux surfaces dont le faux jour l'empêche de voir ce qui luit dans les profondeurs, et dont les vains bruits couvrent les échos du dedans. En cet état le sophisme a beau jeu ; et, sous couleur des droits de la conscience, de liberté, d'aspirations généreuses, il justifie l'orgueil et déchaîne la licence. Or n'est-ce pas, — on l'a assez dit, — n'est-ce pas à la philosophie de donner à l'esprit la solidité et la pénétration ?

Quand il est ainsi trempé, il tient ferme dans ses convictions. Les principes suprêmes des choses répandent en lui comme « une rosée de lumière (1), » dont les merveilleux scintillements font apparaître la beauté de ce qu'il faut croire et la justice de ce qu'il faut pratiquer. Il se sent « naturellement chrétien (2), » à mesure qu'il prend mieux possession de lui-même et qu'il reconnaît mieux les intelligences que la vérité a dans sa raison et les sympathies

(1) *Ros lucis, ros tuus. Is., XXVI, 19.*

(2) *TERTULL., Apolog., 17.*

qu'elle éveille dans son cœur. « Les lois divines se justifient ainsi par elles-mêmes (1); » et le voilà « prêt à rendre compte envers et contre tous, » aux passions du dedans comme aux erreurs du dehors, « des espérances » qui sont la base de ses croyances et le mobile de ses mœurs (2).

Hélas! c'est bien aujourd'hui surtout, dans ce désastreux envahissement du faux libéralisme, qu'il faut regretter les graves lacunes de l'enseignement philosophique. Un esprit vraiment fort, qui s'est une fois convaincu invinciblement, par les preuves que cet enseignement donne, de la vérité absolue et vivante de Dieu, de sa Providence universelle, admettra-t-il jamais, en principe du moins, que l'erreur a des droits à être crue, professée, propagée? Une fois persuadé, en vertu des plus irrécusables témoignages, de la divinité de Jésus-Christ et des droits souverains de son Église, verra-t-il sans indignation et sans terreur l'État, l'État qui n'offre pas plus de garantie qu'il ne justifie de mission dans l'exercice de son pouvoir, se substituer au lieu et place de l'héritière du Christ en tous ses privilèges dont il l'a dépouillée? L'État qui s'est appelé Caligula, Henri VIII, Ivan et Pierre, Robespierre, sans parler de noms plus récents, l'État qui peut en porter d'aussi sinistres encore, devenu enfin, à force de centraliser, le banquier et le pourvoyeur d'une foule immense de citoyens et tenant ainsi entre ses mains et leur pain et leur conscience? Et, ce qui est bien autrement redoutable, l'État s'arrogeant non-seulement le droit d'enseigner et d'élever la jeunesse, mais s'en attribuant le monopole, et déplaçant ainsi à son profit l'axe du monde moral, le centre de gravité des âmes, et livrant la fleur de l'humanité, déracinée du Calvaire, aux erreurs que d'épouvantables bouleverse-

(1) *Lex Domini justificata in semetipsâ. Ps. xviii, 40.*

(2) *Parati semper ad satisfactionem omni poscenti vos rationem de eâ, quæ in vobis est, spc. I PÉTR., III, 15.*

ments ont toujours hâte de suivre et de châtier (1) ? Non : nul esprit nourri d'une saine et forte philosophie ne laissera jamais sans protestation ces empiétements sacrilèges en face desquels la raison et la conscience mal élevées restent hélas ! aveugles et inertes.

La philosophie peut moins sur la volonté que sur l'intelligence ; car l'homme a encore plus besoin de la grâce pour agir conformément à ses croyances que de la foi pour les acquérir. Cependant on conçoit que cette maturité et cette consistance que les fortes études assurent à l'esprit

(1) Un juriste éminent, qui est aussi solide en philosophie que ferme dans la foi catholique, a exprimé ce regret de l'abaissement des études philosophiques, au congrès international de l'enseignement (*Fourvières-Lyon, septembre 1885*), en des termes qu'on nous saura gré de reproduire. En quelques mots, la cause première du faux libéralisme, ses résultats dangereux, et le plus redoutable surtout, la Révolution, les remèdes dans les fortes études de philosophie, et dans *la prospérité des universités catholiques* sans quoi on ne peut instituer ces études, tout est dit avec autant de profondeur et de justesse que de conviction. Nous soulignons ce qui nous paraît surtout digne d'être remarqué :

« Le monopole de l'Etat, fruit de la Révolution, est une idée du protestantisme qui, en reniant l'autorité de l'Eglise et du Pape, a transféré aux princes civils le pouvoir sur les écoles et l'enseignement. L'immortel ennemi du christianisme, Satan, a été haï en suscitant l'hérésie protestante et en lui faisant poser les théories menteuses d'où sortirait plus tard la Révolution, l'esprit dit moderne, l'autichristianisme enfin, la grande erreur et peut-être l'universelle défection prédite pour les derniers temps. Que de catholiques se laissent prendre à ces mensonges spécieux ! Et cela *faute d'un enseignement supérieur bien organisé*, parce qu'on ne fait plus en France, ni guère ailleurs, des **ETUDES DE PHILOSOPHIE et de théologie assez complètes**, et qu'on se contente du léger bagage philosophique porté dans les programmes de l'Université pour le baccalauréat. **DE BONNES ET FORTES ETUDES PHILOSOPHIQUES sont la base rationnelle et NÉCESSAIRE de tout enseignement supérieur et de l'éducation intellectuelle tout entière.** Sans cette base, cet appui pour toutes les autres connaissances, *l'esprit humain est dévoyé* avec une extrême facilité et tombe, au moindre choc, dans ces erreurs capitales qui produisent logiquement les grands cataclysmes.

« C'est là, au point de vue intellectuel, la cause certaine de la Révolution et de sa durée. Les esprits n'en seront complètement désabusés que lorsqu'une solide instruction supérieure aura été replacée sur les bases qui lui manquent encore et qu'ils ne pourront plus être dupés par les erreurs que je signale. » M. DESPLAGNES : Rapport au congrès international de l'enseignement à Fourvières, septembre 1885.

garantissent la raison contre les séductions du cœur. Le goût du recueillement, l'habitude de l'analyse des choses de l'âme sont favorables à la vertu ; car la volonté n'a pas moins de sympathies pour le bien que l'intelligence pour la vérité. Les préceptes de religion et de morale que donne la saine philosophie ont en l'âme de tels échos, si sensibles, si éclatants, quand elle est sincère, que l'on appliquerait volontiers à ces principes de la vertu le mot de Platon, s'il n'était pas condamné : « Apprendre, c'est se souvenir ! »

N'est-ce pas uniquement la langue de la philosophie que parle M. Max Müller en ces quelques lignes fortes et suaves qui font si bien comprendre et goûter la nécessité naturelle d'une religion ? « Ce que nous appelons la religion, dit-il, notre confiance dans l'Être doué de toute sagesse et de toute puissance, éternel, gouverneur du monde, duquel nous nous approchons par la prière et la méditation, auquel nous confions tous nos soucis, dont nous sentons la présence non seulement dans le monde extérieur, mais aussi dans cette voix intérieure qui nous avertit et parle à nos cœurs, tout cela, les païens l'ont connu (1). »

Voilà donc la raison et le cœur mis, par les réflexions de la philosophie, dans une sorte d'impossibilité de méconnaître et de refuser d'aimer ce Dieu qui se révèle par sa condescendance et sa bonté. Veut-on entrer plus avant dans ces préceptes de la vertu qui froissent la raison *raisonneuse* et qui soumettent la volonté *raisonnable* ? Qu'on agisse de même pour celui de la mortification. Le mot est rude, la chose est crucifiante ; mais faisons taire les sens et écoutons parler l'esprit. N'est-il pas vrai, comme l'enseigne saint Thomas, que « tout l'éclat et la beauté de la vertu vient à l'homme de la lumière de la raison (2) ? »

(1) *Science du langage*, III<sup>e</sup> vol., p. 140.

(2) *In delectationibus, circa quas est intemperantia, minus appetit*



que son idéal c'est d'être vraiment « une intelligence servie par ses organes ? » Et n'est-il pas vrai aussi que cette lumière de la raison, ce sont les sens qui la ternissent (1) ? que si l'on néglige de les soumettre, ils deviennent impérieux : *Qui delicatè nutrit servum suum postea sentit eum contumacem*(2) ? que l'âme qui entend jouir des privilèges de la sagesse et de l'intelligence ne choisit pas, pour y « habiter, la terre où l'on vit dans les délices (3) ? »

Or ce langage, si fondé et si persuasif de la religion, c'est aussi celui de la philosophie. Et voilà que l'on trouve dans Platon et le mot et la chose. Il a décrit dans le *Phèdre*, sous la belle allégorie de l'équipage du char, la nécessité qui s'impose à l'âme du sage de maîtriser à force d'efforts tous ses appétits et passions. Dans le *Phédon*, il a dit que « *philosopher, c'est mourir.* » Et voilà encore que, au témoignage de saint Basile, il avait voulu choisir pour habitation et pour école les jardins peu salubres d'Acadé-  
mus, afin de venir mieux à bout de maîtriser les sens en menaçant jusqu'à la santé (4). Chose admirable, mais peu connue ! le mot si recherché d'académicien rappelle ainsi, par son origine même, le nom d'une vertu chrétienne dont ceux qui le portent ne font pas le plus souvent un très grand cas.

Ces rapides perspectives justifient ainsi expérimentalement la parole si justement répétée de Bacon, savoir que « peu de savoir éloigne de la foi et un plus profond savoir y ramène (5). » Or qu'est-ce que le savoir plus profond, sinon celui qui résulte de l'habitude intime d'interroger le

de lumine rationis, ex quâ est tota claritas et pulchritudo virtutis.  
2<sup>o</sup> 2<sup>o</sup> quæst., CLII, art. IV.

(1) Mentem inficit et obscurat, contristat, debilitat et siccit.  
S. TH., *Opusc.* LXIV, de contrit.

(2) PROV., XXIX, 21.

(3) JOB., XXVIII, 13.

(4) De legend. libr. Gentil.

(5) De dignit. et augm. scientiarum, lib. I, p. 5. Francf. 1665

choses en allant jusqu'aux profondeurs ? et qui donne cette habitude, sinon la philosophie bien comprise et bien enseignée ? Il en est du voyage dans les régions de l'intelligence et de la religion comme de ceux que l'on fait sur les fleuves rapides. Ce qu'on voit sur la rive d'un premier coup d'œil, comme tout ce qui semble apparaître de la vérité d'une vue première, paraît fuir à l'opposé et nous accuser de contradiction et d'erreur. Mais qu'on fixe et qu'on élève le regard, les grandes œuvres de Dieu, les montagnes et les astres du ciel, la vérité solide, lumineuse et tutélaire, tout marche dans notre sens et nous assure que nous allons à bonne fin (1).

---

## ARTICLE SECOND

QUELLES CONDITIONS DOIT REMPLIR LA PHILOSOPHIE POUR JUSTIFIER LE NOM QU'ELLE PORTE ET SE MONTRER FIDÈLE A SA MISSION.

Ces conditions doivent être recherchées, tour à tour, dans les principes et dans la méthode de l'enseignement de la philosophie. Voyons donc d'abord d'après quels principes il faut déterminer et traiter les objets de cet enseignement, puis quelle en sera la méthode la plus efficace.

§ 1<sup>er</sup>. — *Des principes d'après lesquels il faut déterminer et développer les objets de l'enseignement philosophique.*

Quatre grands principes semblent nécessaires et suffi-

(1) Cette comparaison est du cardinal WISEMAN: *les Rapports de la science et de la foi.*

sants : aller le plus haut et le plus profond possible dans la recherche des causes; prendre la foi pour guide; profiter des bonnes traditions de l'école; étudier avec l'âme tout entière sans isoler l'intelligence de la volonté, sans priver la raison de l'amour.

I. — La recherche des causes, en dehors des hautes explorations de la science, est de peu de souci parmi les hommes. « Tout le monde, disait Fleury, voit l'utilité de raisonner juste dans les affaires et dans toute la conduite de la vie, et même de raisonner sur des principes solides; mais le plus grand nombre ne voient pas la nécessité de remonter jusqu'aux premiers principes... Ils ne raisonnent que dans une certaine étendue, depuis quelque maxime que l'autorité des autres a imprimée dans leur esprit jusqu'aux moyens pratiques d'acquérir ce qu'ils désirent (1). »

Hélas! dans le siècle qui s'est écoulé entre ce maître et nous, cette décadence de la raison, s'est tristement accentuée. A aucune autre époque peut-être l'amour du bien-être et de la cupidité n'a plus rétréci l'esprit humain dans le cercle des intérêts matériels et des études relativement infimes qui les ont pour objet et qu'on appelle *utilitaires*. Des richesses, des jouissances, des loisirs : la recherche des causes ne va que jusqu'aux moyens de les multiplier et de les acquérir promptement. On en est venu à dédaigner les principes, à méconnaître l'expérience qui en a justifié l'importance par de si lamentables calamités, à ce point qu'un peu de réussite, quelques jours de prospérité matérielle et de paix à la surface sont réputés à titre de sagesse et de grandeur. Ces fermes pressentiments et cette divination de l'avenir, qui caractérisent les siècles chrétiens et les grands esprits, ne se montrent plus comme autrefois.

(1) *Traité des études*, édit. de 1873, p. 152.

« Ceux qui ne raisonnent pas plus haut, continuait Fleury, ne sont jamais que des esprits vulgaires, fussent-ils lettrés et docteurs, fussent-ils ministres d'État, fussent-ils princes. » Juste et fier langage qui ne s'applique que trop bien à notre temps ! On est en grand train de multiplier les docteurs ; on a nombre de ministres de rechange ; les princes ne font pas défaut : où sont les hommes qui, par l'élévation de leur esprit et la dignité de leur caractère, s'annoncent comme les sauveurs d'une société dont le luxe, les plaisirs, l'ambition sans titres, et, comme contrepoids et châtement, la haine implacable et la révolte toujours grondante, ont fait leur proie ?

Il faut donc sauver d'abord le caractère en sauvant la raison. Il faut apprendre à raisonner à fond et à bien connaître, à remonter en conséquence aux principes suprêmes pour retremper la raison dans les sources d'où elle émane, pour affermir son regard et l'étendre sous ces horizons de pure lumière qui éclairent et qui orientent toute la conduite des hommes.

Or, on l'a dit, nulle chose n'est bien connue, connue dans sa nature, sa destination, sa loi et sa règle d'usage, qu'autant qu'elle est mise et considérée dans son lieu propre, dans la filiation de ses causes et la dépendance de ses relations. Il n'y a point de science des phénomènes, c'est-à-dire de ce qui passe ; point de science vraie et digne d'une heure de peine, comme disait Pascal, si l'on n'a pas résolu toutes ces questions. Or elles se rattachent à la grande classification qui a été exposée plus haut : l'homme, le monde et Dieu (1), et ce n'est qu'en s'habituant à ces belles généralisations que l'on peut arriver à apprendre fructueusement, à savoir véritablement.

Mais, de ces principes suprêmes, le plus fondamental et le plus sublime, le suprême des suprêmes, c'est Dieu :

(1) Art. I, § 1, *ad fine*.

Dieu, *l'Altissima Causa* d'Aristote, la douce Cause Première de sainte Catherine de Sienne: admirable expression qui achève la raison par le cœur, l'essor de l'esprit par l'adoration, et qui unit ainsi la chaleur à la lumière dans ce rayon que le miroir de l'âme doit renvoyer à son soleil. Tant qu'on est resté en deçà de Dieu, la science parfaite n'existe pas. Il faut donc traverser tout le reste; et c'est le secret du savoir aussi bien que de la vertu, c'est le couronnement de la vie intellectuelle non moins que de la vie surnaturelle, qui a été indiqué par l'auteur de *l'Imitation* quand il a dit : « Outrepasser toute « créature; établissez-vous sur les derniers sommets de « votre âme, et là reconnaissez que le Créateur n'a rien « qui ressemble à ce qu'il a créé (1). » Tel est le moyen unique de satisfaire, sans la tromper, sans craindre ni satiété, ni fausse ivresse, cette soif fortifiante et généreuse, divine dans sa cause comme elle doit l'être dans son rassasiement, cette soif de connaître, de connaître par les causes en s'abreuvant à la source même des causes, par l'application de notre esprit à tout ce qu'il peut atteindre de Dieu.

L'échelle de la connaissance des choses doit donc remonter la série descendante des causes secondes, de cime en cime, en s'élevant toujours pour gagner celle qui règne sur toute la chaîne. Ainsi procède la généalogie du Sauveur dans saint Luc, remontant de saint Joseph à David, de David à Jacob, à Abraham, à Noé, à Seth, à Adam. Là un intervalle infiniment plus grand doit être franchi : l'Évangéliste s'élançe : *Qui fuit Dei!* De même le philosophe, en parlant de l'objet de son étude pour le mettre dans tout son jour, parvient à l'élever, de raison en raison, de principe en principe, jusqu'aux classifications qui sont les sommets derniers du savoir; mais l'œuvre reste en souffrance, et la fin est manquée, s'il ne prend essor à travers

(1) Liv. III, cap. xxxi, 1.

l'abîme, pour le suspendre au sein même de Dieu. On est toujours dans l'essentiel de la vérité, si l'on n'est pas dans la perfection de la science, quand on rompt pour se rattacher à Dieu, en négligeant telle ou telle partie de la chaîne, dont les derniers anneaux d'ailleurs se perdent nécessairement dans les lointains obscurs de l'infini. Au contraire, Dieu omis, c'est la chaîne qui flotte dans le néant. La perfection, — et c'est le partage des esprits d'élite, doués d'autant de solidité et d'équilibre que de pénétration — la perfection est de ne rien négliger de ce que le génie peut deviner, avant de finir en Dieu. Et l'humble esprit qui, d'un simple élan de sa foi, rapporte à Dieu aveuglément le fait qui l'a frappé, l'humble esprit qui s'en réfère de ce qu'il ne peut comprendre à la sagesse de Dieu; de ce qui le fait jouir, à sa bonté; de ce qui le heurte, à sa justice, en sait plus, infiniment plus que le superbe qui, si haut qu'il ait paru monter, de causes secondes en causes secondes, s'est arrêté avant le terme, se repaissant de réponses vaines puisqu'elles demeurent incomplètes, et prenant pour le soleil les nuées qui en sont le vêtement.

Prenons garde à cette « science qui enfle (1); » elle aboutit, notre siècle en fait la désolante expérience, à celle qui sépare, et la science qui sépare, vers quels abîmes ne va-t-elle pas incliner ? Elle ne s'y précipite pas, il est vrai, d'une seule chute : elle commence par oublier Dieu, puis elle le dédaigne; enfin, de parti pris elle lui tourne le dos; elle se *sécularise*, non sans une joie qui a quelque chose de satanique, la joie d'avoir secoué l'autorité; bientôt elle montre, sans plus de retenue, de quelle inspiration elle relève, en se proclamant *indépendante*. Indépendante, grand Dieu ! Et de qui ? De Celui qui est « le Seigneur des sciences (2), » du Verbe qui est la science elle-même se révélant aux hommes !

(1) I COR., VIII, 1.

(2) Deus scientiarum, Dominus. I REG. II.

Qu'on ait ainsi rompu avec Dieu dans les sciences qui doivent être un jour détruites avec leur objet (1), dans les sciences des choses matérielles qui semblent, aux esprits légers et dédaigneux, n'avoir rien de commun avec les choses de l'âme, cette ingratitude, cet aveuglement peut, sinon s'excuser, du moins se comprendre. La science en portera la peine : en se coupant des horizons de l'infini, elle se condamne à laisser atrophier ses ailes et à s'asservir exclusivement au culte des intérêts terrestres. Mais — ce qui est bien plus grave et plus désastreux — l'esprit de l'homme, une fois livré au vertige de l'orgueil, a prétendu affranchir de Dieu la science des âmes elles-mêmes et les étudier sans lui ! Les âmes, ces intelligences subtiles comme des rayons de feu, dont l'existence impalpable est cependant plus certaine, comme a si bien dit Aristote, que toute matière qui heurte nos sens, et dont la nature accuse si nettement leur filiation directe de Dieu, les couper du foyer et les expliquer sans Dieu !

Et cependant cet attentat monstrueux a été essayé et il suit son cours. On a expliqué sans Dieu la nature d'abord et l'organisme des âmes. Une psychologie brillante, si l'on veut, mais froide, on pourrait dire cruelle tant elle manque de cœur, a disséqué les facultés de l'âme, sans tenir compte du principe même de leur vie, comme les membres d'un cadavre sur le marbre de l'amphithéâtre. Ils ont été plus loin : Dieu a été oublié dans l'explication des fonctions vitales de la volonté, dans l'évolution de la liberté, dans la recherche de l'origine de l'âme, de sa destinée et de ses lois. La théodicée a donc été ou supprimée ou notablement amoindrie, et la morale a subi à son tour l'outrage de la sécularisation (2); enfin nous

(1) *Sive scientia destructor.* I COR., XIII.

(2) Cette tendance se manifeste de nos jours dans tous les genres de lettres et de sciences : des esprits qui se défendent de tout parti pris contre la religion en ont subi l'influence. Dans sa belle *Histoire*

entendons aujourd'hui, sur les sommets mêmes de la société affolée, des voix sinistres qui proscrivent entièrement la morale religieuse et qui glorifient, sous des noms divers, LA MORALE INDÉPENDANTE ! Plus de dogmes pour gouverner les âmes et leur conscience, soit les âmes individuelles, soit les âmes unies entre elles par les groupes concentriques de la famille, de la cité, de la nation !

En donnant congé à Dieu, ils ont prétendu émanciper la raison ; en proscrivant l'Église, au début de cette crise qui se manifeste aujourd'hui par de nouveaux accès, ils en ont institué une à leur fantaisie et leur taille. *L'Académie des sciences morales et politiques* est le temple où leurs docteurs enseignent la doctrine qui doit remplacer ce qui a vieilli et conduire la société par des chemins inexplorés, libres et glorieux !!! Mais Dieu et la raison ont donné leur réponse : devenue *déesse*, on sait quel fut, au siècle dernier, le culte et les sacrifices de la raison ; la luxure, les ruines et le sang comblèrent le vide de la proscription de Dieu. Qu'il daigne nous épargner aujourd'hui les mêmes châtiments !

Que la philosophie donc, la science des sciences, qui a titre et qualité pour assigner à chacune d'elles son principe et sa base, que la philosophie soit infatigable à monter jusqu'à Dieu ! Qu'elle cherche en Dieu, dans les divins exemplaires dont les principes suprêmes sont le reflet, qu'elle cherche en Dieu, pour le compte d'abord et l'avantage des sciences physiques, la cause personnelle de l'ordre admirable et de la parfaite unité que le regard simple et tant soit peu profond a bientôt découverts « sous le désordre apparent et la diversité confuse des phénomènes et des lois (1). » Dieu n'est-il pas le dernier principe sans lequel

*de la littérature française*, M. Nisard, en jetant un coup d'œil général sur le seizième siècle, et en visant Montaigne, la Boétie, Charron, etc., a dit que le grand fait de l'époque, c'est la *sécularisation de la morale !!!*

(1) M. CHARRAUX, *la Pensée et l'Amour*, p. 107. Paris, Durand et Pédone.



« les choses sensibles ne sont ni ordonnées, ni harmonieuses, ni même intelligibles ? »

Qu'elle cherche en Dieu, pour le compte et l'avantage des sciences dites exactes, la source vivante, l'inépuisable et ravissant foyer de « tout un monde nécessaire, éternel, de toute une génération de vérités dépendant les unes des autres et issues d'une seule et même vérité;... des idées immuables, indépendantes des temps et des lieux qu'elles mesurent, du monde qu'elles dépassent, indépendantes même des intelligences qui les conçoivent et sans lesquelles elles seraient toujours souverainement vraies, souverainement intelligibles (1)! » Toutes ces vérités produiraient-elles dans les profondeurs de nos âmes tant d'ineffables tressaillements, si ce n'était absolument que de sèches abstractions, et « si elles ne se rapportaient à un Objet dont leur nécessité affirme la nécessité, dont leur éternelle vérité proclame l'éternelle réalité (2)? »

A plus forte raison, que la philosophie cherche en Dieu, pour son propre compte et son propre avantage, la cause personnelle, la source vivante, le miséricordieux foyer, dont les communications incessantes causent, entretiennent et expliquent tout, le pourquoi, le comment et la fin de la vie, l'intelligence, l'amour, les ambitions magnanimes, les indomptables espérances; par-dessus tout, qu'elle aime à chercher dans les choses et leurs principes l'attrayant et sublime exemplaire, dont la connaissance toujours plus profonde fera acquérir à l'âme la perfection à laquelle elle doit aspirer, toute la lumière et la pénétration de la raison, toute l'énergie et la constance de la volonté, la paix du cœur et la dignité du caractère dans la sincérité et la gloire de la vertu.

Mais, dans cette poursuite à fond du but suprême de la

(1) M. CHARRAUX, p. 409.

(2) *Ibid.*, p. 409.

créature intelligente, que la philosophie se garde de se priver des puissances, des indispensables ressources de l'amour ! Le moment va venir de la prémunir, au moins par quelques conseils, contre un écueil fameux par tant de naufrages. Contentons-nous ici de le signaler en passant, et disons que vouloir penser Dieu sans l'aimer, c'est se condamner à n'avoir jamais sur lui que des vues fugitives et incertaines aussi bien qu'absolument stériles, incapables de dégager l'âme de son orgueil et de la décider à aller chercher en Lui son achèvement et son repos. La froide lumière de l'hiver féconde-t-elle le sol enseveli sous les frimas ? l'aigle qui ne bat que d'une aile s'élève-t-il vers le soleil ? et le navire qui s'obstine à ne déployer qu'un côté de sa voile échappera-t-il aux tourbillons ?

Et cependant, tout en mettant notre âme dans son plein équilibre pour élever en sûreté le vol au plus haut, n'oublions pas cette sage observation de Balmès, savoir que « le véritable esprit philosophique est inséparable de l'esprit de prudence... Cette vérité nous rendra modestes et circonspects, en nous préservant de la curiosité irréfléchie qui pousse l'homme à sonder des secrets couverts pour lui d'un voile impénétrable (1). »

Déjà au début une recommandation analogue, celle du milieu à garder dans la recherche des principes, a été faite. C'est que dans les choses de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral, aussi bien que dans celles du monde physique, la sécurité ne va pas en raison de la hauteur ; au contraire, on est en haut plus encore exposé à la chute, et les conséquences en sont bien plus redoutables. « Le scrutateur indiscret de la Majesté, a dit le Sage, sera écrasé par la gloire (2) ; » et la catastrophe d'Icare dont les téméraires approches firent fondre au soleil les ailes fra-

(1) *Art d'arriver au vrai*, chap. XII, § 2.

(2) Qui scrutator est majestatis opprimetur à gloriâ. PROV., xxv, 27.

giles, et le supplice de Prométhée osant tenter de dérober le feu du ciel sont des symboles dont il ne faut jamais négliger le salutaire enseignement.

Nous n'oublierons donc pas que nous savons peu de chose, et que, malgré nos efforts ascensionnels vers les causes dernières, vers la Cause suprême, nous ne savons pas, nous ne parviendrons jamais à savoir, le fond, ou, comme dit Bossuet, le tout de rien. Et plus nous nous élevons au-dessus du monde palpable, tout peuplé et tout vivant d'insolubles énigmes, plus l'ignorance semble s'épaissir. Nous calculons le temps, ce calcul est un des éléments les plus usuels de la vie personnelle et de la vie sociale : qui a défini le temps ? L'unité de temps, la base nécessaire de toutes les supputations dont il est l'objet, est, en dernière analyse, chose de convention. L'étendue, l'espace, — ces océans sans rivage où évolue, avec tant de certitude et d'ampleur, la fière géométrie, qui sonde les abîmes du ciel et affirme que, un point d'appui une fois trouvé, elle soulèvera le monde, — l'étendue et l'espace, la métaphysique la plus subtile n'a-t-elle pas renoncé à dire ce que c'est ?

« Nous pensons, et nous ne savons pas à fond ce que c'est que la pensée ; les idées fermentent dans notre intelligence et nous ne savons bien ce que c'est qu'une idée. Le spectacle de l'univers, dans toute sa variété, dans toute sa splendeur, se déploie dans notre cerveau comme sur un magnifique théâtre. Là, une force incompréhensible crée, selon notre caprice, des mondes fantastiques, tantôt sublimes et pleins de beautés, tantôt remplis d'extravagances, et nous ne savons ni ce qu'est l'imagination, ni ce que sont ces prodigieuses scènes, ni comment elles apparaissent ou s'évanouissent.

« Il est une multitude d'affections dont nous avons conscience d'une manière intime, profonde, invincible ; nous les nommons sentiments. Qu'est-ce que le senti-

ment ? pouvons-nous le dire ? Celui qui aime sent l'amour, il ne sait point ce que c'est que l'amour. Le philosophe qui veut analyser cette affection signale son origine, il indique sa tendance et sa fin, il donne des règles pour la diriger. Mais sur la nature intime de l'amour, il est dans la même ignorance que le vulgaire. Nos sentiments sont comme ces fluides circulant en des canaux impénétrables au regard. On aperçoit quelques effets extérieurs ; on sait, dans certains cas, où vont, d'où viennent ces fluides ; on peut même accélérer, ralentir leur course, en changer la direction ; mais l'œil ne peut sonder le mystère de leur mouvement ; l'agent est inconnu (1). »

Restons donc réservés et modestes. L'effort indiscret de l'esprit retombe sur lui-même de tout l'élan dont il a osé sonder l'impénétrable ; alors il se renferme en lui, comme de rage de se sentir vaincu ; et, niant ce qu'il ne peut connaître, « ce qu'il ignore, le blasphémant (2), » il en vient à cette monstrueuse aberration de renfermer toute pensée dans sa pensée, puis dans sa pensée même tout être et toute réalité.

L'humilité est, pour le savoir comme pour la vertu, la raison d'avoir confiance : attendons humblement la lumière qui viendra. « La sagesse infinie, dit Balmès, en des termes qu'il faut retenir, la sagesse infinie a promis de lever un jour le voile qui recouvre et cache à nos yeux le spectacle ineffable de la création. Pourquoi nous en plaindre ? si l'ignorance est l'épreuve de la vie, l'espérance est la consolation de la mort. »

II. — Aller le plus haut possible dans la recherche des causes, rien de plus nécessaire, ni de plus glorieux, pour la philosophie.

(1) *La pensée et l'amour*, p. 117.

(2) *JUD.*, 18.

Mais ce devoir sublime l'expose, on vient de le dire, à des dangers qui sont en raison même de l'élévation de ses investigations, il lui faut un guide : le plus à notre portée et le plus lumineux, c'est la foi. La foi a pour terme Dieu, contemplé en lui-même ; pour autorité, la parole infail-  
lible de Dieu ; pour moyens, le secours promis et nécessairement fidèle de Dieu. Son étendue n'a point de limites : directement, ou par induction et par reflet, une grande partie des vérités qui sont l'objet des sciences, de la philosophie surtout qui les atteint toutes par leurs racines et leurs sommets, relèvent de la lumière de la foi. Se tenir en vue, l'interroger, s'éclairer d'elle, c'est la condition de toute sécurité et de toute grandeur.

De sécurité, d'abord. Les vérités de la foi étant absolument certaines, tout ce qui leur est contraire est nécessairement faux. C'est l'erreur et ses ténèbres peuplées de récifs, sur lesquels l'orgueil de la science a fait ces naufrages fameux dont est pleine l'histoire de la philosophie. Que l'on compte, si l'on peut, les systèmes bizarres, immoraux, impies, qui ont été imaginés pour expliquer l'origine du monde, le gouvernement qui le régit, la nature et la cause du mal, la dernière fin de l'homme, et tant d'autres qu'on ne peut s'empêcher de traiter d'absurdités.

C'est donc une question de vie ou de mort pour la philosophie que cette salutaire dépendance de la foi ; et l'Église s'est montrée éminemment intelligente et soucieuse des intérêts vilains de cette science lorsque, sans tenir rigueur à tant d'ingrats, elle a condamné, dans la proposition suivante, leurs dédains, aussi désastreux que criminels, de la révélation : *Philosophia tractanda est, nullâ supernaturalis Revelationis habitâ ratione* (1).

C'est aussi une condition de grandeur. Si, pareille au

(1) SYLLAB., II, XIV.

phare qui brille pendant la nuit, la foi supplée par sa lumière aux défaillances de la raison, pareille encore à la boussole, elle oriente sa marche sur l'océan de la vérité, où une secrète et implacable inspiration la pousse à s'avancer toujours plus au large : *Duc in altum!* Les ressorts qui se cachent dans la profondeur des choses pour se jouer de sa pénétration ; les causes qui ne se découvrent que lentement, les unes après les autres, donnant plutôt le change que la satisfaction entière au besoin de savoir, comme ces sommets, dans les pays de montagnes, qui ne se laissent gravir que pour démasquer un sommet supérieur ; les raisons d'être finales, les lois de souveraine et toute-puissante simplicité : voilà ce qu'une raison qui se possède et qui s'estime a l'ambition de connaître : *Felix qui POTERIT cognoscere!*...

Qu'elle demande cette joie, cet achèvement à la foi ! Seule, et dans l'humble mesure du possible ici-bas, la fille du ciel peut les lui assurer. En l'introduisant « à l'intérieur du voile » et jusqu'à l'intime de Dieu, elle la forme à saisir au vif les reflets de la divine Essence, qui marquent les natures des choses du cachet de leur beauté propre. Elle lui donne une intuition plus rapide et plus sûre des lois des corps et des lois de l'esprit, en lui apprenant à discerner dans les premiers, les vestiges, dans les seconds, l'image de l'auguste Trinité (1).

De là de plus hautes ambitions, qu'elle n'est pas née pour concevoir et que la foi cependant lui promet de satisfaire : le monde divin, l'essence même de Dieu, invisible et impénétrable, élevée à d'incommensurables distances par-dessus ses forces natives, la raison inspirée et soulevée par la foi, en a une vue certaine quoique obscure, ou plutôt des pressentiments assurés, des avant-goûts délicieux : « N'avez-vous pas vu, dit le R. P. Monsabré,

(1) S. TH., 1 quæst., XLV, art. VII.

dans un jour de fête publique, quelque bonne et forte fille du peuple prendre sa petite sœur dans ses bras et l'élever au-dessus d'une foule de têtes curieuses, afin que l'enfant pût contempler à son aise une majesté qui passait ? Voilà la foi : elle aussi prend dans ses bras robustes sa petite sœur (1), la raison, et l'élève au-dessus du monde obscur de la nature, afin que l'enfant puisse contempler le monde lumineux du surnaturel (2). »

De là quelle grandeur déjà surhumaine ! Car la moindre connaissance de ces objets sublimes, et ce commerce lointain avec la vérité infinie, éternelle, donnent à l'âme une incomparable perfection (3). Et plus elle aura plongé sous les horizons divins, plus elle redescendra pénétrante et victorieuse aux horizons de son propre domaine.

Ainsi s'explique ce grand fait, incontestable aux yeux des hommes de bonne foi, que tous les génies hors ligne, dont la découverte qu'ils ont faite des magnifiques lois de la nature ont rendu les noms immortels et glorieux au-dessus de tous les noms, Képler, Newton, Galilée, Descartes, ont tous été des croyants sincères, soit protestants soit catholiques, et très religieux. Un savant, qui a droit ici d'être entendu, fait remarquer, dans le discours préliminaire qui ouvre son beau livre sur *Ampère* (4), que c'est, tout jeunes encore et d'intuition, qu'ils en ont eu la première connaissance, le reste de leur vie devant être consacré, aux prix des travaux les plus rudes, à en créer la

(1) On verra plus loin sous quelles réserves on doit accepter ce titre de sœur.

(2) *Introduction au dogme*, II<sup>e</sup> confér., p. 50,

(3) De rebus nobilissimis, quantumcumque imperfecta cognitio maximam perfectionem animæ assert. S. TH., *Contra gent.*, cap. v, 3.

(4) *Ampère, sa vie et ses travaux*, par M. VALSON, doyen de la Faculté catholique des sciences de Lyon (*Ville et Perrussel*). Cet auteur, qui avait déjà bien mérité de la religion par son livre *les Savants illustres*, a non moins mérité de la science par sa publication des travaux de Cauchy, deux fois couronnée par l'Académie des sciences. Il est donc d'une très compétente et incontestable autorité.

démonstration et la formule définitive. Comme pour fournir la contre-épreuve, il est arrivé qu'Ampère, leur égal par ses recherches sur l'électro-dynamique, n'est parvenu que vers quarante ans à découvrir les lois qui portent son nom : l'inspiration attendait, semble-t-il, que son esprit, longtemps livré au doute, fût fixé dans la foi pour le visiter et le féconder (1).

N'hésitons donc pas à accepter pour la philosophie ce titre de *Servante de la théologie, ancillam theologiæ*, que les scolastiques, à la suite des Alexandrins, ont aimé à lui assigner (2) : ne lui en revient-il pas toute espèce d'avantages et d'honneur ? Sentir qu'on marche en assurance à la recherche des magnifiques vérités qui sont du domaine de la raison, avoir titre et qualité pour défendre la théologie contre ses adversaires et pour en mettre les dogmes mieux à portée de l'esprit humain (3), pour la rendre plus manifeste et la faire goûter, en constatant les sympathies et les intelligences que la foi a dans le cœur et dans la raison de l'homme ; devenir pour le Verbe comme un héraut, disposer l'oreille et organiser l'instrument qui doit rendre, accord pour accord, es mélodies de l'Évangile : servir ainsi n'est-ce pas servir en roi ? Aussi, dans le chœur des sciences qui, en s'occupant des vérités contingentes, doivent

(1) Il ne faudrait pas opposer à ces affirmations authentiques ce fait de la coïncidence de la prodigieuse extension des sciences appliquées de notre temps à la civilisation matérielle, et de l'indifférence religieuse, de l'hostilité même, des savants qui font ces applications. Car, selon la remarque d'un maître, « les applications sont de simples conséquences ; et, quand une loi nouvelle a été bien constatée, un certain esprit, qui n'est pas du tout l'esprit de la science, en déduit sans peine tout ce qu'elle contient d'utile et de pratique. » M. CH. CHARRAUX : *la Pensée et l'Amour*, p. 106.

(2) Saint Thomas explique ainsi cette dépendance, ce *service* de la philosophie et de toutes les sciences envers la théologie : *Non accipit Theologia sua principia ab aliis scientiis tanquam à superioribus, sed utitur eis tanquam inferioribus et ancillis. 1<sup>o</sup> quæst. I, art. V, ad 2<sup>um</sup>*

(3) *Intellectus noster ex his, quæ per naturalem rationem cognoscuntur, facilius manuducitur in ea quæ sunt supra rationem S. Th. ibid.*



toutes s'essayer à chanter la gloire de Dieu, la philosophie est le coryphée. C'est elle qui inspire, qui règle, qui dirige toute étude vers ce sommet au-dessus duquel il n'est plus de sommets, dont la vue lointaine et obscure, mais certaine et de netteté croissante, assure et stimule sa marche, comme ses heureuses approches couronnent ses efforts et mesurent ses progrès.

Aux chrétiens qui se sentiraient froissés dans leur raison par l'affirmation de ces droits supérieurs de la théologie, — il en est hélas ! et l'on pourrait citer plus d'un traité élémentaire ayant cours même dans nos bonnes écoles, dont l'auteur s'indignerait si l'on soupçonnait ses intentions, qui s'indigne lui-même cependant d'entendre proclamer la vassalité de la philosophie, — à ces chrétiens nous demanderions s'il n'y a pas entre la philosophie, entre toute science et la théologie, mêmes relations qu'entre la raison et la foi. Or voudraient-ils hésiter à tenir la foi pour reine et maîtresse absolue, pour arbitre et juge sans appel de toute matière, de tout système, de tout sujet, du savoir ? Ou bien veulent-ils de cette science qui consiste, ainsi que l'a dit Donoso Cortès, « à connaître Dieu sans le secours de Dieu, l'homme sans le secours de Celui qui l'a formé, et la société sans le secours de Celui qui la gouverne par l'action mystérieuse et souveraine de sa Providence (1). »

Ils cesseraient donc d'être chrétiens et mériteraient d'être rangés au nombre des rationalistes, s'ils mettaient au même rang ces deux sources, ces deux méthodes, ces deux catégories de savoir, si différentes l'une de l'autre, toutes deux dignes de tant d'estime et de reconnaissance, mais dont l'une est entièrement divine, et par conséquent au-dessus de tout sentiment comme de toute autorité. D'une telle manière de les rapprocher l'une de l'autre, on en

(1) *L'Eglise et la Révolution*. Œuvres, 1<sup>er</sup> vol., p. 272.

viendrait à souscrire à cette fameuse parole qui proclama jadis à la tribune française *comme sœurs la théologie et la philosophie, la foi et la raison* (1). Nous laisserons un protestant célèbre réfuter ce dangereux, on pourrait dire sacrilège, paradoxe.

« L'auteur de la philosophie, dit M. Guizot, c'est l'homme, car elle n'est elle-même qu'un produit de l'esprit humain. Mais l'auteur de la religion c'est Dieu, car c'est de Dieu que l'homme la reçoit. Une fois reçue, souvent il la corrompt, mais jamais il ne la produit. *La religion et la philosophie ne sont pas deux sœurs : ce sont deux filles, celle-là de notre Père qui est dans les cieux, celle-ci de l'esprit humain seulement. Puisque ainsi elles n'ont pas pareille origine, elle ne sauraient être de même constitution* (2). »

La philosophie, d'ailleurs, pour servir la théologie, n'abdique pas son indépendance dans son domaine propre. Vassale pour les terres où la foi s'est réservé la juridiction exclusive ou définitive, elle reste libre sur toutes celles

(1) Entre autres affirmations trop réitérées de ce paradoxe, on n'a pas oublié celle de M. Thiers défendant, en mars 1830, la loi dite de la *liberté d'enseignement*. Une partie de la droite l'acclama tandis qu'il revendiquait pour la raison une égalité de naissance si outrageuse pour la foi. Il est permis de croire que le texte suivant de M. Guizot, emprunté à un livre qui parut en 1831, fait allusion à cette audace.

(2) *Méditations et études morales* : Préface. Cette citation est empruntée à Sanseverino (*Introd. ad Philos.*), qui a traduit en latin : le sens seul, non le texte, est donc ici garanti.—Empruntons encore au maître napolitain ces graves paroles d'un savant qui est en grand crédit auprès de nos adversaires : « Que la philosophie morale, dit le chancelier Bacon, soit réputée au service de la théologie, comme une servante sage et une fidèle suivante, qui au moindre signe accourt et obéit, qui est-ce qui pourrait s'y opposer ? S'il est dit dans le psaume que « Les yeux de la servante sont perpétuellement fixés sur les mains de la maîtresse, » il n'en est pas moins sûr que plus d'un office est laissé au jugement et à la sollicitude de la servante. De même la morale doit être tout aux ordres de la théologie, elle doit être docile à ses commandements ; mais elle a aussi, en se tenant dans ses limites, ses propres enseignements, nombreux encore et salutaires. « *De augm. scient.*, lib. VIII, cap. III. Cette idée va recevoir son développement dans les pages suivantes.

qui « sont livrées aux disputes des hommes (1). » Qu'elle se soumette donc aux enseignements divins sur la création du monde et la destinée finale des créatures ; qu'elle les interroge avec respect dans ses propres et légitimes investigations sur la nature et les puissances de l'âme, sur l'unité du composé humain ; « mais, dit Henri de Gand, il y a aussi des questions qui n'ont aucun rapport véritable avec la doctrine révélée, qui ne peuvent aucunement l'aider, et dans lesquelles on peut avoir n'importe quelle opinion sans porter préjudice à la foi : telles sont, par exemple, la mesure et la nature du soleil, de la terre, des astres, le calcul des nombres, etc. (2). »

Ici la science ne relève que de l'expérience et de la raison ; et assurément il reste à la philosophie un vaste et noble champ où son libre essor et ses magnifiques succès attestent que, si elle est servante, c'est de Celui que « servir, c'est régner ! » et, si elle reconnaît la foi pour suzeraine, ce n'est que pour donner à ses droits de vassale plus de certitude et de majesté.

III. — La docilité envers la foi implique le respect, le culte des traditions, et ce culte, à la condition toutefois de n'être ni aveugle, ni servile, est indispensable au progrès.

Comme toute science, comme tout ce qui est l'objet et le fruit de l'exercice de l'esprit humain, créé perfectible et tourmenté du noble besoin de la perfection, la philosophie travaille à avancer toujours plus dans la connaissance de la vérité. En effet, si nous en étudions l'histoire, nous voyons, dans son enseignement, des doctrines qui s'enchaînent, l'une servant d'anneau à l'autre, le nouveau venant s'associer à l'ancien, et les recherches des âges

(1) ECCL., III, 11.

(2) *Summ. Theol.*, I<sup>re</sup> part., art. 2, quæst. VII.

suivants s'ajouter aux spéculations des âges antérieurs. « Le progrès, dit un maître, est causé le plus souvent, soit par la découverte d'une erreur, soit par l'examen plus approfondi d'une vérité déjà connue, ou bien même par la découverte d'une nouvelle vérité, par des recherches plus attentives, ou enfin par un ordre plus logique ou plus harmonieux donné aux connaissances déjà acquises (1). »

Or de tels procédés supposent l'étude consciencieuse des temps antérieurs, et la connaissance raisonnée du savoir déjà acquis, en un mot, l'histoire de la philosophie. Car, selon le mot heureux de Fernand Papillon : « Le présent est fonction du passé (2) ; » ou, comme l'a dit Vico, : « En s'éloignant du sens traditionnel, l'homme se met en dehors de l'humanité. » Un homme, quelle que soit sa valeur, une génération, quelle que soit sa fécondité, ne sauraient donner à la science, surtout à la philosophie, la naissance et, en même temps, la vigueur et la perfection qu'implique l'idée de progrès. Que dirait-on d'un constructeur qui, dédaignant les premières assises qu'on lui a livrées, sans même examiner si elles laissent de l'inquiétude, voudrait fouiller à nouveau le sol, avec la chimérique prétention de construire totalement à lui seul un monument que la puissance des génies de plusieurs siècles n'a pu mener à bonne fin ?

Il est donc grave le reproche que le vieux prêtre de Memphis faisait aux Grecs, en s'adressant à Solon, de demeurer dans une perpétuelle enfance, et toujours jeunes d'esprit, dépourvus des opinions anciennes, de la science *blanchie* que donne le culte de l'antiquité (3).

(1) TALAMO, *L'aristotélisme de la scolastique* p. 156. (Vivès, 1876.)

(2) *La Philosophie de la science*, préface.

(3) O Solon, Solon, Græci pueri semper estis, nec quisquam è Græciâ senex. Cur istud diceret percunctante Solone, respondisse Sacerdotem : « Quia juvenis semper est vobis animus, in quo nulla est ex vetustatis commemoratione prisca opinio, nulla cana scientia. » PLATO, *in Tim.* Cité par Sanseverino. *Introd.*, p. 31.

Il faut aller plus loin, et dire que l'orgueilleux dédain du passé, s'il était conséquent avec lui-même, couperait la philosophie de ces données premières que la raison n'a point créées, qui lui ont imprimé un vigoureux éveil, et sans lesquelles cette faculté eût eu tant de peine à prendre possession d'elle-même. Ces données viennent de Dieu, ainsi qu'il a été dit déjà quand, en traitant de la grammaire, on a parlé de l'origine du langage (1).

Qu'il en soit ainsi, nul fidèle ne saurait le mettre en doute. Car la Genèse nous apprend que, au lendemain même de la création, Adam fit preuve d'une science philosophique exquise et universelle, que Dieu seul voulut tout de suite lui faire acquérir. Il définit d'une manière parfaite tous les animaux que Dieu avait convoqués aux pieds de leur maître (2).

Le livre de l'Ecclésiastique enseigne d'ailleurs formellement que « Dieu doua nos premiers parents de la science « de la raison et qu'il remplit leur cœur de sagesse (3). » Nombre de philosophes qui se piquent d'indépendance reconnaissent cette divine école à l'origine de la science, tels que Herder, Fichte, etc... Cousin convient que toutes les traditions antiques s'accordent à affirmer que « l'homme, en sortant des mains de Dieu, reçut de Lui immédiatement toutes les lumières et toutes les vérités que la faiblesse de la science humaine ne tarda pas à obscurcir (4). »

Nous croyons encore, avec Origène, que dans les fréquents entretiens des premiers hommes avec les anges, cette science primordiale était préservée de l'erreur et qu'elle grandissait pour la conservation et les progrès du

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 97.

(2) GEN., II, 19.

(3) ECCLI., XVII, 6.

(4) Voir Sanseverino, *Introd. ad philos.*, p. 12. Nous ne donnons ici qu'un résumé de ses magnifiques développements sur l'histoire de la philosophie.

monde (1). D'ailleurs, selon la remarque de Bossuet expliquant les sources où Moïse a puisé la véridique histoire des premiers âges, les traditions divines étaient faciles à recueillir et à conserver : « La vie de trois ou quatre hommes remontait jusqu'à Noé, qui avait vu les enfants d'Adam et touchait, pour ainsi parler, à l'origine des choses (2). »

Enfin tout porte à croire que les traditions primitives, religieusement conservées chez les Hébreux, ont rayonné de là chez les peuples dits barbares. Les savants conjecturent avec vraisemblance que Pythagore, Lao-Tseu et autres sages, vinrent s'instruire près de nos livres saints (3). La captivité de Babylone, selon les belles intuitions de Rorhbacher, eut, dans les desseins de la Providence, la mission d'en propager l'enseignement au sein même des nations orientales.

Ainsi tout relève, dans la science, des traditions divines ; et les mépriser est un crime d'ingratitude et d'aveuglement, un sacrilège attentat, dont le juste châtement devait être, à bref délai, le chaos dans la raison et la ruine de la philosophie.

Hélas ! le siècle dernier a vu cette monstrueuse prétention s'afficher avec une impudence, avec un éclat d'impunité qui ne s'était produit en aucun temps. Il fallait s'y attendre : les violences dirigées contre toutes les assises sociales à la fois, contre la religion, la famille, la législation, les lettres, la politique, pouvaient-elles épargner la philosophie, qui a pour mission de les défendre et de les affermir ?

Bacon et Descartes avaient fourni le prétexte : « le premier, en rompant ouvertement avec le passé ; le second,

(1) *Contrà Celsum*, lib. IV, cap. LXXIX.

(2) *Discours sur l'histoire universelle*, II<sup>e</sup> partie, chap. II.

(3) SANSEVERINO, *loc. cit.*

en l'oubliant tout à fait (1). » Sont-ils responsables des audaces de leurs disciples ? Ce n'est pas le lieu de répondre. « Il n'en est pas moins vrai, dit Talamo, qu'il n'y a plus pour leur école de tradition scientifique. Leibnitz a été le seul à en comprendre l'utilité et, par la parole et par l'exemple, il en a recommandé l'étude à son siècle ; mais son siècle n'a pas voulu l'écouter... »

Le maître, auquel nous renvoyons pour la fin de ce triste et trop véridique tableau, résume ensuite en quelques lignes, d'abord l'orgueilleux parti pris de ces faux sages, puis leur impuissance et leur déroute.

« Tous donc, dit-il, ont cru que l'érudition est, non seulement inutile, mais encore nuisible et dangereuse à la science, étant dans la persuasion que l'on doit tout tirer de son fonds, et que chacun peut de lui-même entreprendre et compléter seul un édifice auquel tant de siècles ont travaillé. Ainsi l'ont pensé plusieurs générations qui se croyaient sorties de terre comme des champignons, et qui, pour se dispenser d'honorer et de respecter leurs pères, se sont vantées de posséder une sagesse toute nouvelle et inconnue jusqu'alors.

« Ce qu'est devenue une telle philosophie, et quels dommages immenses elle a causés par son orgueilleuse présomption dans le domaine de la pensée et de la morale, nous ne le savons que trop ; et il n'est pas besoin de le dire à quiconque y a songé avec quelque attention. Bien qu'elle ait concentré tout le nerf de sa puissance et mis en œuvre toutes ses forces, cependant, par son mauvais vouloir, ou par manque de savoir se servir du puissant secours qui lui serait venu par la tradition scientifique, au lieu de se développer avec plus de liberté, elle est restée embarrassée et enchaînée par mille difficultés, qui ont fait évanouir, chez le grand nombre de ses partisans, jus-

(1) TALAMO, *op. cit.*, p. 187.

qu'à l'espérance de pouvoir jamais l'en délivrer (1).

L'excès même du mal en dégoûta les esprits d'élite. En 1820 se fit, sous le nom d'*éclectisme*, renouvelé d'Alexandrie, un retour au culte du passé. L'auteur, élevant ses vues comme il est juste dans ces grandes questions, en fait tout d'abord hommage à la divine Providence, « qui ne peut laisser périr les vérités essentielles à la vie intellectuelle et sociale de l'homme. » Mais ensuite il félicite sincèrement « la raison philosophique d'avoir enfin compris l'impuissance des doctrines solitaires du siècle qui venait de finir ;... d'avoir reconnu les malheurs causés par ce funeste divorce avec les temps antérieurs et de renouer enfin le fil brisé de la tradition philosophique (2). »

Malheureusement le mouvement ne tarda pas à dévier (3) : faute de boussole et de gouvernail, l'éclectisme devait sombrer dans le rationalisme, qui a ramené peu à peu de nos jours des erreurs plus désastreuses que jamais. Pouvait-il en être autrement d'un choix, disons plutôt d'un

(1) TALAMO, *Loc. cit.*

(2) *Ibid.*, p. 169.

(3) C'est la tactique ordinaire de l'esprit du mal de faire tourner à gauche le mouvement en avant, quand il n'a pu parvenir à l'enrayer. On a dans l'histoire le semi-arianisme et le semi-pélagianisme qui séduisirent, après les violences de ces grandes hérésies, les esprits désireux de revenir, mais que la vérité totale effrayait. Le jansénisme a succédé au protestantisme et a engendré le gallicanisme, tout autant de déviations dans le mouvement de retour. Le grand relèvement de 1800, après les orgies de l'impiété, a tourné à la religiosité simple, qui trouva son expression dans *le Génie du christianisme*, *les Méditations poétiques*, etc..., et l'on se contenta de cette vague mesure de foi. L'ardeur qui animait les catholiques en 1818 s'est détournée dans le libéralisme parlementaire. Enfin on ne peut manquer de reconnaître que le remarquable progrès des idées et des mœurs, mûries à la longue par la religion chrétienne, et qui promettait tant de prospérité et de paix, a été dévié par la Révolution de 1789, qui l'a fait aboutir à cet état permanent de catastrophes sociales dont nul ne fait présager la fin.

Hélas ! si c'est l'honneur de l'esprit humain de ne pouvoir vivre sans la vérité, c'est sa faiblesse d'en avoir peur et de refuser de l'accepter dans toute sa plénitude. Il craint l'humiliation, cependant si salutaire, qu'elle fait subir à l'orgueil, et les freins qu'elle impose aux passions.



ramassis, d'opinions souvent opposées les unes aux autres, amalgamées sans un critérium qui règle le discernement, et sans un principe qui leur donne leur liaison et leur unité (1) ?

Ainsi l'éclectisme, dont *l'Introduction à la philosophie* avait, avec tant d'éclat, levé la bannière, dont le livre fameux : *le Vrai, le Bien et le Beau*, avait semblé justifier les présomptueuses promesses, l'éclectisme a vécu ; et la chute du maître, soudaine et irrévocable, qu'on pourrait dire *à pic*, entraînée par celle du gouvernement de juillet, a montré qu'à sa brillante et courte fortune les passions politiques n'avaient pas été étrangères (2).

Heureusement la scolastique était prête. Il est dans ses habitudes de se nourrir du passé sans s'interdire l'élan vers l'avenir : où trouver plus de connaissance des recherches antérieures que dans les maîtres du moyen âge,

(1) « Puisque l'on me demande mon opinion sur l'éclectisme, je dirai que l'éclectisme n'existe pas. Il n'existe pas : d'abord parce que, s'il consiste à choisir aveuglément certains principes isolés dans les divers systèmes philosophiques, l'éclectisme est ce que serait l'innocente récréation d'un homme qui, déchirant des pages des poèmes d'Homère, ferait voler en l'air ces pages déchirées pour voir quel sens capricieux pourrait résulter de leur fortuit rapprochement. En second lieu, si l'éclectisme consiste à choisir d'après un critérium, la philosophie n'est plus dans le choix, mais dans le principe qui guide celui qui choisit ; et, dans ce cas, l'unité du principe, l'unité du guide dans le labyrinthe éclectique, changent l'éclectisme en un système absolu. Il y a plus, un pareil choix n'existe jamais ; d'abord, parce que celui qui s'abandonne au hasard ne choisit pas ; ensuite, parce que celui qui commence par poser un critérium pour déterminer son choix n'a plus la liberté de choisir et demeure esclave de son critérium.

« Quoi qu'il en soit, l'éclectisme ne pourrait être considéré en aucun cas que comme un rameau, pâle et dépouillé de ses feuilles, du grand arbre du paradis terrestre qui amena la mort dans le monde. Du rationalisme sont sortis le spinosisme, le voltairianisme, le kantisme, l'hégélianisme et le cousinisme, toutes doctrines de perdition qui, dans l'ordre politique, religieux et social, sont pour l'Europe ce que, dans l'ordre physique, est pour le Ciel Empire l'opium des Anglais. » (DONOSO CORTÉS. *L'Eglise et la Révolution*, Oeuvres, 1<sup>er</sup> vol., p. 372.) On comprend que c'est uniquement de l'éclectisme de 1830 que parle ici le publiciste chrétien.

(2) Voir le livre de M. l'abbé BATAIN. *De l'Education politique en France au dix-neuvième siècle*, p. 77 et suiv.

Albert le Grand, saint Thomas, Henri de Gand, Vincent de Beauvais (1)? Non seulement étudier le passé est leur habitude, c'est aussi leur principe. « Il est nécessaire, dit saint Thomas, de prendre les opinions des anciens, quels qu'ils soient, pour s'en aider si elles sont vraies, et les éviter si elles sont fausses (2). » Il applique ce principe jusque dans une question où l'antiquité ne pouvait assurément lui être de grand secours : la question des anges (3). « Du moment, dit aussi Roger Bacon, que le chrétien professe une science qui est la sagesse même de Dieu, il doit étudier toutes les doctrines philosophiques, afin de combler les lacunes laissées par les philosophes païens et de contraindre leur science à venir en aide à la foi (4). »

Les scolastiques furent donc éclectiques avant que le mot n'ait été rajeuni par la moderne école, et ils l'ont porté avec plus de dignité et de sagesse. Ils se trouvaient en mesure de respecter le passé sans servilisme, leur raison s'étant, à l'école de la sagesse chrétienne, rendue apte à discerner le vrai, et leur caractère ayant été trempé pour cette noble indépendance qui portait Platon à se déclarer ami de la vérité plutôt que de Socrate; comme Aristote, plutôt que de Platon : *Amicus Plato, sed magis amica veritas*.

Après tout, en dehors de la foi, c'est à la raison, non à l'autorité à éclairer l'âme : « Une doctrine n'est vraie, dit saint Thomas, qu'autant qu'elle est d'accord avec la raison (5); » et, n'en déplaise aux disciples fanatiques de Pythagore, « la preuve qui repose uniquement sur l'autorité

(1) V. TALAMO, *op. cit.*

(2) *Necessè est accipere opinionones antiquorum quæcumque sint. De animd, lib. I, lect. 2.*

(3) *De Angelis, opusc., XV.*

(4) *Opus maj., pars II, cap. VIII,*

Toutes ces citations sont de Talamo.

(5) *Doctrina vera ostenditur ex hoc quod consentiat rationi. 1<sup>o</sup> 2<sup>o</sup> quæst. XCVIII, art. 1.*

humaine est de toutela moins forte (1). » On cherche donc à savoir, non pas tant ce que les hommes ont pensé, que de quelle manière dans les choses se trouve la vérité (2). « Ne faites pas attention, avait dit de même Sénèque, à celui qui dit, mais à ce qui est dit (3). »

Aussi faut-il bien le remarquer, c'est moins l'autorité des docteurs que subissent les scolastiques que leurs raisons qu'ils s'assimilent. Celui qui est allé au plus haut, au plus large et au plus profond, avec le plus de certitude, est celui même qui, rempli de respect pour la tradition, a le plus étudié les Pères, au témoignage de Cajétan, mais qui aussi a pénétré le mieux leur pensée jusqu'au point d'avoir obtenu en partage l'intelligence de tous : *Doctores sacros, quia summè veneratus est, ideo intellectum omnium quodammodo sortitus est* (4). Magnifique récompense de son humilité, et grand exemple donné à tous ! Sommes-nous sincèrement avides de savoir ? abordons les vrais maîtres avec respect. Se défier de soi, c'est ouvrir l'esprit et dissiper le nuage : l'intelligence d'en haut entre alors comme chez elle dans l'intelligence inférieure ; elles s'embrassent comme des sœurs dans la lumière maternelle de la vérité.

« La vraie méthode pour ne pas philosopher servilement, et pour faire des progrès dans la science, ne doit donc ni séparer ni confondre l'élément rationnel et l'élément traditionnel ; mais elle doit les unir l'un à l'autre et les mettre d'accord, tout en les distinguant. De cette manière la philosophie est en même temps traditionnelle et nouvelle, conservatrice et progressive. Elle s'aide de la tradi-

(1) Locus ab auctoritate, quæ fundatur super ratione humanâ, est infirmissimus. BOËCE, cité par saint Thomas, 1<sup>re</sup> quæst. I, art. VIII, ad 2<sup>um</sup>

(2) Studium philosophiæ non est ad hoc quod sciatur quid homines senserint. sed qualiter se habeat veritas rerum. S. TH. *De Cælo*. lib. I, lect. 22.

(3) Ne quis dicat, sed quid dicat, intuito.

(4) Cité dans l'encyclique *Æterni Patris*.

tion, sans s'appuyer aveuglément sur elle ; elle l'examine attentivement et la féconde par l'originalité de la raison individuelle. Elle s'aide du passé, mais ce n'est pas dans le but de s'y arrêter et de s'y embarrasser, c'est au contraire pour marcher avec plus d'agilité et de liberté. Et, certainement, la meilleure manière d'augmenter sans cesse le capital de la science, c'est que chacun apporte quelque chose de son bien, et qu'il ne se contente pas de vivre sur le seul héritage de ses ancêtres... Tels furent les scolastiques : et ils ont tenu compte, non seulement de l'antiquité ecclésiastique et sacrée, mais encore des païens et des profanes, en même temps ils ont donné sa belle place à la raison (1). »

Ainsi parle Talamo. Que ce langage soit l'expression exacte de la vérité, de la vérité sage et fructueuse, c'est ce que fera bien comprendre, en quelques mots judicieux, un maître à l'autorité duquel nous aimons à faire de fréquents appels.

« La vraie philosophie, dit M. Ch. Charraux, veut que nous tirions de nous-mêmes, non pas toute vérité, du moins le sentiment et la confirmation de la vérité. Le passé n'apprend rien à qui ne connaît pas le présent ; et c'est en vain qu'on se fatiguerait à lire tous les livres et toutes les histoires du monde, si l'on négligeait de lire dans son âme. Ne séparons jamais du sens intime le sens commun de l'humanité ; l'un ne vaut que par l'autre ; ils s'éclairent et se complètent mutuellement. N'en croire que soi-même et son sens propre, c'est le comble de l'orgueil ; mais donner au témoignage une valeur absolue, en faire la règle unique du vrai, compter les suffrages qu'il faudrait peser, ce n'est rien moins que l'abdication de son intelligence et de sa personnalité (2). »

(1) TALAMO, *op. cit.*, p. 161.

(2) *La Pensée et l'Amour*, p. 82.

IV. — Une si grande tâche de la philosophie, chargée d'élever l'âme jusqu'aux dernières raisons des choses, à la lumière et sous le frein de la foi, à l'aide des traditions cultivées avec un sage tempérament de l'indépendance par le respect, une si belle mission, qui n'a point d'égale en grandeur et en résultats, est nécessairement exposée à des difficultés et à des périls redoutables : comment l'aborder sans effroi, et la soutenir sans défaillance ? Demandons la réponse à saint Augustin : *Ubi amatur, non laboratur !*

Aimons la philosophie ; aimons l'objet final impliqué dans son nom, la Sagesse, la sagesse personnelle, souveraine, bienheureuse, Dieu enfin, que tous les enseignements de la science doivent rapprocher de nous ; aimons les objets successifs de nos investigations sur ces grandes choses primordiales, l'être, le vrai, l'âme, la pensée, les lois, qui, à l'esprit droit et sincère, renvoient comme des miroirs fidèles, dans une lumière toujours plus pure et toujours plus radieuse, le reflet de ses perfections éternelles.

« Quiconque, a dit Locke (on prend son bien où on le trouve), veut chercher sérieusement la vérité doit, avant toute chose, concevoir de l'amour pour elle. Car celui qui ne l'aime point ne saurait se tourmenter beaucoup pour l'acquérir, ni être beaucoup en peine lorsqu'il manque de la trouver (1). » Nous avons d'ailleurs à citer une autorité plus haute. Qu'a entendu le bon Maître quand il nous a fait le commandement, si nécessaire et si glorieux, d'aimer Dieu « de tout notre esprit ? » N'est-ce pas précisément de tourner sur lui en définitive tous les efforts de notre besoin de savoir, aussi bien que toutes les aspirations de notre cœur, aussi bien que toutes les forces de notre vie ?

Cette obligation d'aimer les objets de notre grande étude s'impose à deux points de vue. D'abord, l'esprit relève de l'amour, en ce sens que c'est l'amour c'est le

(1) *Essai sur l'entendement*, chap. de l'Enthousiasme.

cœur, organe de l'amour, c'est la volonté, sa faculté propre, qui met en branle l'esprit, aussi bien que toutes les puissances et les opérations de l'âme (1). D'où il résulte déjà que les efforts de l'esprit dans les recherches philosophiques seront pénétrants, soutenus, définitivement heureux, en raison même de ce que la volonté aura mis d'ardeur et de fermeté à lui donner son impulsion (2).

Le second point de vue entraîne des conséquences pratiques importantes. Dans la réalité des choses, le vrai, objet de la raison, est intimement uni au bien, objet de la volonté ; ce n'est que par abstraction, pour en faire entrer la vaste, l'infinie notion dans l'étroite embouchure de notre esprit, qu'il les isole pour un moment l'un de l'autre.

Si donc on s'arrête de parti pris au vrai, si l'on s'obstine à n'étudier que pour savoir, on porte atteinte à la nature même de la connaissance. On fait aussi violence à l'âme qu'on écartèle en quelque sorte dans son unité, dans l'harmonie essentielle de ses aspirations vitales. Alors l'esprit, ne trouvant pas, dans cette lumière incomplète et froide du vrai, le bien dont il a un besoin impérieux, faussera en lui la vérité et l'attribuera aux choses vaines ou criminelles dont son cœur aura fait son idole, son cœur qui ne peut rester sans amour. « Toute erreur en philosophie a pour principe une mutilation de l'âme humaine. On peut tout voir dans l'idée du parfait, quand on n'y met pas l'être parfait ; et c'est folie de croire qu'on l'y mettra, et surtout qu'on l'y gardera longtemps, sans l'amour de ses perfections, sans la ferme volonté de lui ressembler par la vertu (3). »

(1) S. TH., 1<sup>re</sup> 2<sup>es</sup> quæst. XVI, art. II.

(2) Le nom de cœur donné à la volonté, même par les philosophes, aide à rendre compte du rôle de la volonté par rapport à la raison. « De même, dit saint Thomas, que le cœur, organe corporel, est le principe de tous les mouvements du corps, de même la volonté est le principe de tous ceux de l'esprit, de l'intelligence donc et de la raison. » 2<sup>es</sup> 2<sup>es</sup> quæst. XLIV, art. V.

(3) On lira avec autant d'intérêt que de profit la comparaison

§ II. — *Moyens pratiques d'enseignement.*

Ces principes une fois arrêtés et pris pour guides, il reste à indiquer les moyens pratiques d'enseignement philosophique qui tourneront le mieux au développement de la raison.

Et d'abord la philosophie, au nombre de ses divisions, en compte une qui marche la première dans les auteurs scolastiques, et qui doit son nom à la raison elle-même, la *logique*. Il est donc clair que c'est surtout d'un sage enseignement de la logique que notre grande faculté devra tirer ses meilleurs avantages. Cependant, avant d'ouvrir une vue sommaire sur cette science spéciale du raisonnement, il sera bon de dire quelques mots des moyens généraux d'enseignement en usage dans la philosophie tout entière.

Ici vont revenir, mais sur un terrain qui leur est propre

qu'établit l'auteur, au même endroit, entre certains désordres physiologiques et ceux de l'âme qui proviennent de cet isolement de la raison, privée intellectuellement du concours du cœur : « Les comparaisons, dit-il, les analogies ne sont pas des preuves; toutefois, quand il s'agit de deux substances aussi étroitement unies que l'âme et le corps, il en est qu'on peut citer, tant elles sont surprenantes. Ainsi j'ai vu des malades atteints d'une affection tous les jours plus commune, et signe assuré d'une affection plus grave. Faute d'un sang généreux et riche, véritable contrepois qui le maintient, le système nerveux se surexcite et, dominant outre mesure, produit dans l'organisme des phénomènes singuliers, des désordres surprenants. Le moral à son tour est affecté: les idées courent ou plutôt elles volent, elles se succèdent, elles s'enchaînent avec une rapidité incroyable, parfois même dans un désordre extrême. Stérile activité qui ne produit que des songes, de bizarres chimères, et, avec les conceptions les plus étranges, les volontés les plus déraisonnables. Placé entre la réalité et ses rêves, le malade ne sait ni ce qu'il doit croire, ni ce qu'il doit faire. Il flotte incertain, agité, en proie à des anxiétés toujours plus vives, à des douleurs sans cesse renaissantes. Ainsi en est-il de l'intelligence quand elle veut isoler sa vie, quand elle va seule, sans soutien, à la recherche de l'être absolu... » *Ibid.*, p. 98.

et où leur culture doit s'épanouir plus largement, les idées exposées dès le début et tout le long de notre *Pratique*, sur l'intelligence à donner des mots, des règles, des procédés, quel que soit l'objet de l'enseignement, enseignement élémentaire, grammatical, littéraire, historique.

Or la philosophie procède par définitions, divisions, thèses et vues synoptiques ; elle expose les systèmes et en décrit l'histoire.

## I.

**DÉFINITIONS.** Platon a dit : « Celui qui sait bien définir est un Dieu ! » On ne saurait mettre en plus grand honneur l'importance de la définition. Et assurément, n'est-ce pas au jour où il apparut comme le définiteur sans appel de tous les êtres animés, qu'Adam justifia avec plus d'éclat sa divine filiation ?

Dieu, voulant éprouver la science profonde et universelle qu'il l'avait mis en état d'acquérir, amena à ses pieds tous les animaux pour qu'il les déterminât. Nul ne manqua à cette convocation, ni sur la surface de la terre, ni dans les champs du ciel ; et nul aussi, dans sa plus intime nature, n'échappa à la soudaine et infallible pénétration du premier-né de Dieu. « Tout ce qu'il a nommé dit la « sainte Écriture, — et il a tout nommé, — a reçu de « lui son vrai nom (1). » Éloge sublime et à tout jamais unique, soit qu'on considère l'autorité qui le décerne ou la science qui l'a mérité !

Il y a donc dans l'aptitude à bien définir quelque chose qui relève spécialement du divin. Comme le terme l'indique, la définition expose les limites de chaque chose, et par là sa nature propre, sa sphère de vie ou de simple

(1) GEN., II, 19.



existence ; elle met dans les idées, qui sont le miroir des choses, la vérité et l'ordre qui sont, de par le Créateur, dans leur essence. Comme l'enseigne saint Thomas, elle exprime des choses une forme qui leur correspond totalement (1). Et tout cela, cette copie de l'œuvre de Dieu, elle la dessine en imitant la simplicité de l'action du Créateur, par quelques traits sommaires, dont tout le traité qui va suivre ne sera que la justification et le développement.

Rien donc dans l'intelligence de l'homme, qui est elle-même la copie de Dieu, rien qui soit plus digne de son origine que le don de définir. Rien par conséquent qui puisse plus fructueusement exercer la raison que ce travail de réduire les choses à leur expression la plus simple, et d'assimiler parfaitement à elles les idées que l'intelligence doit s'en faire ; rien qui fasse plus d'honneur à notre grande faculté que l'habitude et le succès de ces presque divines opérations.

Pour atteindre ce résultat puissant, les conditions suivantes sont requises ; elles suffisent pour assurer la valeur d'une bonne définition .

Donc d'abord, il est exigé que la définition soit en même temps *complète et brève* : complète, c'est-à-dire n'omettant rien de ce qui constitue l'espèce ou l'essence entière et déterminée de la chose ; brève, laissant de côté ce qui ne serait qu'une énumération des propriétés dérivant de cette essence. La définition qui s'attacherait à exprimer ces propriétés serait plutôt une description qu'une vraie définition. Ainsi en est-il de cette notion célèbre que Cicéron a donnée de l'homme en l'appelant : « un animal prévoyant, sagace, de natures diverses, capable de pénétration et de souvenir, doué de raison

(1) Dicendum quod tunc intellectus dicitur scire de aliquo quid est, quando definit ipsum, id est, quando concipit aliquam formam de ipsâ re, quæ per omnia ipsi respondet. *Qq. disput. DE VER. Quæst. II, art. II.*

et de prudence (1). » Ou encore de cet autre aspect du même objet : « L'homme est un être que Dieu a créé à sa ressemblance, en vue de la béatitude. » Ou enfin de cette noble parole de M. de Bonald : « L'homme est une intelligence servie par des organes. » Toutes ces formules sont justes et belles ; elles décrivent leur objet : l'une, par sa nature développée ; l'autre, par ses causes ; la troisième, par l'idéal qu'il n'est pas nécessairement, mais qu'il doit s'efforcer de devenir. Cependant elles ne sont pas de vraies définitions ; elles disent plus qu'il n'est nécessaire, et elles ne disent pas tout ce qu'il faut, ou comme il le faut. Elles ne sont ni courtes, ni complètes.

En second lieu, la définition doit, par cette juste formule où tout est dit sans un mot de trop, exprimer ce qu'on appelle le *genre prochain* et la *différence spécifique*. Expliquons d'abord pourquoi elle commence par le genre.

Pour acquérir une connaissance, l'esprit humain va du plus connu au moins connu. Ce qui le frappe dans son objet, ce sont donc d'abord les traits les plus généraux, qui conviennent simultanément à une foule d'autres, et qui se laissent par cela même plus promptement saisir. Ainsi l'homme apparaît d'abord comme un être, propriété qu'il partage avec tout ce qui existe substantiellement ; comme un être vivant, propriété commune à tous les animaux et à tous les végétaux. L'arbre aussi est un être, et un être vivant. La philosophie est une habitude de l'âme aussi bien que telle vertu, que l'intelligence des premières vérités, la facilité ou la ténacité de la mémoire, aussi bien que la jurisprudence, la physique, l'histoire, etc... Or, ces traits *généraux*, comme le mot l'indique, constituent le *genre* ; et ainsi la définition commence naturellement par attribuer à son objet, par énoncer de lui, son genre.

(1) Animal providum, sagax, multiplex, acutum, memor, plenum rationis et consilii. *De legib.* 1, 7.

Mais genre s'entend à des degrés divers, qui s'échelonnent de manière que les genres supérieurs renferment et dépassent les genres inférieurs (1). Les supérieurs ont donc trop d'extension (2) pour donner de l'objet une première notion assez précise; elle y serait perdue dans le nombre, et ne pourrait émerger au point de devenir distincte et reconnaissable.

Il faut donc fixer sur l'objet un regard plus profond, et chercher en lui des caractères qui le marquent mieux en propre, à l'exclusion d'un grand nombre d'autres avec lesquels ce premier genre le tenait confondu. Ce qui revient à dire qu'il faut descendre à un genre de moindre extension, serrant déjà l'objet de plus près; ce genre prend de là le nom de *genre prochain*; et l'on voit pourquoi il est de rigueur dans une bonne définition. Ainsi, pour définir l'homme, au lieu du genre d'être ou de vivant, je prendrai le genre *animal*; pour l'arbre, le genre *végétal*; pour la philosophie, je m'arrêterai à cette habitude spéciale de certaines connaissances solidement fondées et bien déduites, qu'on appelle *science*.

Une fois le genre prochain arrêté, il devient le premier terme de l'attribut dans la définition. L'objet se trouve ainsi classé dans un milieu limité, où il sera facile de lui assigner son caractère exclusivement propre et différentiel; et comme ce caractère, cette différence, achève d'exprimer l'essence complète et déterminée de l'objet, son espèce comme on dit en logique, on l'appelle *différence spéci-*

(1) Ainsi le genre *substance* renferme les corps et les esprits, et il dépasse l'un de ses genres inférieurs de l'autre tout entier; — le genre *corps*, et ce qui a vie et ce qui en est dépourvu; — le genre *vivant*, et l'animal et le végétal, etc...

(2) On enseigne en logique que l'ensemble des objets auxquels un terme quelconque, le terme de genre surtout, peut s'appliquer, s'appelle l'*extension* de ce terme; on appelle *compréhension* l'ensemble des propriétés de la chose qu'il désigne, des éléments qui constituent son essence. Par où l'on voit clairement que ces deux expressions sont en rapport inverse.

*fique* (1). Elle est le second terme de l'attribut, et elle termine la définition.

Ainsi l'homme sera entièrement défini, pleinement exprimé, quand au genre animal on aura ajouté la différence *raisonnable* qui arrête son espèce. Il est tout cela, et il n'est essentiellement que cela ; ses qualités, ses devoirs, sa destinée, tout dépend de cette essence spécifiée, et s'en tirera par voie de déduction. Il en sera de même de l'arbre, quand on l'aura appelé un végétal à *tronc ligneux* d'un certain minimum de hauteur ; de la philosophie, quand on aura ajouté qu'elle est la science *des principes*, soit de la connaissance, soit des choses elles-mêmes.

Quand la définition remplit toutes les conditions déjà énoncées, elle est dite convenir à tout son objet, et rien qu'à son objet, *toti et soli definito*. Elle est aussi *réci-proque*, c'est-à-dire que, dans la proposition qui l'exprime, on peut mettre l'attribut à la place du sujet, dire, par exemple, de l'homme : L'animal raisonnable est un homme. Cette réciprocité fait comme la preuve que la définition est conforme aux règles susdites.

La troisième, *la clarté*, n'a besoin d'aucune explication. La quatrième, qui interdit la forme *négative*, se conçoit aussi d'elle-même. Car dire ce qu'une chose n'est pas ne saurait faire connaître ce qu'elle est. Cette règle souffre quelques exceptions qu'il n'est pas de notre dessein d'exposer.

Ce qu'on vient de dire suffit pour montrer quel puissant exercice fournit à la raison le travail employé à bien définir ou à bien comprendre une bonne définition. Ce travail suppose en effet beaucoup de réflexions, de comparaisons, d'éliminations, de jugements : or ce sont-là les actes principaux de la raison. Voilà pourquoi, dans notre

(1) S. Th., *in lib. VIII Métaph.* lect. XIX, cité par SANSEVERINO.

*Pratique* qui s'attache avant tout à développer cette faculté souveraine, quelque sommaires que doivent être nos vues sur la philosophie, il a paru bon d'insister.

La philosophie, en traitant de la définition, la divise en deux sortes : celle *de nom* et celle *de chose*. La seconde est celle dont on vient d'exposer la notion et les conditions. La définition de nom consiste à expliquer ce que le nom signifie ; c'est *l'étymologie*, dont l'exposition ici ferait double emploi, attendu qu'on en a déjà traité dans le chapitre de la grammaire (1).

**DIVISIONS.** Ce mot semble, au premier aspect, contradictoire quand il s'agit des opérations de la logique. La vérité, qu'elle enseigne le moyen d'atteindre, est une ; la pensée est simple : comment diviser ? Il faut bien cependant en quelque manière y parvenir, puisque l'esprit humain ne peut ici-bas acquérir la vérité qu'à ce prix.

Signe d'infirmité, et marque de servitude, la division dans le domaine de la pensée est inconnue au ciel. Les intelligences séparées, comme parle l'École, les anges, voient la vérité d'un seul coup d'œil, totale, sans ombre, sans efforts. Hélas ! il n'en est pas ainsi de nous. Entre la vérité et l'âme, le monde sensible s'étend comme un voile, plus ou moins épais selon le tranchant de la raison ; et, pour le pénétrer, ce sont encore des organes sensibles, qui toujours l'appesantissent et l'entravent, qui souvent se révoltent, ce sont des organes sensibles qu'il lui faut prendre pour instruments. Elle n'y renonce pas, malgré toutes ces difficultés ; et nous avons décrit le puissant et magnifique travail de l'esprit sur les données des sens ; comment l'imagination, en son foyer magique, retient, colore, épure, peu à peu, les fantômes qu'elle a fournis sur leurs perceptions ; comment ensuite l'intellect

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol. p. 142 et suiv.

les saisit, les éclaire de sa lumière et en dégage les espèces intelligibles qui mettent l'âme en possession de la vérité (1).

Cette étude, laborieuse et discursive, ne s'aurait s'accomplir sans fractionner en quelque sorte la vérité. Ce n'est que peu à peu, sous des aspects partiels et successifs, qu'elle se révèle à la portée restreinte de l'esprit humain, comme le soleil promène par degrés son disque immense sur le champ étroit de l'instrument d'observation. Or, considérée en de telles conditions, ce n'est plus cette chose simple, entière, indivisible, dont nous avons l'idée quand nous nous représentons la vérité.

Il faut donc avancer avec méthode dans cette sorte de dissection ; il faut l'opérer en ne perdant jamais de vue l'ensemble, l'unité totale, qu'on devra finalement reconstituer. Et il s'agit de diviser de telle sorte qu'en combinant ces parties, ou plutôt ces essais partiels, on n'ait nulle peine à les unir, à les fondre ensemble, pour faire réapparaître, d'un simple coup d'œil, la vérité vivante. Telle est la raison de la nécessité des divisions (2).

Elle prescrit d'elle-même les conditions d'après lesquelles on devra diviser. D'abord, que les divisions embrassent l'objet tout entier, pour qu'il se montre dans la plénitude de sa lumière, quand on aura rapproché les uns des autres les points de vue successivement considérés. Si, par exemple, en traitant des facultés de l'âme, on les divisait en *intellectuelles* et *sensitives*, on ne retrouverait pas à la fin du travail l'âme entière, tout ce qui est de la vie végétative ne pouvant être compris dans cette imparfaite division.

En second lieu, que les divisions s'excluent mutuelle-

(1) Voir ci-dessus, art. I, § 3.

(2) Il sera bon de rapprocher du sujet présent ce qui a été dit de l'Analyse en littérature, dans la *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 361 et suiv.

ment, ayant chacune leur objet propre ; autrement elles s'entremêleront ; on sera exposé à des doubles emplois et des redites, ce qui est nuisible à la précision et à la netteté de la connaissance. Quand l'ournefort, par exemple, a partagé les plantes en *herbes* et *arbres*, il n'a pas donné des unes et des autres une idée distincte et simple, car les unes et les autres ont en commun des caractères essentiels, par où se fait nécessairement la confusion.

Il importe, en troisième lieu, que la division procède graduellement, c'est-à-dire qu'elle commence par les parties les plus générales et descende par degrés aux parties contenues dans les premières. Ainsi, selon l'exemple de Sanseverino, on divise mal l'être vivant, si l'on dit qu'il comprend, *la plante, l'homme* et *la bête*. Il faut désigner d'abord les genres prochains et arriver graduellement aux autres, de cette manière, par exemple : Les êtres vivants sont les uns privés de toute sensation comme *la plante* ; les autres éprouvent les sensations comme *l'animal* ; l'animal à son tour comprend des êtres doués de raison, *l'homme*, et des êtres privés de raison, *la bête*.

Grâce à l'observation de cette règle, chaque division ou subdivision épuise un des aspects de l'objet, sans rien omettre et sans empiéter, selon une belle symétrie ; il se trouve donc, en arrivant à la fin, qu'on l'a examiné successivement tout entier, avec cet ordre que le poète a si justement appelé lumineux, *lucidus ordo*, et il est facile de le contempler ensuite dans la plénitude de son unité.

Comme les choses varient considérablement en compréhension de l'une à l'autre, il est impossible de les partager en un nombre uniforme de divisions et de subdivisions. Les auteurs qui procèdent systématiquement, les uns par trois, les autres par deux, sortent donc de la nature et s'exposent à faire des divisions vicieuses.

Il est inutile de faire remarquer quel profit la raison doit nécessairement retirer de l'ensemble de ces opérations, qui

ont toutes pour objet d'abstraire, de coordonner et de classer.

**THÈSES.** Ce n'est pas assez d'étudier les questions dans leur suite, il faut y revenir pour s'en rendre compte, et faire preuve qu'on les a comprises et retenues. De là les *thèses* et les *vues synoptiques*. On appelle thèse, ou position, l'énoncé d'une proposition importante qui domine en partie les questions étudiées, et qui les implique à tel point qu'il faut les posséder et les rappeler en bon ordre pour la développer et la défendre. La raison trouve divers avantages à ces exercices : il lui faut acquérir de la pénétration pour discerner, au nombre des choses étudiées, l'argument décisif; une mémoire fidèle et judicieuse, qui fournisse en abondance de quoi choisir dans les notions, les faits, les autorités; et surtout la force d'enchaînement qui fait un seul tout de ces matériaux successifs et donne au raisonnement un cours serré et victorieux.

En philosophie, dit un axiome qui est justement accrédité, il s'agit de choses, non de mots, et en cela se trouve le triomphe de la raison. Qu'on forme donc l'élève à se conduire au travers des circuits de la parole, et à saisir au vif dans les arguments ce qui est fondamental. Ainsi, dans les descriptions tour à tour gracieuses, magnifiques et sublimes, de Fénelon sur l'ordre du monde, comme preuve de l'existence de Dieu, il n'y a au fond qu'une vérité capitale, savoir que l'ordre ne sort pas du hasard, ni le beau du néant; que toutes choses, en raison même de ce qu'elles sont plus parfaites, relèvent d'autant plus nécessairement d'une cause qui renferme éminemment toutes leurs perfections. Il en est de même pour l'erreur. C'est ainsi que M. Fr. Le Play et M. Taine, chacun dans son ordre d'idées, démontrent que toutes les glorifications, si fausses dans leurs principes, si désastreuses dans leurs résultats, que les historiens, les politiques et les économistes ont faites à



l'envi de la Révolution française, procèdent de ce qu'ils refusent de croire à la déchéance originelle de la raison.

On a signalé, en traitant de l'histoire, ces erreurs capitales qui sont, ou exprimées ou sous-entendues, le fond de tous les faux raisonnements ayant cours dans les salons et dans les sciences morales, politiques, sociales, et dont on fait aujourd'hui autant d'instruments contre la religion catholique (1). Or c'est du domaine direct de la philosophie que relèvent les règles en vertu desquelles se discernent sûrement ces funestes sophismes; et c'est d'elle aussi que nous nous sommes déjà inspirés soit en histoire, au lieu susdit, soit en littérature, quand nous y avons traité de l'analyse

De même que, dans l'ensemble d'une thèse, il y a un point dominant qui, une fois bien possédé et bien établi, sert à démontrer victorieusement le tout, ainsi, dans chacun des raisonnements qui constituent la chaîne, il y a un terme décisif qui en fait toute la force; une fois trouvé, on n'a plus qu'à le mettre en pleine lumière: c'est ce que l'école appelle, dans le syllogisme, *le moyen terme*.

Je veux persuader à un auditoire cette vérité qu'*il faut aimer Dieu*. Je cherche une idée de telle nature que, d'une part, mon auditoire soit disposé à y donner son adhésion, et qu'il soit facile, d'autre part, de la lier avec un principe évident et hors de toute contestation: cette idée sera le moyen terme. Ainsi, il est absolument incontestable qu'on doit aimer quiconque possède des qualités aimables, ou qui nous comble de bienfaits, ou qui nous apparaît comme un maître aussi tendre et désintéressé que muni de droits rigoureux. Or Dieu possède à un degré éminent tous ces titres. Je n'ai donc qu'à choisir celui auquel je pressens que l'auditoire, vu sa nature ou ses dispositions présentes, est prêt à se rendre; et, en l'attribuant à Dieu,

(1) Voir ci-dessus, chap. III, art. III, § 4.

je lie nécessairement l'idée de Dieu avec ce principe qui rend ma conclusion inévitable.

Appliquons ce procédé à un grand fait de l'histoire, la première croisade, par exemple. Ce qui en a provoqué le magnifique entraînement, c'est le cri spontané et irrésistible, devenu en un instant unanime, qui fut poussé à Clermont par l'orateur et aussitôt par la foule : DIEU LE VEULT ! Examiné logiquement, ce beau mouvement d'éloquence implique le syllogisme suivant :

**Ce que Dieu veut doit être entrepris ;  
Or Dieu veut la croisade,  
Donc la croisade doit être entreprise.**

C'était chose grave qu'entreprendre un voyage si long, si périlleux, une expédition si hasardeuse : mille impossibilités se présentaient, de violentes répugnances se soulevaient. Il fallait donc trouver une pensée qui pût avoir raison de ces difficultés, en les mettant en quelque sorte aux prises avec un de ces grands principes de la foi chrétienne auxquels les populations du moyen âge ne songeaient pas à se dérober. Obéir à la volonté divine : qui eût osé dans l'auditoire s'y refuser ? Or, la foi de Pierre l'Hermitte lui montrait, dans les récits des pèlerins qui peignaient en termes déchirants la profanation du saint tombeau et le malheureux sort des chrétiens de Palestine, elle lui montrait, avec une évidence claire et ardente, la volonté de Dieu appelant l'Occident au secours. Il eut le bonheur de faire partager à l'auditoire cette évidence qui l'électrisait ; et les acclamations de la foule prouvèrent, en acceptant d'enthousiasme les conclusions de la thèse, que le moyen terme avait été aussi heureusement choisi qu'éloquemment traité.

Comme les sciences se prêtent mutuellement une avantageuse lumière, nous remarquerons ici l'analogie des

équations algébriques avec la théorie du syllogisme. En effet, appelons A le sujet de la conclusion et B l'attribut, il s'agit d'arriver à cette égalité  $A = B$ . Cherchons donc un terme  $x$  qui se trouvera d'être égal à l'un et à l'autre, remplissant ainsi l'idée et la fonction du moyen terme ; nous aurons ainsi les deux équations :

$$A = x \text{ et } B = x.$$

or deux quantités qui sont égales à une troisième sont égales entre elles ; donc nous arrivons à notre conclusion :  $A = B$  (1).

Ce qui vient d'être dit concerne le moyen d'établir la vérité ; il faut aussi savoir la défendre, car il est de sa nature de déconcerter, par ses premières approches, les esprits qui en sont le plus avides, comme il est de sa destinée de provoquer la résistance des cœurs lâches ou pervers ; *Oportet hæreses esse* (2). De là deux sources d'objections.

Celles de la première source tiennent à ce que l'esprit humain, selon le mot de Joubert, est de trop « étroite embouchure » pour s'ouvrir à la vérité d'un seul coup. Elle se présente à lui par aspects incomplets qui se trouvent de n'offrir que des clartés intermittentes séparées par des temps obscurs ; de là des lenteurs à comprendre, et même un peu d'opposition qui se fait sentir. Bien loin

(1) L'opération statique dite de la *double pesée*, imaginée par Borda, nous offre encore de l'analogie. On se désile de la balance : comment obtenir un poids juste ? On cherchera une quantité pesante à laquelle il soit facile d'ajouter ou de retrancher, de la grenaille, par exemple ; et l'on en mettra sur un des plateaux ce qui est nécessaire pour contrebalancer l'objet placé sur l'autre plateau ; on remplacera ensuite cet objet par les poids justes, et l'on aura exactement ce qu'il pèse. La grenaille fait ici parfaitement la fonction de moyen terme.

(2) I COR., XI, 10.

de s'en étonner, il faut s'y attendre, surtout de la part des élèves d'intelligence et de bonne foi, les encourager, les provoquer au besoin. Ce sont des preuves d'attention, des signes des premières pénétrations de la vérité. N'est-ce pas seulement aux premières lueurs du jour que les objets éclairés montrent leurs ombres ?

On les aidera à dissiper leurs doutes, en s'appuyant sur ce qu'ils comprennent déjà pour tirer le reste peu à peu de l'obscurité; on tournera leurs regards plus haut qu'ils ne les portent, vers les cimes finales d'où leur apparaîtra la vérité toute radieuse. C'est ainsi que, dans cette preuve de l'existence de Dieu par le spectacle du monde, l'esprit est d'abord heurté et tenu en suspens par les désordres apparents qui le frappent et qui semblent contraires à l'idée de sagesse et de bonté souveraines que la thèse attribue au Créateur. Mais à mesure que l'œil se lève jusqu'à la perfection de l'ensemble, la vérité s'affermi et éclate; car cette perfection suppose nécessairement dans les parties le moins et le plus, des défaillances, le sacrifice du moindre au meilleur (1).

Nos élèves sont en général, par leur nature droite et leur première éducation, sympathiques à la vérité. Il n'y a donc pas à craindre que les objections des cœurs lâches et des esprits pervers naissent en eux. Mais ils les rencontreront dans les livres, hélas ! aujourd'hui si nombreux, qui les déduisent de la science, de l'histoire, de la philosophie elle-même, faussement interprétées. La légèreté, l'ignorance, la mauvaise foi les inspirent (2); il faut les

(1) *Divina sapientia causa est distinctionis rerum, propter perfectionem universi, ita et inæqualitatis.* S. TH. I<sup>o</sup>, quæst. XLVII, art. II. — Deus est adeo potens, quod etiam bona potest facere de malis. Unde multa bona tollerentur, si Deus nullum malum permitteret esse. *Ibid.*, quæst. XLVIII, art. II. Ainsi point de martyrs, s'il n'y avait pas eu de persécuteurs, etc.

(2) *Le Contemporain* du 15 mars 1884 (p. 402) cite une parole d'impudence inouïe échappée à Benjamin Constant, laquelle montre au vif de quelle inspiration relèvent souvent les attaques contre la

prendre à partie, en montrer le mal fondé, et former les élèves à en avoir raison.

C'est là surtout que l'habileté à trouver le moyen terme est avantageux ; elle met en quelque sorte au bout de notre épée le défaut de la cuirasse de l'ennemi. Quand Darwin, par exemple, ou au moins son école, essaie d'ébrauler notre foi en Dieu créateur, il a recours à des assertions qui impliquent le syllogisme suivant : « La création n'est pas nécessaire là où les choses arrivent d'elles-mêmes, et par évolutions successives, à obtenir leurs espèces et par suite leur nature distincte ; or, nous voyons les choses arriver par évolutions à ce résultat ; donc la création n'est pas nécessaire. » Ici c'est l'assertion de ces évolutions fécondes et effectives des choses qui sert de moyen terme : qu'on refuse donc de l'admettre, en démontrant qu'elle reste à l'état d'hypothèse, fondée sur des observations incomplètes, et tout s'écroule. Des observations plus exactes, celles de M. Pasteur, ont déjà mis à néant l'hypothèse des *générations spontanées*, c'est un coup décisif porté à la précédente, attendu que l'évolution des espèces n'expliquerait aucunement leur première origine, qu'il faut donc attribuer à la création.

Enfin, il reste à indiquer le plus souvent possible les conséquences morales, les règles de conduite qui peuvent se déduire de la thèse. N'oublions jamais que c'est de la science qui forme les mœurs, et qui « guérit, » que nous devons surtout nous montrer jaloux, et que le simple avantage de savoir ne doit pas être le terme des études du sage qui est aussi un chrétien.

Une autre manière de se rendre compte et de faire

vérité. Devenu sinon chrétien, du moins religieux, on ne sait trop pourquoi, dans le cours de la composition d'un livre impie : « J'avais, dit-il cyniquement, j'avais réuni pour prouver ma thèse plus de quatre mille faits. Quand j'ai changé d'avis, ils ont tous fait volte-face à mon commandement. »

preuve de son acquis en philosophie, ce sont *les vues synoptiques*. Ces résumés, qui permettent d'embrasser d'un coup d'œil une certaine étendue des objets étudiés, ont été déjà recommandés pour l'enseignement élémentaire (1) et pour l'histoire (2). A mesure que les matières sont plus graves et plus élevées, plus salutaires, et que l'âge et l'habitude acquise ont donné plus de maturité à l'esprit, il est évidemment nécessaire de l'y appliquer davantage. On ne manquera donc pas d'exiger des élèves de temps en temps ce travail excellent et de le diriger. On s'assurera par le contrôle s'ils ont réussi à se faire ainsi une idée nette de chaque chapitre ou article, de leur enchaînement et subordination par rapport aux questions principales qui résument tout. Ici reviennent encore les recommandations pressantes qui ont été faites quand on a, en littérature, traité de l'analyse.

LES SYSTÈMES, L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. Il est impossible de donner un véritable enseignement de la *philosophie*, on l'a assez dit précédemment, sans exposer les systèmes des maîtres. On le fait partout, mais on le fait de diverses manières; trop souvent c'est une exposition pure et simple qui s'abstient d'appréciation, sous couleur d'impartialité. Nos élèves ont droit d'attendre de nous, qui voulons former leur raison dans la vérité comme leur cœur dans la justice, que nous leur fassions voir clairement ce qu'il y a de vrai et de bon, ce qu'il y a de faux, ce qui reste douteux, dans les systèmes. On appuiera ce qu'on avance sur des raisons intrinsèques, sur des autorités dignes de créance, en se dégageant soi-même avec soin de tout parti pris: *Amicus Plato, sed magis amica veritas!*

(1) Cf. *Pratique de l'enseignement chrétien*, 1<sup>er</sup> vol., p. 78, 178, 188.

(2) Cf. *Ibid.*, II<sup>e</sup> vol., chap. III, art. 1, § 2.

L'exposé successif et méthodique des systèmes constitue L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. Après ce qui a été dit plus haut (1) sur la nécessité de profiter des bonnes traditions de l'école, il est inutile d'insister. Saint Thomas en deux mots rend incontestable l'utilité de l'histoire de la philosophie : « De même, dit-il, que l'homme n'appréhende pas d'un seul regard la vérité des choses, mais y avance peu à peu en allant du connu à l'inconnu, de même il n'est donné à aucune époque de connaître parfaitement quelque science que ce soit ; c'est à l'âge suivant de profiter des découvertes antérieures et de s'en servir pour faire un pas de plus vers de nouvelles investigations (2). »

Les observations suivantes de M. Barthélemy Saint-Hilaire viennent ici d'autant plus à propos que l'auteur a plus de considération de la part de nos adversaires. Il énumère ainsi les mécomptes auxquels s'exposent ceux qui négligent l'histoire des sciences qu'ils étudient : « 1° Ils conçoivent, dit-il, un sot orgueil des découvertes qu'ils croient avoir faites, tandis qu'elles sont déjà consignées dans l'histoire ; 2° ils perdent inutilement un temps précieux ; 3° ils tombent en des erreurs reconnues et réfutées déjà par les philosophes qui les ont précédés. » L'auteur appuie ces observations sur d'illustres exemples, Descartes, Locke, Reid, etc. (3).

Mais, ainsi qu'il a été dit au même lieu, ce n'est pas eu disciples asservis que nous devons faire l'étude de l'histoire : la tradition ne supprime pas la raison. On a des critères et des principes qui font juger et choisir. Rien donc n'est plus faux que cette assertion de M. Cousin, obligé d'avouer l'impuissance de son *éclectisme*, savoir que « l'histoire de la philosophie est la philosophie même

(1) Art. II, § 1, III.

(2) In lib., I, *Eth.*, lect. XI. Cité par SANSEVERINO.

(3) Opusc., d'Aristote : *Préface*. Cité par SANSEVERINO.

et que celui qui en connaît une les connaît toutes les deux (1). »

Ce ne sera pas le moindre service à attendre de l'histoire de la philosophie, au profit de la raison pratique (2), que de montrer comment, en dehors des enseignements de la foi, l'esprit humain semble condamné à osciller d'une erreur à une autre. Quelquefois, la seconde est engendrée par la première : c'est ainsi que le faux point de départ de Descartes, qui place l'essence de l'âme dans la pensée, a amené toutes les erreurs qu'on a indiquées dès le début du chapitre IV<sup>e</sup> et, par suite, le discrédit de la philosophie. D'autres fois, c'est pour réagir contre une fausse opinion que se produit, au pôle contraire, une autre opinion fausse. Ainsi, le dégoût soulevé à la fin par les excès du matérialisme a provoqué *l'idéalisme*, ou *le spiritualisme* pur, par où le rationalisme est ensuite rentré à pleines voiles dans l'école. A son tour les excès du rationalisme ont jeté les croyants dans ceux du *traditionalisme* ou *fidéisme* :

*In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte* (3).

Ici *l'art*, c'est la foi, la foi seule capable de tracer le milieu juste que la vérité habite aussi bien que la vertu, la foi qu'il ne suffit donc pas de respecter au point de ne jamais la contredire, qu'il faut encore consulter comme la lumière dont la raison ne peut plus se passer dans les vacillements et la courte portée de son propre flambeau.

Une respectueuse observation aux *maîtres* en terminant. Il nous a plusieurs fois paru, dans la lecture des traités d'histoire de la philosophie, que l'on s'y dispense trop des termes et procédés courtois ; la passe d'armes se fait assez souvent avec les termes très émouls de *fausseté*

(1) *Fragments de philosophie moderne.* — Préface.

(2) Voir ci-dessus, chap. III, art. 1, § 2.

(3) HOR., *Art. poet.*, 31.



*grossière, déraisonnable, absurde*, etc. Appliquées sans ménagements à des personnages dont la bonne foi, ou le caractère, ou l'intention, méritent souvent des égards, ces expressions blessent le respect, même quelquefois la charité. La vérité, fût-on absolument sûr de la posséder, ne donne pas ce droit; et même, ou plutôt surtout, dans la supériorité de la raison,

Le doux parler ne nuit de rien.

## II

Les opérations par lesquelles la *raison* cherche la vérité sont naturellement appelées du nom de *raisonnement*, qui est la traduction du nom de logique. Puisqu'il est naturel à la raison de chercher la vérité, ou de raisonner, il y a donc une logique naturelle. Elle tire son origine de cette disposition native de l'âme qui la porte à se servir de ses facultés de connaître; et sa rectitude et sa première puissance, de la richesse même de cette disposition selon les individus. Mais toutes les qualités naturelles doivent être cultivées, puisqu'elles sont perfectibles; et la culture s'obtient en profitant de l'expérience de ceux qui, par l'analyse ou par l'usage qu'ils en ont faits, ont trouvé ou fixé les règles d'après lesquelles on parvient à en tirer le parti le plus facile et le plus sûr : ces règles constituent la science.

On ne pouvait manquer de chercher les règles du raisonnement, comme on l'a fait pour les autres facultés de l'âme, l'imagination, la mémoire, et pour les objets divers auxquels toutes nos facultés sont en état de s'appliquer, la grammaire, l'histoire, les arts, etc... Et assurément aucune des facultés de l'âme, mieux que celle de raisonner, ne méritait de fixer les études des hommes d'observation

et de génie et ne réclamait des règles pratiques ; car, en toutes choses, le progrès de la connaissance et la constitution même de la science ne sont qu'en proportion de la force et de la sûreté de marche du raisonnement. Ainsi toutes les sciences ont à gagner à la souplesse et à la précision de la puissance de raisonner.

On a donc créé, pour développer la logique naturelle, la logique scientifique ou la logique proprement dite, qui n'est autre chose que « la science du raisonnement (1). » Cette définition, qui est de saint Augustin, ne diffère pas de celle de saint Thomas qui appelle la logique : « la science dirigeant l'acte propre de la raison (2). » Par elle, en effet, pour continuer avec saint Augustin : « la raison montre ce qu'elle est, ce qu'elle veut et ce qu'elle peut. »

Avant Aristote, plusieurs philosophes ont traité de la logique ; mais il a beaucoup ajouté à leurs travaux, et il les a disposés de manière à en faire un corps de doctrine. Ceux qui ont collationné ses œuvres ont donné le nom *d'Organum*, instrument, à ses livres sur la logique. C'est que, en effet, la science de raisonner, d'opérer par déduction et par induction, avec méthode, est le véritable instrument, l'instrument de précision de la pensée. C'est l'heureux emploi de cet instrument qui crée les sciences.

Mais la logique n'a pas pour objet d'appliquer cet instrument aux diverses sciences ; son but plus important est de faire connaître cet instrument en lui-même, d'apprendre à le régler et à le manier ; elle fait abstraction des objets, comme l'algèbre des nombres ; et c'est de leurs intellections, ou des notions qu'ils impriment dans l'esprit, qu'elle s'occupe, pour les classer et les coordonner d'après les hautes notions générales auxquelles toutes les notions particulières doivent se ramener. Elle apprend à construire

(1) *De Civit. Dei*, lib. II, cap. VII.

(2) In lib. I *Poster.*, lect. 1. Cité par SANSEVERINO.

les syllogismes qui, une fois conformes à ses règles, constituent la base ferme et la solide charpente, sans lesquelles on ne peut avoir de la science que des formes spécieuses manquant de vraie lumière et de fécondité. L'esprit entre ainsi en possession des points culminants de la connaissance ; il tient en main la méthode qui y rattache avec assurance les notions particulières de tous les objets qu'il peut étudier et la chaîne réelle de leurs relations. Ce sont là toutes leurs causes et leur raison d'être. C'est la science dans la belle rigueur du mot : sans la logique elle ne saurait exister.

Le maître qui se sera bien pénétré de la nécessité et de la puissance de la logique sera heureux d'en inculquer l'estime et le goût à ses élèves. Un des meilleurs moyens est d'élever peu à peu leurs esprits aux règles en les leur faisant pressentir, avant même de les avoir formulées, par des exemples bien choisis, en les amenant en quelque sorte à les découvrir à l'aide de l'analogie et de l'induction. Il exigera d'eux à leur tour des exemples pour qu'ils prouvent avoir compris.

Il y a en effet dans ces règles quelque chose d'ardu qui en rend l'intelligence lente ; et plus d'une fois les élèves, surtout ceux qui sont de mémoire heureuse, les logent dans leur mémoire comme des phrases savantes, dont le sens leur reste obscur et sans mettre le jugement de la partie. « On parvient souvent plus vite, dit saint Augustin, à la connaissance des choses pour lesquelles ces préceptes sont faits qu'à ces préceptes chargés de noeuds et d'épines (1). » Tout ainsi, pour résumer sa comparaison, qu'on a plus de facilité à marcher qu'à comprendre de quelle manière il faut, pour marcher, mettre en mouvement les articulations du pied, de la jambe et du genou. Les exemples font donc comprendre en acte les mouve-

(1) *De Doctr. christ.*, lib. II, cap. xxxvii.

ments de la raison, leur rectitude et leurs déviations, comme les règles en enseignent les lois.

Mais qu'on ne s'en tienne pas à ces exemples « renouvelés des Grecs », qui se lisent en nombre de traités élémentaires tels qu'on les trouve dans Aristote ou dans les auteurs de son école (1), ni plus, ni moins. Qu'on vise à les avoir de nature en même temps à faire comprendre la règle et à fournir la raison pratique. S'il s'agit des sophismes surtout, quel champ à défricher que le vocabulaire des erreurs, appelées si faussement les principes de 1789, avec leurs innombrables et dangereux dérivés : *liberté, démocratie, civilisation, progrès, esprit moderne, éducation laïque !...* Ainsi pratiqué l'enseignement, tout en formant la raison avec plus de facilité, l'armerait contre les préjugés dont elle se trouve heurtée de toutes parts dès les premières rencontres de la vie.

La nature viciée de l'enfant, les lacunes nécessaires de son éducation, — la meilleure ne pouvant tout redresser, — le milieu des écoles de l'État et des salons, indifférents, dédaigneux ou hostiles, les livres dont la masse est pleine d'erreurs et un bon nombre inspirés par l'esprit du mal : voilà des foyers toujours actifs, des sources inépuisables d'erreurs. La logique a une mission non moins pressante que la construction abstraite des syllogismes ou des engins du combat, une mission dont cette première fonction est surtout la condition et le moyen, celle de jeter l'élève dans la mêlée et de le faire croiser le fer avec les sophistes. Mais auparavant elle l'aura familiarisé avec leur tactique insidieuse et le faux air d'assurance qu'ils prennent envers les ignorants ; et ainsi elle l'aura en même temps, et couvert d'une armure de trempe, et formé à viser

(1) *Canis est constellatio ; atqui canis latrat ; ergo quædam constellatio latrat.* — Il y en a nombre d'autres aussi inutiles et ridicules.

aux nombreux défauts de la cuirasse et à jeter les masques à bas.

En recommandant la science et la pratique des discussions ou des thèses, saint Augustin s'attache à mettre en garde contre ce qu'il appelle à justetitre « la passion de la dispute, et une ostentation puérile qu'on met trop souvent à tromper un adversaire(1). » Sa passion à lui, sa passion exclusive et ardente, qu'il brûle de communiquer à tous, c'est de trouver la vérité. « Ce n'est pas avoir fait peu de progrès en philosophie, dit-il à Licentius, lorsque, dans la discussion, on dédaigne la gloire de la victoire, au prix de l'avantage d'avoir trouvé le vrai (2). » S'il voit naître entre les siens cette vaine gloire, il lève la séance en éclatant en sanglots (3). Il recommande avec des instances réitérées que l'on se rétracte, si l'on a avancé une erreur (4). Il veut même qu'en cédant, on sache gré à ceux qui nous montrent notre erreur : « parce que, dit-il, ce n'est pas un avantage pour un homme de vaincre un autre homme, mais c'est un très grand avantage de se laisser vaincre volontiers par la vérité (5). » Surtout il blâme avec émotion ceux qui, non contents de refuser de se rendre, et voulant plutôt passer pour savants que le devenir en effet, s'obstinent à défendre le faux pour y entraîner les autres. « N'est-il pas bien plus utile, comme bien plus raisonnable, dit-il, lorsqu'on s'est trompé, que les autres ne se trompent pas, afin que, par leur avis, on puisse sortir de son erreur ? Que si on ne le veut pas, qu'on se garde du moins de chercher à avoir des compa-

(1) Cavenda est libido rixandi, et puerilis quædam ostentatio decipiendi adversarium. *De Doctr. christ.*, lib. II, cap. xxxi.

(2) *In Acad.*, lib. I, cap. III.

(3) *De Ordine*, lib. I, cap. xxx. Voir la *Pratique de l'éducation chrétienne*, p. 49.

(4) *In Acad.*, lib. I, cap. v. — Lib. III, cap. XIII. — *Solil.*, lib. II, cap. VII.

(5) *Epist. ad Paschennium*, cap. II.

gnons qui la partagent (1). » Lui-même a donné en maint endroit l'exemple, surtout dans ses *Rétractations*. Enfin, il en appelle à l'autorité des Écritures, qui détestent les discussions captieuses en ces termes énergiques : « Celui qui parle en sophiste est digne de haine (2). »

Est-il hors de propos d'insister aujourd'hui avec le saint docteur ? Les écoles les meilleures sont-elles à l'abri des petites passions qu'il prend si fortement à cœur d'exterminer ? Ne craignons donc pas de citer en terminant le passage suivant des *Soliloques*, où, il recommande les dialogues familiers qui lui furent si chers, en justifiant cette préférence comme il suit : « Les entretiens où l'on se fait réciproquement des questions et des réponses *sont la meilleure manière de chercher la vérité*. Lorsqu'on procède par la voie de dispute, il se trouve des gens qui prennent de la honte lorsqu'ils sont convaincus de s'être trompés. Il arrive même souvent alors que les conséquences les mieux déduites, et les plus propres à convaincre, sont tournées en ridicule par les cris confus de l'adversaire qui s'obstine à défendre ce qu'il a avancé. Cela va quelquefois jusqu'à blesser les esprits, qui tantôt dissimulent leur peine tout en la gardant sur le cœur, tantôt éclatent en plaintes (3). » Évitions ces défauts : elle restera inféconde la vérité qui s'acquiescerait aux dépens de la paix. N'oublions jamais la recommandation de saint Paul : « *Omnia vestra in charitate fiant* : Que tout ce qui est de vous s'accomplisse dans la charité (4) ! »

(1) *Epist. ad Paschennium*. — *Epist. ad Marcell.*

(2) Quod genus conclusionum captiosarum Scriptura, quantum existimo, detestatur illo loco ubi dictum est : *Qui sophisticè loquitur odibilis est*. (EGCLI. XXXVII). *De Doctr. christ.*, lib. II, cap. XXXI.

(3) *Soliloq.*, lib. II, 1.

(4) I COR. XVI, 14.

## ARTICLE TROISIÈME

### QUELLE ÉCOLE PHILOSOPHIQUE REMPLIT LE MIEUX LES CONDITIONS D'UN BON ENSEIGNEMENT OU DE LA SCOLASTIQUE

Deux grandes écoles se partagent aujourd'hui, dans les diverses maisons d'éducation, l'enseignement de la philosophie : l'école cartésienne et LA SCOLASTIQUE. Leur différence est tranchée jusqu'à l'opposition, si on les considère d'après ce point de départ de toute philosophie, l'origine des idées (1) ; et cette opposition va jusqu'à être contradictoire, si l'on remonte au principe même dont l'une et l'autre s'inspirent.

En effet Descartes, en posant comme pierre fondamentale de la connaissance la pensée, la pensée dont il prend, sans plus de doute possible, conscience en lui-même, est amené à placer dans la pensée l'essence de l'âme ; et comme nulle chose n'existe sans son essence, l'âme doit avoir en elle-même le germe de la pensée, autrement les idées lui sont innées (2). Les scolastiques, au contraire, partant de l'unité du principe vital dans l'homme, ou de cette vérité que l'âme est la forme du corps, enseignent que l'intelligence ne crée les idées que par abstraction sur les *fantômes* que l'imagination lui fournit d'après les données des sens (3).

(1) *Natura cujusque systematis philosophiæ... à problemate de origine idearum, sive ab ideologia, pendet. Quippe quod philosophia ad cognitionem rerum assequendam spectat, et vis cognitionis humanæ oritur à naturâ instrumentorum, à quibus ipsa in mente gignitur.* SANSEVERINO : *Logic*, Introd., p. 71.

(2) *Méditations*, II, § 7 ; III, § 7.

(3) Voir ci-dessus, art. I, § 3.

Quant au principe dont elle s'inspire, la scolastique professe hautement relever de la foi; elle la prend pour guide, dans l'humble et salutaire aveu de son impuissance à se préserver seule de l'erreur (1), et elle s'estime heureuse de tourner ses recherches à en faire pénétrer les divines lumières dans les âmes; elle accepte, comme un titre d'honneur, le nom de SÉRVANTE DE LA THÉOLOGIE (2). Enfin elle tire parti, sans s'y asservir et en réservant son choix, des connaissances acquises par les siècles qui ont précédé. Descartes au contraire repousse, comme inutiles et encombrantes, toutes les données de l'histoire; et il déclare que ces vérités seules doivent être tenues pour telles, qui brillent dans l'esprit d'une évidence intrinsèque égale à cet énoncé : *j'existe* (3). Celles de la foi, que leur élévation laisse dans une nécessaire obscurité, il les met à l'écart, avec des paroles d'une respectueuse soumission que son école est loin d'avoir imitée. A tort ou à raison, elle déduit des principes du maître, — quelques-uns lui attribuent à titre formel, — *l'autonomie de la raison*, ou son entière indépendance de la foi; et elle s'est fait une funeste gloire d'avoir opéré, comme les modernes le disent, le divorce entre la philosophie et la théologie.

La même différence existe entre les méthodes. Ces procédés du raisonnement qui viennent d'être exposés, autant la scolastique les pratique fidèlement et les impose aux élèves, autant l'autre école s'en affranchit et les traite même avec légèreté.

Tout étant si opposé entre elles, il suffit d'examiner la scolastique pour établir sa haute supériorité, surtout en vue de cette formation de la raison qui est le but de toute notre *Pratique*. Le parallèle, qui n'est pas dans l'intention

(1) *Fidem, ut rectricem stellam, præ oculis, habet, ut, eâ prælucente, ab erroribus caveat.*

(2) V. ci-dessus, art. I, § 1, n° 11.

(3) SANSEVERINO : *loc. cit.*, p. 120.



de ce livre, se trouve de fait inutile à ce point de vue (1).

Avant d'aborder le fond même de la question, soit la nature propre de la scolastique et ses caractères distinctifs, rappelons-en sommairement l'origine ; nous déduirons ensuite de sa nature sa certitude et sa portée. Quelques mots, si impuissants qu'ils doivent être, d'admiration et de reconnaissance envers saint Thomas, le chef sans rival de l'école, termineront ce rapide exposé.

## I

La scolastique tire son nom des écoles où elle a pris naissance au huitième siècle. Entre les écoles fondées, sous l'inspiration de Charlemagne et de ses successeurs, à Lyon, à Fulde, à Corbie, à Reims, brillait surtout celle du *Palais*, où enseignait Alcuin. C'est là, et principalement sous les efforts du célèbre maître, que s'organisa méthodiquement le dessein de créer une philosophie soumise aux dogmes chrétiens, et capable d'aider à leur exposition et à leur enchaînement méthodique. Cette origine explique son caractère.

Elle rend aussi raison de l'influence qu'y a exercée

(1) Inutile s'entend ici par rapport à la supériorité de la scolastique seulement. La vérité du système et la sûreté de la méthode se démontrent en effet d'elles-mêmes. Mais il y aurait un très grand profit pour la religion des élèves à leur mettre sous les yeux, en face des beaux résultats que donne la scolastique chrétienne, les conséquences de cette exclusion systématique de la foi dans l'enseignement de la philosophie. Nous renvoyons à la remarquable publication de M. l'abbé Bautain sur l'éducation publique en France au dix-neuvième siècle (Bray et Retaux). Il étudie le mal dans l'Université qui a tant fait pour le propager, et qui s'est identifié à elle-même le cartésianisme, dans un dessein de rivalité et d'hostilité envers l'Eglise que l'auteur perce à jour, dont il dévoile l'application pratique et dont il démontre les funestes tendances et les désastreux résultats. Tout maître chrétien doit s'inspirer de ce livre dans son enseignement. V. ci-dessus, chap. III, section II, art. II, n<sup>o</sup> 4.

Aristote (1). Les scolastiques comprirent, dès le commencement, quelles ressources devait leur fournir l'étude des philosophes anciens, sous condition d'y faire un choix judicieux. Mais, entre les deux noms immortels qui règnent sur tous, leur choix devait se porter sur Aristote. Platon se distingue par de sublimes intuitions de la vérité ; mais il n'a pas un corps de logique, ni un système entier de philosophie. Ce qui est plus grave, c'est que sa théorie sur le point de départ et sur les principes de la connaissance, et sur l'origine des idées, impliquant la préexistence des âmes, est en opposition formelle avec la foi, et qu'elle avait été sévèrement jugée par les saints Pères comme une source de dangereuses erreurs.

Aristote, au contraire, fournissait une méthode claire, complète et sûre, et un système solide et riche où il ne restait que des lacunes à remplir et quelques erreurs à rectifier (2). Sa logique surtout, ou *l'Organum*, a pénétré si avant, avec tant de précision et de bonheur, dans l'examen de la pensée, en a si bien fait l'anatomie, si l'on peut ainsi dire, pour en extraire la science immuable du raisonnement, que cette œuvre suffit, au témoignage de tous, pour assurer au philosophe la renommée de penseur incomparable (3).

Le treizième siècle est l'âge à jamais illustre et souverainement fécond de la scolastique. Avant Alcuin, quelques essais heureux avaient été faits. Les écrits de Boèce, de Cassiodore, de saint Isidore de Séville, du Vén. Bède, de saint Jean Damascène, etc..., avaient commencé à frayer la

(1) En tout ce paragraphe, c'est la savante *Introductio ad philosophiam* de SANSEVERINO qui a servi de guide.

(2) Par exemple, l'éternité du monde, la nécessité d'agir attribuée à Dieu, la négation de la Providence, etc...

(3) « *L'Organum* est une des productions les plus grandes et les plus parfaitement originales du génie grec. Aristote doit conserver la gloire entière de l'avoir conçu et exécuté sans modèles comme sans imitateurs. » *Logique d'Aristote*, t. I. Préface, par Barthélemy Saint-Hilaire.

voie et à fournir des matériaux. Autour d'Alcuin, ou après lui, l'école cite avec reconnaissance les noms de Raban-Maur, d'Henri d'Auxerre, de Scot Érigène, de Gerbert, devenu pape sous le nom de Sylvestre II. Au onzième siècle, la célèbre dispute des *universaux* étendit le champ de l'enseignement et y imprima un élan inattendu : c'est nommer Guillaume de Champeau, Roscelin, Abailard, saint Anselme surtout, qui est le roi de cette époque.

En même temps la divine Providence, qui préparait la magnifique moisson du treizième siècle, avait permis l'importation en Europe des œuvres complètes d'Aristote. On sait qu'elle se servit pour cela des Arabes, dont les plus célèbres, Avicenne et Averroès, ont donné du *Philosophe* des commentaires semés d'erreurs, desquels cependant nos docteurs ont tiré grand parti.

Ainsi tout annonçait le génie que Dieu tenait en réserve pour élever au plus haut degré la puissance de la raison, tout en faisant d'elle la fidèle et heureuse servante de la foi. Alexandre de Halès, Albert le Grand, Henri de Gand, Jean Scot, saint Bonaventure surtout, resteront à jamais illustres ; mais leur éclat se perd dans la gloire du docteur qui a dû son titre d'*angélique*, non moins à la pénétration et à la sûreté de son intelligence, qu'à l'exquise pureté de son cœur. Le savoir vraiment prodigieux de saint Thomas est moins étonnant encore que la sagesse qui le domine, le mûrit, en fait un miel substantiel et suave, et le met à la portée de tous, moins étonnant que les intuitions fermes et soudaines, il faut dire, les divinations miraculeuses de son génie. On sait le mot de Jean XXII, prononçant dans la cause de sa béatification : *Quot articulos protulit, tot MIRACULA patrauit.*

La scolastique est donc fixée ; elle a atteint toute la portée et toute la solidité d'allure que la haute science de la philosophie a l'ambition légitime d'acquérir. Elle est distincte de la théologie, elle évolue dans une sphère propre,

élevée, vaste, lumineuse ; mais elle lui rend, en retour de la sécurité de marche qu'elle reçoit d'elle, le service de préparer les esprits aux enseignements de la foi, de faire sentir les sympathies, et comme les intelligences, qu'ils ont dans le cœur, et de les démontrer selon toute la mesure que comportent les limites de notre raison.

De si hautes prérogatives devaient exciter l'envie et provoquer le dénigrement. On accusa la scolastique, les uns de ne pas s'entendre en beau langage : — on reconnaît là les lettrés de la prétendue *Renaissance*, — les autres, d'avoir mal compris et même corrompu Aristote. Luther leur reprocha d'employer, pour défendre la foi, les ressources d'une raison que, selon lui, le péché originel avait dépouillée de toute sa force native. D'autres firent d'eux des néo-Platoniciens, même des hérétiques..

De nos jours ces calomnies souvent contradictoires, cette guerre du sophisme et de la satire, ont été renouvelées par nombre de philosophes plus ou moins compétents et sincères. Mais l'École a survécu ; et, avant même que Léon XIII en ait recommandé hautement et glorifié les doctrines, elle avait repris son salutaire empire, et promis de rendre, à la jeunesse nombreuse qui s'inspire de ses enseignements, la fermeté et la droiture de la raison si longtemps égarée et amoindrie.

## II

On est déjà fixé sur les caractères distinctifs de la scolastique par les explications données au préambule de l'article et dans l'exposé sommaire de son histoire : complétons en deux mots.

Qu'elle s'inspire avant tout de la foi, c'est un fait qui éclate dans tous les traités de ses docteurs. Ils ne cessent de revendiquer cette dépendance, à titre de sécurité et

d'honneur; et, pour s'y maintenir sans déviation à craindre, ils s'attachent tellement aux saints Pères que plusieurs modernes ont pu justement appeler cette école : « la philosophie des Pères continuée, » ou encore : « la philosophie des Pères ramenée à la forme de la science (1). »

Quant à leur assiduité à consulter, sans servilité d'ailleurs, les traditions des écoles, ce n'est pas chose moins certaine. Il y suffit d'un simple coup d'œil jeté sur les autorités sans nombre qui émaillent leurs textes, et qu'ils ont puisées, non seulement dans les ouvrages des maîtres, Aristote, Platon, Cicéron, etc., mais même dans les auteurs de compilations et de lexiques où se lisent des fragments d'ouvrages perdus, tels que Suidas, Macrobe, Athénée, etc.

Nous avons expliqué également leur admirable système sur l'origine des idées, en faisant remarquer que c'est là le point décisif et vital en philosophie. Mais il est bon de remonter plus haut et de rattacher cette belle philosophie au principe magnifique et d'immense portée d'où elle émane tout entière.

Quel est ce principe ? c'est la grande thèse, si péremptoirement démontrée par saint Thomas dans la question LXXVI de la première partie de la Somme, savoir que l'âme intellectuelle anime seule, à l'exclusion de tout autre principe de vie, le composé humain. Il n'y a donc pas dans l'homme, qui jouit cependant de la vie végétative et de la vie sensitive, une âme à part comme dans le végétal, ni une autre âme à part comme dans l'animal ; l'âme proprement dite suffit à tout : **ELLE EST LA FORME DU CORPS.**

Ce principe, défini peu après au concile de Vienne, en 1311, comme une vérité de foi, assure à l'âme toute sa grandeur ; à la personne humaine, toute son unité ; à la pensée, à travers les actes complexes qui concourent à la

(1) Le P. Liberatore, S. J., Jacques Clément, Ritter, etc., cités par SANSEVERINO, p. 80.

produire, toute sa simplicité. Il jette une lumière pure et continue sur les questions semées d'écueils où ont sombré tant d'esprits superbes ; et il montre ce chemin du milieu où la vérité suit, à travers les âges, en attribuant à chaque chose ses droits, ni plus, ni moins, son cours harmonieux et fécond.

Bientôt nous entendrons un savant et judicieux professeur de Naples; Salvatore Talamo, exposer cette salutaire influence du système scolastique sur la philosophie tout entière. Il suffit, en ce qui touche l'origine des idées, de faire remarquer, au grand honneur de la scolastique et comme garantie de sa certitude, à quel point ce système est admirablement construit à l'image de la nature humaine, comme il tient compte et fait la part de sa double substance et de sa parfaite unité, dans l'explication de l'enfantement de la pensée.

La pensée en effet relève d'abord des organes en tirant ses premiers germes de la sensation, pour se colorer et s'animer ensuite au prisme de l'imagination, où elle s'épure et commence à se spiritualiser. Alors elle entre dans le domaine propre de l'intelligence par *les espèces intelligibles* que la lumière de l'intellect a dégagées. Et cependant, quand elle est une fois fixée dans l'intellect passif, elle n'est plus que le *verbe* absolument simple qui atteste nécessairement l'unité de l'esprit, comme ces efforts successifs ont démontré, par l'exercice propre à leurs diverses fonctions, les diverses facultés dont il a été doué par la bonté de Dieu.

### III

En de si heureuses conditions, éclairée et garantie par la foi, enrichie avec discrétion par l'histoire, établie sur une base définitivement ferme, la scolastique devait être

aussi sûre et précise que profonde et pénétrante dans son analyse des grands procédés de la connaissance humaine. Aussi revendique-t-elle en sa faveur les autorités les plus dignes de tout respect. Depuis longtemps Pie IX, en divers documents privés, et plusieurs conciles provinciaux avaient mis en évidence la nécessité urgente de chercher dans cette philosophie le remède certain à « la désastreuse perturbation des principes, à la confusion et licence des sciences rationnelles que la doctrine cartésienne avait fatalement amenées. »

L'acte mémorable du Syllabus donna à la scolastique sa glorieuse part, en faisant justice des dédains de ses adversaires qui « blasphémaient ce qu'ils ignoraient (1). »

Léon XIII lui a vraiment décerné le triomphe, en consacrant à la recommander et à l'exalter le beau monument de l'encyclique *ÆTERNI PATRIS*. Là, de son autorité surhumaine, après avoir d'abord rappelé à toute philosophie le devoir qui lui est imposé de se tenir soumise à la foi, il lui assigne le noble et vaste domaine qui lui est propre et la mission dont elle est investie de défendre la religion.

Il fait remonter la noble origine de la philosophie chrétienne aux saints Pères, qui, les premiers, pareils aux Hébreux empruntant aux Égyptiens leurs vases d'or, demandèrent à la raison païenne le peu de lumière qu'elle avait conservé, pour tout renouveler dans les enseignements chrétiens et la rendre incomparablement plus claire et plus ferme, apte enfin à ouvrir le chemin vers la foi. Il montre combien est fatale à la raison et à la société humaine, de quelle ingratitude et de quelle démence fait preuve, cette prétention du rationalisme, en révolte permanente contre elle, cette orgueilleuse et criminelle indé-

(1) *Methodus et principia, quibus antiqui doctores scolastici theologiam excoluerunt, temporum nostrorum necessitatibus, scientiarumque progressui, minimè congruunt. Prop. XIII.*

pendance qui dépouille l'esprit humain des garanties et des richesses dont il devait être si avide.

Enfin, il arrive à la scolastique, et, empruntant les paroles de Sixte V, il n'hésite pas à en attribuer l'institution à cet Esprit de science, de sagesse et d'intelligence, qui fournit à l'Église, selon les temps et les besoins, tous les secours nécessaires ; il célèbre les deux maîtres illustres, saint Thomas et saint Bonaventure ; il loue cette manière de rapprocher et de nouer ensemble les choses et leurs causes, cet ordre qui représente des soldats rangés en bataille, cette clarté à définir et à diviser, ces arguments fermes, ces pointes de la dispute, à quoi on doit de séparer la lumière des ténèbres, le vrai du faux, et de découvrir, de mettre à nu, les mensonges, les supercheries et les ruses de l'hérésie, comme en lui arrachant son manteau. Puis, après un incomparable éloge du docteur angélique qui, au témoignage de Cajétan, *a reçu en partage l'intelligence de tous les anciens*, il termine en exprimant le vœu que son enseignement, que l'or de sa sagesse, soit exploité le plus largement possible dans les écoles de notre temps.

Du reste, en résumant dans les œuvres du docteur angélique toute la scolastique, il a soin de faire des réserves sur les doctrines où l'école s'est montrée trop subtile, quelquefois peut-être téméraire et moins plausible dans ses raisons.

L'expérience est là pour justifier les éloges du souverain Pontife. Que l'on étudie avec un peu d'attention et de bonne foi les enseignements de la scolastique, on sera frappé de la sûreté, de la justesse, de la vaste et féconde portée de cette sagesse du milieu qui la caractérise, qu'elle doit aux conditions favorables d'étude dont elle ne s'est jamais départie, et qui lui assure, entre les excès où l'esprit humain ne cesse d'osciller, la fermeté de son équilibre, d'où lui vient la liberté et la puissance, l'étendue et la sûreté, la clairvoyance de son regard.



Le docte professeur Salvatore Talamo a résumé en quelques mots les heureux résultats de l'école: on y trouvera la preuve éclatante de la supériorité de ses enseignements.

« Guidés par la lumière d'une raison soumise, dit-il, disciplinée et aidée par la révélation chrétienne, par les traditions universelles du genre humain et les traditions particulières des savants de tous les siècles, les scolastiques prirent pour sujet de leurs méditations l'Homme, le Monde et Dieu dans leurs relations universelles, et ils parvinrent à former une philosophie développée et bien ordonnée: développée, parce qu'aucun des éléments qui la composent n'en est exclu; bien ordonnée, parce qu'ils savent tout harmoniser dans la brillante unité du christianisme. On trouve tout dans leur philosophie, l'ancien et le nouveau, la tradition et les découvertes... Et, parce que le vrai est l'harmonie, cette philosophie porte l'empreinte du vrai qui ne confond et ne sépare rien, mais qui met partout l'accord en assignant à chaque chose ce qui lui convient (1). »

L'auteur développe successivement cette affirmation en l'appliquant aux trois grands objets de la scolastique. « Dans l'anthropologie, dit-il, nous ne voyons pas qu'ils aient confondu le principe matériel avec le principe spirituel, qu'ils aient séparé l'un de l'autre: ils les ont parfaitement distingués et réunis dans l'unité de la personne humaine (2)... Et dans l'acte de la connaissance intellec-

(1) *L'Aristotélisme de la Scolastique*. p. 328 et suiv. Paris, Vivès, 1876.

(2) Cette idée maîtresse, qu'exprime cette formule, *l'âme est la forme du corps*, apparaît encore plus lumineuse et plus naturelle, quand on en rapproche les systèmes modernes imaginés pour expliquer les relations intimes de l'âme avec le corps. Ceux des *causes occasionnelles*, de *l'harmonie préétablie*, etc., tendent à faire, des deux substances qui composent la nature humaine, la juxtaposition de deux éléments étrangers l'un à l'autre et séparés par un abîme que leurs relations franchissent à tout instant, mais sans

tuelle, la partie principale est attribuée au principe spirituel de l'homme; ils n'ont pas nié pour cela la part qu'il faut attribuer aussi aux sens, dans la condition où se trouve l'activité spirituelle humaine de se développer et de se compléter dans un organisme et par le moyen d'un organisme corporel (1).

« Dans la logique, la pensée n'est pas séparée de l'objet pensé, mais bien moins encore est-elle identifiée avec lui. Aussi, pendant que, d'un côté, le concept logique est loin de se réduire à une chimère, à une abstraction qui n'a rien de commun avec l'objectivité réelle des choses, de l'autre, on conserve intacte la distinction entre l'ordre idéal et l'ordre réel, entre les moments logiques de la pensée et la détermination réelle de l'objet pensé (2)...

« En critériologie, les scolastiques soutiennent, il est vrai, avec ardeur, les droits de la raison humaine; mais ils ne méconnaissent pas pour cela les droits de l'autorité humaine, et surtout ceux de l'autorité divine; et, de leur union intime, ils font naître la science, parce que la raison individuelle de l'homme historique n'est pas une raison solitaire, mais une raison qui nécessairement se reconnaît

action de l'un sur l'autre. En de telles conditions, il semble qu'on ait toujours à craindre la discordance et même le refus d'obéir. L'homme n'est plus ce composé d'une incomparable unité, indissoluble, sinon pour quelques jours et par accident, dont l'harmonie, non point réglée d'avance et par le dehors, comme dans une pendule le mouvement et la sonnerie, mais actuelle et vivante, relève d'une communauté de vie, de fin, de destinée qui, en un certain sens, va jusqu'à l'identité et présage, après l'épreuve de la tombe, une inaltérable reconstitution. Il n'est donc pas étonnant que Leibniz, après de longues méditations, ait rejeté son *harmonie préétablie*, et qu'il ait payé aux scolastiques un tribut d'admiration auquel son grand génie attache pour nous le plus grand prix. Voir SANSEVERINO. *Introduct., ad phil.*, p. 148.

(1) On a vu, dans le préambule du présent chapitre, à quelles erreurs a conduit le point de départ de Descartes qui met l'essence de l'âme dans la pensée : le sensisme, même le matérialisme, d'un côté, l'idéalisme de l'autre, sont les deux excès entre lesquels la scolastique tient son milieu lumineux et ferme.

(2) C'est le conceptualisme, milieu entre les deux excès des *Nominaux* et des *Réaux*.

dépendante de la raison de Dieu et est encore nécessairement associée à la raison des autres hommes.

« Lorsqu'ils considèrent le monde dans l'immense variété et la mutabilité des êtres qui le composent, ils y découvrent un ordre immuable et constant qui l'a fait nommer avec raison *Κόσμος* par les Grecs et *Mundus* par les Latins. Ils découvrent encore cet ordre dans la disposition hiérarchique des êtres de ce monde, dans les forces dont ces êtres sont enrichis et enfin dans les buts variés vers lesquels ils tendent. De cette façon, les substances purement matérielles sont soumises à celles qui sont vivantes et s'y rapportent ; les vivantes sont soumises à celles qui sentent, et enfin toutes sont soumises à l'homme que les anciens ont nommé pour cela *Microcosme*.

« Pénétrant jusque dans la nature intime des corps, ils découvrent qu'elle consiste dans un principe potentiel indéfiniment déterminable, *matière*, et un principe actuel et déterminant, *forme* : en sorte que le corps n'est pas une réunion de simples forces, ni un agrégat d'une seule matière dépourvue de toute force intrinsèque, mais qu'il est un composé de force et de matière. Ils placent aussi une différence entre l'activité corporelle et l'activité vitale, ainsi qu'entre ces deux dernières et l'activité animale, selon que l'une est plus ou moins immanente, plus ou moins indépendante de l'organisme, dans lequel et par le moyen duquel elle se développe. Ils se déclarent donc contre ceux qui prétendent expliquer la vie des plantes par les forces physiques et chimiques, et contre ceux qui voudraient aussi leur attribuer le sentiment ; contre ceux qui font des animaux tout autant d'automates et de machimes, et ceux qui les regardent comme conscients et intelligents.

« Pour expliquer les relations de l'univers avec Dieu, toujours appuyés sur le principe de la création, base et fondement de toute leur philosophie, ils les distinguent l'un de l'autre autant que le fini est distinct de l'Infini, le

relatif de l'Absolu, le conditionnel de l'Inconditionnel; mais ils les rattachent cependant l'un à l'autre, comme l'ouvrage à l'Exemplaire, l'effet à la Cause, le moyen à la Fin. Les vraies et substantielles relations de l'univers avec Dieu une fois déterminées, ils tracent d'une main sûre la voie que doit suivre l'homme individuel et social pour arriver à sa fin temporelle et éternelle. »

Ce magnifique et solide résumé suffit à démontrer la supériorité de notre philosophie. Puisse-t-il enflammer d'ardeur et de fidélité à cette étude tous les élèves chrétiens !

#### IV

« Serait-il vrai, s'écrie soudainement Lacordaire, dans son discours pour la translation du chef de saint Thomas, serait-il vrai que je chercherais à vous peindre ce que fut cet homme et ce que furent ses œuvres? Autant vaudrait que j'eusse la pensée de vous montrer les pyramides en vous disant ce qu'elles ont de hauteur et de largeur. Laissons là ces vains efforts. Si vous voulez voir les pyramides, n'écoutez personne; passez la mer, abordez ce sol où tant de conquérants ont laissé la trace de leurs pas, avancez dans les sables de la solitude. Voici, voici quelque chose de solennel, de grand, de calme, d'immuable, de profondément simple : ce sont les pyramides ! »

Ces paroles ont de la grandeur, et elles ne manquent pas d'effet sur l'oreille qui les entend. C'est bien quelque chose de semblable, quelque chose qui saisit et qui subjugue, qui effraie même, quand on jette un premier coup d'œil sur l'œuvre prodigieuse de saint Thomas, assemblage de miracles, selon le mot de Jean XXII. Mais que la comparaison demeure loin de son objet ! Dans ces masses solides, gigantesques, mais inertes et sans but, où est la

lumière, la vie, la puissance féconde, qui circulent dans les écrits du docteur et qui jaillissent de chacune de ses paroles ?

Écoutons plutôt Léon XIII : « Les enseignements de tous les docteurs, dit-il, saint Thomas les a recueillis et réunis en un seul, comme les organes dispersés d'un même corps ; il les a distribués avec un ordre merveilleux ; il y a ajouté de si magnifiques accroissements qu'on le tient à bon droit, et à titre exceptionnel, pour le soutien et l'honneur de l'Église.

« D'un génie docile et vif, d'une mémoire aisée et tenace, parfaitement pur dans sa vie, n'aimant que la vérité, riche de toute science, soit divine, soit humaine, on l'a comparé au soleil et il a rempli l'univers de la chaleur des vertus et de la splendeur de la doctrine.

« Il n'y a dans la philosophie aucune partie qu'il n'ait traitée avec autant de solidité que de pénétration. Les lois du raisonnement, Dieu et les substances spirituelles, l'homme et les choses sensibles, les actes humains et leurs principes, il a traité de tout et rien ne laisse à désirer : abondante moisson des questions, enchaînement dans la distribution des parties, meilleures méthodes d'avancer, fermeté des principes et force des arguments, transparence et propriété des termes, exposition claire des choses les plus abstraites (1). »

En réfléchissant, pour le résumer, sur cet éclatant éloge, si hautement autorisé, on est frappé d'abord par l'immense érudition qu'il atteste dans saint Thomas ; mais, après avoir approfondi, on est plus saisi encore d'admiration par le génie qui la maîtrise, la coordonne et la dispense comme étant devenue sa propriété et sa substance en quelque sorte. De là cet enchaînement, cette unité parfaite qui rend son enseignement si clair, si pénétrant, si

(1) *Encycl. Æterni Patris.*

puissant. Mais hâtons-nous d'ajouter : et si sûr. De ce fonds solide, riche, vaste, le plus heureusement cultivé, de ce vaste creuset où a été recueilli avec un discernement exquis le plus pur minerai de la tradition antique et des Pères, l'or de la vérité certaine ne pouvait manquer de couler.

Ce qui ajoute encore à son autorité, ce qui recommande à titre même plus éminent l'étude de ses ouvrages, c'est la perspective qu'ils ouvrent en quelque sorte à l'infini sous l'horizon intellectuel. On fait avec raison honneur aux hommes de génie dans les sciences de ce que les choses, les espèces, les genres, inconnus dans leur temps, sont venus, au moment ultérieur de la découverte, se ranger d'eux-mêmes dans leurs lumineuses classifications. Saint Thomas a ce mérite dans l'ordre supérieur des vérités de l'intelligence. Il a posé des principes si vastes et si sûrs que les maîtres après lui en ont tiré, soit comme d'un sein fécond le germe des vérités nouvelles qu'ils développent, soit comme d'un arsenal inépuisable des armes aussi invincibles contre les erreurs à venir que contre les erreurs des temps passés (1).

Et comme sa méthode est bien faite pour donner confiance à ce qu'il enseigne ! Sur chaque point il montre s'être enquis scrupuleusement de ce qu'ont dit les maîtres, de ce qu'ont avancé les adversaires ; et il commence loyalement par l'exposé de leurs objections. Cette manière si droite de procéder a le double avantage d'ouvrir le cœur en garantissant contre toute surprise, et de conduire lentement l'esprit, des ombres ou du demi-jour incertain sous lequel la vérité a coutume de lui apparaître tout

(1) Illud etiam accedit, quod philosophicas conclusiones speculatus est in rerum rationibus et principiis, quæ quam latissimè patent, et infinitarum fere veritatum semina suo velut gremio includunt, à posterioribus magistris, opportuno tempore et uberrimo cum fructu, aperienda. *Encycl. præcit.*

d'abord, à la vue radieuse et à la paisible possession. A travers ce terrain ouvert, il s'avance en partant, non de quelque hypothèse gratuite, mais du roc inébranlable de l'autorité ou de l'expérience, allant toujours au ferme, selon la parole de Leibniz : *Thomas ad solidum tendere solet* (1). Puis en quelques mots décisifs, il fait justice des opinions contraires.

Il est bien en dehors de notre cadre, et, disons humblement, bien au-dessus de notre compétence, de faire ressortir en détails les mérites du prince de la scolastique : bornons-nous à signaler très sommairement les points qui dominent.

Ce qu'il y a de capital dans la logique et les lois du raisonnement, c'est la distinction à établir entre les deux degrés de l'intelligible, la raison et la foi. Or personne n'a su faire plus pleine et plus distincte en même temps la part de l'une et de l'autre ; et son enseignement est ici d'autant plus autorisé qu'il parle d'expérience personnelle, nul n'ayant comme lui possédé et exploité, si l'on peut ainsi dire, la vérité de l'un et l'autre ordre. Croyons-en le magnifique témoignage de Léon XIII : « Distinguant, dit-il, avec exactitude comme il le faut, la raison de la foi, il les rapproche en amies ; de l'une et de l'autre il a ainsi sauvé les droits et garanti la dignité, à tel point que la raison, élevée sur les ailes de Thomas au faite de l'humanité, ne saurait peut-être monter davantage, et que la foi ne peut sans doute attendre de la raison des secours plus nombreux et plus fermes que ceux dont Thomas l'a pourvue (2). »

Et, puisque nous en sommes à la raison, n'omettons pas de dire, en nos temps où de nombreux et hautains adversaires accusent l'Église de l'étouffer, n'omettons pas

(1) Théod. *De bonit. Dei*, part. III, n° 330.

(2) *Op. cit.*

de dire avec quelle grandeur saint Thomas fait d'elle le flambeau de la vie et la règle de la vertu morale, mais aussi avec quelle rigueur il exige qu'elle garantisse sa lumière, qu'elle sauve sa prééminence, en se tenant en perpétuelle dépendance de Dieu.

« Dans les actes humains, dit-il, la bonté ou la malice se tirent de leurs rapports avec la raison ; en effet, comme le dit saint Denys, le bien de l'homme c'est d'être selon la raison ; et son mal, d'être contre la raison ; parce que pour chaque chose, le bien c'est ce qui est en harmonie avec sa nature propre, et le mal c'est ce qui est contraire à sa nature. La nature propre de l'homme étant la raison, ses actes seront bons ou mauvais, selon qu'ils seront conformes ou contraires à la raison (1). »

D'autre part :

« Dans toutes les causes ordonnées, l'effet dépend plus de la cause première que de la cause seconde, car la cause seconde ne saurait agir qu'en vertu de la cause première. Donc, que la raison humaine soit la règle de la volonté et la mesure de sa bonté, elle le tient de la loi éternelle, qui n'est rien autre que la raison divine. De là ce mot du Psalmiste : *Multi dicunt : quis ostendit nobis bona ? Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* (2). »

Comme s'il disait : la lumière de la raison, qui est en nous, n'est capable de nous montrer le bien et de régler notre volonté, qu'autant qu'elle est la lumière de votre visage, Seigneur, c'est-à-dire qu'elle descend de votre visage sur le nôtre. Il est donc manifeste que la bonté de la volonté humaine dépend bien plus de la loi éternelle que de la raison humaine ; et, quand la raison humaine est insuffisante, il faut recourir à la raison éternelle (3). »

Dans la question des rapports de l'âme et du corps. — et c'est, on l'a dit, le nœud vital et l'incontestable triomphe de la scolastique — qui est plus clair et plus complet que saint Thomas, qui fait mieux à chaque composant sa juste part ?

« D'après l'ordre de la nature, dit-il, toutes les puissances de l'âme ayant leur principe dans une même essence, et l'âme et le

(1) 1<sup>re</sup> 2<sup>me</sup> quæst. XVIII, art. v

(2) Ps. IV, 6.

(3) 1<sup>re</sup> 2<sup>me</sup> quæst. XIX, art. IV.



corps étant unis dans l'être d'un même composé, les facultés supérieures et les facultés inférieures, l'âme et le corps, exercent l'une sur l'autre une mutuelle influence et se communiquent leurs propres affections.

« Voilà pourquoi, par suite d'une perception trop vive de l'âme, le corps peut éprouver tout à coup une impression de froid ou de chaud, impression capable de lui donner la santé ou la maladie, quelquefois même la mort, car il y en a qui meurent de joie, de tristesse ou d'amour. De même, les impressions du corps ont leur contre-coup dans l'âme ; car l'âme, grâce à son union intime avec le corps, suit la complexion de celui-ci, devient insensée ou portée à la mansuétude et subit d'autres impressions semblables. Pareillement, les facultés supérieures agissent sur les facultés inférieures ; par exemple, un mouvement intense de la volonté provoque un mouvement de passion dans l'appétit sensible ; et, dans le ravissement d'une contemplation sublime, les puissances animales s'exercent peu ou pas du tout. Par contre, les facultés inférieures influent à leur manière sur les facultés supérieures ; la violence des passions obscurcit à ce point le jugement de la raison, qu'elle trouve bon absolument ce qui convient à la passion (1). »

Les résultats de cette affirmation si simple, et qu'on pourrait appeler monumentale tant elle a de solidité et d'étendue, sont immenses :

« Elle nous met entre les mains, dit M. l'abbé Vallet à qui nous empruntons ces textes et leur traduction, la solution de l'accord des sens et de l'intelligence dans l'acte important de la connaissance, et partant, l'accord des sciences et de la philosophie, de l'expérience et de la raison. Aux sens appartiendra la première connaissance dans l'ordre chronologique ; l'intelligence viendra après ; elle se servira de tous les sens externes et internes, mais surtout de l'imagination et de la mémoire ; elle s'emparera de toutes les données fournies par les sens, mais elle aura son objet propre, la nature des choses, l'immatériel, l'universel. À l'aide de l'abstraction, de la comparaison et de la généralisation, dans le fait elle découvrira la loi qui le régit ; dans le phénomène, la nature, la substance qui le supporte ; dans le particulier, l'universel qui le contient virtuellement. En observant les êtres qui nous entourent, elle les trouvera différents et inégaux en perfection, par conséquent limités ; et du fini elle s'élèvera à l'infini, seul capable d'en expliquer l'existence (2). »

(1) *Op. disp. de verit.*, quæst. XXVI, art. x.

(2) *Histoire de la philosophie*, 2<sup>e</sup> édition, p. 250.

Mais cette solution se rattache elle-même à une question antérieure et plus vaste encore, à la question de la matière et de la forme. Saint Thomas a su rendre comme palpable dans toutes les choses sensibles cette dualité nécessaire qui se résout dans l'unité de l'existence. Dans les lignes suivantes, qui sont comme le sommaire du traité *de Animâ*, il semble que l'on voie transpercer la forme à travers la matière même inorganique, puis jeter un éclat de plus en plus vif et rayonner comme un principe d'activité toujours plus dégagé et plus parfait, à mesure qu'on s'élève jusqu'à l'homme par la plante et l'animal.

« Il nous enseigne, dit M. l'abbé Vallet, que ces deux éléments se trouvent unis dans tous les êtres qui composent ce monde visible, dans la pierre aussi bien que dans l'homme. Seulement dans les êtres inférieurs, c'est la matière qui semble prédominer; dans les êtres supérieurs, c'est la forme. L'étendue, dans tous les corps, tombe sous les sens; Descartes et Malebranche n'ont vu que cela dans la matière. Mais, si l'on regarde de plus près, et qu'au témoignage des sens on ajoute la vue plus fine et plus pénétrante de la raison, on y découvre une nature propre, des qualités diverses, de l'énergie et de l'unité : toutes choses qui ne sauraient découler de la matière multiple, diffuse, indéterminée, passive de sa nature. Reconnaissez donc la matière et la forme se prêtant un mutuel appui. — Même phénomène dans la plante et dans l'animal, avec cette différence que le rôle de la forme devient plus considérable et plus manifeste. Il est vrai que les opérations vitales et sensibles sont organiques et s'accomplissent dans le corps; mais elles dépassent absolument les exigences de la matière; elles réclament une âme, un principe simple, mais non spirituel; non étendu, mais dépendant de l'étendue. Chez l'homme, le corps garde toutes les propriétés communes aux autres corps; mais ici, nous sommes en présence de phénomènes absolument nouveaux et d'un ordre supérieur : nous constatons, par l'expérience, des pensées et des volitions. Ces phénomènes réclament un principe, non seulement simple, mais encore spirituel et partant incorruptible, parce qu'ils sont indépendants de la matière et s'accomplissent sans elle. Néanmoins prenons bien garde de sauver l'unité substantielle de l'homme, de même que nous avons sauvé celle de l'animal, du végétal et du minéral. Voici comment l'âme raisonnable, par là même qu'elle est supérieure à l'âme sensible et à l'âme végétative, contient éminemment toutes leurs propriétés. Donc elle saura faire à elle seule ce que celles-ci font dans l'animal et dans la plante, et elle fera

plus encore : elle donnera à son corps de sentir, de se mouvoir, de vivre et d'être ; et du fond de sa substance jailliront ces nobles facultés qui rendent l'homme capable de penser et de vouloir (1). »

Dans la théodicée, sa marche est aussi simple que sûre et féconde. La seconde question de *la Somme théologique* est le développement précis et d'irrésistible évidence de la preuve par induction de l'existence de Dieu, telle que la fournit dans son germe le texte de saint Paul aux Romains : *Invisibilia Dei per ea que facta sunt intellecta conspiciuntur* (2).

La quatrième question, avec même rigueur de logique, déduit la nécessité des perfections infinies de Dieu de son existence nécessaire et souverainement indépendante, et de là, grâce à une sagace et parfaite analyse, se déduisent ensuite tous les attributs de Dieu, sa simplicité, son intelligence, sa Providence, son concours à l'activité des êtres sans le moindre détriment à la liberté de ceux qu'il a doués de raison.

La morale de saint Thomas est en possession d'une admiration universelle, dit encore M. l'abbé Vallet ; et elle tire son prix de deux qualités éminentes : l'élévation singulière des principes et la solution pleine de sagesse des questions diverses et délicates, agitées par la casuistique.

« Le moraliste, dit M. Jourdain, qui se propose de régler la conduite de l'homme, ne s'arrête pas sur ces hauteurs d'où l'œil n'aperçoit que les grandes lignes de la conduite humaine ; il descend aux détails de la pratique, afin de voir de plus près ce qu'il se propose de diriger. Ce n'est pas un des moindres titres de saint Thomas d'avoir suffi à cette double tâche : poser dans la définition de notre fin dernière les règles fondamentales de la morale, parcourir en tous sens l'échelle immense des applications et saisir les dernières conséquences des principes établis. Nous avons vu qu'après avoir décrit la nature et les conditions de la

(1) *Qq. disp. de Anima*, art. 9. — *Loc. cit.*, p. 247.

(2) *Rom.* I, 20.

béatitude, le docteur angélique avait traité successivement de la bonté et de la malice des actions humaines, des passions, des habitudes, des vertus et des vices, de la loi morale et des différentes espèces de lois, et que, pour couronnement de son œuvre, il avait tracé le code complet des devoirs de l'homme dans toutes les positions de la vie. Ce cadre immense demandait, pour être rempli convenablement, une vaste érudition, beaucoup de souplesse, de méthode et de subtilité, et surtout une fermeté de jugement presque infaillible. Aucune de ces qualités n'a manqué à saint Thomas, et on les retrouve dans toutes les questions de *la Somme de théologie* ; mais c'est principalement dans la partie morale qu'elles brillent de tout leur éclat. Sur la plupart des points, les solutions que le saint docteur a proposées sont si sages, si exactement conformes à la raison, qu'elles ont formé une sorte de jurisprudence morale adoptée par le plus grand nombre des casuistes (1). »

Saint Thomas ne pouvait manquer d'aborder la *politique*, car cette science n'est autre chose que la morale appliquée à la société. Nous sommes loin, en donnant cette définition, la seule vraie, de la politique, nous sommes loin des maximes « du droit moderne », qui est bien plus universellement que la morale elle-même, et souvent par de soi-disant catholiques, affranchi de la dépendance de Dieu. Aussi Léon XIII, en signalant le triste état social que « la peste de ces opinions perverses » a causé et maintient obstinément aujourd'hui, insiste-t-il sur le service urgent que nous devons réclamer de saint Thomas en étudiant sur ce chef une doctrine d'où viendrait le salut. « Tout ce qu'il enseigne, dit-il, sur la vraie nature de la liberté, qui aujourd'hui dégénère en licence, sur la divine origine de toute autorité, sur les lois et leur force, sur le paternel et équitable pouvoir des souverains pontifes, sur l'obéissance aux puissances supérieures, sur la charité mutuelle que tous se doivent mutuellement : tout ce qui a été dit par saint Thomas sur ces sujets et autres semblables a une haute et invincible force pour renverser ces

(1) *La Philosophie de saint Thomas*, t. II, liv. III, chap. v.

principes de *droit nouveau* qui sont connus comme si dangereux à l'ordre paisible des choses et au salut public. »

Le Docteur a ses idées sur la forme de gouvernement ; et nos libéraux, qui déclament avec autant de dédain que d'ignorance contre le *droit divin* dont, en la faussant, ils prêtent la théorie aux maîtres du moyen âge, seront bien étonnés d'apprendre, s'ils daignent le lire, que saint Thomas est loin d'oublier le peuple dans l'équilibre de son gouvernement. Il veut, dans l'intérêt de la stabilité, que tous y aient une certaine part. Et si, à la tête, il place un prince pour commander à tous, il entend que les grands l'aident et le contiennent, et il introduit l'élément démocratique, en attribuant au peuple le droit de les élire et même celui d'en choisir quelques-uns dans ses rangs (1). Mais il exige une condition, dont le mépris fait aujourd'hui notre instabilité sociale et nos malheurs : c'est que le peuple soit sage. S'il se déprave et que son suffrage, devenu vénal, appelé au pouvoir des hommes perdus, qu'on le prive du droit d'élire ou de parvenir (2).

Mais c'est la loi qui prouve surtout le gouvernement sage et qui rend les nations heureuses, c'est donc sur la loi que notre docteur insiste.

« Or, dit Balmès, nous pouvons défier nos adversaires de présenter un juriste, un philosophe, qui expose avec plus de lucidité, avec plus de sagesse et une plus noble indépendance que saint Thomas, les principes par lesquels doit se régler le pouvoir civil. Son traité des lois est un ouvrage immortel ; quiconque l'a compris à fond n'a plus rien à apprendre touchant les grands principes qui doivent guider le législateur... D'après saint Thomas, la loi est un règlement dicté par la raison, ayant pour but le bien commun, et promulgué par celui qui a le soin de la communauté (1). »

Règlement dicté par la raison, *quædam rationis ordinatio* : voilà d'un seul mot l'arbitraire et la force bannis ; voilà le prin-

(1) 1<sup>re</sup> 2<sup>me</sup> quest. CV, art. 1.

(2) *Ibid.*, XCVII, art. 1.

(3) *Ibid.*, XC, art. IV.

cipe que la loi n'est pas un pur effet de la volonté. Si l'on y fait attention, le despotisme, l'arbitraire, la tyrannie, ne sont autre chose que le manque de raison dans le pouvoir, la domination de la volonté. Lorsque la raison commande, il y a légitimité, justice, liberté; lorsque la volonté seule commande, il y a illégitimité, injustice, despotisme. C'est pourquoi l'idée fondamentale de toute loi est qu'elle soit conforme à la raison; la loi doit être une émanation de la raison même appliquée à la société. Ces doctrines sont la déclaration la plus explicite, la plus concluante touchant les limites du pouvoir civil; et, à coup sûr, elles valent un peu mieux sous ce rapport que toutes les déclarations des droits de l'homme. Ce qui humilie la volonté, ce qui blesse en nous le sentiment d'une juste indépendance, c'est le commandement exercé par la volonté d'autrui, c'est la soumission réclamée au nom de la volonté d'un autre homme. Mais se soumettre à la raison, se laisser diriger par ses prescriptions, ce n'est point s'abaisser; c'est au contraire s'élever, car c'est vivre conformément à l'ordre éternel, à la raison divine (2). »

Faut-il dire un mot du style? Laissons parler le P. Ramière.

« Le style de saint Thomas, dit-il admirablement, est au style des littérateurs proprement dits, ce qu'est le Moïse de Michel-Ange à une statue chargée de bijoux. C'est un marbre qui pour briller n'a besoin d'aucun vernis, et dont la surface n'est aussi polie que parce que la substance en est parfaitement compacte. La pensée du grand Docteur se présente dans sa majestueuse nudité, dans la plénitude de sa force et dans l'harmonie de ses proportions. La vérité invisible respendit de tout son éclat à travers les paroles qui l'expriment. Il n'y a là aucun miroitement de couleur, rien qui puisse distraire l'esprit en amusant les yeux; c'est un faisceau de lumière blanche, qui rend les objets pleinement visibles et donne à chacun sa couleur, en se déroband lui-même à l'œil. Chaque mot exprime exactement son idée; chaque membre de phrase fait faire un pas à l'esprit dans sa marche vers la vérité; chaque paragraphe est une étape vers la conclusion; et, quand l'esprit est arrivé au terme d'un article, il n'a qu'à se retourner en arrière pour embrasser d'un regard le chemin parcouru. Non, il ne saurait y avoir à cet égard aucun doute: si Bossuet a poussé au plus haut point la perfection du style oratoire, saint Thomas n'a pas été moins éminent au point de vue de la perfection du style philosophique (2). »

(1) *Le Protestantisme comparé au Catholicisme*, t. III, c. LIII.

(2) *Etudes religieuses*, par des PP. de la Compagnie de Jésus; juin 1879: *Les Autographes de saint Thomas*.

On nous saura gré de reproduire ici, d'après Talamo, la description d'une fresque de l'église Sainte-Catherine à Pise, due au pinceau de Fr. Traini. Elle symbolise, avec autant d'exactitude que de magnificence, le génie de saint Thomas, ses sources, ses immenses résultats, son abondante et salutaire fécondité. Notre critique l'explique admirablement :

« Au milieu du tableau, dit-il, est peint le prince de la scolastique, saint Thomas, le visage plein de majesté et de sérénité, comme un penseur qui se plait dans la possession du vrai. Il tient dans les mains, et ouverte sur la poitrine, *la Somme des Gentils*, étincelante de rayons et sur laquelle on lit ces paroles de l'Écriture : *Veritatem meditabitur guttur meum, et labia mea detestabuntur impium* (1). Ensuite, le peintre, pour indiquer les sources où le docteur angélique puisa sa science admirable et les fruits copieux et bienfaisants que cette science a apportés au monde, a placé autour de lui différents personnages, exprimant les diverses relations qu'ils ont avec lui par la disposition variée des rayons ; et c'est en cela proprement que se trouve le mouvement et la vie du tableau.

« Parmi les personnages auxquels le prince de l'école emprunte sa doctrine, est Aristote placé à droite avec son livre de *l'Éthique* ouvert dans les mains et offert aux regards du Saint ; à gauche, et un peu incliné vers lui, est Platon qui lui présente aussi *le Timée* qu'il tient ouvert dans les mains. L'artiste, voulant ensuite indiquer que le prince des philosophes et des théologiens a corrigé et perfectionné la science païenne à la lumière de la sagesse chrétienne, a placé en demi-cercle autour de sa tête les quatre Évangélistes ; et au-dessus d'eux, presque vis-à-vis des deux philosophes païens, il a mis saint Paul et Moïse qui tiennent aussi ouvert dans les mains le volume de leurs écrits. Au-dessus d'eux encore, dans le haut du tableau, la Sagesse incarnée elle-même est représentée entourée d'une couronne d'esprits célestes, et lançant de ses lèvres divines un grand nombre de rayons de lumière céleste dont quelques-uns vont tomber directement sur le saint docteur, et les autres sur les livres des auteurs sacrés, d'où ils partent ensuite pour se refléter sur lui.

« Les effets abondants de la science du docteur angélique sont représentés par des rayons qui partent de *la Somme* pour se répandre ensuite sur une multitude de prêtres placés aux deux côtés inférieurs du tableau. Parmi eux on en voit qui semblent

(1) PROV. VIII, 7.

recueillir avidement ses enseignements, qui admirent l'étendue et la profondeur de son savoir, et qui finalement en prennent occasion de disputer tranquillement avec les autres. Enfin on aperçoit, aux pieds de saint Thomas, Averroès (1) gisant à terre, appuyé sur le coude du bras droit, et le visage humble et abattu; à ses côtés se trouve le grand *Commentaire* vaincu et brisé par un rayon partant de *la Somme*. De cette façon le tableau tout entier n'est que l'explication historique de ces paroles de l'Écriture sainte: « Ma bouche sera l'organe de la vérité et mes lèvres détesteront l'impiété (2). »

Est-il donc étonnant que Léon XIII, comme il faut le voir en méditant l'encyclique *Æterni patris*, recommande avec tant d'instances l'étude de l'incomparable docteur à la jeunesse et surtout à la jeunesse sacerdotale? Qu'on ne s'effraie pas de la difficulté de la tâche; il n'est pas prescrit de s'élever à toute sa hauteur, mais de l'étudier, de le goûter, et surtout, comme le veut l'Église dans la collecte de son office, d'appliquer non seulement notre intelligence à ce qu'il a enseigné, mais notre imitation à ce qu'il a fait (3).

Au nombre des qualités que lui attribue l'encyclique, et qui l'ont rendu si grand, s'il en est que nous ne pourrions ambitionner sans présomption, sa pénétration d'esprit, sa prodigieuse mémoire, sa science universelle, son jugement en quelque sorte infallible il en est d'autres qui relèvent de notre volonté et pour lesquelles nous devons nous piquer d'une humble émulation avec lui : la docilité de l'esprit, la pureté de la vie, l'amour unique de la vertu. *Ingenio docilis, vitæ integerrimus, veritatis unicè amator* ! Quelle condamnation de l'orgueil

(1) Averroès, surtout dans son fameux commentaire sur Aristote, est le précurseur de nos matérialistes et rationalistes modernes. C'est lui qui a inspiré à saint Thomas la *Somme contre les Gentils*, arsenal inépuisable de tous les arguments à faire valoir contre ces erreurs.

(2) *L'Aristotelisme de la scolastique* : II<sup>e</sup> partie, chap. v.

(3) Et quædocuit intellectu conspicere, et quæ egit imitatione complere.



si fatal de la science, et qui est proportionnel en général à la médiocrité, que cette disposition d'un des plus grands génies du monde à apprendre et à obéir ! Quelle leçon à la sensualité qui énerve tant d'intelligences, à la vanité qui se recherche misérablement et toujours pour la ruine, que cette exquise pureté et cet amour de la vérité sans retour sur soi et sans mélange !

Gardons-nous encore plus d'omettre ce que nous devons par-dessus tout prendre pour modèle dans sa conduite, l'assiduité à prier.

« Disons-le avec ses biographes et avec lui-même, continue M. l'abbé Vallet, l'ange de l'école doit moins à son travail et à son génie qu'à ses prières et à ses jeûnes. Fermement convaincu que la lumière vient d'en haut, du Père des esprits et du Maître des sciences, il le suppliait, le conjurait plusieurs jours durant, jusqu'à ce qu'il lui révélât la vérité si ardemment cherchée. « Ce n'était point aux forces naturelles de son génie, nous dit le frère Réginald qui avait longtemps vécu dans son intimité, mais au mérite de sa prière, qu'il devait cette science merveilleuse par laquelle il s'est élevé au-dessus de tous les autres docteurs ; car chaque fois qu'il voulait étudier, discuter, professer ou écrire, il recourait premièrement à la contemplation et demandait avec larmes la grâce d'entendre exactement les mystères de la révélation divine ; et l'efficacité de son oraison était si grande qu'il découvrait toujours avec certitude ce qui lui paraissait auparavant douteux et incertain : une nouvelle difficulté surgissait-elle pendant son travail, il s'adressait encore à l'oracle de la prière et toute obscurité disparaissait miraculeusement (1). »

Ce que saint Thomas pratiquait avec tant d'assiduité et de succès, il le conseillait aussi de préférence. « Attachez-vous à garder votre conscience pure, disait-il au jeune étudiant qui l'avait consulté sur la meilleure manière d'acquérir la science. Ne cessez pas de vaquer à l'oraison ; aimez à rester dans votre cellule : c'est la condition requise pour « être introduit dans les celliers du vin de l'Époux (2). »

(1) Op. cit., p. 240.

(2) *Opusc.* LXVIII. — On nous saura gré de citer ici en partie le texte de l'opuscule : *Hæc est ergo monitio mea et instructio tua. Tardiloquum*

Il ne voulait que Dieu. Trois fois dans sa vie, il eut le bonheur d'entendre des lèvres d'un crucifix miraculeux, souvent arrosé de ses larmes et couvert de ses baisers ardents, ce témoignage de la satisfaction de Dieu : *Benè scripsisti de me, Thoma!* A la dernière, invité à choisir sa récompense, il fit la mémorable réponse où son âme s'exhale tout entière : Rien que vous, Seigneur ! *Nullam, Domine, nisi Te!* Peu de jours après, cette récompense infinie et immuable lui était décernée, et sur sa tombe, cinquante ans après sa mort, Jean XXII prononçait le mot célèbre : *Doctrina ejus non potuit esse sine miraculo... Quot articulos scripsit, tot miracula patravit.*

L'esprit de prière, à mesure qu'il pénétrera mieux notre âme et inspirera notre conduite, nous fera comprendre et traduire dans notre vie et, par notre enseignement, dans la vie de nos élèves selon la mesure de nos mérites, ces miracles salutaires de lumière et de vertu. Quelle meilleure manière de bien mériter de Dieu !

*te esse jubéo, et tardè ad locutorium descendentem. Conscientiæ puritatem amplectere ; orationi vacare non desinus ; cellam frequenter diligas, si vis, IN CELLAM VINARIAM INTRODUCI (Cant. II). Omnibus te amabilem exhibe ; nihil quære penitus de factis aliorum. Nemini te multùm familiarem ostendas ; quia nimia familiaritas parit contemptum, et subtractionis à studio materiam subministrat....* Le texte a été cité en partie du 1<sup>or</sup> vol. de la *Pratique de l'enseignement chrétien*, p. 39.

# TABLE ANALYTIQUE

---

## CHAPITRE TROISIÈME

### L'HISTOIRE

---

#### PRÉAMBULE

Importance de l'étude de l'histoire. — Facilités qu'elle offre, car les matériaux abondent et pourquoi. — Dessein de Dieu de faire servir cette étude à la formation de la raison. — Développement en ce sens d'un texte célèbre de Cicéron. — Distinction de saint Thomas entre la raison spéculative et la raison pratique. — Utilité de l'étude de l'histoire pour la première. — Utilité pour la raison pratique : cette faculté ne peut d'une vue directe prévoir tous les principes d'application ; — elle a besoin du secours de l'expérience, dont l'histoire lui fournit admirablement les ressources. — Que, pour mettre le plus ordinairement en scène des *personnages*, l'histoire n'en a que plus de portée au profit de la vie commune des hommes. — Dernière et sublime portée de ces leçons décrite par Bossuet. — Que l'histoire est comme l'école d'application de la vraie philosophie..... 1-8

#### SECTION PREMIÈRE

##### DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE COMME MOYEN DE PERFECTIONNER LA RAISON.

##### ARTICLE PREMIER

##### LE BUT DE L'HISTOIRE.

Résumé du préambule. — Du plaisir de connaître, quel en est l'objet et quelle en est la légitimité en histoire ? — Que ce plaisir est un stimulant pour l'étude et justifie ainsi la par

faite à l'histoire dès le bas-âge. — Mais l'enseignement de l'histoire a surtout pour but la double formation de la raison ..... 8-10

§ 1<sup>er</sup>. — *L'histoire doit développer la raison spéculative, autrement, elle doit viser à donner à la raison de la pénétration et de la profondeur.*

Aperçu sommaire de cette haute portée de l'histoire..... 10

I. *Preuves de notre affirmation* : Diverses opinions. — Gérard Vossius et Fr. Patrizzi. — Autorité de Polybe : comment il soutient et justifie cette manière d'écrire l'histoire. — Qu'il faut exposer les causes, les occasions ou les prétextes, avant d'ouvrir le récit, exemple fourni par Polybe. — Autorité de Bossuet. — Ecueils à craindre : les erreurs, l'esprit de système; ne pas s'en décourager. — Que la dispute sur les écoles historiques contemporaines doit rester étrangère à notre enseignement. 11-16

II. *Nécessité de certaines conditions pour éviter, dans cette manière d'étudier l'histoire, les écueils* : Il faut d'abord la proportionner à l'âge des enfants, et c'est chose fort possible. — Il faut de l'ordre et de la méthode. — Il faut de la science et de la sagesse. — Nécessité de s'éclairer de la foi elle-même, d'où il résulte d'abord la précieuse assurance de ne pas tomber en de pernicieuses erreurs; puis de la confiance croissante aux opinions dans la mesure où elles s'éclairent de ses reflets. — Qu'un bon professeur acquiert de plus en plus la vraie science, se corrige et s'achève sans se décourager jamais..... 16-19

§ 2. — *L'histoire doit développer la raison pratique; autrement, lui fournir les secours indispensables de l'expérience.*

Résumé du paragraphe précédent. — Que la raison pratique, conseillère de la volonté, doit être surtout l'objet de notre estime et de nos efforts. — Que l'histoire contribue puissamment à la former, en lui fournissant l'expérience qui lui est indispensable. — Autorité de G. Vossius, développant cette affirmation. — Son parallèle, au point de vue de la raison pratique, entre la philosophie et l'histoire, à l'avantage de la seconde. — Conseils de l'empereur Basile le Macédonien à son fils Léon le philosophe. — Conseils semblables de l'auteur de *l'Esprit de l'Histoire*. — Conclusion..... 20-25

## ARTICLE DEUXIÈME

### MÉTHODE DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE.

§ 1<sup>er</sup>. — *Choix judicieux des matières de l'enseignement de l'histoire.*

On parle ici au point de vue de l'intelligence. — Règles du choix d'après Bossuet..... 25

I. *Qu'il ne faut s'attacher qu'aux choses grandes et dignes de mémoire* : Autorités citées par G. Vossius. — Fénelon. — M. Bréal. — Persiflage de La Bruyère sur Hermagoras. — Raison finale de ces

- règles : c'est l'homme qu'il s'agit surtout de peindre et de mettre en action. — Qu'il est nécessaire de les rappeler aujourd'hui pour protester contre l'entassement des matières dans les programmes officiels..... 26-31
- II. *Qu'il faut tenir compte de l'éloignement ou du rapprochement des temps* : Modèle fourni par la Genèse, au témoignage de Fleury. — Que, pour être resserrée dans l'exposé des temps anciens, l'histoire n'en doit pas être superficielle. — Qu'elle doit dessiner le caractère, la mission providentielle des nations ; — et, aujourd'hui surtout, insister sur le fonds essentiel de religion qu'elles ont en toutes et toujours, et que seul Jésus-Christ pouvait conserver et développer..... 31-33
- III. *Tenir compte de l'âge des élèves* : De la manière qui convient aux enfants ; Fleury, De Bonald. — Les manuels A. M. D. G. — Exemple fourni par M. Hubault sur la manière de graduer, selon l'âge, l'histoire de France en trois ans..... 33-36

§ II. — *De l'ordre à suivre dans l'exposition des matières de l'enseignement.*

- Nécessité et importance de l'ordre démontrées par Fénelon. — Résumé pratique et moyens d'y arriver. — Que cet ordre relève de l'esprit philosophique, qui relève lui-même de l'unité de l'âme..... 36-38
- Cet ordre implique d'abord *les divisions* : la nécessité de diviser dérive de la loi de l'unité, qui s'impose rigoureusement à tout art et à toute science, et pourquoi. — Que l'histoire se conforme à cette loi par le soin de bien diviser : familles, classes et genres en histoire. — Principe et raison des divisions des ères et des grandes époques. — Un mot de la preuve qui résulte de l'adoption unanime de l'ère chrétienne. — Principe des divisions générales ; — principe des subdivisions ; — principe des classements de dernier ordre..... 38-43
- Cet ordre réclame, en second lieu, *l'esprit de suite et un enchaînement intelligent dans l'exposition des faits* : ne pas entremêler les faits des groupes différents. — Moyen de remédier au trouble que l'enchaînement logique met dans la suite chronologique. — (En note) : exemple tiré du règne de Charlemagne. Des tableaux chronologiques, d'après d'Aguesseau ; portée logique de ces tableaux. — Utilité des synchronismes : exemples. — Correction matérielle des tableaux ; — exemple fourni par M. Hubault. — Des répétitions par semaines et par livres, d'après Bossuet..... 43-49

§ III. — *Quelques règles pratiques pour donner et faire rédiger la leçon.*

- Règles relatives aux enfants qui commencent : une courte leçon chaque jour, d'après Mgr Dupanloup. — Classes élevées ; transition des unes aux autres. — Règles relatives à la manière de donner l'enseignement : ne pas le changer en cours de Faculté. — Faux résultats et causes de cette tendance. — Mesurer avec sagesse le temps qu'on donne à l'histoire. — Tâcher d'avoir un précis qui serve de texte. — Rectifier avec soin les faits et

l'esprit de l'auteur; — le compléter: qu'on trahit souvent la vérité par de simples omissions; — développer. — Moyens de conserver l'unité: le texte et les sommaires. — Deux exposés successifs de la leçon; avec interdiction d'abord, puis recommandation, aux élèves de prendre des notes. — Comment les notes doivent être prises..... 49-57

De la rédaction: exiger qu'elle ne soit pas différée. — Correction et ordre calligraphiques. — Style: conseil de Cicéron. — De la récitation: qu'il faut d'abord bien apprendre la rédaction, et la réciter avec intelligence et distinction..... 57-61

## ARTICLE TROISIÈME

### CONDITIONS INTRINSÈQUES DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

Objet et division de l'article..... 01

#### § I<sup>er</sup>. — *La sage critique.*

Que la définition de l'histoire implique vérité: Polybe. — Les *chambres d'optique*, image de l'histoire vivante et vraie. — Témoignage plus complet de saint Augustin: l'histoire doit être fidèle et utile. — Qu'elle doit être avant tout fidèle à la vérité, car elle est assujettie à l'existence des faits. — Elle peut et doit les apprécier au point de vue de la justice et de la morale, mais en se conformant toujours à la vérité..... 62-64

Des règles de critique au moyen desquelles on pourra s'assurer de la vérité, d'après Balmès. — Recommandation préalable: s'attacher aux faits qui présentent un caractère de certitude absolue. — Quant aux circonstances, être réservé et prudent. — *Règle première*: résumé des conditions générales de certitude du témoignage. — *Règle deuxième*: préférer les témoins oculaires. — *Règle troisième*: préférer ceux qui sont moins intéressés. — *Règle quatrième*: préférer le témoignage des contemporains, mais le contrôler. — *Règle cinquième*: se tenir en garde contre les écrivains anonymes. — *Règle sixième*: étudier la vie des écrivains. — *Règle septième*: être en défiance en face des éditeurs d'œuvres posthumes. — *Règle huitième*: surtout quand les titres manquent. — *Règle neuvième*: critiquer soigneusement ce qui est donné à titre secret. — *Règle dixième*: et aussi les données relatives aux pays lointains..... 64-71

#### § II. — *Impartialité, sincérité.*

Que l'étude de l'histoire exige l'absence de l'esprit de système. — Dangers de l'esprit de système, surtout pour la jeunesse: Léon XIII. — Différence entre l'impartialité et la sincérité. — Conditions auxquelles peuvent se reconnaître ces deux qualités..... 71-73

I. *Le travail consciencieux*: Nécessité et marques de ce travail. — Éviter l'étalage..... 73

II. *Langage modeste*: C'est une preuve de sagesse et un titre à la confiance, et pourquoi. — Modération à garder dans les éloges: Bossuet; — et même dans l'émotion du récit..... 74-76

III. *L'honnêteté du ton* : De quelle importance il est de savoir la reconnaître, et en quoi elle diffère de la simplicité d'esprit. — Secours que prête à cet effet la correspondance des auteurs. — Service qu'ont rendu à la vérité, sans le vouloir, les éditeurs de certaines correspondances politiques ou sectaires. — Correspondance de Napoléon. — Correspondance de Voltaire. — Correspondance des auteurs connus pour leur honnêteté : saint François de Sales, Fénelon, Bossuet, J. de Maistre..... 76-83

IV. *Désfiance et indépendance à l'égard des préjugés du temps* : Combien leur influence est toujours à redouter. — Que l'enseignement d'Etat les rend aujourd'hui plus à craindre dans l'étude de l'histoire. — Intérêt des gouvernements contemporains à s'ingérer dans les programmes de l'enseignement ; — surtout dans celui de l'histoire, par lequel ils ont voulu, en la travestissant, se créer le passé qui leur manque. — Une idée de leur esprit de système et de leur méthode : introduction de l'histoire de la Révolution dans les programmes officiels. — Raison politique de ces programmes. — Introduction de l'histoire des événements contemporains. — Aveu officiel et authentique du ministre Ferry..... 83-87

Que les intérêts dont s'inspire le système, tout divers qu'ils sont, se résument dans *la démocratie*. — Cette conclusion résulte de l'étude des historiens du temps. — Comment ils travaillent à faire à la démocratie un passé glorieux. — Qu'ils rêvent de lui livrer dans l'avenir l'humanité tout entière. — Les violents du parti et le socialisme : graves paroles du cardinal Guibert. — Qu'il est urgent de faire le procès au préjugé démocratique, en montrant que ses principes sont condamnés et les faits qu'il avance, controuvés..... 87-90

Les principes de 1789 condamnés par le bon sens : inqualifiable outrecuidance des législateurs qui les ont proclamés. — Ils étaient incompétents à connaître des *droits de l'homme*, eux qui n'étaient que des *politiques*. — Ils ont négligé et dédaigné de s'aider des lumières de la Religion ; — de la philosophie ; — du témoignage des hommes et de l'expérience. — Ils n'ont entendu que le Français. — Exemple que leur donnent les savants en quête des lois de la science. — Que, pour déduire et déclarer ces droits, ils devaient avoir un mandat de toute l'humanité. — Exemple tiré de la recherche et de l'adoption du mètre..... 90-96

Les principes de 1789 condamnés rigoureusement par la foi : le droit vient de Dieu, et il est au prix du devoir. — Que Jésus-Christ, le restaurateur de nos droits, a commencé par prescrire, et même par accomplir le premier, le devoir. — Conduite sacrilège des législateurs de 1789 ; — châtimens survenus et encore à redouter..... 96-97

Les principes de 1789 démentis par les faits : travaux importants et décisifs entrepris au profit de la vérité, même en dehors des chrétiens. — Des grands historiens de l'Eglise catholique contemporains, Rorhbacher et Darras ; — précieux avantages qu'ils procurent à l'étude élémentaire de l'histoire. — Les apologistes contemporains. — Caractère et méthode de Balmès. — Caractère et méthode de Gorini. — Que les historiens catholiques ne peuvent accepter le nom d'école *théocratique* que certains critiques leur donnent..... 97-105

- Des écoles proprement dites qui ont démontré le mal fondé de la thèse démocratique : *l'école expérimentale* de la RÉFORME SOCIALE. — Cette démonstration est une éclatante confirmation de la foi. — Quelle force lui donne le point de départ de M. Le Play et ses traditions d'esprit et d'éducation. — La longue et douloureuse « journée des dupes » de la Révolution..... 105-109
- L'école critique contemporaine.* — Les écrivains de cette école ont été éclairés par l'étude impartiale des faits. — Que, entre toutes les nations, la France seule a le malheur et le crime de dénigrer son passé. — Historiens de cette école. — Conclusion de leurs travaux résumée par M. P. Lorain. — Salut à la vieille patrie! — Le verdict de la Révolution..... 109-114
- Appendice* : exemples de réparation de la vérité historique et du respect du passé analysés par M. G. Hubault : les préjugés sur l'homme et l'Eglise. — Les préjugés sur la noblesse. — Les préjugés sur la royauté..... 114-119

§ III. — *Le goût de la vertu.*

- L'histoire doit s'animer du goût de la vertu et le développer dans les jeunes cœurs..... 119
- I. *A quel point cette condition est essentielle à l'histoire* : Le grand objet de l'histoire, c'est l'homme, mais l'homme étudié de manière à servir d'école de la vertu. — Autorité des anciens. — Avec quelle élévation et vigueur Bossuet condamne la curiosité pure dans l'histoire. — Que le *Traité de la Concupiscence* ne contredit pas le *Discours sur l'histoire universelle*.... 120-124
- II. *Comme les belles-lettres, l'histoire n'est pas un enseignement didactique de la vertu, mais un enseignement d'exemples* : Etre sobre de réflexions : Joubert. — Eviter surtout le ton prétentieux. — De la manière de Tacite : cachet de naturel et de génie qui marque ses sentences. — Divers exemples tirés de ses œuvres..... 124-128
- III. *L'histoire doit s'attacher plus au bien qu'au mal* : Autorité de Leibniz. — Danger des descriptions concrètes du mal — Fatale puissance des souvenirs au moment des sollicitations mauvaises. — Combien plus ces considérations s'appliquent à l'enfance. — L'historien doit donc insister sur l'homme sous son aspect moral. — Exemples réunis par M. Hubault.... 128-133
- Réserve qui s'impose aux maîtres chrétiens : éviter de trop puiser les exemples aux sources des histoires ou biographies pieuses ; — mais citer volontiers les actions ou paroles édifiantes recueillies dans les savants et les hommes du monde. — Exemples divers. — Deux traits pris au hasard dans les mémoires de Saint-Simon. — Ressources que présentent les *Annales de la Propagation de la Foi*, et moyen d'en user..... 134-139
- IV. *Il faut surtout exprimer la moralité des faits eux-mêmes* : Exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ exposé par Bossuet. — Dans quelle mesure doit-on s'y conformer pour faire fructueusement servir les faits à la vertu. — La description d'une bataille doit être, d'après Joubert, une leçon de morale. — Morale des grands faits : La mort d'Alexandre, texte des Machabées. — Beau développement de Donoso Cortés. — Le triomphe de Paul-Emile, après Pydna..... 139-144



V. *Que la déduction de la conséquence morale des faits n'est pas chose difficile* : Avec un peu de pénétration la moralité des faits se déduit de l'intention accusée par les circonstances. — Avec un peu de patience et de foi, on reconnaît à la longue, au sceau providentiel de la prospérité ou de la décadence, la moralité des grands faits de l'histoire. — Que le goût de la vertu est nécessaire pour aiguïser cette pénétration et affermir cette patience. — *Le bien est le parfum du vrai* ! — Exemple : Bossuet et Montesquieu, supériorité du premier due à son goût pour la vertu, d'après M. de Bonald et M. Nisard..... 144-148

§ IV. — *L'esprit philosophique prudent et chrétien.*

Explication de ces termes : Qu'est-ce que l'esprit philosophique ? ..... 148

I. *Importance de l'esprit philosophique pour l'enseignement moral de l'histoire* : Malebranche et de Bonald. — L'histoire est moins dans les faits que dans les principes. — Qu'aujourd'hui surtout cette manière de l'étudier est la seule possible. — Quelques exemples d'application : les Croisades, d'après J. de Maistre ; — d'après de Bonald ; — d'après Donoso Cortès. — La civilisation contemporaine jugée par J. de Maistre et par M. de Bonald. — Magnifique généralisation de Donoso Cortès à propos de la question d'Orient. — Un mot en passant sur la Restauration et le gouvernement de 1830..... 148-160

II. *Que cet esprit doit s'inspirer de la foi et de la religion chrétienne* : Deux exemples : Donoso Cortès et J. de Maistre. — Que l'esprit religieux recommandé dans ces textes ne peut être que l'esprit chrétien catholique, sans lequel il faut s'attendre, tôt ou tard, à l'avènement de l'athéisme. — Que jamais cette logique de l'erreur n'a été rigoureuse et violente comme aujourd'hui. — Les derniers excès de l'athéisme sont le châtiment des nations qui renient Jésus-Christ. — Comment cet excès a été rendu facile par les illusions et l'apathie de nombre de catholiques. — Leur état d'esprit qui les a préparés à se laisser séduire et qui a fait l'audace de la secte. — Urgence extrême de revenir à l'intégrité de l'esprit chrétien : *Dieu et le Pape, c'est tout un !*..... 160-166

III. *Moyens d'acquérir et de mettre à profit cet esprit philosophique* : Qu'il faut étudier les procédés de l'erreur pour les retourner au profit de la vertu. — Comment l'erreur atteint l'exercice de la raison pratique qui, en toute action, dicte la conduite à tenir. — Exemple tiré de l'aumône. — L'erreur atteint donc la conclusion pratique par les propositions particulières qui servent de mineures dans le syllogisme toujours sous-entendu. 166-168

Qu'elle atteint plus souvent peut-être encore les principes mêmes qui constituent les majeures. — Que ces principes sont tellement accrédités qu'ils ne sont jamais exprimés, mais toujours sous-entendus. — Exemple : *la béatitude des richesses*. 168-171

Autre exemple : *les droits de l'Etat*. — Que, dès le premier jour de l'Eglise, la lutte de l'Etat contre elle s'est engagée et sous diverses formes s'est perpétuée. — Qu'en réalité à l'Eglise revient la prééminence et que l'Etat refuse de la reconnaître. — Qu'aux époques de violence, l'Etat affirme hautement sa propre supé-

- matie; — mais plus souvent il sous-entend cette prétention, qui inspire tout le langage et les actes de ceux qui s'attachent à sa cause. — Exemples. — Que ces principes faux sont mis sans cesse en crédit par les divers genres de la littérature et des arts..... 171-175
- De là résulte pour le maître d'histoire la grave et urgente mission de tourner son enseignement, soit à former l'expérience; — soit à démasquer les faux principes secrets; — soit à mettre en pleine lumière les principes de la morale chrétienne par l'exposé des résultats des principes contraires. — Les résultats de la cupidité déchainée par la civilisation moderne. — Les résultats de la vaine gloire et de l'ambition. — Les résultats des libertés modernes, liberté de la philosophie, de la politique, de la morale. — Conclusion: grande leçon que nous donne Léon XIII..... 175-181

## ARTICLE QUATRIÈME

### DE LA GÉOGRAPHIE.

Double point de vue de l'enseignement géographique..... 182

#### § I<sup>er</sup>. — *La géographie proprement dite.*

- Comment cet enseignement doit tourner au profit de la raison : Bossuet..... 183
- I. *Donner le sens des mots*: Critique de l'enseignement qui est resté longtemps en vigueur, par M. Bréal. — Les mots géographiques, étant des images, peuvent être facilement compris à l'aide des cartes; recommandation de M. Levasseur.. 183-185
- II. *Esprit de suite*: Exemple de Rollin..... 185-188
- III. *Remonter aux causes*: Exemple: les climats; ce qu'on entend par climats, et importance de les connaître. — Causes qui les expliquent et les modifient. — Observations savantes et intéressantes de M. Levasseur..... 188-190
- IV. *Rendre l'étude intéressante par l'exploration des œuvres de l'homme sur la terre*: Et d'abord par l'agriculture, par les mines et les carrières; — par l'industrie et le commerce... 190-193
- V. *Tout réduire d'unilé dans l'homme*: Avantage que présente la géographie d'être à la fois science naturelle, ou des œuvres de Dieu pour l'homme; — et science historique, ou des œuvres de l'homme sous la main de Dieu..... 193-195

#### § II. — *De la géographie historique.*

Définition de la géographie historique. — Son premier avantage: elle aide à comprendre, par la série des cartes, les changements politiques. — Exemples. — Second avantage: elle aide à pressentir les destinées des peuples, ce grand objet de la philosophie de l'histoire. — Exemples: le plateau central de l'Asie. — La Bretagne. — L'Angleterre. — La Russie, d'après Donoso Cortès — La situation territoriale de Rome chrétienne, d'après Mgr Gerbet..... 195-201

## SECTION SECONDE

### DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE PAR RAPPORT A LA FOI

Que la vraie philosophie de l'histoire doit être, on l'a dit, éclairée et affermie par la foi. — L'obstination de la secte à retourner l'histoire contre la foi impose le devoir d'insister plus longuement. — Non seulement Jésus-Christ vit et règne tout le long des temps que décrit l'histoire, mais rien ne s'y explique sans lui, comme tout y démontre sa divinité. — Une grande parole de Leibniz..... 201-204

#### ARTICLE PREMIER

##### JÉSUS-CHRIST EST LE BUT FINAL DE L'EXISTENCE DES NATIONS ET LE TERME DE LEUR HISTOIRE.

Deux raisons de cette maxime..... 204

#### I

I. *La gloire de Dieu l'exige* : La bonté de Dieu est la fin de toute action : de l'action de Dieu, qui la répand ; et de celle de l'homme qui n'agit que pour en recevoir une participation : Saint Thomas, Bossuet. — Que l'Incarnation, chef-d'œuvre de la bonté de Dieu, fait de Jésus-Christ l'unité même de toute la création. — Il est la liaison de toutes les parties, leur ordre, leur terme. — Que cette vérité, quoiqu'elle s'applique finalement aux âmes et au monde surnaturel, a sa portée nécessaire sur le monde que nous habitons. — Si elle s'adresse d'abord à l'individu, elle atteint aussi les milieux où il vit, c'est-à-dire les nations. — Que les textes des Saints Livres qui expriment les droits de Jésus-Christ sur les nations sont en très grand nombre et d'une irrécusable autorité. — Qu'il est absurde d'affranchir les individus réunis en groupes d'une loi qui les atteint tous et chacun dans toute leur personne. — Que l'histoire doit donc en observer l'accomplissement et en constater les résultats. — Exemple magnifique de cette mission de l'histoire dans une page du *Discours sur l'histoire universelle*. — Que l'omission du devoir de tout rattacher à Jésus-Christ, non seulement ôte à l'histoire sa beauté suprême, mais livre l'esprit au trouble et à l'irritation : Fr. Schlegel. — Belle comparaison de Rorhbacher..... 204-212

Que l'Eglise, en face de l'histoire, est investie des mêmes droits que Jésus-Christ. — Qu'elle a nécessairement la prééminence sur l'Etat, puisqu'elle est directement instituée de Dieu et qu'elle a pour objet les intérêts éternels. — Enseignement de saint Thomas, sa belle comparaison. — Faits qui ont servi de preuves au saint Docteur. — Paroles magnanimes de Pie VII à Napoléon. — De la subordination de l'Etat résulte pour lui l'obligation de défendre l'Eglise pour lui assurer la paix : Bossuet. — Le saint

Empire Romain. — Conclusion. — Que les difficultés actuelles d'application de cette doctrine n'en atténuent aucunement la rigueur : Dom Guéranger ..... 212-217

## II

*Se rattacher à Jésus-Christ est un devoir indispensable à la prospérité des nations* : Jésus-Christ est la vie et la résurrection des âmes. — Il l'est aussi des nations par une conséquence rigoureuse. — Immense différence, au point de vue des idées et des mœurs, entre les temps païens et les temps chrétiens. — Comment la régénération s'est transmise des âmes aux nations : témoignages de Montesquieu et de Rousseau. — Etat heureux des nations fidèles à la loi et à l'Eglise de Jésus-Christ, décrit par Léon XIII — Que, si cet idéal n'est plus qu'un souvenir, il n'en résulte pas moins la preuve de notre présente thèse. 217-222

Part privilégiée que Dieu avait faite à la France, mission dont il l'avait investie : le pape Grégoire IX. — L'intervention divine éclate dans l'histoire de la France, comme en celle du peuple de Dieu. — Jeanne d'Arc. — Saint Thomas et Bossuet. — Excès et calamités amenés par les prévarications de la France. .... 222-226

## ARTICLE SECOND

L'étude des rapports des peuples avec Jésus-Christ est le principal objet que doit se proposer l'histoire..... 226

### I

*Etat des esprits* : De l'altération calculée de l'histoire : document de Léon XIII. — Procédés des faussaires. — Envahissement de l'erreur dans l'enseignement. — Cause radicale de cette opposition à la vérité historique : Bossuet. — Que Jésus-Christ est sensible dans l'histoire, en raison de la pureté du cœur et de la simplicité de l'âme..... 227-231

*Ecole philosophique du dix-huitième siècle* : Que le genre et l'intention de cette école sont antipathiques à la vraie philosophie : M. de Bonald. — Que cette école est le foyer des préjugés contemporains précédemment pris à partie. — Pourquoi elle devait perdre tôt ou tard son influence, et comment dévia le mouvement de retour à la foi qui ne pouvait manquer de se produire. — *Ecole eclectique* : Jésus-Christ admiré, mais limité. — L'Eglise rabaissée, et son influence réduite à une simple part parmi les autres causes qui ont influé sur la civilisation. — *Ecole libérale catholique* : Tendances au naturalisme dans l'histoire : l'Eglise ramenée au droit commun. — Exemples fournis par Dom Guéranger. — Fausse bienveillance qui inspire à quelques-uns cette manière de juger l'Eglise. — Nous sommes punis d'avoir dégénéré de la foi de nos ancêtres..... 231-239

II

**Démonstration de notre thèse :** Le devoir de l'histoire est de faire la preuve par les faits des droits de Jésus-Christ, de même que la philosophie les démontre en principe. — Supériorité de la démonstration par les faits à l'égard de la grande masse des hommes. — En choisissant pour envoyer Jésus-Christ le moment où les misères de l'humanité lui faisaient sentir le besoin du Sauveur, Dieu montre clairement qu'il veut établir en sa faveur le témoignage des faits. — Description sommaire de ce magnifique témoignage. — *Hosannah filio David!* — L'histoire doit donc servir à ce dessein de Dieu en faisant témoigner les faits par leur exposition véridique. — Grandeur de cette mission. — Que les sectaires, en dénaturant les faits au profit de leurs erreurs, faussent donc le dessein éternel de Dieu..... 239-243

**Que notre devoir est ainsi d'étudier aux vraies sources :** appel de Léon XIII. — Défauts qui se rencontrent dans les *Manuels* qui ont cours. — Qualités que les abrégés devraient avoir ; « prendre le temps d'être court. » — Conseils de Léon XIII. — Travailler à se faire pour soi-même son trésor croissant de vérités historiques..... 243-246

III

**Le modèle à suivre. La Cité de Dieu :** sommaire de ce grand ouvrage — Différence avec le *Discours sur l'histoire universelle*, et pourquoi, à titre de modèle à suivre, on préfère le second. — Comment la seconde partie et la troisième prouvent la divinité de Jésus-Christ, et par les faits qui l'établissent et par les fruits de salut qui en résultent pour les peuples fidèles. — Dans quelle mesure on peut imiter cet inimitable modèle : M. de Bonald. — Combien est peu fondé le reproche fait à Bossuet par Voltaire d'avoir rapetissé le monde en le rattachant à la Palestine. — Pourquoi Bossuet a omis les peuples de l'Orient : M. Charraux..... 246-252

IV

**Fâcheuse influence du libéralisme dans l'enseignement de l'histoire :** Comment on transporte sur le terrain des principes les ménagements qui sont dus aux personnes. — M. Guizot : les mérites de son génie historique ; il admet le surnaturel. — Son appréciation de la mission de Jeanne d'Arc. — Il a aimé « la vieille France » ; mais, faute de confesser les divines influences de l'Eglise, il ne l'a pas bien connue. — Qu'il a quelquefois dénigré l'Eglise ; — qu'il est surtout coupable d'avoir confondu son action, qui est à la fois humaine et divine, au rang exclusif des influences humaines. — Le côté humain et le côté invisible et divin de l'Eglise admirablement décrits par Donoso Cortés. — Que la plénitude et la pureté de l'esprit chrétien dans l'histoire consistent à bien faire la part ordinaire des causes naturelles et la part souveraine de l'intervention divine. 252-258

V

*Rang à part qui doit être fait à l'histoire sainte* : La secte, bien loin de reconnaître la prééminence qui revient de droit à l'histoire sainte, s'est efforcée de la rabaisser. — Elle en a d'abord amoindri l'importance en la reléguant aux classes inférieures. — Elle l'a ensuite outragée en la confondant avec l'histoire, en grande partie fabuleuse, des peuples de l'Orient. — Un maître chrétien doit donc aujourd'hui étudier et enseigner l'histoire sainte avec plus de soin que jamais. — Raisons générales de ce devoir : le peuple dont elle est l'histoire est choisi de Dieu pour conserver et propager les vérités religieuses. — Cette histoire est sans comparaison avec toutes celles de l'antiquité en intérêt et en grandeur. — Les derniers chapitres de L'ECCLÉSIASTIQUE, où sont célébrés les grands hommes de l'Ancien Testament. — Le chapitre XLIV. — Qu'aujourd'hui cette odieuse tactique de nos adversaires, inspirée par le dessein d'amoindrir les preuves de la religion, nous impose plus rigoureusement que jamais l'étude et l'amour de l'histoire sainte..... 258-263

ARTICLE TROISIÈME

QUELQUES EXEMPLES D'APPLICATION, DESSEIN ET ORDRE DES CITATIONS

Le livre XV de l'histoire ecclésiastique de Rorhbacher : magnifiques vues jetées sur le plan de la Providence à l'époque des prophètes, simple indication. — La captivité de Babylone : immenses résultats avantageux qu'elle a eus, d'après Thomassin. — La souveraineté pontificale : son origine mystérieuse et divine, d'après Joseph de Maistre. — Heureuse influence et magnifiques résultats de l'exercice de cette souveraineté, d'après le cardinal Mathieu. — Les papes à Avignon : admirable conduite de la divine Providence qui a tout préparé, par les hommes et à leur insu, pour ménager dans cette ville un refuge devenu nécessaire, et pour leur rendre facile l'exercice de leurs fonctions : les *Analecta juris pontificii*. — Le concile du Vatican : comment Dieu a déjoué l'opposition des politiques et amené les Pères à définir exclusivement ce qu'il voulait..... 263-278

*Appendice* : Admirable conduite de la divine Providence dans l'élection des Gentils : saint Pierre et le centurion Corneille. — Les deux visions du chapitre X des *Actes des apôtres*. — Les envoyés de Corneille à Joppé. — Voyage de saint Pierre à Césarée. — Séjour de saint Pierre et objet probable de leurs entretiens : Rome centre de l'apostolat. — Hérode promu au royaume de Judée : deux conséquences providentielles de cet événement. — Il est très raisonnable de conjecturer que Corneille appela alors saint Pierre à Rome. — Fait archéologique qui autorise ces conjectures. — Conclusion..... 278-287

## CHAPITRE TROISIÈME

### LA PHILOSOPHIE.

- Des diverses manières d'entendre la philosophie. — Cette diversité vient surtout de l'idée qu'on se fait de la sagesse, c'est-à-dire de l'objet de la philosophie. — Belles et justes idées des anciens : Pythagore, Platon, saint Augustin, l'école chrétienne d'Alexandrie. — Que cette notion implique, pour l'étudier, le concours de la volonté et de l'esprit, de l'amour et de la raison. — Définition plus rigoureuse, mais non moins belle, des anciens et des Alexandrins. — Le champ en apparence restreint de la philosophie chrétienne aujourd'hui n'ôte rien à sa grandeur..... 288-292
- Déchéance des écoles modernes due surtout au *moi* cartésien. — Comment de ce point de départ la chute s'est précipitée. — Ecole *sensite*. — Ecole *intellectualiste* : Spinoza, Malebranche, Leibnitz, Kant. — L'école du sens commun et le moderne Eclectisme. — Discrédit où ces disputes ont fait tomber la philosophie. — De là devait résulter d'abord l'amointrissement de la raison; — et aussi de la volonté et de la sagesse dans la conduite : Léon XIII..... 292-298
- Il faut donc demander compte aux sophistes des abaissements de la France. — Chacun de nous doit examiner si, en quelque manière, il n'est pas atteint de ce mal. — Quel remède nous offrent les fortes études de la vraie philosophie..... 298-300
- Ces études sont aussi exigées pour le succès de notre enseignement quel qu'en soit l'objet. — Le présent traité s'adresse donc à tous les maîtres. — Que la raison est l'objet propre et le but immédiat de l'enseignement de la philosophie. — Division..... 300-303

### ARTICLE PREMIER

#### QUELLE PLACE ÉMINENTE DANS LES ÉTUDES CLASSIQUES DOIT OCCUPER LA PHILOSOPHIE.

##### § 1<sup>er</sup>. — *Idée vraie de la philosophie.*

Immense portée que lui attribuaient les Anciens. — Les Saints Pères en excluent les choses du domaine direct de la religion chrétienne; mais ils suivent les philosophes dans toutes leurs inventions et dans l'évolution de leurs systèmes, et pourquoi. — Aujourd'hui le nombre et l'étendue des sciences empêchent de les renfermer dans la philosophie, qui devient ainsi une science spéciale. — Que circonscrire ainsi la philosophie, ce n'est pas la rabaisser; car elle a pour domaine les premiers principes, dont l'étude fait d'elle la reine des sciences. ... .. 303-307

- Seule la philosophie satisfait ce désir de savoir qui nous vient de Dieu; — en nous élevant aux principes dont la connaissance peut seule étancher la soif du vrai savoir; — soit des principes fournis par la philosophie *subjective* pour gouverner les opérations de la connaissance; — soit des principes de la philosophie *objective* qui renferment et dominent toutes les choses qu'on peut étudier..... 307-310
- Un mot sur la triple classification suprême, Dieu, le monde et l'homme. — Deux exemples pour faire comprendre la dépendance des sciences à l'égard de la philosophie : La botanique. L'histoire..... 310-313
- Définition de la philosophie. — Observation opportune sur le milieu à garder dans la recherche des principes : conseils et pratique de Bossuet..... 313-316

§ II. — *Grandeurs de la philosophie.*

- Que la grandeur d'une science se déduit de la valeur de son objet et de la certitude qu'elle procure ; — avec cette réserve essentielle que la connaissance moins claire des choses supérieures l'emporte sur la connaissance même plus certaine des choses d'ordre inférieur. — En note : un odieux mensonge et un affreux blasphème de l'auteur des *Nouvelles Etudes d'histoire religieuse*. — Dieu, en tant qu'objet principal de la philosophie, lui assure une grandeur incomparable. — Déviation, très funeste à l'esprit humain, des sciences contemporaines, déplorée par Joubert. — Triple objet de la philosophie dans l'étude de Dieu. . . 316-320
- I. La philosophie atteint en Dieu la cause suprême des choses : Bossuet; saint Anselme. — Procédé ascensionnel de la raison pour s'élever à Dieu. — En travaillant, avec droiture et pureté, à connaître Dieu, l'homme est conduit à l'aimer. — Deux exemples de la sûreté et de la puissance de la philosophie pour élever, des observations de la science, à la connaissance et à l'amour de Dieu : Barrow, le maître de Newton. — Fernand Papillon. — En note : M. Pasteur..... 320-325
- Comment peut s'expliquer la sotte et criminelle aberration des esprits qui méconnaissent Dieu, cause première des choses ? — Un mot sur la certitude et l'éclat des preuves qui résultent de l'étude de soi-même et du monde — Mais il y faut la pureté du cœur ; — il y faut surtout l'humilité : Saint-Augustin ; raison de cette condition. — Que la suffisance de l'orgueil est à la fois l'explication et la preuve de l'impiété : Pascal et Newton. — Le cardinal de Bonnechose et M. Dumas. — Que la philosophie met la raison en demeure de choisir entre la gloire et la paix que donne l'heureuse recherche de Dieu et la responsabilité de l'endurcissement. — Magnifique conclusion de Bossuet. .... 325-330
- I. La philosophie est aussi chargée d'établir les droits de la religion et de la défendre. — Que, du côté de Dieu, la philosophie est loin d'être une condition nécessaire pour établir la foi en la religion. — Mais, du côté de l'homme appelé à concourir à la foi, la philosophie est le plus puissant des moyens purement intellectuels. — Elle fournit la méthode la plus sûre pour parvenir à démontrer les choses de la foi. — Elle fournit l'instru-



- ment le plus précis. — Au témoignage de l'école d'Alexandrie, ce que les autres études littéraires et scientifiques sont à l'égard de la philosophie, elle l'est par rapport à la religion : *Misit ancillas ut vocarent ad arcem*..... 330-334
- Par quelles manières la philosophie peut établir et défendre la foi : 1° par la démonstration rationnelle des vérités premières : exemples de l'Écriture. — 2° Par la réfutation des objections de l'erreur. — Que la philosophie fit prendre en dégoût, aux grands esprits, les fables de l'idolâtrie. — 3° Par les métaphores, à l'aide desquelles se rendent plus sensibles les vérités de la foi..... 334-339
- I. Que les esprits philosophiques, aidés de la pureté et de l'humilité, se servent des choses des sens pour pénétrer à fond les vérités rationnelles et s'élever jusqu'à Dieu : Linnée. — Comment s'allume ainsi le désir de le voir en lui-même : Képler. — Appréciation de sa belle prière par M. Valson. — Accents plus intimes et plus persuasifs que la religion catholique donne à ces sublimes désirs du philosophe : Ampère. — Elan plus sublime encore du prêtre selon le cœur de Dieu : Mgr Baudry. .... 339-343

### § III. — Nécessité et avantages de la philosophie.

- Eloge de la vraie philosophie dans Job. — Mais d'abord combien la fausse science était déjà exaltée de son temps. — Le chapitre XXVIII de Job. — La vraie sagesse objet souverainement beau et utile de la vraie philosophie. — Sommaire d'après *la Civiltà cattolica* des avantages de la philosophie..... 343-347
- I. *Elle rend l'esprit solide et vigoureux* : Que cette œuvre, qui est le but de toute notre pratique d'enseignement, reçoit son couronnement de la philosophie et comment ? — Un mot sur le rapport et la différence des termes *intelligence et raison*. — La philosophie achève cette œuvre, d'abord en faisant entrer l'élève en possession de ses facultés intellectuelles. — Incomparable dignité de la pensée : Pascal. — Qu'il faut donc avant tout posséder, penser notre pensée. — Nous y parvenons par la *conscience*, faculté qui est toute notre vie. — Service immense que rend la philosophie en habituant l'esprit à se réfléchir, par la conscience, sur lui-même et sur ses pensées, d'où lui vient toute sa vigueur. — Comparaison tirée de l'alimentation corporelle. — Que le nombre des esprits qui possèdent leur pensée est petit. — Comment les lectures frivoles accroissent cette dangereuse inertie. — Que la passion de savoir ne fait pas plus d'honneur à ceux qu'elle possède, et n'est guère plus avantageuse à la raison : Malebranche..... 348-353
- La philosophie, en second lieu, prépare pour l'esprit et pour ses facultés l'aliment qui doit les entretenir et les fortifier : belle analyse de la philosophie scolastique. — Elle détermine d'abord l'objet de la pensée et de l'intelligence. — Cet objet est en définitive le vrai absolu. — Difficultés que les choses sensibles et les organes des sens opposent à l'acquisition du vrai. — Que, en attendant la pleine possession, l'âme doit pouvoir trouver ici-bas le vrai dans la mesure qu'il lui faut pour exercer ses facultés propres, et pour se nourrir. — Elle le trouve dans les

*essences* des choses sensibles, se qu'il faut entendre par là. — Qu'elles fournissent à l'esprit la mesure du vrai qui ici-bas lui est nécessaire et lui suffit. — Noblesse et profit du travail de l'âme en quête de cet aliment. . . . . 354-358

**Exercice des puissances de l'âme à la recherche de l'objet de l'intellect: premier degré, les sens et les espèces sensibles.** — Comment les choses matérielles sont perçues par l'âme spirituelle. — Impression, sensation et perception. — Nécessité du *sens commun* pour prendre conscience et faire le discernement de ces perceptions. . . . . 359-361

**Deuxième degré, l'imagination :** elle retient, après l'action fugitive des sens, les espèces qu'ils ont fournies et les reproduit en les modifiant à son gré. — Les espèces, arrivées à cet état de *fantômes*, fournissent un point de départ au travail de l'intelligence. — En note : de la puissance fascinatrice de l'imagination pour séduire la volonté. — Des espèces sont nécessaires à l'intelligence pour atteindre son objet. — Ces espèces doivent être de nature *intelligible*. — Elles sont destinées à donner la connaissance de l'objet lui-même, ou l'*intellection*. . . . . 362-368

**Elles sont l'opération d'une faculté propre qu'on appelle intellect agent, qui opère à deux degrés.** — Pourquoi cette opération est appelée du beau nom d'illumination. — De la double métaphore de *vue* et de *lumière* employée ici par les scolastiques. — La *lumière intelligible* et ses effets sur les fantômes. — Que cette lumière, dite *illuminée*, est produite par l'intellect agent lui-même. — L'espèce intelligible est reçue dans l'intellect *possible*; nécessité, réalité et caractère de cette faculté. — Différence des deux intellects : la couleur et la vision ; simultanéité de leurs opérations. — L'âme, sa parole, son intellection par le *verbe*. — De même que la connaissance sensible s'achève par le sens commun, la connaissance intellectuelle s'achève par la *conscience*. — Conscience *habituelle* et directe, ou *actuelle* et réflexe; métaphore qui fait comprendre la chose. — Etendue illimitée de cette étude des essences comparée à l'étude du firmament. — Elle ouvre des vues sur le Verbe lui-même. — Précision des vues de la scolastique sur Dieu : saint Thomas et frère Romain . . . . . 365-372

**Conclusion :** Que la prise de possession des facultés intellectuelles est vraiment la force de l'esprit. — Mais que l'immense majorité des hommes, au lieu de se replier ainsi sur leur intelligence, ne s'attachent qu'à saisir et à fixer, à retenir autant qu'ils le peuvent, la vie fugitive des sens. — Combien il est mieux de « sortir du temps et du changement » pour prendre, par l'habitude de réfléchir, des gages sur l'éternité. — Comment l'exercice des facultés intellectuelles développe la puissance d'action de l'intellect agent, et la puissance de contenir de l'intellect possible . . . . . 372-374

**II. La philosophie donne la fermeté à la volonté :** Que la volonté, étant chargée de commander, doit être ferme. — Mais elle doit aussi être sensible au bien, et surtout ne pas prendre pour fermeté l'entêtement : nécessité de la prudence. — Or c'est à la raison de former la prudence ; — et c'est à la philosophie de former la raison. — Conclusion : *La logique de Port-Royal*. . . . . 375-378

**III. La philosophie assure le progrès dans les sciences :** Autorité de saint Thomas. — La science est tout entière dans la connais-

sance des causes, qui en constitue la philosophie propre. — Que cette philosophie est le fond même de toute notre pratique d'enseignement. — Application à la science du droit. — Application aux sciences naturelles. — Expérience faite par les professeurs des Facultés des sciences spéciales..... 378-380

IV. *La philosophie rend inébranlable dans la foi et la résistance aux passions*: Deux causes infirment la puissance de la vérité sur la raison et sur la volonté : d'abord, la faiblesse de la raison. — La philosophie y pourvoit par la solidité qu'elle lui donne. — Que l'envahissement du faux libéralisme dans les esprits serait impossible avec de bonnes études philosophiques. — Seconde cause, les séductions du cœur : que la philosophie aide à la vertu en éveillant dans l'âme ses échos naturels sympathiques aux préceptes des mœurs. — Exemples : le besoin naturel de la religion : M. Max Müller. — Le sentiment de la nécessité de la mortification. — Le mot et la chose dans Platon : comment le mot d'*Académie* rappelle, par son origine, cette vertu importante. — La parole de Bacon : le savoir approfondi ramène à la foi ; comparaison..... 381-386

## ARTICLE SECONDE

QUELLES CONDITIONS DOIT REMPLIR LA PHILOSOPHIE POUR JUSTIFIER LE NOM QU'ELLE PORTE ET ÊTRE FIDÈLE A SA MISSION.

Ces conditions doivent être recherchées dans les principes et dans la méthode de cet enseignement..... 386

§ 1<sup>er</sup>. — *Des principes d'après lesquels il faut déterminer et développer les objets de l'enseignement philosophique.*

1. *Aller le plus haut et le plus profond possible dans la recherche des causes* : Que cette recherche est le plus souvent, aujourd'hui surtout, de peu de souci parmi les hommes : Fleury. — Les esprits qui la négligent sont par là-même des esprits vulgaires. — C'est à la philosophie de les relever en formant à connaître les choses par leurs causes, surtout par les causes suprêmes des grandes classifications. — Dieu étant la cause éminemment suprême, il faut outrepasser toutes les causes et parvenir jusqu'à Lui. — La généalogie du Sauveur dans saint Luc est le type de l'échelle des causes que la connaissance doit remonter. — La perfection de la science est de trouver aussi complètement que possible les causes secondes ; la vérité parfaite est de les rattacher finalement à Dieu..... 387-390

Vers quels abîmes incline la science qui se sépare de Dieu. — Aveuglement et crime des sciences naturelles en rupture avec Dieu ; — surtout des sciences philosophiques coupables du même attentat. — Calamités qui en ont été le châtement... 390-392

C'est à la philosophie de ramener les sciences naturelles et exactes à Dieu. — Et surtout qu'elle cherche en Lui le dernier mot des choses de l'intelligence, qui constituent son domaine. — Que cette étude de Dieu ne peut réussir sans son amour. — Qu'elle doit être modérée par la prudence : Balmès. — Nous ne savons pas

le dernier fond des choses ; — surtout des choses impalpables, le temps, l'étendue ; — des choses de la pensée et du sentiment. — Grave danger que fait courir l'indiscrétion de l'orgueil. — L'ignorance est l'épreuve de la vie, mais l'espérance est la consolation de la mort. . . . . 392-396

II. *Prendre la foi pour guide* : Qu'un guide est nécessaire à la philosophie et que ce guide ne peut être que la foi. — C'est pour elle une condition de sécurité : tout ce qui est contraire à la foi étant faux, s'éclairer de la foi, c'est s'assurer contre l'erreur. — Condamnation par le *Syllabus* de la philosophie séparée de la foi. — C'est une condition de grandeur : la foi oriente en assurance la marche de la raison au grand large sur l'océan de la vérité : *Duc in altum!* — La connaissance qu'elle donne de l'intime de Dieu aide à comprendre ses reflets sur les choses, les causes, les lois. — Pressentiment du monde divin ; comparaison du P. Monsabré. — Puissance qu'en retire la raison pour son domaine propre. — Que tous les grands génies de la science ont été des croyants sincères : témoignage de M. Valson à propos d'Ampère. — Que, et comment, la philosophie porte le titre, glorieux pour elle, de *servante* de la théologie. — Que cette appellation ne peut en rien blesser sa fierté légitime : la foi, de qui relève la théologie, étant nécessairement supérieure à la raison d'où procèdent les sciences. — On cesserait d'être chrétien, si l'on assimilait à titre de sœurs la philosophie et la théologie : M. Guizot. — La philosophie a d'ailleurs son domaine propre où elle est indépendante. . . . . 396-403

III. *Profiter des bonnes traditions de l'école* : Que le progrès de toute science est attaché à l'accroissement de la vérité. — Que cet accroissement suppose la connaissance du savoir acquis : « Le présent est fonction du passé. » — Le prêtre de Memphis et Solon. — Le dédain du passé ôte à la science les données premières absolument indispensables et fournies par Dieu. — Comment ces données ont été conservées dans les premiers âges. — Comment elles se sont répandues dans le monde : voyages des premiers philosophes ; captivité du peuple de Dieu. . . . . 403-406

Attentat inouï du siècle dernier contre les traditions philosophiques les plus saintes. — Bacon et Descartes : rupture violente de leur école. — Impuissance et déroute de cette fausse philosophie. — Retour des premières années du XIX<sup>e</sup> siècle au bon sens par le culte de la tradition : Eclectisme. — Comment, faute de criterium et de principe, ce mouvement devait dévier et sombrer dans le rationalisme. — En note : opinion de Donoso Cortès sur l'éclectisme. — Que les scolastiques étaient prêts et armés pour reprendre ce mouvement de retour, et qu'ils sont éclectiques dans le noble sens du mot. — Que, en définitive, c'est à la raison à éclairer l'âme, non à l'autorité ; — et qu'il faut unir, tout en les distinguant, la tradition à la raison, en donnant à celle-ci la belle place. . . . . 406-412

IV. *Etudier avec l'âme tout entière sans isoler l'esprit de la volonté, ou la raison du cœur* : Cette condition, qui consiste à aimer l'objet final des études philosophiques, la vérité et la sagesse, est indispensable au succès. — Cette loi de l'étude, formulée par Locke, nous est imposée par le divin Maître lui-même. — Deux raisons de cette loi : 1<sup>o</sup> c'est le cœur qui imprime le mouve-

ment à la raison; — 2<sup>o</sup> le bien, objet de la volonté, ne doit pas être séparé du vrai, objet de la raison. — Que cette séparation expose l'esprit à fausser l'idée du vrai. — En note : comparaison tirée des relations des nerfs et du sang..... 413-414

§ II. — Des moyens pratiques d'enseignement.

- I. *Quelques mots sur le bon emploi des règles et procédés en usage.* — DÉFINITIONS. — Mot célèbre de Platon. — Adam, le grand nomenclateur. — Il y a quelque chose de divin dans la faculté de définir. — Conditions de la bonne définition : *courte et brève*, qu'elle ne soit pas une description; — exprimant le *genre prochain* et la *définition spécifique*. — Pourquoi commencer par le genre, et pourquoi exiger le genre prochain? — Pourquoi la différence est appelée spécifique, et comment elle achève la définition? — La définition se trouve ainsi de convenir *toti et soli definito*; et elle est *réci-proque*. — Deux autres conditions. — Avantages de la définition pour le développement de la raison. — Définition de nom, ou *étymologie* ..... 415-421
- DIVISIONS. — De quelle manière entendre ce mot dans la recherche de la vérité. — A la différence de l'ange, l'âme n'arrive à la vérité que par un travail discursif, qui la fractionne en quelque sorte. — Mais, s'il est nécessaire de diviser, il y faut de la méthode afin de reconstituer aisément la vérité divisée. — Conditions de cette méthode : les divisions doivent embrasser l'objet tout entier; — s'exclure mutuellement les unes les autres; — appartenir à un même degré dans l'échelle des genres. — De la manie de diviser uniformément en deux ou en trois. .... 421-424
- THÈSES — Nature et avantages de la raison pour ces sortes d'exercices. — Qu'il faut former l'élève à saisir, dans la suite des choses, ce qu'il y a de fondamental en assertion : exemples; — à découvrir aussi en chaque argument le mot décisif, qui est le *moyen terme* : exemples. — Analogies en mathématiques et en physique. — Former aussi l'élève à défendre la vérité en résolvant les objections : Des objections qui naissent de ce que l'esprit « est d'étroite embouchure. » — Des objections qui sont faites par les adversaires. — Indiquer les conséquences morales des thèses. — Les vues synoptiques..... 424-430
- SYSTÈMES; HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — Il est aussi nécessaire d'apprécier les systèmes que de les exposer. — Utilité de l'histoire de la philosophie déjà précédemment démontrée. — Éviter d'asservir d'avance sa raison. — Un grand service de cette histoire au profit de la raison pratique est la démonstration qu'elle fait des oscillations de la raison qui ne consulte pas la foi. — Un mot en passant sur la courtoisie à apporter dans la réfutation des adversaires..... 430 433
- II. — *Quelques mots sur la logique*: Qu'il y a dans l'âme une inclination à raisonner ou une *logique naturelle*. — Cette faculté doit être perfectionnée par la logique scientifique, qui est la *science du raisonnement*. — On a donné à cette science le nom d'*organum*, parce qu'elle est le grand instrument de toute science. — On s'occupe dans la logique, non pas d'appliquer cet instrument aux sciences, mais d'en acquérir la connaissance et

le maniement. — Il faut s'attacher, à l'aide d'exemples bien choisis, à faire comprendre, même pressentir et comme découvrir, les règles aux élèves : autorité de saint Augustin. — Du choix de ces exemples, surtout pour les sophismes contre lesquels la logique doit pratiquement armer les élèves. — Qu'il faut craindre, dans la discussion, l'entêtement et tout ce qui relève de l'amour-propre : recommandations réitérées de saint Augustin. — Utilité actuelle de ces recommandations. — Des entretiens philosophiques familiers, en dehors de la passion de la dispute..... 433-438

### ARTICLE TROISIÈME

#### QUELLE ÉCOLE PHILOSOPHIQUE REMPLIT LE MIEUX LES CONDITIONS DU BON ENSEIGNEMENT, OU LA SCOLASTIQUE

- Différences des deux Ecoles qui se partagent l'enseignement élémentaire de la philosophie, l'école cartésienne et la scolastique : soit dans le point de départ ; — soit dans l'inspiration première ; — soit dans la méthode. — Que, sans qu'il soit nécessaire d'établir le parallèle, un examen sommaire de la scolastique suffira à en établir la supériorité..... 439-441
- I. *Un mot sur l'origine et l'histoire de la scolastique* : Le nom de la scolastique, dessein de cette institution. — Raisons de la préférence que les scolastiques donnèrent à Aristote sur Platon. — Les premiers scolastiques, Alcuin ; les œuvres d'Aristote importées par les Arabes. — Le treizième siècle et saint Thomas. — Alliance, mais distinction, de la théologie et de la philosophie. — Les adversaires de la scolastique. — Époque florissante qui se prépare de notre temps..... 441-444
- II. *Caractères distinctifs de la scolastique* : Ainsi qu'on l'a déjà expliqué, elle s'inspire de la foi. — Elle profite, sans servilisme, des traditions des écoles. — Que son système sur l'origine des idées, qui est le point éminemment caractéristique de toute philosophie, relève de cette vérité doctrinale, savoir que **L'ÂME EST LA FORME DU CORPS**. — Que ce système, dont les conséquences sont considérables, est admirablement construit à l'image de la nature humaine..... 444-446
- III. *Certitude et portée de la scolastique* : Ces qualités lui sont attribuées par nombre de documents pontificaux, le *Syllabus*. — Encyclique *Æterni Patris* : caractère, mission, origine de la vraie philosophie. — Éloge analytique de la scolastique. — Que l'étude attentive et de bonne foi des enseignements de la scolastique justifie ce magnifique éloge : Salvatore Talamo. — Vaste développement et belle ordonnance de la scolastique. — Anthropologie : à quel point elle est supérieure aux systèmes de Leibnitz et de Malebranche. — Logique et critériologie : sagesse féconde du milieu qu'elle garde. — Le monde et les corps. — Relations du monde et de l'homme avec Dieu. 446-452
- IV. *Un mot sur saint Thomas* : Comparaison de Lacordaire. — Éloge que fait du grand docteur l'encyclique *Æterni Patris*. — Son érudition prodigieuse, mais surtout puissamment maîtrisée et coordonnée. — Fécondité de ses principes, leur influence sur

les découvertes de l'avenir. — Excellence de sa méthode au point de vue de la confiance qu'elle inspire et des progrès qu'elle assure..... 452-455

Quelques vues de détail : les deux degrés de l'intelligible, la raison et la foi. — Grandeur qu'il attribue à la raison ; dépendance salutaire qu'il lui impose. — Belle et sûre doctrine sur les rapports de l'âme et du corps. — Large portée de cette doctrine. — Qu'elle se rattache à un enseignement plus haut et plus vaste encore, la distinction de la matière et de la forme. — Théodicée : preuve par induction ; — preuve par déduction ; — les attributs de Dieu. — Excellence de son enseignement sur la morale. — La politique : Léon XIII recommande sur ce chef la doctrine de saint Thomas, contre les erreurs du droit dit *nouveau*. — Grandes idées de saint Thomas sur la forme du gouvernement. — Son immortel traité des *Lois* apprécié par Balinès..... 455-463

Style de saint Thomas, d'après le P. Ramière. — Description par Talamo d'une magnifique fresque de Traini, qui symbolise le génie de saint Thomas..... 462-464

Qu'il faut étudier le grand Docteur et l'imiter comme le veut l'Eglise. — Ses qualités imitables : sa docilité, sa pureté, son amour exclusif pour la vérité ; — surtout son esprit de prière. — *Bene scripsisti de me, Thoma, quam mercedem recipies ?* — Conclusion..... 464-465

FIN DE LA TABLE

## ERRATA

---

- Page 43, 2<sup>e</sup> ligne (en remontant) au lieu de : *les Samnites, etc. L'époque*, lisez : les samnites, etc. ; l'époque.
- Page 58, 9<sup>e</sup> ligne, au lieu de : *progrès de l'histoire*, lisez : progrès en histoire.
- Page 81, 3<sup>e</sup> ligne (en remontant), au lieu de : *Ullle*, lisez : Utiles.
- Page 137, 4<sup>e</sup> ligne, (en remontant), au lieu de : *sans valeur, historique*, lisez : sans valeur historique.
- Page 141, 13<sup>e</sup> ligne, au lieu de : *Donoso Cortés*, lisez : Donoso Cortès.
- Page 291, 15<sup>e</sup> ligne, au lieu de : *ambition légitime*, lisez : ambition en proportion avec le but.
- Page 292, refaire ainsi la note au bas de la page :

Largior hinc campos æther, et lumine vestit  
Purpureo...